

État critique

Robin Cook

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ROBIN COOK



ÉTAT CRITIQUE

ROMAN


ALBIN MICHEL

ROBIN COOK

**ÉTAT
CRITIQUE**

Traduit de l'américain
par Pierre Reignier

 **Albin Michel**

Titre original : *Critical*

© Robin Cook, août 2007
© Éditions Albin Michel, sept. 2008
pour la traduction française

À Cameron et à la joie qu'il nous apporte

Prologue

F

in mars, début avril 2007, en l'espace d'une semaine, trois hommes durent affronter de graves problèmes qui coûtèrent la vie à deux d'entre eux et eurent des conséquences, via un écheveau complexe de liens de causalité, sur l'existence de centaines, voire de milliers de gens. Aucun d'eux ne vit venir la tragédie. Ils avaient en commun d'être mariés, d'avoir à peu près le même âge et d'être globalement en bonne santé, mais ils se livraient à des occupations tout à fait différentes et ne se connaissaient ni à titre privé, ni à titre professionnel. Le premier était un médecin de race blanche qui se fit une blessure douloureuse et handicapante en jouant au basket-ball ; le second, un informaticien afro-américain, contracta une infection nosocomiale postopératoire fulminante et mortelle à très court terme ; une impitoyable exécution sommaire coûta la vie au troisième, un comptable d'origine asiatique.

Comme la plupart des gens, le Dr Jack Stapleton n'avait jamais vraiment apprécié à leur juste valeur les merveilles d'anatomie et de physiologie qu'étaient ses genoux. Jusqu'au moment, le soir du 26 mars 2007, où ils le lâchèrent. Pendant toute la journée, il avait exercé son métier de médecin légiste à l'Institut médico-légal de la ville de New York. Il avait fait le trajet entre son domicile et l'Institut en pédalant sur son cher VIT Cannondale, à l'aller comme au retour, sans jamais spéculer sur le rôle joué par ses genoux dans cet exercice. Dans la matinée, il avait pratiqué trois autopsies, dont l'une fort compliquée, car elle exigeait la dissection minutieuse de plusieurs trajectoires de blessures par balle. En tout, il était resté debout sur ses jambes, dans la salle d'autopsie qu'on appelle familièrement « la

fosse », pendant plus de quatre heures. Il avait exécuté une infinité de mouvements et de gestes réflexes tout au long de son travail. Pas une seule fois il n'avait pensé à ses genoux : ni aux divers ligaments qui assurent fidèlement l'intégrité de ces articulations en dépit des efforts considérables qui leur sont demandés, ni aux ménisques qui y amortissent les pressions substantielles exercées par les extrémités distales des fémurs, ou os de la cuisse, sur les sommets des tibias.

La catastrophe se produisit beaucoup plus tard, vers la fin de sa séance de basket presque quotidienne sur le terrain de son quartier. À sa grande déception, les quelques excellents joueurs avec lesquels il faisait équipe ce soir-là, dont ses amis Warren et Flash, n'avaient pas encore gagné le moindre match. Ils avaient dû rester assis de longs moments sur les bancs de touche, frustrés et impatients, avant de pouvoir revenir dans l'action.

Tout au long du jeu, Jack n'avait guère eu besoin des récriminations de Warren pour savoir qu'il était personnellement responsable, dans une large mesure, de leurs échecs. À plusieurs reprises, il avait raté des paniers faciles ou laissé la balle lui échapper. Warren l'avait houspillé sans relâche et sans pitié. Jack n'avait pu protester pour sa défense, hélas, car il méritait ces critiques : à la fin d'une période, alors que les équipes étaient ex aequo, il s'était totalement ridiculisé en perdant la balle, et par là le match, parce qu'il s'était mis à dribbler sur son pied !

Ce fut vers la fin du tout dernier match que le désastre survint. Jack venait de recevoir une longue passe de Warren pendant qu'il courait vers leur camp. Le score était une fois encore à égalité ; le prochain panier déciderait de l'issue du jeu. Jack était déterminé à se racheter et c'était sans doute la dernière occasion de la soirée. Il s'aperçut avec satisfaction qu'il n'y avait qu'un seul joueur de l'équipe adverse entre le panier et lui. Ce joueur était surnommé « Spit » car il avait l'habitude peu ragoûtante de cracher souvent, mais, plus important dans l'immédiat, il était très grand et dégingandé, ce qui le gênait pour répondre à l'extrême rapidité de mouvement dont Jack était parfois capable.

— Vas-y ! Génial ! cria Warren, qui s'attendait à le voir planter Spit sur place pour exécuter un facile tir en course.

Après une efficace feinte de tête à gauche suivie d'un dribble croisé ultrarapide, Jack prit son élan pour une pénétration en dribble par la droite. Sa jambe droite décolla du sol, son genou droit fléchit, puis se détendit aussitôt. Dès que son pied retomba à plat sur le bitume, il vrilla le torse à gauche pour contourner Spit, lequel était encore en train de se remettre de la feinte de tête et du dribble croisé. Quand

son pied gauche se souleva, tout le poids de son corps bascula sur son genou droit partiellement fléchi – qui encaissait en même temps un brusque mouvement de torsion.

Si Jack s'était arrêté pour analyser les forces qui agissaient sur son genou vieux de cinquante-deux ans, il aurait peut-être hésité à en demander tant à cette articulation jusqu'alors si dévouée. Les ligaments latéraux résistèrent, car leur largeur relativement importante leur permettait de répartir et de supporter l'effort de manière assez efficace. La situation fut bien différente pour le ligament croisé antérieur, qui s'était légèrement distendu à mesure que Jack vieillissait. Ce ruban de tissu plutôt étroit, que la plupart des gens appellent du « nerf » quand ils le voient dans un gigot, mais que Jack savait être du collagène, essaya vainement d'empêcher le fémur de se déboîter en arrière par rapport au tibia. Hélas, les forces en action le submergèrent. Le ligament se rompit avec un craquement caractéristique et le fémur sortit brièvement de son logement, déchirant au passage les bords délicats des deux ménisques.

La jambe droite de Jack cessa de le porter : il s'effondra et glissa sur le revêtement râpeux du court de basket, auquel il abandonna de généreux lambeaux de peau. L'ensemble bien coordonné d'os et de muscles tendu vers un brut précis qu'il était en position verticale... s'était changé en un clin d'œil en une masse de chair écorchée et meurtrie, prostrée à terre. Grimaçant de douleur, Jack agrippa son genou à deux mains. Il n'était pas sûr à cent pour cent de ce qui venait de lui arriver, mais il avait de gros soupçons. Il n'avait plus qu'à espérer se tromper.

— Hé, mec ! Ça s'arrange pas ! marmonna Warren d'une voix qui hésitait entre l'exaspération et l'inquiétude.

Accouru auprès de Jack, il avait commencé par s'accroupir pour s'assurer qu'il n'était pas grièvement blessé. Il se redressa, les mains sur les hanches, fixant d'un air impatient son ami recroquevillé sur le sol.

— Tu commences peut-être à te faire vieux, toubib. Tu vois ce que je veux dire ?

— Désolé, bafouilla Jack.

Il était au comble de l'embarras, car tout le monde le regardait.

— T'arrêtes là, ou quoi ? demanda Warren.

Jack haussa les épaules. La douleur, très violente au début, avait déjà beaucoup diminué. Mais il ne voulait pas nourrir de faux espoirs. Il se redressa avec précaution, puis, prenant d'abord appui sur la jambe gauche, il bascula peu à peu le poids de son corps sur

l'articulation blessée. Il haussa de nouveau les épaules et fit trois petits pas hésitants.

— Ça n'a pas l'air trop grave, dit-il en examinant les écorchures qu'il avait sur le genou, la cuisse et le coude gauche.

Il essaya de marcher davantage. Les premiers pas ne posèrent pas de problème. Mais, quand il pivota le buste vers la gauche, l'articulation se déboîta de nouveau. Il s'écroula par terre pour la deuxième fois.

— J'arrête, dit-il avec résignation et désarroi, pendant qu'il se remettait péniblement debout. J'arrête, c'est sûr ! Manifestement, ce n'est pas une simple entorse.

Comme la plupart des gens, David Jeffries n'avait jamais vraiment apprécié à leur juste valeur les merveilles moléculaires que sont les bactéries. Il n'avait jamais réfléchi au fait que le destin d'une infection – son développement ou sa régression – dépend de l'issue d'une épique bataille moléculaire entre les facteurs de virulence des bactéries et les mécanismes de défense du corps humain. De même, il n'avait jamais véritablement pris la mesure de la menace que les bactéries continuent de représenter pour l'homme malgré l'immense pharmacopée d'antibiotiques disponibles à l'époque moderne. Il n'ignorait pas que les bactéries étaient responsables dans le passé de terribles fléaux comme la peste noire, mais c'était il y a bien longtemps. En tout cas, il se souciait moins des bactéries que des virus tels que le H5N1 (la grippe aviaire), le virus Ébola ou le sida, dont la dangerosité est continuellement ressassée par les médias. Par ailleurs, David savait plus ou moins qu'il existe aussi de « bonnes » bactéries qui permettent de fabriquer des choses comme le fromage et les yaourts. Les bactéries ne le tracassaient pas beaucoup, en tout état de cause, quand il était entré à la clinique d'orthopédie Angels ce premier lundi d'avril 2007, de très bon matin, pour une opération de réparation du ligament croisé antérieur par greffe d'un ligament de cadavre. Ce qui lui faisait peur à ce moment-là, c'était l'anesthésie ; il craignait de ne pas se réveiller. Il redoutait aussi de passer par cette épreuve (assez douloureuse, d'après un copain) pour rien – c'est-à-dire de ne pas pouvoir reprendre son sport préféré, le tennis.

En tant que programmeur dans une prestigieuse société de logiciels de Manhattan, David passait un nombre incalculable d'heures le cul vissé dans son fauteuil devant l'ordinateur, comme il disait. Mais depuis toujours il adorait le sport ; il avait besoin d'activité physique et de compétition. Et son truc à lui, c'était le tennis. Avant de se blesser, un mois plus tôt, il y jouait au moins quatre fois par semaine. Il avait même en vain essayé d'y intéresser ses deux fils

préadolescents.

Quant à l'accident, il ne comprenait toujours pas ce qui s'était passé. Il était pourtant en grande forme ! Tout ce dont il se souvenait, c'était d'être monté au filet après ce qu'il considérait comme un excellent coup droit. Hélas, pas aussi excellent qu'il l'espérait, car son adversaire lui avait parfaitement renvoyé la balle sur la gauche. Courant à toute vitesse, David avait planté son pied d'appel sur le sol et vrillé le torse pour essayer d'atteindre la balle. Et tout à coup, il s'était retrouvé par terre, les mains crispées autour d'un genou hyperdouloureux qui avait gonflé en un rien de temps de façon spectaculaire.

Vu le développement fulminant de l'infection postopératoire de David, on pourrait sans doute dire qu'il aurait dû avoir davantage de respect pour les bactéries. Quelques heures après l'intervention, des staphylocoques en nombre relativement limité, qui s'étaient frayé un chemin dans son genou et, à l'intérieur de ses poumons, jusqu'aux bronchioles dans la partie terminale de l'arbre respiratoire, commencèrent leurs tours de magie moléculaire.

Les staphylocoques sont des bactéries très courantes. Deux milliards d'individus, un tiers de la population mondiale, en hébergent à tout moment des colonies dans leurs narines et/ou dans d'autres zones humides de la peau. De fait, David était lui aussi colonisé par un staphylocoque. Mais l'espèce qui s'était glissée à l'intérieur de son corps ne provenait pas de sa propre flore. Il s'agissait d'une souche particulière de *staphylococcus aureus*, ou staphylocoque doré, qui avait tiré profit de l'aisance avec laquelle les staphylocoques, de manière générale, échantent de l'information génétique pour accroître leur virulence, et par là leurs avantages compétitifs. Non seulement cette souche spécifique était capable de résister aux antibiotiques de type pénicilline, mais elle possédait aussi les gènes codants d'un régiment de très funestes molécules : certaines aidaient l'envahisseur bactérien à adhérer aux cellules qui tapissaient les plus petits capillaires de David, tandis que d'autres détruisaient les cellules défensives que son organisme envoyait pour enrayer l'infection en cours de développement. Les défenses étant affaiblies, la croissance de l'envahisseur bactérien devint rapidement exponentielle, pour lui permettre en quelques heures d'atteindre le stade de la sécrétion : un autre groupe de gènes de ce staphylocoque particulier entra alors en action pour libérer toute une armée de molécules encore plus vicieuses appelées toxines. Celles-ci commencèrent à causer de terribles ravages dans le corps de David, faisant apparaître tous les symptômes du choc septique, et provoquant ce qu'on appelle de façon imagée l'effet de la bactérie « dévoreuse de chair ».

David prit conscience de la tempête qui se levait quand il éprouva une légère poussée de fièvre, environ six heures après l'opération – bien avant que la bactérie n'ait commencé à sécréter ses toxines. Il ne se préoccupa pas beaucoup de cette augmentation de sa température. L'aide-soignante non plus, d'ailleurs, même si elle la nota dûment sur sa pancarte informatisée. Un peu plus tard, il remarqua qu'il avait, comme il disait, la gorge serrée. Avec les antalgiques qu'on lui injectait par perfusion intraveineuse dans l'avant-bras et dont il était en mesure de régler lui-même le débit, il ne se plaignit pas. Ces désagréments étaient sans doute typiques de l'opération qu'il avait subie. Mais bientôt, il commença à avoir davantage de difficultés à respirer, puis il se mit à tousser et à expectorer des crachats striés de sang. Et tout à coup, il eut l'impression angoissante d'avoir réellement du mal à reprendre son souffle. Il signala au personnel de la clinique que son état semblait s'aggraver. Son inquiétude grimpa en flèche lorsqu'il vit plusieurs infirmières accourir à son chevet et s'agiter autour de lui comme des abeilles paniquées. Elles prélevèrent des hémocultures et ajoutèrent des antibiotiques dans la perfusion, quelqu'un cria d'une voix autoritaire qu'il fallait envisager un transfert aux urgences du University. David demanda timidement s'il avait quelque chose de grave.

— Vous serez vite guéri, répondit machinalement une des infirmières.

En dépit de ces paroles rassurantes, David mourut deux heures plus tard d'une septicémie foudroyante et de défaillances multiviscérales, pendant qu'on le conduisait en ambulance vers un hôpital général doté d'un véritable service de réanimation.

Comme la plupart des gens, Paul Yang ne s'était jamais vraiment soucié de son sort ultime. Il aurait dû. En particulier le jour où David Jeffries était en train de perdre la bataille contre les bactéries. Semblable à bien des êtres humains accablés par la conscience de leur propre mortalité, Paul ne s'attardait guère sur la réalité de la mort, même si celle-ci se rappelait à lui de manière inévitable par le fait qu'il vieillissait inexorablement, et à un rythme de plus en plus rapide. À cinquante et un ans, il avait trop de problèmes plus immédiats en tête : sa famille, c'est-à-dire une épouse dépensière et toujours insatisfaite sur le plan matériel, deux grands enfants dont il fallait payer les études supérieures et un troisième qui entrerait bientôt à l'université ; un trop vaste pavillon de banlieue qui se payait d'un crédit en proportion et nécessitait constamment de lourds travaux d'entretien ; et puis, comme si tout cela ne suffisait pas, son boulot qui

depuis trois mois le rendait dingue.

Cinq ans auparavant, Paul avait abandonné un poste confortable, mais routinier et donc quelque peu barbant, dans l'une des entreprises classées au Fortune 500, pour devenir l'expert-comptable d'une start-up ambitieuse qui se proposait de construire et de gérer des cliniques privées spécialisées à but *extrêmement* lucratif. Il avait été chassé et recruté par son ancien patron, lequel avait déjà été engagé comme directeur financier de la start-up par sa présidente et fondatrice, Angela Dawson, une femme brillante, ancien médecin, qui venait de terminer un MBA à l'université Columbia. Paul avait eu un mal fou à prendre la décision de changer de travail, car il n'avait pas un tempérament de joueur, mais l'extraordinaire appétit d'argent frais de son ménage et la perspective de décrocher le gros lot dans l'industrie de la santé, un secteur en croissance rapide qui pesait des centaines de milliards de dollars, lui avaient fait oublier les incertitudes et les risques de ce saut dans l'inconnu.

Grâce au Dr Angela Dawson, qui avait un sens aigu des affaires, tout s'était passé comme prévu pour Angels Healthcare. Avec les actions et les stock-options qu'il détenait, Paul n'était plus qu'à quelques semaines de devenir riche, très riche, comme les autres dirigeants et fondateurs de la compagnie, les business angels et, dans une moindre mesure, les plus de cinq cents médecins qui en possédaient des actions. L'introduction en Bourse approchait à grands pas et, grâce à la récente tournée de promotion de la société, formidablement efficace, qui avait follement excité les investisseurs, le prix de l'action était fixé presque aussi haut que tout le monde l'espérait.

Avec près de cinq cents millions de dollars attendus pour la première levée de fonds lors de l'introduction en Bourse, Paul aurait dû être au septième ciel. Hélas, ce n'était pas le cas. Il était plus angoissé qu'il ne l'avait jamais été, car il était en proie à un dilemme moral monstrueux, exacerbé par les scandales financiers de plusieurs grandes entreprises, Enron par exemple, qui avaient ébranlé le monde des affaires au cours des six ou sept dernières années. Paul n'avait jamais truqué ses livres de comptes. Mais en l'occurrence il n'en tirait aucune consolation. Il respectait scrupuleusement les PCGR, ou Principes de comptabilité généralement reconnus, et il avait la certitude que ses registres étaient exacts au centime près. Le hic, c'était qu'il ne voulait montrer ses chiffres à personne, en dehors des fondateurs de la compagnie, *justement* parce qu'ils étaient exacts – et, par conséquent, prouvaient sans ambiguïté qu'Angels Healthcare avait un énorme problème de flux de trésorerie négatif. Cela avait commencé trois mois et demi plus tôt, peu après l'audit comptable et

financier réalisé par une société indépendante en vue de la publication du prospectus d'introduction en Bourse. Au début, la compagnie n'avait perdu que de petites sommes, et puis très vite l'hémorragie était devenue dramatique. Paul, voilà son dilemme, était censé signaler cette carence de trésorerie non seulement à son directeur financier, ce qu'il avait évidemment fait, mais aussi à la SEC, la Securities and Exchange Commission (1). Malheureusement, comme le directeur financier le lui avait tout de suite fait remarquer, alerter les autorités boursières, cela signifiait tuer à coup sûr l'introduction en Bourse. Le dur labeur qu'ils avaient tous fourni depuis près d'un an pour cet objectif serait réduit à néant, et l'avenir de la compagnie serait peut-être même compromis. Le directeur financier et le Dr Dawson en personne avaient rappelé à Paul que ce trou inattendu dans la trésorerie n'était qu'un simple caprice du destin. Manifestement temporaire, de surcroît, puisque les causes en étaient identifiées et qu'on avait pris les mesures adéquates pour remédier à la situation.

Paul reconnaissait la justesse de ces arguments. Mais il n'oubliait pas que ne pas signaler le problème à la SEC constituait une violation claire et nette de la loi. Il se retrouvait donc dans l'obligation de choisir entre ses principes moraux les plus fondamentaux et son ambition personnelle couplée à la nécessité de satisfaire aux insatiables exigences financières de sa famille. Ce conflit le rendait fou. Il l'avait même conduit à se remettre à boire – un problème qu'il avait surmonté depuis plusieurs années, mais que ses ennuis actuels avaient fait resurgir. De ce côté, cependant, il pouvait se dire avec confiance qu'il contrôlait la situation, car il se limitait à un ou deux cocktails le soir, avant de prendre le train de banlieue qui le ramenait à son domicile dans le New Jersey. Il n'avait pas repris ses interminables virées beaucoup trop alcoolisées, en compagnie de femmes de la nuit, qui avaient plombé son existence autrefois.

Le soir du 2 avril 2007, Paul s'arrêta dans son bar habituel sur le chemin de la gare. Il sirotait son troisième vodka-martini en contemplant le reflet de son visage dans le miroir fumé du comptoir, lorsque, tout à coup, il prit la décision d'envoyer dès le lendemain matin le formulaire exigé par la SEC. Après des jours et des jours de tergiversations, et un peu pompette comme il l'était à ce moment-là, il avait l'impression qu'il pouvait peut-être se débrouiller pour avoir le beurre et l'argent du beurre. La SEC était une bureaucratie. Le formulaire qu'il lui transmettrait avait de bonnes chances de traîner un moment dans les dossiers des inspecteurs avant d'être examiné. Et, par conséquent, de n'être porté à la connaissance des investisseurs qu'après l'introduction en Bourse. Ainsi, Paul aurait soulagé sa

conscience sans avoir porté un coup fatal à la compagnie ! Exalté à l'idée d'avoir enfin pris une décision, même s'il risquait de changer d'avis d'ici le moment de passer à l'acte, il se récompensa en commandant un autre verre.

Ce quatrième vodka-martini lui parut encore plus agréable que les précédents. Il expliqua peut-être aussi, une heure plus tard, que Paul fasse une chose qu'il n'aurait normalement jamais faite. Après le trajet en train, tandis qu'il marchait dans la rue sur des jambes quelque peu flageolantes, il fut accosté à vingt mètres de chez lui par deux hommes très élégamment vêtus, mais à la mine un peu troublante, qui venaient de surgir d'une grosse Cadillac noire garée au bord du trottoir.

— Monsieur Paul Yang ? demanda l'un d'eux d'une voix râpeuse.

Première erreur de Paul : il s'immobilisa.

— Oui ? répondit-il – deuxième erreur.

Il aurait dû continuer de marcher. Il s'arrêta si soudainement qu'il tituba sur ses jambes pour garder l'équilibre et éviter la chute. Sa vue se troublait ; il cligna des yeux plusieurs fois. Les deux hommes faisaient à peu près la même taille et semblaient avoir le même âge. Ils avaient le visage en lame de couteau, des orbites profondes, les cheveux bruns peignés en arrière sur un large front. Celui de gauche avait le visage couvert de cicatrices abominables. C'était l'autre qui s'adressait à Paul :

— Auriez-vous l'obligeance de nous accorder quelques minutes, si cela ne vous dérange pas trop ?

— Heu... d'accord, répondit Paul, étonné par le contraste entre l'excellente formulation de la question du bonhomme et son lourd accent des quartiers populaires de New York.

— Pardonnez-nous de vous retarder. Je suis certain que vous avez hâte de rentrer chez vous.

Paul jeta un coup d'œil vers la porte de son pavillon. Il était un peu embêté que ces inconnus connaissent son adresse.

— Puis-je me présenter ? ajouta l'homme. Je m'appelle Franco Ponti. Et voici M. Angelo Facciolo.

Paul regarda brièvement le type ravagé par les cicatrices. Comme il n'avait pas de sourcils, son visage avait une apparence un peu irréelle, fantomatique, sous la lumière des réverbères.

— Nous travaillons pour M. Vinnie Dominick. Je ne pense pas que vous sachiez de qui il s'agit.

Paul secoua la tête. Ce nom lui était inconnu.

— M. Dominick m’a donné la permission de vous communiquer une information financière importante au sujet d’Angels Healthcare. Une information inconnue des dirigeants de la compagnie, et M. Dominick est certain qu’elle vous intéressera. En échange, il vous demande juste de garder le secret sur cette info, et de ne parler de lui à personne. Marché conclu ?

Paul essaya de réfléchir, mais avec tout l’alcool qu’il avait bu, c’était assez difficile. En tant que comptable d’Angels Healthcare, évidemment, il était curieux d’entendre cette information financière soi-disant importante.

— Entendu, acquiesça-t-il au bout de quelques secondes.

— Attention ! Je suis dans l’obligation de vous prévenir que M. Dominick est un homme de parole. Il serait très ennuyeux que vous fassiez une promesse et ne la teniez pas ensuite. Comprenez-vous ?

— Oui, je suppose.

Paul fut tout à coup obligé de faire un pas en arrière pour éviter de basculer.

— M. Vinnie Dominick est le business angel d’Angels Healthcare.

— Waouh !

En tant que comptable, Paul savait que la compagnie avait un investisseur principal qui avait mis quinze millions de dollars sur la table – et dont personne ne connaissait le nom. Par-dessus le marché, le même individu leur avait récemment accordé un crédit relais de deux cent cinquante mille dollars pour combler le déficit budgétaire des trois derniers mois. Du point de vue de la compagnie comme aux yeux de Paul, M. Dominick était un héros.

— M. Dominick a un service à vous demander, reprit Franco. Il souhaiterait vous rencontrer quelques minutes, vous seul, sans que les dirigeants d’Angels Healthcare soient mis au courant. Il m’a chargé de vous dire qu’il est inquiet de voir ces gens prendre le risque de ne pas respecter scrupuleusement la loi. Je ne sais pas très bien ce que cela signifie, mais il a dit que vous comprendriez.

Paul hocha lentement la tête, luttant pour dissiper les brumes d’alcool qui perturbaient ses pensées. Depuis des semaines, il se débattait tout seul avec ce problème... Et voilà que tout à coup, de façon totalement inattendue, quelqu’un lui offrait son soutien ! Il se racla la gorge pour demander :

— Quand voudrait-il me rencontrer ?

Il se pencha pour regarder à l’intérieur de la berline noire, mais les vitres étaient teintées.

— Tout de suite, répondit Franco. M. Dominick possède un yacht à la marina de Hoboken. Nous vous y conduisons en un quart d'heure, vous bavardez tous les deux, et puis nous vous ramenons ici devant votre porte. En tout, ça ne prendra pas plus d'une heure.

— Hoboken ? répéta Paul.

Il regrettait beaucoup d'avoir bu ces quatre cocktails. Il avait l'impression de ne plus avoir de mémoire. Où diable se trouvait Hoboken ? Pendant une ou deux secondes, il fut incapable de s'en souvenir.

— Nous y serons dans un quart d'heure, dit encore Franco.

La proposition n'enthousiasmait pas beaucoup Paul. Il détestait être pris au dépourvu de cette façon. Il était expert-comptable et il aimait les chiffres, pas les décisions et les jugements de valeur trop hâtifs – surtout quand il avait le cerveau en compote. En temps normal, il ne serait jamais parti en voiture, de nuit, avec de parfaits inconnus, pour une rencontre clandestine avec un homme qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Mais, troublé et déchiré comme il l'était, et porté par l'espoir d'être soutenu dans ses choix professionnels par un homme aussi important que Vinnie Dominick, il ne pouvait pas refuser. Il hocha la tête et s'approcha de la voiture. Franco ouvrait déjà la portière. Pour aider Paul, Angelo le soulagea de la sacoche de son ordinateur portable et la lui rendit dès qu'il fut installé sur la banquette arrière.

Ils ne se parlèrent pas pendant qu'ils roulaient vers Hoboken. Franco et Angelo étaient assis à l'avant. Paul ne voyait de leurs têtes que des silhouettes sombres, presque immobiles, qui se découpaient sur l'aveuglante lumière blanche des phares des voitures venant en sens inverse. Il se tourna vers la vitre de la portière. Il se demandait s'il n'aurait pas dû entrer chez lui une minute pour prévenir sa femme. Il soupira et essaya de considérer la situation avec optimisme : l'intérieur de la voiture empestait le tabac, mais aucun des deux hommes n'avait allumé de cigarette. De ce côté-là, au moins, il pouvait s'estimer heureux.

La marina était sombre et déserte. Franco roula jusqu'à l'entrée du ponton principal. Ils descendirent tous les trois de la voiture. Comme c'était la morte-saison, de nombreux bateaux avaient été sortis de l'eau, mis en cale sèche et recouverts de bâches en vinyle blanc semblables à des linceuls.

Sans échanger un mot, ils s'avancèrent sur le ponton. La brise froide de la nuit revigora Paul. Il admira la silhouette éblouissante, en face, sur l'autre rive du fleuve Hudson, du sud-ouest de Manhattan. Le spectacle était juste un peu gâché par le fait que l'eau, devant la

marina, avait l'aspect inquiétant d'une nappe de pétrole. On entendait le clapotement des vaguelettes sur les piliers du ponton et sur le rivage envahi par les détritux. Une légère odeur de poisson mort s'élevait dans l'air. Paul se demanda s'il était bien raisonnable de sa part d'être venu jusque-là – mais il avait le sentiment qu'il était trop tard pour changer d'avis.

Au milieu du ponton, ils s'arrêtèrent devant la poupe lambrissée d'acajou d'un impressionnant yacht dont le nom, *Full Speed Ahead*, était inscrit en lettres dorées sur le bois. La lumière brillait dans la cabine principale. Paul ne vit personne à l'intérieur. Plusieurs cannes à pêche étaient plantées dans des supports cylindriques, le long des plats-bords du pont arrière, comme des poils hérissés sur le dos d'un insecte géant.

Franco monta à bord et grimpa aussitôt une échelle sur le flanc tribord du bateau ; il disparut.

— Où est M. Dominick ? demanda Paul, troublé de ne pas voir l'investisseur venir immédiatement à sa rencontre.

— Vous lui parlerez dans deux minutes, affirma Angelo en lui faisant signe de s'engager sur l'étroite passerelle.

Paul obtempéra avec résignation. Dès qu'il fut sur le pont arrière, il dut se camper sur ses jambes pour garder l'équilibre ; le vaste bateau tanguait doucement au rythme des oscillations de l'eau.

Nouvelle surprise pour Paul : Franco démarra les moteurs, deux diesels qui produisaient un rugissement puissant, profond, guttural. Angelo, au même moment, s'occupa de larguer les amarres et de tirer la passerelle sur le pont. Les deux hommes avaient manifestement l'habitude de manœuvrer le yacht.

Paul éprouva un désagréable frisson d'inquiétude. Il avait supposé que la rencontre avec M. Dominick, théoriquement très brève, aurait lieu à quai. Le bateau commença à sortir de la baie. Il songea à sauter du pont arrière sur le ponton, mais son indécision habituelle prévalut et il laissa passer l'occasion. Après quatre vodka-martini, de toute façon, il n'aurait sans doute pas réussi à sauter, même s'il l'avait voulu, surtout avec sa sacoche de portable.

Il s'avança vers la porte de la cabine principale dans l'espoir de voir son mystérieux hôte. Il tourna la clenche. Le battant s'ouvrit. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Angelo, qui enroulait une amarre à côté de quelques parpaings empilés au bord du pont arrière, lui fit signe d'entrer dans la cabine. Le grondement des diesels, qui augmentait petit à petit, ne leur permettait guère de se parler.

Dès qu'il referma la porte sur lui, Paul s'aperçut avec soulagement

qu'on n'entendait presque pas les moteurs à l'intérieur de la cabine. En revanche, on sentait nettement leurs vibrations. La décoration du yacht était fastueuse et de très mauvais goût. Il regarda le mobilier : plusieurs énormes fauteuils en cuir – à dossier inclinable par commande électrique – disposés devant une immense télévision à écran plasma ; une table à jouer avec quatre chaises ; un grand canapé en L ; un bar dont les vitrines renfermaient un impressionnant choix d'alcools et de verres.

Paul traversa la vaste pièce et jeta un coup d'œil dans l'escalier qui descendait vers l'avant du bateau ; il aperçut un couloir et plusieurs portes fermées. Sans doute des cabines.

— Monsieur Dominick ?

Pas de réponse. Paul dut tout à coup se raidir sur ses jambes pour ne pas basculer : les moteurs avaient grimpé en régime et la proue se redressa brusquement, tandis que le bateau accélérail. Quelques secondes plus tard, il retrouva un angle d'inclinaison plus normal. Paul regarda par les hublots. Le yacht filait sur l'eau à vive allure. Un rugissement attira son attention vers la porte du pont arrière. Angelo entra dans la cabine. Il referma le battant et le silence retomba autour d'eux. Paul marcha à sa rencontre. Maintenant qu'il le voyait en pleine lumière, il était stupéfait et effrayé par l'étendue de ses cicatrices faciales. Non seulement il n'avait pas de sourcils, mais il n'avait pas non plus de cils. Détail encore plus saisissant, ses lèvres étaient anormalement fines et semblaient retroussées sur ses gencives comme si elles ne pouvaient pas se refermer complètement par-dessus ses dents jaunes.

— M. Dominick, annonça Angelo en lui tendant un téléphone portable à clapet.

Paul réprima une bouffée d'irritation face à l'absurdité de la situation et saisit l'appareil d'un geste brusque. Il posa sa sacoche sur la table à jouer, s'assit sur une chaise, puis porta le téléphone à son oreille. Angelo s'affala en travers des accoudoirs de l'un des imposants fauteuils en cuir.

— Monsieur Dominick, dit-il d'un ton sec.

Il était bien décidé à ne rien cacher de l'agacement qu'il éprouvait d'avoir été ainsi roulé dans la farine pour parler en fin de compte dans un téléphone portable – chose qui aurait tout aussi bien pu se faire à l'arrière de la voiture ! Il avait aussi l'intention de dire qu'il n'était pas du tout content d'entamer une conversation confidentielle à portée de voix d'Angelo, lequel ne semblait pas décidé à s'en aller.

— Écoutez-moi donc, cher ami ! déclara M. Dominick. Vu que vous

et moi, nous allons manifestement devoir travailler ensemble pour rétablir la situation chez Angels Healthcare, que diriez-vous de commencer par m'appeler Vinnie ? Et avant d'entrer dans le vif du sujet, je veux m'excuser de n'être pas avec vous sur le bateau. C'était ce qui était prévu, bien entendu, mais il vient d'arriver un problème que je dois régler d'urgence. J'espère que vous me pardonneriez.

— Je suppose..., bafouilla Paul.

Mais Vinnie reprenait déjà la parole :

— J'espère que Franco et Angelo ont fait preuve d'hospitalité envers vous ! Hélas, je ne suis pas sur le bateau pour m'occuper de vous. Nous avons tout organisé pour qu'ils passent me prendre à l'embarcadère du Javits Center, mais je suis coincé dans le Queens. Dites-moi, vous ont-ils offert à boire ?

— Non, mais je n'en ai pas besoin, mentit Paul.

Il mourait d'envie d'avaler un alcool bien tassé. Scrutant la rive ouest de Manhattan dans la direction générale du Jacob Javits Convention Center, il ajouta :

— Je souhaiterais revenir tout de suite à la marina. Nous pouvons discuter pendant le trajet.

— J'ai déjà dit à Franco et à Angelo de vous ramener là-bas, affirma Vinnie. Entre-temps, vous avez raison : parlons business ! Je présume que vous avez pleinement conscience, à l'heure qu'il est, de l'intérêt que je porte à Angels Healthcare...

— En effet. Et merci ! Sans votre générosité, la compagnie ne serait pas là où elle en est aujourd'hui.

— Je n'investis pas parce que je suis généreux. Je fais des affaires. Des affaires très sérieuses, devrais-je préciser.

— Bien sûr, s'empessa d'acquiescer Paul.

— En tant qu'administrateur par procuration, j'ai entendu certaines rumeurs selon lesquelles nous aurions de sérieux problème de liquidités à court terme. Dites-moi : sont-elles vraies, ces rumeurs ?

— Avant que je ne réponde, dit Paul en regardant Angelo qui se grignotait les ongles avec insouciance, je dois vous informer que l'un de vos hommes est assis à côté de moi. Est-ce opportun ?

— Aucun problème, répondit Vinnie sans hésitation. Franco et Angelo sont pour ainsi dire de la famille.

— En ce cas, je suis obligé d'admettre que les rumeurs sont fondées. Nous avons de très graves problèmes de trésorerie.

Paul s'aperçut qu'il zézayait bizarrement, comme si sa langue était

enflée.

— Par ailleurs, enchaîna Vinnie, il paraît que la Securities and Exchange Commission exige que ce genre d'évolution dans la situation comptable d'une compagnie soit signalé dans les meilleurs délais.

— C'est vrai, admit Paul d'une voix désolée. Le formulaire requis s'appelle un « 8-K ». Il doit être envoyé dans les quatre jours.

— J'ai aussi appris que ce formulaire obligatoire n'a pas été envoyé par Angels Healthcare.

— Là encore, vous avez raison. Il a été rempli, mais pas envoyé. C'est mon supérieur, le directeur financier, qui m'a donné l'ordre de le garder sous le coude.

— Comment le formulaire est-il transmis à la SEC, d'habitude ?

— Par voie électronique, sur le site de la SEC.

Paul se tourna de nouveau vers les fenêtres et se demanda pourquoi le bateau n'avait pas fait demi-tour. Il avait un peu le mal de mer ; la nausée l'envahissait.

— Attendez, je veux être sûr de bien comprendre, reprit Vinnie. Ce formulaire n'ayant pas été envoyé, nous sommes en infraction par rapport à la SEC, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Paul à contrecœur.

Certes, son supérieur lui avait donné l'ordre de ne pas l'envoyer, mais il n'en était pas moins coupable. En cas d'enquête, il serait tenu pour responsable. La nouvelle loi Sarbanes-Oxley, votée à la suite des grands scandales financiers de ces dernières années, le stipulait clairement. Paul jeta un coup d'œil vers Angelo. En dépit des propos rassurants de M. Dominick, il n'appréciait guère que cet homme pût entendre cette conversation très confidentielle.

— On m'a également expliqué que le fait de ne pas avoir envoyé ce formulaire en temps voulu pourrait être considéré comme un délit, dit Vinnie Dominick. Cela m'amène donc à vous demander si vous prévoyez de l'envoyer, afin que ni vous ni moi, nous ne soyons accusés d'association de malfaiteurs ou autre crime...

— Je comptais en parler une dernière fois demain matin avec mon supérieur. Mais... quoi qu'il arrive, je prendrai sur moi d'envoyer le formulaire. Donc, la réponse est oui.

— Bien ! Je suis soulagé, affirma Vinnie. Vous dites qu'il est transmis par voie électronique. Où se trouve le fichier ?

— Ici, avec moi, dans mon ordinateur portable.

— Uniquement dans cet ordinateur ?

— Il est aussi sur une clé USB que j'ai confiée à ma secrétaire.

Paul sentit les vibrations des moteurs diminuer. Il tourna encore une fois la tête vers les hublots : le bateau ralentissait.

— Y a-t-il une raison particulière pour que votre secrétaire soit en possession de cette clé USB ?

— Heu... non. C'est une simple précaution. Le directeur financier et moi n'avons pas le même point de vue sur la question, et l'ordinateur portable appartient à la compagnie.

— Je comprends, Paul. Et je suis bien content d'avoir cette discussion, car il est clair que vous et moi, par contre, nous sommes totalement sur la même longueur d'onde. Je tiens à vous remercier d'être si honnête. Nous devons rester dans la légalité, même si cela signifie prendre le risque de retarder temporairement l'introduction en Bourse. À propos, comment s'appelle votre secrétaire ?

— Amy Lucas.

— Vous est-elle fidèle ?

— Absolument.

— Où habite-t-elle ?

— Quelque part dans le New Jersey.

— Physiquement, à quoi ressemble-t-elle ?

Paul leva les yeux au ciel. Il dut faire un effort de mémoire pour répondre :

— Elle est petite... très menue... avec un visage de lutin. Elle fait beaucoup plus jeune que son âge. Mais je crois que ce qu'elle a de plus remarquable, sur le plan physique, ce sont ses cheveux. En ce moment, ils sont blonds avec des mèches vert fluo.

— C'est spécial, en effet. Connaît-elle la nature du fichier qui se trouve sur cette clé USB ?

— Oui.

Les moteurs étaient presque arrêtés. Fixant les lumières de Manhattan, Paul s'aperçut que le bateau s'immobilisait. Il regarda de l'autre côté de la cabine, à tribord, et vit la Statue de la Liberté brillamment éclairée.

— Y a-t-il d'autres personnes qui ont participé à l'élaboration du 8-K ? ou qui sont même simplement au courant de son existence ? Je ne veux pas avoir à craindre un apprenti dénonciateur qui essaierait d'envoyer ce fichu document avant vous pour toucher une récompense – ou quelque chose comme ça – et qui prétendrait que

nous avons l'intention de tromper les autorités.

— À ma connaissance, personne n'est au courant. Le directeur financier en a peut-être parlé à quelqu'un, mais j'en doute. Il m'a bien dit qu'il voulait dissimuler les informations en question.

— Formidable.

— Monsieur Dominick, je crois que vous devriez redire à vos hommes de me ramener à la marina.

— Quoi ? s'exclama Vinnie Dominick d'un ton excessivement incrédule. Passez-moi donc une de ces têtes de linotte !

Paul se tournait vers Angelo pour l'apostropher et lui donner le téléphone, lorsque Franco apparut dans l'escalier de la passerelle. Il descendit précipitamment les marches et s'approcha, la main tendue. Paul lui céda l'appareil, un peu étonné de le voir débarquer comme ça, pile au bon moment. À croire qu'il avait écouté sa conversation avec M. Dominick. Perplexe, il le regarda s'éloigner vers le fond de la cabine pour parler à son patron.

Angelo se leva. Il avait hâte de retourner à la marina. Il avait beau faire de très fréquents voyages sur le *Full Speed Ahead*, il ne s'habituaît pas à l'eau. Les sorties avaient toujours lieu de nuit ; en général, il s'agissait de réceptionner des chargements de drogue en provenance du Mexique ou d'Amérique du Sud. Malheureusement, il ne savait pas nager et, chaque fois qu'il montait sur ce bateau, surtout dans l'obscurité, il était carrément mal à l'aise. Il avait grand besoin d'un double whisky.

Il marcha jusqu'au bar, attrapa un verre en cristal ciselé sur une étagère et se servit deux doigts de scotch. Franco, au téléphone, répétait « ouaiiii », « OK, OK » et « d'accord », comme s'il parlait à sa mère. Angelo vida son verre en deux gorgées, puis le posa sur le bar au moment où Franco disait d'un ton ferme :

— Ce sera fait, pas de problème.

Il rabattit le clapet du téléphone et regarda Paul avec un grand sourire.

— Il est l'heure de vous ramener chez vous.

— Pas trop tôt, grommela le comptable.

— Tu l'as dit, murmura Angelo.

Il glissa la main sous le revers de sa veste pour effleurer la crosse de son Walther TPH, un semi-automatique de calibre 22.

1

**2 AVRIL 2007
19 H 20**

À

trente-sept ans, Angela Dawson connaissait bien le sens des mots « adversité » et « anxiété » – même si elle avait grandi dans une famille très aisée de la prospère banlieue d’Englewood dans le New Jersey, même si elle avait profité de tous les avantages matériels de son milieu, même si elle avait fait ses études supérieures dans l’une des huit universités de l’Ivy League, les plus prestigieuses du nord-est des États-Unis. Elle possédait un appartement fabuleux dans le centre de Manhattan et une maison en bord de mer à Martha’s Vineyard, elle avait réussi l’un des plus difficiles internats de médecine et décroché ensuite un MBA pour se lancer dans les affaires, sa santé était excellente, elle avait au bout des doigts tous les atouts d’un train de vie luxueux : ce soir-là, début avril 2007, elle aurait dû être heureuse et mener une existence relativement insouciante. Mais ce n’était pas le cas. Elle traversait en ce moment une épreuve comme elle n’en avait jamais connu de toute sa vie et endurait angoisses et tourments. Angels Healthcare, la compagnie qu’elle avait fondée et développée depuis cinq ans, était sur le fil du rasoir : au bord d’un époustouflant succès, ou de l’échec absolu. Son sort devait se régler dans les prochaines semaines et reposait entièrement sur ses épaules.

Comme si pareil défi ne suffisait pas, elle devait gérer en même temps une crise avec sa fille, Michelle Calabrese, âgée de dix ans. Le directeur général exécutif et le directeur financier d’Angels Healthcare, les directeurs des trois cliniques Angels de New York et le médecin hygiéniste très réputé qu’elle avait engagé récemment l’attendaient avec impatience dans la salle de conférence au bout du

couloir, mais elle était obligée de continuer à parler à Michelle avec qui elle était au téléphone depuis déjà un bon quart d'heure.

— Je regrette, ma chérie, répéta-t-elle d'une voix toujours calme, mais ferme. La réponse est non ! Nous en avons déjà parlé et reparlé, j'y ai bien réfléchi, mais la réponse est non. N-o-n. Tu comprends ?

— Mais, maman ! protesta la fillette d'un ton larmoyant. Toutes les autres filles en ont un !

— Ça, j'ai du mal à le croire. Toi et tes copines, vous n'avez que dix ans et vous êtes en CM2. Je suis certaine que les autres parents pensent comme moi.

— Papa m'a dit que je pouvais en avoir un. Tu es vraiment méchante. Je devrais peut-être aller habiter chez lui.

Angela serra les dents et résista à la tentation de répliquer à cette remarque blessante. Elle fit pivoter son fauteuil vers les vastes fenêtres qui occupaient deux murs de son bureau. Le siège d'Angels Healthcare se trouvait au 22^e étage de la Trump Tower, sur la Cinquième Avenue. Le bureau d'Angela occupait l'angle sud-ouest. Elle contempla quelques instants la perspective fuyante de l'avenue encombrée de véhicules qui descendaient vers le sud. Leurs feux arrière ressemblaient à des colliers de rubis étincelants. Elle savait que Michelle ne faisait qu'exprimer sa colère face à l'obligation de vivre avec des parents divorcés. Elle essayait aussi, dans une certaine mesure, de manipuler sa mère pour obtenir ce qu'elle voulait. Hélas ce genre de remarque douloureuse au sujet de son ex-mari avait déjà marché plusieurs fois par le passé, et cela avait rendu Angela furieuse, mais elle était désormais déterminée à éviter que cela ne se reproduise. Vu les problèmes professionnels qu'elle avait en ce moment, elle devait garder son sang-froid, rester calme pour la réunion qui l'attendait. Le rôle de parent et celui de dirigeant d'une société de plusieurs dizaines de millions de dollars n'allaient souvent pas du tout ensemble ; elle avait intérêt à bien séparer les deux.

— Maman, tu es là ?

Michelle savait qu'elle était allée trop loin. Elle regrettait déjà sa remarque. En aucun cas elle ne voulait vivre avec son père et toutes ses foldingues de petites amies.

— Je suis là.

Angela fit pivoter le fauteuil pour se remettre face à sa table de travail, l'un des rares meubles de son bureau à la décoration moderne et minimaliste.

— Je n'ai pas du tout apprécié ton dernier commentaire, ajouta-t-

elle.

— D'accord, mais c'est vraiment pas juste. Je veux dire... Tu m'as bien autorisée à me percer les oreilles, non ?!

— Les oreilles, c'est une chose, les piercings au nombril, ce n'est pas du tout pareil. Je ne veux plus en parler, en tout cas pas tout de suite. As-tu dîné ?

— Ouais, répondit Michelle d'un ton dépité. Haydee a préparé une paella.

Dieu merci, nous avons Haydee, songea Angela. Haydee Figueredo était une adorable dame d'origine colombienne qu'Angela avait engagée comme nounou à plein temps juste après s'être séparée de son mari, Michael Calabrese. Michelle n'avait alors que trois ans, et Angela devait encore rester six mois à l'hôpital pour terminer l'internat de médecine interne. L'entrée d'Haydee dans sa vie avait été comme un cadeau du ciel.

— Quand est-ce que tu rentres à la maison ? demanda Michelle.

— Pas avant deux heures. J'ai une réunion importante.

— Importante, répéta Michelle avec ironie. Tu dis toujours que tes réunions sont importantes.

— Peut-être, mais celle-ci l'est encore plus que la plupart des autres. As-tu des devoirs à faire ?

— Est-ce que le ciel est bleu ? répliqua Michelle.

Angela n'était pas contente d'entendre sa fille lui parler sur ce ton insolent, mais elle ne la reprit pas.

— Si tu as besoin d'aide dans une matière ou une autre, je t'aiderai quand je rentrerai à la maison.

— Je pense que je dormirai déjà.

— Ah ? Pourquoi si tôt ?

— Je dois me réveiller de très bonne heure pour la sortie scolaire aux Cloîtres (2).

— Ah, oui ! Ça m'était sorti de la tête, pardon, dit Angela, qui avait horreur d'oublier ce genre d'événement important pour Michelle. Si tu dors, je me glisserai dans ta chambre pour te donner un bisou. On se verra demain matin.

— D'ac, maman.

Oubliant leur discorde, mère et fille échangèrent de sincères paroles d'affection avant de raccrocher. Angela resta assise quelques instants. Cet échange avec Michelle lui avait rappelé certains épisodes

de sa vie qui avaient été aussi pénibles et déstabilisants que les événements d'aujourd'hui. C'était à l'époque où elle avait dû affronter simultanément la procédure de divorce et la faillite de son cabinet de médecine générale situé dans un quartier défavorisé. Le simple fait de se souvenir qu'elle avait survécu à ces deux épreuves lui redonna confiance pour s'attaquer aux problèmes du moment.

Soudain un peu plus optimiste qu'elle ne l'avait été de tout l'après-midi, Angela poussa le fauteuil en arrière pour se lever, prit ses notes et sortit du bureau. À sa grande surprise, elle trouva sa secrétaire, Loren Stasin, assise devant son ordinateur. Elle n'avait pas pensé à elle une seule fois depuis plus de trois heures.

— Pourquoi êtes-vous encore ici ? demanda-t-elle avec une pointe de culpabilité.

Loren haussa timidement les épaules.

— Je pensais que vous auriez peut-être besoin de moi.

— Mon Dieu, pas si tard ! Rentrez chez vous. Nous nous verrons demain matin.

— Dois-je vous rappeler que demain matin vous avez deux rendez-vous, le premier à la Manhattan Bank & Trust, puis au bureau de M. Calabrese ?

— Je ne risque pas d'oublier. Mais c'est gentil à vous. Maintenant, ouste !

— Merci, docteur Dawson, dit Loren en glissant dans un tiroir le livre de poche qu'elle avait à la main.

Angela longea le couloir austère. Ces deux rendez-vous la rebutaient pour de multiples raisons. Depuis toujours, il lui paraissait quelque peu dégradant d'essayer d'obtenir de l'argent auprès de quiconque – et demain, dans la situation désespérée où elle se trouvait, l'épreuve serait des plus humiliantes. Pis encore, un des individus auprès de qui elle devait quémander n'était autre que son ex-mari. Chacune de leurs rencontres, quelle qu'en fut la raison, ne manquait jamais de raviver en elle les souvenirs de la période très tourmentée de leur divorce. Sans parler de la contrariété d'avoir simplement épousé cet homme. Elle aurait dû être beaucoup plus prudente ! Trop de petits signes laissaient présager qu'il deviendrait en définitive comme son propre père : tellement perturbé et humilié de la voir réussir à peu près tout ce qu'elle entreprenait, qu'il finissait par se comporter de façon indigne.

Angela s'immobilisa à la porte de la salle de conférence, prit une profonde inspiration pour se donner du courage, puis tourna la

clenche et entra. Comme dans son bureau, la décoration intérieure était stylisée et aseptisée. L'élément dominant était la table : un plateau de verre rond de cinq centimètres d'épaisseur posé sur une colonne en marbre blanc à chapiteau ionique. Le sol était dallé de marbre blanc. Sur les murs de droite et de gauche, il y avait plusieurs télévisions à écran plasma pour les présentations PowerPoint. Au fond, la baie vitrée donnait sur la Cinquième Avenue. Le sommet doré du remarquable Crown Building, situé de l'autre côté de l'artère, emplissait d'une lueur chaude la salle de conférence trop rigoureusement moderne.

La table ronde, c'était une idée d'Angela. Dans sa façon de diriger son entreprise, elle mettait davantage l'accent sur le travail d'équipe que sur la hiérarchie, et pour les réunions, le cercle était plus égalitaire que le rectangle allongé qu'on trouve en général dans ce genre de salle. Il y avait seize chaises autour de la table, mais seulement six étaient occupées. Le directeur financier était assis juste en face d'Angela, le dos à la fenêtre. Les trois directeurs de clinique étaient à sa gauche. Le directeur général exécutif avait pris place à droite, à trois chaises d'écart du directeur financier, juste à côté de la spécialiste en contrôle des infections.

N'était présent, conformément au souhait d'Angela, aucun des chefs de département d'Angels Healthcare – approvisionnement, blanchisserie, services techniques, gestion, communication, ressources humaines, laboratoires, etc. De même, il n'y avait aucun représentant du personnel soignant ou des médecins, ni aucun des membres extérieurs du conseil d'administration. À dire vrai, personne n'avait été informé de la tenue de cette réunion, et encore moins invité à y participer.

Angela salua rapidement d'un signe de tête, avec un sourire engageant, chacun de ses six interlocuteurs. Ils avaient tous l'air quelque peu inquiets, sauf peut-être le directeur financier, Bob Frampton, dont le visage charnu donnait en permanence l'impression qu'il manquait gravement de sommeil, et le directeur général exécutif, Carl Palanco, qui paraissait toujours poser un regard étonné sur le monde.

— Bonsoir à vous tous, dit-elle.

Elle s'assit et regarda de nouveau, l'une après l'autre, les six personnes installées autour de la table, avant de reprendre :

— D'abord, je m'excuse de vous avoir fait attendre. Je sais qu'il est tard et que vous avez hâte de rentrer chez vous retrouver vos familles. Nous allons faire court. La bonne nouvelle, c'est que nous sommes toujours opérationnels.

Angela tourna la tête vers les trois directeurs de clinique, qui acquiescèrent avec circonspection.

— La mauvaise nouvelle, c'est que notre problème de trésorerie, qui était déjà extrêmement préoccupant, est devenu critique. Certes, nous avons le sentiment que la situation était critique il y a un mois, mais cela a empiré.

Angela fit un geste en direction de Bob Frampton, qui secoua la tête comme pour se réveiller. Il se pencha en avant, posa les coudes sur la table et joignit ses grosses mains devant la poitrine.

— Nous nous approchons rapidement, si nous ne l'avons pas déjà atteinte, de la marge de quatre-vingts pour cent autorisée sur notre crédit auprès de la Manhattan Bank & Trust. Et nous avons dû vendre des obligations pour payer notre fournisseur de stents coronaires. Il menaçait de cesser les livraisons.

— Vu nos difficultés financières, je tiens à vous remercier personnellement d'avoir pris cette mesure, dit le Dr Niesha Patrick.

Niesha était une jeune Afro-Américaine à la peau très claire, au nez et aux pommettes parsemés de taches de rousseur. Comme Angela, elle avait un MBA en plus de ses diplômes de médecin. Angela l'avait débauchée d'une grosse société d'assurance médicale de la côte Ouest pour diriger la clinique de chirurgie cardiaque Angels.

— À cause des fermetures intermittentes des salles d'opération, ajouta Niesha, nous n'avons que l'angiographie et l'angioplastie coronaire comme sources de revenus à peu près fiables. Sans les stents, ces rentrées d'argent disparaîtraient aussi.

— C'est sans doute grâce à l'angiographie que nous avons tenu le coup, souligna Angela. Et aussi grâce au lasik à la clinique d'ophtalmologie.

Elle adressa un sourire encourageant à Niesha, puis au Dr Stewart Sullivan, le directeur de la clinique d'ophtalmologie et de chirurgie plastique Angels.

— Nous faisons tout notre possible, dit ce dernier.

— Les cliniques spécialisées comme les nôtres ont beau être de véritables mines d'or dans l'environnement médical contemporain, reprit Angela, elles souffrent d'un très net désavantage quand leurs salles d'opération sont fermées.

— Mais les salles d'opération sont toutes rouvertes ! déclara le Dr Cynthia Sarpoulus d'un ton agressif.

Cynthia était une ancienne camarade de fac de médecine d'Angela, spécialisée en maladies infectieuses et en épidémiologie. Angels

Healthcare l'avait engagée trois mois et demi plus tôt, dès le début de la crise des infections nosocomiales qui l'accablait depuis. Elle avait le teint mat, les cheveux noirs de jais – et très mauvais caractère. Mais Angela supportait sa personnalité souvent caustique et sa sensibilité à fleur de peau, parce qu'elle était compétente, dévouée, intelligente et réputée. Cynthia était une très grande spécialiste des maladies infectieuses, célèbre pour avoir sauvé plusieurs établissements hospitaliers touchés par de graves épidémies nosocomiales.

— Elles sont rouvertes, peut-être, mais complètement sous-utilisées, dit le Dr Herman Straus. Seule une fraction du personnel médical y travaille.

Angela avait débauché Herman d'un hôpital public de Boston, où il était directeur adjoint. Grand, sportif, sociable et très respecté par ses collègues, il s'entendait particulièrement bien avec les chirurgiens orthopédiques : ces qualités, associées à sa formation administrative à l'hôpital de l'université Cornell, faisaient de lui un directeur idéal pour la clinique d'orthopédie Angels. Comme ses états de service le prouvaient.

— Mais pour quelle raison sont-elles sous-utilisées, justement ? relança Angela. Nos médecins savent pourtant très bien que nous avons attaqué le problème de front. Et sans perdre un seul jour ! Cynthia, veuillez nous rappeler rapidement les mesures qui ont été prises.

— Nous avons fait à peu près tout ce qui est possible, rétorqua Cynthia, comme si la critique lui avait été personnellement adressée. Chaque salle d'opération a été nettoyée à l'eau de Javel et, surtout, désinfectée au moins une fois en vaporisant de la vapeur d'alcool ininflammable mélangée à du dioxyde de carbone.

— Une mesure qui nous a coûté très, très cher, intervint Bob.

— Pourquoi ce produit en particulier ? demanda Carl.

— Parce que le SARM, ou *staphylococcus aureus résistant à la méticilline*, est particulièrement sensible à ce mélange, répliqua Cynthia, comme si elle énonçait une évidence connue du monde entier.

— Ne nous fâchons pas, dit Angela.

Elle voulait que la réunion se déroule dans la bonne humeur et soit productive dans la mesure du possible. Elle ajouta d'un ton apaisant :

— Nous sommes tous sur la même longueur d'onde, et personne ne fait de reproche à personne. Continuez, Cynthia. Qu'avons-nous fait d'autre ?

— Toutes les chambres ayant été occupées par des malades infectés ont été traitées à l'identique. Plus important encore, comme vous le savez, tous les membres du personnel médical et tous les employés des cliniques sont dépistés de façon régulière. Ceux qui sont porteurs du SARM sont traités à la mupirocine jusqu'à ce que les résultats des tests soient négatifs.

— Là encore, c'est une dépense considérable...

— S'il vous plaît, Bob ! l'interrompt Angela. Nous sommes tous conscients du coût de ce désastre. Cynthia, nous vous écoutons ! Pensez-vous que le dépistage et le traitement du personnel soient essentiels ?

— Sans le moindre doute. Et nous pourrions envisager de faire la même chose avec les patients avant leur admission. La Hollande et la Finlande ont connu de graves crises sanitaires à cause du SARM et, pour surmonter le problème, elles ont traité aussi bien le personnel que les patients. C'est-à-dire tous ceux dont les tests de dépistage étaient positifs, bien sûr. Je commence à me demander si nous n'aurions pas intérêt à faire la même chose. Mon plus gros souci, néanmoins, c'est que le SARM touche nos trois cliniques. Qu'est-ce qu'on peut en déduire ? Que si un porteur unique est responsable de l'infection, il doit s'agir d'une personne qui se rend régulièrement dans les trois cliniques. Par conséquent, j'ai demandé que nous dépistions à partir d'aujourd'hui – et traitions, le cas échéant – tous les employés qui font la navette entre les trois cliniques. Y compris ceux qui travaillent ici au siège. Même s'ils n'ont aucun contact direct avec les patients.

— Autre chose ? relança Angela.

— Nous exigeons un rigoureux lavage de mains après tout contact avec les patients, dit Cynthia. En particulier, évidemment, pour le personnel soignant. Nous avons aussi décidé d'isoler totalement les patients infectés par le SARM. Nous avons ordonné au personnel médical de changer plus fréquemment de blouse et de tenue de bloc. Nous demandons aussi de désinfecter à l'alcool le matériel de routine, par exemple les brassards de tensiomètre, après chaque utilisation. Nous avons même effectué des tests de dépistage sur tous les bacs à condensats de toutes les centrales de traitement d'air des systèmes HVAC. Dans les trois cliniques, bien sûr. Aucun résultat positif de ce côté pour les germes pathogènes, en particulier pour la souche de staph qui nous accable. Enfin, bref, nous avons fait tout ce qui est imaginable !

— Alors, pourquoi les médecins n'admettent-ils plus de patients ? demanda Bob. Ils sont tous actionnaires. Ils doivent tout de même se

rendre compte qu'ils se vident les poches s'ils n'opèrent plus leurs patients chez nous. Surtout si nous courons à la faillite !

— Je ne veux pas entendre ce mot ! cria Angela, qui avait déjà connu cette expérience humiliante.

— Vous demandez pourquoi ils n'admettent plus de patients, intervint Stewart. Mais c'est évident ! Ils sont terrifiés à l'idée que les malades attrapent une infection postopératoire en dépit de toutes les mesures d'hygiène qui sont mises en œuvre. Les remboursements étant basés sur les nomenclatures, le fait que des patients contractent une infection postopératoire sape directement leur productivité. Or c'est leur productivité qui détermine leurs revenus. Et puis il y a aussi les risques de procès pour faute médicale. Les médecins sont inquiets. Plusieurs de nos chirurgiens plasticiens et deux ophtalmologues sont en ce moment traînés en justice à cause de certains de nos cas de staph. Donc, c'est assez simple à comprendre. Même si les médecins détiennent des parts d'Angels Healthcare, d'un point de vue économique il est logique qu'ils retournent travailler à l'hôpital, soit au University, soit au Manhattan General. En tout cas, à court ou moyen terme.

— Pourtant, objecta Carl, tous les établissements hospitaliers ont des problèmes avec le staph. En particulier avec l'espèce qui résiste à la méticilline. Le University et le General ne sont pas plus épargnés que les autres !

— Ouais, fit Herman, mais pas plus au cours des trois derniers mois que sur d'autres périodes, et pas au rythme où nous, nous enchaînons les infections. À propos, n'oublions pas que, malgré le remarquable travail du Dr Sarpoulus, le problème n'a pas encore été réglé, puisque nous, à la clinique d'orthopédie, nous avons eu un nouveau cas cet après-midi. Le patient s'appelle David Jeffries.

— Oh, non ! s'exclama Angela d'une voix plaintive. Je n'étais pas au courant. C'est affreux ! Il y avait plus d'une semaine que nous n'en avions pas eu.

— Comme pour tous les autres cas, nous essayons de ne pas ébruiter l'affaire, dit Herman. Et comme je le disais, ça s'est passé tout à l'heure.

Le silence se fit autour de la table. Tous les regards convergèrent vers Cynthia. Certains exprimaient de la colère, d'autres de l'étonnement ou du dépit : comment un tel drame avait-il pu se produire après toutes les mesures d'hygiène qui avaient été prises, que Cynthia elle-même venait de leur répéter, et pour lesquelles la compagnie avait dépensé une fortune avec des fonds qu'elle n'avait pas ?!

— On n'est pas sûr qu'il s'agisse du staph résistant à la méticilline, rétorqua Cynthia, qui se sentait mise sur la sellette.

La chef du service d'hygiène de la clinique d'orthopédie l'avait appelée juste avant la réunion pour la mettre au courant de ce nouveau cas.

— Si vous voulez dire que les prélèvements n'ont pas été mis en culture, vous avez raison, précisa Herman. Mais le système VITEK a confirmé qu'il s'agissait de SARM. Le responsable du labo m'a dit qu'il n'a jamais eu de résultat faussement positif. Des faux négatifs, oui, mais pas de faux positifs.

— Seigneur, dit Angela, qui s'efforçait de garder contenance face à ses collaborateurs. Le patient a-t-il été opéré aujourd'hui ?

— Ce matin, dit Herman. Réparation du ligament croisé antérieur.

— Comment va-t-il ? Ou vaut-il mieux ne pas poser la question ?

— Il est mort pendant qu'on le transférait au University. Pour des raisons évidentes, une fois le choc septique confirmé, il valait bien mieux qu'il soit traité là-bas.

— Seigneur ! répéta Angela, accablée. Vous vous rendez compte, j'espère, que c'était une très mauvaise décision. Envoyer deux malades de suite en réanimation dans un hôpital général, cela fait considérablement grimper le risque que les médias s'emparent de cette histoire. Je vois déjà les titres : *Une clinique spécialisée sous-traite ses patients critiques* ! Ce serait un cauchemar en termes de communication, et ça aurait pour conséquence directe ce que nous essayons justement à tout prix d'éviter : que l'introduction en Bourse pâtisse du problème du SARM.

Herman haussa les épaules.

— Ce n'est pas moi qui ai pris la décision. Les médecins ont jugé qu'il fallait l'envoyer à l'hôpital. Je n'avais pas mon mot à dire.

— Comment la famille Jeffries a-t-elle pris la nouvelle ? demanda Angela.

— À peu près comme vous pouvez l'imaginer, rétorqua Herman.

— Lui avez-vous parlé personnellement ?

— Oui.

— Quelle a été votre impression ? Vont-ils porter plainte ? insista Angela. Il faut essayer de limiter les dégâts...

— Il est trop tôt pour le dire, mais j'ai agi comme j'étais censé le faire. J'ai endossé la responsabilité du drame au nom de la clinique, j'ai présenté nos plus plates excuses et j'ai parlé de toutes les choses

que nous avons faites, et que nous ferons encore, pour éviter que pareille tragédie ne se reproduise.

— D'accord, vous avez fait le maximum.

Angela disait cela davantage pour se rassurer que pour le bénéfice d'Herman. Elle prit rapidement note de l'événement, avant d'ajouter :

— J'en parlerai à notre avocat principal. Autant que son équipe se penche là-dessus le plus tôt possible.

— Quitte à avoir eu une infection postopératoire supplémentaire, dit Bob, et aussi tragique soit-elle pour tout le monde, il vaut mieux que le patient soit décédé sans tarder. Cela nous coûte infiniment moins cher. Dans les circonstances actuelles, la maîtrise des dépenses est un élément crucial.

— Voyez si l'intervention de ce matin a eu lieu dans une des salles d'opération qui venaient d'être nettoyées, dit Angela à Cynthia. Faites-la désinfecter de toute façon, mais ne fermez pas pour autant tout le bloc. Vérifiez aussi à quelle date le personnel médical impliqué dans l'intervention de ce matin a été dépisté pour la dernière fois, et si l'une de ces personnes était alors porteuse du SARM.

Cynthia acquiesça d'un signe de tête. Bob reprit la parole :

— N'y a-t-il vraiment aucun moyen de convaincre nos médecins actionnaires d'augmenter le nombre des opérations ? Cela nous ferait tellement de bien ! Il faut que nous ayons des rentrées d'argent. Et cela ne me gêne pas de présenter nos factures en avance aux compagnies d'assurance, surtout si c'est juste pendant deux ou trois semaines.

Les trois directeurs de clinique se regardèrent les uns les autres pour voir qui allait parler le premier. Herman se lança :

— Non, je ne vois pas comment augmenter le nombre d'interventions. Surtout après le nouveau cas de SARM que nous avons eu aujourd'hui. Je ne sais pas ce qu'en pensent mes collègues, mais je peux vous dire que les orthopédistes ont horreur des infections. Pourquoi ? Parce que les infections des os et des articulations ont tendance à durer longtemps, même dans les meilleures circonstances, et donc à prendre beaucoup de temps au chirurgien. J'ai abordé le problème avec mon chef du personnel médical. C'est lui qui m'a expliqué ça.

— Moi aussi, j'ai parlé avec mon chef du personnel médical, dit Niesha. J'ai obtenu à peu près la même réponse.

— Idem, ajouta Stewart. Quand il y a des risques d'infection, tous les chirurgiens deviennent prudents.

— De toute façon, il est probablement trop tard, dit Angela, qui s'efforçait d'encaisser cette nouvelle salve de mauvaises nouvelles. Mais la question de Bob nous ramène à la raison pour laquelle j'ai organisé cette réunion. D'abord, je voulais que vous entendiez le Dr Sarpoulus vous expliquer ce qu'elle a fait au sujet du problème du SARM. Bien sûr, j'ignorais qu'il y avait eu un nouveau cas. J'espérais que nous étions tirés d'affaire. Quoi qu'il advienne, cependant, nous devons nous débrouiller pour tenir le coup durant les prochaines semaines.

Elle sourit à Cynthia.

— Angels Healthcare vous remercie de tous vos efforts, que les événements d'aujourd'hui ne remettent absolument pas en question. À présent, voulez-vous bien nous laisser à nos ennuyeux problèmes de gros sous ?

Cynthia ne répondit pas. Ses yeux noirs se fixèrent quelques instants sur Angela, avant de glisser sur les autres personnes assises autour de la table. Sans un mot, elle fit reculer son fauteuil, se leva et quitta la salle de conférence. La porte claqua derrière son dos.

— Forte tête, observa Bob pour briser le silence qui était tombé sur la pièce.

— Forte tête, mais extrêmement dévouée, dit Carl. Elle prend le problème très à cœur, et elle considère comme un affront personnel de voir le SARM persister dans les cliniques. Je parie qu'elle s'imagine que nous allons casser du sucre sur son dos. Surtout après ce nouveau cas.

— Je la rassurerai demain, dit Angela. Venons-en à l'essentiel. Comme vous le savez tous, l'introduction en Bourse doit avoir lieu dans une quinzaine de jours. La question, c'est : comment tenir deux semaines sans que nos investisseurs potentiels, ou un agent de la SEC, découvrent la situation catastrophique de notre trésorerie ? Jusqu'à maintenant, de ce côté, nous avons eu de la chance malgré les plaintes déposées contre plusieurs de nos médecins. Nous avons aussi de la chance que le problème du staph ait fait son apparition *après* l'audit externe, ce qui signifie que son impact sur notre marge brute d'autofinancement ne se voit pas dans le prospectus de l'introduction en Bourse. Je sais que vous avez tous fait d'énormes sacrifices. Aucun de nous, aux échelons supérieurs, n'a touché son salaire ces deux derniers mois. Nous avons tous tiré au maximum sur la corde de nos capacités d'endettement personnel. Je vous remercie encore. Je peux vous assurer que nous avons supplié nos investisseurs de nous prêter autant qu'ils pouvaient. Je pense notamment aux deux cent cinquante mille dollars que nous avons obtenus récemment grâce au consortium

d'investisseurs qui constitue notre principal business angel.

» La grande ironie, dans cette situation désespérante qui est la nôtre, c'est que, si l'introduction en Bourse se passe comme prévu, les garants d'émission nous ont promis une levée de fonds de cinq cents millions de dollars. Cela veut dire que nous serons tous riches et que la compagnie croulera sous l'argent frais. De plus, chose tout aussi importante, la construction des six cliniques en projet, trois à Miami et trois à Los Angeles, commencera immédiatement. Nous avons tous les atouts pour devenir la première compagnie de cliniques spécialisées à réussir son introduction en Bourse après la levée du moratoire du Sénat américain sur la construction de nouvelles cliniques spécialisées. Et nous sommes impliqués dans toutes les spécialités les plus lucratives. Le timing est idéal. Notre succès peut n'avoir aucune limite. Il faut juste que nous tenions le coup deux semaines.

Angela marqua une pause et regarda ses interlocuteurs droit dans les yeux, l'un après l'autre, pour s'assurer de leur soutien. Aucun d'eux ne fit le moindre geste ; aucun ne prit la parole. Elle consulta ses notes avant de reprendre d'un ton ferme :

— Dans la situation actuelle, il n'y a pas de coupable. Les tableaux prévisionnels que nous avons établis pour anticiper sur d'éventuels scénarios négatifs, même les pires, ne pouvaient envisager une catastrophe aussi épouvantable – où toutes nos salles d'opération seraient fermées plus ou moins en même temps. Nos revenus étant quasi nuls depuis trois mois, et nos frais fixes très élevés, nous avons brûlé notre capital d'urgence à un rythme foudroyant. Ici, à la direction, cela aurait pu nous tétaniser. Mais vous connaissez parfaitement la situation, et grâce à vous tous nous avons survécu. Nous avons continué de travailler, cahin-caha, en retardant les paiements à nos fournisseurs jusqu'à la dernière limite. Nous continuons de le faire, d'ailleurs, sauf que maintenant cela risque de ne plus suffire. Bob, dites à tout le monde de quelle somme nous aurions besoin pour tenir jusqu'à l'introduction en Bourse.

— J'aurais confiance si nous avions deux cent mille dollars en caisse, dit le directeur financier. Plus le montant est bas, moins j'ai confiance.

— Deux cent mille, répéta Angela avec un soupir. C'est une somme considérable, et malheureusement je suis en panne d'idées. Je dois donc vous demander, à vous mes collaborateurs les plus brillants, si vous avez des suggestions. De votre point de vue, bien sûr, le problème principal, c'est que vous devez payer les salaires du personnel. Notre flux de trésorerie continuant d'aller dans le mauvais sens, vous n'y arriverez pas si nous ne vous aidons pas. Mais tous nos

comptes sont à sec !

— Pourquoi ne pas arrêter de payer les impôts ? suggéra Stewart. Il n'y a que deux mauvaises semaines à passer.

— Hmm... Mauvaise idée, dit Bob d'un air hésitant. Les impôts sur les salaires et les retenues fiscales sont payés par virements. Si quelqu'un, ici au siège ou dans une des cliniques, donne l'ordre à la banque de bloquer les opérations de transfert, ça risque d'attirer méchamment l'attention sur nos problèmes. La banque se demandera pourquoi nous refusons de payer nos impôts.

— Pourquoi ne pas retourner voir notre business angel ? suggéra Niesha.

— J'y vais demain matin, dit Angela. Mais je ne suis pas optimiste. Notre agent de placement, qui a trouvé ce business angel au début du projet, lui a déjà soutiré deux cent cinquante mille dollars supplémentaires il y a un mois. Et il m'avait fait comprendre à ce moment-là que le puits était à sec. Mais je vais quand même essayer.

— Et un crédit relais à la banque ? dit Stewart. Ils sont bien placés pour savoir que l'introduction en Bourse est dans deux semaines. Pour eux, ce n'est pas bien long ! Avec les intérêts que nous payons sur les emprunts, ils ont déjà gagné une fortune grâce à Angels Healthcare, n'est-ce pas ?

— Vous oubliez ce que je disais au début de la réunion, répliqua Bob. Vendredi, j'ai reçu un coup de fil de notre chargé de clientèle. Il était assez troublé de constater que nous avions épuisé nos ressources, et vendu des obligations pour payer notre fournisseur de stents coronaires. En ce moment, la banque n'est pas très contente de nous. Si elle exigeait le remboursement ne serait-ce que d'une partie de nos crédits, la partie serait terminée.

Angela regarda de nouveau chacun de ses interlocuteurs. Ils baissèrent tous les yeux, fixant leurs pieds à travers le plateau en verre de la table. Manifestement, personne n'avait plus d'idée.

— Très bien, dit-elle. Demain matin, je file à la banque, puis chez notre agent de placement. Je ferai tout mon possible. Si l'un d'entre vous a la moindre proposition, je suis joignable sur mon portable à n'importe quelle heure. Merci à tous d'être venus.

Les embouts en téflon des pieds de chaise grincèrent sur le sol tandis que ses cinq collaborateurs se levaient. La plupart passèrent près d'elle et lui tapotèrent l'épaule d'un geste qui se voulait rassurant. Quand ils eurent quitté la salle de conférence, elle contempla le sommet conique doré du Crown Building, de l'autre côté de l'avenue, en songeant au malheur qui accablait sa compagnie. Après tant de

travail et d'anxiété, de minables bactéries risquaient de mettre par terre l'empire naissant qu'était Angels Healthcare – et sa fondatrice elle-même. C'était vraiment injuste ! D'un autre côté, tout cela ne l'étonnait guère. Dans le monde des affaires, qu'il s'agisse de fabriquer des ampoules électriques ou de soigner les gens, la justice n'était, au mieux, qu'une belle idée a posteriori. L'argent gouvernait tout. Angela avait appris cette leçon à ses dépens lorsqu'elle essayait en vain de maintenir à flot son cabinet de médecine générale, où elle recevait plus que sa part de patients du programme gouvernemental Medicaid : les plus pauvres, les enfants, certains handicapés. C'était la déchirante expérience de cette faillite, plus que toute autre chose, qui l'avait poussée vers la fac de commerce, où elle avait été brillante en partie par esprit de revanche, et où elle avait pris conscience un jour que le business des soins médicaux, bien abordé, pouvait non seulement lui valoir de confortables revenus, mais aussi la rendre très riche.

De nouveau déterminée à ne pas se laisser abattre, elle se leva subitement et quitta la salle de conférence. Elle passa prendre manteau et parapluie à son bureau. Elle fit exprès d'y laisser ses notes et son attaché-case, qu'elle prévoyait de récupérer le lendemain matin avant de se rendre à son premier rendez-vous, celui à la Manhattan Bank & Trust. Elle savait que pour profiter d'une bonne nuit de sommeil, se réveiller en forme et faire des étincelles le lendemain, elle devait s'efforcer de se vider la tête, de ne plus penser à tous ses ennuis. En s'imposant cette discipline dans le passé à la veille d'autres épreuves, elle avait réussi à se sentir beaucoup plus fraîche le moment venu et, surtout, à voir les problèmes sous un angle neuf au lever du jour – à avoir de nouvelles idées. Comme si des processus inconscients se déroulaient pendant la nuit dans son esprit pour lui permettre ultérieurement de prendre de bonnes décisions.

Au coin de la Cinquième Avenue et de la 56^e Rue, Angela leva la main pour héler un taxi. Sans oublier, néanmoins, qu'il était difficile d'en attraper un le soir à huit heures vingt-cinq. Surtout un soir pluvieux de début avril. De nombreux chauffeurs avaient déjà terminé leur journée ; les autres voitures étaient occupées. Un mois auparavant, elle faisait encore appel à une société de limousines, mais, à cause des problèmes financiers de la compagnie, elle en était maintenant réduite à circuler en taxi. Au moment où elle se résignait à l'idée de marcher jusqu'à son appartement situé dans la 70^e Rue, une voiture jaune s'arrêta juste à côté d'elle. Le passager paya la course ; elle s'installa rapidement sur la banquette arrière.

Tandis que le taxi s'élançait sur l'avenue, Angela ferma les yeux et respira profondément. Elle était très tendue. Les bras croisés sur la poitrine, elle se massa quelques instants les coudes, puis leva les mains

pour se frotter les tempes. Elle continua de se forcer à respirer régulièrement. Petit à petit, elle sentit les muscles de son ventre et de ses cuisses se décontracter. Elle ouvrit les yeux et contempla les reflets des lumières de la ville sur les trottoirs humides. Il y avait de nombreux piétons. Et beaucoup de couples, bras dessus, bras dessous, abrités sous un parapluie. C'était souvent dans ces moments-là, entre les exigences de la journée de travail et les soucis familiaux liés à sa fille, qu'Angela prenait conscience qu'elle n'avait aucune vie sociale, en particulier avec le sexe opposé. Ses relations avec les hommes se limitaient aux rencontres professionnelles, aux rares réunions parents/professeurs à l'école de Michelle ou, de façon assez tristounette, à quelques regards échangés avec un inconnu à la caisse du supermarché. Certes, c'était la conséquence d'un choix qu'elle avait fait à la fois en tant que femme d'affaires et en tant que femme dont l'expérience des hommes lui faisait douter de leur capacité à être monogames. Elle n'en éprouvait pas moins de temps en temps une réelle poussée de désir.

Elle chassa ces pensées de son esprit, sortit son téléphone de son sac et appela chez elle. Elle s'attendait à entendre la voix de sa fille, qui répondait d'habitude avant la deuxième sonnerie, mais ce fut Haydee qui répondit – la nounou de Michelle et, plus encore, la gouvernante de la maisonnée. Accaparée comme elle l'était par sa vie professionnelle, Angela l'avait peu à peu laissée assumer de nombreux rôles.

— Où est la terreur ? demanda-t-elle.

Angela et Haydee utilisaient ce mot à l'insu de Michelle. C'était bien sûr une plaisanterie. Le mot « terreur » exprimait exactement le contraire de ce que les deux femmes éprouvaient pour la petite fille. Elles jugeaient Michelle un chouia têtue et parfois raisonneuse, comme on pouvait l'attendre d'une enfant de son âge – et comme le montrait par exemple le mini-drame du piercing au nombril –, mais à part ça elles la trouvaient pour ainsi dire parfaite.

— Au lit. Je crois qu'elle s'est déjà endormie. Dois-je la réveiller ?

— Mon Dieu, non ! s'exclama Angela, même si elle se sentit tout à coup affreusement seule. Sûrement pas.

Au terme d'une brève conversation sur quelques questions domestiques, elle prit une décision subite et dit à Haydee avant de raccrocher de ne pas l'attendre, car elle ne serait pas à la maison avant au moins deux heures.

Elle se pencha vers la cloison en plexiglas pour parler au chauffeur. Au lieu de rentrer chez elle, elle voulait se rendre à son club de gym. À cause des problèmes de la compagnie, il y avait des semaines qu'elle

n'y était pas allée. Une séance d'exercice lui ferait certainement du bien, tant sur le plan physique que sur le plan mental. Et, justification supplémentaire, il y aurait plein de gens autour d'elle et elle pourrait manger un morceau à l'excellent bar-restaurant du club.

Le club de gym se trouvait sur Columbus Avenue, quelques rues au sud de son appartement. Elle trouva assez rapidement sa carte de membre sous-utilisée dans son portefeuille bourré à craquer. Après s'être mise en tenue sans perdre une minute, elle commença par grimper sur un vélo. La télévision qui lui faisait face était allumée sur CNN. Angela fut atterrée de constater à quel point elle avait perdu la forme. En cinq minutes, elle se retrouva à bout de souffle. Cinq minutes plus tard, elle transpirait tellement qu'elle avait peur de ressembler à un verre de thé glacé sous les tropiques. Elle persista malgré tout, par la seule force de sa volonté, pour aller au bout des vingt minutes qu'elle s'était fixées.

Elle descendit du vélo haletante. Les mains sur les hanches, elle resta un moment immobile pour reprendre son souffle, incapable de faire le moindre geste. Par-dessus le marché, elle était trempée. Son bandeau, que d'ordinaire elle portait davantage comme un accessoire de mode que par nécessité, était tout mouillé. Avec son visage rouge et luisant, ses cheveux hirsutes et sa tenue de sport moulée sur son corps par la sueur, elle devait avoir l'air d'une folle. Le plus gênant, c'était que les gens qu'elle voyait autour d'elle sur les vélos semblaient pédaler avec une aisance confondante. Aucun d'entre eux ne transpirait, et beaucoup étaient capables de se concentrer en même temps sur un livre ou un journal. Jamais elle n'aurait pu lire la moindre ligne quand elle poussait sur les pédales, et surtout pas vers la fin.

Elle ramassa sa serviette pour s'essuyer le visage. Saisie par le sentiment absurde, mais troublant, que son manque d'endurance et son apparence débraillée lui valaient d'être observée par tout le monde, elle jeta de brefs coups d'œil vers les autres cyclistes pendant qu'elle se dirigeait vers la salle de musculation. Heureusement pour son amour-propre, personne ne semblait lui prêter la moindre attention. C'est alors qu'elle croisa le regard d'un homme blond qui pédalait vigoureusement sans lâcher une goutte de sueur. La rapidité avec laquelle il détourna les yeux lui confirma les inquiétudes qu'elle nourrissait quant à son physique. Lorsqu'elle passa près de lui, cependant, elle décida de sourire de sa propre paranoïa : à vrai dire, elle se moquait bien de l'opinion de cet inconnu !

Elle circula à travers la salle de musculation en utilisant les appareils au hasard, sans programme particulier en tête. Elle fit attention à ne pas trop forcer et à ne pas rester trop longtemps sur

chaque machine. Elle n'avait aucune envie de se froisser un muscle ou de se faire une entorse. Malgré l'heure déjà tardive, il y avait pas mal de gens dans la salle. Remarquant que la plupart des hommes lorgnaient les femmes en faisant semblant de penser à autre chose, elle sourit de leur puérilité.

Pour finir, elle s'équipa d'une paire d'haltères libres très légers, prit position devant le miroir et fit des exercices d'étirement du torse et des bras. Elle s'observa en même temps d'un œil critique – en essayant d'être objective. Sa silhouette, encore fine et gracieuse, n'avait guère changé par rapport à ce qu'elle était dix ans plus tôt. Manifestement, il fallait mettre ça davantage sur le compte de ses gênes que de son assiduité au sport, puisque son travail pour Angels Healthcare ne lui permettait de venir que très rarement au club. Son ventre était plat malgré sa grossesse. Ses jambes avaient belle allure et ses fesses étaient plus fermes qu'elle ne le méritait. L'un dans l'autre, elle était plutôt satisfaite de son corps. Exception faite de ses cheveux.

Le drame du SARM affectait la compagnie depuis environ un mois, lorsqu'elle avait découvert ses premiers cheveux blancs. Sa mère ayant grisonné assez jeune, elle ne devait pas s'étonner outre mesure. N'empêche, elle était tellement vexée qu'elle s'était achetée une coloration dans une pharmacie du quartier. Elle l'avait déjà utilisée plusieurs fois. Les cheveux blancs avaient disparu, certes, mais elle craignait depuis que sa chevelure n'ait perdu une partie de son éclat naturel. Et, face au miroir de la salle de musculation, elle en était convaincue.

Tout à coup Angela s'adressa une grimace horrifiée, très exagérée, pour se moquer d'elle. Elle savait bien qu'elle n'était pas une femme futile. Le plus important pour elle, au fond, ce n'était pas de sauver les apparences, mais de réaliser quelque chose.

— Ça va ? demanda une voix masculine.

Angela se retourna et leva la tête vers le visage de l'homme blond dont elle avait croisé le regard dans la salle des vélos. La quarantaine bien tassée, il était raisonnablement beau, et probablement tout aussi intelligent. Il avait les yeux bleu clair, les cheveux coupés ras, un sourire décontracté et engageant. Il portait un T-shirt orné d'un dessin amusant : une caricature de fanfaron.

— Oui, ça va. Pourquoi vous me demandez ça ?

— J'ai eu l'impression, pendant, heu... Durant quelques instants, j'ai cru que vous alliez vous mettre à pleurer !

Angela rit de bon cœur. Quand elle avait grimacé devant le miroir, elle avait oublié qu'elle était entourée d'hommes qui n'avaient pas les

yeux dans leurs poches.

— Pourquoi riez-vous ? s'étonna l'inconnu. Sérieux ! Il y a une minute ou deux, pendant que vous vous touchiez les cheveux, vous aviez la tête de quelqu'un qui va fondre en larmes.

— Ce serait trop long à expliquer.

— Aucun problème. Mettons-y le temps qu'il faudra. Que diriez-vous de prendre un verre après cette séance, pour que vous me racontiez tout ça ? Ensuite... qui sait ce que l'avenir nous réserve ?

Angela le considéra d'un air à la fois amusé et intrigué. Il y avait bien longtemps qu'elle ne s'était pas fait draguer de façon aussi directe. En temps normal, elle aurait juste souri, avant de s'éloigner. Dans l'état d'esprit où elle était, la repartie de cet homme et la perspective de jouir d'un peu de compagnie, une heure ou deux en tout cas, l'attiraient de façon étonnante. Ce soir, après tout, elle avait pour objectif d'essayer de se vider la tête.

— Je ne connais même pas votre nom, dit-elle en se rendant bien compte qu'elle répondait déjà à ses avances.

— Chet McGovern. Et vous ?

— Angela Dawson. Dites-moi... vous cueillez souvent des femmes, comme ça, dans ce club ?

— Je n'arrête pas ! dit-il, comme s'il énonçait une évidence. À vrai dire, c'est même la seule raison pour laquelle je viens si régulièrement. L'exercice physique lui-même est une véritable corvée.

Angela rit de nouveau. Chez un homme, elle aimait autant la sincérité que le sens de l'humour. Apparemment, Chet McGovern ne manquait ni de l'un ni de l'autre.

— Vous prendrez un verre, dit-elle, mais moi, je mangerai quelque chose. Je suis affamée.

— Marché conclu, madame.

Quarante minutes plus tard, après s'être douchés, ils s'assirent l'un en face de l'autre à une table du bar-restaurant. Une foule assez nombreuse occupait la partie bar proprement dite. Derrière le comptoir, une télévision à écran plat diffusait un match de base-ball qui n'intéressait personne. Le brouhaha des conversations évoquait à Angela une nuée d'oiseaux de mer piaillards. Elle était sensible au bruit, car il y avait pour ainsi dire des années qu'elle ne fréquentait plus ce genre d'endroit. Pour entendre Chet, elle était obligée de se pencher en avant par-dessus son assiette de salade au saumon grillé.

— Je vous demandais dans quel domaine vous travaillez, répéta-t-

il. Vous avez un physique de mannequin.

— Oh, bien sûr ! répliqua-t-elle d'un ton railleur.

Maintenant, elle avait la certitude que ce type se prenait pour un grand dragueur.

— Sérieux ! Quel âge avez-vous ? Vingt-quatre, vingt-cinq ans ?

— Trente-sept, dit Angela en résistant à la tentation de se fiche de lui.

— Jamais je n'aurais pensé ça. Pas avec la silhouette que vous avez.

Angela se contenta de sourire. Même si elles n'étaient pas sincères, au fond, ces remarques étaient toujours plaisantes à entendre.

— Si vous n'êtes pas mannequin, quelle est votre profession ?

— Je suis femme d'affaires.

Elle n'avait pas envie d'entrer dans les détails. Pour ne plus parler d'elle, elle s'empessa de demander :

— Et vous ? Acteur de cinéma ?

Chet éclata de rire à son tour. Puis il se pencha en avant pour dire :

— Nan. Je suis docteur.

Il se redressa, le dos bien droit contre le dossier de la chaise. Angela le dévisagea avec perplexité. Il affichait un sourire carrément satisfait. Était-elle censée être impressionnée ?

— Quel genre de docteur ? demanda-t-elle pour le taquiner. Docteur en médecine ou docteur en drague ?

— Docteur en médecine, spécialisé en anatomopathologie.

Sacrebleu ! songea-t-elle avec ironie – mais, là encore, elle s'abstint de tout commentaire.

— Femme d'affaires ? relança-t-il. Quel genre d'affaires, au juste ?

— Je dois avouer que je passe l'essentiel de mon temps à lever des fonds. C'est assez désagréable, mais les start-up sont comme les plantes : elles ont constamment besoin d'eau, et il faut parfois beaucoup, beaucoup d'eau avant qu'elles ne commencent à donner des fruits.

— C'est joliment dit. Et la start-up pour laquelle vous travaillez, est-elle loin de donner des fruits ?

— Elle en est toute proche. Nous sommes à deux semaines de l'introduction en Bourse.

— Deux semaines ! Ça doit être très excitant.

— Ces derniers temps, c'est beaucoup plus angoissant qu'excitant. Je dois trouver deux cent mille dollars pour alimenter notre caisse si nous voulons tenir jusque-là.

Chet poussa un sifflement admirateur. Il était impressionné, car il pressentait qu'Angela devait avoir un poste élevé.

— Pensez-vous que l'introduction en Bourse se passera bien ?

— J'essaie d'être optimiste, d'autant que les gourous de la banque d'investissement nous assurent que nous allons faire un malheur. Au fait, en tant que docteur en médecine spécialisé en anatomopathologie, vous aimeriez peut-être investir ? Nous pouvons vous offrir un placement très intéressant, soit sous forme de crédit, soit en vous cédant des actions, ou même les deux. Nous avons beaucoup de médecins parmi nos investisseurs. Plus de cinq cents, pour être précis.

— Ah oui ? fit Chet, étonné. De quel genre de compagnie s'agit-il ?

— Elle s'appelle Angels Healthcare. Nous construisons et gérons des cliniques spécialisées.

— J'imagine que vous en connaissez donc un rayon sur les toubibs.

— On peut dire ça, acquiesça Angela avec un demi-sourire.

— Hélas, je ne dispose pas en ce moment d'autant de liquidités que je le souhaiterais. Désolé.

— Aucun problème. Si vous changez d'avis, passez-nous un coup de fil.

— Hmm, fit Chet, l'air songeur. Êtes-vous célibataire, mariée, ou... quelque part entre les deux ?

Et c'est reparti pour la drague, songea Angela. Tout à coup, elle n'eut plus aucune envie de faire sa part d'effort pour alimenter la conversation. Elle s'était plutôt bien amusée, mais maintenant elle se sentait fatiguée – exactement comme elle l'avait prévu. Elle voulait rentrer chez elle.

— Divorcée, dit-elle, puis elle ajouta pour le rebuter : Je suis divorcée et je vis avec ma fille de dix ans qui est à la maison dans son lit.

— Je suppose que ça exclut d'aller chez vous. Moi, je suis célibataire à cent pour cent. Et j'ai un appartement formidable à deux pas d'ici. Voulez-vous venir prendre un dernier verre ?

— Et admirer vos estampes, c'est ça ? Je regrette. Je dois penser à ma fille et à ces deux cent mille dollars.

Angela fit signe au serveur pour avoir l'addition.

— C'est pour moi, dit Chet d'un air magnanime.

— Sûrement pas ! répliqua-t-elle d'un ton catégorique. Je crains de vous avoir utilisé. En guise de pénitence, j'insiste pour payer.

— Utilisé ? répéta-t-il, confus. Que voulez-vous dire ?

— Ce serait beaucoup trop long à expliquer, et je dois vraiment rentrer chez moi.

Chet gigota sur sa chaise, l'air quelque peu désespéré, pendant qu'Angela signait l'addition qui serait portée sur son compte personnel au club.

— Que diriez-vous de dîner avec moi demain soir ? suggéra-t-il quand le serveur s'éloigna.

— C'est très gentil, mais je crains de ne pas pouvoir en prendre le temps. Je ne sais pas à quoi m'attendre au bureau demain matin.

— Ça vous donnerait pourtant l'occasion de m'expliquer comment vous m'avez, je vous cite, « utilisé ». Je ne me sens pas le moins du monde utilisé, et j'ai pris grand plaisir à bavarder avec vous. Si je vous ai offensée, je vous demande pardon. Je vous promets de ne plus avoir l'air aussi désinvolte. Ce n'est qu'une façade.

Étonnée par cet aveu de vulnérabilité à peine voilé, Angela le fixa quelques secondes, pensive, avant de se lever.

— J'ai beaucoup apprécié ce moment en votre compagnie, dit-elle, tandis qu'ils se serraient la main. Après l'introduction en Bourse, peut-être, nous pourrions prendre de nouveau un verre, ou même dîner ensemble.

— J'en serais très heureux, dit Chet, qui retrouvait son aplomb. Et ce sera mon tour de vous inviter.

— C'est entendu, dit-elle, bien consciente de ne pas être très sincère.

2

3 AVRIL 2007

07 H 15

É

coute-moi bien, dit le Dr Jack Stapleton sans dissimuler son irritation. J'ai beaucoup de chance d'avoir obtenu une place dans le planning surchargé du Dr Wendell Anderson. Bon sang, c'est lui qui répare les genoux des athlètes les mieux payés de la ville ! Il y a bien une raison à cela, tu ne crois pas ? Et la raison, tout bêtement, c'est qu'il est le meilleur de sa spécialité. Si j'annule le rendez-vous de jeudi, je risque de ne pas retrouver de créneau dans son programme avant plusieurs mois. Ce type est archi-surbooké !

— Mais ça ne fait qu'une semaine que tu t'es déchiré la LCA, répliqua le Dr Laurie Montgomery, elle-même très agacée. D'accord, je ne suis pas chirurgien orthopédiste ! Mais en toute logique, opérer ton genou maintenant, alors que le traumatisme est si récent, c'est prendre un risque supplémentaire. Pour l'amour du ciel, Jack ! Il fait encore le double de son volume normal ! Et tes écorchures ne sont même pas complètement cicatrisées.

— Tu exagères. Il est nettement moins enflé.

— Est-ce le toubib qui t'a suggéré de tenter l'opération si vite ?

— Pas exactement. Je lui ai dit que je voulais passer sur le billard le plus tôt possible, et il m'a renvoyé à sa secrétaire pour organiser le truc.

— Oh, génial ! s'exclama Laurie d'un ton narquois. La date de l'opération a été fixée par la secrétaire !

— Elle connaît son affaire. Elle travaille avec Anderson depuis des

lustres.

— Pff... Ça, c'est vraiment une brillante déduction !

— L'autre raison pour laquelle je ne veux pas annuler le rendez-vous de jeudi, c'est que, ce jour-là, j'ai la chance d'être en première place dans le planning d'Anderson. Quitte à subir une opération chirurgicale, je tiens à être le premier patient de la journée. Le chirurgien est alors en pleine forme, les infirmières sont en pleine forme, tout le monde est en pleine forme. Je me souviens qu'à l'époque où j'opérais, quand j'étais ophtalmo, je me disais toujours que j'aurais voulu être mon premier cas de la journée.

Laurie ignore cette plaisanterie douteuse, pour répliquer avec colère :

— Où se trouve cette fichue clinique d'orthopédie Angels, d'ailleurs ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Elle est dans le nord de l'Upper East Side, pas bien loin de l'hôpital University. C'est une clinique relativement récente. Je ne sais pas exactement quand elle a ouvert, mais en tout cas ça fait moins de cinq ans. Anderson m'a raconté que les patients ont l'impression d'être descendus au Ritz. On peut difficilement en dire autant des établissements comme le University ou le Manhattan General. Il aime cette clinique, m'a-t-il aussi dit, parce que ce sont des médecins, et non pas des bureaucrates, qui occupent les postes administratifs. Ils sont tellement efficaces qu'en une journée ils traitent deux fois plus de patients que dans n'importe quel autre hôpital ou clinique.

— Oh là là ! s'écria Laurie d'un ton plaintif.

Elle tourna la tête vers la portière du taxi et contempla le trottoir de l'avenue balayé par la pluie. Jack était têtue – c'était le moins qu'on puisse dire. Et quand elle était exaspérée comme maintenant, elle le trouvait même franchement borné. À l'époque où ils avaient commencé à travailler ensemble comme médecins légistes à l'Institut médico-légal de la ville de New York, elle avait été plus ou moins charmée par sa témérité et son besoin de se dépenser physiquement. Chaque jour, il enfourchait son vélo et bravait la circulation pour faire le trajet aller-retour de son domicile au travail, et presque chaque jour il participait à de très énergiques parties de basket, sur le terrain de son quartier, avec des gamins et des types moitié plus jeunes que lui. Maintenant, douze ans plus tard, mariée à cet homme depuis neuf mois, Laurie le jugeait immature et irresponsable. Elle estimait qu'il aurait dû davantage tenir compte d'elle, sa femme, et de leur désir d'avoir un enfant. Pour dire toute la vérité, enfin, elle voulait qu'il retarde l'opération de son genou non seulement pour réduire les risques associés à ce genre d'intervention, mais aussi parce qu'elle ne

pouvait s'empêcher de penser que plus longtemps il se tiendrait à l'écart du vélo et du basket, plus elle aurait de chances de le voir abandonner ces activités une fois pour toutes.

— Je veux me faire opérer jeudi, affirma Jack, comme s'il avait lu dans ses pensées. J'ai besoin de retrouver la routine très bénéfique de mes activités physiques.

— Et moi, je ne veux pas un mari en mille morceaux. Tu finiras par te faire tuer, si tu continues comme ça !

— Il y a des tas de façons de se faire tuer. En tant que médecins légistes, nous savons ça mieux que personne.

— Attends encore un mois, dit-elle d'une voix presque suppliante.

— Je me fais opérer jeudi. C'est mon genou, pas le tien.

— C'est ton genou, mais nous sommes mariés et nous sommes censés faire équipe.

— Nous faisons équipe, bien sûr. Restons-en là. Si tu insistes, nous pourrons en reparler ce soir.

Jack lui prit la main et la serra. Laurie entremêla ses doigts aux siens. Le connaissant comme elle le connaissait, c'était pour elle une petite victoire de l'entendre se déclarer prêt à reparler de ce sujet plus tard.

Quand le feu passa au vert au carrefour de la 30^e Rue et de la Première Avenue, le chauffeur tourna à gauche et s'arrêta au bord du trottoir devant un bâtiment de six étages plutôt vieillot, à la façade en briques bleues percée de fenêtres en aluminium, coincé entre le Centre médical de l'université de New York et le complexe de l'hôpital Bellevue. Ils étaient arrivés à l'Institut médico-légal, où Laurie travaillait depuis seize ans, et Jack, douze. Jack était plus âgé que Laurie, mais la médecine légale était pour lui une seconde carrière, qu'il avait entamée après que les pratiques commerciales d'un géant de l'assurance santé l'avaient obligé à fermer son cabinet privé d'ophtalmologie.

— C'est jour de fête, observa-t-il en désignant les camionnettes de plusieurs chaînes de télévision stationnées devant leur taxi. Les journalistes sont attirés par les décès insolites comme les abeilles par le miel. Je me demande de quoi il s'agit aujourd'hui...

— Des abeilles ? répliqua Laurie. Je les vois davantage comme des vautours.

Elle descendit de la voiture du côté du trottoir, puis se pencha à l'intérieur pour attraper les longues béquilles de Jack, peu commodes à manipuler.

— Ils se nourrissent de charognes, ajouta-t-elle, ils contribuent à fiche en l'air les indices, et ils nous cassent les pieds.

Jack paya le chauffeur tout en félicitant Laurie de sa métaphore, plus pertinente et évocatrice que la sienne. Sur le trottoir, il prit les béquilles qu'elle lui tendait et les cala sous ses aisselles.

— Je déteste les taxis, marmonna-t-il tandis qu'ils se dirigeaient vers l'Institut. Je m'y sens tellement vulnérable !

— Ça, ça ne manque pas de sel, ironisa Laurie. Je veux dire, de la part d'un homme qui juge bon de venir au travail à vélo au milieu de la circulation new-yorkaise.

Une demi-douzaine de journalistes occupaient la réception de l'Institut. Ils avaient apporté du café et des beignets qu'ils mangeaient en discutant tous ensemble avec animation. Plusieurs caméras étaient perchées au-dessus des vieux magazines de la table basse. Les journalistes jetèrent des regards intrigués vers Laurie et Jack quand ils traversèrent la pièce. Jack avançait à bonne allure avec les béquilles. Elles ne lui étaient pas vraiment nécessaires, puisqu'il pouvait s'appuyer sur son genou sans éprouver de réelle douleur, mais il préférait les utiliser pour éviter d'aggraver la blessure. Marlene Wilson, la réceptionniste, pressa le bouton d'ouverture de la porte de la salle d'identification avant qu'aucun des journalistes n'ait reconnu Jack et Laurie.

Deux groupes distincts de visiteurs se trouvaient dans la salle d'identification. Le premier se composait de six personnes d'origine hispanique qui se ressemblaient assez pour être membres d'une même famille : deux enfants aux yeux écarquillés, visiblement très impressionnés par l'atmosphère plutôt sinistre de l'Institut, et trois adultes assez jeunes qui parlaient à voix basse à une femme corpulente, beaucoup plus âgée, qui s'essuyait de temps en temps les yeux avec un mouchoir.

De l'autre côté de la pièce, il y avait un homme et une femme, sans doute un couple. Comme les gamins hispaniques, ils avaient l'air de petits animaux pétrifiés de terreur.

Laurie et Jack franchirent une troisième porte qui donnait sur la salle commune, où se trouvait la cafetière collective de l'Institut. C'était aussi dans cette pièce que le médecin légiste de garde pour la semaine examinait le matin les dossiers arrivés pendant la nuit, décidait quels cas méritaient une autopsie et comment les répartir entre ses onze collègues. Sur l'insistance de Jack, Laurie et lui arrivaient presque toujours de très bonne heure. Laurie, elle, était plutôt du soir ; elle avait bien souvent du mal à se réveiller le matin, mais Jack aimait arriver tôt pour faire son choix entre les dossiers et

s'occuper des cas intéressants. Les autres légistes ne lui en tenaient pas rigueur, car il faisait toujours plus d'autopsies que tout le monde.

Cette semaine-là, le médecin légiste de garde était Riva Mehta, la collègue avec laquelle Laurie partageait son bureau, et qui avait commencé à l'Institut la même année qu'elle. Riva était assise devant plusieurs piles de grandes enveloppes kraft qui représentaient chacune un cas. Le sourire aux lèvres, elle salua Jack et Laurie d'un hochement de tête. Deux hommes occupaient deux des quatre fauteuils club en plastique de la pièce. Ils avaient chacun une tasse de café fumant à portée de main ; leurs visages étaient dissimulés par les journaux qu'ils tenaient grands ouverts devant eux. Laurie et Jack savaient qui lisait le *Daily News* : il s'agissait forcément de Vinnie Amendola, le technicien de morgue qui arrivait avant ses collègues pour faciliter la transition entre l'équipe de nuit et l'équipe de jour. Jack travaillait souvent avec lui, car ils aimaient tous deux démarrer tôt la journée dans la fosse.

En revanche, ils ne savaient pas qui se cachait derrière le *New York Times*. Ils le découvrirent lorsque les béquilles de Jack tombèrent sur le parquet après qu'il les eut posées contre le dossier d'un des fauteuils libres. Le claquement sonore, assez semblable à une détonation de pistolet, fit sursauter l'homme : le *New York Times* s'abaissa brusquement devant le commissaire Lou Soldano. Il avait l'air surpris, tendu, et son visage accusait un grave manque de sommeil. Par réflexe, il porta la main droite à son holster d'épaule, sous le revers de sa veste de costume toute froissée. Sa cravate, dont le nœud était desserré, arborait une belle tache de jus de viande. Les deux premiers boutons de sa chemise, elle aussi chiffonnée, étaient défaits. Il était vraiment négligé.

— Ne tirez pas ! cria Jack avec humour, en levant les mains en l'air.

— Nom de Dieu, grogna Lou, qui retrouvait déjà son calme.

Comme bien souvent, il avait une ombre de barbe sur les joues. Manifestement, il n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

— Vu les journalistes qui sont à la réception, dit Jack, je suppose qu'il ne faut pas s'étonner de te trouver ici. Comment vas-tu, mon pauvre Lou ?

— Pas si mal, si on considère que je viens de passer plusieurs heures au port. Mais comme activité nocturne, ce n'est pas ce que je recommanderais.

À l'origine, Lou était un ami de Laurie. Ils avaient même eu une brève liaison, autrefois, après avoir travaillé ensemble pour résoudre

une affaire criminelle. Quand Jack était entré en scène et avait commencé à courtoiser Laurie, Lou s'était fait le champion de leur relation naissante. En juin de l'année passée, il avait compté parmi les rares invités de leur mariage. Ils étaient tous trois très bons amis.

Laurie s'approcha de Lou pour lui faire la bise, avant de se diriger vers la cafetière.

Jack s'assit dans un fauteuil et posa sa jambe malade sur le coin de la table basse. Laurie lui demanda s'il voulait du café. Il acquiesça en levant le pouce.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il.

Depuis que Lou avait pris la mesure du rôle de premier plan que la médecine légale était susceptible de jouer dans la résolution des enquêtes criminelles, il venait très souvent à la morgue – même si sa dernière visite, à vrai dire, remontait déjà à plus d'un mois. Jack savait par expérience que lorsque son ami débarquait à l'Institut, il avait, lui, de bonnes chances d'effectuer une autopsie intéressante. La veille, il avait eu trois cas banals, deux morts naturelles et un accident. Rien de stimulant. La présence du commissaire présageait une matinée de travail bien différente.

— La nuit a été très chargée. J'ai besoin d'aide pour trois homicides. Le plus important des trois, pour ce qui me concerne, c'est un noyé que nous avons péché dans l'Hudson.

— L'avez-vous identifié ? demanda Jack.

Laurie posa une tasse de café à côté de lui sur l'accoudoir du fauteuil. Il articula un « Merci » silencieux.

— Non, pour le moment, nous ne savons pas qui c'est, dit Lou.

— Es-tu sûr que c'est un homicide ?

— Aucun doute possible. L'homme a été tué d'une balle dans la nuque, presque à bout portant, avec une arme de petit calibre.

Jack, un peu déçu, fit la moue.

— Du point de vue médico-légal, je ne vois pas où est le mystère.

— De mon point de vue de flic, c'est une affaire très mystérieuse. La victime n'est pas un SDF, mais un homme d'origine asiatique vêtu d'un costume de marque. En fait, j'ai peur que ce meurtre ne soit lié aux grandes organisations criminelles. Nous savons qu'il y a de graves tensions, depuis un moment, entre les mafias historiques et les nouveaux arrivants – les Asiatiques, les Russes, les Hispaniques. Ils se disputent en particulier le marché des drogues. Si une guerre de territoire éclate, des tas d'innocents vont se faire tuer. Alors...

j'aimerais bien que Laurie ou toi vous trouviez un truc pendant l'autopsie, un indice quelconque qui nous permettrait d'intervenir d'une façon ou d'une autre avant que la situation ne dégénère.

— Je ferai de mon mieux, assura Jack. Quoi d'autre ?

— Le deuxième cas est un peu affligeant. La fille d'un inspecteur de la répression des fraudes que je connais personnellement – un type vraiment bien, par-dessus le marché – vient d'être arrêtée pour avoir tué son voyou de petit ami, hier soir, avec une batte de base-ball. Crois-le ou non, il s'appelait Satan Thomas. Depuis qu'elle est adolescente, la gosse ne cesse de créer des problèmes à sa famille. Elle dégote ses copains parmi la lie de la société, elle tape dans les drogues de toutes sortes, etc. Enfin, bon ! Elle nie avoir tué le gars, et elle dit qu'il était en train de dévaster l'appartement à coups de batte de base-ball quand elle l'a quitté. Elle affirme aussi qu'il l'a agressée, ce qu'il avait déjà fait par le passé. À propos, la délicieuse famille de Satan est installée à côté. Vous avez dû la voir...

— Il la tabassait ? relança Jack.

— Paraît-il. Elle dit qu'au moment où elle a pris la fuite, il s'acharnait à tout casser dans l'appartement.

— Tu as vu le corps ? A-t-il l'air d'être mort d'un traumatisme fermé ?

— Ouvert ou fermé, je ne sais pas, grogna Lou. Mais d'après ce que j'ai vu, j'ai peur qu'il n'ait reçu un coup de batte en plein front.

— C'est mauvais signe pour ton ami inspecteur. Et surtout pour sa fille, dit Jack en grimaçant.

Il était dépité. Deux des trois autopsies annoncées seraient simples comme bonjour. Sans grand enthousiasme, il demanda à Lou de lui parler du dernier cas.

— Il est similaire au précédent, sauf que cette fois, c'est la fille qui s'est fait buter. Elle aussi, son petit ami la maltraitait. En tout cas, c'est ce que disent ses parents, les Barlow, que tu as aussi aperçus à côté. Apparemment, Sara Barlow et son copain ont commencé à se disputer parce qu'elle ne nettoyait pas l'appartement comme il le souhaitait. Il reconnaît l'avoir bousculée, mais il affirme qu'elle allait bien au moment où il est sorti pour se calmer. Elle braillait et promettait de faire mieux le ménage. À son retour, toujours d'après sa déposition, il l'a trouvée étendue en travers du lit, le visage et les mains violets.

— Des marbrures violettes sur tout le visage ?

— Un des premiers agents de police qui sont arrivés sur place a précisé que le petit ami avait effectivement dit « tout le visage ». Mais

lui-même, il n'a vu que quelques ecchymoses violacées.

— Et les mains ?

— Il n'en a pas parlé.

— As-tu vu le corps ?

— Oui. Comme je me trouvais dans le bon quartier à cause de l'affaire de la fille de l'inspecteur, je me suis rendu là-bas.

— Et... ?

— Moi aussi, tout bêtement, je dirais que ce sont des ecchymoses. Comme s'il l'avait tabassée.

— Et les mains ?

— Heu... Ouais, je suppose qu'elles étaient plus ou moins violettes. À quoi tu penses ?

— Cette affaire-là pourrait être intéressante, dit Jack, et il attrapa ses béquilles pour se mettre debout. On commence par elle ?

— Le noyé de l'Hudson me préoccupe davantage. Ça m'arrangerait que tu entames la journée avec lui. Je ne serai peut-être pas en mesure de rester éveillé pour les trois autopsies.

Jack s'approcha de la table de Riva, qui continuait de passer les dossiers en revue. Manifestement, la journée serait chargée. Laurie s'était assise dans un fauteuil avec trois enveloppes de cas sur les genoux. À côté d'elle, Vinnie restait plongé dans la lecture de son journal.

Songea aux journalistes qui avaient investi la réception, Jack se retourna vers Lou pour lui demander laquelle de ses trois affaires les avait attirés à l'Institut de si bon matin. Le noyé, peut-être ? En fait, il voyait mal comment ces morts pouvaient mériter l'attention des médias. Dans une ville de la taille de New York, les événements violents de ce genre n'étaient que trop banals.

— Les journalistes ne sont ici pour aucune de mes trois affaires, répondit Lou. Ils s'excitent à cause d'un type qui s'appelle Concepcion Lopez, mort pendant une garde à vue dans le Bronx. Hélas, on va avoir droit à un nouveau barouf sur les brutalités policières. On m'a dit que le gars avait piqué une crise parce qu'il était défoncé à la cocaïne.

Jack hocha la tête, heureux que Lou ne lui ait pas demandé de s'occuper de cette affaire-là. Les décès en détention provisoire étaient toujours catastrophiques en termes de communication – une situation que Jack détestait. Personne n'était jamais content du rapport d'autopsie, et il y avait systématiquement quelqu'un pour accuser le

médecin légiste de couvrir la police.

— Je te retrouve en bas, dit Lou en s'extirpant péniblement de son fauteuil. Je veux d'abord passer au cagibi du brigadier Murphy pour voir si quelqu'un a appelé le Service des personnes disparues au sujet de notre noyé anonyme.

Jack hocha la tête et demanda à Riva :

— As-tu déjà vu le dossier du cadavre de l'Hudson ?

Sa collègue mit aussitôt la main sur l'enveloppe correspondante, au sommet de la pile des cas d'homicides. Jack la saisit et enchaîna :

— As-tu aussi vu deux traumatismes fermés ? Les défunts s'appellent Thomas et Barlow.

Pour ces cas, Riva dut chercher quelques instants dans ses piles, qui étaient ce matin d'une hauteur peu commune.

— Une vilaine nuit dans la Grande Pomme, observa Jack. Les gens pourraient tout de même essayer de régler leurs différends à l'amiable.

Cette blague un peu minable arracha un sourire poli à Riva. Il était trop tôt pour qu'elle se donne la peine de répondre. Elle lui tendit les deux enveloppes.

— Ça t'ennuie si je m'occupe de ces trois affaires ? demanda Jack.

— Pas du tout.

D'origine indienne, Riva était une femme petite et menue, à la peau très brune et aux yeux presque noirs, qui avait une voix profonde et douce.

— Qui s'occupera du mort en détention provisoire ? demanda encore Jack.

— Le chef a appelé pour prévenir qu'il s'en chargeait, marmonna-t-elle. Et comme je suis de garde, je suppose que je vais devoir l'assister.

— Mes condoléances, dit Jack.

Le directeur de l'Institut, le Dr Harold Bingham, était un grand spécialiste de la médecine légale, au savoir encyclopédique. Mais pratiquer une autopsie en sa compagnie était toujours un exercice extrêmement frustrant, qui exigeait une grande maîtrise de soi. Le légiste qui l'assistait avait toujours tort, il ne faisait jamais rien de bien, et l'autopsie durait une éternité.

Jack s'apprêtait à arracher Vinnie à la transe dans laquelle le plongeaient en général les résultats sportifs du journal, lorsque Laurie leva les yeux de la feuille qu'elle était en train de lire et le fixa d'un air troublé. Contrairement à Jack, qui se contentait de lire les dossiers

en diagonale avant d'entamer les autopsies, elle commençait par les examiner avec attention, pour en absorber toutes les informations et les connaître à fond. Jack considérait que trop se focaliser sur les détails avant la dissection entravait sa capacité à garder l'esprit ouvert, tandis que Laurie pensait que ne pas lire les données disponibles augmentait les chances de passer à côté de quelque chose d'important, ils avaient beaucoup discuté de cette question, pour finalement convenir qu'ils n'étaient pas d'accord.

— Je crois que tu devrais jeter un œil là-dessus, dit-elle d'un ton grave, et elle lui tendit l'enveloppe. Tu vas trouver ça troublant. À titre personnel, je veux dire.

— Ah bon ? fit Jack.

Le nom du défunt inscrit sur l'enveloppe, David Jeffries, lui était inconnu. Étonné par la remarque et le ton de Laurie, il fronça les sourcils.

— Comment ça, troublant à titre personnel ?

— Lis les notes du M.A. !

Les M.A. étaient des médecins assistants qui travaillaient pour l'Institut en tant qu'enquêteurs médico-légaux. C'étaient eux qui se rendaient sur les lieux des décès quand cela paraissait utile. Le Dr Harold Bingham considérait, et répétait à qui voulait l'entendre, que ces visites étaient une perte de temps pour les médecins légistes – même s'il reconnaissait que dans certains cas particuliers il pouvait être crucial que les légistes voient les lieux de leurs propres yeux pour déterminer les causes des décès.

Dès les premières phrases, Jack comprit de quoi il retournait. David Jeffries était mort, juste après une réparation du ligament croisé antérieur, d'une infection postopératoire fulminante provoquée par une souche de staph particulièrement néfaste appelée staphylocoque doré – ou *staphylococcus aureus* – résistant à la méticilline. Vu la controverse qui l'opposait à Laurie au sujet de son opération du genou, ce cas constituait une étonnante coïncidence. Même s'il ne s'était pas produit à la clinique où Jack devait passer sur le billard.

— Je sais ce que tu as en tête, mais ça ne va pas me faire changer d'avis. J'ai déjà réfléchi aux risques d'infection postopératoire. Arrête de jouer à la marchande de trouille, ça ne marchera pas.

— Cette histoire devrait tout de même te faire réfléchir !

Laurie savait que si elle avait été à sa place, avec une intervention chirurgicale prévue dans la semaine, elle aurait été carrément interloquée de tomber sur ce cas d'infection staphylococcique.

— Franchement, ça m’indiffère, répliqua-t-il. Primo, je ne suis pas superstitieux ; secundo, j’ai bien pensé à interroger le Dr Anderson sur son pourcentage d’infections postopératoires. Il m’a dit que les seules infections qu’il avait eues dans toute sa carrière s’étaient développées sur des sites opératoires de fractures ouvertes, ce qui n’a rien à voir avec ma situation. En outre, le cas que tu me montres concerne le University.

Jack tendit le dossier à Laurie, qui repoussa sa main.

— Continue à lire et tu verras que ce n’est pas le cas !

— Quoi ?

Jack sentait de nouveau la colère l’envahir. Laurie se comportait par moments comme un chien qui refuse de lâcher son os. Il trouvait ça très pénible – même s’il savait qu’on l’accusait souvent d’avoir le même travers.

— Onze heures avant de mourir au University, le patient a été opéré à la clinique d’orthopédie Angels. Il a abouti aux urgences du University parce qu’il fallait traiter le choc septique et la pneumonie à staph fulminante.

— Ah bon ?

Jack baissa les yeux sur les notes du médecin assistant. Bien sûr, Laurie n’aurait jamais inventé un truc pareil, mais il voulait lire ça par lui-même.

— C’est tout de même inquiétant, non ? relança-t-elle. Et le simple fait que cette clinique ait été obligée de transférer à l’hôpital un patient en état critique n’est pas très rassurant ! Quel genre d’établissement de soins externalise son linge sale ? Apparemment, le patient est mort dans l’ambulance. C’est dingue !

— Les nouveaux traitements, en cas de choc septique, exigent du personnel très spécialisé, objecta Jack.

Mais il était troublé par ce qu’il lisait. La vitesse du développement de l’infection était stupéfiante. Lui qui était un peu le gourou de l’Institut en matière de maladies infectieuses – parce qu’il avait établi plusieurs diagnostics de décès par infection, dix ans plus tôt, qu’il qualifiait lui-même de « coups de chance » –, il ne pouvait s’empêcher d’être impressionné. Il se demanda si ce M. Jeffries n’avait pas eu une maladie infectieuse très grave, comme la fièvre pourprée des montagnes Rocheuses. Puis il essaya de se souvenir d’autres maladies susceptibles de provoquer une infection aussi rapide et dévastatrice.

— Est-il confirmé que l’agent infectieux était le staph doré ?

— Ça n’a pas été confirmé par culture, mais par un système de

diagnostic automatisé par anticorps monoclonaux, répondit Laurie. Les prélèvements sur le site d'incision et dans les poumons ont donné un résultat positif pour le staph résistant à la méticilline. Plus intéressant encore, il s'agit d'une souche de ce qu'on appelle le « staphylocoque communautaire ». Ce n'est pas le staph résistant aux antibiotiques qui accable les hôpitaux depuis dix ou quinze ans.

— Ce qui signifie que le patient avait probablement apporté la bactérie avec lui. Il ne l'a pas attrapée à la clinique.

— Possible, admit Laurie. Mais il n'y a aucun moyen d'en être certain. Jack, voyons... Ce cas ne te tracasse-t-il vraiment pas du tout ? Zut, quoi ! Le défunt avait à peu près ton âge, la même blessure que toi, et il a subi la même opération dans la même clinique. À ta place, j'y réfléchirais. C'est tout ce que je peux dire.

— Pour être honnête, le risque d'infection postopératoire comptait parmi mes principaux sujets d'inquiétude. C'était même sans doute le plus important. Voilà pourquoi j'ai interrogé le Dr Anderson sur ses cas d'infection passés, et voilà pourquoi j'utilise un savon antibactérien depuis mon accident. Je veux être sûr, dans la mesure du possible, de ne pas apporter de passagers clandestins bactériens à la clinique.

Jack se tourna et donna une tape sur le journal de Vinnie – assez fort pour le faire sursauter.

— Ah non, stop ! rouspéta le technicien de morgue. Pitié, Seigneur, ne laissez pas le super-légiste-détective autoproclamé violer le règlement en commençant la journée de si bonne heure !

Vinnie parlait d'un ton sarcastique, et apparemment avec beaucoup d'insolence vis-à-vis de Jack, mais les deux hommes se connaissaient bien et s'estimaient assez pour se taquiner sur un pied d'égalité. Strictement parlant, en outre, ils violaient effectivement le règlement. Par décret du Grand Chef Bingham, les autopsies devaient commencer à sept heures trente tapantes. Mais ce n'était jamais le cas pour aucun légiste. Jack était toujours en avance, en partie grâce à Vinnie qui avait bon caractère et ne rechignait pas à interrompre sa pause-café pour travailler avec lui. Tous les autres médecins, y compris Laurie, étaient systématiquement en retard. Bingham ou le directeur adjoint, Calvin Washington, étaient de toute façon rarement à l'Institut de si bonne heure pour faire respecter leur décret.

— Le super-détective veut que le super-technicien descende à la fosse, dit Jack à Vinnie, qui avait relevé son journal par provocation, comme s'il allait continuer sa lecture.

Laurie demanda à Riva si elle pouvait se charger de l'autopsie de

David Jeffries.

— Bien sûr. Mais la journée va être bien remplie. Tu vas devoir en faire au moins une autre. As-tu une préférence ?

— Donne-moi ce que tu voudras, répondit distraitement Laurie en se replongeant dans le dossier de Jeffries.

— Allez, Vinnie !

Jack, appuyé sur ses béquilles, était déjà devant la porte de la salle des communications.

— Me voilà ! cria une voix. La journée peut officiellement commencer.

Tous les regards se tournèrent vers la porte de la salle d'identification. Même Vinnie, qui s'amusait à ignorer Jack, baissa son journal pour voir qui avait parlé.

C'était Chet McGovern, le légiste qui partageait le bureau de Jack.

— Quoi de neuf ce matin, les gars ? M'avez-vous laissé quelque chose de vaguement intéressant ? Bon sang ! Si je ne veux pas avoir que vos restes, il faudra bientôt que je campe ici toute la nuit.

Il jeta son manteau sur un fauteuil, puis se glissa derrière Riva pour examiner les enveloppes des défunts à autopsier. Par jeu, Riva lui tapa sur les doigts avec sa règle en bois de trente centimètres de long, comme une maîtresse d'école autoritaire.

— Tu as l'air de bonne humeur, mon ami, observa Jack. Qu'est-ce qui t'arrive ? Et pourquoi tu débarques si tôt ?

— Je ne pouvais plus dormir. Hier soir, j'ai rencontré une femme au club de gym. Une femme d'affaires super impressionnante. J'ai l'impression qu'elle est présidente d'une compagnie, ou quelque chose comme ça. Ce matin, je me suis réveillé aux aurores. Je me triture l'esprit pour trouver le moyen de la convaincre de sortir avec moi.

— Pose-lui la question, suggéra Laurie.

— Oooh, mais bien sûr ! ironisa Chet. Des fois que je n'y aurais pas pensé !

— Elle a répondu non ?

— Plus ou moins.

— Eh bien... repose-lui la question ! Et sois direct. Vous, les hommes, vous cherchez toujours à protéger vos petits ego fragiles, et vous tournez bêtement autour du pot.

Chet fit le salut militaire, comme si Laurie était son officier supérieur.

— Allez, gros paresseux ! s'exclama Jack, qui était revenu se planter devant Vinnie.

Il lui arracha le journal des mains et recula aussitôt. Vinnie bondit du fauteuil pour se lancer à sa poursuite. Jack réussit à tenir le journal hors de sa portée jusqu'à ce qu'ils atteignent la salle des communications. Riant aux éclats, ils s'amusèrent quelques instants à se chiper le journal à tour de rôle.

Une fois la bataille terminée, Jack confia le dossier du noyé anonyme à Vinnie en lui demandant de sortir le corps, c'est-à-dire de le préparer pour l'autopsie. Il passa ensuite la tête par la porte du minuscule bureau du brigadier Murphy, l'agent de liaison de la police de New York. Le vieux flic débonnaire était en poste à l'Institut depuis toujours. Comme tous ses collègues, Jack l'aimait beaucoup. Murphy était de ces rares individus qui s'entendent bien avec tout le monde. Jack lui envoyait cette qualité, qu'il aurait aimé voir déteindre un minimum sur lui. Au fil du temps, il devenait de plus en plus intolérant avec certains de ses collègues aux qualités professionnelles médiocres, qui avaient une mentalité de bureaucrates flemmards. Et il était souvent incapable de dissimuler ses sentiments à leur égard. De son point de vue, il y avait trop de gens de cet acabit bien confortablement installés à l'Institut.

— Avez-vous vu le commissaire Soldano ?

Le brigadier Murphy leva les yeux vers lui.

— Il vient de passer. Il est descendu à la fosse.

— Vous a-t-il parlé du noyé non identifié de cette nuit ?

— Oui. Comme je lui ai dit, la seule personne signalée cette nuit au Service des disparus est une femme.

Jack remercia le policier et rattrapa Vinnie à l'ascenseur. En bas, il trouva Lou dans les vestiaires, déjà vêtu d'une combinaison intégrale en Tyvek. Celle-ci remplaçait depuis peu la combinaison d'astronaute, infiniment plus lourde et encombrante, qu'ils portaient auparavant – et qu'ils n'utilisaient plus que pour les autopsies exceptionnellement dangereuses sur le plan infectieux.

Pendant que Jack se changeait, Lou ne manqua pas de remarquer le gonflement et la coloration anormale de son genou blessé.

— C'est pas très joli ! Tu ne crois pas que tu devrais être en arrêt maladie ?

— Mon genou va très bien, répliqua Jack. Il a déjà meilleure gueule que la semaine dernière. Je dois juste le dorloter jusqu'à jeudi, jour de l'opération. C'est pour ça que je me déplace avec des béquilles.

Je pourrais m'en passer, mais comme ça, je n'oublie à aucun moment de faire attention.

— Tu te fais déjà opérer ? répliqua Lou, perplexe. Quand mon ex-beau-frère s'est déchiré un ligament, il a dû attendre six mois avant de passer sur le billard.

— Plus tôt ce sera réparé, mieux ça vaudra, dit Jack en enfilant sa combinaison. Plus vite je remonterai sur mon vélo et, j'espère, plus vite je pourrai rejouer au basket, mieux je me porterai. L'exercice physique et la compétition m'aident à refouler mes vieux démons.

— Maintenant que tu es remarié, tu es encore tourmenté par ce qui est arrivé à ta première famille ?

Jack se figea, dévisageant Lou comme s'il n'en croyait pas ses oreilles.

— Je ne cesserai jamais d'être tourmenté. Ce n'est qu'une question de degré.

Quinze ans plus tôt, il avait perdu sa première épouse et leurs deux filles, âgées de dix et onze ans, dans le crash d'un avion de ligne.

— Et Laurie, que dit-elle de te voir subir cette opération si vite ?

Jack resta quelques instants bouche bée.

— C'est une conspiration, ou quoi ? dit-il avec colère. Toi et Laurie, vous avez parlé de cette histoire derrière mon dos ?

— Hé ! fit Lou, levant les mains d'un air conciliant. Du calme ! Ne deviens pas parano. Je te pose juste la question en ami.

Jack ferma sa combinaison.

— Excuse-moi de réagir comme ça. Le truc, c'est que Laurie ne cesse de me harceler pour que je recule la date de l'opération. Je deviens susceptible, parce que je veux absolument me faire soigner en vitesse.

— C'est compris, dit Lou.

Cagoule et masque sur la tête, les deux hommes activèrent le petit ventilateur à piles qui faisait circuler l'air dans la combinaison en Tyvek en le faisant passer à travers un filtre capable de retenir les plus petites particules. Puis ils entrèrent dans la salle d'autopsie.

Cette vaste pièce sans fenêtre n'avait pas été rénovée depuis près de cinquante ans. Sur ses huit tables d'autopsie en acier inoxydable, quelque cinq cent mille corps avaient été méticuleusement disséqués pour livrer leurs secrets. Au-dessus de chaque table étaient suspendus une vieille balance à ressort et un micro pour l'enregistrement des comptes rendus. Tout le long du mur de gauche, il y avait des

paillasses en formica et des évier en stéatite pour le nettoyage des intestins. À droite, du sol au plafond, on trouvait des placards à instruments et des vitrines pleines de bocaux qui n'auraient pas volé leur place dans une galerie des horreurs. Sur le mur du fond, il y avait les négatoscopes pour la lecture des radios. Les tubes au néon qui couraient d'un bout à l'autre du plafond baignaient la salle d'une intense lumière blanc bleuté qui semblait y décolorer toute chose – en particulier le cadavre d'une pâleur fantomatique étendu sur la première table.

Vinnie achevait les préparatifs de l'autopsie. Il avait sorti tous les instruments, flacons à prélèvements, agents de conservation, étiquettes d'identification autocollantes et seringues nécessaires. Jack et Lou allèrent jusqu'aux négatoscopes pour voir les radios du corps entier que le technicien avait fixées là. Un cliché montrait le cadavre de face, un autre de profil.

Après avoir vérifié le numéro du dossier, Jack examina un moment les radios.

— Je crois que tu as raison.

— À propos de quoi ? demanda Lou.

— L'arme. C'est un petit calibre.

Il désigna une tache blanche cylindrique, de cinq millimètres de long, au bas du crâne. Métalliques, les balles de revolver absorbent les rayons X : leur image sur les radios, qui sont en négatif, a la couleur de la source de lumière.

— Calibre vingt-deux, à mon avis, dit Lou, qui avait le nez presque collé sur le film.

— Je crois que tu as également raison de penser qu'il s'agit d'une exécution. Regarde la position de la balle. Elle est dans le tronc cérébral, exactement là où viserait un tueur professionnel. Allons jeter un coup d'œil sur la blessure.

Ils retraversèrent la salle d'autopsie. Avec l'aide de Vinnie, Jack tourna le cadavre sur le côté. Il prit une photo de la nuque avec un appareil numérique, puis, du bout de ses doigts gantés, écarta les cheveux qui couvraient l'emplacement où la balle avait pénétré le crâne. La victime ayant trempé un bon moment dans le fleuve Hudson, l'eau avait nettoyé l'écoulement de sang.

— Tir quasi à bout portant, affirma Jack. Mais le canon de l'arme ne touchait pas la nuque. Regarde... La blessure est nette et circulaire, pas étoilée.

Il prit une autre photo.

— À quelle distance, l'arme ? demanda Lou.

Jack haussa les épaules.

— Vu les traces de suie en pointillés autour de la blessure, vingt-cinq ou trente centimètres. Et, tenant compte à la fois de l'emplacement de la blessure et de la position de la balle dans le crâne, je dirais que le tueur se tenait derrière, et un peu au-dessus de la victime. Laquelle, en plus, était peut-être assise : ça se voit au fait que les pointillés de suie sont légèrement plus nets sous la blessure qu'au-dessus.

— Ça confirme d'autant l'hypothèse de l'exécution.

— Je dois te donner raison.

Jack prit des mesures exactes de la position de la blessure, puis une autre photographie en incluant une règle graduée dans le champ de l'image. Avec un scalpel, il gratta la suie incrustée dans la chair autour de la blessure pour la déposer dans un tube à prélèvement. Enfin, il prit quelques clichés supplémentaires avant de faire signe à Vinnie de remettre le corps sur le dos.

— Comment interprètes-tu ces entailles en travers de la jambe ? demanda Lou.

Il désignait deux coupures parallèles, nettes et assez profondes, sur la face antérieure de la cuisse droite. Jack les photographia avant de les examiner et de les palper.

— Elles ont été faites par un objet tranchant, ça c'est sûr... Et il n'y a pas de lambeaux de peau. Je dirais qu'elles ont été faites par une hélice de bateau, et je suis prêt à parier que c'est arrivé après le décès, parce que je ne vois pas d'extravasation de sang dans les tissus.

— Tu penses donc que ce type s'est fait buter, jeter à la flotte, puis passer dessus par un bateau. C'est ça ?

Jack hocha distraitement la tête. Quelque chose venait d'attirer son attention près des chevilles du défunt : des abrasions légères, de forme curieuse, qu'il désigna à son ami.

— C'est quoi, ça ? demanda Lou.

— Je ne sais pas très bien.

Jack se dirigea vers les paillasses, pour en rapporter un microscope à dissection détaché de sa base. Les coudes sur le bord de la table d'autopsie, il examina les abrasions à travers l'objectif.

— Alors ?

— Je vais me risquer à dire que... hmm... que ce gars avait peut-être une chaîne autour des jambes. Il n'y a pas que les écorchures, il y

a aussi des petites empreintes étranges.

— Qui datent d'avant la mort, ou d'après ?

— Quelle que soit l'origine de ces blessures, elles ont été faites *après* la mort. Ici non plus, je ne vois pas de sang dans les tissus.

— Il était peut-être attaché à un poids par une chaîne, et il était censé couler et rester au fond de l'eau, dit Lou, comme s'il réfléchissait à voix haute. Mais les tueurs ont salopé le travail.

— C'est peut-être ça. Je vais prendre une photo, même si on n'y verra sûrement pas grand-chose.

— Si les tueurs ont foiré leur coup, dit Lou, c'est encore plus important de garder le silence au sujet de ce cadavre.

— Pourquoi ?

— Si nous avons affaire à une guerre entre bandes mafieuses, il va y avoir d'autres macchabées. Je préférerais qu'ils remontent tous à la surface.

— Alors secret absolu ! dit Jack avec humour. C'est promis.

— Hé ! protesta Vinnie. On ne pourrait pas avancer un peu plus vite ? Si vous continuez à bavasser comme ça, les deux vieux schnoques, nous allons y passer la journée.

Jack se redressa, les bras ballants, et regarda Vinnie d'un air faussement outré.

— Sommes-nous en train de priver le super-technicien de morgue d'une activité plus intéressante ?

— Ouais. Ma pause-café.

Jack tourna la tête vers Lou.

— Tu vois ce que je dois endurer. Cet Institut est vraiment sur la mauvaise pente.

Il leva le bras pour régler la position du micro au-dessus de sa tête, puis commença à dicter le compte rendu de l'examen externe du corps.

Laurie glissa les éléments du dossier de David Jeffries dans leur enveloppe : sa feuille d'identification à l'Institut, le certificat de décès partiellement rempli, la fiche d'inventaire pour les archives médico-légales, deux feuilles pour le rapport d'autopsie, la note du service des communications sur le signalement téléphonique de sa mort, sa fiche descriptive complète, le rapport d'enquête du M.A., le bulletin du labo

pour le test VIH, et enfin les feuillets indiquant que le corps avait été pesé, photographié, radiographié, et qu'on avait relevé ses empreintes. Elle avait lu tous ces documents plusieurs fois, comme elle l'avait fait pour le second cas que Riva lui avait assigné, celui de Juan Rodriguez. Mais c'était Jeffries qui l'intéressait le plus.

Maintenant, elle était prête. Elle quitta son bureau et se dirigea vers l'ascenseur du fond du bâtiment. Un quart d'heure plus tôt, elle avait appelé le bureau de la morgue, où elle avait eu la chance et le plaisir de tomber sur Marvin Fletcher, son technicien préféré. Il était efficace, intelligent, expérimenté, enthousiaste, et toujours de bonne humeur. Laurie éprouvait de l'antipathie pour les techniciens lunatiques, comme Miguel Sanchez, ou ceux qui faisaient tout à vitesse d'escargot, comme Sal D'Ambrosio. Par ailleurs, elle n'appréciait pas beaucoup l'humour noir et les remarques sarcastiques sur les défunts qu'affectionnaient certains autres techniciens sous prétexte qu'ils travaillaient dans une morgue. Elle avait parlé du cas de David Jeffries à Marvin et lui avait demandé de préparer le corps pour l'autopsie. Sans oublier de le mettre en garde contre les risques liés à l'infection bactérienne.

— Sans problème, avait-il répondu. Donnez-moi dix minutes, et nous sommes bons.

Pendant qu'elle descendait du cinquième étage au sous-sol, où se trouvait la fosse, Laurie se demanda une fois encore ce qu'elle allait trouver chez Jeffries. D'après le rapport du M.A., l'homme avait eu tous les symptômes du SCT, ou syndrome du choc toxique : fièvre, infection manifeste de la plaie aux deux sites d'incision, diarrhée avec douleurs abdominales, vomissements, état stuporeux, hypotension résistant aux traitements, faible diurèse, rythme cardiaque trop élevé, détresse respiratoire avec production de mucosités striées de sang. La virulence de la bactérie et la vitesse à laquelle l'infection avait tué cet homme donnaient le frisson. Laurie ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter et de considérer cette affaire comme un funeste présage, puisqu'il s'agissait de la même opération que celle qui attendait Jack – sur le même genou, en plus ! Il avait allègrement fermé les yeux sur cette coïncidence, mais elle était troublée. Elle était plus décidée que jamais à continuer de lui parler, pour le convaincre au moins de retarder l'opération. Elle voyait même un aspect positif au décès tragique de David Jeffries : si elle trouvait quelque chose d'inattendu ou d'étonnant au cours de l'autopsie, elle aurait peut-être de meilleurs arguments à présenter à Jack. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle elle avait demandé à se charger de ce cas. En général, elle essayait plutôt d'éviter les morts par infection. Elle ne l'avait jamais avoué à personne, mais ces cadavres-là la mettaient très mal à l'aise. Ce jour-

là, cependant, elle devait reconnaître que rarement elle s'était sentie aussi enthousiaste et excitée à l'idée d'entamer une dissection.

Elle se changea rapidement dans les vestiaires, enfilant d'abord un pyjama, puis la combinaison protectrice jetable. Si ce nouveau matériel était beaucoup moins encombrant et contraignant que l'ancienne combinaison spatiale, Laurie rouspétait de temps en temps, comme tout le monde, de devoir s'équiper de la sorte. Mais à présent qu'elle allait se pencher sur un homme tué par une bactérie toute-puissante, elle était très heureuse d'avoir la combi en Tyvek. Elle nettoya avec précaution le masque facial, car les plus petites traces sur le plastique lui agaçaient la vue, et alluma le ventilateur avant d'enfiler la cagoule sur sa tête. Fin prête, elle se dirigea vers la porte de la fosse.

Elle s'immobilisa sur le seuil pour embrasser la salle du regard. Quatre tables étaient en service. Sur la plus proche, il y avait le cadavre extrêmement pâle d'un homme aux traits asiatiques. Trois personnes étaient regroupées autour de la tête ; le cuir chevelu avait été ramené vers l'avant et le sommet du crâne était scié. Le cerveau ensanglanté luisait sous la lumière vive des néons. Laurie ne voyait pas les visages derrière les masques en plastique, mais il s'agissait sans doute de Jack, de Lou et de Vinnie, puisqu'ils avaient commencé les premiers.

À la table suivante, il y avait aussi trois personnes. Laurie sentit tout à coup le sang lui monter aux joues. Elle avait oublié que le directeur de l'Institut, le Dr Harold Bingham, était attendu ce matin. Il venait rarement en salle d'autopsie, car il consacrait l'essentiel de son temps à l'administration, ainsi qu'aux tribunaux où il témoignait pour certaines affaires difficiles. Malgré la combinaison et le masque, il était facile de le reconnaître : non seulement à cause de sa silhouette massive, mais aussi parce qu'il avait une sévère voix de baryton qui résonnait entre les murs carrelés de la salle. Il était en train de livrer un de ses cours magistraux impromptus, et expliquait comment l'autopsie présente lui rappelait un de ses innombrables cas d'autrefois. Pendant qu'il glosait, Riva Mehta, silhouette menue perchée sur un petit tabouret de l'autre côté de la table, se chargeait de tout le boulot. Afin de la récompenser de ses efforts, Bingham l'interrompait de temps en temps pour critiquer d'un ton acerbe sa technique.

Deux personnes se trouvaient de part et d'autre de chacune des deux tables suivantes. Laurie ignorait de qui il s'agissait. Sur la cinquième table reposait le cadavre d'un Afro-Américain. Près de sa tête, une silhouette qui devait être celle de Marvin agita la main en l'air et cria par-dessus la voix tonitruante de Bingham :

— Nous sommes prêts à démarrer, docteur Montgomery !

Bingham se tourna subitement vers Laurie, qui regretta de ne pas pouvoir disparaître sous terre. La lumière des tubes au néon se reflétait sur le masque du directeur ; Laurie ne distinguait pas son visage et n'avait donc pas la moindre idée de son humeur.

— Docteur Montgomery, vous avez une demi-heure de retard !

— J'ai commencé par analyser mes cas de la matinée, monsieur, expliqua-t-elle avec déférence.

Son cœur battait à tout rompre. Depuis toujours, elle avait du mal à faire face aux figures d'autorité.

— J'ai aussi dû m'entretenir avec Cheryl Myers pour obtenir certaines informations, s'empressa-t-elle d'ajouter.

Cheryl Myers était une M.A. qu'elle était passée voir au bureau des enquêteurs médico-légaux juste après avoir quitté la salle commune. Cheryl avait rédigé une note globalement excellente sur l'homme du chantier de construction – le second cas de Laurie pour la matinée –, mais elle n'y avait pas noté la distance qui le séparait du bâtiment après la chute de dix étages qui lui avait coûté la vie. Comme Laurie l'avait supposé, Cheryl s'était procuré ce chiffre et avait juste oublié de l'inscrire dans son rapport.

— Toutes ces choses doivent normalement être faites avant sept heures et demie, répliqua Bingham.

— Oui, monsieur, marmonna Laurie, qui n'avait pas envie de le contredire.

À l'inverse de Jack, elle respectait d'ordinaire les règlements sans beaucoup y réfléchir. Cependant, elle ignorait en général l'édit binghamien qui obligeait les légistes à commencer les autopsies à sept heures trente, car elle considérait qu'il était essentiel de bien connaître les dossiers avant de se pencher sur les cadavres. Pour couper court à la conversation avec le directeur, elle s'avança vers la table de Jack et lui demanda comment se passait sa dissection.

— On s'éclate ! Sauf que le patient est mort, malheureusement, ironisa-t-il. Le seul problème, c'est que ça traîne en longueur. Nous aurions déjà beaucoup plus avancé si j'avais des assistants dignes de ce nom.

— Va te faire foutre ! grogna Vinnie en riant. Si vous arrêtiez un peu de bavasser, les deux moulins à paroles, on serait déjà remontés prendre un café.

— Messieurs ! se récria Bingham. Je ne tolérerai ni propos inconvenants, ni grossièretés en salle d'autopsie.

Craignant de provoquer de nouvelles remarques sarcastiques chez Jack et, par ricochet, d'autres coups de gueule chez Bingham, Laurie se dirigea rapidement vers Marvin. Elle serra les dents en passant devant la table du directeur, terrifiée à l'idée de se faire interpeller encore une fois. Par chance, il venait de fixer son attention sur ce qu'il appelait une « erreur catastrophique » de la part de Riva pendant la dissection du cou.

— Aurez-vous besoin de trucs particuliers ? demanda Marvin quand Laurie s'immobilisa devant la cinquième table.

Grâce à son examen très attentif des dossiers, elle savait en général à l'avance si elle avait besoin de matériel spécifique pour ses autopsies.

— Il va nous falloir beaucoup de tubes à essai, répondit-elle en scrutant le cadavre de David Jeffries.

Pour un homme de cinquante et un ans, il semblait avoir été en excellente condition physique. Il n'avait aucune graisse superflue. Ses muscles, à vrai dire, en particulier les pectoraux et les quadriceps, avaient l'aspect de ceux d'un homme beaucoup plus jeune.

Laurie grimaça derrière son écran facial en plastique. En sus de l'infection très manifeste au niveau des sites opératoires de chaque côté du genou droit, il avait sur tout le corps un saupoudrage de petites pustules qui, si elles en avaient eu le temps, se seraient transformées en abcès ou furoncles. Encore plus étonnantes étaient les zones de desquamation, en particulier au niveau du bassin, où la peau se décollait en lambeaux de taille relativement conséquente.

— Avez-vous vu ses mains ? demanda Marvin.

Laurie hocha la tête.

— Pourquoi la peau se détache comme ça ?

— Le staph produit beaucoup de toxines. L'une d'elles fait que les cellules de la peau se séparent de leurs voisins.

— Beurk ! fit le technicien.

Laurie hocha de nouveau la tête. Elle avait déjà vu des infections staphylococciques, mais celle-ci était sans le moindre doute la pire de toutes.

— Pour répondre à votre remarque sur les tubes à essai, reprit Marvin, j'en ai déjà sorti plein.

— Avez-vous aussi une bonne réserve de seringues ?

— Mouais.

— Très bien. Allons-y, dit Laurie, et elle tira vers son visage le

micro suspendu au plafond.

— Voulez-vous jeter un œil sur la radio ? Je l'ai sortie, à tout hasard.

Laurie alla au négatoscope et observa les clichés. Marvin, qui l'avait suivie, regardait par-dessus son épaule.

— Les radios nous servent essentiellement à détecter les corps étrangers et les fractures, dit Laurie. Malgré tout, on distingue très nettement la pneumonie. Et vous voyez à quel point elle est diffuse. J'ai l'impression que les poumons sont remplis de liquide.

— Hmm, fit Marvin, pour qui les radios demeuraient un mystère — il ne comprenait pas comment les toubibs réussissaient à repérer quoi que ce soit sur ces clichés brumeux.

Laurie retourna auprès du corps et commença l'examen externe. Après s'être assurée que la sonde d'intubation était bien en place dans la trachée, elle la retira. Les urgentistes l'avaient insérée pour ventiler Jeffries quand il n'avait plus été capable de respirer seul. Elle mit en culture les mucosités ensanglantées qui y adhéraient. Elle se pencha ensuite vers les perfusions intraveineuses, s'assura de leur bonne mise en place, les retira et les mit en culture. Les médecins légistes insistaient pour que tout le matériel d'intubation et de perfusion soit laissé en l'état, afin de vérifier à l'autopsie qu'il n'avait joué aucun rôle dans la mort du patient. Elle fit également analyser le pus qui suintait des sites opératoires.

Une fois l'examen externe achevé et dicté au micro, Laurie commença l'examen interne par l'incision classique en Y : deux lignes, à partir des épaules, qui se rencontraient au centre de la poitrine pour descendre jusqu'au pubis. Elle travailla en silence, sans se livrer à son habituel échange de commentaires et de plaisanteries avec Marvin, lequel était pourtant toujours heureux d'apprendre quelque chose de nouveau.

Pendant un moment, Marvin ne dit pas un mot. Il sentait que Laurie était impressionnée par la virulence de la bactérie qui avait ravagé le corps de David Jeffries. Il ne put se retenir, cependant, lorsqu'elle déposa le cœur et les poumons dans la cuve qu'il lui tendait :

— Nom de Dieu ! Ce bébé pèse une tonne.

— Oui, j'ai remarqué. Je pense que nous allons trouver énormément de liquide dans les poumons.

Après avoir séparé les poumons du cœur, puis les avoir pesés individuellement, elle y pratiqua de multiples incisions. Comme des

éponges totalement imbibées, ils rendirent un mélange de liquide oedémateux, de sang, de tissu nécrosé et de pus.

— Merde ! s'exclama Marvin. C'est dégueulasse !

— Connaissez-vous l'expression *bactérie dévoreuse de chair* ?

— Ouais, j'en ai entendu parler. Mais je croyais qu'on ne trouvait ça que dans les muscles.

— Ici, c'est similaire, mais ça se passe dans les poumons et c'est beaucoup plus meurtrier. Pour la maladie, on dit plus couramment « pneumonie nécrosante ». Vous voyez même des débuts d'abcès. Regardez..., précisa Laurie en braquant la pointe du couteau vers de minuscules cavités.

— Hé, les copains ! On dirait que vous vous amusez comme des fous, dit Jack qui s'était approché de la table sans qu'ils s'en aperçoivent.

Laurie laissa échapper un petit gloussement qui suffit à embrumer brièvement la visière de son masque. Elle jeta un regard vers Jack, puis souleva le poumon pour lui montrer l'intérieur des entailles.

— Si tu trouves que c'est amusant de tomber sur la plus abominable pneumonie nécrosante qui se puisse imaginer, alors ouais : Marvin et moi, on s'en donne à cœur joie !

Du bout de l'index, Jack évalua la dureté du poumon oedémateux.

— C'est moche, il faut le reconnaître. Ça montre bien ce qui arrive quand on abuse des cigares cubains.

Laurie ignore sa mauvaise plaisanterie et dit :

— Pourquoi ne restes-tu pas avec nous un moment ? Je crois que tu devrais voir de près cette infection postopératoire dans toute son étendue. Ce pauvre homme a été littéralement, et très rapidement, dévoré de l'intérieur. C'est peut-être la pire, ou la meilleure publicité contre la chirurgie de confort que j'aie jamais vue.

— Merci pour l'invitation, mais j'ai encore deux cas à traiter avant que Lou ne tombe dans les pommes. En plus, je sais comment fonctionne ta petite cervelle, surtout quand tu me rappelles de façon pas très subtile que le mort a subi une intervention chirurgicale. Ça veut dire que ta gentille proposition se double d'une intention cachée quant à mes projets de jeudi prochain. Je vous laisse vous divertir tous les deux. Au revoir.

Il agita la main et se tourna pour s'éloigner.

— Et ton premier cas ? demanda Laurie, qui se rappelait l'intérêt de Lou pour le noyé de l'Hudson. Qu'as-tu trouvé ?

— Pas grand-chose. Nous avons récupéré la balle. Calibre vingt-deux, pour ceux que ça intéresse. Lou dit que c'est une Remington haute vitesse à tête creuse, mais peut-être qu'il essaie juste de m'impressionner. La balle s'est déformée en pénétrant dans le crâne du bonhomme. Il avait aussi sur les jambes des écorchures et des marques étranges, qui donnent l'impression qu'il était enchaîné. Et peut-être attaché à un poids ! Je crois qu'il était censé couler. Tout ça laisse penser qu'il a été balancé par-dessus bord d'un bateau, et non pas jeté à l'eau depuis le rivage. Pour Lou, c'est un détail important. À part ça, le bonhomme était en bonne santé. Il avait juste une légère cirrhose du foie.

Jack s'éloigna en boitillant. Marvin demanda à Laurie quelle était cette « intention cachée » à laquelle il avait fait allusion.

— Nous avons un gros désaccord sur la date de son opération du genou, dit-elle sans entrer dans les détails. Remettons-nous au travail.

La voix d'Arnold Besserman s'éleva derrière son dos :

— Qu'est-ce que c'est, votre cas ?

Arnold, qui effectuait une autopsie à la table voisine, avait manifestement entendu la conversation de Laurie et de Jack. Il travaillait à l'Institut depuis plus longtemps qu'aucun autre médecin légiste de l'équipe. Jack le qualifiait de vieux dinosaure dépassé et brouillon. Laurie entretenait avec lui des relations cordiales, comme elle le faisait avec presque tout le monde. Il s'approcha d'elle.

— J'espère ne pas vous importuner... ?

— Absolument pas.

Elle appréciait beaucoup ce genre d'échanges, qui contribuaient à rendre le travail en salle d'autopsie aussi agréable que stimulant.

— C'est un cas assez stupéfiant, reprit-elle. Jetez donc un œil sur ce poumon. Jamais je n'avais vu une pneumonie nécrosante nosocomiale si spectaculaire. Et apparemment, elle s'est développée en moins de douze heures.

— Très spectaculaire, en effet, acquiesça Arnold, après avoir examiné la surface entaillée du poumon de David Jeffries. Laissez-moi deviner : c'est une infection staphylococcique. J'ai raison ?

— En plein dans le mille, dit Laurie, impressionnée.

— J'ai eu trois cas d'infection nosocomiale similaires en autant de mois. Le dernier il y a environ deux semaines, précisa-t-il. Des cas peut-être pas tout à fait aussi abominables que le vôtre, mais très vilains quand même. Mes victimes avaient succombé à une souche de staph résistant à la méticilline – le fameux SARM – qui semblait s'être

hybridée avec une bactérie de l'hôpital.

— Je crois que c'est exactement le cas de ce patient-là ! s'exclama-t-elle, stupéfaite.

— À propos de cette souche, on parle de SARM communautaire, ou sauvage, pour la distinguer de l'habituelle souche du milieu hospitalier, qu'on appelle SARM nosocomial.

— Hmm... Je me souviens avoir lu quelque chose à ce sujet. Un collègue a eu un cas, il y a cinq ou six mois, d'un joueur de football qui avait attrapé la bactérie dans les vestiaires de son club. L'infection lui a dévoré une grande partie de la cuisse.

— Tout juste. C'est Kevin qui s'en est occupé.

Kevin Southgate était l'autre « ancien » de la maison – entré à l'Institut un an après Arnold. Représentant la vieille garde, Arnold et Kevin étaient compères en dépit de leurs opinions politiques divergentes. Ils étaient également célèbres dans la maison parce qu'ils se débrouillaient toujours pour pratiquer aussi peu d'autopsies que possible. C'était à croire qu'ils travaillaient à temps partiel à plein temps.

— Je me souviens maintenant qu'il avait présenté le cas à la réunion du jeudi, dit Laurie.

En dehors de leurs échanges informels mais très efficaces dans la fosse, les dix-neuf médecins légistes de la ville n'avaient que la réunion obligatoire du jeudi pour partager leurs expériences. Laurie déplorait cette situation qui entravait à son avis la capacité de l'Institut à détecter des tendances, des schémas récurrents dans certaines séries de décès auxquelles ils étaient confrontés. Elle s'en était plainte, mais, ses collègues et elle-même ne trouvant pas de solution, ils avaient renoncé à régler le problème. L'Institut effectuait plus de dix mille autopsies par an, et les légistes n'avaient pas le temps de créer davantage d'interactions entre eux. En outre, l'Institut n'avait pas d'argent pour engager d'autres pathologistes que celui qu'il avait recruté dans le courant de l'année.

— Cette bactérie, le SARM sauvage, est terrifiante, dit Arnold. Votre cas d'aujourd'hui le démontre de façon très claire. Il y a quelque temps, nous avons eu une mini-épidémie en dehors du milieu hospitalier, qui a frappé le joueur de football de Kevin et, hélas, quelques jeunes enfants en pleine santé qui s'étaient fait de simples écorchures en jouant dehors. Aujourd'hui, la bactérie semble retourner à l'hôpital. C'est le mauvais côté du problème. Le bon côté, c'est que le SARM est sensible à d'autres antibiotiques que la méticilline, mais ils doivent être administrés de toute urgence. Et, croyez-le ou non : tout

en devenant plus sensibles à certains antibiotiques, les souches de SARM communautaire, ou sauvage, si vous préférez, ont aussi acquis une virulence accrue. Vu qu'elles ne produisent pas de molécules défensives contre les antibiotiques, comme le font les souches de SARM nosocomial, elles sont capables de consacrer plus de temps et d'efforts à la production d'une chaîne de toxines redoutables qui décuplent leur pouvoir de dévastation. L'une d'elles s'appelle la LPV, et je suis sûr qu'elle a joué un rôle dans le cas que vous avez ici. La LPV est une toxine qui grignote les défenses cellulaires du malade, en particulier dans les poumons, et qui provoque de façon perverse une libération massive de cytokines, lesquelles sont normalement là pour aider le corps à lutter contre l'infection ! Vous rendez-vous compte ? La moitié des ravages que vous voyez là, dans les coupes de poumon que vous avez entre les mains, est due au propre système immunitaire de la victime, qui a été outrageusement stimulé.

— Vous voulez dire... C'est comme la tempête cytokinique que l'on observe chez les gens qui meurent du H5N1, la grippe aviaire ?

Laurie songea en passant qu'elle conseillerait peut-être à Jack de réviser son opinion au sujet de Besserman. Le « dinosaure » en savait infiniment plus qu'elle au sujet du SARM. Elle en avait presque honte.

— C'est exactement cela, acquiesça-t-il.

— Je vais devoir m'imposer quelques lectures sérieuses sur le sujet, admit-elle. Merci de m'avoir livré toutes ces informations. Comment se fait-il que vous soyez un tel expert sur le SARM ?

Arnold pouffa.

— Vous me faites trop d'honneur. Il y a environ un mois, pour tout vous dire, Kevin et moi nous nous sommes intéressés au problème parce que nous avons eu plusieurs cas de ce genre. Nous nous sommes mis au défi d'en apprendre le maximum sur le sujet. Le SARM offre un excellent exemple de la mobilité génétique des bactéries et de la vitesse à laquelle elles sont susceptibles d'évoluer.

Perturbée par l'avalanche d'informations que lui livrait Arnold, Laurie baissa les yeux sur la tranche de poumon presque dure qu'elle avait entre les mains. Elle savait que les pathologies bactériennes faisaient leur grand retour – mais, en terme de pathogénicité, la bactérie qui avait tué David Jeffries dépassait les bornes.

— Dans les cas auxquels vous faites allusion, il s'agissait donc de pneumonie nécrosante, n'est-ce pas ? Comme ici ?

— Je crois bien, en effet, que vous avez une pneumonie nécrosante. Mais pour en avoir le cœur net, j'aurais besoin de jeter un œil au microscope sur vos prélèvements. J'en serais ravi, si cela vous

intéresse.

Laurie hocha la tête.

— Et les cas de Kevin étaient identiques aux vôtres ?

— Tout à fait.

— Il s'agissait aussi d'infections nosocomiales ?

— Bien sûr. Nosocomiales, mais avec une souche de SARM communautaire. Comme dans mes propres cas.

— Pourquoi n'en avez-vous pas parlé à la réunion du jeudi ?

— Eh bien... en fait, il n'y avait pas énormément de cas, et tout le monde sait que le problème des staphs est en pleine résurgence. En particulier avec les staphs résistant aux antibiotiques.

— Les hôpitaux concernés étaient-ils répartis dans toute la ville ?

— Non, tous nos cas venaient d'ici. De Manhattan, je veux dire. Il y a peut-être eu des cas dans le Queens ou à Brooklyn, mais ils auront été envoyés dans les antennes de l'Institut de ces quartiers.

— Quels hôpitaux étaient touchés, ici à Manhattan ?

— En réalité, c'étaient des cliniques. Je ne me souviens pas de la répartition exacte des six cas, mais ils venaient tous de trois cliniques spécialisées : la clinique de chirurgie cardiaque Angels, la clinique d'ophtalmologie et de chirurgie plastique Angels, et la clinique d'orthopédie Angels.

Laurie se figea, comme si Arnold l'avait giflée.

— Aucun de vos cas ne venait du Manhattan General, du University ou d'un autre des grands établissements de la ville ?

— Nan. Cela vous étonne ?

— Oui et non, bafouilla-t-elle.

La coïncidence était quand même très étonnante. New York possédait de très nombreux hôpitaux, cliniques et établissements de santé de toutes sortes. La question s'imposait : pourquoi des infections dans seulement trois d'entre eux ?

— Avez-vous contacté ces cliniques ? Avec-vous examiné la situation de plus près ? Je veux dire : pourquoi ces trois cliniques ?

— Kevin et moi, nous étions très étonnés. Quelle coïncidence, n'est-ce pas ! Alors oui, nous y avons regardé d'un peu plus près. Cheryl Myers nous a aidés. J'ai appelé la clinique d'orthopédie Angels, où je me suis entretenu avec une femme tout à fait charmante... dont le nom m'échappe à cette minute. C'est l'administration de la clinique

qui m'a donné ses coordonnées. Elle dirige le service d'hygiène.

— Vous a-t-elle aidé ?

— Absolument. Elle m'a dit que la clinique, ou plutôt la compagnie propriétaire de la clinique, était tout à fait consciente du problème et avait engagé un médecin hygiéniste indépendant. Une grande spécialiste, a-t-elle précisé, très réputée dans le domaine du contrôle des infections. J'ai aussi appelé cette personne. Son nom à elle, par contre, je ne risque pas de l'oublier : Cynthia Sarpoulus.

— Et elle ? Elle vous a aidé ?

— Eh bien... je suppose que oui. Plus ou moins.

— Mais encore ?

— Elle n'était pas très coopérative. Je présume, vu les circonstances, qu'elle était à cran et sur la défensive. J'ai eu le sentiment que son employeur, Angels Healthcare – c'est le nom de la compagnie qui gère ces trois cliniques –, la mettait sous pression. En gros, elle m'a dit : « Ne vous mêlez pas de cette histoire, nous contrôlons tout à fait la situation, merci beaucoup. » Vous voyez le genre. À sa décharge, il faut bien dire qu'elle avait l'air de dominer complètement le problème. Malgré les protestations des dirigeants de la boîte, d'après ce qu'elle m'a raconté, elle avait insisté pour fermer toutes les salles d'opération des trois cliniques – ce qui lui valait aussi d'avoir tout le personnel médical sur le dos –, et elle les avait fait désinfecter avec un produit à base d'alcool. C'est la meilleure solution. Elle avait aussi ordonné à tout le personnel médical de se laver les mains de façon plus rigoureuse que jamais. Et elle avait fait dépister tout le personnel des cliniques pour repérer les porteurs éventuels et les traiter immédiatement. Je dois dire que j'étais impressionné. Ces gens ont pris des mesures radicales. Ils ne sont pas restés à se ronger les sangs sans réagir.

— Merci de m'avoir raconté tout ça, dit Laurie. Je suis désolée de vous retarder.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit Arnold.

— Cela vous ennuerait si je passais à votre bureau, tout à l'heure, pour prendre les noms de vos cas ?

— Pas du tout ! J'ai peut-être encore certains des dossiers. Si vous voulez, je vous donnerai également les notes que j'ai rédigées sur le SARM communautaire. Et vous auriez intérêt à en parler à Kevin. Quand nous nous sommes intéressés à cette affaire, je crois que lui aussi a téléphoné à l'une des trois cliniques. Mais... je regrette, je ne me souviens pas s'il m'a dit ce qu'il avait appris là-bas.

Arnold regagna la table où il avait une autopsie en cours. Laurie se tourna vers Marvin, qui avait patiemment attendu la fin de la conversation.

— C'est incroyable, dit-elle.

— Quoi donc ? Que Besserman vous fasse les yeux doux ?

— Mais non, idiot ! Ce qu'il a raconté. Et il ne me fait pas les yeux doux !

— Ce n'est pas ce qu'on raconte dans la maison. Tout le monde sait bien que Southgate et Besserman se jetteraient tous les deux sous le métro pour vos beaux yeux.

— N'importe quoi, marmonna Laurie.

Elle se pencha sur le cadavre de David Jeffries. Le simple fait d'entendre dire qu'on papotait à son sujet à l'Institut la mettait mal à l'aise. Elle n'aimait pas être au centre de l'attention. C'était pour cette raison, d'ailleurs, qu'elle avait tant de difficultés à parler en public.

Lorsqu'elle eut achevé l'autopsie, elle avait trouvé bien plus de dégâts pathologiques qu'elle ne s'y était attendue. Chaque organe était plus ou moins touché, soit par une infection irrémédiable, soit au minimum par des lésions œdémateuses. Sur les valves du cœur, elle avait découvert des débuts de végétations infectieuses. Dans le foie, il y avait des abcès en formation, comme dans le cerveau et les reins, qui indiquaient que le patient avait subi une bactériémie massive. Il y avait même des ulcères dans les entrailles, ce qui prouvait l'aisance avec laquelle les bactéries s'étaient propagées.

— Combien de temps vous faut-il pour préparer le prochain cas ? demanda-t-elle à Marvin, tandis qu'ils achevaient de suturer la longue incision du torse de David Jeffries.

— Aussi peu de temps ou aussi longtemps que vous le souhaitez. Si vous avez besoin d'une pause-café, je peux patienter.

— Alors si cela ne vous ennuie pas, je vous passerai un coup de fil quand je serai prête. Je voudrais faire deux ou trois trucs. Voir si Cheryl Myers est ici, notamment, pour lui parler avant qu'elle ne sorte pour une enquête.

— D'accord. Je vais prendre mon temps. Appelez-moi quand vous voudrez commencer.

— N'oubliez pas de rédiger un mot pour les gens qui enlèveront le corps de Jeffries. Ils doivent informer les pompes funèbres qu'il faut prendre des précautions particulières à cause de l'infection.

Avant de quitter la salle d'autopsie, Laurie fit un arrêt devant la

table de Jack.

— Ah ! La prophétesse du malheur, ironisa-t-il. Attention, Vinnie. Prends-en de la graine ! Elle va sûrement nous terrifier avec les détails les plus épouvantables de son cas d'infection nosocomiale.

Laurie devina que Vinnie levait les yeux au ciel derrière son masque facial. Elle non plus, elle n'avait pas envie de rire. L'humour noir de Jack, assez créatif mais parfois trop irrespectueux, n'amusait bien souvent que lui. Au bout d'un an de mariage, elle savait qu'il jouait la carte du bel esprit pour se protéger et dissimuler ses sentiments.

— Je dois effectivement te parler de mon cas, reconnut-elle d'une voix posée. Il y a de nouvelles informations dont tu devrais prendre connaissance.

— Comment aurais-je pu m'en douter ? répliqua-t-il, toujours narquois.

— Ça peut attendre. Quand tu seras plus réceptif.

— Dieu merci !

— Où est Lou ?

— Il s'est littéralement endormi contre la table entre deux cas. J'ai jugé préférable de le renvoyer chez lui, parce que je craignais qu'un technicien de la morgue ne le prenne pour un cadavre.

— Qui es-tu en train d'autopsier ? demanda-t-elle pour changer de sujet.

— Sara Barlow. Carrément plus intéressante que le noyé anonyme.

— Pourquoi ?

— Regarde les ecchymoses sur le visage et les bras. Bon, d'accord, elles sont très visibles. Manifestement, la pauvre fille s'est fait tabasser plus d'une fois. Mais crois-tu que ces coups aient pu être mortels, comme la police l'a supposé ?

— Hmm... probablement pas. Mais y a-t-il des marques du même genre sur la poitrine ?

Laurie ne pouvait s'en rendre compte par elle-même, car les deux parois du thorax étaient ouvertes comme des ailes de papillon. Grâce à une affaire dont elle s'était occupée autrefois, à l'époque où elle avait commencé à travailler à l'Institut, elle savait que certains coups brutaux, que personne a priori ne considère comme mortels, peuvent tuer s'ils sont portés en pleine poitrine.

— Tu penses à une contusion cardiaque ? demanda-t-elle encore.

— Nan ! La poitrine était intacte. Et si je te disais... Important œdème pulmonaire rosé, hémorragie de la conjonctive et nécrose de l'épithélium de la trachée ?

— Quel est ton pronostic ? répliqua-t-elle avec un soupir.

Elle trouvait parfois les devinettes professionnelles de Jack un peu pénibles.

— Et si je te disais que Janice Jaeger, notre plus remarquable M.A., a découvert plusieurs bouteilles débouchées de produits de nettoyage très puissants dans une cabine de douche en verre, à côté d'un seau d'eau et d'une serpillière humide ? En examinant la victime, juste avant, elle avait remarqué que les genoux de son jean étaient mouillés et qu'elle ne portait ni chaussures, ni chaussettes.

— Alors je voudrais savoir si certains de ces produits de nettoyage contenaient de l'eau de Javel, comme c'est le cas pour beaucoup, et si d'autres contenaient de l'acide, comme c'est le cas pour la plupart. Et je me demanderais si la victime ignorait qu'il ne faut pas les mélanger...

— Bingo ! Tu mets les deux ensemble et tu obtiens du dichlore. Le premier agent de guerre chimique jamais utilisé, soit dit en passant. Dès la Première Guerre mondiale. C'est ça qui a tué cette pauvre fille. Pas son petit ami. Je suis toujours stupéfait de voir comment certaines personnes ignorent allègrement les mises en garde inscrites sur les produits d'entretien. En tout cas, Lou sera content d'apprendre qu'il n'a pas un homicide de plus sur les bras.

— Sauf si c'est le petit ami qui avait insisté pour qu'elle se serve de ces produits dangereux. Et en les mélangeant !

— Ça, c'est tordu. Je n'y avais même pas pensé, admit Jack.

— Amusez-vous bien, les garçons.

Laurie sortit de la salle d'autopsie. Elle n'éprouvait aucune satisfaction à avoir trouvé la réponse à la devinette de Jack. Qu'il joue la comédie ou non, elle aurait préféré qu'il ne se montre pas aussi désinvolte. Elle était stupéfaite et très agacée qu'il ne voie pas – ou qu'il fasse exprès d'ignorer – le lien manifeste qui existait entre son opération du genou prévue pour jeudi et l'autopsie qu'elle venait de pratiquer.

Au lieu de laisser les prélèvements de David Jeffries au sous-sol, comme d'habitude, sous la responsabilité des techniciens, Laurie les avait à la main pour les monter elle-même aux labos. Elle voulait parler à Agnes Finn, la chef du laboratoire de microbiologie, et à Maureen O'Connor, la chef du laboratoire d'histologie, pour essayer

d'avoir des résultats très rapides. Avant, elle s'arrêta au premier étage et passa au bureau des M.A. Sachant que ceux-ci quittaient souvent l'Institut pour leurs enquêtes, elle fut heureuse de trouver Cheryl Myers à sa table de travail.

— Laurie, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Cheryl était une Afro-Américaine d'une beauté saisissante, avec de fines nattes incrustées de perles. Elle faisait partie de la vieille garde de l'Institut. À vrai dire, elle travaillait ici depuis assez longtemps pour avoir mis ses deux garçons à l'université.

— J'ai besoin de vous, en effet. Je viens de parler avec le Dr Besserman de plusieurs cas d'infection survenus dans trois cliniques d'une compagnie qui s'appelle Angels Healthcare. Il m'a dit vous avoir demandé d'y jeter un œil. Est-ce que vous vous en souvenez ?

— S'agit-il des cas d'infections pulmonaires au SARM ?

— Exactement ! Avez-vous fait une visite dans l'une de ces cliniques ?

— Non. Le Dr Besserman m'avait juste demandé d'obtenir les dossiers médicaux. J'ai parlé au téléphone à diverses personnes de l'administration de chaque clinique. Elles ont pu facilement me fournir les dossiers, parce qu'Angels Healthcare informatise toutes ses données. Tout m'a été envoyé par courrier électronique. Je n'ai pas eu à me rendre sur place.

— Les cliniques se sont-elles montrées coopératives ?

— Très coopératives. J'ai même reçu un coup de téléphone, après coup, d'une femme très obligeante qui s'appelait Loraine Newman.

— Qui est-ce ?

— La chef du service d'hygiène de la clinique d'orthopédie.

— Ah, oui. Le Dr Besserman m'a parlé d'elle. Et de sa gentillesse. Pourquoi vous a-t-elle appelée d'elle-même ?

— Simplement pour me laisser son nom et sa ligne directe, au cas où j'aurais besoin d'autres renseignements. Elle m'a dit que le problème du SARM la préoccupait beaucoup. Jusqu'alors, la clinique n'avait jamais eu de difficultés particulières avec les infections nosocomiales. Elle m'a même avoué que la situation la rendait insomniaque. Pour tout vous dire, elle m'a paru un peu désespérée.

— Vous a-t-elle parlé d'une certaine Cynthia Sarpoulus ?

— Pas dans mon souvenir. Qui est-ce ?

— Je viens juste de faire l'autopsie d'un patient de cette clinique, dit Laurie, ignorant la question de Cheryl. J'aimerais avoir le numéro

de Loraine Newman.

— Sans problème.

En quelques clics, Cheryl trouva l'information dans l'ordinateur.

— J'ai aussi besoin d'autres numéros, enchaîna Laurie. Le CDC (3), à Atlanta, a un programme SARM dans le cadre de son Réseau national de sécurité sanitaire. Je voudrais les coordonnées d'un de ses épidémiologistes. Je souhaiterais aussi que vous appeliez la Joint Commission for Accreditation of Healthcare Organizations (4) pour dégoter le nom et le numéro de quelqu'un qui s'occupe des programmes obligatoires de contrôle des infections dans les établissements médicaux.

— Je ferai de mon mieux, promit Cheryl, l'air perplexe.

— Le nom de mon cas, c'est David Jeffries. J'aimerais avoir son dossier médical.

— Ça, c'est facile. Mais je ne suis pas sûre de comprendre à qui vous voulez parler à la Joint Commission. Pourriez-vous me donner des précisions ?

— La Joint Commission demande aux hôpitaux et à tous les établissements de soins qui veulent une accréditation d'avoir un service d'hygiène complet. Je veux savoir à quel règlement ce service est soumis, et en particulier s'il lui est demandé de signaler officiellement les séries d'infections susceptibles de survenir entre les inspections routinières. Je sais que c'est un peu inhabituel, mais... je suis pressée par le temps.

— Je ne demande pas mieux que de vous aider, dit Cheryl avec sa gentillesse habituelle.

Laurie quitta le bureau des enquêteurs médico-légaux et prit l'escalier. Elle avait commencé la journée avec le désir égoïste de convaincre Jack de renoncer à son opération du genou. À présent, elle se faisait du souci pour lui : pour son bien-être et peut-être même pour sa vie. En comptant le cas de ce matin, ceux de Besserman et ceux de Southgate, il y avait eu sept décès par pneumonie nécrosante à SARM en trois mois dans trois cliniques appartenant à la même compagnie – et Jack prévoyait de se faire opérer jeudi dans l'une d'elles. Pis encore, ces infections tuaient des patients en dépit de ce que Besserman avait qualifié de mesures d'hygiène *radicales*. Laurie était forcée d'admettre qu'elle ne s'y connaissait pas très bien en épidémiologie, mais elle en savait tout de même assez pour se demander s'il n'y avait pas un individu porteur du SARM, dans l'organigramme de cette compagnie, qui diffusait la bactérie à son insu en allant de clinique en clinique pour son travail. On avait déjà vu ce genre de chose, par exemple avec

la célèbre « Mary Typhoïde » du début du XX^e siècle. Laurie avait besoin d'informations, beaucoup d'informations, et buté comme Jack pouvait l'être, elle en avait besoin très vite si elle voulait avoir une chance de le faire changer d'avis.

Prochain arrêt, le labo de microbiologie au quatrième étage. Laurie trouva Agnes Finn, une petite femme taciturne et nerveuse, dans son minuscule bureau sans fenêtre. De tous les employés de l'Institut, c'était sans doute elle qui avait le physique le plus stéréotypé : Hollywood l'aurait jugée idéale pour un rôle dans une morgue. Son teint jaune grisâtre donnait l'impression qu'elle ne voyait jamais la lumière du jour. Du point de vue de Laurie, cependant, Agnes était le plus obligeant de tous les chefs de département – et de loin. Elle était toujours prête à travailler plus que son dû. À croire qu'elle n'avait pas de vie en dehors de l'Institut.

Laurie prit une chaise et lui expliqua la situation. Elle eut alors droit à un petit cours magistral sur le SARM, qui incluait tout ce que Besserman lui avait déjà dit, et plus encore. Agnes lui expliqua notamment pourquoi le staphylocoque est un microbe si totipotent, et peut-être le pathogène humain le plus adaptatif et le plus triomphant.

— Si vous y pensez du point de vue de la bactérie, dit-elle, vous verrez que c'est vraiment un supermicrobe. Une même souche est capable aussi bien de tuer un être humain à une vitesse terrifiante, que de simplement coloniser la peau d'un individu sans menacer le moins du monde sa santé. En général, la bactérie se loge dans les narines. C'est un emplacement idéal. Chaque fois que le porteur se met les doigts dans le nez, il les contamine et peut transmettre la bactérie à son entourage.

— A-t-on une estimation du pourcentage de gens colonisés ? demanda Laurie.

— Bien sûr. À tout moment, un tiers de la population mondiale est porteuse du staph. Cela représente un peu plus de deux milliards de personnes.

— Mon Dieu ! Existe-t-il de nombreuses souches de SARM, en dehors des souches communautaires et nosocomiales que nous connaissons ?

— Il en existe des quantités ! Et elles évoluent en permanence, en échangeant du matériel génétique entre elles, dans les narines des gens ou ailleurs. Sur toutes les surfaces cutanées humides.

— Au laboratoire, comment les souches sont-elles différenciées ?

— Il y a de nombreux procédés. On teste leur résistance aux antibiotiques, par exemple.

— Ça ne semble pas être une méthode bien sensible, vu tout ce que vous m'avez dit sur cette bactérie.

— Vous avez raison. Les méthodes plus fines sont toutes génétiques. La plus simple et la plus courante est l'électrophorèse en champ pulsé, et la plus complète, c'est le génotypage... complet, précisa Agnes en souriant. Entre les deux, il y a un large éventail de techniques d'analyse de l'ADN de la bactérie, toutes basées sur la PCR.

— Ici, en microbiologie, que pouvez-vous faire ?

— Uniquement la méthode la plus simple : la résistance aux antibiotiques.

— Si nécessaire, où peut-on faire pratiquer les autres ?

— Le laboratoire de référence de l'État peut réaliser l'électrophorèse en champ pulsé. Pour les typages plus spécifiques, le mieux est de s'adresser au CDC. Le CDC est d'ailleurs en train de constituer une bibliothèque nationale de souches de SARM, il sera donc en mesure de vous livrer beaucoup d'informations. Il encourage tous les professionnels concernés à lui soumettre des isolats et il peut effectuer toutes les méthodes d'analyse. À part ça, bien sûr, il y a le Dr Lynch, à notre propre labo ADN, là-bas dans le nouveau bâtiment. Il peut effectuer diverses sortes de typages génétiques. Par contre, il ne sera pas en mesure de vous dire beaucoup de choses sur les souches particulières qui vous intéressent.

— Lequel de ces tests génétiques est le plus rapide ? Je suis plutôt pressée.

— En toute franchise, je ne sais pas. Je peux juste vous dire, si ça vous intéresse, que nos analyses standard par culture et sensibilité aux antibiotiques demandent vingt-quatre à quarante-huit heures. Les hôpitaux peuvent travailler beaucoup plus vite, parce qu'ils utilisent des anticorps monoclonaux. Ce qui est très intéressant, c'est que les machines utilisées viennent de la NASA.

Laurie soupira. Elle venait de prendre une leçon d'humilité.

— Je croyais avoir quelques connaissances sur le staph, mais je me fourrais le doigt dans l'œil.

— Nous avons tous beaucoup à apprendre, dit Agnes avec sagesse. Que fait-on des spécimens que vous avez là ?

— Je vais en porter un à Ted Lynch au labo ADN. Je voudrais que vous en cultiviez un, et le reste peut aller au labo de référence. Je vais aussi avoir besoin des échantillons congelés de plusieurs cas de Besserman et Southgate, pour les comparer aux miens. J'aimerais savoir s'il s'agit de la même souche de SARM. J'ai peur, surtout après

tout ce que vous m'avez dit, qu'un porteur sain répande la bactérie sans s'en rendre compte.

— Envoyez-moi la liste des cas. J'essaierai d'accélérer les choses. Quant à Ted Lynch, laissez-moi me charger de lui fournir une culture pure.

Laurie sortit du labo de microbiologie et se précipita vers l'ascenseur du devant de l'immeuble, plus rapide que l'autre. Après la conversation avec Agnes, ses idées s'embrouillaient totalement dans sa tête. Elle appuya encore et encore sur le bouton d'appel, comme si cela allait accélérer l'arrivée de la cabine, et essaya de programmer le reste de sa matinée. D'abord, aller voir Maureen O'Connor au labo d'histologie pour la supplier de préparer d'urgence des lames avec les coupes de poumon de David Jeffries. Pour le moment, elle se fichait des autres lames, il lui fallait juste les poumons, car elle avait en tête de faire des photomicrographies si la pathologie était aussi terrifiante qu'elle s'y attendait. Ces images lui permettraient de préparer une épatante présentation PowerPoint en complément de l'argumentaire qu'elle comptait soumettre à Jack pour le convaincre d'annuler son opération.

Elle entra dans la cabine, appuya sur le bouton du cinquième étage et regarda sa montre. Bientôt dix heures. En sortant de l'ascenseur, elle s'élança à travers le couloir jusqu'au labo d'histologie, où elle fit irruption quelque peu essoufflée.

— Oh, oh ! Mesdames, je crois que le Dr Montgomery nous arrive avec une nouvelle urgence urgentissime, ironisa Maureen, qui n'avait jamais perdu son fort accent du Midwest. Heu... je voulais dire le Dr Montgomery-Stapleton. Qui se porte volontaire pour lui expliquer que son patient est déjà mort ?

Toutes les femmes de la salle éclatèrent de rire. Grâce à l'excellent caractère et à l'humour de Maureen, le labo d'histologie était un lieu de travail très agréable. Laurie ne put s'empêcher de sourire. Bien sûr, il y avait une part de vérité dans la remarque ironique de Maureen. Laurie et Jack étaient les seuls légistes de l'Institut qui réclamaient parfois en urgence les lames dont ils avaient besoin. Tous leurs collègues se satisfaisaient de les avoir en temps utile.

Maureen écouta ses explications et sa requête, et promit de se charger elle-même des lames. Laurie sortit du labo pour se précipiter jusqu'au bureau d'Arnold Besserman et de Kevin Southgate. Elle frappa à la porte, qui tourna d'elle-même sur ses gonds.

Le bureau était à l'image des opinions politiques radicalement opposées des deux hommes. La table d'Arnold, l'ultraconservateur du tandem, était un modèle d'ordre et de méticulosité. Il y avait un

carton de rangement des lames d'un côté du microscope, un carnet à feuillets jaunes de l'autre (tous deux parfaitement alignés par rapport aux bords de la table), un crayon noir soigneusement taillé – rien d'autre. Du côté Southgate, le spectacle était bien différent : cartons de lames, dossiers d'autopsies en souffrance, rapports de labo et toutes sortes d'autres documents s'entassaient et s'entremêlaient sur la table et le classeur métallique à tiroirs. De la table, on ne voyait qu'un petit demi-cercle d'espace dégagé directement devant le fauteuil. Un véritable feuillage de Post-it ornait l'abat-jour de la lampe de bureau. Laurie était assez émerveillée. Malgré leurs différences, les deux hommes s'entendaient très bien, et depuis toujours.

Après avoir scotché un mot sur la porte pour leur demander, à l'un ou à l'autre, de l'appeler rapidement, elle longea le couloir en frappant aux portes de ses autres collègues. Elle voulait leur demander s'ils avaient eu des cas de SARM. Mais il n'y avait personne dans les bureaux. C'était normal, puisque le matin tout le monde s'activait dans la fosse – même si aujourd'hui, à vrai dire, Laurie n'y avait vu ni George Fontworth, ni Paul Plodget, ni même Edward Gonzales, le « nouveau » de l'équipe, un pathologiste très doué issu du programme de formation de l'Institut en partenariat avec l'université de New York.

Contrariée dans son désir de dénicher d'autres victimes du SARM, Laurie battait en retraite vers son propre bureau, lorsqu'elle se souvint tout à coup de la remarque d'Arnold Besserman concernant les quartiers du Queens, de Brooklyn et de Staten Island, qui possédaient chacun une antenne de l'Institut. Elle songea aussi qu'elle ne devait pas conclure trop vite qu'il n'y avait pas eu d'autres cas de SARM mortels au cours des trois derniers mois dans les autres hôpitaux et cliniques de New York.

Elle ouvrit son Rolodex et appela d'abord Dick Katzenburg, le patron de l'antenne du Queens. Il l'avait déjà beaucoup aidée, par le passé, en lui dénichant des dossiers qui s'étaient ajoutés à deux séries de cas sur lesquelles elle avait travaillé en profondeur. Pendant que la communication s'établissait, Laurie se rappela que ces deux séries s'étaient toutes deux révélées être des séries d'*homicides* – ce dont personne, y compris elle, ne se doutait à l'origine. Il lui vint à l'esprit que la mort des patients touchés par le SARM n'était peut-être pas accidentelle. Surtout si l'on considérait qu'un tiers de la population mondiale était colonisé à tout moment par des organismes staphylococciques sans avoir le moindre problème.

La standardiste répondit enfin ; Laurie demanda à parler à Dick. Elle pianota nerveusement des doigts sur la table en espérant qu'il serait disponible. Ce serait sans doute le cas : en tant que directeur de l'antenne du Queens, de nombreuses tâches administratives le

retenaient à son bureau et l'empêchaient de pratiquer des autopsies. Pour patienter, elle cala le téléphone au creux de son épaule, sortit un carnet à grandes feuilles jaunes du tiroir et commença à y tracer de nombreuses lignes parallèles – verticales et horizontales. Elle voulait créer un tableau dans lequel elle inscrirait tous les renseignements qui lui parviendraient sur les cas de SARM. Lors de ses deux séries précédentes, elle avait dessiné des tableaux similaires qui lui avaient permis d'avoir, au bon moment, le trait de perspicacité décisif pour ses enquêtes. Elle comptait sur un résultat similaire avec l'affaire du SARM. Elle écrivit *David Jeffries* sur la première ligne de la colonne de gauche.

Dick prit l'appareil et s'excusa de l'avoir fait attendre. Après avoir pris de ses nouvelles, Laurie lui demanda si le Queens avait traité des cas d'infection nosocomiale au SARM au cours des trois ou quatre derniers mois.

— Et comment ! répondit Dick sans la moindre hésitation. Ce n'est pas moi qui me suis occupé des cadavres, c'est Thomas Asher, mais je m'en souviens bien. Ils étaient atroces.

— Comment ça ?

— Pneumonie nécosante, déclara Dick. Les patients, qui étaient pourtant tous en bonne santé, n'avaient aucune chance de s'en tirer. Ces cas m'ont rappelé ce qu'on raconte sur l'épidémie de grippe espagnole de 1918.

Laurie éprouva un pincement de déception très égoïste. Si d'autres hôpitaux de la ville avaient connu le même problème que les cliniques d'Angels Healthcare, l'affaire aurait forcément beaucoup moins d'impact aux yeux de Jack.

— Savez-vous si ces cas se sont produits dans un seul hôpital, ou dans plusieurs ?

— Un seul. À vrai dire, c'était une clinique privée de Manhattan. Une clinique d'orthopédie. Pourquoi ?

Laurie écarquilla les yeux.

— Comment s'appelle-t-elle, cette clinique ?

— Clinique d'orthopédie quelque chose. Heu... Angels, je crois. Oui ! Clinique d'orthopédie Angels. Tous nos cas venaient de là-bas. Nous en avons hérité par le hasard de la répartition des morts entre les antennes, comme d'habitude quand il y en a trop ici ou là certaines nuits.

Un sourire plissa les lèvres de Laurie. Au lieu de perdre en crédibilité, la thèse qu'elle comptait présenter à Jack se trouvait tout à

coup renforcée.

— Nous avons eu plusieurs cas ici aussi. Dont un ce matin, que je viens d'autopsier. J'ai l'intention d'y regarder de plus près, même si on m'a déjà dit que la clinique avait pris des mesures exemplaires pour se débarrasser du SARM.

— Dites-moi si je peux vous être utile.

— Voulez-vous me donner les noms de vos cas, pour commencer ?

À l'autre bout du fil, Laurie entendit le cliquetis familier d'un clavier d'ordinateur. Une minute plus tard, Dick répondit :

— Il y en a trois. Philip Moore, Jonathan Knox et Eileen Dimalanta.

Laurie les inscrivit rapidement sur son tableau.

— Les dossiers sont-ils classés ?

— Ouais. Donc, vous avez accès au compte rendu par la base de données.

— J'aimerais quand même voir les dossiers. Et les dossiers médicaux, si vous les avez. Avec des échantillons de tissu, pour pouvoir faire précisément typer les souches si cela n'a pas déjà été fait.

— Je vous apporterai tout ça jeudi à la réunion.

— Je préférerais que vous m'envoyiez un coursier dès aujourd'hui. Je suis très pressée.

— Ah ? Pourquoi ?

— C'est... pour des raisons personnelles, dit Laurie qui n'avait pas envie d'entrer dans les détails.

Elle appela ensuite Jim Bennett à Brooklyn et Margaret Hauptman à Staten Island. Cette dernière n'avait eu aucune victime du SARM, mais Jim en avait eu trois, comme Dick. Deux étaient des cas de pneumonie nécrosante, le troisième était un cas de choc septique à SARM secondaire à une endophtalmie fulminante : une infection massive, dans l'œil droit du malade, qui s'était développée en un rien de temps après une opération de routine de la cataracte. En raccrochant, Laurie ajouta Carlos Suarez, Matt Collord et Kayla Westover à son tableau. Celui-ci se remplissait rapidement. Elle était maintenant convaincue qu'il se passait quelque chose d'inquiétant. De très inquiétant.

3

3 AVRIL 2007
10 H 20

—M.

Naughton vous recevra dans quelques instants, dit la secrétaire, aussi raide et rébarbative que d'habitude. Voulez-vous vous asseoir pour patienter ?

Aux yeux d'Angela, cette femme ressemblait davantage à un robot qu'à un être humain. Angela était souvent venue ici pour rencontrer Rodger Naughton : elle estimait avoir droit à un accueil plus chaleureux, plus courtois, et même éventuellement à une petite marque de familiarité. Ce traitement tout en indifférence glaciale l'horripilait. Et si elle s'y était attendue pour l'avoir vécu de nombreuses fois, il n'en exacerbait pas moins la gêne qu'elle éprouvait aujourd'hui avant ce nouveau rendez-vous.

Dès l'enfance, Angela avait été une personne très indépendante. Elle rechignait à demander le moindre service à quiconque ; elle était toujours déterminée à faire seule ce qu'elle avait à faire. Arrivée à l'âge adulte, cette composante de son caractère s'était aussi appliquée à ses besoins financiers. N'empêche, elle était là ce matin, assise entre les splendides colonnes d'un couloir de la Manhattan Bank & Trust, telle une mendicante, contrainte de supplier pour obtenir un prêt.

Seule note positive, la personnalité de Rodger était aux antipodes de celle de sa secrétaire, Mlle Darton. Dès leur première rencontre, Angela l'avait trouvé agréable, serviable, et pour ainsi dire très *sympa*. Malgré tout... En d'autres circonstances elle aurait été contente de le voir, mais pas aujourd'hui. Dès l'instant où elle s'était réveillée, et sans discontinuer pendant qu'elle préparait Michelle pour l'école en poursuivant le débat sur la question du piercing au nombril, puis

pendant qu'elle s'entretenait avec l'avocat principal de la compagnie au sujet du décès de la veille, puis pendant qu'elle jurait à Cynthia Sarpoulus que personne ne lui reprochait de voir le problème des infections au SARM continuer malgré tous ses efforts – pendant tout ce temps, elle avait essayé d'échafauder une stratégie pour convaincre Rodger de lui accorder soit un prêt personnel substantiel, soit un prêt commercial au nom d'Angels Healthcare.

Malheureusement, elle n'avait pas trouvé la moindre idée valable, sinon se mettre à genoux devant lui et le supplier. La situation était si désespérée qu'Angela était prête à s'humilier, si elle avait le sentiment que cela pourrait aider sa cause.

— M. Naughton peut maintenant vous recevoir, dit Mlle Darton avec un infime haussement de sourcils qui ne modifia guère son expression désagréable.

Saisie par le sentiment absurde d'être envoyée dans le bureau du proviseur après avoir été surprise à fumer dans les toilettes du lycée, Angela se dirigea vers le bureau de Rodger.

Dès qu'elle franchit la porte, il quitta son fauteuil pour venir à sa rencontre la main tendue.

— Angela ! Je suis tellement content de vous voir. Vous me faites un grand plaisir. Normalement, je dois me contenter de rencontrer votre directeur financier. Non pas que Bob Frampton ne me plaise pas. C'est un homme tout à fait agréable. Mais s'il ne tenait qu'à moi, je préférerais traiter chaque fois avec vous et vous seule. Bon, je vous en prie, ne lui répétez surtout pas cela !

Riant de bon cœur, il lui serra vigoureusement la main, avant de lui désigner un siège devant son bureau.

Elle s'assit et l'observa prendre place dans son très cossu fauteuil en cuir à dossier haut. Rodger était un homme séduisant, au visage encore jeune, qui prenait soin de sa personne et de sa tenue. Il avait de fins cheveux blonds coupés court et des yeux bleu pâle. Au sein de la banque, il était l'un des chargés de clientèle grands comptes spécialisés dans les entreprises du monde de la santé. Avec son potentiel de croissance apparemment illimité, le secteur médical intéressait beaucoup les banques en général, et la Manhattan Bank & Trust en particulier. Quand Angela s'était adressée à cette banque, cinq ans plus tôt, pour discuter du premier plan de financement d'Angels Healthcare, elle avait été placée entre les mains de Rodger. Depuis, Rodger avait favorisé une relation d'affaires extrêmement profitable pour son employeur : les trois cliniques construites par Angels Healthcare avaient rapporté de véritables fortunes jusqu'au début de la récente crise du SARM. C'était cette réalité qu'Angela

prévoyait de souligner maintenant, et dont elle espérait tirer profit.

— Comment va votre fille ?

Rodger posait la question avec sincérité, pas seulement pour faire la conversation.

— Elle va bien, à part quelques petits soucis typiques de la préadolescence, répondit Angela qui se creusait encore la cervelle pour aborder la question du nouveau prêt. Et la vôtre ?

Elle savait qu'il avait une fille un an plus âgée que Michelle. À part cela, elle ignorait tout de sa vie privée.

— Elle est en proie au même genre de petits soucis. Je découvre chaque jour un peu plus que les adolescentes sont assez difficiles.

Angela ne se souvenait que trop bien des troubles dont elle avait elle-même souffert au début de l'adolescence. C'était à cette période, vers la fin de l'école primaire, qu'étaient apparues entre son père et elle des dissensions qui ne s'étaient jamais vraiment résorbées par la suite.

— Angela ! dit Rodger d'un ton soudain plus sérieux. Je présume que vous êtes ici aujourd'hui à cause du coup de fil que j'ai passé à votre directeur financier. Je tiens à vous rassurer, comme je l'ai fait avec Bob : c'était un appel de pure forme, obligatoire pour moi vis-à-vis de la banque. La marge de découvert sur les prêts d'Angels Healthcare est portée à ma connaissance de façon automatique quand elle approche certaines valeurs. Le problème, bien sûr, c'est le prêt relais que nous avons mis en place il y a un peu plus d'un mois, associé à la vente récente d'obligations sur le compte courant de la compagnie. Le règlement de la banque me contraint, moi, votre chargé de clientèle, à vous en parler. Mais n'ayez crainte, je ne vous demande pas le moindre remboursement anticipé de vos prêts.

— Je comprends, répondit Angela, qui s'efforçait de cacher son désarroi.

Rodger se voulait rassurant ; il essayait de la mettre à l'aise. Mais ses propos avaient l'effet exactement inverse. En réalité, il était déjà en train de lui dire qu'Angels Healthcare n'avait plus aucun crédit auprès de la banque. Elle s'éclaircit la voix pour ajouter :

— Ma visite d'aujourd'hui, cependant, n'est pas motivée par votre coup de fil à Bob.

— Oh, fit Rodger, l'air intrigué, et il se carra contre le dossier de son fauteuil. D'accord. En quoi puis-je vous être utile ?

— Bien sûr, vous savez que l'introduction en Bourse de notre compagnie arrive à grands pas. La date fixée est dans un peu plus de

deux semaines. Nous sommes donc dans la « période de silence », comme on dit, ce qui signifie que je ne peux vous communiquer aucune information précise. Permettez-moi tout de même de vous dire que j'ai eu l'assurance que l'introduction en Bourse serait couronnée de succès.

— Je suis très heureux pour vous. Déjà des garanties de souscription ! Waouh !

— Il est peut-être un peu tôt pour les félicitations. Le problème à court terme qui a motivé notre demande de crédit relai il y a un mois nous a coûté infiniment plus cher que nous ne l'avions envisagé. Nous avons besoin d'un autre prêt, mais seulement pour une durée de trois semaines. Le taux d'intérêt importe peu, et nous rembourserons en une seule traite.

Rodger inclina le buste en avant et posa les coudes sur la table. Son fauteuil grinça. Il se passa une main sur le front, gonfla les joues et expira longuement. Puis il fixa Angela d'un air soudain fatigué et un peu triste.

— Quel genre de somme vous faudrait-il ?

— Deux cent mille dollars, c'est ce dont nous avons réellement besoin. Mais nous prendrons ce que vous pouvez nous donner.

— Vous me demandez l'impossible, dit Rodger, et il inspira profondément avant d'ajouter : Quand j'ai dit que les découverts de votre compagnie étaient proches du maximum autorisé, je n'ai pas été complètement franc. Ils sont *déjà* bien au-delà. J'ai bien peur que vous n'ayez épuisé toutes vos ressources chez nous.

— Vous serait-il possible de faire une exception ?

Angela avait horreur d'être obligée de supplier, mais elle n'avait pas le choix.

— Vous travaillez avec nous depuis près de cinq ans, reprit-elle. Vous comprenez l'économie du secteur de la santé à notre époque. Vous savez à quel point notre positionnement est bon. Notre compagnie de cliniques spécialisées sera la première à faire son entrée en Bourse depuis que le Sénat a levé le moratoire en octobre dernier. Vous savez que nous allons exploiter un filon de revenus presque illimité, parce que le système des remboursements médicaux favorise les interventions de routine. Vous savez aussi qu'Angels Healthcare va se développer très vite pour devenir une très grosse société, et que la Manhattan Bank & Trust continuera d'être notre banque. Vous resterez bien entendu notre chargé de clientèle. Je vous donne ma parole. Je le mettrai même par écrit.

— Et vos biens personnels ? Je peux vous obtenir un prêt sur vos biens immobiliers. Je le faciliterai moi-même. Je peux vous avoir l'argent...

— Cela ne marchera pas, l'interrompit-elle. J'ai déjà tiré tout le capital possible de mes biens personnels, y compris sur mes bijoux. Je n'ai plus à rien à hypothéquer !

Le silence régna sur la pièce pendant de longues secondes, rompu par le seul tic-tac d'une pendule Tiffany posée au coin de la table de Rodger. Un fin rayon de soleil filtrait de biais par la fenêtre ; une myriade de grains de poussière dansaient dans son aveuglante lumière.

Rodger se carra à nouveau dans son fauteuil. Il leva les mains en l'air et secoua la tête.

— Je suis désolé. Je ne peux pas autoriser un prêt sans nantissement. Ce n'est pas que je ne veux pas : je n'ai tout simplement pas le pouvoir de le faire. Je suis désolé, Angela. J'ai beaucoup d'admiration pour vous, en tant que médecin, en tant que femme d'affaires, et en tant que femme. Mais... je ne peux tout bonnement pas le faire !

— Et une personne d'un échelon supérieur ? Il y a sûrement quelqu'un ici qui peut autoriser un tel crédit, surtout si l'on tient compte de l'argent que votre banque a gagné grâce à nous à court terme, et continuera de gagner sur la durée...

— Je vais essayer, l'interrompit Rodger sans beaucoup de conviction. Je vais transmettre la demande à mes supérieurs.

— La recommanderez-vous ? insista-t-elle.

— Je recommanderai qu'ils l'examinent.

Il éludait la question. Angela hocha la tête.

— Merci.

Elle se leva, réussit à esquisser un sourire, serra la main de Rodger par-dessus sa table de travail bien ordonnée. Elle remarqua que l'unique photographie qu'il avait devant lui était celle d'une petite fille. Il n'y avait pas de cliché de sa famille – pas d'épouse.

— Je dois aussi vous dire que même si les autorités supérieures décidaient d'approuver le crédit, il faudrait sans doute plusieurs semaines pour constituer le dossier. Encore une fois, je suis désolé, Angela. S'il vous plaît, ne prenez pas ça à titre personnel. Si cela ne tenait qu'à moi, je vous l'accorderais dans la seconde.

Elle sortit du bureau. Cinq minutes plus tard, elle essayait

d'attraper un taxi. Le rendez-vous s'était terminé comme elle l'avait imaginé, mais elle n'en était pas moins déprimée. Des deux rencontres prévues ce matin, celle avec Rodger avait au moins le mérite de s'être déroulée dans la bonne humeur. Il n'en irait probablement pas de même pour la prochaine – avec son ex-mari, Michael Calabrese. Ils ne passaient jamais plus le moindre moment agréable ensemble. Si Angela aimait et chérissait sa fille de tout son cœur, elle regrettait parfois que Michelle la contraigne inexorablement, perpétuellement, à avoir des contacts avec un homme qu'elle aurait préféré ne jamais avoir rencontré, et encore moins épousé. Bien sûr, elle avait elle-même aggravé la situation en l'autorisant, le plus bêtement du monde, à devenir l'agent de placement d'Angels Healthcare à l'époque où elle commençait à chercher des fonds pour créer la compagnie.

Cette collaboration avec Michael avait démarré un peu par hasard. La garde alternée d'un enfant suppose des rendez-vous réguliers entre ex-époux. À l'époque où Angela s'escrimait à décrocher son MBA, Michael la questionnait souvent sur cette expérience. Il travaillait lui-même dans les valeurs mobilières au sein de la banque Morgan Stanley depuis qu'il avait quitté l'université Columbia, mais il n'avait jamais terminé ses études. L'intérêt qu'il manifestait pour le changement de carrière d'Angela était le fruit d'un mélange de réelle curiosité et de jalousie. Comme le père d'Angela, il avait été blessé dans son orgueil, du temps où ils vivaient ensemble, de la voir devenir médecin. Surtout quand ses copains lui disaient pour le taquiner qu'elle était la tête du couple, et lui les jambes. Après le divorce, le fait de la voir préparer un diplôme supérieur en administration des affaires, spécialité qu'il considérait comme son domaine réservé, avait ravivé les sentiments négatifs et le complexe d'infériorité que les succès d'Angela avaient toujours suscités en lui. Chaque fois qu'ils se parlaient, ils finissaient systématiquement par se disputer. Jusqu'au jour où elle lui avait exposé un plan de développement qu'elle avait imaginé comme un exercice pour l'un de ses cours. Après sa présentation, Michael était tellement impressionné qu'il l'avait encouragée à donner corps au projet – en fondant une véritable compagnie. Il avait proposé d'obtenir le capital d'amorçage auprès de ce qu'il appelait ses *clients exceptionnels*. Il ne lui avait jamais expliqué ce qu'il entendait par cette expression, mais elle avait des raisons de croire qu'il ne se vantait pas. Il venait à ce moment-là de quitter la banque pour ouvrir un cabinet de placement privé. À ce titre, il travaillait souvent avec son ancien employeur, Morgan Stanley, sur des introductions en Bourse, et il gagnait extrêmement bien sa vie.

Encouragée par Michael, Angela était allée consulter plusieurs de ses professeurs, qui s'étaient montrés eux aussi très intéressés par son

plan de développement et l'avaient aidée à fonder Angels Healthcare. Fidèle à sa parole, Michael avait rassemblé une partie du capital d'amorçage auprès de ses clients. Il avait même trouvé le principal business angel de la compagnie sous la forme d'un consortium de ces mêmes clients, lesquels avaient mis quinze millions de dollars sur la table. Sans oublier le récent crédit relais convertible en actions à leur convenance. C'était Angela elle-même, cependant, qui avait assuré le véritable succès de l'entreprise en levant de son côté le reste du capital. Pendant son MBA, elle travaillait à temps partiel à l'hôpital University : extrêmement douée pour vendre ses idées, elle avait constitué autour d'elle un groupe de médecins universitaires très enthousiastes vis-à-vis du projet, qui y avaient à leur tour intéressé de nombreux collègues, qui avaient eux-mêmes convaincu d'autres docteurs dans d'autres établissements. Rapidement, le processus était arrivé de lui-même à son plein épanouissement. Non seulement tous ces médecins avaient investi de l'argent dans la compagnie, mais, une fois la construction des cliniques achevée, ils leur avaient aussi amené les hordes de patients qui constituaient par essence un élément crucial du plan de développement d'Angels Healthcare, et qui étaient la source de son succès.

Angela descendit du taxi devant un vaste immeuble en marbre et en verre situé à proximité des tours jumelles anéanties du World Trade Center. Le bureau de Michael se trouvait dans un espace divisé entre plusieurs brasseurs d'affaires indépendants de son acabit. Ils avaient chacun leurs quartiers privés, mais ils partageaient les parties communes et le secrétariat. C'était un système coopératif bien pratique, car chacun disposait de meilleurs services que s'il s'était débrouillé seul.

Le bureau de Michael jouissait d'une vue imprenable sur l'Hudson. Au loin, on apercevait la statue de la Liberté juchée sur son île grande comme un timbre-poste. Juste en face, de l'autre côté du fleuve, se dressaient les immeubles d'habitations du New Jersey.

La porte était entrouverte. Comme la secrétaire était assez loin, Angela entra dans la pièce sans même frapper. Son ex était au téléphone, carré dans son fauteuil, les pieds croisés sur le coin de la table. Sa veste était suspendue au dossier du fauteuil, sa cravate dénouée, le dernier bouton de sa chemise défait. Il était l'image même de la décontraction. Sans interrompre sa conversation, il fit signe à Angela de prendre place sur le canapé.

Elle retira son manteau, le mit en travers de l'accoudoir du canapé, posa son attaché-case par terre et s'assit. Sur la table basse, il y avait les accessoires habituels d'un bureau d'homme : une carafe remplie d'un liquide ambré, plusieurs verres en cristal taillé et une cave à

cigares en acajou vernis. Au mur, la télévision plasma était allumée sur une chaîne d'informations commerciales ; les valeurs boursières rouges et vertes défilaient sous les bustes des présentateurs – réduits au silence pour le moment puisque le son était coupé.

Le simple fait de se trouver en présence de son ancien époux excitait Angela de façon étrange, mais sûrement pas parce qu'elle était attirée par lui. Même si elle devait bien reconnaître qu'avec ses traits coupés à la serpe et ses cheveux très noirs peignés en arrière, il avait tout du beau ténébreux. D'une main il tenait le téléphone, de l'autre il faisait des gestes énergiques pour ponctuer ses propos ; il essayait manifestement de convaincre son interlocuteur de quelque chose.

Angela l'avait rencontré alors qu'elle venait d'entrer à l'université Columbia. Lui, il était en dernière année. Elle avait eu un véritable coup de foudre. Il était viril, bon étudiant, un peu rebelle, il ne mâchait pas ses mots, il semblait honnête, il avait de nombreux copains et leur était dévoué à tous, aux anciens comme aux nouveaux, il était passionné et très explicite quant à son attirance pour elle, romantique et capable de gestes délicats, comme par exemple lui offrir des fleurs, et enfin, qualité particulièrement importante pour Angela, il n'avait pas peur de parler de ses émotions. Bref, il était l'antithèse de son père : ce qu'elle exigeait de toute personne susceptible d'entrer avec elle dans une relation à long terme. Elle appréciait même ses origines modestes, « ouvrières », et sa fidélité envers ses copains d'enfance, dont très peu avaient poussé leur scolarité jusqu'à l'université. Cela montrait qu'il avait de bonnes valeurs morales. Seul point noir dans le tableau, Michael lui avait avoué un soir que son père, très autoritaire, n'avait pas lésiné sur les coups de ceinture pour atteindre l'objectif qu'il s'était fixé : envoyer ses fils dans de bonnes universités. La méthode ayant fonctionné pour Michael, même si elle n'avait pas marché pour son frère aîné, Angela aurait dû se rappeler que « la fin ne justifie pas les moyens ». La suite des événements ne l'avait que trop bien démontré.

— D'accord, d'accord ! dit Michael d'un ton cassant, agitant la main en l'air comme s'il essayait de chasser un insecte importun. Rappelez-moi !

Il plaça le combiné quelques centimètres au-dessus de sa base et le laissa tomber.

— Putain, y a des gens qui sont vraiment cons !

Angela retint sagement sa langue.

— Alors ? lança-t-il. Quoi de neuf ?

Prenant appui sur les accoudoirs du fauteuil, il se leva et se

redressa de toute la hauteur de son mètre quatre-vingt-douze, puis fit le tour de son bureau pour attraper une chaise qu'il approcha de la table basse. Il s'y assit à l'envers, les bras croisés sur le haut du dossier – et regarda Angela avec un sourire narquois, provocateur, qui réveilla malheureusement en elle assez de souvenirs désagréables pour qu'elle renonce aussitôt à son projet initial : limiter la conversation au problème du besoin désespéré d'argent frais de la compagnie. Agacée, elle dit d'un ton sec :

— Pour commencer, mettons les choses au point sur certaines questions accessoires.

— Si tu veux. Qu'est-ce que ça veut dire, des questions accessoires ?

— Pourquoi, pour l'amour du ciel, as-tu donné l'autorisation à notre fille de dix ans, et sans même m'en avoir parlé, d'avoir un piercing au nombril ?

— Elle en a envie. Pourquoi pas ?

— C'est une raison suffisante ? répliqua Angela, incrédule. Tu l'autorises uniquement parce qu'elle en a *envie* ?

— Elle m'a dit que toutes ses copines en avaient un !

— Et tu l'as crue ?

— Pourquoi pas ? C'est à la mode, non ?

Angela comprit qu'elle devait très vite mettre un terme à la conversation. Sinon, elle ne réussirait qu'à s'énervier davantage et à perdre son temps. Michael n'avait jamais vraiment été un père – et guère plus un mari. Ce n'était qu'après l'avoir épousé, hélas, qu'elle avait découvert qu'il avait une conception très conservatrice du mariage. De son point de vue, son rôle à la maison consistait à s'asseoir devant la télévision dès qu'il rentrait du travail, et à commenter de vive voix les nouvelles du jour, en particulier dans le domaine du sport, pour le bénéfice de sa famille. Du moins les soirs où il ne sortait pas retrouver ses amis, soi-disant pour des dîners d'affaires dans le bas de Manhattan. Adieu, les petits gestes romantiques et les paroles tendres ! Angela était tombée enceinte et avait dû supporter de voir leur relation se dégrader – en priant en vain pour que la naissance de l'enfant, l'enfant qu'il désirait, paraît-il depuis toujours, ressuscite le Michael qu'elle avait adoré quand il lui faisait la cour. Mais l'arrivée de Michelle n'avait fait que compliquer davantage la vie d'Angela, qui s'efforçait de trouver un équilibre entre les exigences de ses études de médecine et les obligations de la maternité. Michael refusait de l'aider, sauf occasion exceptionnelle et de façon très superficielle. Il se vantait même ouvertement de n'avoir

jamais changé une couche. Ces corvées étaient tout simplement indignes d'un jeune et brillant banquier d'investissement en pleine ascension.

— Écoute, dit-elle d'une voix aussi calme que possible. Ne nous disputons pas. Mais je t'assure que ses copines, dans leur immense majorité, *n'ont pas* de piercing au nombril. En plus, il y a des risques d'infection.

— Ah ? Ça peut donner des infections ?

— Oui, Michael, absolument ! Mais le fond de l'affaire, c'est que dans ce genre d'histoire, quand tu te doutes qu'il y a des chances que je ne sois pas d'accord avec toi, tu *dois* me parler avant de donner une réponse à Michelle.

— Très bien, dit-il en levant les yeux au ciel. Voilà, tu as plaidé ta cause contre le piercing. Quoi d'autre ? Tu faisais allusion à *plusieurs* questions accessoires.

— Oui, en effet...

Angela réfléchit quelques instants pour trouver les mots justes :

— Je veux te dire, et de façon très claire, qu'il est inacceptable que tu racontes à Michelle que c'est ma faute si nous avons divorcé. Essayer de l'obliger à prendre parti sur des problèmes qui ne concernent que toi et moi, ça ne va pas ! Il faut que tu arrêtes.

— Hé ! Ce n'est pas moi qui ai demandé le divorce, tout de même. C'est toi ! Moi, je ne voulais pas divorcer.

— La personne qui demande le divorce et la *cause* de ce divorce, ce sont deux choses très différentes. C'est ton comportement qui nous a séparés.

— J'avais trop bu, je t'ai frappée. Bon ! J'ai dit que j'étais désolé. Tu es si parfaite que ça, toi ?

— Ce n'est pas moi qui avais des maîtresses. Et tu m'as frappée plus d'une fois après avoir trop bu.

— Des maîtresses ? Meuh non ! C'était juste pour me défouler. Beaucoup de mecs font la même chose, surtout l'été quand les femmes partent à la mer avec les gosses. Ça n'a aucune importance. On picole un peu et on s'amuse.

— Nous ne vivons pas sur la même planète, répliqua-t-elle. Mais je ne suis pas venue ici pour me disputer avec toi. Entre nous, il n'y a que du passé, sauf en ce qui concerne Michelle et Angels Healthcare. Pour le bien de ta fille, ne parle pas devant elle de notre divorce, et surtout n'accuse personne. Tu vois les choses d'une certaine façon,

moi d'une autre – d'accord ! Évite juste de la perturber en désignant une cible trop facile. Moi, je lui dis simplement que ça n'a pas marché entre nous. Je n'essaie pas d'influencer sa relation avec toi, qui ne concerne que vous deux.

— Très bien ! grogna Michael en levant de nouveau les yeux au ciel.

À vrai dire, tout ça lui était bien égal. De son point de vue, la vie qu'il menait à présent était bien plus satisfaisante que du temps de leur mariage. Même si sur le moment, il avait été très ennuyé qu'Angela ait l'effronterie de demander le divorce et de le couvrir de honte en prenant un avocat. Il ne s'y attendait pas du tout. Aucun des autres types ne divorçait. Bon sang ! Certains avaient pourtant des petites amies régulières, bien connues de leurs copains, et s'autorisaient même à être vus en public avec elles !

— Le sujet le plus important, aujourd'hui, reprit Angela, c'est Angels Healthcare.

— J'espère que tu n'es pas venue me dire que ton comptable a envoyé cette saleté de formulaire 8-K.

— Non, je ne suis pas ici pour ça. D'ailleurs, je n'ai pas encore vu Paul Yang aujourd'hui. Je n'ai passé qu'un petit moment au bureau avant d'aller à la banque et de venir te voir. Mais pourquoi me demandes-tu s'il l'a envoyé ? Tu disais connaître quelqu'un qui saurait lui parler. Tu m'as assuré qu'il n'y aurait aucun problème.

— C'est vrai. Bon, alors ? Qu'est-ce que tu as à me dire ?

— J'ai besoin de liquidités. Sinon, vu l'état de notre trésorerie, je ne suis pas certaine que la compagnie tienne le coup jusqu'à l'introduction en Bourse. Il faut que tu m'aides !

— Tu plaisantes ? rétorqua sèchement Michael.

— Je suis très sérieuse.

— Merde ! Où est passé le quart de million que je t'ai trouvé il y a un mois ?

— Ça fait plus d'un mois.

— Ça représente quand même un putain de budget mensuel !

— Tout n'est pas encore dépensé. Mais tu n'as pas tort, nous avons des besoins très importants. Une bonne partie de la somme est allée à nos fournisseurs. Le drame pour notre trésorerie, cependant, c'est que nous gardons ouvertes trois cliniques qui n'ont que très, très peu de revenus actuellement. L'argent sort à toute vitesse, et il n'en rentre presque pas.

— Tu m’as dit à ta dernière visite qu’il y avait des infections bactériennes dans vos cliniques, ou quelque chose comme ça, je n’ai pas tout compris, mais que le problème serait rapidement surmonté. Tu m’as assuré que les vannes des rentrées d’argent seraient très vite rouvertes.

— Ça ne s’est pas produit.

— Pourquoi, nom de Dieu ? cria Michael.

— La dernière fois que je suis venue ici, nos salles d’opération étaient fermées. Non seulement nous n’avions plus de revenus, mais le coût de la lutte contre l’infection a été quatre fois supérieur à nos estimations. La situation va bientôt s’améliorer ! Les salles d’opération sont maintenant ouvertes, bien que les patients soient encore peu nombreux. À part quelques fidèles, la plupart de nos médecins ont peur à cause de ce qui s’est passé. Pour le moment, il n’y a donc pas beaucoup d’opérations. Les choses vont vite s’arranger, mais... mais pas tout à fait assez vite, malheureusement !

Une main sur le front, Michael se tourna vers la baie vitrée pour fixer la vaste étendue d’eau placide du fleuve Hudson.

Angela l’observa. Elle le connaissait assez bien pour savoir qu’il était très anxieux. Il n’aimait pas du tout ce qu’il entendait. Il avait été troublé, un mois plus tôt, lorsqu’elle était venue lui exposer ses malheurs – et à présent, il paniquait. Non seulement il avait poussé ses clients à investir beaucoup d’argent dans Angels Healthcare, mais il y avait aussi injecté une grande partie de ses propres biens. De plus, il avait mis en jeu sa relation professionnelle avec la banque Morgan Stanley, qu’il avait convaincue de se porter garante pour l’introduction en Bourse.

Enfin, il regarda de nouveau Angela en se mordillant nerveusement les lèvres.

— Quelle somme te faudrait-il, cette fois ?

— D’après mon directeur financier, nous serions tranquilles avec deux cent mille dollars.

— Nom de Dieu !

Michael se leva brusquement, pour se mettre à marcher de long en large dans le bureau. Il s’immobilisa au bout de quelques instants, l’air furieux.

— Dis-moi que c’est une blague. Explique-toi ! Tu exagères gravement ton histoire pour me chauffer, c’est ça ? C’est une manœuvre psychologique.

— Je te dis les choses sans tourner autour du pot. La situation est

trop grave pour plaisanter ou jouer aux devinettes.

— Ton crétin de directeur financier, qu'est-ce qu'il a fait de tout le fric ?!

— Michael, réfléchis. Ça coûte très cher de faire tourner trois cliniques. Tu as vu nos comptes. Les salaires, à eux seuls, pèsent déjà extrêmement lourd. Et les dépenses ne s'arrêtent pas quand l'argent ne rentre plus. La clinique d'ophtalmologie et la clinique de chirurgie cardiaque rapportent encore un peu, mais la clinique d'orthopédie, presque plus rien. Nous avons laissé partir quelques employés, mais de ce côté-là nous devons y aller mollo si nous voulons éviter d'attirer l'attention sur nos problèmes de trésorerie. Ça, il faut absolument l'éviter ! Beaucoup d'entre nous n'ont pas touché leur salaire depuis plusieurs mois.

— J'ai un sale pressentiment. Hier, tu m'appelles au sujet du comptable qui te menace. Aujourd'hui, tu débarques pour me réclamer deux cent mille billets supplémentaires. Demain, qu'est-ce que tu vas inventer ?

— Attends un peu ! C'est toi, la semaine dernière, quand j'ai évoqué le problème du comptable, qui m'a proposé ton aide. Tu disais avoir des gens pour le convaincre qu'il n'était pas obligé d'envoyer le 8-K.

Angela se tut quelques secondes pour prendre une profonde inspiration et se calmer, avant de reprendre :

— Nous n'avons besoin de cet argent que trois semaines. Grand maximum. Angels Healthcare disposera alors de plus de liquidités que nous ne pouvons en rêver. Même en soustrayant les intérêts déments qu'il faudra payer à Morgan Stanley.

— Ne râle pas contre leurs taux. Ce sont les garants qui prennent les plus gros risques. Et d'après ce que tu me dis aujourd'hui, les risques sont peut-être encore plus élevés que les gens de Morgan Stanley ne le supposent !

— Retourne voir tes clients. Accorde-leur les conditions qu'ils voudront. J'ai essayé auprès de notre banque, j'ai supplié Rodger, mais c'est impossible.

— Je ne peux pas retourner voir mon client, affirma Michael d'un ton catégorique.

— « Mon client » ? répéta Angela, troublée. Je croyais que c'étaient des clients. Plusieurs clients.

Michael avait toujours dit *clients*, au pluriel. Il avait même utilisé le mot *consortium*. Elle en était certaine.

— En réalité, il n'y a qu'un seul client, dit-il, visiblement contrarié d'avoir lâché cet aveu.

— Pourquoi ne peux-tu pas retourner à lui ? Avec toutes les actions et les options qu'il détient, il ne veut sûrement pas prendre le risque de perdre l'énorme retour sur investissement qu'il peut attendre grâce à l'introduction en Bourse.

— Je lui ai déjà dit ça quand je suis allé lui réclamer deux cent cinquante mille dollars.

— Répète-lui la même chose. Je présume que c'est un homme intelligent. Répète-lui ce que je t'ai dit au sujet des cliniques. Les salles d'opération sont ouvertes. L'argent va rentrer.

— C'est un homme intelligent, oui, *surtout* quand il s'agit d'argent. Si je retourne le voir, il saura que nous sommes désespérés.

— Nous sommes désespérés.

— Peut-être, mais c'est un mauvais point de départ pour négocier. Il pourrait exiger de prendre une participation majoritaire.

Angela tourna à son tour la tête vers la fenêtre et le fleuve. Après tant d'efforts, l'idée de perdre le contrôle de sa compagnie lui était insupportable. Mais quelle autre solution avait-elle ? Pendant quelques instants, elle songea à retourner à la médecine. À abandonner cette existence de femme d'affaires. Mais cela ne dura pas longtemps. Elle était assez réaliste pour savoir qu'elle était accro à la liberté que son nouveau mode de vie lui offrait – qu'il lui offrait, en tout cas, avant les problèmes financiers actuels. En outre, elle ne risquait pas d'oublier l'expérience désastreuse de son cabinet médical ni le système des remboursements des soins tel qu'il était conçu actuellement – deux choses sur lesquelles elle n'avait absolument aucun contrôle. Elle se rappela enfin que sa première qualité était sans doute la persévérance : elle n'allait sûrement pas renoncer maintenant, alors qu'il lui restait cinquante mètres avant la ligne d'arrivée d'une course de dix kilomètres.

— Fais-moi rencontrer ton client, dit-elle. Je lui parlerai.

Elle reporta son attention sur Michael. Il était retourné s'asseoir dans son fauteuil. Des gouttes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux.

— Ah ouais ! Bien sûr ! railla-t-il, comme si c'était l'idée la plus farfelue qu'il eût jamais entendue.

— Pourquoi pas ? S'il a des questions, il me les posera directement, sans avoir à passer par toi. Je pourrai le rassurer. J'ai acquis pas mal d'expérience dans ce domaine, crois-moi, et je suis très douée pour

convaincre les investisseurs.

— Mon client a toujours été très clair là-dessus : il ne veut parler qu'à moi pour les questions d'argent.

— Oh, Michael... Je ne vais pas te voler ton client, protesta-t-elle. Ne deviens pas parano.

— Ce n'est pas moi qui suis parano, c'est lui. Histoire que tu comprennes bien la situation, je peux te dire qu'il y a plusieurs sociétés écrans entre lui et Angels Healthcare. De même qu'entre lui et plusieurs autres affaires en cours.

— Pourquoi un tel goût du secret ? M'as-tu caché des choses ?

— Je ne fais que respecter ses consignes.

— Est-il ton principal client dans la plupart de tes opérations de placement ?

— Disons qu'il pèse lourd. Je ne peux pas être plus précis.

Angela dévisagea son ex-mari. Ce mystère la mettait très mal à l'aise. Mais malheureusement – et même si elle ne comprenait absolument pas son attitude –, il était clair que Michael n'avait nullement l'intention de la renseigner davantage. Au lieu de le presser de questions sur ce sujet, elle demanda :

— Pourquoi ne cherches-tu pas de l'argent auprès de quelqu'un d'autre ? Propose un marché très intéressant à l'un de tes autres clients.

— Nous n'avons pas assez de temps. Et je ne connais personne à qui proposer ça. Surtout dans l'urgence.

— Et toi ? En ce qui me concerne, j'ai déjà tiré le maximum de tous mes biens.

— Moi aussi.

— Et ton avion ?

— Il est hypothéqué jusqu'au trognon. Putain, il est même en location cent pour cent du temps ! Je ne peux plus en disposer.

Angela poussa un soupir de résignation, puis se leva.

— Bien. Je ne vois pas grand-chose à ajouter. J'ai peur que toutes nos cartes ne soient entre tes mains, Michael. Pour le meilleur comme pour le pire, après tout, tu es notre agent de placement.

Michael expira bruyamment. Après toutes les promesses qu'il avait faites, il savait qu'il aurait de sérieux ennuis, et pas seulement financiers, si l'introduction en Bourse capotait.

— Je peux peut-être réussir à rassembler cinquante mille dollars, marmonna-t-il.

— C'est un début. Je ne peux pas te promettre que cela garantira notre succès, mais c'est une somme tout à fait bienvenue. Que veux-tu en échange ?

— Douze pour cent d'intérêt, mais l'ensemble convertible à ma volonté en cent mille dollars d'actions privilégiées.

— Mon Dieu, murmura Angela, puis elle se ressaisit aussitôt et ajouta d'une voix ferme : Dès que j'arrive au bureau, je demande à Bob Frampton de t'appeler. Quand pouvons-nous compter sur cet argent ?

— D'ici un jour ou deux, répondit Michael d'un air distrait.

Il réfléchissait déjà au meilleur moyen de rassembler cette somme. Il ne plaisantait pas quand il affirmait être à sec. Il lui restait juste un peu d'or, qu'il avait mis de côté en cas de désastre. Il se disait maintenant qu'il en était peut-être là : au désastre.

— Appelle-moi au bureau si tu as la moindre idée intéressante à me soumettre, dit Angela après avoir récupéré son manteau et son attaché-case. Je me tue du matin au soir à régler nos problèmes.

Elle regarda quelques instants Michael, puis quitta la pièce. Il s'était de nouveau tourné vers la fenêtre, les yeux fixés sur le fleuve.

En marchant vers les ascenseurs, elle songea que Michael Calabrese était lui-même son pire ennemi. Elle pensa aussi au dicton qui dit que si le garçon peut quitter le pays, en revanche le pays ne quitte jamais le garçon. Dans le cas de Michael, il s'agissait de son ancien quartier – si profondément ancré en lui qu'il était même retourné y vivre après le divorce. Pour Angela, l'histoire de cet homme avait quelque chose d'une tragédie grecque. Il était intelligent, beau, souvent charmant, il avait fait des études et il avait le potentiel pour réussir dans de nombreux domaines. Mais il avait un défaut tragique : il était prisonnier d'un passé pendant lequel il avait, sans s'en rendre compte, adopté des comportements, des valeurs et des principes d'allégeance aussi indélébiles que nocifs.

Suivant le fil de ces pensées, Angela ne put s'empêcher de passer à son propre cas. Réaliste, elle savait qu'elle trimbalaient elle aussi un bagage émotionnel issu de son passé. Elle n'ignorait pas que sa vie actuelle était loin d'être sereine. Et elle se demandait si elle n'avait pas, elle aussi, un défaut tragique qui serait susceptible d'expliquer comment l'étudiante en médecine très idéaliste qu'elle était autrefois s'était transformée en cette femme qu'elle voyait maintenant dans le miroir de l'ascenseur : une femme qui suppliait un homme qu'elle

méprisait de lui donner de l'argent pour soutenir la naissance d'un empire financier.

4

3 AVRIL 2007
11 H 25

L

aurie était excitée comme elle ne l'avait pas été depuis très longtemps. Elle quitta au pas de course le bureau de Paul Plodget et d'Edward Gonzales, avec qui elle avait à nouveau décroché le gros lot. La première fois, c'était une demi-heure plus tôt avec George Fontworth, un légiste qui travaillait à l'Institut depuis presque aussi longtemps qu'Arnold et Kevin : il lui avait livré quatre cas de SARM qu'il avait autopsiés au cours des trois derniers mois. Elle venait d'apprendre que Paul avait lui aussi traité quatre patients tués par le SARM sur la même période et qu'Edward en avait eu un. L'un des cas de Paul venait du Manhattan General : la mort tragique d'une petite fille de cinq ans, en excellente santé, terrassée par une pneumonie nécosante foudroyante consécutive à un abcès cutané qu'elle s'était fait sur un terrain de jeu. Tous les autres, néanmoins, étaient issus des trois cliniques de la compagnie Angels Healthcare. D'abord, il y avait Jonathan Wilkinson, mort d'une pneumonie nécosante après un triple pontage coronarien ; ensuite, Judith Astor, morte du syndrome du choc toxique après un lifting ; le troisième était Gordon Stanek, mort d'une pneumonie nécosante après une chirurgie réparatrice de la coiffe des rotateurs. Le défunt d'Edward, qui s'appelait Leroy Robinson, avait succombé à une pneumonie nécosante après traitement chirurgical d'une fracture ouverte du poignet.

Laurie marchait si vite qu'elle faillit déraiper sur le sol en vinyle du couloir. Elle fit irruption dans son bureau, s'assit en tirant brusquement le fauteuil vers sa table, attrapa le tableau qu'elle avait créé un peu plus tôt – et qui se remplissait à toute allure – pour y

ajouter les cas de Paul et d'Edward.

— Rappelle-moi, le cas échéant, de ne plus jamais accepter d'assister notre chef bien-aimé sur une autopsie, dit Riva.

C'était une blague rituelle, à l'Institut, pour tous ceux qui avaient eu « l'honneur » de travailler avec Bingham. Riva était montée au bureau entre deux autopsies pour passer quelques coups de fil liés à ses cas de la matinée.

Laurie restait penchée sur son tableau. Riva l'observa quelques instants en se demandant pourquoi elle ne l'avait même pas saluée en arrivant. Ce n'était pas du tout son genre.

— Hé ! lança-t-elle d'un air amusé. Qu'est-ce que tu fabriques ?

Laurie redressa la tête, prit conscience de son impolitesse, s'excusa et dit d'une voix vibrante d'émotion :

— Je suis tombée sur un truc assez extraordinaire !

— Tiens donc.

Riva savait que Laurie était une femme passionnée qui adorait son travail et qui s'emballait, à l'occasion, pour certains cas problématiques. Parfois de façon justifiée, parfois non.

— Il y a une petite épidémie d'infections nosocomiales au SARM qui est passée pour ainsi dire inaperçue.

— Je ne pense pas qu'elle soit passée inaperçue, objecta Riva. Elle a démarré il y a dix ans, sinon davantage, non seulement dans notre pays, mais partout ailleurs dans le monde. N'a-t-elle pas commencé en Grande-Bretagne, à vrai dire ?

— Je ne me suis pas bien exprimée. Depuis trois mois et demi, un nombre impressionnant de patients sont morts d'une infection au SARM foudroyante alors qu'ils venaient d'être opérés dans l'une des trois cliniques de la compagnie Angels Healthcare.

— Uniquement dans ces trois cliniques ?

— Eh bien oui ! À l'exception d'un seul cas que je viens de découvrir il y a cinq minutes, et qui concernait le Manhattan General, tous les autres cas de la période se sont produits dans ces trois cliniques d'Angels Healthcare !

— Il y a combien de cas, au juste ?

Laurie baissa les yeux sur son tableau pour compter les noms en silence.

— J'en ai vingt et un pour le moment, mais je dois encore interroger Chet, le directeur adjoint et Jack.

— S'agit-il de cas de pneumonies nécrosantes provoquées par ce fameux SARM sauvage qui fait parler de lui depuis un moment ?

— Pour la plupart, oui. Quelques personnes sont mortes du syndrome du choc toxique. Dans ces cas-là, on trouve d'importants dégâts pulmonaires provoqués par les toxines bactériennes et par la production de cytokines de la victime, mais l'infection proprement dite est ailleurs. Quant à la souche concernée, il s'agit bien du SARM communautaire, ou *sauvage*, pour les cas dont j'ai pu voir les dossiers médicaux. Le problème, c'est que j'ai trop de dossiers à examiner !

— Tu as vingt-trois cas, dit Riva. Pas vingt et un.

— Quoi ?

Laurie regarda de nouveau le tableau, prête à recompter.

— J'en ai eu deux, ajouta Riva. Il y a à peu près trois mois. À une ou deux semaines d'intervalle.

Elle fit pivoter son fauteuil pour attraper un petit carnet relié de cuir sur une étagère au-dessus de sa tête. De tous les médecins légistes de la maison, elle était la seule à tenir un journal chronologique manuscrit de ses autopsies. Laurie regrettait souvent de ne pas faire la même chose. Dans ce carnet, Riva ajoutait quelques observations et sentiments personnels qui n'auraient pas eu leur place dans les rapports officiels de l'Institut. En ce sens, c'était davantage une sorte de journal intime professionnel qu'un simple relevé de cas. Tournant rapidement les pages, elle tomba bientôt sur les entrées qui l'intéressaient. Elle les parcourut, puis croisa le regard de Laurie.

— Vingt-trois cas, pas de doute. L'un des miens vient de la clinique d'orthopédie Angels, l'autre de la clinique d'ophtalmologie et de chirurgie plastique Angels.

— Je peux regarder ? demanda Laurie avec impatience.

Riva lui tendit le carnet en désignant du doigt les deux entrées. Laurie les lut avec fascination. Anatomopathologiste exceptionnellement méthodique, Riva avait noté non seulement les noms des cliniques concernées, mais aussi la souche spécifique de SARM impliquée dans les deux cas. Elle l'avait détaillée sous la forme : « SARM communautaire, USA400, MW2, SCCmecIV, LPV. »

— Dans les quelques dossiers que j'ai vus jusqu'à maintenant, la bactérie n'était jamais caractérisée de façon si précise. Y a-t-il une raison particulière, ici... ?

— Je les ai fait sous-typer. Comme toi, j'étais impressionnée par la pathologie que j'ai trouvée dans les poumons. Par curiosité, j'ai envoyé un isolât de chaque cas au CDC, parce que j'avais lu quelque

part que le centre recherchait des échantillons pour sa bibliothèque de SARM.

— Sais-tu ce que signifient les différentes initiales : USA400, SCC... ?

— Pas la moindre idée, je l'avoue. Si tu lis jusqu'au bout, tu verras que je m'étais promis d'y jeter un œil. Comme beaucoup de bonnes intentions, hélas, celle-ci ne s'est jamais concrétisée.

— Le CDC était-il surpris que les souches soient identiques, alors qu'elles provenaient de deux cliniques différentes ?

— Je ne pense pas avoir signalé qu'il y avait deux cliniques concernées.

Laurie hocha la tête, songeuse. Le fait que les deux souches soient parfaitement identiques la tracassait, car Agnes lui avait bien expliqué que les staphylocoques sont instables et capables d'échanger du matériel génétique avec beaucoup de facilité. Elle était contente d'avoir demandé à Cheryl de trouver les coordonnées d'un chercheur du CDC qui travaillait sur le SARM. Cela lui donnerait l'occasion d'interroger un vrai spécialiste de ce domaine.

— Tu as écrit dans ton journal que tu t'étais procuré les dossiers médicaux, observa-t-elle. Les as-tu encore ?

— Probablement, répondit Riva. Ils me sont arrivés par courrier électronique. En général, je les garde. Justement pour ce genre de situation, d'ailleurs !

Elle manipula la souris de son ordinateur.

Laurie décrocha le téléphone pour appeler Cheryl Myers. Celle-ci, par chance, n'était pas partie en visite sur les lieux d'un décès. Laurie s'excusa de l'importuner : elle avait besoin d'un nombre assez important de dossiers médicaux dans les trois cliniques de la compagnie Angels Healthcare.

— Aucun problème, répondit Cheryl. Envoyez-moi simplement les noms des patients par mail.

Laurie raccrocha. Riva lui dit :

— J'ai effectivement conservé les dossiers médicaux.

Laurie se leva pour s'approcher de sa collègue et regarder l'ordinateur par-dessus son épaule.

— Formidable ! Je dois pouvoir les ouvrir directement sur mon ordinateur. Quels sont les noms des fichiers ?

Quelques instants plus tard, elle découvrait sur son écran les dossiers médicaux des deux défunts de Riva, dénommés Longstrome et

Lucente. De tous les cas de SARM autopsiés depuis quatre mois, c'étaient les premiers dont elle avait les dossiers. Arnold Besserman lui avait fourni plusieurs dossiers de l'Institut qu'il avait encore dans son bureau, mais il n'arrivait pas à remettre la main sur ceux transmis par les cliniques.

— Bon, dit Riva, je dois redescendre pour ma prochaine autopsie.

Laurie la salua d'un geste distrait. Elle était concentrée sur l'ordinateur, car elle voulait lancer immédiatement l'impression des documents.

— Et toi ? demanda sa collègue. Tu n'as pas un autre cas ?

— Oh ! Merde !

Intriguée comme elle l'était par la petite épidémie de SARM, elle avait oublié sa deuxième autopsie. Elle eut honte, tout à coup, de penser que Marvin l'attendait en bas depuis un long moment.

— Tu as l'air préoccupée, dit Riva. Je suis sûre de pouvoir trouver quelqu'un d'autre pour cette autopsie.

— Non, non ! Je m'en charge, affirma Laurie.

En réalité, elle n'avait pas très envie de consacrer du temps à autre chose qu'à son projet actuel, mais l'idée de ne pas faire sa part du boulot la mettait mal à l'aise.

— Si tu vois Marvin, ajouta-t-elle, dis-lui que je l'appelle très bientôt.

Riva acquiesça et sortit du bureau en laissant la porte entrouverte.

Laurie reporta son attention sur l'écran. Elle cliqua une dernière fois pour charger le deuxième dossier médical dans la file d'attente de l'imprimante. Sachant qu'elle devait patienter cinq ou dix minutes avant que la machine ne sorte les documents, elle reprit le tableau pour y ajouter rapidement les deux cas de Riva. Puis elle bascula en arrière contre le dossier du fauteuil. La liste de cas était assez impressionnante – et déjà plus longue que celles des deux tableaux qu'elle avait remplis par le passé. À présent, Laurie devait choisir les intitulés des différentes colonnes. Certaines informations nécessaires, sinon incontournables, lui vinrent rapidement à l'esprit : l'âge du défunt, le sexe, la race, la date, le chirurgien qui avait opéré, la clinique, le diagnostic, le type d'opération, les facteurs prédisposants, l'anesthésie et la souche de staph. Elle ajouta de nombreuses lignes verticales à côté de celles qu'elle avait déjà tracées. Elle savait qu'elle avait besoin de colonnes étroites pour les infos comme l'âge et le sexe, et de colonnes plus larges pour les facteurs prédisposants, le diagnostic, ce genre de choses. Quand elle eut terminé, elle s'assura

qu'il lui restait de la place pour ajouter d'autres colonnes plus tard. Elle était bien contente d'avoir les dossiers médicaux, car elle se doutait que, lorsqu'elle les étudierait de près, d'autres catégories lui viendraient en tête.

Satisfaite de ses progrès, elle se leva pour se précipiter à la salle informatique. Elle se heurta à Jack sur le seuil du bureau. Ils furent tous deux surpris – surtout Laurie, qui laissa échapper un cri étranglé et faillit basculer en arrière. Pour la rattraper, Jack laissa tomber ses béquilles et le dossier qu'il avait à la main. Il s'esclaffa.

— Hé ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Il y a le feu quelque part ?

Laurie plaqua une main sur sa poitrine. Il lui fallut quelques instants pour se ressaisir.

— Je suis désolée, bafouilla-t-elle. Je crois que je suis un peu nerveuse. Et je suis très pressée !

— J'ai entendu parler de tes soucis. J'ai rencontré Riva devant l'ascenseur. Elle m'a dit que tu étais tombée sur quelque chose d'intéressant, mais sans me donner plus d'explications. Que se passe-t-il ?

— As-tu eu des cas de SARM, au cours des trois derniers mois, avec symptômes pulmonaires ?

— Donne-moi une meilleure idée de ce que tu cherches. Tu sais que je ne suis pas doué pour les sigles.

— SARM, répéta Lawrie. *Staphylococcus aureus* résistant à la méticilline.

— Oh ! C'est un piège ? Ton opéré du ligament de ce matin... Il n'est pas mort de ça ?

— Si.

Laurie voulut se baisser pour récupérer le dossier et les béquilles par terre. Jack, qui la tenait encore par les bras, l'en empêcha ; il se pencha pour ramasser lui-même ses affaires.

— Non, je ne me souviens pas d'avoir eu de cas de SARM.

— Et Chet ?

— Hmm, c'est possible. Il me semble l'avoir entendu parler de staph au téléphone avec Mlle Sourire – Agnes Finn. Mais j'ignore s'il s'agissait de SARM ou d'un autre staph.

— Merci du tuyau. Je vais lui poser la question.

— Alors c'est le SARM qui te préoccupe tant, et qui te fait courir comme ça... ?

— C'est lui qui me préoccupe, oui, mais si je cours, c'est que j'avais oublié ma deuxième autopsie. Le pauvre Marvin m'attend depuis je ne sais pas combien de temps !

— Riva y a fait allusion. Elle t'a proposé de te faire remplacer, mais tu as refusé, n'est-ce pas ? Elle a aussi dit qu'elle avait senti, tout de même, que tu aurais bien aimé en être débarrassée.

Laurie poussa un petit rire gêné.

— Riva est extrêmement perspicace. C'en est presque effrayant.

— Laisse-moi m'en occuper. J'ai terminé mes autopsies de la journée, et d'après Riva, ton cas devrait être assez simple. Le pauvre gars est tombé du dixième étage pour s'écraser sur le bitume. La cause de la mort doit être un banal traumatisme fermé.

— Ça ne t'ennuie pas ? Réfléchis quand même ! D'après Riva, dans cette affaire il y a trois parties prenantes qui veulent chacune une explication différente pour ce décès. Quel que soit le résultat de l'autopsie, deux sur trois seront déçues. En général, tu n'aimes pas beaucoup ce genre de cas.

— Je pense pouvoir tenir le choc.

— Eh ben... J'accepte ton offre ! Merci. Je dois mentionner un détail peut-être important qui n'apparaît pas dans le rapport du M.A., mais que j'ai obtenu auprès de Cheryl. Il s'agit de la distance, au niveau du sol, entre le bâtiment et le cadavre. Elle est de six mètres quarante exactement.

— Hmm, je vais devoir réviser mes cours de physique sur la chute des corps. Maintenant que cette histoire est réglée, dis-moi pourquoi tu es si passionnée par les cas de staph. Le problème n'est pourtant pas nouveau. Il plombe les hôpitaux depuis des années. Ou bien vaudrait-il mieux que je ne te pose pas la question ?

— Voilà, ne me pose pas la question ! Attendons que j'aie davantage d'infos. À ce moment-là, je t'offrirai une présentation PowerPoint assez convaincante.

— Pourquoi ai-je un mauvais pressentiment quant à l'objectif de cette présentation ?

— Parce que tu as peur que je réussisse à te faire changer d'avis.

— Aucun risque. Jeudi, je me fais opérer du genou.

— Nous verrons bien, répliqua Laurie. Allons-y. Je vais prendre l'ascenseur avec toi. Je descends chercher des documents à l'imprimante.

Dans le couloir, elle interrogea Jack au sujet de sa dernière

autopsie : le troisième homicide qui intéressait tellement Lou. Elle se rappelait l'avoir entendu parler de la fille de son collègue inspecteur, et de la batte de base-ball.

— Le cas était assez intéressant, répondit Jack, qui avançait sur ses béquilles avec de plus en plus d'agilité. Et une fois de plus, l'un de nos M.A. a été brillant. Steve Marriott avait remarqué qu'il y avait beaucoup de sang sur le sol, mais quasiment aucune trace de pas. En soi, ce n'est pas très significatif, mais ça l'a intrigué et ça l'a poussé à examiner la scène encore plus attentivement. Grâce à ses observations, nous avons élucidé le mystère. Le front de la victime était fracassé, il y avait même un peu de matière cérébrale qui en sortait, mais la forme générale de la blessure n'était pas concave comme on s'y attendrait avec une batte de base-ball. J'ai fait un moulage de la blessure et de ses bords.

— Tu veux dire qu'elle semblait plutôt avoir été causée par un objet anguleux ? demanda Laurie en entrant dans l'ascenseur.

— Exactement.

Jack saisit ses deux béquilles d'une main, puis appuya sur le bouton du sous-sol et celui du premier étage – l'étage de l'administration de l'Institut, où se trouvait aussi la salle informatique.

— Steve avait relevé des traces de sang sur l'armature en fer forgé d'une table basse en granité. Il l'avait même prise en photo. Je crois que Satan Thomas, qui était gorgé d'alcool et de coke, est tombé pendant qu'il cassait tout dans l'appartement avec la batte. Et il s'est cogné le front sur la table. Pour en avoir la confirmation, j'ai envoyé un M.A. de l'équipe de jour sur les lieux pour faire un moulage du bord de la table.

— Super, dit Laurie. Lou doit être drôlement content.

— Je pense que la petite amie est encore plus contente.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Laurie donna un baiser à Jack et le remercia encore de la remplacer pour sa deuxième autopsie.

— Je trouverai le moyen de me faire dédommager, dit-il avec un clin d'œil espiègle.

Laurie longea le couloir jusqu'à la salle de l'imprimante. Elle était décidée à tirer parti de ce temps libre inespéré. Grâce aux dossiers des deux cas de Riva, elle allait travailler sur son tableau pour y créer davantage de rubriques et remplir autant de cases que possible. La raison d'être de ce tableau était de l'aider à repérer un ou plusieurs points communs entre les cas : un détail que personne n'avait remarqué jusqu'alors et qui pourrait expliquer la brusque flambée

d'infections au SARM dans les cliniques Angels.

Laurie devait aussi parler à Cheryl Myers – si celle-ci ne l'avait pas déjà rappelée. Elle lui avait demandé de trouver les coordonnées de plusieurs personnes. Elle voulait téléphoner au CDC et à la Joint Commission, et en tout premier lieu contacter Loraine Newman à la clinique d'orthopédie Angels. Elle commençait aussi à se dire qu'elle aurait peut-être intérêt à faire une visite à la clinique, puis une autre au siège de la compagnie Angels Healthcare. Et tant pis si ces excursions étaient fortement découragées par le directeur de l'Institut. Dix ans plus tôt, Bingham lui avait passé un savon pour avoir désobéi ; il considérait que les visites sur les lieux des décès faisaient partie des attributions des M.A., pas des médecins légistes. Vu les circonstances, cependant, elle considérait sa décision comme justifiée. Elle se sentait même *contrainte* d'y aller, d'une certaine façon, et pas seulement pour bétonner son argumentaire contre l'opération de Jack. Son intuition lui disait que cette série de cas de SARM était bizarre – et que l'hypothèse du porteur sain susceptible de contaminer trois cliniques à l'insu de tout le monde n'était pas entièrement convaincante.

Troublée, Laurie avait aussi à l'esprit les résultats de deux autopsies pratiquées par Jack ce matin-là, où les causes de la mort s'étaient révélées totalement différentes de ce qui était attendu : accidentelles et non criminelles. De telles surprises montraient bien qu'il était toujours important de garder l'esprit ouvert quant à la cause ultime de n'importe quel décès. Même les médecins légistes les plus talentueux pouvaient être induits en erreur.

Elle commençait en fait à se demander si la série de cas de SARM pouvait avoir une explication plus sinistre que celle qu'on lui attribuait a priori, et à laquelle on collait l'étiquette de « complication thérapeutique » : une expression relativement nouvelle pour qualifier les décès dans l'environnement hospitalier, promue par Bingham en remplacement de « mort accidentelle ». Dans ses deux séries précédentes, la première quinze ans plus tôt, la seconde seulement deux ans auparavant, les morts avaient d'abord été considérées comme respectivement accidentelles et naturelles, puis on avait découvert avec effroi qu'il s'agissait en réalité de meurtres. Laurie ne pouvait éliminer la possibilité qu'il en allât de même avec cette nouvelle série. Bien consciente qu'elle serait tournée en ridicule si elle exprimait cette opinion, elle savait qu'elle devait avant tout essayer de trouver des preuves susceptibles d'étayer ses soupçons. Et elle devait faire cela très vite.

5

3 AVRIL 2007

11 H 55

A

Angela retira son manteau, le posa sur son bras tandis qu'elle sortait de l'ascenseur au vingt-deuxième étage de la Trump Tower, et se dirigea à grands pas vers le siège d'Angels Healthcare. Dans le taxi, après avoir quitté Michael, elle avait répondu à tous ses mails sur son BlackBerry ; elle était ainsi à peu près sûre de ne pas en être submergée en arrivant. Elle avait de la peine à imaginer comment les gens travaillaient avant l'Internet.

Loren, sa secrétaire, était au téléphone. Angela la salua d'un geste et entra dans son bureau. Elle s'immobilisa en écarquillant les yeux. Au coin de la table, il y avait un imposant vase transparent rempli de roses rouges. Ces fleurs magnifiques avaient un relief particulier dans le décor blanc et épuré de la pièce. Angela accrocha son manteau à la patère et posa son sac. Curieuse de savoir qui lui avait envoyé un tel cadeau, elle chercha une carte dans le bouquet. Mais il n'y en avait pas. Intriguée, elle alla à la porte et agita la main pour attirer l'attention de Loren qui était encore au téléphone.

— C'est quoi, ces fleurs ? articula-t-elle en silence.

D'après les bribes de conversation qu'elle entendait, elle devinait que l'interlocuteur de Loren était le représentant d'un syndicat des professions de la santé qui s'échinait à envahir les cliniques Angels. Angela ne voulait pas de syndicats dans sa compagnie, mais avec tout ce qui se passait en ce moment elle n'avait ni le temps, ni la patience de s'occuper de ce type. Loren avait pour mission de le repousser poliment.

La secrétaire posa une main sur le micro du combiné.

— Pardon. Il y avait une carte. J'ai oublié. Elle est ici, dit-elle en désignant une enveloppe au coin de sa table.

Angela la saisit et glissa un doigt sous le rabat. La carte disait simplement : *Meilleurs souvenirs. L'utilisé.*

— C'est quoi ce truc ? marmonna-t-elle.

Il n'y avait aucune inscription au dos de la carte. Perplexe, mais pressée de se remettre au travail pour régler ses problèmes financiers, elle glissa la carte dans l'enveloppe en se disant qu'elle y penserait plus tard.

Elle tapota l'épaule de Loren et lui fit signe de couvrir à nouveau le téléphone avec la main.

— Dites-lui que je le recevrai dans trois semaines. Ça le calmera. Fixez même un rendez-vous dès maintenant. Il sera content. Ensuite, appelez Bob Frampton et Carl Palanco. Je les veux dans mon bureau dès que possible. Où est le programme de cet après-midi ?

Loren lui tendit la feuille sur laquelle elle avait imprimé les rendez-vous de la journée.

Angela retourna s'enfermer dans son bureau. Carrée dans son fauteuil, elle découvrit l'emploi du temps de l'après-midi. Dans les trois cliniques, la gestion au quotidien et la résolution des problèmes courants étaient assurées par les chefs des différents départements, qui rendaient compte aux directeurs des cliniques ainsi qu'aux directeurs de leurs départements respectifs au siège d'Angels Healthcare. Ces derniers rendaient compte à leur tour à Carl Palanco, le directeur général exécutif de la compagnie, puis à Angela, la présidente-directrice générale. Avec cette feuille, elle pouvait se faire une idée de la teneur de la deuxième moitié de sa journée. Elle avait à nouveau rendez-vous avec l'avocat principal, sans doute pour reparler du cas de SARM de la veille et de la façon d'éviter les poursuites judiciaires ; ensuite, elle devait voir le comité pour la gestion des risques, probablement pour les mêmes raisons, et le comité pour la sécurité des patients. Après quoi, elle se rendrait à la clinique d'orthopédie pour assister à la réunion du personnel médical. Le dernier rendez-vous aurait lieu ici, à son bureau : Cynthia Sarpoulus, le médecin hygiéniste, la mettrait au courant de ce qu'elle avait appris sur le nouveau cas de SARM, et des mesures qu'elle avait prises à ce sujet.

De tous ces éléments, le plus important était la réunion avec le personnel médical. Une bonne occasion pour Angela de répéter devant les orthopédistes, sinon de leur marteler, qu'il était essentiel d'augmenter le nombre d'admissions à la clinique. Et ce, en dépit du

léger revers que représentait la mort de David Jeffries. Il n'y avait qu'une seule solution pour faire rentrer l'argent dans les caisses : les chirurgiens devaient opérer. Angela savait mieux que personne que le succès de ses cliniques reposait exclusivement sur la capacité des médecins actionnaires à accueillir des patients payants, c'est-à-dire les patients relativement fortunés ou ceux qui avaient une assurance – soit privée, soit via le programme Medicare pour les seniors. Le business des cliniques spécialisées tel qu'elle l'avait défini dans son plan de développement ne s'intéressait ni aux patients du programme Medicaid (les plus démunis, les non assurés), ni aux malades qui n'appartenaient à aucun programme gouvernemental. Ni même, d'ailleurs, aux interventions dont les coûts risquaient d'excéder les revenus.

Le téléphone vibra. Loren l'informa de l'arrivée du directeur général exécutif et du directeur financier.

— Faites-les entrer, répondit Angela.

Les deux hommes étaient totalement dissemblables, tant de caractère que sur le plan physique. Carl Palanco traversa la pièce à grands pas, attrapa d'un geste énergique une des quatre chaises modernes à dossier droit qui se trouvaient près du mur, la posa devant la table d'Angela et s'assit. Son expression et ses gesticulations incessantes donnaient l'impression qu'il venait d'avaler huit tasses de café coup sur coup. Bob Frampton avançait d'un pas lourd, comme s'il avait les pieds englués dans une mare de colle, et comme toujours il avait l'air d'avoir désespérément besoin d'une longue nuit de sommeil. Malgré leurs différences, Angela savait qu'ils étaient aussi intelligents, doués et performants l'un que l'autre. Elle avait absolument tenu à les recruter dès le lancement du projet Angels Healthcare, pour en faire ses plus proches collaborateurs.

Bob mit un temps fou à approcher une chaise de celle de Carl. Angela faillit bondir de son fauteuil pour accélérer les choses. Elle resta à sa place, songeant que pour avoir de telles impulsions, elle était décidément très nerveuse. Elle se demanda, confuse, si elle avait l'air aussi survoltée que Carl.

— Avez-vous des nouvelles importantes, ce matin ? demanda-t-elle pour démarrer la conversation. En dehors de ce que vous m'avez écrit dans vos mails, bien sûr.

Carl regarda Bob. Ils secouèrent la tête.

— J'ai reçu les chefs des différents départements, dit Carl. L'approvisionnement, la blanchisserie, les services techniques, la gestion, les laboratoires, etc. Je voulais parler avec eux d'une réduction supplémentaire des coûts au cours des prochaines semaines.

J'ai entendu quelques propositions assez créatives.

— J'applaudis l'initiative, dit Bob. Mais au point où nous en sommes, ces efforts n'auront guère d'impact. Ils arrivent trop tard. En tout cas pour ce qui concerne l'introduction en Bourse.

— Je crains que Bob n'ait raison, dit Angela.

— Il fallait bien que je fasse quelque chose, objecta Carl. Je ne peux pas rester assis dans mon bureau à me tourner les pouces. Et quoi qu'il arrive, mettre l'accent sur la nécessité de réduire les coûts de fonctionnement, c'est un bon principe à inculquer à nos chefs de département pour l'avenir. Ce genre de chose, ce n'est jamais inutile !

Angela hocha la tête. Le contrôle des dépenses était un élément essentiel de la bonne gestion des établissements de santé : les compagnies propriétaires de chaînes d'hôpitaux ou de cliniques avaient appris cela tout à leur avantage au cours des dernières décennies. L'exceptionnelle rentabilité d'Angels Healthcare – avant la crise du SARM – reposait en grande partie sur son plan de développement commercial, qui proposait de construire simultanément trois cliniques spécialisées et de centraliser l'administration des services tels que la blanchisserie, l'approvisionnement, la gestion, les services techniques, les labos, et même l'anesthésie.

— Et vous, votre matinée ? demanda Bob. Avez-vous décroché le gros lot ?

— Pas vraiment, admit-elle. Comme vous l'avez dit hier soir, nous avons quasiment épuisé notre crédit auprès de la banque depuis que nous avons vendu les obligations. La bonne nouvelle, c'est que Rodger Naughton m'a assuré qu'il n'avait pas l'intention d'exiger le remboursement anticipé de nos emprunts. La mauvaise nouvelle, comme je le prévoyais, c'est qu'il ne peut pas nous accorder de prêt supplémentaire sans nantissement. Il va tout de même transmettre notre requête à ses supérieurs, mais, vu son attitude, je pense qu'il faut considérer la cause comme perdue.

— Et votre ex-mari ?

Comme tous les employés du sommet de l'organigramme, Bob savait qu'Angela avait autrefois été l'épouse de leur agent de placement, dont elle avait divorcé un an avant de fonder Angels Healthcare. Bob s'était d'abord montré réticent vis-à-vis de cette collaboration avec Michael Calabrese, puis il l'avait bien acceptée. Il aurait sans doute préféré une relation plus strictement professionnelle, et avec une banque d'investissement de très haut niveau, mais il avait été séduit par la capacité de l'ancien conjoint d'Angela à leur dénicher

un extraordinaire business angel lorsqu'ils cherchaient le capital d'amorçage.

— J'ai réussi à le convaincre d'engager cinquante mille dollars de son propre argent.

Angela ne jugea pas utile de dire que la scène avait été très humiliante pour elle.

— Bravo ! s'exclama Carl.

— C'est moins que ce dont j'ai besoin pour me sentir à l'aise, dit Bob.

— J'ai fait de mon mieux. Le convaincre de lâcher cet argent, c'était comme presser un caillou pour en sortir de l'eau.

— Avez-vous discuté les termes du prêt ? demanda Bob.

— Bien sûr. Vous n' imaginez pas que Michael Calabrese offrirait une telle somme sans se dédommager.

— Que lui avez-vous proposé ?

— Je n'ai rien proposé du tout. Il a posé ses conditions, à prendre ou à laisser.

Angela leur précisa les termes du prêt.

— Waouh ! fit Bob. Il est très généreux avec lui-même.

— Dans les circonstances actuelles, nous n'avons pas le choix. Téléphonez-lui et préparez les documents. Je veux cet argent sur notre compte avant qu'il ne change d'avis. Je suis bien placée pour savoir à quel point il est versatile.

— Je m'en occupe, dit Bob, et il se tapa un mémo sur son BlackBerry.

— Bien. Nous avons terminé, dit Angela en posant les mains à plat sur la table, comme si elle allait se lever. Je voudrais être sûre, tout de même, que tous ceux qui sont au courant du décès d'hier comprennent bien la nécessité d'en parler le moins possible autour d'eux. J'aimerais aussi que le personnel médical qui n'est pas concerné par l'affaire ne soit pas informé.

— Je l'ai déjà appelé aux trois directeurs de clinique, dit Carl. J'en ai aussi parlé à la chef des relations publiques.

— Pamela Carson ? Excellent, approuva Angela. Autre chose ?

— Oui. Un truc dont je viens juste de me souvenir, dit Bob, droit comme un i sur la chaise. Paul Yang n'est pas venu au travail ce matin.

— A-t-il appelé pour prévenir qu'il était malade ?

— Non. J'ai laissé un message sur son portable, je lui ai même envoyé un mail, mais il n'a pas rappelé. Je ne sais pas où il est.

Cette nouvelle raviva tout à coup l'anxiété d'Angela. Elle se demanda si elle devait parler à ses collaborateurs de l'intervention de Michael au sujet de Paul Yang.

— Est-ce étrange de sa part ?

— Bien sûr que c'est étrange ! Paul est un homme extrêmement méthodique, et très fiable. J'ai même téléphoné à sa femme. Il n'est pas rentré chez eux la nuit dernière, et il ne l'a pas appelée.

— Mon Dieu ! A-t-elle prévenu la police ?

— Non. Le truc, c'est que..., marmonna Bob, l'air un peu gêné, il a déjà fait ce genre de chose... il y a longtemps. Il avait autrefois des problèmes avec l'alcool. Il sortait de temps en temps toute la nuit sans dire où il était. Depuis plusieurs années, tout allait bien, mais sa femme m'a dit que ces dernières semaines il n'était pas dans son assiette. Et qu'il s'était remis à boire un ou deux verres le soir avant de rentrer à la maison.

— J'ignorais qu'il avait été alcoolique, répliqua Angela.

Elle n'appréciait pas de ne pas savoir qui étaient vraiment les gens employés par Angels Healthcare. Surtout ceux qui occupaient des postes aussi importants que celui de Paul Yang.

— Je n'avais pas mis l'info dans son dossier, expliqua Bob. J'aurais sans doute dû vous en parler quand je l'ai engagé, mais lui et moi nous travaillions déjà ensemble depuis près de six ans, et il était complètement clean.

— Mon Dieu, répéta-t-elle, les yeux levés vers le plafond. Maintenant, par-dessus le marché, il faut s'inquiéter de voir notre comptable se payer des virées nocturnes trop arrosées. Notre comptable qui nous a tous menacés d'envoyer le 8-K aux autorités boursières ! Quel problème va encore nous tomber dessus ?

— Je sais qu'il était torturé par le problème du 8-K, dit Bob. C'est la raison pour laquelle je vous ai appelée hier. Je voulais que vous soyez au courant. La semaine passée, il était calme, je pensais qu'il avait tiré un trait là-dessus, et puis il est revenu à la charge. Il avait lu un article sur les condamnations des gens impliqués dans les scandales Enron et WorldCom. Je lui ai dit la même chose que la première fois : notre décision de ne pas envoyer le 8-K peut se justifier. Nous n'essayons pas de frauder ni de tromper les gens pour leur piquer leurs économies ou leur plan de retraite – ce qui est la raison d'être du 8-K

exigé par la SEC. Nous faisons tout le contraire ! Nous créons de la richesse pour beaucoup de gens.

— Hier, j'ai téléphoné à Michael, dit Angela. Je lui avais déjà parlé de Paul Yang la première fois que vous aviez évoqué la question devant moi. Je pensais qu'avec son expérience dans le domaine des introductions en Bourse, il aurait des idées sur la meilleure façon de gérer le problème. Et... et il m'a dit qu'il connaissait quelqu'un qui saurait parler à Paul Yang. Le rassurer et le convaincre que dans notre situation il n'était pas nécessaire de déposer le 8-K.

— Ce quelqu'un, est-ce un avocat d'affaires ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne lui ai pas posé la question. Mais je me demande maintenant si Paul l'a rencontré, et si cela pourrait expliquer son absence aujourd'hui.

— Ouais, peut-être. Je présume quand même que la raison de sa disparition est plus triviale. Du genre... il s'est bourré la gueule et il est en train de dessoûler dans un mauvais hôtel quelque part en ville.

Un frisson d'angoisse saisit Angela.

— Y a-t-il un moyen de savoir s'il a envoyé le 8-K ?

— Pas à ma connaissance, répondit Bob, et il eut un petit rire désabusé. Nous n'avons qu'à attendre de voir si le ciel nous tombe sur la tête.

— Prévenez-moi si vous avez une idée de ce côté-là. Il vaudrait mieux le savoir le plus tôt possible pour, le cas échéant, mettre notre avocat sur le coup. Nous serions obligés d'expliquer de façon convaincante pourquoi nous n'avons pas envoyé le formulaire plus tôt. Peut-être devriez-vous commencer à y réfléchir.

Bob hocha la tête.

— Et la secrétaire de Paul ? demanda Carl. A-t-elle eu de ses nouvelles ?

— Je ne sais pas, dit Bob.

— Posons-lui la question, proposa Angela en décrochant le téléphone. Comment s'appelle-t-elle ?

— Amy Lucas, répondit Carl.

Elle demanda à Loren d'appeler Amy Lucas pour la faire venir immédiatement à son bureau. Elle regarda sa montre : midi vingt. La secrétaire de Paul était peut-être sortie déjeuner.

— Les fleurs, c'est à quelle occasion ? demanda Carl. Quand je les ai vues en entrant, j'espérais qu'elles signifiaient que vous aviez réussi à trouver de l'argent.

— Ce serait bien, marmonna Angela. Pour vous dire la vérité, j'ignore qui les a envoyées.

— N'y avait-il pas une carte de l'expéditeur ? demanda Bob.

— Si, mais elle ne nous apprend pas grand-chose.

Angela sortit la carte de l'enveloppe et la poussa en travers de la table. Carl la saisit ; Bob et lui l'examinèrent ensemble.

— « L'utilisé » ? Ça fait référence à quoi ? demanda Carl.

— Pas la moindre idée, dit Angela. Vous ne pensez pas que cela pourrait avoir un rapport avec Paul Yang, tout de même ?

Les deux hommes secouèrent la tête. Carl lui rendit la carte. Elle la fixa des yeux quelques secondes, puis le téléphone sonna : Loren lui annonça que Mlle Lucas était arrivée.

— Faites-la entrer, dit Angela, posant la mystérieuse carte de côté.

Loren ouvrit la porte, fit signe à la secrétaire de s'avancer et referma la porte.

Amy Lucas était une petite femme fluette qui ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Elle avait les traits fins et la peau très pâle, gâtée sur les joues par un vilain saupoudrage de boutons d'acné. Ses cheveux blonds crépelés avaient des mèches vert fluo ; ils étaient attachés derrière sa nuque par une grosse barrette en écaille. Sa robe chemisier très simple, boutonnée jusqu'au cou, achevait de lui donner l'air d'une adolescente attardée. Elle se tenait raide comme un piquet, les mains crispées sur le ventre, visiblement très nerveuse.

Angela se présenta à elle, puisqu'elles ne s'étaient jamais rencontrées auparavant, et la remercia d'être venue si vite.

— Pas de problème, dit Amy. Je sais qui vous êtes.

— Bien. Et vous connaissez aussi ces messieurs, n'est-ce pas ?

Amy hocha la tête. Angela reprit d'un ton aimable :

— Je veux vous mettre à l'aise en vous disant tout de suite que nous vous avons appelée pour vous poser simplement quelques questions au sujet de votre patron, Paul Yang.

Angela était si tendue qu'elle ne se fiait guère à son propre jugement. Il lui sembla cependant que ses paroles rassurantes n'avaient pas l'effet escompté sur Amy. Les doigts de la jeune femme, jusqu'alors immobiles sur son ventre, s'entortillaient et tournaient les uns autour des autres. Angela se demanda tout à coup – sans doute à cause de ce que Bob avait dit sur le passé de Paul – si la secrétaire et le comptable avaient eu une liaison dans le passé. Peut-être même couchaient-ils ensemble en ce moment.

— Quelles questions ? demanda Amy, l'air effrayé, regardant tour à tour les trois dirigeants de la compagnie.

— L'avez-vous vu aujourd'hui ?

— Non ! s'exclama la jeune femme d'un ton étrangement catégorique.

— Vous a-t-il téléphoné, ou contactée d'une façon ou d'une autre ?
Amy secoua la tête.

— Hier soir, a-t-il laissé entendre qu'il ne viendrait pas ce matin ?

— Non.

Angela regarda Bob et Carl, au cas où ils auraient une question à poser. Comme ils gardaient le silence, elle reporta son attention sur Amy.

— Savez-vous ce qu'est le formulaire 8-K de la SEC ?

— Je crois.

— Récemment, Paul Yang vous en a-t-il fait remplir un ?

— Oui. Il y a une dizaine de jours.

— Le formulaire a-t-il été envoyé ?

— Je ne sais pas. Moi, je ne l'ai pas envoyé, précisa Amy. Il m'a bien dit de ne pas l'envoyer.

— L'avez-vous préparé sur votre ordinateur de bureau ?

— Non. Il le voulait uniquement sur son ordinateur portable.

— Je vois, dit Angela. Son portable est-il dans son bureau ?

— Non. Il l'emporte toujours avec lui le soir.

— Donc... il l'a aussi emporté hier ?

— Oui. Comme tous les soirs.

Angela jeta de nouveau un coup d'œil vers les deux hommes, qui ne réagirent pas.

— Merci d'être venue, Amy.

— De rien.

La jeune femme sembla hésiter quelques secondes, puis tourna les talons et se dirigea vers la porte.

— Amy ! l'apostropha Angela. Prévenez-nous dès que vous avez des nouvelles de Paul Yang. S'il vous plaît.

— Je n'y manquerai pas, dit la secrétaire avant de sortir.

— Eh bien ! fit Angela. Un peu étrange, cette entrevue...

— Pourquoi ? demanda Carl.

— Elle m'a paru très nerveuse. Pas à vous ?

— Je serais nerveux, moi aussi, si j'étais convoqué sans avertissement dans le bureau du grand patron.

— Oui, peut-être, convint Angela. Mon principal souci, néanmoins, c'est que le formulaire 8-K est déjà rempli, qu'il se trouve dans l'ordinateur de Paul, et que la machine et le bonhomme ont disparu !

— Ça ne m'étonne pas de Paul, dit Bob. Il est très méthodique. Mais ce n'est pas parce que le document est dans son portable qu'il va l'envoyer.

— J'espère tout de même qu'il va refaire surface bientôt, dit Angela. Bien ! Je suppose que c'est tout pour le moment.

Les deux hommes se levèrent et remirent les chaises à leur place contre le mur.

— N'oubliez pas de téléphoner à notre intrépide agent de placement pour obtenir son argent aussi vite que possible, ordonna-t-elle, tandis qu'ils se dirigeaient vers la porte.

Bob agita la main par-dessus son épaule pour signifier qu'il avait entendu.

— Et prévenez-moi, l'un ou l'autre, dès que vous avez des nouvelles de Paul Yang !

— Sans faute, répondirent les deux hommes d'une même voix, au moment où la porte se refermait sur eux.

Angela soupira et regarda par la fenêtre. Elle regrettait d'avoir bu du café au petit déjeuner. Stressée comme elle l'était, elle avait l'impression d'avoir un essaim bourdonnant à la place du cerveau. La sonnerie du téléphone la fit sursauter. Elle décrocha après avoir pris une profonde inspiration pour se calmer ; Loren lui annonça que Rodger Naughton était au bout du fil. Son cœur se mit à tonner dans sa poitrine. Si Rodger appelait, c'était pour lui apporter une très bonne ou une très mauvaise nouvelle : soit la banque leur accordait le crédit relais dont ils avaient désespérément besoin, ce qui serait génial, soit elle exigeait le remboursement anticipé d'un ou plusieurs de leurs emprunts, ce qui serait un désastre absolu. Angela était consciente que la deuxième solution était beaucoup plus probable. Avec beaucoup d'appréhension, elle prit la communication et répondit à Rodger d'un ton aussi enthousiaste que possible.

— Je m'excuse de vous déranger, dit-il.

— Vous ne me dérangez pas.

Elle dut se mordre la langue pour ne pas lui demander tout à trac s'il appelait pour lui annoncer un miracle ou une catastrophe.

— Je voulais juste vous dire que j'étais ravi de vous voir ce matin.

— Hmm... moi aussi. Notre rencontre m'a fait très plaisir, renchérit-elle, confuse.

La conversation démarrait de façon un peu étrange.

— Je voulais aussi vous redire à quel point je suis désolé de ne pas être en mesure de répondre plus favorablement à votre besoin de liquidités à court terme.

— Je comprends, dit-elle, de plus en plus perplexe.

— Comme promis, j'ai transmis la demande à qui de droit.

— Je ne peux en attendre davantage.

Il y eut un long silence au bout du fil. Angela serra les dents pour se préparer au pire.

— Je voudrais vous demander quelque chose, reprit enfin Rodger. Vous trouverez peut-être cela déplacé, alors... Je vous présente d'avance mes excuses si je vous importune. J'aimerais savoir si vous accepteriez de prendre un verre avec moi en fin de journée. Nous pourrions aller au Modem. C'est un endroit très agréable.

— Pour parler affaires, ou à titre privé ?

— À titre purement privé.

La proposition était tellement inattendue qu'Angela en resta quelques instants muette de stupeur. La veille au soir, certes, elle avait vaguement déploré son manque de vie sociale et amoureuse. Mais en réalité elle était beaucoup trop occupée pour penser à ce genre de chose.

— Je suis très flattée, dit-elle.

Cette réponse lui avait été dictée par le côté instinctif et naïf de sa personnalité. Une fraction de seconde plus tard, le côté cynique et plus expérimenté reprit le dessus :

— Votre femme, que penserait-elle d'un tel rendez-vous ?

— Je ne suis pas marié.

— Oh..., fit-elle avec embarras.

Elle revit tout à coup la photo de la petite fille – seule – au coin du bureau de Rodger.

— Mon ex-femme a décidé un beau jour qu'elle préférait un style

de vie plus aventureux que le nôtre. Un mari banquier ennuyeux et une gamine à élever, ce n'était pas pour elle. Elle est donc partie vers de plus verts pâturages avec la moitié de mes biens. Je suis divorcé, et j'ai la garde exclusive de ma fille, depuis près de cinq ans.

Angela se rendit compte qu'elle avait de réelles affinités avec cet homme, et elle regretta sa réaction initiale et sa méfiance vis-à-vis de lui. Leurs histoires conjugales se ressemblaient étrangement, en dehors de la question de la garde de l'enfant. Elle aurait largement préféré ne pas avoir à partager Michelle avec Michael.

— Excusez-moi de me montrer si désinvolte, dit-elle. J'ai bêtement supposé que vous étiez un de ces hommes en pleine crise de la quarantaine.

— C'est compréhensible. Je suppose que beaucoup d'hommes vous invitent à sortir. Y compris des types en pleine crise de la quarantaine.

— Ce n'est guère le cas, à vrai dire, mais j'ai appris à me montrer prudente.

— Alors ? Puis-je espérer boire un verre avec vous quand vous aurez un moment de liberté ? Pourquoi pas ce soir, d'ailleurs, si ça vous convient ?

— Comme vous pouvez l'imaginer d'après notre discussion de ce matin, ce n'est vraiment pas le bon moment pour moi. Je regrette de devoir décliner l'invitation. Mais j'apprécie que vous ayez pensé à moi. Après l'introduction en Bourse, peut-être, si vous êtes toujours intéressé, je serai très heureuse de prendre un verre avec vous. Le Modem sera parfait. Depuis quelques années, je ne fréquente plus guère ce genre d'endroit. Je suppose que j'appartiens à cette triste catégorie des bosseurs frénétiques, complètement happés par leur carrière et obsédés par le tout-puissant dollar.

— Vous ? Non, je ne pense pas, objecta Rodger. Sans mari et avec une fille préadolescente à élever, vous êtes à l'abri de ce genre de critique. Mais nous resterons en contact. Et bonne chance à Angels Healthcare !

— Merci. Un peu de chance ne nous ferait pas de mal.

Angela raccrocha. Elle avait perçu une note de déception dans la voix de Rodger. C'était à la fois agréable et attristant pour elle – surtout quand elle songeait à la description qu'elle avait donnée de sa propre vie. Elle se surprit tout à coup à se lamenter de nouveau sur la métamorphose que sa personnalité avait subie depuis ses débuts à la fac de médecine : elle avait renoncé à son altruisme et à son envie de faire le bien, et elle se dévouait à présent à une autre cause, tout aussi prenante mais beaucoup moins noble, celle du monde des affaires.

La sonnerie agressive du téléphone interrompit sa rêverie et la ramena tout à coup aux exigences de la compagnie. Avec un soupir de dépit, elle saisit le combiné. Loren annonça qu'un certain Dr Chet McGovern demandait à lui parler.

— À quel sujet ? répliqua Angela en essayant de situer le bonhomme, dont le nom ne lui disait rien, dans l'une ou l'autre des cliniques Angels.

— Il n'a pas voulu me le dire.

Elle songea tout d'abord à ordonner à Loren d'insister pour connaître la raison de son appel. Et s'il refusait, de l'envoyer se faire... – mais elle se ressaisit et s'interdit même d'aller au bout de sa pensée. Elle disait des grossièretés pendant sa période « rebelle », à l'université, mais elle avait grandi et tiré un trait sur cette manie. Elle était d'autant mieux guérie des vulgarités de langage que Michael, à l'époque de leur mariage, en abusait de façon très irritante.

Avec plus de cinq cents médecins investisseurs, Angela ne pouvait se souvenir de leurs noms à tous. Par ailleurs, elle n'oubliait à aucun moment qu'elle devait encourager les chirurgiens à admettre davantage de patients dans les cliniques. Elle décida donc de ravalier sa mauvaise humeur et de prendre l'appel. Sans doute ce médecin voulait-il parler du décès par SARM de la veille. Elle se prépara à lui énoncer toutes les mesures prises pour pallier le problème et éviter d'autres infections à l'avenir.

— Tout d'abord, dit-il dès que la communication fut établie, je voudrais m'assurer que les fleurs vous sont bien arrivées.

Angela posa les yeux sur les mystérieuses roses rouges. Tout à coup, la lumière se fit dans son esprit. Chet McGovern était le type avec qui elle avait pris un verre au club de gym. Qu'elle avait « utilisé » pour faire le vide dans sa tête et, peut-être, combler un besoin temporaire de contacts sociaux – en particulier avec un membre du sexe opposé.

— Les fleurs sont ici. Merci. C'est une surprise des plus inattendues. J'espère qu'elles signifient que vous m'avez pardonnée.

— Cela va sans dire. Et j'en viens à la raison de mon appel. J'ai bien réfléchi. Comme j'ai trouvé deux cent mille dollars qui traînaient dans ma commode, j'ai décidé d'investir dans Angels Healthcare.

Interloquée, Angela garda le silence quelques instants.

— Sérieusement ?

Son cerveau était comme paralysé – hésitant entre ce qu'elle *craignait* d'entendre et ce qu'elle *voulait* entendre.

— Hé ! fit Chet en gloussant. Je plaisante, bien sûr. J'aimerais avoir deux cent mille dollars de rab, mais hélas, ce n'est pas le cas.

— Ah.

Angela n'avait pas envie de rire.

— Mon petit doigt me dit que vous ne trouvez pas ça drôle, marmonna Chet.

— Quelle est la véritable raison de votre appel ? demanda-t-elle avec une pointe d'irritation.

— Ce matin, j'ai parlé de notre rencontre avec deux de mes collègues. Un couple marié. La femme est extrêmement futée. Quand j'ai dit que vous aviez refusé mon invitation à dîner, elle m'a conseillé de vous reposer la question. Et d'être direct, a-t-elle précisé, même si ça m'oblige à mettre en danger mon petit ego fragile.

Angela sourit malgré elle.

— Ainsi, vous reconnaissez avoir un ego fragile ?

— Absolument ! Quand je suis blessé, il me faut parfois des jours pour récupérer. Je vous redemande donc si vous voulez bien dîner avec moi ce soir, parce que cela pourrait m'éviter de sombrer dans la dépression.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Vous êtes tenace.

— Je ne suis pas sûr que le mot soit bien choisi. Rappeler une femme comme je le fais maintenant et redemander à prendre des coups, ce n'est pas dans mes habitudes.

— Eh bien... votre honnêteté et votre humour m'intriguent. Même si j'avoue que je n'ai pas apprécié la blague sur les deux cent mille dollars. J'ai cru que vous vous moquiez de moi.

— Sûrement pas !

— Je ne plaisantais pas quand je disais avoir grand besoin de liquidités à court terme. Et très sincèrement, c'est la raison pour laquelle je ne peux pas accepter votre invitation. Je suis réellement, éperdument, désespérément occupée. Même si j'avais le temps, je ne serais pas de bonne compagnie.

— Hmm, je suis déçu, mais, grâce à votre tact, mon ego est en un seul morceau. Vous savez quoi ? Si vous réussissez tout à coup à trouver de l'argent, ou bien si vous êtes trop déprimée de ne pas y arriver, appelez-moi. Je me rendrai très vite disponible.

Après avoir raccroché, Angela fit pivoter son fauteuil pour

contempler la Cinquième Avenue embouteillée aussi loin que portait le regard. Deux invitations à dîner successives, de la part de deux hommes indéniablement séduisants, bien que très différents. Pour elle, c'était extrêmement inhabituel ! Et troublant, car ces deux hommes l'obligeaient d'une certaine façon à s'interroger sur ses choix personnels et sur son mode de vie. Elle s'étonna une fois encore de l'étrange chemin qu'avait suivi son existence ces dernières années. Dans un éclair de lucidité, elle comprit tout à coup que son système de valeurs avait été miné par la synergie de deux événements quasi simultanés : la faillite, provoquée par les blocages du système de santé, de son cabinet médical dans un quartier pauvre, et l'expérience démoralisante du divorce. Elle était devenue blasée. Le succès dans les affaires, qui se mesure en termes d'argent et de privilèges tangibles, avait supplanté chez elle les notions d'altruisme et de compassion, et, exception faite de sa relation avec sa fille, le plaisir des contacts humains.

Angela se retourna vers son bureau pour affronter de nouveau les problèmes qui assaillaient Angels Healthcare. Elle poussa le vase de roses hors de son champ de vision et reprit en main le programme de l'après-midi. Quelques instants plus tard, Loren lui apporta un sandwich et un Coca-Cola. Elle mangea en réfléchissant au problème que lui posaient Paul Yang et le fichier du formulaire 8-K. Cet ordinateur portable perdu dans la nature, c'était un peu comme avoir égaré une grenade à moitié dégoupillée.

Angela attrapa son BlackBerry. Elle voulait envoyer un mail à Michael pour lui demander s'il savait quelque chose qui permettrait d'expliquer la disparition de Paul Yang. Tandis que ses pouces pianotaient sur le clavier miniature, elle bénit cet appareil qui lui donnait la possibilité de communiquer avec son ex-mari sans avoir à lui parler. Elle obtiendrait bientôt l'information dont elle avait besoin sans avoir eu à essuyer de nouvelles contrariétés à cause de lui.

Il ne lui restait plus qu'à cliquer une dernière fois pour envoyer le message, lorsqu'elle changea tout à coup d'avis. Elle connaissait le milieu d'origine et l'enfance de Michael, et elle s'était parfois posé des questions sur certains de ses amis – y compris ses fameux « clients » – et sur leur mode de vie. Elle ne l'avait jamais interrogé, cependant, parce qu'à l'époque elle ne voulait pas savoir. Et à cet instant, elle éprouvait le même sentiment. Elle sentait confusément qu'elle préférerait ne pas avoir de réponses à ses questions. Elle enregistra le message comme brouillon et posa le BlackBerry. Elle réglerait ce problème plus tard.

6

3 AVRIL 2007

13 H 05

M

Michael Calabrese éprouvait un mélange de peur et d'anxiété qui le mettait de très mauvaise humeur. Il freina devant les voitures garées en épi le long du trottoir et passa la marche arrière pour ranger son 4 x 4 Mercedes dans un espace de stationnement libre. Il était presque en face du Neapolitan, un restaurant de Corona Avenue, dans le quartier de Corona au centre du Queens. Corona était proche de Rego Park, le quartier « italien » où Michael avait grandi. Beaucoup de gens pensaient que les Italiens de New York vivaient tous à Little Italy, dans le sud de Manhattan, mais ce n'était pas du tout le cas. Ils avaient déménagé depuis bien longtemps, à l'instar du grand-père de Michael, Ziggy, qui avait lancé l'entreprise familiale de maçonnerie à Rego Park.

Michael contempla la porte du restaurant en essayant de méditer une stratégie pour le rendez-vous qui l'attendait. Le Neapolitan existait depuis les années 1930. À l'époque, c'était un des lieux de sorties nocturnes préférés des gens de l'organisation Lucia. Cette association douteuse avait perduré au fil des décennies, avec des périodes fastes et des périodes plus creuses, surtout des périodes creuses, jusqu'à ce que Rudolph Giuliani, le maire de New York, réussisse à décourager la plupart des chefs mafieux de rang intermédiaire de venir à Manhattan le soir pour faire la bringue. À partir de ce moment-là, le restaurant avait connu une véritable renaissance. Et la reprise s'était confirmée quand Vinnie Dominick avait décidé d'en faire son repaire, juste après avoir été nommé capo du secteur par les Lucia.

Signe des temps, les Vaccarro – la famille concurrente – avaient établi leur QG dans un restaurant beaucoup plus récent, le Vesuvio, situé dans la même avenue, à quelques centaines de mètres du Neapolitan. Les deux organisations savaient qu'elles avaient intérêt à laisser ouverts les canaux de communication, non seulement entre elles mais aussi avec tous les Asiatiques, les Russes et les Hispaniques qui débarquaient dans le secteur et jouaient des coudes pour avoir leur part du gâteau. Le seul problème, bien sûr, c'était que Paulie Cerino, le patron en titre des Vaccarro, était en taule. Les relations avec les Lucia n'étaient donc pas aussi bonnes en ce moment qu'elles auraient pu l'être.

Un irréprensible accès de rage saisit Michael. Il frappa plusieurs fois sur le volant en hurlant :

— Merde, merde, meeeeerde !

Il avait ce genre de crises depuis toujours. Quand il était gosse, elles lui avaient valu plus que sa part de bagarres, et pas mal de rossées de son père. Mais elles avaient un côté positif : une fois l'énergie de la colère dissipée, Michael retrouvait son calme et était en mesure de traiter le problème qui se présentait à lui. À l'âge adulte, en outre, il avait appris à ne laisser éclater sa fureur que lorsqu'il était seul. Sauf du temps où il était marié avec Angela.

Il arrêta de cogner sur le volant aussi subitement qu'il avait commencé.

— Sale pimbêche ! grommela-t-il.

Dès le début de leur mariage, elle n'avait cessé de lui empoisonner la vie. Avant ça elle était adorable, un vrai petit ange. Mais, quelques semaines après la grande cérémonie à l'église Saint Mary, il n'était déjà plus assez bon pour elle. Elle ne l'acceptait plus comme il était. Elle voulait qu'il fasse ceci, elle exigeait qu'il fasse cela, elle lui reprochait ses sorties – même les dîners d'affaires ! Bref, elle voulait qu'il change. Mais lui n'avait aucune intention de changer pour une garce pourrie gâtée des beaux quartiers du New Jersey qui n'avait jamais eu qu'à claquer des doigts pour obtenir tout ce qu'elle voulait. Quant au règlement de leur divorce... Non, il ne voulait pas y penser dans l'état d'esprit où il était. Il risquait de se remettre en rogne. Rien que pour l'emmerder, elle avait réussi à obtenir le triplex de Manhattan, ainsi qu'une pension alimentaire totalement démesurée pour la gosse.

Et maintenant, histoire de bien retourner le couteau dans la plaie, elle l'avait si bien coincé dans cette affaire Angels Healthcare qu'il craignait d'y laisser sa peau. Évidemment, il n'avait aucun reproche à se faire. Le plan de développement de la compagnie était fantastique.

Comme Angela le lui avait expliqué, le gouvernement américain, dans son infinie sagesse, avait créé un système – entériné par les compagnies d'assurances santé – qui rétribuait infiniment mieux les médecins qui pratiquaient des opérations de routine que ceux qui se penchaient sur les problèmes de santé des gens de manière générale. Le truc parfait, donc, c'était de recruter une foule d'investisseurs, médecins ou autres, pour financer la construction de cliniques privées qui n'effectueraient que des opérations routinières et éviteraient tous les postes déficitaires tels que les services d'urgences et de réanimation, la prise en charge des malades sans assurance ou même des malades de longue durée. Du côté des médecins, ce scénario tirait parti d'une faille dans la législation, laquelle leur interdisait a priori d'envoyer leurs patients dans les sociétés où ils avaient des intérêts – laboratoires et centres de radiologie, par exemple. Mais on laissait faire quand ils détenaient juste quelques actions de la compagnie vers laquelle ils envoyaient les patients, comme dans le cas d'une clinique privée, car on considérait à ce moment-là qu'ils n'étaient que de très petits rouages d'un vaste système. En réalité, c'était une sorte de pot-de-vin : les médecins ne demandaient pas mieux que de faire entrer les patients à la clinique, puisqu'ils étaient payés une première fois pour pratiquer l'opération, puis rétribués à nouveau en fonction du petit pourcentage d'actions qu'ils possédaient. Quant aux véritables propriétaires, les financiers qui détenaient la majorité des actions, les cliniques étaient pour eux d'incroyables pompes à fric. Voilà pourquoi Michael y avait engagé dès le début une portion considérable de ses propres biens, voilà pourquoi il y avait injecté une telle somme sur le capital de son client, et voilà pourquoi il avait convaincu Morgan Stanley de se porter garant pour l'introduction en Bourse.

Tout s'était passé comme prévu. À tel point que Michael avait rassemblé l'essentiel des biens qui lui restaient, six mois plus tôt, pour s'acheter des parts supplémentaires d'Angels Healthcare et y renforcer sa position avant l'introduction en Bourse. Comme le sait n'importe quel analyste financier, la diversification est essentielle dans toute stratégie d'investissement digne de ce nom. Michael était tellement certain du succès d'Angels Healthcare qu'il s'était autorisé à violer cette règle fondamentale. Et à présent il le payait très cher en termes d'angoisse. Le problème, c'était qu'il n'avait pas compris, trois mois et demi plus tôt, les détails scientifiques et les conséquences économiques potentielles des infections qui tuaient certains patients dans les trois cliniques. Maintenant, il comprenait. Et il savait aussi, il ne le savait même que trop bien, que Vinnie Dominick avait horreur de perdre de l'argent.

Michael fixa de nouveau les yeux sur l'entrée du Neapolitan. La

façade, avec ses fleurs en plastique dans les jardinières des fenêtres, donnait une impression de sérénité trompeuse. Même les briques du mur étaient fausses : c'était de la fibre de verre. On ne voyait pas de clients entrer dans le restaurant ou en sortir, car à l'heure du déjeuner il n'était ouvert que pour Vinnie et ses hommes de main. Le propriétaire consentait à ce petit sacrifice pour avoir le droit de conserver son établissement. Le soir, en outre, il faisait d'excellentes affaires. Sauf le dimanche, bien sûr, puisque le restaurant était fermé : les mafieux passaient obligatoirement la journée en famille, avec les épouses et les gosses.

Michael se regarda dans le rétroviseur et se lissa les cheveux en arrière avec la paume. Il les coiffait de la même façon que Vinnie Dominick, qu'il connaissait depuis l'école primaire. Vinnie avait un an d'avance sur lui. Dès le CM1, il dominait déjà la cour de récréation de l'école 157, en partie grâce à la position de son père dans l'organisation Lucia. Même les élèves du CM2 étaient sous sa coupe. À partir de cette époque, Michael n'avait jamais cessé de l'imiter, même pendant les années de lycée à Saint Mary.

N'ayant trouvé aucune idée valable pour entamer la conversation, Michael se dit à contrecœur qu'il serait obligé d'improviser. En définitive, tout dépendrait de l'humeur de Vinnie. S'il était de bon poil, ça irait peut-être comme sur des roulettes. Dans le cas contraire... il pouvait arriver n'importe quoi.

Il sortit du 4 x 4 et attendit que la circulation s'éclaircisse pour traverser Corona Avenue. Un peu plus tôt, quand Angela avait quitté son bureau après lui avoir donné ces nouvelles déprimantes d'Angels Healthcare, il avait décidé de parler à Vinnie. Si la situation se dégradait de façon irrémédiable, et si Vinnie pétait les plombs à l'idée de perdre les fonds de l'organisation, Michael serait obligé de disparaître. Comme il n'avait plus d'argent, ça ne serait pas facile. Pour le moment, cependant... Il savait que Vinnie n'allait pas apprécier ce qu'il avait à lui dire, mais ce qui l'attendait, c'était seulement, au pire, une réprimande agrémentée de menaces plus ou moins voilées. Sur cette pensée à peine rassurante, il lui avait téléphoné pour lui demander un rendez-vous et Vinnie l'avait invité au Neapolitan.

Michael entra dans le restaurant en écartant la lourde tenture qui protégeait les premières tables du courant d'air froid de la rue. Il s'immobilisa sur le seuil et attendit que ses yeux s'adaptent à la semi-obscurité de la salle. À sa gauche, il y avait un long comptoir et une sorte de coin salon avec une fausse cheminée. Au centre, un océan de tables de tailles diverses. Toutes les chaises étaient posées dessus à l'envers pour le nettoyage du sol. À droite, six box circulaires aux

cloisons tendues de velours rouge abritaient les six tables les plus convoitées du restaurant. Deux d'entre elles étaient occupées. À la première, Michael vit Franco Ponti, Angelo Facciolo, Freddie Capuso et Richie Herns. Il les fréquentait tous depuis le collège. Franco Ponti était le plus effrayant ; tout le monde savait qu'il était l'homme de main le plus proche et le tueur principal de Vinnie. Michael ne connaissait pas aussi bien Angelo, qui appartenait à un autre groupe que le sien au lycée, mais son physique suffisait à lui donner la chair de poule. Freddie était celui qu'il connaissait le mieux, et Richie le moins ; ces deux-là n'étaient que des sous-fifres.

Vinnie, à la table voisine, fit signe à Michael d'approcher. Carol Cirone, sa petite amie de longue date, était assise à côté de lui. Avec ses cheveux blond platine, son pull blanc trop moulant et ses rangées de perles, elle avait l'air d'une caricature de personnage de *West Side Story*. Mais personne ne la charriait là-dessus, en tout cas pas devant Vinnie.

— Mikey ! Viens donc par ici ! As-tu déjeuné ?

Michael passa devant la table des quatre sbires.

— Bonjour, les gars, dit-il en signe de respect.

Ils hochèrent la tête, sans ouvrir la bouche pour répondre.

Vinnie se débarrassa de la serviette de table qu'il avait glissée dans son col de chemise et se déporta sur la banquette pour se mettre debout. Il donna l'accolade à Michael, qui lui rendit son geste avec embarras. Vinnie serait beaucoup moins chaleureux quand il apprendrait la situation d'Angels Healthcare.

Vinnie posa une main sur l'épaule de Michael et désigna de l'autre sa compagne.

— Tu connais Carol, bien sûr.

— Bien sûr.

La jeune femme tendit le bras avec timidité. Michael lui serra très poliment la main.

— Allons, assieds-toi, dit Vinnie avant de reprendre sa place.

Il s'exprimait sans beaucoup de sophistication, mais sa voix était douce et mélodieuse – assez étonnante pour un homme de son milieu. Et quand il s'énervait, ce qui n'était pas rare, elle ne changeait absolument pas. Une autre caractéristique souvent perturbante pour ses interlocuteurs.

Michael se glissa de l'autre côté de la table, près de Carol, qui se déplaça vers le milieu de la banquette.

— Des spaghettis bolognaise, ça te tente ? Avec un verre de Barolo ? C'est un 97 ! Il est extraordinaire.

Plutôt que de partir du mauvais pied, Michael accepta sans broncher. Vinnie n'avait guère changé depuis l'époque du collège, où il avait toujours eu beaucoup de succès avec les filles. On le surnommait alors « le Prince ». Il avait les traits bien dessinés. Comme Michael, il affectionnait les costumes sur mesure et il portait la cravate tous les jours. Et lui aussi se vantait de peser toujours le même poids qu'au lycée. Il faisait régulièrement du sport pour rester en forme.

— Alors ? Comment vont nos investissements ?

En affaires, Vinnie ne perdait jamais de temps. Michael travaillait avec lui depuis plus de dix ans. Ils avaient commencé modestement. Lorsqu'il était entré chez Morgan Stanley, Michael avait eu l'idée d'essayer de blanchir une partie de l'argent que l'organisation Lucia amassait grâce à ses diverses activités : drogues, prêts usuraires, cercles de jeu, recels, réseaux d'extorsion, gangs de vols de voitures et enlèvements. Il avait proposé à Vinnie d'investir ce pactole via un solide réseau de sociétés écrans, dans des opérations de capital-risque. La relation d'affaires s'était révélée extrêmement profitable pour tout le monde. Michael ne se contentait pas de blanchir l'argent, il doublait souvent la mise, alors qu'auparavant Vinnie devait payer pour réinjecter ses dollars dans le circuit légal ! Vinnie s'était beaucoup enrichi et, le capital à investir ne cessant de grossir, Michael avait pu quitter la banque Morgan Stanley – tout en gardant d'excellentes relations avec elle – pour ouvrir son propre cabinet de placement.

— Il y a certains problèmes dont je dois te parler.

— Tiens donc, répliqua Vinnie de cette voix posée, très calme, qui effrayait souvent Michael. Des problèmes ?

— Malheureusement.

Michael espérait être le seul à se rendre compte que sa propre voix tremblait légèrement.

— Carol, ma chérie, veux-tu bien nous laisser ? Mikey et moi, nous avons des choses à nous dire.

— J'ai pas terminé mes spaghettis, protesta-t-elle.

— Carol ! dit Vinnie un ton plus bas en la regardant de travers.

— Bon, d'accord, grogna-t-elle, et elle jeta sa serviette sur son assiette. Je suis censée aller où, alors ?

— Où tu voudras, mon cœur. Freddie ou Richie vont te conduire.

Carol s'éloigna ; Michael reprit sa place sur la banquette. Vinnie le

toisait d'un regard froid qui le mettait de plus en plus mal à l'aise.

— J'espère que les problèmes dont tu veux me parler ne concernent pas Angels Healthcare. Sinon, je vais avoir un très mauvais pressentiment.

Michael se racla la gorge. Il allait répondre, lorsque le serveur se matérialisa devant la table avec une assiette de spaghettis fumants, un verre et des couverts. Il sentit probablement qu'il y avait de l'électricité dans l'air, car il posa très vite le tout devant Michael, versa du vin dans le verre et disparut.

— C'est au sujet d'Angels Healthcare, malheureusement. La compagnie a besoin de liquidités, sinon elle risque de mettre la clé sous la porte. Les cliniques ont du mal à se débarrasser des bactéries. Elles ont eu plusieurs cas d'infections qui les ont obligées à fermer les salles d'opération, ce qui veut dire qu'il n'y a plus de rentrées de fric.

— C'est la même histoire que le mois dernier.

La voix de Vinnie restait très calme, mais ses yeux ne dissimulaient pas la colère qui l'envahissait. Il ajouta :

— Mon dernier prêt était censé couvrir les dépenses induites par ce problème jusqu'à l'introduction en Bourse.

— C'était aussi ce que j'avais compris. Mais mon ex-femme m'a dit le contraire il y a une heure, expliqua Michael avec l'espoir de rejeter sur Angela la responsabilité de leurs ennuis.

— Pourquoi l'argent du mois dernier n'a-t-il pas suffi ?

— Les salles d'opération sont restées fermées plus longtemps que prévu. C'est-à-dire que la compagnie n'a eu aucun revenu pendant tout ce temps-là. Et la désinfection a coûté plus cher qu'ils ne l'avaient imaginé.

— Et aujourd'hui ? Les salles d'opération sont ouvertes ?

— Oui, mais il faudra encore quelques semaines pour que les médecins reprennent confiance. Pour qu'ils voient que le problème est réglé.

— Est-il vraiment réglé ?

— Oui. D'après ce que j'ai compris.

— Il y a un mois, tu disais déjà comprendre la situation, et tu savais combien d'argent il fallait pour tout arranger. Mais tu te trompais. Pourquoi es-tu sûr de toi aujourd'hui ?

— Je ne sais pas, dit Michael avec un haussement d'épaule. Je te répète juste ce qu'on m'a dit.

— Combien d'argent il faudrait pour arriver à l'introduction en Bourse ?

— On m'a demandé deux cent mille dollars.

Vinnie soutint de nouveau le regard de Michael, qui capitula le premier et baissa les yeux sur son assiette. Vu les circonstances, il ne savait pas ce qu'il devait faire : entamer son repas, ou ne pas y toucher ? Il ne voulait surtout pas donner l'impression à Vinnie, qui était parfois assez chatouilleux sur les questions de bienséance, de lui manquer de respect.

Vinnie rompit tout à coup le silence :

— Mange !

Michael n'avait pas faim, mais il prit la fourchette et se força à avaler une pleine bouchée de spaghettis.

Vinnie inclina le buste en avant, l'air menaçant.

— Je ne suis pas du tout content. Je commence à me demander si tu me prends pas pour ton larbin. D'abord tu débarques ici pour réclamer de l'argent, ensuite tu m'appelles au sujet d'un comptable qui veut jaser devant les autorités boursières au sujet de vos problèmes de trésorerie, et maintenant tu réclames encore plus d'argent. Quand est-ce que ça va s'arrêter ?

— Je ne m'attendais pas à tous ces problèmes, dit Michael pour se défendre. Mais c'est toujours un investissement extraordinaire. Fais-moi confiance ! Sinon, je n'y aurais pas mis ton argent. J'y ai même investi à peu près tout ce que je possède pour bétonner ma propre position.

— Très franchement, je me contrefous de ta situation financière. Je pense à l'argent dont je suis responsable. Je ne veux pas le perdre. J'aurais des comptes à rendre.

— L'argent ne sera pas perdu, répliqua Michael d'un ton ferme, en dépit des doutes qui l'accablaient. Le pire cas de figure, ce serait un report de l'introduction en Bourse.

— Il n'en est pas question, et je crois avoir fait ce qu'il fallait pour l'éviter. J'ai déjà placé deux cent cinquante mille dollars supplémentaires. Je m'occupe aussi du comptable...

— Tu ne lui as pas encore parlé ? l'interrompit Michael avec inquiétude.

— Oh, si ! Je lui ai parlé. Franco et Angelo aussi lui ont parlé.

— Il refuse de coopérer ?

— Je ne dirais pas ça. Je suis absolument certain qu'il n'enverra

pas le formulaire dangereux. Hélas, il reste encore une inconnue. Sa secrétaire détient une copie du document. On va sans doute devoir lui parler.

— Je n'aurais jamais pensé à ça, admit Michael. Bonne idée !

Il était soulagé. Il n'avait aucune envie de voir resurgir un problème qu'il pensait résolu. Quant à la méthode employée par Vinnie pour convaincre ces gens... il préférait ne pas en savoir trop. Son imagination lui laissait entrevoir des choses déjà bien assez inquiétantes à son goût ; c'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles l'imbroglio actuel le rendait aussi nerveux.

— Le truc, Mikey, c'est que je fais largement ma part du boulot. Et j'aimerais que tu fasses la tienne. S'il faut davantage d'argent pour renflouer Angels Healthcare jusqu'à l'introduction en Bourse, tu utilises ton propre cash.

— Mais...

— Y a pas de mais, Mikey, l'interrompt calmement Vinnie. On se connaît depuis de longues années, mais là c'est les affaires. Je veux que cette introduction en Bourse se passe comme prévu. Tu es un bon vendeur et tu m'as fait miroiter des résultats alléchants. Si Angels Healthcare ne connaît pas le succès que tu m'as promis, je te le reprocherai et on sera plus amis. À ce moment-là, tu ne traiteras plus qu'avec Franco.

Michael essaya de déglutir, mais il avait la gorge paralysée. Et trop sèche. Il saisit son verre pour boire une généreuse lampée de vin.

Le commissaire Lou Soldano regarda sa montre. Bientôt une heure et demie, et il n'avait pas encore déjeuné. Il ne devait pas s'étonner d'entendre son estomac gronder. Le matin, après sa visite à l'Institut médico-légal, il était rentré en voiture à son appartement de Prince Street, dans SoHo, pour s'effondrer sur le canapé. Tellement épuisé qu'il n'avait même pas réussi à atteindre la chambre pour dormir dans son lit.

À son réveil, à midi, il avait simplement bu un peu de café entre la douche et le rasage. Il avait appelé l'Institut, curieux de connaître les résultats des deux autopsies effectuées par Jack après celle du noyé anonyme. Jack étant encore dans la fosse, c'est-à-dire indisponible, il avait demandé à être mis en relation avec le brigadier Murphy, l'agent de liaison de la police new-yorkaise à l'Institut. Son plus gros souci, aujourd'hui, c'était cet homme d'origine asiatique tué d'une balle dans la nuque dans le style de la mafia. Il voulait savoir si Murphy avait eu

la moindre information à son sujet par le Service des personnes disparues. Ce n'était pas le cas. La mort de ce type semblait passer complètement inaperçue, et Lou était de plus en plus intrigué. Cette affaire l'intéressait particulièrement, en outre, car il voulait empêcher que de trop nombreux cadavres ne remontent à la surface. En plus de la méthode d'exécution, le fait que le gars ait été jeté à l'eau loin du rivage renforçait la thèse du crime mafieux. Au printemps, en été et à l'automne, ces macchabées aboutissaient en général dans un trou creusé ici ou là dans les forêts du nord de l'État. En hiver, quand le sol était gelé, ils étaient balancés à l'eau dans le port ou, si les tueurs disposaient d'un bateau, quelque part au milieu de l'Hudson – et parfois aussi loin que le pont de Verrazano qui en barre l'estuaire avant l'océan Atlantique.

Affamé, Lou commença à chercher des yeux l'enseigne d'un fast-food. Il était au volant de sa vieille Chevrolet Caprice de fonction, à laquelle il était très attaché car c'était désormais son seul lien avec sa vie précédente, depuis qu'il était divorcé et que ses deux gamins fréquentaient la fac.

— Mince alors ! Johnny's Sub existe encore ! s'exclama-t-il en apercevant le snack-bar sur sa gauche.

Il mit le clignotant et ralentit brusquement, pour entendre aussitôt le klaxon agressif d'une voiture qu'il avait obligée à piler juste derrière son pare-chocs. Il baissa la vitre et, d'un geste de la main, indiqua calmement à l'automobiliste en colère de le dépasser. Le type le doubla en faisant rugir son moteur, sans cesser de klaxonner ; quand il passa à côté de Lou, il lui tendit son majeur.

— Certaines choses ne changeront jamais, murmura Lou philosophiquement.

Il se trouvait dans le quartier de Corona, au cœur du Queens, un environnement qui lui était sans doute plus familier qu'aucun autre. Non seulement il avait grandi juste à côté, dans le quartier de Rego Park, mais il avait aussi passé énormément de temps dans le Queens, plus tard, quand il avait été nommé à l'unité spécialisée dans la lutte contre la mafia après avoir été agent en uniforme pendant trois ans. On l'avait envoyé là parce qu'il connaissait bien le coin, et que les organisations mafieuses y avaient de nombreuses activités. Il était resté six ans au sein de cette unité, montant peu à peu en grade avant d'être promu à la Criminelle.

Lou s'engagea sur le parking du snack-bar. En réalité, il s'agissait d'un simple stand planté au milieu d'un vaste terrain bitumé. Le client devait se garer et aller à pied au guichet pour commander. Quand son numéro apparaissait, il retournait prendre réception de son « sous-

marin » : un sandwich de trente centimètres de long, qu'il dévorait dans sa voiture. Lou se souvenait d'avoir été client là, à l'époque du lycée, quand il avait eu sa première guimbarde.

Dix minutes plus tard, il était le plus heureux des hommes : il s'offrait à la fois un grand moment de nostalgie et, pour le plaisir de ses papilles, le sous-marin qu'il préférait depuis toujours : le *Johnny's Meatball Extravaganza*. Le cœur battant, il se revit là un soir, très tard, alors qu'il était en terminale, en compagnie de Gina Pantanella. Garé tout au fond du parking, il avait dégusté le même sous-marin, puis il avait eu droit à une bonne partie de jambes en l'air.

Lou avait une autre raison d'être content : Johnny's Sub se trouvait juste en face du Neapolitan. Depuis qu'il avait travaillé contre la mafia, il savait que ce restaurant, de l'autre côté de l'avenue, servait de QG à Vinnie Dominick, l'homme qui dirigeait les affaires du clan Lucia dans le Queens. Lou savait aussi que le fragile équilibre entre les familles traditionnellement rivales – en l'occurrence, ici, les Lucia et les Vaccarro – était à présent menacé par l'irruption de nouveaux groupes mafieux, en particulier les gangs asiatiques de Flushing et de Woodside. Il voulait découvrir s'il y avait le moindre rapport entre cette situation et le noyé anonyme, et il pensait à Vinnie Dominick pour la simple raison que son homologue dans l'organisation Vaccarro, Paulie Cerino, était en taule. Cependant, ce n'était pas à Vinnie qu'il comptait parler ; il visait Freddie Capuso, un de ses larbins. Il avait recruté ce gosse à l'époque où il travaillait dans l'unité antimafia. Et il était encore en mesure de faire pression sur lui. Par le plus grand et le plus heureux des hasards, il avait découvert que Freddie vivait une dangereuse et fourbe existence d'agent double. Alors qu'il bossait officiellement pour Vinnie, il transmettait des informations à Paulie, parfois exactes, parfois farfelues. Lou s'était bien souvent demandé comment ce petit gars faisait pour s'endormir le soir. Quand l'une ou l'autre des familles découvrirait son trafic, il disparaîtrait purement et simplement, sans doute pour nourrir les poissons quelque part du côté du pont de Verrazano.

À vrai dire, Lou n'était pas certain que Freddie travaillait encore pour Vinnie ; il ignorait même s'il était encore en vie. Mais il avait l'intention de vérifier cela immédiatement. Il supposait que Vinnie se trouvait dans le restaurant, car il y avait une Cadillac noire garée en double file devant l'établissement. Seul petit problème, c'était un modèle ancien ; cela ne ressemblait pas beaucoup à Vinnie.

Lou cessa tout à coup de mastiquer. Un homme venait de sortir du restaurant. Il crut tout d'abord que c'était Vinnie, à cause de sa coupe de cheveux et de son costume. C'était étrange, car Vinnie ne s'exposait jamais dehors sans ses gardes du corps. L'homme traversa la rue en

courant – venant droit vers Lou, qui se rendit compte à ce moment-là qu'il ne s'agissait pas de Vinnie. C'était un gars qu'il ne connaissait pas. Son comportement était un peu louche. Il semblait très nerveux, ou très angoissé, ou les deux. Lorsqu'il commanda l'ouverture à distance de sa voiture, un gros 4 x 4 Mercedes, il jeta des coups d'œil anxieux de chaque côté de l'avenue, puis en direction du restaurant. Trois secondes plus tard il démarrait, faisait demi-tour sur la double ligne continue et accélérail en direction de Manhattan. Lou essaya de relever le numéro de la plaque, mais trop tard. Il n'aperçut qu'un chiffre et une lettre, « 5V », et le fait qu'il s'agissait d'une immatriculation de l'État de New York.

Il reporta son attention sur le restaurant, s'attendant à voir un des gars de Vinnie jaillir dans la rue pour se lancer à la poursuite de l'homme à la Mercedes. Mais non. Tout était calme. Lou se détendit, carré contre le dossier de son siège, et mordit de nouveau dans son sous-marin. Que s'étaient-ils donc raconté, Vinnie et le sosie de Vinnie, pour rendre ce dernier aussi nerveux ? Lou supposa qu'ils avaient parlé d'argent. Sans doute une dette de jeu, vu les fringues et la voiture du bonhomme. Auquel cas le gars avait raison d'être anxieux. Vinnie et ses amis ne toléraient pas que leurs débiteurs les fassent lanterner. C'était fondamental, sinon leur empire se serait effondré comme un château de cartes. Par association d'idées, Lou se demanda s'il s'agissait du même genre de problème dans le cas du noyé anonyme. Peut-être cette mort ne signalait-elle pas le début d'une guerre des gangs, mais la simple élimination d'un parasite.

Il cessa à nouveau de mâcher. Une Cadillac noire aux vitres teintées, très récente, venait d'apparaître sur sa droite. Elle ralentit et se rangea derrière la première. Lou posa son sous-marin à côté de lui, d'un geste si brusque que des morceaux de viande hachée et de tomate se répandirent sur le siège passager. Il ouvrit la portière et traversa la chaussée au pas de charge, tandis que le conducteur de la Cadillac contournait son véhicule pour gagner le restaurant.

Pour une fois, la chance était du côté de Lou : le conducteur, c'était Freddie Capuso. Et il était seul.

— Freddie, mon ami !

L'homme fit volte-face à l'instant où Lou arrivait à sa hauteur. Il blêmit et jeta des regards angoissés autour de lui, en particulier du côté de la porte du restaurant.

— Ça alors ! s'exclama Lou avec enthousiasme. Freddie ! Combien de temps ça fait, mon vieux ?

La dernière fois qu'il l'avait vu, c'était encore un gamin maigrichon qui se tenait les bras bizarrement écartés du torse, comme s'il avait la

poitrine trop musclée. Maintenant, c'était un homme. Enfin... plus ou moins.

— Merde, quoi, commissaire ! Qu'est-ce que vous foutez ici ?

— Je suis venu me payer un sous-marin en souvenir du bon vieux temps. Je passais souvent ici, autrefois, quand j'étais au lycée. Et tout à coup, je te vois te garer devant moi. Quelle coïncidence !

— C'est sympa, marmonna Freddie, mais je dois y aller.

— Pas si vite.

Lou lui saisit le bras d'une main tout en glissant l'autre vers son holster d'épaule. Il savait que ces petits mafiosi étaient aussi méchants qu'imprévisibles.

— Vous pouvez me faire tuer, si on me voit avec vous ! bafouilla Freddie.

— Je peux te faire tuer sur un simple coup de téléphone, mon ami. Je veux juste te parler deux minutes. Ma voiture est de l'autre côté de la rue, sur le parking de Johnny. Allons là-bas en vitesse. Nous pourrons parler discrètement.

Freddie jeta un regard dubitatif vers Johnny's Sub, puis tourna de nouveau la tête vers la porte du Neapolitan.

— Plus tu attends, plus tu augmentes les risques, dit Lou, et il le tira par le bras en direction de sa Caprice.

Freddie comprit qu'il n'avait pas le choix. Il hocha la tête, avant de traverser la rue au pas de charge. Quand Lou ouvrit la portière passager, Freddie vit les petits bouts de viande, de tomate et d'oignon sur le siège.

— C'est dégueu ! protesta-t-il. Pas question de m'asseoir ici !

Lou baissa les yeux vers l'intérieur de la voiture.

— Je comprends, mon garçon.

Il ferma la portière et ouvrit celle de derrière, fit signe à Freddie de grimper sur la banquette et prit place à côté de lui.

— Faites vite ! ordonna Freddie, comme s'il avait son mot à dire.

— Je vais essayer, répondit Lou, amusé par tant de fanfaronnade.

Primo, qui est le capo actuel du secteur pour les Vaccarro ? Je ne suis plus au parfum.

— Il s'appelle Louie Barbera, mais c'est seulement à titre provisoire. Paulie Cerino est censé sortir bientôt en liberté conditionnelle.

— Ah oui ? fit Lou qui n'était pas au courant.

— Putain, pourquoi vous venez m'emmerder avec ce genre de question ? Vous pourriez demander ça à des tas d'autres gens.

— Comment ça se passe entre Vinnie et Louie ?

Freddie poussa un petit rire narquois.

— C'est grave à ce point ? insista Lou.

— Quand Paulie s'est fait coffrer, Vinnie a battu les Vaccarro à plate couture. Surtout avec la came. Maintenant, ils essaient de récupérer leur ancien territoire.

— Et les Asiatiques ? Et les Hispaniques et les Russes ?

— Ils font chier tout le monde.

— Les trois groupes ?

— Surtout les Asiatiques. Ils font venir les drogues de l'Est plutôt que d'Amérique du Sud.

Lou entra dans le vif du sujet, mais veilla à ne livrer aucun détail :

— Il paraît qu'hier soir il y a eu une exécution. T'es au courant ?

Le garçon maigrichon se trahit en tournant nerveusement les yeux vers la porte du restaurant. Lou avait assez d'expérience pour deviner qu'il savait quelque chose.

— Exécution ? Non, je vois pas, dit Freddie d'un air peu convaincant.

— Allons ! Ne m'oblige pas à te menacer, et à appeler Vinnie en souvenir du bon vieux temps.

— OK, OK ! Je sais que quelqu'un s'est fait buter hier soir. Mais j'en sais pas plus !

— S'il te plaît, garçon. Ne fais pas trop durer le plaisir.

— Franchement, j'ignore qui c'était. Tout ce que je sais, c'est que le mec allait moucharder.

— Moucharder à propos de quoi ? Et devant qui ?

— Aucune idée.

— Tu te fous de ma gueule, là, ou merde ?!

— Sincèrement, je vous ai dit tout ce que je savais. C'est-à-dire presque rien. Vinnie est très énervé à cause d'une certaine affaire, mais je sais pas du tout ce que c'est. Il parle pas de ces machins-là, sauf à Franco Ponti.

Lou observa quelques instants ce gosse désespéré qui s'était plus ou

moins métamorphosé en homme au fil des ans. Il avait de la peine pour lui, d'une certaine façon, car il était sûr qu'il finirait un jour ou l'autre dans une benne à ordures. Freddie jouait sur les deux tableaux, mais il n'était pas assez intelligent pour profiter de ses magouilles sur le long terme. Lou était en colère contre lui, d'un autre côté, parce que, comme tous les petits désaxés de son genre, il appartenait à une minuscule minorité de gens qui donnait mauvaise réputation à l'ensemble des Italo-Américains.

— D'accord, dit-il. Maintenant, je veux que tu découvres l'identité du gars qui s'est fait buter. Je ne veux pas voir une guerre éclater entre les Lucia et les Vaccarro. C'est ça qui m'inquiète.

— J'ai aucun moyen de trouver ce genre d'info ! Vinnie n'en parle pas. Et si je lui pose la moindre question, il va se méfier.

— Ne t'adresse pas à Vinnie. Demande à Franco.

— C'est encore pire ! Vous savez bien que ce mec est cinglé.

— Débrouille-toi, dit Lou, et il tendit la main par-dessus les genoux de Freddie pour ouvrir la portière.

7

3 AVRIL 2007
14 H 20

D

ans le taxi qui l'emmenait à vive allure vers le nord de Manhattan, Laurie regardait distraitement la Deuxième Avenue défiler derrière la vitre. Elle était très préoccupée par la série de cas de SARM. Cette histoire, qu'elle avait prise à l'origine comme un moyen de convaincre Jack de retarder son opération du genou, s'était transformée en quelque chose de bien différent. Elle avait toujours l'intention de s'en servir comme argument auprès de Jack, mais elle sentait désormais que le problème avait une signification plus large. Et cette hypothèse l'électrisait. Laurie considérait que le rôle du médecin légiste était de faire parler les morts afin d'aider les vivants. Or cette nouvelle série de décès lui paraissait parfaitement à même de servir ce but. Si elle réussissait à découvrir pourquoi ces infections foudroyantes au SARM survenaient de façon si rapprochée dans le temps, et dans un nombre si limité de lieux, elle sauverait peut-être d'autres victimes potentielles.

Mais il y avait quelque chose de décourageant à suivre le fil de ces pensées. Pourquoi l'Institut n'avait-il pas détecté le problème plus tôt ? Laurie médita cette question quelques instants avant d'imaginer la réponse la plus probable : en toute logique, les légistes avaient un faible indice de méfiance vis-à-vis des infections staphylococciques. Elle non plus, sans doute, ne se serait pas posé de questions face au cas de David Jeffries si elle n'avait pas eu un intérêt personnel pour le problème qu'il représentait. Laurie savait que près de dix pour cent des patients hospitalisés aux États-Unis contractent une infection nosocomiale. Cela représente environ deux millions de malades par an

et près de quatre-vingt-dix mille décès. Quelque trente-cinq pour cent de ces infections sont dues au staph, dont une grande proportion de SARM. Bref, le problème était tout simplement trop banal pour susciter beaucoup d'agitation, surtout en ce moment où les bactéries avaient le vent en poupe.

Laurie fut interrompue dans ses réflexions par une violente secousse de la voiture, qui la fit presque décoller du siège. Si elle n'avait pas attaché sa ceinture de sécurité, sa tête aurait heurté le plafond.

— Désolé ! dit le chauffeur enturbanné en regardant dans le rétroviseur pour s'assurer qu'elle était indemne. C'est l'hiver. Il y a des nids-de-poule sur la chaussée.

Laurie fit la moue. Elle appréciait ces mots d'excuse, aussi désinvoltes fussent-ils, mais pas le style de conduite.

— Vous pourriez peut-être rouler un peu moins vite.

— Le temps, c'est de l'argent !

Sachant qu'il était inutile d'essayer de le faire changer d'avis, Laurie retourna à ses méditations. Elle se rendait à la clinique d'orthopédie Angels, qui se trouvait sur la Cinquième Avenue dans l'Upper East Side. À peu près à la même hauteur, coïncidence amusante, que l'immeuble de Jack et Laurie dans l'Upper West Side, de l'autre côté de Central Park. Avant de se mettre en route, elle avait travaillé d'arrache-pied pendant deux bonnes heures. Et si elle craignait quelque peu pour sa sécurité à bord de cette voiture, elle appréciait de profiter de ce moment de repos pour ainsi dire obligatoire, qui lui donnait l'occasion de mettre de l'ordre dans ses idées. En fin de matinée, elle avait enfin revu Arnold Besserman et Kevin Southgate ; ils lui avaient donné les noms de leurs six cas, ainsi que quatre dossiers de l'Institut et quatre dossiers médicaux sur six. Arnold lui avait aussi confié la courte monographie qu'il avait rédigée à titre personnel sur le SARM.

Laurie l'avait lue sans attendre. Elle en savait désormais un rayon sur cette bactérie. Elle la connaissait même mieux qu'avant ses examens d'anatomopathologie médico-légale, pour lesquels elle s'était bourré le crâne de quantités de données ésotériques, y compris sur le SARM et d'autres organismes staphylococciques. Comme Agnes Finn le lui avait expliqué, et comme le montrait la monographie d'Arnold, le staphylocoque doré est un pathogène instable et extraordinaire.

Laurie avait transmis à Agnes les numéros de dossier des cas d'Arnold et de Kevin, ainsi que ceux de George Fontworth, en lui demandant de retrouver les prélèvements congelés de toutes ces

autopsies pour les cultiver et les sous-typer comme elle le faisait déjà pour ceux de David Jeffries et des cas de Riva. Elle estimait qu'il était important de savoir si les bactéries impliquées se ressemblaient.

Elle avait aussi passé quelques coups de fil importants grâce aux numéros que Cheryl lui avait dégotés. D'abord la clinique d'orthopédie Angels, où Loraine Newman s'était montrée très serviable, comme Arnold et Cheryl l'avaient eux-mêmes observé. Loraine avait accepté de bon cœur de la recevoir l'après-midi même, à quatorze heures trente.

Ensuite, elle avait appelé une femme au CDC, le Dr Silvia Salemo, qui travaillait sur la bibliothèque nationale du SARM établie par le centre pour déterminer les caractéristiques génétiques des différentes souches, afin d'améliorer les stratégies de prévention et de contrôle pour cette bactérie. Le Dr Salemo collaborait en outre au Réseau national de sécurité sanitaire accessible sur le web, et c'était avec elle que Riva avait été en communication quelques semaines plus tôt. Elle s'était même chargée du sous-typage des isolats de Riva.

« Si j'ai bonne mémoire, il s'agissait du SARM communautaire. Ce n'était pas le SARM nosocomial qu'on trouve d'habitude en milieu hospitalier, avait dit Silvia, quand Laurie lui avait demandé si elle se souvenait de ces cas. Attendez, je regarde sur l'ordinateur... OK, les voilà ! SARM communautaire, USA400, MW2, SCCmecIV, LPV. Maintenant, ça me revient. C'est un organisme particulièrement virulent. Peut-être un des plus virulents que nous ayons jamais vus. Surtout avec la toxine LPV !

— Le Dr Mehta vous a peut-être dit que ces deux cas venaient de deux cliniques différentes. Vous en souvenez-vous ?

— Non. Je croyais qu'ils venaient du même établissement.

— Il y a bel et bien deux cliniques. Trouvez-vous cela étonnant ?

— Eh bien... ça donne à penser que les patients se connaissent, ou qu'ils avaient en commun une tierce personne.

— C'est-à-dire que vous croyez qu'il ne s'agissait pas d'une infection nosocomiale ?

— Techniquement, pour qu'une infection soit considérée comme nosocomiale, le patient doit être resté à l'hôpital plus de quarante-huit heures.

— Mais ce n'est qu'une définition technique, justement. Je veux dire que ces patients pourraient quand même avoir attrapé la bactérie à la clinique, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Cette définition sert davantage des objectifs

statistiques que scientifiques. Mais subir une telle infection dans les vingt-quatre heures qui suivent l'admission à l'hôpital... Nous sommes quand même obligés de penser que la bactérie faisait déjà partie de la flore du patient. »

Laurie lui avait parlé des autres cas de son tableau : tous ces gens morts en moins de vingt-quatre heures et, en tout cas pour ceux dont le sous-typage était déjà disponible, terrassés par le SARM communautaire. Silvia avait répondu que cela confirmait l'hypothèse selon laquelle les patients avaient très probablement apporté la bactérie avec eux. Elle avait ajouté que cette étrange série de cas l'intéressait tout de même beaucoup et qu'elle était étonnée de ne pas en avoir entendu parler. Elle avait proposé à Laurie de lui apporter toute l'aide dont elle aurait besoin, elle avait pris son numéro direct à l'Institut et promis de la rappeler après avoir demandé à ses collègues du CDC s'ils avaient connaissance de cette petite épidémie. Enfin, elle avait dit qu'elle jetterait de nouveau un œil sur les échantillons de Riva, pour voir s'il s'agissait rigoureusement de la même bactérie ou de deux souches très proches.

Pour finir, Laurie avait appelé la Joint Commission on Accreditation of Healthcare Organizations. Cheryl n'avait pas réussi à lui trouver un interlocuteur précis. Après avoir été trimbalée plusieurs minutes de poste en poste et avoir entendu à chaque fois le nom d'une *autre* personne susceptible de l'aider, elle avait renoncé, vaincue pour le moment par l'inertie bureaucratique de cette organisation.

Arrivé à destination, le taxi se rangea au bord du trottoir. Laurie tendit le montant de la course et un pourboire au chauffeur. En descendant de la voiture, elle découvrit une impressionnante tour ultra-moderne. La façade était en plaques de verre vert entrecoupées de nervures verticales de granit de la même couleur. Le nom – Clinique d'orthopédie Angels – était gravé sur un linteau de marbre au-dessus de l'entrée. Un portier en livrée se tenait là. Une allée, sur le côté, menait à l'entrée de service et au parking à plusieurs niveaux situé à l'arrière du bâtiment.

L'intérieur était encore plus impressionnant. Laurie eut davantage l'impression de pénétrer dans un hôtel Ritz-Carlton que dans une clinique. Exactement comme Jack le lui avait dit le matin même. Le sol était en bois et en marbre. Le bureau d'accueil ressemblait à la réception d'un cinq étoiles. Laurie fut étonnée, cependant, de trouver le hall désert. Il n'y avait pas l'agitation et le brouhaha qui règnent habituellement dans une clinique ou dans un hôpital. À part les deux hommes en costume clair qui se tenaient côte à côte derrière la réception, seulement deux personnes étaient assises l'une en face de l'autre dans de vastes canapés.

Laurie s'avança jusqu'à la réception, les deux messieurs la reçurent avec déférence. Elle demanda à voir Loraine Newman, donna son nom et précisa qu'elle avait rendez-vous.

— Certainement, madame, répondit l'un d'eux.

Il décrocha un téléphone, dit quelques mots, puis désigna une double porte à gauche des ascenseurs.

— Mlle Newman vous attend à l'administration.

Laurie le remercia et se dirigea vers la porte. Les locaux de l'administration étaient plus sobres, plus fonctionnels que le hall d'accueil, mais ils restaient nettement plus luxueux que ceux de n'importe quel établissement de santé qu'elle avait jamais vu. Elle découvrit une vaste salle, aussi large que longue, dont le couloir central était bordé de bureaux individuels aux murs de verre. Chacun était précédé d'une table de secrétariat. La majorité étaient occupées, mais les secrétaires ne semblaient pas débordées. Quelques-unes tapotaient sur le clavier de leur ordinateur ; la plupart bavardaient à voix basse.

L'une d'elles aperçut Laurie et lui demanda si elle pouvait l'aider. Au même instant, une porte vitrée s'ouvrit à sa droite sur une femme à l'allure énergique qui portait une blouse blanche par-dessus une jupe et un pull à col roulé marron. Elle précisa qu'elle était Loraine Newman et invita Laurie à entrer dans son bureau.

— Laissez-moi vous débarrasser de votre manteau !

Loraine faisait la même taille que Laurie, elle avait aussi la même corpulence et à peu près le même âge qu'elle. Ses cheveux, par contre, n'étaient pas châtain clair, mais bruns.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dit-elle pendant qu'elle mettait le manteau de Laurie sur un cintre avant de le glisser dans une petite penderie.

Laurie s'assit. Loraine passa derrière le bureau pour prendre place dans son fauteuil.

— C'est la première fois que je rencontre un médecin légiste, dit-elle avec le sourire. Votre boulot m'impressionne beaucoup.

— Nous ne sortons pas souvent de l'Institut. Le travail à l'extérieur, sur les lieux des décès, est en général assuré par nos enquêteurs médico-légaux.

Laurie eut un frisson désagréable en songeant à Bingham, qui se mettrait sûrement en rogne s'il apprenait où elle se trouvait en ce moment.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda Loraine. Je suppose que vous êtes ici à cause du regrettable décès par infection au SARM que nous avons eu hier.

— En effet, mais pas seulement. J'ai autopsié M. Jeffries ce matin. L'infection était extraordinaire, pour le moins. Surtout quand on songe à la rapidité avec laquelle elle l'a dévoré de l'intérieur.

— Vous n'avez pas idée à quel point nous sommes bouleversés. Non seulement à cause de la disparition tragique d'un homme qui était par ailleurs en bonne santé, mais aussi parce que ce décès s'est produit en dépit des efforts considérables que nous fournissons depuis de nombreuses semaines pour éviter de tels accidents.

— Un de mes collègues m'a parlé des mesures que vous avez prises en ce sens, en effet. J'imagine que cela doit être très décourageant. D'autant que vous avez déjà eu, à ma connaissance, onze cas identiques dans votre clinique.

— Décourageant ? répéta Loraine avec un soupir. Le mot est faible. Avez-vous découvert quoi que ce soit, durant l'autopsie, qui pourrait nous aider ? Quand vous avez téléphoné, j'espérais que ce serait le cas.

— Hélas non.

— Alors pourquoi êtes-vous venue ici ?

Laurie se trémoussa nerveusement sur sa chaise. Même si le ton de son interlocutrice était loin d'être hostile, elle se demanda tout à coup avec embarras pour quelle raison, au juste, elle avait estimé cette visite si nécessaire. Pendant quelques instants, elle se sentit stupide.

— Je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise, reprit Loraine d'un ton agréable.

— Ce n'est pas vous. Ce matin, après avoir fait l'autopsie, j'ai découvert par hasard tous les autres cas survenus depuis trois mois et demi. Il m'a semblé que... qu'il fallait faire quelque chose. Je crains que l'Institut et les autres services de la ville n'aient pas pris la mesure de cette petite épidémie, et n'aient donc pas été à la hauteur vis-à-vis de vous. C'est aussi notre boulot de ne pas laisser ce genre de choses passer entre les mailles du filet.

— J'apprécie votre sens des responsabilités. Mais, dans le cas présent, je ne pense pas que vous devriez vous tracasser de cette façon. Nous, nous avons pris la mesure de ce drame et, croyez-moi, nous avons fait tout ce qui est possible. Et quand je dis *tout*, je ne plaisante pas. Nous avons même engagé à plein temps un médecin hygiéniste indépendant. Pour ma part, en tant que chef du service

d'hygiène de cette clinique, je me suis personnellement attaquée au problème dès le premier jour. Nous avons interrogé tout le monde : le personnel médical, les infirmières, les techniciens, les gens des labos, etc. Notre comité d'hygiène se réunit tous les quinze jours depuis le premier cas. Nous avons même fermé nos salles d'opération pendant un certain temps et arrêté toutes les opérations chirurgicales et les gestes invasifs.

— C'est ce que j'ai entendu dire, intervint Laurie. Je m'y connais assez mal en épidémiologie, mais il y a plusieurs choses qui me tracassent dans cette série de cas.

— Par exemple ?

Laurie prit quelques instants pour mettre de l'ordre dans ses idées. Elle avait peur de paraître naïve, vu ses connaissances très limitées en épidémiologie.

— D'abord, l'épidémie continue en dépit de tous les efforts que vous avez fournis pour l'endiguer. Ensuite, le cas de David Jeffries et de nombreux autres sont des cas de pneumonie primaire, ce qui est assez extraordinaire, je crois, avec le staph. Troisièmement, les cliniques Angels sont apparemment les seules à être touchées par cette petite épidémie. Vous savez que les autres cliniques de votre compagnie ont des cas similaires, n'est-ce pas ?

— Bien entendu. J'ai déjà eu de nombreuses réunions avec mes homologues des deux autres cliniques. Nous nous entretenons régulièrement les uns avec les autres. C'est moi, d'ailleurs, qui ai encouragé la PDG d'Angels Healthcare, le Dr Angela Dawson, à engager un médecin hygiéniste indépendant pour coordonner nos efforts. Je l'ai recommandé en particulier parce que le problème survenait dans nos trois établissements.

— Ce médecin hygiéniste, est-ce le Dr Cynthia Sarpoulus ?

— Oui. Pourquoi ?

— Je me souviens d'avoir entendu un de mes collègues de l'Institut citer son nom. Il a bavardé avec elle il y a environ un mois.

— Le Dr Sarpoulus est une des grandes autorités en épidémiologie. Elle a cosigné un texte très important sur les programmes de contrôle des infections nosocomiales. Quand elle a été recrutée, j'étais certaine que nous étions tirés d'affaire.

— Mais ce n'est pas le cas.

— Malheureusement non, admit Loraine.

— Hmm... Revenons-en à mes soucis de néophyte...

— Je ne dirais pas que vous êtes une néophyte, docteur Montgomery, l'interrompt Loraine en souriant. Mais je vous en prie, continuez.

— Il y a une heure, j'étais au téléphone avec un médecin du CDC qui a sous-typé les staphs de deux de vos cas survenus il y a plus d'un mois. Dans deux cliniques différentes. Le CDC utilise des méthodes d'analyse sophistiquées, qui ont montré qu'il s'agissait du même staph dans les deux cas. Le médecin m'a promis de confirmer la chose avec des analyses encore plus poussées et de me rappeler dès que possible. S'il s'agit de la même souche de SARM, eh bien... D'après mes maigres connaissances en épidémiologie, et contrairement à ce que pense ce médecin, cela m'inciterait à croire qu'un porteur de cette souche-là fréquente les deux cliniques. D'où la question suivante : certains membres du personnel d'Angels Healthcare se rendent-ils de manière régulière dans vos trois établissements ?

— Waouh, fit Loraine, l'air impressionné. Vous plaisantez, n'est-ce pas, quand vous dites ne pas connaître grand-chose à l'épidémiologie ?

— Je ne sais que ce que j'ai été obligée d'apprendre pour mes examens.

— Bien entendu, nous avons pensé à un porteur unique qui serait la source du problème. Nous y pensons tellement, à vrai dire, que nous dépistons tout le monde très régulièrement : le personnel médical, le personnel de service, et en particulier les individus qui vont souvent dans les trois cliniques. Une des méthodes de rationalisation des dépenses inventées par la fondatrice de notre compagnie consiste à centraliser les services de blanchisserie, les services techniques, les laboratoires, l'infirmerie, la restauration, etc. Chaque service a un directeur dont le bureau se trouve au siège d'Angels Healthcare, mais qui se rend régulièrement dans les trois cliniques. Tous ces gens sont dépistés très souvent, pour la raison même que vous venez d'avancer.

— Certains sont-ils porteurs du staph ?

— Bien sûr. Nous avons environ vingt pour cent de tests positifs, ce qui correspond au chiffre moyen attendu dans la population normale. Pour être précis, il faut dire que la valeur est un peu plus élevée dans le personnel médical. Tous les porteurs sont traités à la mupirocine jusqu'à ce qu'ils soient débarrassés du staph.

— Parmi les résultats positifs, avez-vous trouvé des porteurs du SARM communautaire ?

— Beaucoup !

— Savez-vous si la souche détectée est parfois la même que celle qui tue vos patients ?

— Notre typage est effectué avec un système VITEK, par la résistance aux antibiotiques. Mais la réponse est oui, nous tombons parfois sur le même SARM.

— La résistance aux antibiotiques ? Ce n'est pas une méthode particulièrement précise, en terme de différenciation des souches.

— J'en suis bien consciente. Mais comme nous traitons tous les porteurs de staph, nous n'accordons pas énormément d'importance à la différenciation des souches.

— Ce n'est peut-être pas utile, en effet, convint Laurie. Avez-vous fait typer certains isolats par le CDC ?

— Non.

— Pourquoi ?

— La décision a été prise par la direction. Je suppose, comme je l'ai dit, que c'est parce que nous traitons *de toute façon* tous les porteurs. Donc... cela ne nous apporterait rien de plus de caractériser davantage les bactéries. En outre, nous avons déjà mis en application toutes les procédures de contrôle des infections connues à ce jour.

— Avez-vous prévenu le CDC que vous aviez cette série de cas de SARM ?

— Non.

— Et la Joint Commission ? L'avez-vous informée ?

— Non plus. Elle ne demande ce genre d'informations que si le taux général d'infection dépasse les quatre pour cent sur une certaine période de surveillance.

— Qui est de... ?

Lorraine hésita, l'air aussi ennuyé que si Laurie lui avait demandé de révéler un secret d'État.

— Vous n'êtes pas obligée de me répondre, si cela vous ennuie. Je ne sais même pas pourquoi je vous ai posé la question.

— Et moi, je ne sais pas pourquoi je tergiverse. La période est d'un an.

— Mais sur la période des trois derniers mois, le taux est peut-être bien supérieur à quatre pour cent.

— C'est possible, admit Lorraine. Je n'ai pas examiné les chiffres.

— Et les autorités sanitaires de la ville de New York ? demanda encore Laurie. Je présume que vous les avez averties.

— Bien sûr. L'épidémiologiste de la ville, le Dr Clint Abelard, est

venu nous rendre visite plusieurs fois. Il a toujours été très impressionné par les mesures que nous prenions et il n'avait aucune suggestion à faire. Ce qui n'a rien d'étonnant, puisque nous avons tout essayé !

— Très intéressant...

Laurie se sentait mieux qu'avant le début de la conversation, car Lorraine ne s'était moquée d'aucune des idées qu'elle avait avancées. D'un autre côté, elle n'avait rien dit de ses autres théories – les plus extravagantes.

— Pourriez-vous me faire visite votre clinique ? Elle est vraiment très chic. Je n'en ai jamais vu de pareille.

— Certainement, répondit Lorraine avec enthousiasme. Nous en sommes tous très fiers. D'autant que nous en sommes tous propriétaires, d'une certaine façon.

— Ah oui ? De quelle façon, au juste ?

— Notre PDG, le Dr Dawson, nous a donné un petit portefeuille d'actions à chacun au moment où nous sommes entrés dans la compagnie. Ce n'est pas énorme, mais ç'a quand même une certaine valeur symbolique. Et ça pourrait évoluer dans le bon sens dans un avenir proche. La compagnie doit entrer en Bourse d'ici quelques semaines. Si tout se passe bien, mon minuscule paquet d'actions vaudra peut-être quelque chose.

— Hmm... alors je dirai une petite prière pour votre introduction en Bourse.

— Merci. D'après les dernières rumeurs, tout devrait très bien se passer de ce côté-là.

— Pouvons-nous faire la visite dès maintenant ?

— Sans problème.

Lorraine se leva et se dirigea vers la porte du couloir. Laurie la suivit.

— Que voudriez-vous voir ? demanda Lorraine, tandis qu'elles quittaient les locaux de l'administration. Cette clinique est plus luxueuse que la majorité des cliniques ou des hôpitaux, mais fondamentalement, elle leur ressemble beaucoup.

— Sauf qu'il n'y a pas d'urgences.

— C'est vrai, nous n'avons pas de service d'urgences. Nous sommes une clinique chirurgicale. Notre but n'est pas d'accueillir tous les malades.

— Et un service de réanimation ?

— Nous n'avons pas de réanimation proprement dite. En cas de besoin, nous pouvons isoler une partie de la salle de surveillance post-interventionnelle. Et si elle est trop pleine, nous envoyons les patients au University. Ça permet de faire de grosses économies.

— Je n'en doute pas.

Laurie ne voulait pas se montrer impolie, mais l'idée que la clinique n'ait pas de véritable service de réanimation la troublait.

Elles s'immobilisèrent devant les ascenseurs.

— Difficile de ne pas être frappé par la tranquillité des lieux, observa Laurie. Il y a vraiment très peu de monde...

— Parce que nous n'avons presque plus de patients. Le nombre d'admissions n'a cessé de chuter depuis le début de la crise du SARM. Le pire moment, bien sûr, ç'a été quand les salles d'opération étaient complètement fermées. Pendant cette période, tout le personnel de l'hôpital se consacrait à la désinfection. Même le directeur.

— Mais aujourd'hui, les salles d'opération sont ouvertes, n'est-ce pas ?

— Oui, sauf celle où M. Jeffries a été opéré.

— A-t-il été le seul patient opéré hier dans cette salle ?

— Non. Il y a eu deux autres opérations après la sienne.

— Et les patients se portent bien.

— Ils sont en pleine forme, affirma Loraine. Je devine ce que vous pensez. Nous sommes tous très perplexes.

— Si vous recevez si peu de patients, cela signifie-t-il que certains de vos chirurgiens préfèrent opérer ailleurs ?

— Hélas oui.

— Et le Dr Anderson ?

— Il fait partie des braves. Je devrais plutôt dire des *loyaux*. Il continue d'opérer ici très régulièrement.

Laurie hocha la tête. Tout à coup, elle eut l'idée fantasque d'attacher Jack au lit, pendant qu'il dormirait, dans la nuit de mercredi à jeudi. Plus que jamais, elle était déterminée à l'empêcher de subir cette opération du genou.

— Alors, que voulez-vous voir ? demanda Loraine.

— Et si nous commençons par le système de filtration et de distribution de l'air ?

Lorraine écarquilla les yeux.

— Le système HVAC ? Vous plaisantez ?

— Non, je suis sérieuse. Les salles d'opération et la salle de réveil ont-elles un système de climatisation distinct de celui du reste de la clinique ?

— Absolument. C'est un équipement ultramoderne. Le HVAC des salles d'opération est conçu pour recycler l'air toutes les six minutes, ce qui serait inutile pour le reste de la clinique. Même les laboratoires ont leur propre système, bien que la cadence de recyclage de l'air y soit inférieure.

— J'aimerais beaucoup y jeter un œil, dit Laurie. Surtout sur le système des salles d'opération.

— Eh bien... je ne vois pas de raison de ne pas y aller ! répondit Lorraine avec bonne humeur.

Elles montèrent dans l'ascenseur. Lorraine appuya sur le bouton du quatrième étage, expliquant à Laurie que le deuxième était l'étage des services de consultation externe, qu'au troisième il y avait les salles d'opération et le stock central, et que le quatrième abritait les labos et les services techniques – avec le système HVAC et la distribution de divers gaz pour les salles d'opération et les chambres des patients. Au-dessus, il n'y avait que des chambres. Le tout dernier niveau était celui de la section VIP de la clinique : des chambres un peu plus grandes, une décoration plus sophistiquée qu'ailleurs. Mais le service aux clients, insista Lorraine, était le même partout.

— Toutes les cliniques Angels sont-elles conçues sur le même modèle ? demanda Laurie.

— Elles sont pour ainsi dire identiques. Comme le seront les six nouvelles cliniques dont la construction doit démarrer prochainement. Trois à Miami et trois à Los Angeles.

— Waouh !

L'édifice l'impressionnait, mais elle réprouvait tout ce luxe qui représentait l'énorme quantité d'argent dont étaient privés des établissements de soins complets et polyvalents, tels l'hôpital University ou le Manhattan General, qui avaient bien de la peine à joindre les deux bouts. Angels Healthcare, à l'instar de toutes les compagnies de cliniques spécialisées, ne s'intéressait qu'aux patients rentables, très correctement assurés, qui avaient un problème médical sérieux mais ponctuel ; elle ignorait les malades en situation précaire et les malades chroniques. En outre, les fortunes amassées par les propriétaires de ces compagnies sortaient du système de santé, ce qui

laissait au final encore moins d'argent disponible pour les soins aux malades.

— Nous y sommes, dit Loraine quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Les salles des services techniques sont à gauche.

Par contraste avec la déco d'hôtel cinq étoiles du hall d'accueil, l'aménagement du quatrième étage était la quintessence du minimalisme high-tech : laque blanche rutilante et immaculée sur toutes les surfaces. Les chaussures des deux femmes cliquetaient sur le revêtement de sol composite ; le bruit résonnait entre les murs nus. Il n'y avait aucun élément décoratif, ni même le moindre panneau d'information. Rien que des portes blanches, toutes fermées. Seule touche de couleur, les appliques lumineuses réglementaires des issues de secours, en lettres rouges, à chaque extrémité du long couloir.

— Je crois savoir pourquoi notre système HVAC vous intéresse, dit Loraine.

— Ah oui ?

Pour sa part, Laurie n'était pas très sûre de la raison pour laquelle elle avait demandé à venir ici. Ses connaissances en matière de systèmes de ventilation, de distribution et de climatisation de l'air se limitaient à ce qu'elle avait appris pendant la rénovation du petit immeuble en grès brun dont Jack et elle étaient propriétaires.

— Vous vous demandez si les infections au SARM n'auraient pas pour origine une contamination par voie aérienne. Encore une preuve, à mon avis, que vous n'êtes pas la néophyte que vous pensez être en épidémiologie. Mais permettez-moi de vous rassurer. Nous avons aussi pensé à cette hypothèse, et nous avons analysé l'eau des bacs à condensats, à plusieurs reprises, pour y dépister le staph. Nous l'avons même fait ce matin, une fois de plus, à cause de la tragédie d'hier.

— L'une de ces analyses a-t-elle eu un résultat positif ?

— Non, pas la moindre ! dit Loraine avec un soupir. Le staph n'est pas un agent pathogène aéroporté, en tout cas il n'est pas considéré comme tel, mais cela ne nous a pas empêchés d'envisager cette possibilité. Et bien que les analyses n'aient rien détecté, nous avons *quand même* vidé tous les bacs à condensats pour les traiter.

— Moi non plus, je ne pensais pas que le staph pouvait se diffuser par voie aérienne. Mais comme nous avons des pneumonies primaires dans plusieurs cas, il faut envisager qu'il puisse l'être.

— Je ne peux pas vous contredire, en tout cas pas d'un point de vue académique. Mais il y a un problème pratique. Je dirige un service d'hygiène interdépartemental, qui est, comme son nom

l'indique, « interdépartemental ». Je travaille avec des gens de tous les secteurs de la clinique : les soins, les cuisines, les services techniques, etc. En ce moment, le représentant du personnel médical est un chirurgien. Quand nous nous sommes demandé si le staph pouvait se répandre par voie aérienne, et si le système HVAC était impliqué, ce chirurgien nous a aussitôt rembarrés en soulignant un détail essentiel. Les patients qui ont une anesthésie générale, soit avec intubation endotrachéale, soit avec masque laryngé, ne respirent jamais l'air de la salle d'opération. L'air qui rentre dans leurs poumons provient d'une source indépendante, par un tuyau d'alimentation dédié.

— Ils ne respirent jamais l'air ambiant ? demanda Laurie, étonnée.

En ce cas, adieu la seule théorie qu'elle avait en tête pour expliquer la contamination...

— Jamais, affirma Loraine.

Elle s'immobilisa devant une porte antibruit. À hauteur de regard, une plaque blanche gravée de lettres noires annonçait : *Services techniques*.

— Je vous préviens, à l'intérieur c'est assez bruyant.

Laurie hocha la tête, tandis que Loraine poussait le lourd battant. Elles entrèrent dans une vaste salle, très haute de plafond, aux murs de béton nu. Un enchevêtrement monstrueux de tuyaux suspendus au plafond lançait des tentacules en direction de divers appareils et réservoirs multicolores installés par terre ou fixés aux murs. Certains tuyaux étaient entourés d'isolant, d'autres nus. Des conduites beaucoup plus grosses, elles aussi entremêlées, entraient ou sortaient de plusieurs centrales de traitement d'air de la taille d'une petite voiture, posées au sol sur des coussinets en caoutchouc.

— Voulez-vous voir quelque chose en particulier ? cria Loraine.

— Quelle centrale alimente les salles d'opération ? répondit Laurie en élevant la voix à son tour.

Loraine l'entraîna dans un couloir relativement étroit qui s'enfonçait entre les machines. Celles-ci étaient manifestement très bien entretenues. À mi-chemin, elle tapota le flanc d'une des centrales de traitement d'air.

— Voilà ! Le réfrigérant arrive des condenseurs qui sont sur le toit, et l'eau chaude vient des chaudières du sous-sol.

— Comment accède-t-on au bac à condensats ?

— Par cette porte, cria Loraine en pointant un doigt.

Elle en tourna la poignée et dut tirer dessus de toutes ses forces

pour vaincre l'effet de succion. Un sifflement aigu retentit à leurs oreilles quand le battant s'entrouvrit.

Laurie glissa la tête dans l'ouverture. Le souffle, à l'intérieur, lui agita violemment les cheveux en tous sens. Elle plaqua une main sur son front pour les empêcher de lui tomber devant les yeux.

— Là, vous voyez, c'est le bac à condensats, dit Loraine qui avait glissé un bras par-dessus l'épaule de Laurie pour désigner le bas des entrailles de la machine.

Laurie hocha la tête. Elle était intriguée, parce qu'elle savait que les bacs à condensats des climatiseurs étaient à l'origine de certaines contaminations aéroportées, comme par exemple la maladie des légionnaires, ou légionellose. Elle tourna la tête vers la conduite d'évacuation de l'air, où elle distingua un fin grillage.

— C'est un filtre, ça ? cria-t-elle.

— Il y en a deux !

Loraine lui fit signe de reculer, lâcha la porte qui se referma en claquant, fit quelques petits pas sur la gauche et pointa les index vers deux fentes verticales sur le flanc de la machine.

— Le premier est un filtre standard pour les particules de relativement grande taille. Le second est un filtre HEPA, capable de retenir les plus petites particules. Jusqu'à la taille des virus. Et pour anticiper sur votre prochaine question, nous avons testé les filtres HEPA, à de multiples reprises, pour voir s'ils contenaient des staphs. Deux fois seulement nous avons eu un résultat positif.

— S'agissait-il du SARM communautaire ?

— Oui, mais de toute façon ce n'est pas significatif.

— Pourquoi ?

— Parce que le filtre l'avait arrêté !

— Quelle est cette petite ouverture, au-delà du filtre ?

— C'est la trappe de nettoyage de la conduite d'évacuation. Nous briquons toute la tuyauterie une fois par an.

Deux mètres plus à gauche, la conduite d'évacuation se scindait en une multitude de tuyaux plus petits, semblables aux bras d'un poulpe, dont chacun allait vers une salle d'opération, une salle de réveil ou une salle d'attente avant le bloc opératoire. Laurie voyait cela de façon très précise, car chaque tuyau portait une plaque d'information en formica. Et comme la conduite principale, chacun possédait sa petite trappe de nettoyage.

— Quand ces canalisations ont-elles été nettoyées pour la dernière

fois ?

— Quand les salles d'opération étaient fermées.

Laurie hocha la tête. Laissant son regard errer jusqu'au bout de l'étroit couloir qui filait entre les machines, elle aperçut une porte au fond de la salle. Elle la désigna à Lorraine.

— Qu'y a-t-il, là-bas ?

— Une autre salle HVAC, à peu près semblable à celle-ci, sauf qu'elle renferme aussi nos générateurs électriques. Au fond de cette deuxième salle, il y a une porte qui donne sur un vestibule où se trouvent deux ascenseurs de service et une cage d'escalier de secours.

Laurie hocha de nouveau la tête, puis marcha jusqu'à l'autre extrémité de la centrale de traitement d'air qui alimentait les salles d'opération. Comme du côté efférent, la conduite d'alimentation en air possédait une trappe de nettoyage. Elle sourit à Lorraine et haussa les épaules.

— Je n'ai pas d'autres questions. C'est un ensemble très impressionnant. Et merci pour les explications sur les centrales. Vous avez l'air de bien vous y connaître !

— Dans le cadre de la formation à l'hygiène hospitalière, nous sommes obligés d'en apprendre plus que nous ne le souhaiterions sur le chauffage et la climatisation.

Lorraine fit signe qu'elle en avait assez de s'époumoner pour parler et pointa un doigt vers la sortie.

Dès que la lourde porte antibruit se referma derrière les deux femmes, le silence de la clinique presque vide parut les envelopper comme une invisible couverture. Laurie essaya tant bien que mal de se recoiffer ; elle avait la tête de quelqu'un qui revient d'une balade en décapotable.

— Maintenant, j'aimerais bien voir une chambre, dit-elle. À condition que vous ayez le temps, bien sûr ! Je ne veux pas vous prendre tout votre après-midi.

— Avec le peu de patients que nous avons en ce moment, j'ai largement le temps.

— La chambre de David Jeffries, peut-être ? Qu'en dites-vous ?

— Elle est en cours de désinfection. Nous pouvons y jeter un œil, mais je suis sûre que l'équipe de nettoyage s'y trouve en ce moment même.

— Alors une autre chambre. Ce sera parfait.

Cinq minutes plus tard, Laurie pénétrait dans une des chambres

standards de la compagnie Angels Healthcare. Comme le laissait présager l'atmosphère d'hôtel cinq étoiles du hall d'accueil, la pièce était somptueusement aménagée. Le lit, les autres éléments de mobilier et la décoration ne ressemblaient en rien à ce qu'on trouve d'habitude dans un hôpital ou une clinique. La télévision, un vaste écran LCD, offrait un bouquet de chaînes câblées de premier choix et l'accès haut débit à Internet. Le canapé en cuir pouvait se transformer en lit, au cas où un proche du patient souhaite passer la nuit sur place. Mais ce fut la salle de bains qui impressionna le plus Laurie. Elle était marbrée du sol au plafond et équipée d'une seconde télévision à écran plat.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Vous arrive-t-il d'avoir des patients qui refusent de rentrer chez eux ?

— Ma propre salle de bains n'est pas aussi belle, vous pouvez me croire.

Comme elle n'avait en réalité aucune raison particulière de visiter la chambre, Laurie fit mine d'inspecter avec intérêt les grilles d'aération du système HVAC. Il y en avait plusieurs en hauteur, près du plafond, et plusieurs au niveau des plinthes. Idem dans la salle de bains.

— Bon, je pense avoir tout vu, dit-elle enfin.

— Y a-t-il une autre partie de l'hôpital que vous aimeriez visiter ?

— Eh bien...

Laurie hésita. Sa théorie selon laquelle les patients étaient infectés pendant leur passage en salle d'opération, déjà peu convaincante à l'origine, s'était complètement écroulée quand Lorraine lui avait montré le filtre HEPA dans le système de climatisation et, plus important encore, quand elle lui avait expliqué que les patients sous anesthésie générale ne respiraient jamais l'air ambiant. Laurie était maintenant convaincue que sa visite à la clinique était un fiasco, en tout cas pour ce qui était de trouver une solution au mystère de la vague de cas de SARM. Et l'idée de faire perdre davantage de temps à Lorraine la mettait mal à l'aise.

D'un autre côté, Lorraine se montrait extrêmement obligeante et aimable. Elle réussissait même à lui donner l'impression qu'elle prenait plaisir à la guider à travers la clinique. Manifestement, elle en était très fière.

— Je n'ai rien de mieux à faire pour le moment, dit Lorraine, comme si elle percevait son hésitation.

— Alors, je crois que j'aimerais voir l'étage des blocs opératoires.

Et en particulier une salle d'opération.

— Nous serons obligées d'enfiler une tenue de bloc.

— Je fais ça tous les jours.

Dans le couloir, Laurie remarqua que les peintures accrochées aux murs étaient de vraies peintures à l'huile, pas des reproductions. Pendant qu'elles attendaient l'ascenseur, elle jeta un coup d'œil vers le bureau des infirmières tout proche. Derrière le comptoir, elle aperçut deux rangées d'écrans plats ultramodernes – un pour chaque chambre probablement. Ils étaient tous éteints. Quatre infirmières et un garçon de salle assis sur des chaises ou sur le bord du comptoir bavardaient avec insouciance en riant de temps en temps.

— On dirait qu'il n'y a aucun patient, observa Laurie.

— Il n'y en a pas à cet étage, en effet. C'est pour ça que je vous ai amenée ici.

— Vu les coûts de fonctionnement d'une clinique comme celle-ci, je suppose que le directeur financier doit avoir d'horribles sueurs froides.

— Je ne sais pas. Par chance, ce problème n'entre pas dans mes attributions. Et je ne bavarde pas souvent avec les huiles de la compagnie.

— Certains employés ont-ils été licenciés ?

— Je ne crois pas. Quelques personnes ont pris un congé sans solde de leur plein gré. La direction compte voir le nombre d'admissions repartir à la hausse dans un délai très bref, et de façon radicale. Nos salles d'opération sont toutes ouvertes et prêtes à accueillir les patients.

— Sauf celle de David Jeffries.

— Elle est fermée aujourd'hui, le temps d'être nettoyée à fond, mais elle sera ouverte demain.

Laurie fut tentée de demander si les futurs patients de la clinique, en particulier ceux dont l'opération était prévue dans cette salle d'opération particulière, seraient informés du sort de David Jeffries. Mais elle retint sa langue. C'était une question bêtement provocante, et dont elle connaissait déjà la réponse. Trop souvent, les malades n'avaient pas accès à certains renseignements qui auraient dû leur être automatiquement communiqués si le concept de consentement éclairé avait été bien respecté.

L'étage des blocs opératoires, sauf la salle de repos des médecins, correspondait à l'idée que Laurie se faisait de l'intérieur d'un

complexe de la NASA : fonctionnel et aseptisé. Le décor ressemblait beaucoup à celui du niveau des services techniques. Tout y était blanc, et il y avait le même revêtement de sol composite. Les murs, cependant, étaient carrelés, et la salle des médecins tranchait sur l'ensemble car la couleur dominante y était un vert discret et apaisant. Par contraste avec les autres secteurs de la clinique, en outre, il y avait beaucoup d'activité du côté des salles d'opération – l'équipe de jour s'apprêtait à partir et l'équipe de nuit venait d'arriver.

Les vestiaires des femmes étaient animés. Lorraine donna une tenue de bloc à Laurie et lui désigna un casier libre. Pendant qu'elles se changeaient, Lorraine eut une brève conversation avec une personne qui avait terminé sa journée. Elle lui demanda combien d'opérations avaient eu lieu depuis le matin.

— La récolte a été bien maigre, répondit la femme. Tout le monde en a un peu marre de rester assis à se tourner les pouces. Nous n'utilisons que deux salles d'opération sur cinq.

Trois minutes plus tard, Laurie et Lorraine passèrent dans la salle commune, où bavardaient quelques personnes, et de là elles franchirent une double porte pour entrer dans le bloc opératoire.

Sur sa gauche, Laurie aperçut le planning du bloc. Il était vide, ce qui donnait à penser qu'il n'y avait aucune opération en cours. À sa droite, elle vit le bureau du bloc et un comptoir, à hauteur de poitrine, derrière lequel deux femmes coiffées d'un calot étaient penchées sur des documents. Au-delà du bureau, une porte ouverte donnait sur le couloir de la salle de réveil.

Lorraine s'approcha du comptoir. Les deux femmes redressèrent la tête.

— Docteur Sarpoulus ! s'exclama Lorraine.

Elle était visiblement très surprise de se trouver face au médecin hygiéniste, qui était son supérieur au sein de la compagnie.

— Je... je ne savais pas que vous veniez ici cet après-midi, ajouta-t-elle d'un air embarrassé.

— Aurais-je dû vous prévenir ? répliqua Cynthia d'un ton sec.

— Eh bien... non. Je ne pense pas, en effet.

Lorraine se tourna vers l'autre femme, dont le badge de poitrine disait : *Fran Gonzales – Surveillante*.

— Fran, j'ai quelqu'un ici qui aimerait jeter un œil sur le bloc.

Lorraine fit signe à Laurie de la rejoindre près du comptoir. Elle la présenta par son titre professionnel : médecin légiste de la ville de

New York.

Avant que Fran n'ait pu répondre, Cynthia Sarpoulus, qui s'était déjà replongée dans l'examen du planning de la salle d'opération, redressa de nouveau la tête.

— Médecin légiste ? répéta-t-elle d'une voix passablement agressive.

— Oui, confirma Laurie, je suis médecin légiste.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?

— Je, heu...

Laurie s'interrompt, décontenancée par le ton et l'expression peu amènes de Cynthia. Elle se souvint tout à coup des remarques d'Arnold au sujet de cette femme : pas vraiment coopérative, très méfiante, elle l'avait quasiment envoyé sur les roses. Laurie préférait éviter une confrontation désagréable, car elle savait qu'elle dépassait les bornes, d'une certaine façon, en visitant la clinique. Steve Marriott, le médecin assistant du soir, était déjà venu ici la veille après que la mort de David Jeffries avait été signalée à l'Institut.

— Eh bien ? insista Cynthia avec impatience.

— Ce matin, j'ai autopsié un patient qui a été opéré ici il y a vingt-quatre heures. Il est mort d'une infection au SARM exceptionnellement virulente.

— Nous sommes au courant, merci beaucoup, rétorqua Cynthia.

Laurie jeta un coup d'œil vers Loraine, qui paraissait aussi étonnée qu'elle.

— En interrogeant mes collègues légistes, j'ai découvert que vous avez eu un certain nombre de cas similaires au cours des trois derniers mois. J'ai pensé qu'il était raisonnable de venir ici, pour voir si je peux vous aider.

Cynthia poussa un petit rire narquois.

— Et de quelle manière, au juste, imaginez-vous nous aider ? Avez-vous une formation spécifique en hygiène hospitalière, en épidémiologie ou dans le domaine des maladies infectieuses ?

— Je suis spécialiste de pathologie légale, répliqua Laurie qui commençait à en avoir marre de se faire agresser. Certes, je n'ai pas beaucoup d'expérience en matière d'épidémiologie, mais je crois comprendre que dans une crise du genre de celle que vous traversez, une des premières choses à faire est de sous-typier correctement les organismes impliqués.

— Je suis docteur en médecine, spécialiste des maladies

infectieuses, et j'ai aussi un doctorat d'épidémiologie. En ce qui concerne votre observation sur le sous-typage, vous avez raison, mais seulement si ce sous-typage est nécessaire pour décider de la méthode à adopter pour lutter contre l'épidémie. Pour nous, cela n'a pas été utile, puisque notre PDG a insisté pour que nous mettions en place une stratégie tous azimuts. Nous n'avons pas cherché à économiser de l'argent en nous limitant à une approche ciblée. Il y a quelques semaines, j'ai parlé à l'un de vos collègues qui avait autopsié un de nos cas de SARM. Je lui ai dit que nous étions tout à fait conscients du problème, que nous avions pris des mesures radicales pour le régler, et je l'ai remercié de son appel.

— Tout ça, c'est très bien, rétorqua Laurie d'un ton qui trahissait son énervement. Mais, ayant eu l'honneur douteux d'autopsier votre malheureux patient qui est mort hier, je peux dire sans crainte de me tromper que vos efforts pour mettre un terme à cette crise n'ont pas été couronnés de succès.

— C'est peut-être le cas, mais nous n'avons pas besoin d'être dérangés dans notre travail. Votre boulot consiste à nous révéler la cause exacte de la mort du patient, ainsi que toute autre chose, sur le plan pathologique, que nous risquerions de ne pas savoir. Le fond de l'affaire, quoi qu'il en soit, c'est que nous sommes parfaitement au courant des causes et des mécanismes des terribles infections qui tuent ces malades, et nous faisons tout ce qu'il est humainement possible de faire pour en venir à bout. Qu'espérez-vous donc obtenir en visitant les salles d'opération ? Que voulez-vous voir ?!

— Très honnêtement, je ne sais pas. Mais je peux vous garantir qu'on ne compte plus les visites de ce genre qui ont beaucoup contribué à faire progresser certaines enquêtes médico-légales. Quand elles n'y ont pas joué un rôle crucial ! M. Jeffries compte officiellement parmi les cas de l'Institut médico-légal de la ville de New York. J'ai le devoir de me renseigner à fond pour éclaircir cette affaire, notamment en voyant de mes propres yeux le lieu où il est mort. Il y a de fortes chances pour qu'il ait été exposé ici même, en salle d'opération, à la bactérie qui l'a tué.

— Nous allons voir ça, rétorqua Cynthia, qui s'était levée de son siège. Je vais vous donner l'occasion de parler avec quelqu'un qui a beaucoup plus d'autorité que moi. J'insiste pour que vous attendiez dehors, dans la salle commune. Je reviens tout de suite.

Elle tourna les talons et se dirigea vers la double porte de la salle de réveil. Laurie et Lorraine échangèrent un regard confus.

— Je suis désolée, dit Lorraine. Je ne sais pas ce qui lui arrive.

— Vous n'avez rien à vous reprocher.

— Elle est vraiment sous pression, dit Fran, la surveillante du bloc opératoire. Elle est nerveuse depuis le début de cette histoire, et ça ne cesse d'empirer. Elle prend le problème très à cœur, alors ne vous formalisez pas, docteur Montgomery. Elle m'a même déjà attaquée personnellement à plusieurs reprises.

— Qui est-elle partie chercher ? demanda Lorraine. M. Straus, le directeur de la clinique ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit Fran.

— Retournons dans la salle commune, proposa Lorraine.

— Oui, ça vaut mieux, acquiesça Laurie.

Après la poussée d'adrénaline qui l'avait saisie pendant cette discussion inattendue, violente, et aux conséquences imprévisibles, elle se sentait anxieuse.

Pendant qu'elles revenaient sur leurs pas, Lorraine dit :

— Le Dr Sarpoulus n'est jamais très aimable, comme l'a laissé entendre Fran. Êtes-vous sûre de vouloir rester ? Elle a vraiment été très, très impolie avec vous.

— J'aime autant voir ce qui va se passer, dit Laurie, malgré son inquiétude.

Elle préférait rester, en outre, parce qu'elle nourrissait l'espoir de réussir à arrondir les angles avec un interlocuteur plus rationnel que Cynthia Sarpoulus. Quitter la clinique sur une note si négative ne l'aiderait guère, surtout si elle avait d'autres questions à poser à l'avenir. Il était possible, par ailleurs, que sa visite suscite une plainte auprès de l'Institut. Elle tenait à faire le maximum pour éviter cela.

Dans la salle commune, elle accepta la tasse de café et les biscuits que lui proposait Lorraine. Occupée comme elle l'avait été depuis le matin, elle n'avait pas déjeuné. Elle mourait de faim.

— C'est donc la présidente de la compagnie qui a décidé de ne pas caractériser à fond les souches de staph impliquées dans cette crise ? observa-t-elle.

— C'est l'impression que j'ai, dit Lorraine. Je pensais que c'était une décision de Cynthia. Apparemment, ce n'est pas le cas.

Laurie avait d'autres remarques en tête, mais la réapparition de Cynthia Sarpoulus mit un terme à la conversation. Elle marchait d'un pas décidé. Ses lèvres pleines, bien dessinées, étaient crispées sur une moue hostile qui prouvait qu'elle était toujours d'une humeur exécrationnelle. Un homme et une femme la talonnaient. La femme était de taille moyenne, elle avait la peau claire sans la moindre imperfection,

un très beau visage et les cheveux coupés en carré court. Elle portait un élégant tailleur et se mouvait avec l'énergie d'une personne très déterminée, tout en réussissant en même temps à dégager une impression de féminité classique.

L'homme était son antithèse, aussi bien par l'apparence générale que par l'attitude. Il portait une veste de laine écossaise avec des pièces en cuir cousues sur les coudes – le genre de vêtement que Laurie associait plutôt au monde universitaire. Il ne donnait pas du tout l'image d'un cadre supérieur décidé et sûr de lui. Il avait l'air méfiant : ses yeux clairs tournaient de droite et de gauche comme s'il était dans un environnement hostile.

— Docteur Montgomery, dit Cynthia d'un air triomphant, puis-je vous présenter le Dr Angela Dawson, la PDG d'Angels Healthcare, et le Dr Walter Osgood, le chef du service de pathologie clinique de la compagnie ? Je pense que c'est à eux que vous devriez adresser vos remarques.

— Quel est le problème ? demanda Angela d'un ton péremptoire, qui montrait d'emblée qu'elle n'appréciait pas du tout de se trouver en présence de Laurie.

Celle-ci se leva et dit simplement :

— Je crains de ne pas en avoir la moindre idée.

Angela Dawson et elle faisant la même taille, elles se regardaient droit dans les yeux.

Lorraine se leva à son tour.

— S'il faut blâmer quelqu'un pour la présence du Dr Montgomery, c'est moi. Le Dr Montgomery m'a appelée après avoir fait l'autopsie de David Jeffries. Elle a demandé à visiter la clinique dans le cadre de son travail de recherche. Je lui ai proposé de l'accompagner. Elle a juste demandé à voir notre système HVAC, une chambre d'hospitalisation et un bloc opératoire. Je n'ai vu aucune raison de m'y opposer. Mais je suppose que j'aurais dû en parler au préalable à M. Straus.

— Il aurait été sage, en effet, de vous adresser au directeur de la clinique, affirma Angela en la fusillant du regard. Cela nous aurait évité cette scène embarrassante.

Elle braqua de nouveau les yeux sur Laurie pour ajouter :

— Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, que vous êtes dans une propriété privée ?

— Bien entendu. Mais l'Institut médico-légal a pris en charge le dossier de David Jeffries, et d'après la loi j'ai tout pouvoir pour

consulter les documents liés à ce cas et tout ce qui s'ensuit. Je suis également habilitée à visiter le lieu du décès, afin de disposer de tous les éléments nécessaires pour déterminer les causes de ce décès.

— Il y a sans aucun doute des dispositions légales qui vous protègent dans l'exercice de vos fonctions. Mais elles ne vous donnent pas pour autant le droit de débouler dans cette clinique selon votre bon plaisir. Un employé de l'Institut est déjà venu ici en visite hier soir, et il a été reçu avec toute l'hospitalité nécessaire. Je serai très heureuse de discuter de ce problème avec votre directeur, le Dr Harold Bingham, que j'ai déjà eu le plaisir de rencontrer à plusieurs occasions.

Un frisson glacial parcourut Laurie. Même si elle avait parfaitement le droit de faire cette visite, elle ne voulait surtout pas impliquer Bingham dans cette histoire ridicule – d'autant qu'elle savait par expérience qu'il prendrait sans doute le parti de la clinique.

— Je vous remercie de votre dévouement, enchaîna Angela. Je suis certaine que vous étiez motivée par le désir de nous aider. Mais comme vous pouvez l'imaginer, ce problème a des conséquences désastreuses non seulement pour certains de nos patients, mais aussi pour notre institution. Pour être franche, cette crise nous rend tous excessivement nerveux. Quand je téléphonerai au Dr Bingham, je préciserai bien que nous n'avons aucune animosité envers vous, ni envers aucun autre employé de l'Institut. Et l'un de vous peut tout à fait visiter nos salles d'opération s'il le souhaite. Mais pour cela, nous avons besoin d'un mandat et, surtout, il faut que la personne désignée soit dépistée pour le SARM. Les porteurs ne doivent pas entrer dans les salles d'opération. C'est un impératif absolu dans le cadre des mesures que nous avons mises en place pour surmonter cet horrible problème.

— Je n'avais pas pensé à cela, admit Laurie avec une pointe de culpabilité.

Pas une seule fois il ne lui était venu à l'esprit qu'elle était elle-même susceptible d'être porteuse du staphylocoque. D'autant qu'elle avait autopsié le matin même un individu contaminé par la bactérie !

— Nous, par contre, répliqua Angela, nous ne risquons pas de perdre cette réalité de vue. Soyons clairs, nous n'essayons pas d'entraver votre enquête. Mais nous sommes sûrs que la visite de nos salles d'opération ne vous apporterait pas la moindre information utile. L'épidémiologiste des autorités sanitaires de la ville de New York, le Dr Clint Abelard, un fonctionnaire comme vous, a inspecté nos salles d'opération à deux reprises. Il n'y a rien trouvé. Bien évidemment, il n'a été autorisé à y pénétrer que lorsque nous avons été certains qu'il n'était pas porteur du SARM.

— Avant de venir ici, j'ignorais qu'un épidémiologiste de la ville avait fait le déplacement. Manifestement, il est beaucoup plus qualifié que moi. Je suis désolée d'avoir provoqué un tel malentendu. J'espère ne pas vous avoir trop dérangés.

— Ce n'est pas grave. Le Dr Sarpoulus, le Dr Osgood et moi-même, nous sommes ici pour la réunion mensuelle du personnel médical. Ce n'est pas comme si nous avions dû venir exprès du siège de la compagnie.

— Je suis heureuse de l'entendre.

— Il y a une dernière chose que je veux mettre au clair. Vous avez contesté notre décision de ne pas sous-typier complètement les souches de SARM impliquées dans cette catastrophe. J'ai donc demandé au Dr Osgood de m'accompagner pour vous parler. Je sais que le Dr Sarpoulus vous a rapidement donné nos raisons, mais le Dr Osgood pourra vous apporter une meilleure explication, car il est non seulement microbiologiste, mais aussi spécialiste en anatomopathologie. Il est important que vous compreniez bien que nous avons fait absolument tout ce qui est en notre pouvoir pour surmonter ce problème. Toute autre attitude serait complètement irresponsable.

Un quart d'heure plus tard, Angela et Cynthia étaient dans un taxi qui filait vers le sud sur la Cinquième Avenue. Walter Osgood était resté à la clinique d'orthopédie pour une séance de travail avec le chef du laboratoire. Les deux femmes gardaient le silence. Angela, qui regardait dehors par la vitre, remarqua distraitement que les premiers signes du printemps faisaient leur apparition sur les arbres de Central Park. Cependant, elle songeait beaucoup moins à la nature qu'à ses problèmes avec Angels Healthcare. Qui semblaient s'aggraver de jour en jour. Jamais elle n'aurait imaginé avoir des difficultés, en plus de tout le reste, avec l'Institut médico-légal ! Elle avait très peur des retombées médiatiques – une crainte qui la hantait depuis le premier jour de la crise du SARM. Trois mois et demi plus tôt, dès les premiers cas d'infection, elle avait veillé à contacter elle-même le directeur de l'Institut pour le convaincre qu'Angels Healthcare attaquait le problème avec toute la détermination possible, au point de l'avoir signalé aux autorités sanitaires de la ville de New York et d'avoir encouragé leur épidémiologiste à visiter les cliniques.

Angela tourna la tête vers Cynthia.

— Cette légiste, quelle impression vous a-t-elle donnée ? À votre

avis, c'est un électron libre ?

— Sans le moindre doute. Sinon, pourquoi serait-elle sortie de son bureau pour visiter notre clinique, quand la cause de la mort du patient est parfaitement claire ? J'étais très mécontente de la trouver là-bas, alors que nous essayons par tous les moyens de dissimuler le problème. C'est la raison pour laquelle je suis venue vous chercher. J'ai pensé qu'il valait mieux que vous vous en occupiez.

— Je suis contente que vous m'ayez appelée. Dès l'instant où j'ai posé les yeux sur elle, elle m'a paru dangereuse. Je ne sais pas très bien pourquoi, mais elle m'a fait l'effet d'une personne extrêmement déterminée et persévérante. Et très intelligente, par-dessus le marché. Avez-vous remarqué comment elle soutenait mon regard ? La plupart des gens qui se retrouvent dans une situation pareille sont intimidés, au moins dans une certaine mesure.

— Elle s'est comportée de la même façon avec moi, dit Cynthia. J'ai fait exprès d'essayer de la déstabiliser dès l'instant où j'ai appris qu'elle était médecin légiste.

— Je suis inquiète, admit Angela. Si elle parle de notre problème aux journalistes, cela attirera forcément l'attention des investisseurs institutionnels, qui sont à l'affût de la moindre fausse note. Dans ce cas, il est plus que probable que l'introduction en Bourse devra être reportée. Ou si elle n'est pas retardée, elle n'aura pas le succès espéré.

— Je crois que vous vous êtes comportée exactement comme il le fallait avec cette femme.

— Vraiment ? Vous pensez ça ?

— Oui. D'abord, vous avez parfaitement équilibré les reproches et les encouragements, les menaces et les félicitations. Ça n'a pu que l'ébranler. Ensuite, je l'ai vue très troublée quand vous avez parlé d'appeler le directeur de l'Institut. Je ne pense pas qu'elle fera d'autres visites dans les cliniques, ni à l'improviste ni sur rendez-vous. Et, dernier point, vous lui avez dit sans détour que de nombreuses personnes travaillent très dur pour régler le problème du SARM, et que certaines sont bien plus qualifiées qu'elle en épidémiologie. Je suis sûre qu'après cette conversation, elle a le sentiment d'avoir fait le maximum et rempli toutes ses obligations de médecin légiste.

— J'espère que vous avez raison, dit Angela, quelque peu sceptique.

— Je suis sûre de moi. J'étais impressionnée. Vous avez été brillante. Vous l'avez manipulée comme une marionnette.

Angela haussa les épaules. Elle n'était pas si confiante. Son

intuition lui disait même le contraire : Laurie Montgomery continuerait de lui poser des problèmes. Elle contempla de nouveau l'avenue par la vitre du taxi. Devait-elle parler de la légiste à Michael ? Tout à coup, elle prit son téléphone dans son sac Louis Vuitton et appela sa secrétaire.

— Loren ? Trouvez-moi le numéro du Dr Harold Bingham, dit-elle, puis elle se tourna vers Cynthia pour ajouter : Je veux être absolument certaine que le Dr Montgomery va bien se tenir.

Le Dr Walter Osgood était nerveux. Durant toute la discussion qu'il venait d'avoir avec le Dr Simon Friedlander, le chef du laboratoire de la clinique d'orthopédie, il n'avait cessé de penser à la visite surprise de cette femme de l'Institut. Après le départ d'Angela Dawson, il lui avait expliqué les raisons pour lesquelles il avait recommandé de ne pas caractériser précisément les souches de SARM. La légiste avait hoché la tête plusieurs fois, comme si elle comprenait ses arguments, mais il avait eu le sentiment très angoissant qu'elle n'était pas d'accord.

La séance avec Simon était terminée. Walter lui avait demandé s'il pouvait passer un coup de téléphone personnel dans son bureau. Quand il s'était assis à la table de travail de son collègue, il n'avait pas pu ne pas remarquer la photo de famille qui se trouvait là. L'un des enfants de Simon avait le même âge que son fils unique.

Avant de décrocher le téléphone, il prit le cadre entre ses mains pour observer le gamin avec attention. Un enfant en bonne santé, avec une belle tignasse de cheveux blonds, qui faisait une grimace idiote pour l'appareil et qui avait l'air parfaitement heureux. Walter refoula une soudaine flambée d'émotion où se mêlaient tristesse, colère et jalousie. Il posa la photo, ferma les yeux et prit une profonde inspiration pour maîtriser les sentiments que lui inspirait l'arbitraire de la vie. En ce moment, son fils était loin d'être en bonne santé. Il n'avait plus de cheveux. Il avait déjà perdu un quart de son poids. Il souffrait d'une forme rare et très grave de la maladie de Hodgkin, et il avait besoin pour cela d'un traitement que la compagnie d'assurances médicales jugeait « expérimental ».

Walter sortit son portefeuille de sa poche. Il en tira un petit morceau de papier sur lequel était inscrit un numéro de téléphone débutant par le code régional de Washington. Il n'y avait pas de nom, et ce numéro ne devait servir qu'en cas d'urgence. Après quelques secondes d'hésitation, Walter se répéta qu'il s'agissait bel et bien d'une urgence.

Le téléphone sonna longtemps à l'autre bout du fil. Walter se demanda ce qu'il devait dire s'il tombait sur une boîte vocale. Au moment où il allait renoncer, quelqu'un décrocha. Sans même un bonjour, une voix grave et méfiante demanda :

— Que voulez-vous ?

— Walter Osgood à l'appareil...

— Êtes-vous sur une ligne fixe ? l'interrompit l'homme d'un ton sec.

— Oui.

— Raccrochez et composez le numéro suivant.

Son interlocuteur énonça une série de chiffres avant de couper la communication. Walter prit rapidement note du numéro sur le bord d'une enveloppe adressée à Simon, puis il le tapa sur le clavier du téléphone. La même voix répondit immédiatement :

— Vous ne devez jamais m'appeler, sauf en cas d'urgence. S'agit-il effectivement d'une urgence ?

— Comment puis-je savoir ce qui constitue une urgence ? répliqua Walter. En ce qui me concerne, s'il n'y a pas d'urgence maintenant, ce ne sera jamais.

— Que se passe-t-il ?

— Un médecin légiste de la ville de New York, le Dr Laurie Montgomery, est venu à la clinique d'orthopédie poser des questions.

— En quoi est-ce une urgence ?

— Cette femme a fait l'autopsie d'un patient décédé hier d'une infection au SARM. Elle voulait entrer dans une salle d'opération. Elle était même déjà montée à l'étage des services techniques !

— Et alors ?

— Vous ne voyez peut-être pas le problème, mais moi ça ne me plaît pas. Si ça continue, les journaux vont bientôt s'emparer de l'affaire !

— Comment s'appelle ce médecin légiste, déjà... ?

— Dr Laurie Montgomery, de l'Institut médico-légal de la ville de New York. Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas. Mais je vous tiendrai au courant. Et vous, rappelez-moi si nécessaire.

L'homme raccrocha. Walter contempla le téléphone d'un air intrigué, comme s'il attendait encore une réponse à sa dernière

question, puis le remit sur sa base. Le plus étrange, c'était qu'il ne connaissait même pas le nom de ce type.

Il effaça avec précaution le numéro qu'il avait noté sur l'enveloppe, avant de sortir du bureau de Simon pour regagner le labo.

Le taxi filait à vive allure sur la Deuxième Avenue en direction de l'Institut et passait de nombreux feux à l'orange. Laurie avait déjà vérifié que sa ceinture était bien attachée. Elle ne se tracassait guère pour sa sécurité. Elle ne cessait de penser à son étonnante visite à la clinique d'orthopédie Angels où rien ne s'était passé comme prévu.

L'édifice était beaucoup plus luxueux qu'elle ne l'avait imaginé et elle y avait rencontré un large éventail de personnages, du plus sympathique au plus désagréable. La PDG d'Angels Healthcare, que jamais elle ne se serait attendue à croiser là-bas, appartenait à coup sûr à la dernière catégorie. Laurie se demandait si elle appellerait Bingham comme elle l'en avait menacée. Selon la loi de l'État de New York, un médecin légiste a le droit, quand il enquête sur un cas, de faire tout ce qu'il estime nécessaire pour protéger le public. Dans cette optique, la visite d'une clinique où onze patients étaient morts d'une infection gravissime sur une période d'un peu plus de trois mois était pleinement justifiée.

À défaut d'éléments déterminants pour son investigation, Laurie avait trouvé dans cet établissement la confirmation qu'elle devait impérativement convaincre Jack de renoncer à son opération du genou. Au moins jusqu'à ce que le mystère de ces infections foudroyantes fût résolu. Angela Dawson avait exprimé quelques regrets de voir ses patients mourir à cause du SARM, mais elle semblait tout aussi soucieuse de la prospérité de sa compagnie. Laurie avait été choquée de se rendre compte que les deux problèmes semblaient équivalents à ses yeux. Et elle n'arrivait pas à croire que, dans les circonstances actuelles, les cliniques continuent de pratiquer des opérations – que la baisse de revenus de la société soit mise sur le même plan que les décès des malades. La PDG d'Angels Healthcare était le Dr Angela Dawson : en faisant sa connaissance, Laurie avait supposé qu'elle était docteur en médecine. Mais elle se disait maintenant qu'il devait s'agir d'un doctorat dans une autre discipline. Il lui paraissait impossible que cette femme d'affaires glaçante pût aussi être médecin.

Elle essaya de se concentrer de nouveau sur le problème de la crise du SARM. Les contradictions qu'elle y relevait étaient décidément troublantes. Elle savait que la dissémination aéroportée du

staphylocoque était possible, éventuellement, mais qu'elle n'était quand même pas courante, car le staph ne peut pas être aérosolisé comme le microbe de la maladie du charbon ou d'autres menaces bactériennes. Le staphylocoque ne survit que très peu de temps s'il n'est pas dans un environnement chaud, humide et riche en nutriments. Quand il en pénètre quelques-uns dans le nez ou dans la bouche d'une personne, ceux-ci s'y installent et s'y comportent en général admirablement, c'est-à-dire sans presque jamais causer de problème. Cependant, dans la série de cas des cliniques Angels, qui comptaient essentiellement des pneumonies primaires, il devait bel et bien s'agir de staph aéroporté – et les microbes devaient avoir été très nombreux ! Cela signifiait que le patient avait été exposé en salle d'opération à un afflux important de bactéries. Problème avec ce scénario, le système HVAC de la clinique possédait des filtres HEPA capables de retenir des virus cent fois plus petits que les bactéries. Et même si quelques-unes réussissaient à passer à travers, l'air de la salle d'opération était recyclé toutes les six minutes. Les patients sous anesthésie générale, par-dessus le marché, ne respiraient jamais l'air ambiant. Bref, Laurie était obligée de se dire que la contamination était impossible. La série de cas qu'elle étudiait ne pouvait pas se produire – ni de façon naturelle, ni par la volonté de qui que ce fût.

— On est arrivé, madame, annonça le chauffeur devant la cloison en plexiglas transparente.

Laurie paya la course, sortit de la voiture et entra dans l'Institut. Marlene, la réceptionniste, était encore à son poste.

— N'êtes-vous pas censée arrêter à trois heures ? demanda Laurie avec étonnement.

— Ma collègue a appelé pour prévenir qu'elle serait un peu en retard, répondit Marlene avec son léger accent du Sud.

Laurie hocha la tête et se dirigea vers la porte de la salle d'identification.

— Excusez-moi, docteur Montgomery, reprit Marlene. Je dois vous dire dès votre retour que le Dr Bingham vous veut immédiatement dans son bureau.

Laurie rougit d'embarras. Ainsi, Angela Dawson avait déjà appelé pour se plaindre de sa visite. Comme elle avait depuis toujours une aversion profonde pour les conflits avec ses supérieurs, Laurie n'était pas du tout enthousiaste à l'idée d'être mise sur la sellette – si c'était effectivement cela qui devait se produire. Non pas qu'elle se sentit coupable. Elle avait juste peur de perdre le contrôle d'elle-même, de se laisser dominer par ses émotions. Elle souffrait de ce léger handicap depuis le début de l'adolescence, et elle n'avait jamais vraiment réussi

à le surmonter. À l'époque, elle avait vécu une scène atroce avec son père, un homme très autoritaire, qui lui avait injustement reproché la mort par overdose de son frère aîné. Sa réaction aux affrontements verbaux, depuis lors, était comme gravée dans ses neurones de façon irréversible.

En s'avançant vers la secrétaire de Bingham, Laurie sentit les synapses de ce système réflexe commencer à s'activer. Et lui préparer une nouvelle humiliation.

— Vous êtes attendue, dit Mlle Sanford.

Laurie la regarda quelques instants dans l'espoir d'avoir une idée de ce qui l'attendait, mais la secrétaire avait les yeux rivés sur le clavier de son ordinateur.

Bingham était assis derrière son immense table de travail, très encombrée comme d'habitude.

— Veuillez avoir l'obligeance de fermer la porte, docteur Montgomery ! cria-t-il.

Laurie obtempéra. La formulation et le ton péremptoire du directeur lui faisaient déjà craindre le pire.

— Asseyez-vous ! ordonna-t-il encore.

Elle s'assit. Elle avait l'impression d'avoir le feu aux joues. Sans doute rougissait-elle jusqu'aux oreilles, mais elle ignorait si cela se voyait beaucoup. Elle espérait du moins que Bingham ne remarquerait pas son trouble. Ce qui l'ennuyait le plus, avec cette émotivité excessive, c'était que ses interlocuteurs risquaient de prendre son attitude pour un signe de faiblesse. Or elle savait qu'elle n'était pas quelqu'un de faible. Il lui avait fallu de longues années pour en avoir la confirmation, et à présent qu'elle était sûre de bien se connaître, elle en avait encore plus gros sur le cœur de ne pas être capable de maîtriser une réaction qui donnait une fausse impression à son sujet.

— Vous me décevez, Laurie, dit Bingham d'un ton vaguement radouci.

— Je regrette d'entendre cela.

Sa voix tremblait légèrement, mais elle reprenait courage : elle avait réussi à éviter de lâcher d'embarrassantes larmes. C'était déjà une petite victoire.

— Vous qui étiez si fiable, ces derniers temps ! Que se passe-t-il ?

— Je ne suis pas sûre de comprendre votre question.

— Je viens de recevoir un coup de téléphone du Dr Angela Dawson. Elle était furieuse que vous vous soyez pointée à l'improviste

dans une de ses cliniques. En exigeant par-dessus le marché de pénétrer dans certaines zones interdites au public. Elle a même menacé d'appeler le bureau du maire.

Ayant miraculeusement surmonté sa plus grande fragilité, en tout cas pour le moment, Laurie se laissa envahir par une émotion bien appropriée à la situation : la colère. De son point de vue, Bingham aurait dû la féliciter de son ingéniosité et lui manifester son soutien. Sûrement pas défendre une femme d'affaires qui protégeait sa compagnie avant de penser à ses patients.

— Eh bien ? grogna-t-il avec impatience.

Laurie comprit qu'elle devait réprimer sa colère comme elle avait maîtrisé ses larmes. Elle commença à parler calmement. Elle expliqua la raison de sa visite à la clinique d'orthopédie et énonça en détail les informations qu'elle avait rassemblées sur les décès survenus dans les établissements Angels en dépit des remarquables efforts fournis par cette compagnie pour éradiquer la bactérie. Elle précisa qu'elle n'avait pas débarqué à l'improviste, mais qu'elle avait été invitée là-bas par la chef du service d'hygiène, une femme accueillante qui avait elle-même proposé de lui montrer les installations.

Bingham leva le poing devant sa bouche et se racla la gorge. Ses yeux chassieux étaient rivés sur Laurie. Elle sentit qu'après avoir entendu sa version de l'histoire, il était déjà de meilleure humeur.

— La politique de l'Institut, c'est d'envoyer les M.A. effectuer les enquêtes sur site. Et vous, les médecins légistes, vous devez rester ici pour pratiquer les autopsies. Combien de fois le Dr Washington ou moi nous vous avons répété cela ?

— J'ai entendu ça à plusieurs reprises, en effet.

— Ha ! aboya Bingham. Au moins une bonne demi-douzaine de fois, sans exagérer ! Nous avons des enquêteurs médico-légaux de première classe. Vous *devez* les faire travailler ! Laissez-les se balader dans les hôpitaux de la ville et sur les scènes de crime. Nous avons besoin de vous *ici* ! Si vous manquez de boulot, je peux arranger ça.

— J'ai suffisamment de travail, affirma Laurie, qui songeait à tous les cas pour lesquels elle attendait des informations supplémentaires.

— Alors, retournez à votre bureau et bouclez vos dossiers en retard ! ordonna Bingham d'un ton sans réplique. Et tenez-vous à l'écart des cliniques de la compagnie Angels Healthcare.

La discussion était close. Il tendit la main vers son casier à courrier pour y saisir une poignée de documents qui attendaient sa signature.

Laurie resta à sa place. Bingham commença à lire avec attention la

première lettre de la pile.

— Monsieur, puis-je vous poser quelques questions ?

Il leva les yeux avec une expression étonnée, comme s'il n'en revenait pas de la trouver encore en face de lui.

— D'accord, mais en vitesse !

— Je suis très surprise que vous ne soyez pas davantage impressionné par le nombre de cas de SARM que je vous ai cités, et par le fait que le pourquoi et le comment de cette épidémie n'aient pas encore été déterminés. Franchement, je suis perplexe.

— Il s'agit manifestement de complications thérapeutiques. Comment et pourquoi elles se produisent, ça je l'ignore ! Mais je sais que plusieurs épidémiologistes travaillent sur ces questions. Quant au nombre de cas, eh bien... il est assez élevé, c'est vrai, mais j'ignorais jusqu'à maintenant qu'il y avait déjà eu une vingtaine de morts.

— Comment avez-vous appris l'existence de ces cas ?

— Par deux personnes différentes. D'abord par le Dr Dawson elle-même, il y a déjà plusieurs mois. Elle m'a prévenu qu'elle avait contacté les autorités sanitaires de la ville et invité leur épidémiologiste à se pencher sur l'affaire. Ensuite, par un de mes amis chirurgiens. Il compte parmi les actionnaires de la compagnie et il opère à la clinique d'orthopédie Angels. Avant la crise du SARM, à vrai dire, il y effectuait la plupart des interventions de ses patients les plus fortunés. Il m'a bien tenu au courant de la situation, car l'année dernière il nous a convaincus, Calvin et moi, d'investir dans la société.

— Quoi ?! s'exclama Laurie. Vous avez des actions chez Angels Healthcare ?

— Très peu, très peu, dit Bingham en agitant la main droite en signe d'apaisement. Je ne suis pas un gros investisseur. Quand mon ami Jason m'a conseillé de placer mon argent là-bas après avoir appris qu'Angels Healthcare devait entrer en Bourse, j'ai demandé à mon agent de change d'y jeter un œil. Il m'a dit que cette compagnie avait un brillant avenir devant elle. Lui-même, il a acheté beaucoup plus d'actions que moi.

Laurie regarda le directeur bouche bée.

— Quoi ? relança-t-il. Pourquoi avez-vous l'air si ébahie ? Les cliniques spécialisées répondent à une certaine demande du public.

— Je suis choquée. Connaissiez-vous le Dr Angela Dawson ?

— Je ne peux pas dire que je la connais. Je lui ai parlé, comme je vous l'ai dit, et je l'ai rencontrée à une réception à la mairie. Elle est

très impressionnante. Pourquoi cette question ?

— Elle est docteur en médecine ou...

— Oui, elle est aussi médecin.

Laurie était de plus en plus déconcertée.

— Vous faites une tête bizarre, Laurie. Qu'y a-t-il ?

— Je pense qu'il est un peu étrange de vous entendre me donner l'ordre de ne pas importuner la compagnie Angels Healthcare alors que vous y avez placé votre argent et qu'elle est affectée par un problème très grave.

Les narines de Bingham se dilatèrent, il souffla bruyamment.

— Je n'apprécie pas le sous-entendu, répliqua-t-il d'une voix sourde.

— Mon intention n'est pas de vous paraître insubordonnée. En fait, je parle dans votre intérêt. Il vaudrait peut-être mieux que vous ne preniez pas position.

— Ma petite dame, vous devriez faire attention ! rétorqua Bingham d'un ton condescendant, et il braqua l'un de ses gros index sur Laurie pour ajouter : Mettons les choses au clair. Je ne vous empêche en aucune façon de mener l'enquête que vous jugez nécessaire. Et je n'ai surtout pas pour objectif de protéger mon investissement ! Je vous dis simplement de ne pas vous rendre vous-même dans ces cliniques, de ne pas irriter certaines personnes qui ont beaucoup de relations et d'éviter de me placer dans une situation difficile. Je vous répète de vous servir des enquêteurs médico-légaux pour faire le travail sur site, comme je vous le dis déjà depuis des années ! Suis-je clair ?

— Très clair. Mais je veux que vous sachiez que mon intuition me dit qu'il se passe des choses très bizarres dans cette compagnie.

— Peut-être, acquiesça Bingham de mauvaise grâce.

Il frappa sur la table avec le plat de la main. Il était visiblement beaucoup plus irrité qu'au tout début de la conversation.

— Maintenant, fichez le camp d'ici, grommela-t-il. Retournez à votre travail, que je puisse enfin reprendre le mien.

Laurie se leva. Elle était déjà sur le seuil du bureau, lorsque Bingham l'apostropha :

— Je sais que votre intuition vous trompe rarement, docteur Montgomery. Tenez-moi au courant des progrès de votre enquête. Et pour l'amour du ciel, évitez les journalistes !

— Je ferai attention, promit-elle.

À plusieurs occasions, dans le passé, elle avait lâché par mégarde des informations confidentielles devant les médias.

Dans l'ascenseur qui l'emmenait au cinquième, elle ne réussit pas à décider si elle était contente d'avoir su retenir ses larmes ou gênée d'avoir provoqué Bingham. Elle penchait plutôt vers la deuxième solution. Elle avait eu tort d'insinuer qu'il protégeait Angels Healthcare au détriment du travail de l'Institut ; elle ne le pensait même pas sérieusement. Elle avait réagi comme elle l'avait fait parce qu'elle était étonnée de voir son propre chef avoir des rapports d'argent avec une société dont les pratiques étaient, au mieux, moralement douteuses.

Incapable de remettre de l'ordre dans ses pensées, agitée par diverses émotions contradictoires, Laurie dépassa son bureau pour gagner celui de Jack. Après avoir été morigénée par Bingham et par Angela Dawson, cette femme puissante aux relations intimidantes, elle avait besoin de se faire un peu cajoler. À sa grande déception, elle trouva le fauteuil de Jack vide.

— Sais-tu où il est passé ? demanda-t-elle à Chet.

Celui-ci, les yeux rivés au microscope, ne l'avait pas entendue arriver. Il redressa subitement la tête.

— Jack ? Il est parti en voyage d'étude.

— C'est-à-dire ?

— Tu le connais : plus il y a matière à controverse, plus ça l'excite. Il a fait l'autopsie d'un type au sujet duquel trois parties prenantes sont prêtes à se sauter à la gorge. Un ouvrier, sur le chantier d'une tour, qui est tombé du dixième étage.

— Je connais le dossier. Qu'est-ce qu'il est parti fiche ?

Comme elle venait juste de mettre Bingham en rogne, elle espérait que Jack serait discret – un impératif qu'il ignorait souvent.

— Je n'en sais rien. Il a dit qu'il voulait reconstituer la scène. Mais à moins de sauter lui-même dans le vide, je ne vois pas ce qu'il avait en tête.

— Quand il reviendra, dis-lui que je le cherche.

— Sans faute, dit Chet d'un ton aimable.

Laurie allait ressortir du bureau, lorsqu'elle se souvint tout à coup qu'elle devait interroger Chet sur son cas de SARM.

— Ah oui ! répondit-il. Jack m'en a parlé. Je l'ai déjà sorti.

Chet se déporta vers le bout de la table. Les roulettes du fauteuil poussèrent des grincements aigus qui firent grimacer Laurie. Il attrapa

un dossier sur le dessus de son classeur métallique de rangement et le lui tendit.

— La victime s'appelait Julia Francova.

— Super ! Je suis contente que tu l'aies encore.

Elle sortit les documents du dossier pour s'assurer qu'il s'agissait là encore d'un patient d'Angels Healthcare.

— Pourquoi tu t'intéresses tant à cette histoire ?

— J'ai eu un cas similaire ce matin. Et il y en a eu de nombreux autres depuis un peu plus de trois mois. Avec le tien, ça fait vingt-quatre en tout. Personne n'avait donné l'alerte, car les cas ont été répartis entre les légistes, y compris dans le Queens et à Brooklyn pour quelques-uns.

— Je ne savais pas qu'il y en avait eu d'autres, dit Chet.

— Tu n'es pas le seul. J'ai commencé à creuser la question, et je suis fascinée. Il y a un truc bizarre dans cette série. Je veux découvrir de quoi il s'agit. Quitte à y laisser ma peau, précisa Laurie avec un petit rire. J'ai déjà réussi à exaspérer notre intrépide directeur !

— Dis-moi si je peux t'être utile en quoi que ce soit. J'avais encore le dossier parce que j'attendais une réponse du CDC avant de le boucler.

— Quoi ? s'exclama-t-elle. Ne me dis pas que tu as envoyé un isolat au CDC pour le faire sous-typer !

— Ben si. Je te le dis. Je l'ai adressé à un certain Dr Ralph Percy, dont j'ai trouvé les coordonnées par le standard du CDC.

— Génial ! Je le rappellerai à ta place. Je mettrai les résultats dans le dossier. Ça t'évitera d'avoir à le faire.

Pressée d'ajouter le nom du nouveau cas à son tableau, Laurie se tourna pour sortir du bureau. Cette fois, ce fut Chet qui la retint :

— Au fait, j'ai suivi le conseil que tu m'as donné ce matin. J'ai rappelé ma nouvelle amie.

— Bien. Es-tu parvenu à tes fins ?

— Je me suis gonflé à bloc avant de faire son numéro et j'ai été aussi franc que tu me l'avais suggéré. J'ai carrément déposé mon amour-propre à ses pieds. Mais elle m'a... repoussé ! C'est dommage, j'avais même envoyé des fleurs pour l'amadouer.

— A-t-elle été impolie avec toi ?

— Non. À vrai dire, j'exagère. Elle était plutôt sympa. D'autant que j'ai gravement dérapé avec une mauvaise blague au début de la

conversation. Elle m'avait confié la veille qu'elle essayait désespérément de trouver deux cent mille dollars pour sa compagnie. J'ai dit que j'avais trouvé l'argent dans un tiroir de ma commode et que j'étais prêt à investir.

— Comme stratégie de séduction, il y a mieux.

— En effet. Elle a eu le sentiment que je me fichais d'elle.

— Je pense que j'aurais eu la même impression. Comment t'en es-tu sorti, en fin de compte ?

— Je lui donné mon numéro de portable et je lui ai fait comprendre que la porte restait ouverte.

— Elle ne t'appellera pas, affirma Laurie d'un air amusé. C'est beaucoup trop demander. Ça l'obligerait à se mettre dans la peau de l'agresseur. Tu dois la rappeler toi-même, et t'excuser pour ta blague nulle.

— Tu veux dire... la rappeler alors qu'elle m'a déjà flingué deux fois ?

— Si tu veux sortir avec elle, tu dois la rappeler. Si elle ne voulait plus entendre parler de toi, elle te l'aurait bien fait comprendre.

— À ton avis, à quel moment vaut-il mieux que je lui téléphone ?

— Peu importe. Quand tu voudras la voir. À toi de décider.

— Tu penses que je devrais la rappeler dès aujourd'hui ? insista Chet. Ça ne fait pas un peu forcing ?

— Je n'ai pas assisté à votre conversation. Mais d'après ce que tu dis... Hmm, il y a un risque pour qu'elle soit ennuyée, mais je pense qu'il y a davantage de chances qu'elle se sente flattée. Appelle-la ! Jette-toi à l'eau, conclut Laurie, qui reculait vers la porte du bureau. Tu as manifestement très envie de la revoir. Qu'as-tu à perdre ?

— Les derniers lambeaux de mon amour-propre.

— Tu parles ! répondit-elle en riant, et elle disparut dans le couloir.

Chet leva les mains derrière la nuque et se renversa en arrière dans le fauteuil, les yeux au plafond. Il se sentait un peu indécis, mais il faisait confiance à Laurie. Elle était intelligente, elle avait de l'intuition, et surtout, elle était une femme. Tout à coup il redressa le buste, saisit d'un geste déterminé le Post-it où il avait noté le numéro d'Angels Healthcare et décrocha le téléphone. Il voulait agir vite, avant de perdre courage.

Comme lors de son précédent appel, il passa d'abord par une standardiste pour obtenir la secrétaire d'Angela, à laquelle il se

présenta dûment. Elle le pria de patienter. Il consacra ce dernier répit à se demander s'il devait se montrer sérieux ou faire le guignol. Il décida en définitive de se contenter d'être franc et direct. Quand Angela prit enfin la ligne, il lui dit qu'il pensait beaucoup à elle et qu'il venait juste d'avoir une autre conversation avec sa collègue, laquelle l'avait encouragé à retenter sa chance.

Comme Angela ne répondait pas, Chet ajouta :

— J'espère ne pas vous importuner. Elle m'a assuré que ce ne serait pas le cas. Plus précisément, elle a dit qu'il y avait un léger risque pour que vous soyez ennuyée, mais qu'il était plus probable que vous vous sentiez flattée. Quand je lui ai dit que je vous avais laissé mon numéro, elle a rigolé et affirmé que jamais vous ne m'appelleriez.

— J'ai l'impression que votre collègue est une personne très astucieuse. Elle s'y connaît en relations hommes-femmes.

— J'espère bien ! Quoi qu'il en soit, je vous appelle pour deux raisons. La première : vous présenter mes excuses pour ma blague médiocre et très déplacée de tout à l'heure.

— Merci, mais vous n'avez pas à vous excuser. Moi-même, j'ai réagi de façon trop sérieuse, parce que je suis assez désespérée et préoccupée. J'accepte vos excuses. Quelle est la seconde raison de votre appel ?

— Je veux une fois de plus vous inviter à dîner. Je vous promets que c'est la dernière. Mais bon ! Il faut bien que vous mangiez, n'est-ce pas ? Et peut-être que si vous échappez un moment à la routine, vous aurez les idées plus claires pour savoir où dénicher le capital dont vous avez besoin.

— Votre persistance est flatteuse, en effet, dit Angela avec sincérité. Hélas, je suis affreusement occupée. Mais j'apprécie votre appel, d'autant que vous êtes médecin et que vous devez avoir une salle d'attente pleine de patients à recevoir.

— C'est un peu ça, en effet, acquiesça Chet pour se réfugier à nouveau derrière son humour. Sauf qu'ils sont tous morts.

Angela sentit qu'il y avait une plaisanterie derrière sa réponse, mais elle ne la comprit pas.

— Pardon ? Je regrette, de quoi... ?

— Je suis médecin légiste. Ma remarque était censée être drôle. Aujourd'hui, en fait, je suis libre à n'importe quelle heure. Et même à partir de maintenant. Le travail qui me reste, je peux toujours revenir plus tard pour le finir.

— Vous travaillez ici, à Manhattan ?

— Oui. Depuis douze ans. Je sais que médecin légiste, ce n'est pas aussi glamour que neurochirurgien, mais de mon point de vue, c'est plus stimulant sur le plan intellectuel. Chaque jour j'apprends quelque chose, ou bien j'observe quelque chose que je n'avais jamais vu auparavant. Les neurochirurgiens travaillent plus ou moins à la chaîne. Faire des craniotomies sans arrêt, ça me rendrait dingue. Je suppose que la compagnie pour laquelle vous travaillez emploie des pathologistes...

Chet se tut. Il se demandait comment elle réagissait en apprenant qu'il était médecin légiste. En général, les femmes étaient soit fascinées, soit écoeurées. Il n'y avait pas vraiment de réaction intermédiaire. Hélas, Angela ne répondit pas à sa dernière phrase, qu'il avait formulée exprès comme une sorte de question. Le silence dura. Chet se sentait de plus en plus mal à l'aise. Sans doute avait-il eu tort de parler de sa spécialité.

— Vous êtes encore là ? demanda-t-il enfin.

— Oui. Excusez-moi ! Donc... vous travaillez à l'Institut médico-légal sous la direction du Dr Harold Bingham ?

— C'est bien ça. Vous le connaissez ?

— Plus ou moins. Travaillez-vous aussi avec le Dr Laurie Montgomery ?

— Ouais ! Elle sort tout juste de mon bureau. C'est marrant que vous posiez cette question. C'est elle qui m'a donné tous ces conseils à votre sujet !

— Vous savez quoi ? Je viens juste de me souvenir de quelque chose, dit Angela comme si elle voulait changer de sujet. Ma fille m'a téléphoné quelques minutes avant vous. Elle était chez sa meilleure copine et elle me demandait la permission de rester chez elle pour le dîner. J'ai répondu oui.

Chet s'interdit de reprendre espoir trop vite.

— Cela veut-il dire que vous envisagez de reconsidérer votre programme de la soirée ?

— Voilà, acquiesça Angela. Peut-être avez-vous raison, quand vous parlez de la nécessité d'échapper à la routine. Et vous avez aussi raison de dire qu'il faut bien que je mange ! Aujourd'hui, j'ai à peine eu le temps d'avaler un sandwich sur le pouce.

— Alors, vous acceptez mon invitation à dîner ?

— Pourquoi pas, dit Angela d'un ton affirmatif.

Ils discutèrent pendant quelques minutes du lieu et de l'heure de

leur rendez-vous. Sur une idée d'Angela, ils décidèrent de dîner au San Pietro, dans la 54^e Rue, entre Madison et la Cinquième Avenue. Chet n'en avait jamais entendu parler, mais elle le convainquit en disant que ce restaurant était un des secrets les mieux gardés de New York. Elle proposa de réserver une table pour sept heures et quart. Il accepta de bon cœur.

8

3 AVRIL 2007

16 H 05

L

a journée n'avait pas été bonne pour Ramona Torres, mère de trois enfants âgés de cinq à onze ans. Son mari, Ricardo, l'avait réveillée à l'aube pour la conduire à la clinique d'ophtalmologie et de chirurgie plastique Angels. Il était tellement tôt qu'elle avait été obligée de réveiller les petits pour leur dire au revoir. Ricardo l'avait déposée devant la magnifique entrée de la clinique, où le portier l'avait débarrassée de son petit sac de voyage pendant qu'elle agitait la main en regardant la voiture s'éloigner. Ricardo devait retourner très vite dans le Bronx pour donner leur petit-déjeuner aux enfants avant le départ pour l'école. Elle aurait préféré qu'il l'accompagne à l'intérieur de la clinique et la reconforte.

Ramona avait toujours eu peur des hôpitaux, et cette peur s'était beaucoup aggravée lors de sa dernière hospitalisation. À l'occasion de la naissance de son benjamin, elle avait souffert de pénibles complications post-partum qui avaient exigé une intervention chirurgicale d'urgence et avaient bien failli lui coûter la vie. Certes, on avait pris la précaution de lui expliquer que l'embolie pulmonaire dont elle avait été victime n'était la faute de personne, mais elle en avait quand même voulu à l'hôpital. Même son mari, qui était avocat, n'avait pas réussi à la faire changer d'avis. Conséquence : en entrant dans la clinique Angels, elle avait le cœur qui battait plus vite que d'habitude, et la sueur qui perlait à son front n'était pas due à la chaleur ambiante.

Ramona avait été extrêmement tendue pendant qu'elle se

déshabillait et enfilaient la tenue d'hôpital réglementaire dans le service de chirurgie ambulatoire. Elle s'était cependant efforcée de cacher aux infirmières et aux aides-soignantes qu'elle tremblait. Si quelqu'un lui avait demandé de quoi elle avait peur, elle n'aurait pas su par quoi commencer – même si la crainte d'une nouvelle embolie était sans doute en première place sur la liste. Elle redoutait aussi beaucoup l'anesthésie. Il était profondément troublant de penser qu'un inconnu, aussi expert soit-il dans cette spécialité, ait pour ainsi dire le pouvoir de la tuer ou de la faire vivre. Il y avait parfois des erreurs. Ramona ne voulait pas compter parmi les victimes des erreurs médicales. En tant que secrétaire médicale, elle en savait plus qu'assez sur toutes les choses qui étaient susceptibles d'aller de travers !

Anxieuse comme elle l'était, elle avait bien failli tout abandonner – renoncer à l'intervention – pendant qu'elle attendait sur le brancard, juste avant d'entrer en salle d'opération. Et puis, son amour-propre s'était rebiffé. Après la naissance du petit dernier, elle avait pris du poids, beaucoup de poids, et n'avait jamais réussi à maigrir. En fait, la situation n'avait cessé de s'aggraver, au point qu'elle devait admettre qu'elle était obèse. Ricardo n'avait jamais clairement manifesté son désenchantement, mais elle savait qu'il n'était pas content. Elle non plus, elle n'était pas contente. Surtout quand l'aîné, Javier, disait qu'elle lui faisait honte dans la rue. Après avoir vainement lutté pour réduire ou modifier son régime alimentaire, elle avait accepté sans enthousiasme de faire une liposuction. Une de ses amies était passée par là – avec beaucoup de succès. Dans l'espoir d'un résultat similaire, Ramona avait pris rendez-vous avec un chirurgien esthétique.

Après une intervention de trois heures et demie, elle s'était réveillée en vomissant. Comme si ce vilain désagrément ne suffisait pas, son état général s'était peu à peu dégradé. Pour se consoler, elle n'avait eu que la brève visite de Ricardo, qui avait quitté son bureau pour passer à la clinique au moment où le personnel la sortait de la salle de réveil et l'installait dans sa luxueuse chambre. Ricardo n'avait pas pu rester longtemps, ce qu'elle ne regrettait pas car elle se sentait vraiment mal à l'aise. À aucun moment, elle n'avait réussi à trouver une position qui lui permît d'oublier un minimum ses douleurs. Les analgésiques, dont elle pouvait pourtant régler elle-même le débit, ne semblaient avoir aucun effet appréciable.

Et puis, une demi-heure après le départ de Ricardo, elle avait été saisie par un frisson glacial, terrible, comme elle n'en avait jamais éprouvé de toute sa vie. Cela avait commencé au milieu de son dos, ou quelque part par là, pour se répandre à travers tout son corps, jusqu'aux pieds et jusqu'au bout des doigts. Effrayée, claquant des dents, elle avait aussitôt appelé l'infirmière, laquelle avait commencé

par lui donner une couverture avant de prendre sa température. Elle avait enregistré 38,8 °C, c'est-à-dire une poussée de fièvre à ne pas ignorer.

— Ce n'est pas exceptionnel, avait dit l'infirmière. Vous avez eu une liposuction très importante. Vous ne voyez que de petites incisions sur votre corps, mais globalement c'est comme si vous aviez une grave blessure.

Ramona s'était satisfaite de cette explication. Mais voilà qu'apparaissaient des symptômes encore plus troublants. Tout à coup, elle avait l'impression d'avoir un énorme poids sur la poitrine, elle avait envie de tousser, et elle avait en même temps un peu de peine à reprendre son souffle. Si elle n'avait pas fait une embolie après son dernier accouchement, elle n'aurait peut-être pas paniqué. Mais elle était terrorisée. Elle appuya encore et encore sur le bouton d'appel.

— Madame Torres, vous n'avez besoin de sonner qu'une seule fois, la gronda gentiment l'infirmière en faisant irruption dans la chambre.

Ramona lui décrivit ses symptômes et lui avoua qu'elle avait peur de faire une embolie. L'infirmière vérifia sa température, qui n'avait pas beaucoup grimpé – 39,3 °C – et reprit sa tension, qui avait un peu baissé.

— Je fais une embolie ? demanda Ramona d'une voix anxieuse.

— Je ne pense pas. Mais je vais quand même appeler votre chirurgien.

C'est alors que Ramona toussa en portant un mouchoir à sa bouche – chose qu'elle avait évitée jusqu'à maintenant, parce que le moindre mouvement exacerbait ses douleurs. Ce qu'elle vit au creux du tissu, dans les mucosités, la rendit folle d'angoisse. Et effraya l'infirmière. Les mucosités n'étaient pas juste striées de sang, elles en étaient complètement imbibées.

9

3 AVRIL 2007

16 H 15

L

e commissaire Lou Soldano venait de passer une journée très frustrante, comme hélas il en arrive parfois. Seule note positive, grâce à Jack il savait que la fille de son collègue inspecteur était vraisemblablement blanchie du meurtre dont on avait commencé à l'accuser. Même chose, dans le troisième cas autopsié par Jack, pour le petit ami de la victime. Mais dans l'affaire qui l'intéressait le plus, Lou n'avait abouti à rien. En dépit de tous ses efforts, il n'avait toujours aucune idée de l'identité du noyé asiatique. Il ne savait même pas si le type était américain.

Après son petit face-à-face avec Freddie Capuso, qui lui avait appris que le gars avait été éliminé parce qu'il s'apprêtait à moucharder à propos de quelque chose, Lou était rentré au quartier général où il avait contacté Ronnie Madden, un inspecteur de l'unité spécialisée dans la lutte contre la mafia. Ronnie n'avait pas entendu parler de l'exécution de la veille, il n'avait rien à dire à Lou sur le sujet. En revanche, il lui avait livré quelques renseignements de fond sur Louie Barbera ; il lui avait notamment révélé que le chef intérimaire des Vaccarro dans le Queens possédait un restaurant à Elmhurst, le Venetian, qui servait de couverture à ses opérations mafieuses. Ronnie avait aussi confirmé l'opinion de Freddie Capuso selon laquelle les relations entre les familles Lucia et Vaccarro n'étaient pas très bonnes en ce moment ; il estimait néanmoins qu'une guerre de territoire n'était pas à l'ordre du jour.

Lou s'était ensuite rendu au Service des personnes disparues pour

demander s'il y avait du neuf quant à l'identification du noyé de l'Hudson. Non, ces braves gars n'avaient rien entendu dire. Lou avait eu l'impression assez désagréable qu'ils attendaient qu'un signalement de personne disparue leur tombe du ciel et fasse le travail à leur place. Il avait essayé de leur suggérer d'avoir un peu plus le sens de l'initiative, histoire d'obtenir des résultats, mais évidemment ça n'avait servi à rien.

Il s'était même forcé à aller voir le FBI, ce qu'il évitait en général. Il détestait l'attitude prétentieuse de ces types qui se prenaient pour l'aristocratie de la police et tenaient les flics pour un ramassis de plébéïens à moitié débiles. Le FBI n'avait même pas été prévenu de l'affaire du noyé de l'Hudson. Lou avait essayé de remédier à cette lacune, pour s'entendre répondre qu'il valait mieux passer par les canaux officiels – ce qui signifiait « Foutez-nous la paix, nous sommes trop occupés pour nous pencher sur votre petite enquête insignifiante ».

Lou avait alors eu l'idée de retourner dans le Queens pour rendre visite à Louie Barbera. Il était à présent en train de traverser le pont de Queensboro au volant de sa voiture et il venait de s'avouer avec un pincement de culpabilité qu'il faisait une fixation sur cette affaire au détriment de tous les autres dossiers qui l'attendaient. Mais bon, c'était son caractère qui voulait ça ! Chaque fois qu'il entamait une enquête qu'il estimait a priori facile, mais qui se révélait compliquée, il prenait la chose très à cœur. Le noyé asiatique le tarabustait. Au moment où il quittait le pont pour s'engager dans les rues du Queens, il se répéta qu'il était déterminé à élucider ce mystère.

Il trouva sans difficulté le Venetian dans Elmhurst Avenue. Coincé entre un loueur de DVD et un marchand de vins et spiritueux, le restaurant faisait partie d'une petite galerie marchande relativement récente ; Lou se gara sur le parking réservé. Deux voitures derrière la sienne, il y avait la traditionnelle Cadillac noire. Il ne put s'empêcher de sourire. Les mafiosi de niveau intermédiaire essayaient d'avoir l'air banal, de se noyer dans la masse, mais ils conduisaient tous la même bagnole ! Dans l'immédiat, quoi qu'il en soit, la présence de cette Cadillac était bon signe : Louie Barbera serait sans doute disponible.

En entrant dans le restaurant, Lou remarqua tout d'abord les peintures sur velours noir qui couvraient les murs. Des représentations de Venise. Il se souvenait d'avoir vu ce genre d'éléments décoratifs dans les établissements italiens quand il était gosse. Maintenant, c'était plus rare. Il s'aperçut ensuite que les tables avaient des nappes à carreaux rouges et blancs : un autre détail plaisant qui le renvoyait à son passé. Ne manquaient que les vieilles bouteilles de Chianti enveloppées de raphia et reconverties en bougeoirs, aux flancs

couverts d'immenses coulées de cire accumulées au fil du temps.

— Nous sommes fermés, dit une voix dans l'obscurité.

Il y avait peu de lumières allumées dans la salle. Venant de l'extérieur, où il faisait grand soleil, Lou dut attendre quelques instants que ses yeux s'habituent à la pénombre. Il distingua alors cinq hommes qui jouaient aux cartes autour d'une table ronde surchargée de tasses de café et de cendriers pleins.

— Je m'en doute, répondit-il. Je cherche Louie Barbera. On m'a dit que je pourrais le trouver ici.

Pendant de longues secondes, les cinq hommes ne firent pas le moindre geste. L'un de ceux qui faisaient face à Lou demanda enfin :

— Qui êtes-vous ?

— Commissaire Lou Soldano, de la police de New York. Je suis un vieil ami de Paulie Cerino.

Lou crut voir les cinq gars se pétrifier une fois de plus, mais ce n'était peut-être qu'une impression.

— Paulie Cerino ? Je le connais pas, dit le même homme.

— Hmm, peu importe. Êtes-vous Louie Barbera ?

— C'est possible.

— Vous seriez bien aimable de m'accorder cinq minutes.

Sur un discret signe de tête de Louie, les quatre hommes assis autour de lui se levèrent. Deux d'entre eux reculèrent pour se poster près du bar. Les deux autres se placèrent dos au mur de l'autre côté de la salle. Ils avaient tous emporté leurs cartes. Louie désigna une chaise en face de lui. Lou s'assit.

— Désolé d'interrompre la partie, dit-il en observant son interlocuteur avec attention.

Louie était obèse et portait des vêtements très ordinaires. Manifestement, il n'était pas au même niveau hiérarchique que Vinnie Dominick.

— C'est pas grave, dit-il. Pourquoi cherchez-vous Louie Barbera ?

— Je veux lui poser deux ou trois questions.

— Quel genre de questions ?

— Par exemple... en ce moment, les Lucia et les Vaccarro seraient-ils plus fâchés que d'habitude ?

— Pourquoi vous voulez savoir ça ?

— D'après certaines rumeurs, il y a eu une exécution la nuit

dernière. Quand il arrive ce genre de chose, voyez-vous, si la victime appartient à l'une des deux familles et s'il y a beaucoup d'animosité entre elles, le truc risque de dégénérer et de déboucher sur un conflit sérieux. Nous, à la police de New York, nous ne voyons pas vraiment d'inconvénient à ce que vous, les pros, vous vous zigouilliez les uns les autres. Par contre, nous nous mettons en rogne quand des innocents se font tuer au passage. Si cela se produisait, nous serions obligés de venir ici faire du nettoyage. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

— Tout à fait, répondit Louie. Mais je n'ai entendu parler d'aucune exécution.

— En êtes-vous certain ? Je me soucie de vos intérêts. Dans votre véritable profession comme dans la mienne, il est toujours préférable de promouvoir la paix.

— Je suis restaurateur. Qu'entendez-vous par « véritable profession » ?

Lou prit quelques secondes pour réfléchir. Il fut tenté d'expliquer au bozo assis en face de lui qu'il perdait bêtement son temps à jouer à ce genre de petit jeu, mais il se retint. Il toussa, le poing devant la bouche, avant de poursuivre :

— Disons les choses de la façon suivante : êtes-vous certain que tous vos serveurs, vos cuisiniers et vos plongeurs se sont bien présentés au travail aujourd'hui, en particulier ceux d'origine asiatique ?

Louie renversa la tête en arrière pour apostropher l'un des deux hommes affalés sur les tabourets du bar :

— Carlo ! Toute l'équipe est là, aujourd'hui ?

— Y a pas d'absent, répondit Carlo.

— Voilà, commissaire, dit Louie.

Lou se leva, sortit une carte de visite de son portefeuille et la posa sur la table.

— Au cas où vous apprendriez quelque chose sur l'exécution. N'hésitez pas à me passer un coup de fil.

Il se dirigea vers la porte. À mi-chemin, il fit volte-face et lança :

— J'ai entendu dire que Paulie Cerino va bientôt sortir en liberté conditionnelle. Saluez-le de ma part ! Nous deux, ça remonte à loin.

— Sans faute, promit Louie.

Dès que la porte de la rue se referma sur le policier, les quatre truands reprirent leurs chaises autour de la table. Chacun à la place qu'il occupait auparavant. Carlo Paparo, assis juste à droite de Louie,

était un homme costaud aux oreilles trop grandes et au nez retroussé. Il portait un pantalon noir et un col roulé noir sous une veste sport en soie grise.

— Tu connais ce clown ? demanda-t-il.

— Paulie m'a parlé de lui, répondit Louie. Je ne l'avais jamais vu. Paulie le déteste tellement qu'il l'adore. Ils se cherchent des poux depuis si longtemps qu'ils en sont arrivés à avoir un énorme respect l'un pour l'autre.

— Il en a dans le froc, en tout cas, pour débarquer ici comme ça ! observa Carlo avec une pointe d'admiration dans la voix. Aucun flic de chez nous ne ferait ça sans être accompagné de son équipier. Avec une escouade de mecs en uniforme et bien armés devant la porte.

Louie avait été recruté à Bayonne, dans le New Jersey, pour diriger provisoirement les affaires de la famille Vaccarro dans le Queens. À Bayonne, il dirigeait une entreprise similaire, mais de taille plus modeste. Il avait pris avec lui ses hommes de confiance : Carlo Paparo, qu'il connaissait depuis toujours, Brennan Monaghan, Arthur MacEwan et Ted Polowski. Tous les mardi et jeudi après-midi, ils jouaient aux cartes pour de petites sommes. Sauf s'ils avaient une affaire à régler quelque part.

— L'un de vous a-t-il entendu quoi que ce soit au sujet de cette exécution ? Vinnie Dominick et sa bande de crétins ont-ils vraiment buté un mec ?

Les quatre hommes secouèrent la tête.

— Je crois qu'il faudrait se renseigner, reprit Louie. Le flic a raison. On veut pas d'ennuis. Pas question que la police vienne fourrer son nez ici alors qu'on est en train de réorganiser nos opérations. Surtout pas la police de Manhattan ! Avec la plupart des flics du coin, on peut se débrouiller... Mais ça aussi, ça pourrait changer si ce Soldano et les grosses pointures viennent nous chercher des noises.

— Tu proposes quoi, pour se renseigner ? demanda Carlo.

— On pourrait contacter le maigrichon, suggéra Brennan. Freddie Capuso ! Ça coûterait quelques billets, mais il saura peut-être qui s'est fait liquider.

— Tu parles, grogna Carlo, Freddie ne sait rien. Et une fois sur deux, il nous raconte des salades. C'est un couillon.

— Je crois qu'on devrait filer Franco Ponti pendant quelques jours, dit Louie. Quand Vinnie a besoin de liquider quelqu'un, il fait toujours appel à lui. S'il doit y avoir d'autres meurtres, je préfère connaître le plus tôt possible les noms des victimes. Les Lucia nous pourrissent déjà

suffisamment la vie ! Je ne veux pas qu'ils foutent le bordel dans nos projets de développement.

— La vieille guimbarde de Franco n'est pas bien difficile à suivre, dit Arthur MacEwan.

Les cinq hommes éclatèrent de rire. La voiture de Franco était célèbre d'un bout à l'autre du Queens. Tout le monde connaissait le gros dé en mousse noir et blanc accroché au rétroviseur avec la photo de Maria Provolone, sonoureuse du lycée.

— Moi, c'est les ailerons de la bagnole qui me font le plus rigoler, dit Ted Polowski. Ça sort tout droit des années cinquante, non ?

— Vous savez quoi ? dit Louie, l'air songeur. J'aime beaucoup l'idée de filer le train à Franco Ponti. Vous vous souvenez, l'année dernière, quand on se creusait la cervelle pour comprendre comment ils amenaient leur came en ville ? On n'a jamais trouvé la réponse.

— Et on n'a jamais pensé à suivre Ponti ! dit Carlo en se claquant le front avec la paume. Comment est-ce qu'on a pu être aussi stupides ? Je veux dire : on a tout essayé, sauf ça !

— Peut-être que cette petite filature aura des conséquences positives, dit Louie, qui ignorait à quel point sa remarque se révélerait prophétique.

— On commence quand ? demanda Carlo.

— Ma mère, Dieu ait son âme, disait toujours : « Ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui... »

— Ouais, ouais, marmonna Carlo. « Parce qu'aujourd'hui, c'est le demain d'hier... »

Brennan, Arthur et Ted esquissèrent un sourire. Comme la plupart des dictons préférés de Louie, ils avaient déjà entendu celui-là bien souvent.

— Le temps, c'est de l'argent, ajouta Louie avec malice, car il savait que ses hommes appréciaient ses adages.

— Parfait, dit Carlo. On va faire ça à tour de rôle. Je commence. Qui m'accompagne ?

— Moi, répondit Brennan.

— Tenez-moi au courant, dit Louie.

10

3 AVRIL 2007

16 H 45

A

rmée du dossier du cas de Chet, Laurie retourna à son bureau. Elle n'en revenait toujours pas qu'une pareille épidémie se soit produite en dépit du fait qu'il était apparemment *impossible* qu'elle se produise. Et elle regrettait de plus en plus de n'avoir pas davantage étudié l'épidémiologie. Installée dans son fauteuil, elle passa en revue les principales raisons pour lesquelles cette vague de cas était absurde. Pour commencer, les patients étaient pour ainsi dire tous en bonne santé. Or les gens en bonne santé supportent en général très bien d'être colonisés par une petite quantité de staph dans la bouche ou dans le nez. Pour voir des pneumonies primaires se déclarer, par conséquent, il fallait que des quantités importantes de microbes aient été introduites dans le corps des patients, et en un laps de temps relativement bref, afin de terrasser leurs défenses naturelles. Mais, comme Laurie l'avait appris le jour même, la conception des systèmes HVAC des cliniques Angels interdisait un tel scénario. Outre que le staph ne peut pas être aérosolisé, il était impossible d'avoir un afflux soudain et massif de bactéries aéroportées dans une salle dont l'air passait par un filtre HEPA, dont l'air était recyclé toutes les six minutes, dont aucun occupant n'était porteur du SARM (comme le prouvaient les tests de dépistage) et dont ces mêmes occupants portaient tous des masques chirurgicaux.

Laurie commençait à se dire avec inquiétude que le problème du SARM dans les cliniques Angels ne pouvait pas avoir de cause naturelle. Ce qui l'obligeait à envisager une hypothèse extrêmement troublante : quelqu'un provoquait délibérément ces infections. Une

idée lui vint tout à coup à l'esprit. Il y avait une personne en particulier, en salle d'opération, qui était à même de commettre un tel crime : l'anesthésiste. Responsable du contrôle des voies respiratoires, peu surveillé par ses collègues, un anesthésiste diabolique n'aurait sans doute guère de difficultés à introduire secrètement assez de staph dans les profondeurs des poumons des patients pour déclencher les pneumonies fatales !

Il fallait vérifier cela sans perdre une seconde. Laurie se pencha sur son tableau... et fut immédiatement soulagée : il était loin d'être rempli, mais même avec le peu d'informations dont elle disposait, elle voyait qu'il n'y avait pas un seul, mais plusieurs anesthésistes dans la série. Une autre pensée s'insinua alors dans son esprit : et si plusieurs personnes étaient impliquées, justement ? s'il s'agissait d'une cabale des anesthésistes, qui... qui avaient un grave conflit avec Angels Healthcare ! Au sujet de leur contrat de travail, peut-être ? Laurie rejeta aussitôt cette théorie de la conspiration. C'était parfaitement idiot. Un pur produit de son désarroi, qui la poussait à imaginer n'importe quelle explication. Elle s'en voulut de nourrir des pensées aussi ridicules et paranoïaques et se promit de n'avouer à personne, surtout pas à Jack, qu'elle avait pu inventer cela. Quand elle se remit à réfléchir de façon plus sereine, en outre, elle se rendit compte que les « méchants » ne pouvaient pas être les anesthésistes, car, dans un certain nombre de cas, les patients n'avaient pas succombé à une pneumonie primaire nécosante, mais à une infection fulminante du site opératoire avec syndrome du choc toxique.

À court d'idées, elle se remit à développer son tableau et à en remplir les cases. En revenant dans son bureau, elle avait trouvé un Post-it de Cheryl sur l'écran de son ordinateur : la plupart des dossiers des cliniques Angels étaient arrivés dans sa boîte aux lettres électronique ; les autres lui parviendraient le lendemain. Elle avait aussi trouvé sur sa table les paquets des six cas des antennes de l'Institut de Brooklyn et du Queens, ainsi que les dossiers des deux derniers cas de Besserman et de Southgate – ceux qu'ils n'avaient pas dans leur bureau lorsque Laurie y était passée.

Elle ouvrit le mail et fit défiler à l'écran les dossiers médicaux rassemblés par Cheryl. L'un après l'autre, elle les plaça dans la file d'attente de l'imprimante de l'administration. Elle en voulait des sorties papier pour les lire plus facilement. Ensuite, elle classa les dossiers par clinique. Entre les dossiers de l'Institut et les dossiers médicaux, elle avait une impressionnante masse de données à traiter. Elle se demanda si elle n'avait pas intérêt à transformer tout de suite son tableau sur papier en tableau électronique, sur l'ordinateur. L'idée avait son mérite. Elle décida cependant de s'en tenir pour le moment à

sa méthode « à l'ancienne ».

Quand elle estima avoir attendu suffisamment longtemps, elle descendit à la salle informatique pour récupérer les impressions des dossiers médicaux.

Elle remontait par l'ascenseur, lorsqu'elle s'aperçut qu'il était presque dix-sept heures. Elle se demanda si Jack allait revenir à l'Institut, et dans combien de temps. Sortant de la cabine au quatrième étage, où elle voulait passer voir Agnes au labo de microbiologie, elle tira son téléphone portable de sa poche et s'assura qu'il était allumé au cas où Jack appellerait. Il était possible que son « voyage d'étude », comme avait dit Chet, l'ait entraîné dans un quartier plus proche de leur domicile que de l'Institut. Auquel cas il rentrerait à la maison sans repasser par le bureau.

— Nous avons bien bossé, dit Agnes, qui était en train d'enfiler son manteau et se préparait à partir chez elle après une journée de travail de dix heures, comme elle en avait l'habitude.

Elle expliqua à Laurie tout ce qu'elle avait fait, à commencer par vérifier que tous les décès de la série étaient bel et bien dus au staphylocoque doré résistant à la méticilline. Elle précisa où elle avait envoyé les échantillons de David Jeffries pour obtenir des sous-typages plus précis : au labo de référence de l'État, au CDC, et à Ted Lynch au labo ADN de l'Institut. Elle précisa que le CDC serait plus efficace que le labo de référence de l'État, et que Laurie pouvait s'attendre à avoir de leurs nouvelles dans deux ou trois jours – quatre à tout casser.

Quand elles évoquèrent le CDC, Laurie se souvint qu'elle avait eu l'intention de téléphoner là-bas au Dr Ralph Percy pour le cas de Chet. À l'heure qu'il était, cependant, elle ne réussirait sans doute pas à le joindre. Après avoir remercié Agnes, elle remonta à son bureau en prenant l'escalier pour gagner du temps. Chet ne lui avait pas communiqué de numéro de téléphone ; elle dut appeler les renseignements pour obtenir le numéro du standard du CDC. Et quand elle fut enfin mise en relation avec le poste du Dr Percy, elle tomba sur le message d'accueil d'une boîte vocale.

— Mince ! marmonna-t-elle.

Il avait déjà terminé sa journée de travail, bien sûr, et elle était mécontente de n'avoir pas téléphoné plus tôt – aussitôt qu'elle était sortie du bureau de Chet, par exemple. Après le bip, elle donna son nom, le numéro de sa ligne directe, et expliqua qu'elle s'intéressait au typage du SARM effectué par le Dr Percy pour le Dr Chet McGovern. Elle précisa ensuite, d'un ton quelque peu gêné, qu'elle était médecin légiste et collègue du Dr Chet McGovern.

— Que se passe-t-il ? demanda Riva, qui était revenue au bureau pendant que Laurie était à l'imprimante.

— La journée a été chargée et je perds la tête. Je voulais parler à un type du CDC, mais il est déjà rentré chez lui.

— Tu pourras toujours lui parler demain, observa gentiment Riva.

— Tu cherches à m'exaspérer, ou quoi ? répliqua Laurie, qui pensait à sa mère quand elle entendait ce genre de remarque vaguement condescendante.

— Mais non, ma belle. Si j'essaie quoi que ce soit, c'est plutôt de te calmer. Tu as l'air claqué. Je sais que tu es très soucieuse depuis ce matin.

— C'est peu de le dire.

Laurie raconta rapidement sa journée à Riva et lui expliqua en conclusion pourquoi elle voulait parler au Dr Percy au CDC.

— Et la femme du CDC à qui j'ai déjà parlé ? demanda Riva. L'as-tu appelée ?

— Oui. Elle m'a été très utile. Elle a promis de me rappeler.

— Pourquoi ne lui retéléphones-tu pas ? Je suis sûre qu'elle peut avoir accès au dossier de Chet.

— Bravo ! Bonne idée !

Laurie avait le numéro de Silvia Salerno sur un Post-it collé au cadre de son écran. Elle regarda sa montre pendant que la communication s'établissait. Il était largement passé dix-sept heures. Une fois encore, elle tomba sur une boîte vocale. Elle ne laissa pas de message, car Silvia avait déjà dit qu'elle la recontacterait. Elle raccrocha avec une moue dépitée.

— Deux sur deux, dit Riva d'un ton amusé. Le CDC doit avoir un couvre-feu !

Laurie pouffa. Cette pointe d'humour absurde au sujet du CDC, une institution de premier ordre réputée dans le monde entier, était assez drôle. Riant ainsi, elle songea qu'elle était vraiment très nerveuse ; c'était la première fois de la journée qu'elle se décripait.

Riva se leva et saisit son manteau derrière la porte.

— Je vais suivre l'exemple du CDC et rentrer chez moi. L'autopsie avec Bingham du gars décédé en détention provisoire... Pff... ça m'a épuisée !

— Ah oui ! Préoccupée comme je le suis, j'ai oublié de te demander ce que vous aviez trouvé.

— Ce n'est pas bon pour la police ni pour la ville. Et ça pourrait valoir une manne financière à la famille. L'os hyoïde était fracturé en plusieurs endroits. Cet homme a manifestement été brutalisé.

— Heureusement pour toi, c'est Bingham qui se chargera des inévitables retombées politiques et légales de l'affaire.

— En effet. Nous, les pathologistes, nous pouvons juste dire qu'il s'agit d'un homicide. Justifié ou non, ce sera à un tribunal de trancher.

Riva dit au revoir à Laurie, qui voulut lui poser une dernière question :

— S'il y a d'autres cas de SARM dans les jours à venir, pendant que c'est ton tour de distribuer les dossiers, tu voudras bien me les donner ?

— Sans faute, promet sa collègue avant de sortir du bureau.

Laurie se remit au travail. Sur la table, elle avait d'un côté trois piles de dossiers médicaux des trois cliniques Angels, de l'autre la pile des dossiers de l'Institut. Rapidement, elle les associa les uns avec les autres, cas par cas. Comme Cheryl le lui avait précisé, il manquait encore quelques dossiers des cliniques.

Elle ouvrit le dossier médical de David Jeffries et y releva les informations dont elle avait besoin pour remplir les cases encore vides de son tableau. Comme elle continuait d'avoir le sentiment que le patient devait avoir été infecté en salle d'opération, elle examina le rapport d'anesthésie avec beaucoup d'attention. Cette lecture lui donna l'idée d'ajouter quelques rubriques supplémentaires à son tableau : le numéro de salle d'opération, la durée de l'intervention, le temps passé par le patient en salle de réveil, les médicaments administrés alors. Puis elle regarda les notes des infirmières et décida de relever en plus, dans chaque cas, les noms de l'aide opératoire et de l'infirmière de la salle de réveil. Avec une règle, elle traça plusieurs lignes verticales à droite du tableau pour créer de nouvelles colonnes.

Quand elle en eut terminé avec le dossier médical de David Jeffries, elle ouvrit le suivant sur la pile. C'était un des cas de Paul Plodget : un homme de quarante-huit ans dénommé Gordon Stanek. Comme Jeffries, il avait été opéré à la clinique d'orthopédie Angels. Laurie puisa dans les données du dossier pour remplir les cases du tableau. Là encore, comme elle l'avait remarqué auparavant avec les deux cas de Riva, les anesthésistes étaient différents. Et, ce qui n'avait au fond rien d'étonnant, les autres personnes associées au traitement de ce malade, y compris le chirurgien et les infirmières, n'étaient pas non plus les mêmes que pour David Jeffries. Les salles d'opération ne portaient pas le même numéro. Même le type d'anesthésie était

différent ! Les deux hommes avaient été endormis avec des produits et, surtout, par des méthodes différents : Jeffries avait eu une sonde d'intubation endotrachéale, tandis qu'il s'agissait d'un masque laryngé pour Stanek.

Laurie bascula en arrière dans son fauteuil en regardant le tableau en cours de développement et tous les dossiers empilés sur la table. Elle avait encore un gros travail devant elle. Mais, au bout de ses efforts, elle espérait trouver quelque point commun entre tous les cas.

Elle allait ouvrir un nouveau dossier, lorsqu'un bruit attira son attention du côté du couloir. Un martèlement sourd, assez ténu, qu'elle n'aurait peut-être pas entendu si l'immeuble n'avait pas été aussi silencieux qu'il l'était maintenant, après dix-sept heures. Penchée en avant, elle tendit l'oreille pour essayer d'identifier le battement : il conservait le même rythme mais devenait petit à petit plus distinct. Elle avait l'impression que quelqu'un frappait doucement le sol avec un maillet en caoutchouc... en se rapprochant de son bureau !

Une frayeur absurde l'envahit. Un frisson violent, pareil à une décharge électrique, lui parcourut le corps. Elle eut l'idée de se précipiter vers la porte pour la claquer et la verrouiller, mais elle resta figée sur place.

Jack se matérialisa tout à coup sur le seuil du bureau.

— Salut, mon cœur, dit-il en s'avançant vers elle, et il se pencha pour l'embrasser sur le front. Tu ne devineras jamais ce que je viens de faire !

Il posa les béquilles contre le mur, avant de s'asseoir dans le fauteuil de Riva.

— Je me suis drôlement bien amusé...

Il s'interrompit quand il remarqua l'expression de Laurie, et il se pencha en avant pour agiter la main devant son visage.

— Hé ! Allô ! Y a quelqu'un ?

Elle secoua la tête et poussa un profond soupir.

— Le bâtiment est tellement calme, à cette heure-ci, que toi et tes béquilles, vous m'avez fichu la frousse, dit-elle sans trop savoir si elle se sentait soulagée, ou très vexée.

— Comment ça ? dit-il, l'air confus.

— C'est parce que...

Laurie se tut, prenant conscience qu'elle était parfaitement ridicule de s'être laissé terrifier par le bruit des béquilles de Jack sur le lino du couloir. C'était évidemment un autre symptôme de sa très grande

nervosité.

— Je suis désolé...

Laurie tendit le bras pour lui tapoter le genou.

— Ne t'excuse pas. Si quelqu'un a tort, c'est moi. J'ai eu une journée difficile.

— Bon, peu importe ! dit Jack, qui retrouvait déjà l'enthousiasme qu'il affichait une minute plus tôt. Je veux te raconter ce que j'ai fait ces deux dernières heures.

— Je serai contente d'entendre ça. Mais... vois-tu tous ces dossiers sur mon bureau ?

— Bien sûr que je les vois. Il y en a partout. Attends, laisse-moi te parler du cas que tu m'as refilé.

— Je crois que nous devrions plutôt parler des cas qui sont ici.

— Dans une minute ! objecta Jack, puis il ajouta d'un ton railleur : Quand tu as une idée en tête, toi...

Tu peux parler, songea Laurie, mais elle retint sa langue. Quand il décidait d'être entêté, *lui*, il était capable de sérieusement l'exaspérer.

— Je suis le visiteur. C'est moi qui suis venu dans ton bureau, donc on s'occupe de mon histoire d'abord. OK ?

— Très bien, grogna Laurie.

— Primo, merci de m'avoir donné le cas Rodriguez.

— De rien, ironisa-t-elle.

— La cause du décès était assez évidente, comme tu l'avais probablement supposé. Je veux dire... le type, un ouvrier du bâtiment, est tombé du dixième étage d'un immeuble en construction.

— Tu veux bien aller droit au but ! protesta-t-elle d'un ton exaspéré.

Jack la dévisagea quelques secondes.

— Tu es de méchante humeur.

— Non ! Je suis juste un peu impatiente de te parler de quelque chose qui, sauf ton respect, me paraît beaucoup plus important que ton histoire d'ouvrier du bâtiment.

— Parfait. Pour qu'on n'y passe pas toute la semaine, raconte-moi ton truc super-important !

— Non. J'ai accepté que tu commences, alors maintenant va jusqu'au bout. Mais dépêche-toi un peu, s'il te plaît.

Jack la contempla quelques instants avec un sourire désabusé, avant de reprendre son récit :

— L'examen interne a révélé toutes sortes de lésions traumatiques fermées : désinsertion cardiaque, rupture du foie, fractures fémorales multiples des deux jambes, etc. Mais ça n'expliquait pas comment il était mort. Alors je me suis rendu sur la scène du drame.

— J'espère que tu n'as pas toi-même provoqué une scène, souligna Laurie d'un ton ironique. Parce que moi, de mon côté, j'ai aussi fait une visite sur site et j'ai causé une *véritable scène* qui m'a valu ensuite une énorme engueulade dans le bureau de Bingham.

— Aucun risque avec un gars aussi diplomate que moi, affirma Jack. À vrai dire, tout le monde s'est bien amusé. Tu sais ce que j'ai fait ? J'ai rempli un sac avec du sable du chantier pour obtenir le même poids que la victime. Ensuite, le contremaître et moi, on est montés au dixième étage...

— J'espère que tu n'as pas grimpé ces dix étages sur ton genou blessé !

— Mais non, enfin ! répondit Jack, comme si c'était absolument hors de question. On est montés par l'ascenseur de chantier. Là-haut, j'ai examiné l'endroit où se tenait le gars au moment de la chute. Le truc assez cocasse, c'est qu'il était en train d'installer des rambardes provisoires. J'avais placé un gars en bas avec un chronomètre. D'abord, nous avons laissé tomber le sac comme si M. Rodriguez avait basculé accidentellement dans le vide. Sais-tu à quelle distance du bâtiment le sac est arrivé ?

— Aucune idée.

— Un mètre quatre-vingts, et la chute a duré deux secondes et demie. Ensuite, nous avons balancé le sac comme si M. Rodriguez avait été poussé, ou comme s'il avait sauté de son propre chef. Et devine où il a atterri en deux secondes et six dixièmes ?

— S'il te plaît, Jack ! Donne-moi juste le résultat, tu veux bien ?

— Six mètres quarante. C'est cool, non ? Ça prouve que ce n'était pas un accident.

— Hmm... Et s'il s'était tenu au bord de l'immeuble, avait fermé les yeux et fait un tout petit pas en avant pour tomber dans le vide ?

— Impossible. Il n'aurait pas voulu prendre le risque de se blesser en heurtant la façade du bâtiment pendant la chute.

— Tu es sûr de ça ?

— Ouais. J'y ai pensé moi-même, un jour, quelques mois après le

crash de l'avion.

— Oh...

Le crash qui avait tué la première famille de Jack. À cause duquel il avait encore parfois de pénibles épisodes dépressifs. Laurie n'avait pas envie de revenir là-dessus pour le moment.

— N'empêche, reprit-il, je vais quand même conclure au suicide dans mon compte rendu. Tu sais pourquoi ?

Malgré leur petite prise de bec au début de la conversation, Laurie était intéressée.

— Non, je ne vois pas. Mais pourquoi ce ne serait pas un homicide ? Il a pu être poussé, ou même *jeté* de là-haut.

— À l'examen externe, j'ai vu qu'il avait d'anciennes cicatrices sur les poignets. Il avait déjà tenté de se suicider. Cette fois, il a utilisé une méthode plus efficace. Succès garanti.

— Hmm, fascinant, dit-elle sans beaucoup de sincérité. Bon, est-ce que je peux te parler de mon truc, maintenant ?

— Bien sûr. Mais je pense savoir ce que tu vas me dire.

— Ah oui ? répliqua-t-elle d'un air narquois.

— D'après tous les dossiers que je vois là, tu vas me dire qu'il y a une véritable épidémie d'infections postopératoires au SARM dans les cliniques Angels. Par conséquent, je dois annuler mon opération, ou au moins la reporter à une date ultérieure et de préférence indéterminée. Je suis près de la vérité ?

— Tu es pile dessus. N'empêche, monsieur Le-Gros-Malin, je crois que tu devrais écouter cette histoire en détail.

— D'accord, mais pourquoi pas en mangeant un morceau quelque part sur Columbus Avenue ?

— Jack, je veux te parler de ça *maintenant* ! Ces cas de SARM constituent un véritable mystère. À mon avis, ils ne devraient pas se produire, ils *ne peuvent pas* se produire, ni de façon naturelle, ni par la faute de quelqu'un. Pourtant, ils sont là !

Jack fronça les sourcils. Il demanda si elle était sérieuse quand elle évoquait la « faute » d'une éventuelle tierce personne impliquée dans la dissémination du SARM. Elle répondit y avoir pensé *très sérieusement*, et il ne rejeta pas l'hypothèse par principe. Au cours des années passées, Laurie avait mis au jour plusieurs énigmes tout aussi bizarres, très déroutantes, en examinant des cas apparemment anodins, alors que ses collègues n'avaient rien remarqué.

— OK. Raconte-moi ton histoire. Et je promets de ne pas

t'interrompre.

D'abord, elle lui montra son tableau inachevé et lui raconta sa journée dans les moindres détails. Elle lui rapporta tout ce qu'elle avait appris et énuméra les informations qu'elle attendait encore pour compléter son travail. Elle dit enfin :

— On ne devrait même pas se demander si tu dois renoncer ou pas à cette intervention. Tu dois laisser tomber, point à la ligne.

— Hmm, je suis désolé que Bingham le Terrible t'ait fait passer un sale quart d'heure. Je pense que ta visite à la clinique Angels mérite des félicitations, sûrement pas l'inverse. Je suis intrigué, moi aussi, par tout ce que tu m'as raconté. Sauf en ce qui concerne la conclusion. Attends ! Ne te mets pas à râler !

Laurie avait déjà ouvert la bouche pour protester.

— Je t'ai laissée parler, reprit-il, alors aie la courtoisie d'en faire autant. J'ai pris les devants, aujourd'hui, car je me doutais que tu continuerais à vouloir me faire changer d'avis. Moi aussi, de mon côté, j'ai appris quelques petites choses. Primo, les infections au SARM de ta série ne sont pas des infections nosocomiales, techniquement parlant, puisqu'elles surviennent avant le délai normal de quarante-huit heures.

— C'est juste. Mais la définition à laquelle tu fais référence sert essentiellement des objectifs statistiques.

— On a fixé la limite de quarante-huit heures car les infections qui se déclarent avant ce laps de temps sont souvent dues à des organismes apportés à l'hôpital par le patient lui-même. Et c'est sans doute ce qui se passe avec ceux de ta série. J'ai deux raisons de croire cela. Primo, à cause de ce que tu as appris pendant ton enquête. Si la contamination est impossible, naturellement ou par la main de l'homme, c'est que la bactérie vient des patients eux-mêmes. Secundo, dans tous les cas que tu as ici, la souche de SARM est apparemment une souche de SARM communautaire, lequel vient par définition de la *communauté*, ou, en d'autres termes, de l'extérieur de l'hôpital. Ce n'est pas du tout le SARM nosocomial...

— Je peux dire quelque chose ? l'interrompit Laurie avec agacement.

— S'il le faut, acquiesça Jack d'un ton las.

— Le SARM communautaire est aujourd'hui présent en milieu hospitalier. Cela fait déjà plusieurs années qu'il pose problème. Le taux de cas de SARM communautaire ne cesse de grimper...

— C'est possible, d'accord. Mais je crois, vu que la bactérie de tes

cas est exclusivement communautaire, que ma théorie est plus valable que la tienne. Quoi qu'il en soit, j'ai aussi appelé le bureau du Dr Wendell Anderson pour parler à l'infirmière qui tient le planning de ses interventions. Sachant que tu allais me bombarder de protestations, je lui ai demandé s'il serait envisageable, si jamais j'annulais l'opération de jeudi, que je sois reprogrammé un autre jour à la même heure. C'est-à-dire à sept heures et demie. Elle m'a dit qu'il faudrait voir cela avec le chirurgien, car normalement il ne commence jamais avant huit heures et demie ou neuf heures. Il me fait une fleur, comprends-tu, à venir si tôt jeudi prochain.

— Eh bien... retarde l'opération !

— Je ne veux pas la retarder. C'est ça le truc. Je voulais poser la question au cas où je changerais d'avis, mais je n'ai pas changé d'avis.

— Pourquoi ? répliqua Laurie, de plus en plus irritée par l'obstination de Jack. Pourquoi ?!

— Parce que plus tôt je serai opéré, plus tôt je pourrai remonter sur mon vélo et retourner jouer au basket.

— Seigneur !

Elle leva les mains en l'air et soupira.

— Comment peux-tu être aussi borné ? À ce niveau-là, c'est de la stupidité !

— Comment je peux être aussi borné ? Je vais te le dire. Avant de quitter la secrétaire d'Anderson, je lui ai demandé si le docteur pouvait me rappeler. Il a fait ça une heure plus tard. Je lui ai posé des questions très directes. D'abord, je lui ai demandé s'il était au courant des problèmes survenus dans les cliniques Angels à cause du SARM. Il a répondu oui et il a convenu que c'était un véritable mystère, d'autant que la compagnie dépense des fortunes en mesures d'hygiène – qu'il m'a expliquées en détail, d'ailleurs. Il a précisé que le rythme des infections avait diminué, mais qu'il y en avait encore de temps en temps. Il m'a aussi dit qu'il avait lui-même instauré certaines règles de précaution en plus de toutes celles imposées par la clinique.

— Par exemple ?

— Pour ses propres opérations, il insiste pour que l'anesthésiste donne davantage d'oxygène au patient, maintienne sa température constante et contrôle même sa glycémie.

— A-t-il eu une infection postopératoire au cours des dernières semaines ? demanda Laurie d'un ton agressif.

— Je suis content que tu en parles, répondit Jack avec un petit sourire suffisant. Je lui ai posé directement la question – alors que je

sais que c'est un sujet délicat pour l'orgueil des chirurgiens ! Il m'a répondu qu'il n'avait eu que trois infections postopératoires dans toute sa carrière et que, dans chaque cas, il s'agissait de chirurgie réparatrice de fractures ouvertes multiples. C'est-à-dire que les opérations étaient a priori de vilains terrains infectieux. En plus, ces trois cas se sont produits à l'hôpital University, pas à la clinique Angels.

— Alors il n'a jamais eu de cas de SARM ?

— Eh ben... je ne sais pas quelle bactérie était impliquée dans les cas du University, mais l'essentiel, c'est qu'il n'a eu aucun problème à la clinique d'orthopédie Angels.

Laurie détourna les yeux. Elle sentait qu'elle était en train de perdre la bataille.

— Je suis même allé encore plus loin, renchérit Jack. De médecin à médecin, tenant compte à la fois du fait que je me suis blessé le genou il y a peu de temps *et* de la crise qui affecte la clinique en ce moment, je lui ai demandé s'il valait mieux laisser tomber, ou faire l'opération jeudi comme prévu.

Jack se tut.

— Alors ? fut-elle obligée de demander au bout de quelques instants, car elle voulait connaître la réponse.

— Il a affirmé sans la moindre hésitation qu'il fallait maintenir la date. Il a ajouté qu'il n'opérerait pas à la clinique Angels s'il avait le moindre doute. Il a dit aussi que la seule chose qu'il me conseillait, c'était d'utiliser un savon antibactérien à titre préventif. Quand je lui ai dit que c'était déjà le cas, il m'a assuré que tout se passerait bien. Enfin, il m'a proposé de faire un dépistage du SARM demain matin, quand je passerai à la clinique pour mon bilan sanguin préopératoire. Si je suis positif, nous annulerons l'opération et nous attendrons que j'aie été traité pour éradiquer le microbe. En conclusion, il a dit qu'il me verrait jeudi matin à sept heures et demie, que je serais opéré sans aucun problème et que je retrouverais mon vélo dans trois mois et le cour de basket dans six.

Laurie regarda sa pile de dossiers. Elle était vexée, mécontente et découragée. Jack avait avancé des arguments forts. Il avait parlé sans détour à son chirurgien, un spécialiste loué par la profession et réputé pour les opérations qu'il effectuait sur de célèbres athlètes. Malgré tout... elle considérait que c'était une erreur de se faire opérer dans les circonstances actuelles. L'intervention aurait été acceptable en cas d'urgence, mais là... Jack la voulait pour son petit confort personnel. C'était de la folie !

— Allez, quoi..., dit-il d'un ton apaisant.

Il se leva, s'approcha de Laurie et posa une main sur son épaule. Dépitée, elle se mit debout à son tour.

Jack désigna le tableau.

— Je crois que tu dois quand même continuer à enquêter sur cette série. Il doit y avoir une explication. Moi le premier, j'aimerais la connaître.

Laurie hocha la tête, saisit le tableau pour le contempler quelques instants, puis le jeta négligemment par-dessus les dossiers empilés sur la table.

Jack la prit dans ses bras et l'étreignit.

— Merci de te faire tant de souci pour moi.

Laurie l'étreignit à son tour.

— Je t'aime, dit Jack.

— Moi aussi, je t'aime.

11

3 AVRIL 2007

17 H 25

— A

lors, comment on s’y prend ? demanda Angelo à Franco.

Ils étaient dans la Cadillac de Franco, arrêtée dans la Cinquième Avenue entre la 56^e et la 57^e Rue. De grosses jardinières en béton étaient alignées juste à côté d’eux, au bord du trottoir, sans doute pour protéger la Trump Tower d’éventuels véhicules kamikazes. L’entrée du gratte-ciel était derrière la voiture, ce qui les obligeait à se retourner à tour de rôle sur la banquette pour être sûrs de bien surveiller tout le secteur.

— Bonne question, marmonna Franco. J’ai connu des missions plus faciles. À quoi elle ressemble, cette nana ? Je ne m’en souviens plus.

Angelo lui tendit le papier qu’il avait à la main.

— À toi de regarder la porte, dit Franco en se remettant face au volant, et il relut rapidement la description de la cible. Je suppose qu’il faudra se fier à la couleur des cheveux. Imagine un peu ! Des cheveux blonds avec des mèches *vert fluo* ! Ça fait presque peur, non ?

— Je pense que la silhouette de la fille nous aidera aussi, dit Angelo. Il paraît qu’elle est toute menue.

Assis à la place du passager, il lui était plus facile qu’à Franco de se tourner pour scruter l’entrée du gratte-ciel.

— Le soleil se couche, ajouta-t-il. Avec la lumière qui baisse, ce n’est pas évident de voir la couleur des cheveux des gens. Et il y a de plus en plus de monde sur le trottoir. La journée de travail est terminée, je suppose...

— Si on ne la voit pas très bientôt, je vais m'inquiéter. Peut-être qu'on l'a ratée !

— Moi, ça ne me dérange pas, dit Angelo. Sur ce coup, j'ai un mauvais pressentiment.

— Oh, arrête d'être pessimiste, protesta Franco. Apprécie le challenge, quoi ! À propos, où sont les cachets de drogue du viol et le spray paralysant que le vieux Doc Trevino t'a donnés ?

— Les cachets sont dans ma poche. L'aérosol est derrière, par terre, avec les sacs en plastique. Ce truc, c'est incroyable comme ça agit vite ! En deux secondes, la victime est KO.

— Hmm... De toute façon, on ne peut pas l'utiliser ici en plein jour. D'un autre côté, il fera bientôt nuit...

— Non, tu as raison, il faut faire gaffe aux gens. Mais le spray pourrait être utile si elle s'agite trop quand on l'embarque. Je ne veux pas être obligé de la buter dans la bagnole.

— Putain, sûrement pas ! s'écria Franco. Pas sur mes banquettes. Fais-moi voir les cachets.

Angelo se tortilla sur le siège pour tirer une enveloppe de sa poche de pantalon. Il la tendit à Franco, qui en serra les bords entre ses doigts et regarda à l'intérieur. Il y avait six petites pilules au creux du pli.

— Combien il faut en donner ? demanda-t-il.

— Une seule, m'a dit le toubib. Tu la fais tomber dans un cocktail, et vingt minutes plus tard tu lui mets ton engin où tu veux.

— Alors, pourquoi il nous en a donné plusieurs ?

— J'en sais rien ! Il s'est peut-être dit qu'on utiliserait les autres pour prendre du bon temps.

Franco renversa l'enveloppe pour faire tomber trois des six pilules dans sa paume. Il les glissa dans sa poche de veste, avant de rendre l'enveloppe à Angelo.

— Si on tente le coup ce soir, et si ça fonctionne, peut-être bien que j'essaierai.

— Imagine la soirée trop géniale ! s'exclama Angelo d'un air enthousiaste. Viagra pour toi et Rohypnol pour ta chérie.

Franco mit un terme à la plaisanterie en répliquant :

— Toi ou moi, on devrait aller là-bas, devant l'entrée, pour voir tous les gens qui sortent de la tour. Ça nous aidera à ne pas la rater.

— C'est pas une mauvaise idée, convint Angelo. Mais qu'est-ce

qu'on fait, quand on la voit ? Avec tout le monde qu'il y a dans les parages, on ne peut pas la faire monter de force dans la bagnole.

— Et ton insigne de la police d'Ozone Park (5) ? Tu dis toujours qu'il fait des miracles.

— Ouais, mais au milieu de la foule, ça ne marche pas toujours. Les gens ont plus de courage, ils résistent mieux quand ils se sentent entourés. Elle risquerait de se mettre à brailler, ou à s'opposer à nous de façon trop visible. En plus, il y a des tas de flics dans le quartier.

— J'ai remarqué. Je n'en reviens pas qu'ils soient pas encore venus nous dire de dégager la voie.

— Tu parles trop vite. En voilà un, justement !

Franco jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Un policier à la carrure impressionnante, et au ventre énorme, venait dans leur direction, un carnet de contraventions à la main.

— J'y vais ! Prends le volant et fais le tour du pâté de maisons.

— Pourquoi ce n'est pas moi qui descends ? répliqua Angelo.

— Parce que c'est moi qui décide. Vérifie que ton portable est allumé. Et surtout, ne bousille pas ma bagnole !

Franco ouvrit la portière. Le policier arriva à sa hauteur à l'instant où il sortait de la voiture.

— Bonsoir, monsieur l'agent !

— Ici, c'est interdit de stationner ou de s'arrêter.

Le flic dévisagea Franco d'un œil méfiant, avant de se pencher pour jeter un coup d'œil vers Angelo.

— Mon ami m'a simplement déposé ici, monsieur l'agent, dit Franco, et il inclina le buste à son tour en saluant Angelo de la main.

Angelo s'était déporté sur la banquette pour prendre le volant. Franco referma la portière avec douceur.

— Hé ! grogna le flic d'un ton péremptoire au moment où la voiture s'écartait du trottoir.

Angelo freina. Non sans inquiétude, il baissa la vitre.

— Votre ceinture ! cria le flic.

— Oh ! Merci, monsieur l'agent, répondit Angelo d'un air penaud.

Franco, qui n'était pas moins mal à l'aise, sourit aimablement au policier. Puis il se dirigea à grands pas vers l'entrée de la Trump Tower.

Amy Lucas leva les yeux vers la pendule murale, juste au-dessus de sa table, et poussa un ouf de soulagement en voyant qu'il était dix-sept heures trente. Enfin, elle pouvait s'en aller ! La journée avait été pénible : moitié barbante, moitié angoissante. L'angoisse, c'était d'avoir été convoquée dans le bureau de la PDG et questionnée au sujet de Paul. C'était aussi la première fois qu'elle rencontrait Angela Dawson. Quand elle avait été appelée, Amy avait tout de suite pensé qu'on voulait lui parler de Paul, mais elle n'en était pas certaine. Elle avait toujours peur d'être licenciée. Non pas parce qu'elle aurait fait quoi que ce soit pour mériter une telle catastrophe, mais parce qu'elle ne pouvait vraiment pas se permettre de perdre son emploi. Ses difficultés financières la rendaient un peu paranoïaque. Chaque mois, elle devait consentir à une grosse ponction sur son salaire pour payer la maison de retraite médicalisée où vivait sa mère, et chaque mois elle luttait pour ne pas plonger dans le rouge.

L'absence de Paul, par ailleurs, l'avait rendue anxieuse toute la journée. Elle travaillait pour lui depuis bientôt dix ans. Elle l'avait volontiers suivi, cinq ans plus tôt, lorsqu'il avait quitté leur précédente compagnie pour entrer chez Angels Healthcare. Le matin, ne le voyant pas arriver, elle avait craint qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. Paul était un homme précis, méthodique et constant, comme la plupart des comptables. Sauf quand il avait bu. Voilà ce qui la tracassait. La journée avait passé, il n'avait pas réapparu et il n'avait pas donné le moindre signe de vie, ni par téléphone ni par un autre moyen. Elle avait fini par conclure qu'il avait passé la nuit à boire et à faire la bringue – comme autrefois, avant d'entrer chez Angels Healthcare. Amy était triste de devoir envisager cette hypothèse. À l'époque, c'était vraiment difficile. Elle avait souvent été obligée d'inventer des excuses pour justifier ses absences. Un jour, elle avait même dû aller le récupérer dans un hôtel minable où il dessoûlait.

Après cet épisode, il avait enfin ouvert les yeux. Subitement, par miracle, il avait pris la décision de ne plus toucher à l'alcool. Amy était la seule à savoir qu'il avait alors commencé à fréquenter les Alcooliques Anonymes et qu'il avait participé aux réunions pendant plusieurs années. Elle avait espéré qu'il ne boirait plus jamais. Mais maintenant, à cinq heures et demie de l'après-midi, elle était convaincue qu'il avait rechuté.

Elle mettait cela sur le compte du stress qu'il subissait depuis quelques semaines à cause de ce stupide formulaire 8-K. Il s'arrachait les cheveux à se demander s'il devait l'envoyer ou pas. Elle savait qu'il était secoué parce qu'il le lui avait dit de façon très claire, même s'il ne lui avait pas expliqué en détail pourquoi le 8-K était si important.

Amy n'était pas comptable. Elle n'avait même pas fait d'école de secrétariat. Elle s'était formée toute seule, sur le tas, après avoir suivi une orientation, au lycée, qui la préparait un peu au métier. En plus, elle était exceptionnellement douée en informatique.

Quelques jours après qu'elle avait rempli le formulaire 8-K sur l'ordinateur portable de Paul, il l'avait appelée dans son bureau. Il se comportait comme s'il était victime d'une conspiration au sein de la compagnie. Et il lui avait confié une clé USB qui contenait le fichier du 8-K.

« Je veux que vous gardiez ça, avait-il murmuré. Mettez-la en sécurité quelque part. Sur un fichier séparé, vous trouverez l'adresse du site web de la Securities and Exchange Commission.

— Pourquoi je dois la garder ? avait-elle demandé.

— Ne posez pas de questions ! Conservez simplement cette clé, à moins... à moins qu'il ne m'arrive quelque chose ! »

Elle se souvenait de l'avoir regardé droit dans les yeux. Il avait un air tellement mélodramatique qu'elle avait d'abord cru qu'il faisait une blague. Paul avait le sens de l'humour. Mais non, il ne plaisantait pas. Il l'avait congédiée et n'avait plus jamais reparlé de cette clé USB.

Avant de quitter le bureau, Amy ouvrit son sac à main, en sortit le petit appareil électronique et le regarda comme s'il était susceptible de lui apporter des réponses à ses interrogations. Elle ne pouvait s'empêcher de se demander si l'absence de Paul signifiait qu'elle devait prendre son avertissement au sérieux et envoyer le 8-K. Il n'avait jamais précisé ce qu'il entendait par ce « à moins qu'il ne m'arrive quelque chose ». Une nuit d'ivresse, évidemment, c'était *quelque chose*. Mais Amy n'en était pas certaine. Elle remit la clé USB dans la petite poche intérieure du sac, puis regarda le téléphone. Devait-elle appeler chez Paul ? Elle y avait songé plusieurs fois au cours de la journée, mais elle n'était pas sûre que ce soit une bonne idée. Elle avait même envisagé d'appeler une de ses anciennes petites amies, dont elle avait encore le numéro, mais elle s'était abstenue. Sauf erreur de sa part, Paul n'avait eu aucun contact avec cette femme depuis cinq ans. Elle poussa un soupir et se redit qu'elle était trop indécise. Il valait mieux qu'elle ne fasse rien du tout plutôt que de prendre une initiative qui risquait d'aggraver la situation. Elle éteignit les lumières du bureau et se dirigea vers les ascenseurs.

— Nom de Dieu ! Qu'est-ce qui se passe ? grommela Carlo en secouant la tête.

— J'en ai pas la moindre idée, dit Brennan, tout aussi perplexe.

Les deux hommes étaient assis dans le 4 x 4 GMC Denali de Carlo, arrêté le long du trottoir, dans la Cinquième Avenue, devant Grand Army Plaza. La fontaine Pulitzer et sa statue de la déesse de l'Abondance se trouvaient juste à leur droite.

Carlo et Brennan avaient suivi les deux tueurs du clan Lucia depuis qu'ils étaient sortis du Neapolitan. Garés tout au fond du parking de Johnny's Sub, ils les avaient regardés monter dans la Cadillac de Franco, et ils avaient bien ri à leurs dépens en se demandant lequel des deux était le plus laid. Franco, avec son nez fin et recourbé, ses traits taillés à la serpe et ses yeux globuleux, ressemblait à un aigle. Angelo, avec son visage ravagé par les cicatrices, sortait tout droit d'un film d'horreur.

— Quel duo ! avait observé Carlo, et il avait posé son sandwich sur la console centrale pour démarrer le Denali.

Ils n'avaient pas eu de mal à filer la voiture de Franco, car elle détonnait carrément au milieu de la circulation. Ses ailerons arrière en pointe et ses pneus à flancs blancs étaient bien visibles. Il y avait juste eu un petit problème à l'approche du pont de Queensboro : Carlo avait manqué un feu derrière Franco, lequel était passé à l'orange pour disparaître au milieu des voitures. Après quelques minutes d'anxiété, ils avaient réussi à rattraper leurs proies du côté Manhattan du pont, au premier feu rouge. De là, ils avaient roulé sans problème jusqu'à la Cinquième Avenue – jusqu'à ce que Franco se range au bord du trottoir, côté gauche, juste après l'entrée principale de la Trump Tower.

Franco s'était arrêté de façon si soudaine, à vrai dire, que Carlo avait dû le dépasser, tourner à droite dans la 55^e Rue et faire le tour du pâté de maisons : une manœuvre qui leur avait fait craindre un moment de perdre les deux hommes. Mais quand ils étaient revenus sur la Cinquième Avenue, ils avaient retrouvé la Cadillac exactement où ils l'avaient laissée.

Pendant trente-cinq minutes, Carlo et Brennan étaient restés à leur place, tout à côté de la statue de l'Abondance aux seins nus, en regardant patiemment la voiture de Franco. Ils la scrutaient à tour de rôle avec des jumelles que Brennan avait eu la présence d'esprit d'apporter, mais ils ne voyaient pas grand-chose à l'intérieur : deux silhouettes, de dos, qui gesticulaient de temps en temps comme celles de gens qui ont une conversation importante. Ils avaient aussi terminé leurs sous-marins. Ne sachant ni dans quelle direction la filature des deux truands les entraînerait, ni combien de temps elle durerait, ils avaient judicieusement profité de leur passage sur le parking de

Johnny's Sub pour faire des provisions.

La surveillance commençait à devenir barbante. Mais tout à coup, les deux hommes se redressèrent sur leurs sièges : un agent de police s'approchait de la voiture de Franco. Lequel sortit précipitamment sur le trottoir.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Carlo.

À ce moment-là, c'était Brennan qui tenait les jumelles.

— Je ne sais pas. Il parle au flic.

— Laisse-moi regarder !

Carlo arracha les jumelles à Brennan, qui occupait un échelon inférieur au sien dans l'organisation. Ils se connaissaient néanmoins depuis toujours, car ils avaient grandi dans le même quartier et fréquenté les mêmes écoles.

— Franco vient dans notre direction, annonça Carlo.

— Hé, vise un peu ! s'exclama Brennan d'un ton pressant. Angelo démarre ! Qu'est-ce qu'on fait ?

— Restons sur Franco. Il s'arrête devant la porte de la Trump Tower. À mon avis, il attend quelqu'un.

— Et Angelo ? Je pourrais peut-être sortir et rester sur Franco, pendant que toi tu suis Angelo. Nan ?

Carlo secoua la tête.

— Je te parie qu'Angelo est en train de faire le tour du pâté de maisons. Restons ici. Je commence à me demander s'ils n'ont pas l'intention de kidnapper quelqu'un.

— Quoi ? Ce serait de la folie. Il y a beaucoup trop de monde ! Sans parler des flics.

— Je ne peux pas dire le contraire, acquiesça Carlo, puis il ajouta d'une voix soudain plus animée : Je crois qu'il a trouvé la personne qu'il cherche ! Il vient de jeter sa cigarette dans le caniveau.

— C'est qui ? Un homme ou une femme ?

Brennan lorgna sur les jumelles et résista à l'envie de les reprendre d'autorité à Carlo. Après tout, c'était quand même lui qui avait eu la bonne idée de les amener !

— Je crois que c'est la fille avec le manteau vert. Elle fait signe à un taxi. Lui aussi ! Je parie qu'il est furax parce qu'Angelo n'est pas revenu.

Carlo posa les jumelles sur les genoux de son collègue et démarra

le Denali.

— On fait quoi ? demanda Brennan, qui levait déjà les jumelles devant ses yeux pour observer la scène. Nom de Dieu, la nana a l'air d'avoir douze ans. Qu'est-ce qu'ils lui veulent ?

— Ouais, moi aussi ça me paraît bizarre.

— Hé ! Elle a trouvé un taxi. Franco va peut-être se retrouver en plan. On la suit, ou on reste sur Franco ?

— On reste sur Franco, andouille !

Brennan baissa les jumelles pour fusiller Carlo du regard. Il n'aimait pas se faire traiter d'andouille.

— Tiens ! s'exclama Carlo. Coup de chance pour Franco, il a trouvé un taxi. Accroche-toi. On les prend en chasse.

— Vous voulez rire ! dit le chauffeur, et il vrilla le buste pour regarder Franco qui venait de s'asseoir sur la banquette arrière. « Suivez ce taxi ! » C'est la première fois que j'entends ça pour de vrai. Vous êtes sérieux, mec, ou c'est une blague ?

— Très sérieux. Ne perdez pas ce taxi de vue et vous aurez vingt dollars de pourboire.

Le chauffeur haussa les épaules et écrasa la pédale de l'accélérateur. Vingt dollars de pourboire, cela valait bien un petit effort supplémentaire.

La voiture s'engagea brusquement dans la circulation. Ballotté en tous sens, Franco eut du mal à utiliser son téléphone portable. Il y renonça pour le moment et se débattit avec la ceinture de sécurité. Une fois attaché, il fut un peu moins secoué, d'autant que le taxi avait trouvé une allure de croisière. Il eut encore un peu de mal à composer son numéro, cependant, car le chauffeur zigzagait nerveusement entre les files de véhicules.

— Où t'es ? demanda-t-il à Angelo d'un ton autoritaire.

— Coincé dans les embouteillages dans la Sixième Avenue. Je vais vers le nord. Et toi, t'es où ?

— Dans un taxi, plein sud, dans la Cinquième. L'oiseau s'est envolé.

— OK. Je fais demi-tour dès que possible.

Franco rabattit le clapet du téléphone. Il était en colère contre lui-même pour deux raisons. Primo, il aurait dû préparer un plan pour

réceptionner la nana. Femme ou gamine, d'ailleurs ? Il ne savait pas très bien. Secundo, problème plus préoccupant encore, il aurait dû insister pour partir avec la Lincoln Town Car d'Angelo au lieu de prendre sa Cadillac chérie. Il avait des sueurs froides à l'idée qu'Angelo bousille sa voiture, ou même simplement l'érafle dans la circulation de Manhattan à l'heure de pointe.

— On est presque à la hauteur du taxi que vous voulez suivre, annonça fièrement le chauffeur. Vous voulez que je roule juste à côté ?

— Non ! Restez derrière.

Les deux voitures descendirent rapidement la Cinquième Avenue, passant tous les feux au vert. Franco se demanda si Paul Yang ne leur avait pas menti en disant que la secrétaire habitait dans le New Jersey. Ou bien... peut-être allait-elle passer la soirée quelque part. Cela risquait en tout cas de compliquer la mission.

Ses craintes s'évanouirent devant la Bibliothèque de la Ville de New York. Le taxi d'Amy freina pour tourner à droite. Franco se détendit ; ils se dirigeaient sûrement vers la gare routière du Port Authority.

Il ouvrit son téléphone pour rappeler Angelo.

— Où tu es ? demanda-t-il sur le même ton que la première fois.

— Je viens juste de reprendre vers le sud dans la Septième. Et toi ?

— On va vers l'ouest. Je suppose qu'on va prendre le bus, mais j'attends d'être à la Huitième Avenue pour en avoir le cœur net.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne sais pas ! J'improviserai, surtout si tu n'es pas dans les parages au moment voulu. J'imagine que je devrai la suivre dans la gare routière et prendre le bus avec elle.

— C'est cool. Tu as du pot, ironisa Angelo.

— Va te faire foutre, grogna Franco.

Il regrettait la décision qu'il avait prise quand il avait vu le flic venir vers la voiture. Il aurait dû ordonner à Angelo de sortir à sa place.

— Si tu ne me rappelles pas d'ici là, dit Angelo, je te préviendrai quand je serai à la gare routière.

— OK.

— Quel bordel ! J'espère que ça en vaut la peine.

— Ça en vaut la peine, affirma Franco. Il y a des millions en jeu.

Il referma le téléphone. Le taxi de la fille arrivait au carrefour de la Huitième Avenue. Comme prévu, il tourna à droite. Une minute plus tard, Franco jeta le montant de la course, plus les vingt dollars promis, dans l'ouverture de la cloison en plexiglas. Il bondit sur le trottoir avant même que la voiture ne soit complètement arrêtée. Amy entraît déjà dans le terminal.

Comme toujours à l'heure de pointe, il y avait des milliards de gens dans le hall principal. Il était à la fois facile et difficile de suivre Amy. Facile à cause de l'étrange couleur de ses cheveux, qui faisait penser à une enseigne au néon. Difficile à cause de sa taille : si Franco ne restait pas directement derrière son dos, elle disparaissait en quelques secondes au milieu de la foule.

Tout à coup, un vilain problème se présenta à lui : Amy s'était placée dans une file d'attente pour acheter un ticket. Franco n'avait aucune idée de sa destination. La file avançait rapidement ; il commença à paniquer. Il faillit doubler les personnes qui le précédaient, pour la rejoindre et se tenir à côté d'elle au moment où elle demanderait son ticket, mais il renonça très vite à cette idée. Il ne voulait pas attirer l'attention sur lui, car il préférait éviter qu'elle risque de le reconnaître par la suite. Être un visage anonyme dans la foule, c'était une chose ; se comporter de façon étrange juste devant elle, c'était une autre histoire.

Il y avait trois clients entre Amy et lui. Quand elle arriva devant le guichet, il se pencha en avant et tendit l'oreille, mais il y avait trop de bruit dans le terminal. Elle fit bientôt un pas de côté, un ticket en main, et s'éloigna en passant à moins de deux mètres de Franco.

Qui se rendit compte à ce moment-là qu'il avait un autre problème : Amy allait disparaître dans le terminal, et il y avait encore trois personnes devant lui ! Il s'avança vers le guichet en s'exclamant :

— Excusez-moi ! Je vais rater mon bus. Ça vous ennuie... ?

Les deux premières personnes le laissèrent passer, l'air bougon, mais la troisième refusa de bouger d'un pouce.

— Moi non plus, vieux, je ne veux pas rater mon bus, protesta l'homme – sans doute un maçon ou un peintre, car il avait le visage couvert de poussière blanche.

Peu habitué à voir qui que ce soit lui résister, et très inquiet à l'idée de perdre Amy de vue, Franco faillit réagir avec colère. Il se maîtrisa pour répondre poliment :

— Je ne peux pas rater mon bus. Ma femme va accoucher.

Sans un mot, et avec une grimace contrariée, le peintre s'écarta en

lui faisant signe de le précéder.

— Où allez-vous, Papa ? demanda le guichetier qui avait entendu leur dialogue.

Franco se figea. Tout allait trop vite. Il n'avait pas réfléchi au problème de la destination. Très nerveux, il se creusa la cervelle pour se souvenir d'un nom de bled quelconque dans le New Jersey – n'importe lequel ! Par miracle, celui de « Hackensack » lui apparut tout à coup. Il ignorait pourquoi il pensait à ce nom-là, Hackensack, mais il était bien heureux de l'avoir trouvé pour répondre au guichetier. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pendant qu'il sortait un billet de vingt dollars de sa poche. Amy était déjà loin. Il l'aperçut une fraction de seconde au pied d'un escalator, au milieu de la foule, puis elle disparut.

Il prit son billet et sa monnaie, et se précipita vers l'escalator en se frayant un chemin entre les voyageurs grâce au mensonge qui l'avait si bien servi dans la file d'attente. En haut de l'escalier, il scruta frénétiquement le hall des yeux. Et poussa un immense soupir de soulagement. Amy prenait place dans la file d'attente du bus numéro 166. Il la vit déplier le *New York Daily News* et y enfouir son petit visage.

Rassuré d'être si près de la jeune femme, mais agacé par un nouveau sujet d'inquiétude, Franco se mit dans la file d'attente. Le problème, maintenant, c'était que son ticket n'était pas valide pour le bus 166.

Dès qu'il eut repris son souffle, il appela Angelo. Celui-ci venait juste d'arriver devant la gare routière.

— Je prends le bus 166, dit Franco, la main devant le téléphone pour ne pas être entendu par ses voisins. À toi de découvrir où il va après la sortie du Lincoln Tunnel. Moi, je n'en ai aucune idée ! Va dans le New Jersey. Je te tiendrai au courant de la route à suivre, et évidemment de l'arrêt où on descendra. Essaie d'être le plus près possible. Il faut arrêter ce cirque en vitesse, dès qu'on sera sortis du bus.

— Je vais faire le maximum. D'ici là... t'aurais pas d'autres photos de Maria Provolone, dans la bagnole, pour me tenir compagnie ?

— Va te faire foutre, grogna Franco avant de couper la communication.

Il n'appréciait pas du tout qu'Angelo le mette en boîte au sujet de Maria, le grand amour de sa vie, tuée d'une balle de revolver, en terminale, par un gang rival.

Enfin, les passagers du 166 embarquèrent. En définitive, Franco pensait qu'il était beaucoup moins ennuyeux de ne pas avoir le bon ticket que de ne pas avoir de ticket du tout. Et il avait raison : le chauffeur, un homme à l'air las qui devait entamer ce trajet pour la dix millième fois, saisit son ticket sans même y jeter un œil – comme il le faisait avec tous les autres passagers. Franco s'avança dans le couloir central. Et repéra aussitôt Amy. Elle s'était assise près de la fenêtre au milieu du véhicule et elle s'était replongée dans la lecture de son journal. Le siège voisin était libre. L'espace d'une seconde, il envisagea de la rejoindre et d'engager la conversation. Mais il renonça aussitôt à cette idée. Dans ce genre de mission, l'effet de surprise était essentiel. Il s'assit côté couloir, trois rangées derrière elle.

Le bus ne partait qu'un quart d'heure plus tard. Franco regretta de ne pas avoir eu l'occasion de s'acheter un journal. Au lieu de lire, il était obligé de se tourner les pouces. Bon, ça lui donnait au moins l'occasion de réfléchir au déroulement de la soirée. Ce qui n'était pas facile, car la suite des événements dépendait beaucoup de ce que la petite Amy Lucas ferait à la descente de bus. Pire cas de figure : elle avait un jules qui l'attendait à l'arrêt. Ce qui signifiait qu'il faudrait refroidir deux personnes, et doublait les risques d'embrouilles après coup.

Les portes se fermèrent enfin. Le bus s'écarta du quai. Il sillonna le terminal pour atteindre une rampe qui descendait les étages de la gare routière en décrivant une large courbe, avant de s'engouffrer sous terre directement dans le Lincoln Tunnel. Le bon côté de cette rampe, c'était qu'elle permettait d'éviter les embouteillages de Manhattan. Le mauvais côté, c'était qu'il allait prendre une avance significative sur Angelo.

Bercé par les oscillations régulières de la chaussée, le paisible bourdonnement du moteur et le chauffage poussé à fond, Franco était quasiment endormi quand le bus rejaillit à l'autre bout du tunnel, dans le New Jersey, dans une magnifique lumière crépusculaire. Il se secoua, cligna des yeux et demanda à son voisin dans quelle direction ils allaient. L'homme lui adressa un regard méfiant et perplexe.

— Vous voulez dire... le terminus ?

— Ouais, voilà.

— Je sais qu'il va au moins jusqu'à Tenaflly, parce que ma sœur vit là-bas. Mais après... ? Non, j'ignore jusqu'où il va.

— Combien de temps faut-il pour arriver à Tenaflly ?

— Un peu plus d'une heure, je pense.

Franco remercia le bonhomme. Il espérait qu'Amy n'allait pas à

Tenaflly ou encore plus loin. La perspective de passer tant de temps enfermé dans ce bus, au milieu d'une cinquantaine de personnes à l'air déprimé qui sentaient la laine humide, ne l'enchantait guère. Pour s'occuper l'esprit, il se remit à réfléchir à ce qui était susceptible de se produire à la fin du trajet. D'une façon ou d'une autre, il devrait approcher Amy et engager la conversation avec elle. Sans doute en lui parlant de son patron. Les journaux n'avaient rien sorti au sujet de Paul Yang. Sa disparition n'avait donc pas été signalée. Ni même *remarquée*, peut-être – sauf par les poissons, bien sûr. Franco n'avait pas l'insigne de police d'Angelo, mais il pouvait essayer de se faire passer pour un flic. Peut-être même pour un mec de la Securities and Exchange Commission. Bonne idée. La SEC avait-elle des enquêteurs, comme chez les poulets ? Ouais, sans doute. En tout cas, c'était un plan intéressant. D'autant qu'Angelo et lui étaient sur leur trente et un. Ils appréciaient les costumes élégants au point d'être pour ainsi dire en compétition l'un avec l'autre. Ils avaient tous les deux une nette préférence pour les complets de chez Brioni. Et ce soir, comme d'habitude, ils devaient leur élégance à Brioni. Franco savait que le soin qu'ils apportaient à leur tenue ne pouvait que leur donner de la crédibilité.

Pendant qu'il méditait sur sa rencontre avec Amy, il songea à rappeler Angelo. Il décida d'attendre encore un moment. Il n'avait rien de neuf à lui dire, et Angelo était sans doute sur le point d'entrer dans le tunnel. S'il n'y était déjà.

Il reporta son attention sur la jeune femme. L'idéal, ce serait de la convaincre d'entrer dans un lieu public pour bavarder tranquillement en attendant Angelo. Un bar serait parfait, car ils pourraient y prendre un verre. Franco glissa machinalement la main dans sa poche ; les pilules de drogue du viol étaient bien là. En mettrait-il une dans le verre d'Amy avant l'arrivée d'Angelo, ou serait-il plus sage de patienter ? Il savait que le timing jouerait un rôle essentiel dans le succès de l'opération.

Jetant un coup d'œil dehors, il s'aperçut que le bus avait quitté la voie rapide peu après le Lincoln Tunnel ; il traversait à présent une ville en se dirigeant vers le nord.

Franco sortit son téléphone portable.

— Où t'es ?

— Au Club 21. Je m'offre un bon dîner, dit Angelo d'un ton sarcastique. Je suis bloqué dans les embouteillages ! Je suis même pas encore dans le tunnel.

— Beau travail ! As-tu au moins trouvé la destination du bus 166 ?

— Pas précisément. Il va quelque part dans le comté de Bergen. C'est au nord, vers le pont George Washington, ou même au-delà.

— Appelle-moi quand tu ressors du tunnel !

Franco remit le téléphone dans la poche intérieure de sa veste, puis essaya de retrouver une position confortable sur le siège. C'est alors que le bus s'arrêta à son premier arrêt. Plusieurs personnes y descendirent, mais pas Amy.

Franco redressa le buste ; il avait peur de s'endormir pour de bon et de rater l'arrêt de la fille. Tous leurs efforts n'auraient alors servi à rien. Il imaginait sans peine la réaction de Vinnie s'il commettait une telle gaffe.

Il sombra malgré tout dans un état de paisible torpeur. Vingt minutes plus tard, le téléphone le fit sursauter ; il vibrait contre sa poitrine dans la poche de sa veste.

— Je sors du tunnel ! Je prends la première sortie, c'est ça ? demanda Angelo.

Son ton anxieux donnait à penser qu'il était tout proche de la sortie en question.

— T'as pas regardé un plan ?

— Si, bien sûr !

— Alors prends la première sortie et file vers le nord, nom de Dieu ! Attends une seconde...

Franco se pencha à nouveau vers son voisin pour lui demander s'il connaissait le nom de la ville que le bus traversait actuellement. Il reprit le téléphone pour dire :

— Le monsieur assis à côté de moi pense qu'on vient d'arriver à Cliffside Park. Ramène tes fesses par ici en vitesse !

Franco jeta un coup d'œil vers son voisin, qui le dévisageait d'un air affable. Leur bref échange l'avait rendu nerveux. Quand il était sur un coup, il préférait parler le moins possible avec les gens qu'il ne connaissait pas. L'homme essaya d'engager la conversation ; Franco lui offrit quelques réponses évasives et mit un terme à la discussion de façon aussi gracieuse que possible.

Dix minutes plus tard, le voisin le dérangerait de nouveau en lui tapotant l'épaule.

— Je descends au prochain arrêt.

Il saisit son attaché-case entre ses jambes et se leva. Franco quitta son siège pour lui permettre de gagner le couloir central. Il en profita pour lui demander dans quelle ville ils étaient.

— Ridgefield, répondit le type avec indifférence.

Franco appela son acolyte pour le mettre au courant.

— Je pense que j'ai quinze ou vingt minutes de retard sur toi, répondit Angelo.

Dix minutes plus tard, comme en réponse aux prières de Franco, Amy se leva et le bus commença à ralentir. Le téléphone en main, il se pencha pour demander à la femme assise de l'autre côté du couloir si elle connaissait le nom de la ville où ils s'arrêtaient. Elle répondit qu'elle n'en avait aucune idée, mais son voisin tourna la tête pour dire qu'il s'agissait de Palisades Park.

Franco se leva et se dépêcha d'appeler Angelo. Le bus s'immobilisait devant un arrêt.

— J'arrive à Palisades Park, dit-il, puis il se baissa en scrutant les environs du véhicule à travers les vitres, aperçut une plaque de rue et ajouta : Broad Avenue, à Palisades Park !

— Compris.

Il se dirigea vers la porte. Des gens qui piétinaient dans le couloir l'empêchèrent de rattraper Amy. Quand il parvint sur le trottoir, elle avait disparu. Perplexe et soucieux, il courut vers l'arrière du bus. Il l'aperçut de l'autre côté de l'avenue, marchant vers le sud. C'était parfait. Ils se trouvaient dans un quartier très commerçant, avec toutes sortes de boutiques bien éclairées et des tas de gens qui allaient et venaient dans tous les sens. Il traversa la chaussée au pas de charge et emboîta le pas à Amy – qui évidemment ne se doutait de rien. Après l'atmosphère de sauna qu'il avait endurée dans le bus, l'air mordant de cette soirée de début avril lui parut glacial. Il serra les dents et releva le col de sa veste. Puis il rattrapa la jeune femme. Il estimait que c'était le moment idéal : il y avait bien assez de piétons autour d'eux pour qu'elle ne prenne pas peur.

— Madame Amy Lucas ?

Amy se retourna et le dévisagea. Elle eut un mouvement de recul quand il s'immobilisa devant elle.

— Je m'excuse de vous importuner, madame, dit-il en s'amusant à prendre l'intonation de l'animateur d'une vieille émission de télé qu'il adorait dans sa jeunesse. Je dois vous poser quelques questions.

Amy jeta des regards anxieux autour d'elle.

— À quel sujet ? demanda-t-elle, méfiante.

— Votre patron, Paul Yang.

La jeune femme le considéra d'un air soudain attentif et préoccupé.

— Il va bien ? Où est-il ?

— Il est en garde à vue, madame. Il nous a demandé de prendre contact avec vous.

L'expression d'Amy redevint anxieuse.

— Pourquoi est-il en garde à vue, et pourquoi a-t-il voulu que vous me contactiez ? Je ne sais rien du tout.

— Je vous demande pardon, madame, répliqua Franco d'une voix ferme. Au contraire, vous savez bien des choses ! Nous devons aborder la question très grave du 8-K, dont, je crois, vous détenez un exemplaire chez vous, ou sur votre personne, ou à votre bureau.

Amy le fixa avec des yeux de lapin terrifié. Mais pour son malheur, elle ne prit pas la fuite.

— Je suis enquêteur à la Securities and Exchange Commission. Je pense que vous savez la raison pour laquelle j'ai quelques questions à vous poser.

— Oui, je suppose, répondit-elle avec résignation.

— Il fait froid. Peut-être connaissez-vous un lieu public et bien chauffé, près d'ici, où nous pourrions parler ? Quelque part où vous vous sentirez à l'aise pour bavarder avec un inconnu...

Amy scruta la rue, hésitante.

— Un bar, peut-être ? relança Franco. Ce serait parfait pour avoir une conversation discrète. Nous avons bon espoir de ne pas devoir vous impliquer dans cette regrettable et très sérieuse affaire juridique.

— Il y a chez Pete, en face, dit-elle en pointant un doigt.

— Vous y allez souvent ? demanda-t-il.

À première vue, l'établissement lui faisait l'effet d'un bar de quartier tout à fait banal – exactement ce qu'il voulait. Mais pas si elle y était une cliente régulière.

— Je ne vais jamais là-bas ! Cet endroit est assez mal famé, d'après ce qu'on raconte.

— Avec moi, vous ne risquez rien. Donnez-moi une minute pour appeler mon partenaire, l'enquêteur Facciolo.

Franco composa le numéro d'Angelo.

— Agent Facciolo, dit-il en réprimant un sourire. Le témoin est devant moi. C'est une jeune femme très coopérative. Nous allons nous installer dans un bar pour bavarder. Le bar s'appelle le Pete, il est situé dans Broad Avenue, à Palisades Park. C'est tout près de...

Franco écarta le téléphone de son oreille et demanda à Amy quelle était la rue ou route transversale la plus proche.

Elle désigna un carrefour à deux cents mètres de là.

— Vous voyez ces talus en béton, sur le côté ? C'est la route 46.

Il répéta les informations à Angelo, raccrocha et désigna le bar de la main. Amy et lui traversèrent la chaussée en courant.

En dépit de la désagréable odeur de bière froide qui y régnait, le bar était parfait pour Franco. L'éclairage était tamisé et les haut-parleurs diffusaient du rap – à un volume beaucoup trop élevé. Il y avait du monde, mais pas trop : cinq personnes sur les tabourets du comptoir, et une douzaine qui jouaient au billard au fond de la salle. Sur la droite, plusieurs box étaient séparés par des cloisons en bois. Tous vides. Franco entraîna Amy dans cette direction en prenant garde de ne pas la toucher. Il était ravi et stupéfait qu'elle se montre si docile. Il se répéta avec fierté que son idée de lui parler d'entrée de jeu de la disparition de Paul Yang était carrément géniale.

Quand ils furent assis l'un en face de l'autre dans un box, Franco rabattit le col de sa veste et se frotta vigoureusement les mains.

— Il fait drôlement froid, pour un mois d'avril !

Amy se contenta de hocher la tête. Elle était terrifiée à l'idée d'être arrêtée. Et mécontente que Paul l'ait mise dans une telle situation.

— Je suppose qu'ils ne nous permettront pas de rester ici sans consommer. Que voulez-vous boire ? Et je vais vous dire un secret je tiendrai ma langue si vous tenez la vôtre, d'accord ? Je ne suis pas censé boire pendant le service, mais un petit remontant me ferait beaucoup de bien.

Amy ne buvait guère. Une fois de temps en temps, cependant, elle appréciait la vodka. L'alcool l'apaisait. Et maintenant plus que jamais, elle avait besoin de se calmer les nerfs.

— Je pense que je vais prendre un vodka-martini, répondit-elle timidement.

— Formidable, dit Franco, qui continuait de se frotter les paumes pour se réchauffer. Je crois qu'il faut aller commander au comptoir. Je ne vois pas de serveuse. Attendez-moi, je reviens dans deux minutes.

Il demanda un vodka-martini pour Amy et un bourbon sec pour lui. Le barman, un homme très corpulent avec d'épais favoris sur les joues et les bras couverts de tatouages, l'observa quelques instants avant de dire :

— Joli costard.

Il prépara le cocktail d'Amy, puis se tourna vers les étagères pour attraper la bouteille de bourbon. Franco en profita pour lâcher discrètement une pilule de drogue du viol dans le verre d'Amy. Il l'avait coincée au creux de sa paume au préalable, en plongeant la main au fond de sa poche de veste.

Le barman lui demanda s'il paierait l'addition plus tard, après avoir pris d'autres verres, ou s'il préférerait régler tout de suite. Franco posa un billet de vingt dollars devant lui.

— Gardez la monnaie.

Il retourna au box, posa les verres sur la table et regarda sa montre. Il voulait savoir en combien de temps le comprimé agirait. Malgré la musique, Amy et lui pouvaient se parler sans trop de difficultés. Les hautes cloisons des box offraient une barrière relativement efficace contre les sons aigus – même si les basses, très violentes, ne cessaient de leur vriller les oreilles. À présent, Franco n'avait plus qu'un seul problème : trouver suffisamment de choses à dire pour alimenter la conversation. En veillant à la crédibilité de son histoire selon laquelle Paul Yang avait été arrêté et demeurerait injoignable.

Au bout d'une dizaine de minutes, il fut à court de questions innocentes. En revanche, il eut l'immense satisfaction de constater que l'élocution d'Amy commençait à se troubler et que ses mouvements manquaient de coordination. Son verre tremblotait dans sa main. Bientôt, il vit qu'elle avait les paupières lourdes ; elle semblait même faire des efforts pour garder les yeux ouverts.

— Et le 8-K, alors ? demanda-t-il.

En vérité, il avait entendu le comptable parler de ce document avec Vinnie la veille au soir, mais il ignorait de quoi il s'agissait.

— Oui ? Le 8-K ? répliqua Amy d'une voix sourde et traînante qui déforma les deux dernières syllabes pour donner une sorte de « uuuuuuika » assez bizarre.

Elle but la dernière gorgée de son cocktail, auquel elle avait rapidement fait honneur. Quand elle reposa le verre, Franco remarqua que sa poitrine vacillait légèrement. De fait, elle avait presque l'attitude d'une personne qui a déjà bu deux ou trois bons verres d'alcool.

— Où il est, ce fameux 8-K ?

— Ici même, dans mon fidèle sac à main, dit la jeune femme en tapotant plusieurs fois le flanc du sac.

— Passez-le-moi !

— Heu... oui. Pourquoi pas ?

La main d'Amy s'agita vainement dans le vide avant de réussir à saisir le sac pour le poser sur la table. Non sans difficultés, elle l'ouvrit et tira la fermeture Éclair d'une petite poche intérieure. Elle tendit la clé USB à Franco.

Il retourna l'objet entre ses doigts, tira le capuchon de la fiche métallique. Jamais il n'avait vu ce genre de bidule.

À la périphérie de son champ de vision, il aperçut Angelo qui venait d'entrer dans le bar. Quelques clients se tournèrent et écarquillèrent les yeux. Angelo les fixa d'un regard que Franco connaissait bien : la colère l'envahissait. Angelo avait appris à vivre avec son visage abominablement déformé et à encaisser les réactions qu'il suscitait chez la plupart de ses interlocuteurs. Mais pas celles de gens qu'il considérait comme la lie de la société – tels les piliers de bar plus ou moins alcooliques qu'il avait maintenant devant lui.

Franco se leva et glissa la clé USB dans sa poche.

— Agent Facciolo ! Nous avons terminé.

L'espace d'une seconde, il craignit de devoir s'approcher d'Angelo pour l'attirer jusqu'à la table. Mais il cessa enfin de fusiller les clients du bar du regard et vint vers lui.

— Les enfoirés, grogna-t-il en désignant le comptoir d'un coup de tête.

— T'en fais pas. Ils sont jaloux de ta veste Brioni.

— Ouais, tu parles, grommela Angelo.

— Je te présente Amy Lucas, dit Franco en désignant la jeune femme, puis il tapota l'épaule d'Angelo. Amy, voici l'agent Facciolo, dont je vous ai parlé.

— Oh ! Mon pauvre ! dit-elle en grimaçant. Vous avez eu le visage brûlé, n'est-ce pas ? Je suis vraiment désolée pour vous.

— Elle a gobé un des bonbons du Dr Trevino ? demanda Angelo.

— Un seul. Il n'y a même pas un quart d'heure.

— Génial. Donnons-lui-en un autre. Elle a terminé son verre.

— Si elle en prend un second, elle risque de tomber dans les vapes.

— Hé ! Rappelle-toi que c'était ça l'idée, justement ! Qu'est-ce qu'elle boit ? Je vais lui chercher un verre, pour qu'on puisse se casser en vitesse. Ce boulot me tape sur le système. J'ai hâte d'en finir.

— Attends ! Laisse-moi y aller. Je veux pas que tu foutes la merde ici à cause d'une bande de poivrots.

— Très bien. Je reste avec la jolie dame.

Franco entraîna Angelo à l'écart de la table et, la main sur la bouche, précisa :

— Nous sommes des agents de la Securities and Exchange Commission. Comporte-toi en conséquence.

— Ouais. Y a pas de lézard.

Angelo s'assit à côté d'Amy, qui se déporta sur la banquette pour lui faire de la place.

Dix minutes plus tard, Franco eut la certitude qu'Amy était fin soule et s'amusait beaucoup. Peut-être même un petit peu trop. De temps en temps, quand elle riait, le barman jetait un coup d'œil dans leur direction. Elle avait un rire aigu, bruyant et très irritant.

Franco regarda Angelo et désigna la porte. Angelo hocha la tête.

— Où est ma Beauté Noire ?

— Au coin de la rue, dit Angelo, puis il se tourna vers Amy pour ajouter : Je reviens dans une minute, ma jolie.

Franco observa la jeune femme siroter son verre, puis demanda :

— Pourquoi vous vous colorez les cheveux de cette façon ?

Elle haussa les épaules et gloussa.

— C'est marrant ! Avant que j'aie ces mèches, personne ne me remarquait.

Franco fronça les sourcils. Maintenant, elle se trémoussait bizarrement sur la banquette, comme si elle faisait des efforts pour garder le buste à la verticale.

Angelo reparut peu après.

— La voiture est devant.

— Allons-y, Amy, dit Franco en lui tapotant la main.

— Mais... je n'ai pas terminé mon verre, protesta-t-elle avec une expression exagérément mélancolique.

Et tout à coup, elle éclata de rire.

— Je pense que vous avez assez bu, répondit Franco.

Il fit signe à Angelo. Ensemble, ils l'aidèrent à se mettre debout. Comme elle vacillait sur ses jambes, ils la soutinrent pour quitter le bar. Elle était tellement amorphe, à vrai dire, qu'ils eurent un peu de mal à l'asseoir sur la banquette arrière de la voiture.

— Assieds-toi à côté d'elle, ordonna Franco. Si elle te donne

l'impression d'avoir besoin de vomir, fiche-lui la tête par la fenêtre !

Pendant qu'ils installaient Amy contre la portière, ils ne remarquèrent pas l'homme qui était sorti du bar quelques instants après eux. Il portait une tenue d'amateur de hip-hop : pantalon de sport, T-shirt trop large et casquette vissée à l'envers sur son crâne. Apparemment sans un regard pour Franco et Angelo, il s'éloigna sur le trottoir.

Franco s'assit au volant et regarda Angelo dans le rétroviseur.

— Tu es prêt ?

— Ça va. Elle est bien en place.

Angelo avait attaché la ceinture de sécurité d'Amy, et il tendait le bras en travers du dossier pour lui garder la tête tournée vers la vitre à moitié baissée. Elle était complètement dans les vapes.

Après avoir consulté le plan pour trouver le plus court chemin jusqu'à Hoboken, Franco fit demi-tour au milieu de la chaussée et accéléra.

Ils roulèrent en silence pendant un moment. Angelo reprit la parole le premier :

— J'espère que Vinnie se rend compte qu'on se donne un mal de chien. Traverser Manhattan en bagnole à l'heure de pointe, ce n'était déjà pas marrant ! Mais ce n'était rien comparé à la balade dans le tunnel, et ensuite pour venir jusqu'ici dans le New Jersey. Je veux dire que c'était carrément chiant !

— Je t'aurais laissé ma place de bon cœur, répliqua Franco. Les gens qui se tapent tous les jours le trajet en bus entre chez eux et Manhattan, quel cauchemar !

Ils ne parlèrent plus jusqu'à la marina. Franco s'arrêta au même emplacement que la veille au soir, juste devant le ponton principal. Il coupa les phares. La nuit était tombée.

Les deux hommes sortirent de la voiture. Quand ils ouvrirent la portière arrière, la tête et le buste d'Amy basculèrent à l'extérieur. Angelo la rattrapa.

— Allez, poulette ! C'est bientôt l'heure de donner le meilleur de toi-même.

Il se pencha dans la voiture pour détacher la ceinture de sécurité, puis tira la jeune femme à l'extérieur. Ensemble, de nouveau, ils la mirent sur ses jambes et la soutinrent.

— Elle ne pèse pas bien lourd, observa Franco.

— Le comptable disait hier qu'elle était très menue. Il ne mentait

pas.

Ils entraînèrent Amy vers le ponton. Le vent froid qui soufflait du fleuve la ranima. Elle fut si vite et si bien revigorée, à vrai dire, qu'elle réussit presque à marcher sans aide. Le seul moment un peu plus délicat fut celui de la traversée de l'étroite passerelle d'embarquement, à l'arrière du yacht.

— Qu'est-ce qu'on fait d'elle pendant qu'on se met en route ? demanda Angelo.

— Hmm... Installons-la dans une cabine. À l'avant, au fond du couloir. Je ne veux pas qu'elle risque de se balader sur le bateau et de tomber par-dessus bord. Attends-moi. Tiens-la bien, le temps que j'allume les lumières dans la cabine.

Ils eurent davantage de mal à la déplacer sur le yacht que sur le ponton à cause du roulis, mais elle se laissa gentiment conduire jusqu'à la cabine et allonger en travers du lit, les jambes tombant vers le sol. Au cas où elle serait malade, ils placèrent une serviette sous sa tête. Puis ils se redressèrent et l'observèrent quelques instants en silence. Elle s'endormait déjà.

Tout à coup, Franco se pencha vers elle, saisit les revers de son manteau et les écarta d'un geste brutal. Les boutons cédèrent et partirent dans toutes les directions. Deux ou trois cliquetèrent sur le plancher.

— Tu sais quoi ? Si on oublie les cheveux et l'acné sur la gueule, elle n'est pas si moche ! Qu'est-ce que tu en penses ?

Les lèvres hideuses d'Angelo se plissèrent bizarrement. Il souriait.

— Elle a quand même gobé deux cachets de drogue du viol, dit-il. Il ne faudrait pas gâcher ça !

— Ouais. Ce serait un peu comme le bordel avec les cellules souches et les embryons congelés. Je veux dire : plutôt que de les balancer aux chiottes, autant en tirer quelque chose !

Ils se regardèrent et éclatèrent de rire.

— Super, dit Franco. Dès qu'on sera en route, on tirera à pile ou face pour savoir qui passe le premier.

— Marché conclu, mec !

Plus enthousiastes qu'ils ne l'avaient été durant toute la journée, ils retournèrent à la cabine principale. Franco monta prendre les commandes, tandis qu'Angelo s'occupait de larguer les amarres. Quand il eut libéré les cordages de la proue, Franco avait déjà démarré les moteurs diesel qui ronronnaient comme des chats repus. Il

courut vers le pont arrière pour détacher les cordages de poupe. À l'instant où il allait les jeter sur le bateau, il aperçut un scintillement au bout du ponton, juste à côté de la pompe à essence. Il se figea et scruta les ténèbres. Le scintillement ne reparut pas. Angelo haussa les épaules. Il s'agissait sans doute d'un reflet des lumières du *Full Speed Ahead* sur le verre de la pompe.

Il balança les cordages sur le bateau, traversa la passerelle et la tira à bord derrière lui.

— C'est bon !

Le yacht sortit lentement de son emplacement. Angelo en fit le tour pour tirer les gros pare-battage blancs par-dessus le bastingage. Comme il revenait vers la porte de la cabine principale, son visage fut éclairé un instant par le halo rouge des feux de position que Franco venait d'allumer.

Brennan resta accroupi derrière la pompe à essence bien plus longtemps que nécessaire. Il ne voulait prendre aucun risque. Il craignait d'avoir attiré l'attention d'Angelo sur lui pendant qu'il essayait de déchiffrer le nom du yacht à travers les jumelles. Tout à coup, il l'avait vu se redresser et regarder droit vers lui pendant quelques secondes. Il s'était rendu compte – mais trop tard – que les lumières du bateau devaient s'être réfléchies sur les lentilles relativement larges de ses jumelles.

Le bruit des moteurs diminuait peu à peu. Brennan se redressa et risqua un coup d'œil par-dessus la pompe : le *Full Speed Ahead* s'éloignait à bonne allure. Il était déjà à quelque deux cents mètres du ponton. Certain qu'il ne risquait plus d'être vu, Brennan traversa le ponton en courant, passa devant la voiture de Franco et continua sur sa lancée jusqu'au fond du parking de la marina. Il faisait si sombre qu'il ne vit le Denali noir de Carlo que lorsqu'il arriva devant le capot. À bout de souffle, il grimpa sur le siège passager.

— Alors ? demanda Carlo d'un ton péremptoire.

Brennan agita la main ; il lui fallait quelques secondes pour reprendre sa respiration.

— Ils l'ont embarquée sur un yacht, bafouilla-t-il.

— Ça ne m'étonne pas beaucoup, vu qu'on est dans une marina, ironisa Carlo. D'autant que tu supposes qu'ils l'ont droguée pendant qu'ils étaient dans le bar...

— Je suis sûr qu'ils l'ont droguée ! rétorqua Brennan, qui

n'appréciait pas de se faire traiter en inférieur par son partenaire. En sortant du bar, ils étaient presque obligés de la porter.

— OK, OK ! Ne te vexes pas.

— Si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à courir dans tous les sens à ma place !

— Bon, *d'accord*, ils l'ont droguée ! répliqua Carlo d'un ton apaisant. À ton avis, ils auraient fait toutes ces embrouilles rien que pour niquer cette nana ? Ça fait quand même beaucoup de boulot. Ils manquent pas de gonzesses dans le Queens. Et ils n'avaient sûrement pas besoin de venir en pleine cambrousse pour tirer un coup.

— Ils ne sont pas venus ici uniquement pour baiser, grogna Brennan d'un ton méprisant. Tu es con ou quoi ?

Les deux hommes gardèrent le silence un moment. Les événements de la soirée les avaient mis sur les nerfs. Finalement, Carlo reprit la parole :

— Toi et moi, on ne devrait pas s'engueuler comme ça. La balade n'a pas été aussi facile qu'on le pensait. Cela dit, il faut bien qu'on raconte quelque chose au patron.

— Ils ont largué les amarres et ils sont partis sur le fleuve. Je ne vois pas pourquoi ils se seraient donné autant de mal simplement pour baiser une gonzesse. Surtout une gonzesse qui n'a vraiment rien de particulier. Je crois qu'il nous manque des informations importantes.

— Et au bar, tu n'as vraiment rien entendu de ce qu'ils se racontaient ?

Brennan fusilla Carlo du regard.

— OK, OK ! Tu as dit que tu n'avais rien entendu. C'est dommage, quand même. C'était l'occasion idéale.

— La musique était beaucoup trop forte. C'était boum, boum, boum, boum ! dit Brennan en frappant plusieurs fois du plat de la main sur le tableau de bord. Je ne m'entendais même plus penser. Alors, écouter les conversations des gens – il ne faut pas rêver !

— Ils ont peut-être pris le bateau parce qu'ils veulent la balancer à la flotte après l'avoir sautée.

— Hmm... Ça ne me paraît pas très sérieux.

Brennan se retint d'émettre un jugement plus sévère sur l'idée de son acolyte. Il savait qu'un des avantages de la drogue du viol – si c'était bien ça que Franco avait donné à la fille –, c'était que la nana ne se souvenait de rien au réveil. Pourquoi se donner la peine de la tuer ?

— Ce soir, en tout cas, on ne peut plus les suivre, dit Carlo. À moins qu'ils ne reviennent.

Ferme-la, tu veux... ? pensa Brennan, mais il retint sa langue et dit simplement :

— Grâce aux jumelles que j'ai eu la bonne idée d'apporter, je crois connaître le nom du bateau. C'est-à-dire... je n'y voyais pas très bien, mais je crois que c'est le *Full Speed Ahead*.

Carlo pivota vers lui, l'air ébahi.

— Hé ! Ça, c'est peut-être un truc que Louie voudra savoir !

Ah oui, tu crois ? songea Brennan avec ironie. Parfois, il se demandait sérieusement comment Carlo avait réussi à atteindre l'échelon qu'il avait dans l'organisation.

Carlo sortit son téléphone pour appeler Louie Barbera. Il lui relata rapidement leur soirée. Le patron ne cacha pas sa surprise. Il demanda quel était le nom de la compagnie où travaillait la fille à la Trump Tower, mais Carlo et Brennan n'en avaient aucune idée. Louie demanda alors avec une pointe d'impatience s'ils avaient tout de même réussi à dégoter le nom du bateau.

— On pense que c'est le *Full Speed Ahead*. Il fait très sombre, c'est difficile de voir quoi que ce soit, mais Brennan a pensé à apporter des jumelles. Il a vu ce nom-là sur le bateau.

Brennan hocha la tête en signe d'approbation. Il était content que Carlo lui attribue le mérite de cette découverte.

— Bien, dit Louie. Ça, c'est du bon boulot. L'information pourrait avoir de la valeur pour nous. À ma connaissance, personne ne sait que Vinnie Dominick planque un yacht dans le New Jersey. Ça explique peut-être comment il se débrouille pour importer ses chargements de drogue à l'insu de tout le monde.

— Que veux-tu qu'on fasse ?

— Restez là-bas. Attendez leur retour, et voyez si la fille est avec eux. Si ce n'est pas trop tard, retournez à la Trump Tower. Je veux la liste de toutes les boîtes qui ont des bureaux là-bas. Il se passe quelque chose dans l'une d'elles. Il faut découvrir de quoi il s'agit.

Carlo coupa la communication et se tourna vers Brennan.

— Tu as entendu ? On doit rester ici à se tourner les pouces.

— Merci d'avoir dit que c'est moi qui ai apporté les jumelles et vu le nom du bateau.

— Hé, tu l'as bien mérité ! Et maintenant, si on allait se dégoter des cafés ? Qui sait combien de temps va durer la croisière romantique

de ces abrutis ?

— C'est ta meilleure idée de toute la journée, répondit Brennan avec un grand sourire.

— Alors ? demanda Franco quand Angelo reparut sur la passerelle.

Le gros yacht planait sur l'eau sans aller trop vite. Franco aurait pu pousser l'allure bien davantage, mais les diesels faisaient un boucan terrible quand ils tournaient à plein régime. Ce soir, en plus, Angelo et lui n'étaient pas pressés.

— Elle me préfère, elle dit, parce que toi tu as une petite bite.

Amusé, Franco fit le geste de décocher un coup de poing à Angelo, qui évita le coup sans difficulté. Un moment plus tôt, ils avaient tiré au sort pour décider qui passerait le premier sur Amy. Franco avait gagné. Laissant Angelo aux commandes du bateau, il était descendu s'amuser avec la fille. Laquelle n'avait toujours pas repris connaissance. Ensuite, ils avaient inversé les rôles.

— On va jusqu'où ? demanda Angelo.

Il tourna la tête à gauche pour regarder la silhouette illuminée de Manhattan, puis à droite vers la rive du New Jersey. La statue de la Liberté se dressait devant eux en plein milieu de l'eau.

— À peu près au même endroit qu'hier. Tu as sorti la chaîne ?

— Pas encore.

Ils gardèrent le silence un moment. Angelo demanda tout à trac :

— On va faire quoi, au juste, avec cette fille ?

— De quoi tu parles ? grommela Franco. On va faire exactement comme hier soir. Une balle dans la nuque et on la balance par-dessus bord.

— Pourquoi on se donne la peine de lui mettre une balle ?

Franco détacha son regard de l'eau pour fixer Angelo d'un air étonné.

— Parce que si on ne la butait pas, elle serait encore en vie au moment de la foutre à la flotte.

— Et alors ?

Franco haussa les épaules.

— Ben... la balancer à l'eau vivante, ça paraît pas très correct. Ce n'est pas humain.

— Alors comme ça, tu es humain, toi ? C'est ça ?

Franco braqua de nouveau les yeux sur l'eau, droit devant lui. Il aperçut les lumières d'un bateau, à tribord, dont la trajectoire devait croiser la leur. Il baissa le régime des moteurs ; le yacht ralentit.

— Merde, quoi ! Où tu veux en venir ? demanda-t-il avec irritation. Tu essaies de me faire tourner en bourrique ?

— Non, répliqua Angelo. Du calme ! Je te pose juste la question, parce que... Parce qu'en fait je pense pareil que toi. Ce n'est pas bien de la balancer par-dessus bord sans l'avoir refroidie. Mais je me demande si on est devenus des vieux mous.

— Des vieux mous ? Hé ! Cause pour toi !

— Franco, dit Angelo d'une voix mi-agacée, mi-apaisante. On discute, là. On ne s'engueule pas. Je veux juste dire que comparés aux gars des familles d'autrefois, surtout les tueurs comme nous, on est des chiffes molles.

— Putain ! Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai vu un film, un jour, qui montrait comment ça se passait quand nos grands-pères étaient aux commandes. À l'époque, quand un exécuter emmenait quelqu'un sur l'eau pour le buter, comme nous ce soir, il attachait le mec à une chaise et il lui mettait les pieds dans un baquet de ciment. Le temps que le ciment sèche, le mec condamné avait bien le temps de réfléchir à ce qui lui arrivait. Ces tueurs, c'étaient des vrais méchants. Pas comme nous. Voilà ce que je veux dire.

— Tu es complètement dingue.

— Ouais, peut-être, mais un de ces jours, j'aimerais avoir la possibilité de faire la même chose. Aujourd'hui, en plus, avec les ciments à prise rapide qu'on trouve sur le marché, ce serait plus rapide et plus facile.

— Ah ouais ? Eh ben, il y a un truc que je peux dire, en tout cas, c'est qu'on ne va pas retourner à Home Depot ce soir pour que tu achètes un sac de ciment et que tu t'éclates à jouer au méchant.

12

3 AVRIL 2007

19 H 17

A

Angela sortit au pas de charge de la Trump Tower pour se mêler aux innombrables piétons qui descendaient vers le sud sur le trottoir de la Cinquième Avenue. Obligée de patienter au feu de la 56^e Rue, elle regarda sa montre. Elle était déjà en retard pour son rendez-vous avec Chet McGovern, prévu à dix-neuf heures quinze. Ces temps-ci, elle avait l'impression de courir sans arrêt et d'être toujours en retard. La pression ne se relâchait à aucun moment. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû accepter ce dîner qui la retiendrait une grande partie de la soirée. Mais se faire inviter par cet homme juste après avoir eu une prise de bec avec sa collègue Laurie Montgomery, la coïncidence était vraiment étonnante, et l'occasion trop belle pour ne pas en profiter ! Angela considérait le Dr Montgomery comme une menace très sérieuse pour Angels Healthcare. Cette femme risquait de trahir le secret que la compagnie avait réussi à protéger jusqu'à présent sur le problème du SARM et ses conséquences financières. Angela avait besoin de savoir *précisément* à quel point elle était dangereuse.

Le feu passa au vert et la foule se remit en marche. Angela suivit le mouvement en songeant à l'autre gros souci qui l'accablait depuis le matin : Paul Yang n'avait pas reparu. Elle avait vérifié auprès de Bob juste avant de quitter le bureau. Elle savait qu'il l'aurait prévenue sans attendre si le comptable s'était montré pendant la journée, mais elle voulait quand même lui poser la question. Elle aurait beaucoup aimé pouvoir tirer un trait sur l'un de ses sujets d'inquiétude. Elle avait aussi demandé à Bob si tout était arrangé avec Michael pour les cinquante mille dollars qu'il avait accepté de leur prêter. Le contrat

était prêt, avait-il répondu – ne manquait plus que l'argent, dont il attendait le virement dès le lendemain matin.

Angela avait dû régler un dernier détail avant de s'en aller : il y avait eu une nouvelle explosion entre Cynthia Sarpoulus et Herman Straus, le directeur de la clinique d'orthopédie. Cynthia exigeait d'attendre au moins vingt-quatre heures avant de rouvrir la salle d'opération où David Jeffries avait subi son intervention. Mais Herman voulait en disposer pour ses chirurgiens ; il répétait obstinément qu'il y avait eu deux opérations après celle de Jeffries, sans aucune infection à déplorer, et que la salle d'opération avait déjà été nettoyée à fond. Cynthia répliquait qu'il était impératif d'attendre une journée de plus pour l'examiner à nouveau. Normalement, c'était Carl Palanco, le directeur général exécutif d'Angels Healthcare, qui aurait dû s'occuper de ce problème. Mais Cynthia, très caractérielle, avait menacé de démissionner. Angela avait été obligée d'intervenir sur-le-champ. Elle ne voulait pas perdre son précieux médecin hygiéniste alors que le SARM continuait de faire des ravages.

À la 54^e Rue, elle tourna à gauche et pressa le pas. Malgré tous ses problèmes, malgré son anxiété, elle avait envie de profiter de ce dîner dans la mesure du possible – même s'il était essentiellement motivé, comme tout ce qu'elle faisait en ce moment, par les exigences de son travail. Après tout, elle se rendait quand même dans un de ses restaurants préférés !

Elle franchit la porte de la rue, puis la porte intérieure, et retira son manteau qu'elle tendit à la jeune fille du vestiaire. En s'approchant du pupitre de l'hôtesse d'accueil, elle chercha du regard l'un des deux propriétaires du restaurant. Elle n'en était pas certaine, mais elle pensait qu'ils étaient frères. Celui qu'elle s'attendait à voir, puisqu'il tenait en général le rôle de maître d'hôtel, était un élégant monsieur italien dont les longs cheveux noirs lui tombaient sur les épaules. Il portait toujours de superbes costumes, italiens bien entendu, avec d'étonnantes cravates en soie multicolores et pochettes assorties. L'autre patron avait un genre différent. Lui, c'était le mâle latin, le dur, le macho affable mais pas causant qui aurait pu jouer des rôles de mafioso au cinéma. Il s'habillait de façon beaucoup plus décontractée, mais il inspirait à Angela un respect considérable, voire un peu de crainte. Il se tenait le plus souvent derrière le bar – d'ailleurs, elle l'apercevait maintenant à ce poste. Il la salua aimablement, en l'appelant par son nom. Avant le désastre du SARM, Angela venait au restaurant presque chaque semaine. Mais plutôt pour le déjeuner, pas pour le dîner. Elle songea que le frère, qu'elle ne voyait toujours pas, n'était peut-être présent qu'à midi. Le restaurant était très couru pour les déjeuners d'affaires select.

Un des serveurs la reconnut. Un Italien au visage juvénile, toujours souriant, qui la salua lui aussi par son nom. Avec un geste du bras quelque peu théâtral, il désigna un angle de la salle et dit :

— Votre invité est déjà arrivé.

Debout près de la table, Chet agita la main et sourit.

Angela le rejoignit en le regardant avec attention. Elle avait oublié son sourire agréable, très engageant, et son charme adolescent. Jamais elle ne l'aurait imaginé médecin. Encore moins médecin légiste. Pour sa part, elle n'avait jamais beaucoup aimé l'anatomopathologie. Elle comprenait mal comment quiconque pouvait décider d'en faire une carrière.

Quand elle s'immobilisa devant lui, Chet la surprit en faisant un pas en avant pour la prendre dans ses bras. Elle lui rendit mollement son étreinte. Même s'il n'en savait rien, il s'agissait tout de même d'un repas d'affaires.

— Je sais à quel point vous êtes occupée, et je vous remercie encore d'être venue.

— Merci à vous de m'avoir persuadée de venir. Si vous n'aviez pas tant insisté, je ne sais pas si j'aurais pris le temps de dîner.

— Comme je disais tout à l'heure, il faut bien que vous mangiez !

Ils s'assirent.

— Réglons tout de suite un détail, reprit Chet. Vous êtes mon invitée.

— J'ai l'impression que c'est moi qui vais le plus profiter de ce rendez-vous.

Angela savait que le San Pietro, restaurant haut de gamme, n'était vraiment pas bon marché.

Ils échangèrent des propos anodins et agréables pendant un petit moment, puis Angela fit signe au serveur. Elle était déterminée à ne pas laisser la soirée s'éterniser.

Le serveur énuméra une liste impressionnante d'entrées du jour, puis une bonne douzaine de plats principaux. Il leur tendit ensuite les menus.

— Il est incroyable, murmura Chet. Comment fait-il pour se souvenir de tout ça ?

Après avoir passé la commande, et choisi ensemble une bouteille de Brunello 1995, ils reprirent la conversation. Comme la veille au soir, Angela constata qu'il était extrêmement facile de bavarder avec cet homme. Elle ne put s'empêcher d'apprécier son humour et sa

candeur, surtout quand il déclara sans honte qu'il était un incorrigible don Juan. D'habitude, elle trouvait ce genre d'aveu à la fois vain et un peu sordide, mais curieusement ce n'était pas le cas avec lui. Une fois encore, comme au club de gym, et malgré les soucis qui l'accablaient, elle commença à apprécier ce moment de détente. Bien sûr, sans doute le vin y était-il pour quelque chose. Il était si délicieux qu'elle éprouva un pincement de culpabilité : la bouteille ne devait pas être bon marché.

Au fil de la discussion, Angela profita de la franchise de Chet pour lui demander pourquoi il avait fait médecine, et pourquoi il avait ensuite opté pour une carrière de médecin légiste. Elle ne voulait pas paraître impolie en abordant trop vite le sujet qui avait motivé sa venue au restaurant : le « danger » Laurie Montgomery, sur qui elle voulait en apprendre davantage.

Chet lui décocha un de ses sourires espiègles.

— Que préférez-vous ? La version abrégée, ou la vérité tout entière ?

— La vérité ! répondit Angela d'un ton exagérément affirmatif, et elle but une autre gorgée de leur excellent vin.

— La plupart des futurs médecins, disons quatre-vingt-dix-huit pour cent, font des études de médecine parce qu'ils ont envie d'aider leur prochain. Pas moi. Jusqu'en classe de quatrième, à peu près, je n'avais aucune idée du métier que je voulais faire plus tard.

— Ah ! Alors... que vous est-il arrivé ?

— Un de mes camarades de classe, que je considérais comme une espèce d'intello ringard – il était président du club d'échecs, vous voyez le genre –, a annoncé un jour qu'il comptait devenir médecin. Pour la raison classique. Savez-vous ce qui s'est passé, à ce moment-là ?

— J'ai hâte que vous me le disiez.

— D'un jour à l'autre, il s'est mis à avoir un succès fou auprès des filles. J'étais sidéré. C'était une vraie métamorphose. Même la fille avec laquelle j'essayais de sortir, Stacey Cockburn, s'est mise tout à coup à lorgner sur Herbie Dick.

Angela faillit éclater de rire.

— Stacey Cockburn ? Herbie Dick ? Vous vous fichez de moi...

— Non, non ! Ce sont leurs vrais noms. Je vous assure.

Ils rirent ensemble, puis Chet reprit :

— Alors, moi aussi, du jour au lendemain, j'ai décidé de devenir

médecin. Et ça a marché ! Deux semaines après, j'ai emmené Stacey au cinéma un samedi soir.

— Hmm..., fit-elle, dubitative. Cette motivation a-t-elle réellement suffi à vous pousser vers la médecine ?

— Sans l'ombre d'un doute. J'avais toujours eu du goût pour la biologie, c'est vrai, donc la médecine était a priori susceptible de m'intéresser. Le fait de choisir une orientation professionnelle dès cet âge, en plus, c'était assez rassurant. Et mes parents et mes sœurs étaient fous de joie à l'idée que je devienne toubib, parce que dans les petites villes du Midwest comme la mienne, le médecin est encore un personnage très respecté.

— Je comprends. Et pourquoi la médecine légale ?

— Parce que j'aime les énigmes et j'aime apprendre constamment de nouvelles choses. Avec la médecine légale, j'ai tout cela. Mais je crois qu'il y a aussi une autre raison. Au cours de mes études, j'ai senti que je n'étais pas très doué en matière de contact avec les patients. Surtout les patients vivants.

Angela sourit et hocha la tête. Elle comprenait, oui, d'un point de vue intellectuel – mais pas au point de l'imaginer penché sur des cadavres.

— Bon, reprit Chet. C'est votre tour. Pourquoi avez-vous choisi de devenir femme d'affaires ?

Angela hésita. Quelle genre de réponse voulait-elle apporter à cette question ? Sa première impulsion fut d'éluder en lâchant quelques mots banals. Mais la franchise de Chet, les interrogations qu'elle nourrissait elle-même ces derniers temps quant à ses motivations réelles, et le vin, peut-être, la poussèrent à répondre avec sincérité.

— Je suppose que je dois commencer par la question que vous m'avez vous-même posée. Vous souhaitez entendre la version stéréotypée ou la version réelle de l'histoire ?

— La version réelle, bien entendu.

— En fait, je n'ai jamais eu l'intention de faire carrière dans les affaires. En tout cas... il y a cinq ans, ce n'était pas du tout cela.

— Quelle carrière envisagiez-vous ?

— Je voulais être médecin.

— Sans déconner ! s'exclama Chet, et un sourire mi-ironique, mi-désabusé lui monta aux lèvres.

— Sans déconner, acquiesça-t-elle. Et j'étais dans le troupeau. Je faisais partie des quatre-vingt-dix-huit pour cent auxquels vous faisiez

allusion. Je voulais m'occuper des gens. Les soigner, les aider autant que possible. Ça va peut-être vous paraître terriblement naïf, mais j'avais même en tête d'exercer la médecine dans un quartier difficile, comme une espèce de Dr Livingstone des temps modernes.

— Pourquoi vous ne l'avez pas fait, alors ?

— Je l'ai fait ! Et j'y ai mis le paquet. J'ai fait mes études de médecine, l'internat de médecine interne, et puis j'ai ouvert un cabinet à Harlem.

Chet se renversa contre le dossier de sa chaise et posa sa fourchette à côté de son assiette. Il ne savait plus quoi dire. Dès l'instant où il avait commencé à parler à Angela au club de gym, il avait senti qu'elle avait quelque chose de particulier. Mais à aucun moment il n'avait pensé qu'elle pouvait être médecin. Cette nouvelle stupéfiante portait un coup douloureux à son amour-propre, car il se sentait en position d'infériorité face à une femme qui était non seulement médecin, mais aussi femme d'affaires de haute volée. D'un autre côté, Angela devenait encore plus intéressante.

— Vous êtes surpris ? demanda-t-elle.

Chet faisait une tête bizarre, comme si une explosion venait de se produire juste à côté de lui.

— Surpris ? Je suis sidéré !

— Pourquoi ?

— Heu... Je ne sais pas vraiment, bafouilla-t-il.

— Je suis surprise, moi aussi, confia-t-elle. Mais je devrais sans doute ajouter que lorsque j'ai commencé mes études de médecine, mes motivations n'étaient peut-être pas aussi altruistes que je voulais le croire.

— Ah ? Pourquoi ?

— Ma décision de faire médecine, et je suppose de soigner des gens, puisque c'est en général ce qu'on fait quand on devient médecin, était en partie motivée par le désir de prendre ma revanche sur mon père.

— Ah tiens ?

— Eh oui !

Angela baissa les yeux. Elle était presque aussi étonnée que Chet par ce qu'elle venait de dire. Bien sûr, le rapport avec son père lui avait parfois traversé l'esprit au cours des dernières années, mais elle n'avait jamais osé creuser la question.

— Pardonnez-moi si je suis indiscret, dit-il en rapprochant sa

chaise de la table. Pourquoi vouliez-vous prendre votre revanche sur votre père ? Je ne sais pas très bien pourquoi, mais... je supposais que vous aviez connu une enfance idyllique !

— Vue de l'extérieur, elle a été idyllique sur tous les plans.

Une fois encore, Angela s'étonnait. Elle qui avait plutôt tendance à protéger son intimité, elle avouait devant Chet des choses qu'elle n'avait confiées qu'à de très rares amis à l'époque de la fac.

— Pour mon père, il était important que tout ait l'air idyllique. Mais notre petite famille si parfaite avait de vilains secrets.

Angela marqua de nouveau une pause ; elle ne savait pas très bien si elle devait – si elle *voulait* – continuer.

— J'espère que je ne vous ennue pas, ajouta-t-elle. Êtes-vous sûr de vouloir entendre tout ça ?

— Et comment ! Je suis fasciné. Et si ça peut vous mettre à l'aise, je vous donne ma parole que tout ce que vous me racontez restera entre nous.

— J'apprécie de vous entendre dire cela.

Angela but une gorgée de vin, mit de l'ordre dans ses pensées et reprit :

— Mon père me maltraitait. Pas sexuellement, non, ce n'est pas du tout ça. Il me maltraitait psychologiquement. Quand j'étais gamine, bien sûr, je ne m'en rendais pas compte. Je ne l'ai compris que beaucoup plus tard, une fois adulte. Dans la mesure, tout du moins, où je suis devenue adulte. Quand j'étais petite, mon père tenait à moi comme à la prune de ses yeux. Je m'en souviens comme si c'était hier. Et j'étais folle de lui. Mais il avait une telle façon de dissimuler ses émotions et de préserver les apparences, que ma mère et moi payions le prix fort : nous lui devions une allégeance absolue, une fidélité d'animaux domestiques. Aussi longtemps que je suis restée sa petite poupée chérie, obéissante comme un robot, tout allait bien. Le problème, c'est que j'ai grandi. Petit à petit, j'ai commencé à me montrer autonome, à devenir une personne. Lui, petit à petit, il s'est détourné de moi et il s'est mis à m'accabler de remarques négatives. Il me reprochait par exemple de l'abandonner. Comme vous pouvez l'imaginer, je me sentais horriblement coupable. Pendant un certain temps, j'ai désespérément continué d'essayer de lui plaire. Mais c'était le contraire qui se produisait. Je ne cessais de le décevoir, car mes centres d'intérêt s'éloignaient peu à peu de lui et de la maison, pour se fixer sur mes amis et sur l'école. Ma pauvre mère, qui lui était entièrement dévouée et qui n'a jamais cessé de vouloir le satisfaire, a peut-être souffert encore plus. Il a fini par se lasser d'elle, et il est

passé par une crise de la cinquantaine typique, avec surconsommation d'alcool et infidélités. Évidemment, il n'en a jamais assumé la responsabilité. Il nous a accusées, ma mère et moi, de provoquer en lui ce besoin d'évasion, soi-disant parce que personne ne se souciait de son sort. Pour des raisons que je ne comprendrai jamais, ma pauvre mère est restée avec lui jusqu'à ce qu'il la quitte pour épouser une femme beaucoup plus jeune.

— Je suis désolé, dit Chet. C'est tragique de constater que des gens comme votre père sont parfois eux-mêmes leur pire ennemi. Manifestement, il aurait dû être fier de vous et de vos succès. Il n'aurait pas dû se sentir menacé. Mais en quoi tout cela vous a-t-il poussée vers la médecine ?

— Mon père était dentiste. Un très bon dentiste, à vrai dire, et il avait un cabinet prospère. Mais dans un de ses rares moments d'honnêteté, il m'a avoué un jour, quand j'étais toute gamine, qu'il aurait préféré être médecin et qu'il avait raté l'examen d'entrée en fac de médecine. À dix ou onze ans, je lui affirmais déjà pour lui faire plaisir que moi, plus tard, je ferais médecine ! Ce n'était pas très étonnant, d'ailleurs, car j'adorais jouer à l'infirmière ou au docteur. À l'époque, je ne voyais pas la différence entre une infirmière et un médecin.

— Vous étiez visionnaire, dit Chet en souriant. Avec le temps, les deux professions se ressemblent de plus en plus. La principale différence, aujourd'hui, c'est que les infirmières travaillent toujours davantage et que les médecins sont mieux payés.

Angela lui rendit distraitement son sourire. Elle restait concentrée sur l'histoire qu'elle racontait. Elle n'avait jamais dit cela à personne de façon si claire et si concise – ni à elle-même, d'ailleurs.

— Si vous êtes devenue médecin, donc, relança Chet, c'est en partie pour faire enrager votre père.

— Je crois. Pour moi, c'était une forme de revanche assez gratifiante. Ma réussite l'a tellement déboussolé qu'il n'est même pas venu à ma cérémonie de fin d'études.

— Je ne sais pas si je peux accepter cette théorie en bloc, objecta Chet.

— Pourquoi ?

— Vous avez aussi fait l'internat de médecine interne, une des spécialités les plus difficiles. Ça demande énormément de volonté. Votre désir de revanche suffisait-il à vous donner la force d'aller jusqu'au bout ? Franchement...

— N'empêche, l'interrompt-elle, je n'exerce pas la médecine !

— Et pourquoi, à propos ?

— Mon cabinet a fait faillite. Très vite, j'ai accumulé une dette considérable, parce que les remboursements des patients de Medicaid arrivaient avec beaucoup de retard, ou carrément pas, et les remboursements des assurés, via Medicare ou autres, était eux aussi trop lents pour compenser.

— Waouh, fit Chet. Par rapport à vous, j'ai l'impression d'avoir eu une vie de conte de fée. L'épreuve la plus perturbante de mon enfance, sur le plan psychologique, c'est quand un garçon plus âgé que moi a écrabouillé ma citrouille d'Halloween. Mes parents sont toujours ensemble. Mon père est venu assister à toutes mes compétitions sportives scolaires, et même à ma cérémonie de fin d'études. Ils ont toujours été là pour moi. Depuis la maternelle !

— Avec un environnement aussi stable, comment se fait-il que vous soyez un tel Casanova ? J'espère que la question ne vous ennuie pas, d'autant que j'ignore si vous êtes réellement un Casanova. Mais vous aviez l'air tellement à l'aise, hier soir, quand vous m'avez abordée, et vous avez tellement de facilités à faire la conversation...

Chet rit.

— Je tiens mon rôle, mais à l'intérieur je suis toujours nerveux. J'ai très peur d'être rejeté. En m'appelant Casanova, vous me faites beaucoup trop d'honneur. Casanova avait du succès ! Moi, en général, ce n'est pas le cas. Cependant, j'avoue qu'après être sorti avec une femme une demi-douzaine de fois, j'ai souvent envie de me remettre à draguer. Est-ce que j'ai un problème ? Je ne sais pas. Pour moi, tout ça a commencé quand j'étais en fac de médecine. Je devais travailler pour payer mes études. Je ne pouvais pas avoir une relation sérieuse avec une femme, parce qu'une relation sérieuse ça prend du temps, dit-il avec un haussement d'épaule. Vous voyez, les graines ont été plantées à cette époque-là.

— Hmm... Au moins vous êtes honnête.

— Honnête, oui. Digne d'éloges, sans doute pas. J'aimerais pouvoir dire que je n'ai tout bêtement pas rencontré la femme qu'il me faut, mais je n'ose même pas dire ça, car en général je ne reste pas assez longtemps avec une femme pour savoir si elle me convient.

— Avez-vous jamais eu une relation durable ?

— Oh, oui ! Quasiment toute la durée de ma prépa pour médecine. Ma copine et moi avions prévu de nous installer ensemble à Chicago, où j'allais entrer en fac de médecine. À la dernière minute, elle m'a

largué pour se mettre avec autre type, ici à New York.

— J'ai de la peine pour vous.

— En amour comme à la guerre, tous les coups sont permis.

— Peut-être cet événement vous a-t-il davantage affecté que vous n'êtes prêt à le reconnaître.

— Peut-être, convint-il, puis il réorienta la conversation sur elle : Vous avez laissé entendre que vous étiez divorcée. Voulez-vous m'en dire un peu plus ?

Angela hésita. Normalement, elle évitait de parler de son divorce, non seulement parce qu'elle avait du mal à évoquer ce genre de questions intimes, mais aussi parce que cette sale et triste histoire, pourtant vieille de six ans, avait encore le pouvoir de la mettre en rogne. Cependant, elle avait déjà confié des choses plus importantes à Chet. Et lui, il avait fait preuve de beaucoup d'honnêteté. Elle refoula donc ses réticences pour répondre :

— À la fin de mes études de médecine, j'ai été séduite, je veux dire littéralement *éblouie*, comme une adolescente, par un homme dont j'ai cru qu'il était l'antithèse de mon père. Hélas, ce n'était pas le cas. Lui aussi, au fond, il était gêné par ma réussite. Lui aussi, il avait des maîtresses. Et le pire... il avait une certaine tendance à me frapper.

— Houlà ! fit Chet en grimaçant. La violence conjugale, c'est inadmissible et inexcusable. Malheureusement, nous en voyons plus d'exemples à la morgue que les gens ne l'imaginent.

Le serveur s'approcha, débarrassa prestement la table et leur demanda s'ils désiraient un dessert. Chet interrogea Angela du regard.

— Je ne suis pas fan de dessert, admit-elle.

— Moi non plus. Mais un cappuccino, ce serait bien.

— Je vais terminer le vin, dit-elle en désignant la bouteille.

Le serveur remplit son verre et emporta la bouteille vide.

— Donc, dit Chet en prenant une posture plus décontractée sur sa chaise, votre cabinet médical a fait faillite. C'était quand, ça ?

— En 2001. J'espère ne plus jamais connaître une année aussi abominable. Mais ce serait difficile de faire pire ! En 2001, j'ai perdu mon cabinet et j'ai divorcé. Deux expériences atroces que je ne souhaite à personne. C'est vraiment l'année de ma vie que je voudrais ne jamais revivre.

— Je comprends. Ensuite, comment êtes-vous passée de médecin à cadre supérieur ? À propos, quel est votre métier ? Vous êtes... consultante pour les questions médicales ?

— Je suis fondatrice et PDG de ma compagnie.

Le sourire ironique et désabusé de Chet reparut sur ses lèvres.

— Vous êtes un sacré numéro ! s'exclama-t-il. Fondatrice et PDG ! Je suis baba. Comment avez-vous réussi un truc pareil ?

— La faillite de mon cabinet a été une expérience désastreuse et humiliante, mais elle a eu un aspect positif. Elle m'a montré le pouvoir préjudiciable de l'argent dans le monde de la médecine. J'en avais conscience dans une certaine mesure, bien sûr, avant de faire faillite, mais pas de façon aussi... bouleversante sur le plan personnel. Quoi qu'il en soit, je me suis mis en tête de faire quelque chose à ce sujet. Comme la fac de médecine ne m'avait rien appris sur l'économie de la médecine, et comme je ne savais d'ailleurs rien du tout sur l'économie en général, ni sur le monde des affaires auquel les soins médicaux sont hélas désormais asservis, je suis retournée sur les bancs de l'école et j'ai décroché un MBA à Columbia.

Chet rejeta la tête en arrière et se claqua le front avec la paume.

— Assez ! Je n'en peux plus. À côté de vous, je me sens carrément nul.

— Vous plaisantez, bien sûr...

— Je suppose, ouais, marmonna-t-il. Mais madame, vous avez un sacré CV !

Le serveur apporta le cappuccino de Chet. Angela se rendit compte qu'elle avait été tellement prise par la conversation qu'elle n'avait pas encore abordé le sujet qui lui importait le plus ce soir.

— J'ai une question à vous poser...

— Hmm ? Allez-y.

— Je voulais vous demander quelque chose au sujet du Dr Laurie Montgomery.

— Que voulez-vous savoir ?

— Diriez-vous que c'est une personne tenace, qui tient à faire son boulot jusqu'au bout, ou qu'elle est plutôt dilettante ?

— Elle est tenace, aucun doute là-dessus. Je dirais même que c'est une des personnes les plus persévérantes que je connaisse. Elle et son mari, d'ailleurs ! Ils sont comme ça tous les deux. Quelques-uns de nos collègues les jugent trop acharnés au travail, au point qu'ils nous font tous passer pour des flemmards.

Le ventre noué, Angela se força à garder le visage impassible. Elle avait espéré, et voulu se persuader, que Chet lui offrirait une réponse qui apaiserait ses inquiétudes. C'était le contraire.

— J'ai rencontré le Dr Montgomery aujourd'hui même. Hélas, ce n'était pas dans les meilleures circonstances possibles. Depuis un mois, nous avons une vague d'infections postopératoires, à cause du staph résistant à la méticilline, qui plombe le travail de nos cliniques et qui nous a obligés à prendre des mesures d'hygiène extraordinaires. Nous avons même engagé à plein temps un médecin hygiéniste indépendant, spécialisé en épidémiologie et en contrôle des infections.

— Laurie m'a parlé de ce problème, dit Chet. Elle m'a aussi rappelé que j'avais autopsié un de vos patients.

— Ah ? Elle vous a raconté ça ?

— Oui. Elle est passée à mon bureau prendre le dossier. Le cas date d'il y a déjà plusieurs semaines, mais j'attendais certains résultats de laboratoire avant de le classer. Elle a traité un cas similaire ce matin. Je crois que les deux victimes venaient de la même clinique.

— Vous a-t-elle dit ce qu'elle avait l'intention de faire ? Si... si jamais elle compte faire quelque chose ! Nous avons déjà tout essayé. J'ai personnellement donné carte blanche à notre médecin hygiéniste.

— Là, vous pouvez vous rassurer. Laurie m'a dit qu'elle voulait résoudre le problème quitte à y laisser sa peau.

Angela eut soudain de la peine à déglutir. Elle but une gorgée de vin.

— Elle a dit ça, vraiment ?

— Ce sont ses propres mots.

Tout à coup, Angela n'eut plus qu'une seule idée en tête : mettre un terme à cette soirée. Certes, elle avait apprécié ce dîner davantage qu'elle ne l'aurait jamais imaginé, en tout cas avant de parler de Laurie Montgomery, mais elle avait maintenant sur les bras un problème qui ne pouvait attendre. Sans se soucier d'avoir l'air trop pressé, sinon impoli, elle posa son verre, plia sa serviette et regarda ostensiblement sa montre.

— Pourquoi ai-je le sentiment que notre délicieuse soirée touche à sa fin ? dit Chet avec une pointe de regret dans la voix. J'avais l'espoir que vous voudriez marcher avec moi jusqu'au prochain carrefour. Il y a à l'hôtel Saint Regis et son élégant King Cole Bar...

— Pas ce soir, l'interrompit-elle. Je regrette, le devoir m'appelle. Demandons l'addition. Et je veux partager.

— Oh non ! Le plaisir est pour moi. Je vous l'ai dit au début de la soirée.

— OK, si vous insistez. Et si vous voulez bien me pardonner, je

dois retourner tout de suite au bureau. J'ai des coups de fil urgents à passer.

Angela recula sa chaise pour se lever. Chet l'imita. La conclusion de leur dîner, aussi abrupte qu'inattendue, lui coupait le sifflet.

— Reparlons-nous bientôt, dit-elle avec un grand sourire.

Chet serra brièvement la main qu'elle lui tendait.

— J'espère, dit-il.

Angela tourna les talons, se fraya un chemin entre les tables et récupéra son manteau au vestiaire. Sur un dernier geste de la main à l'attention de Chet, elle disparut à la porte du restaurant.

Hébété, Chet se rassit. Son regard croisa celui du serveur, qui fit la moue en signe de solidarité.

13

3 AVRIL 2007

21 H 05

M

Michael serra les dents et rabattit le clapet de son téléphone d'un geste sec. Il avait dû se réfugier dans les toilettes, parce que la musique était beaucoup trop forte dans le club privé du deuxième étage du restaurant Downtown Cipriani, à SoHo, où il était en train de faire la fête avec deux potes. Ensemble, ils sortaient trois jolies pouliches du New Jersey. Le téléphone avait vibré dans sa poche. Comme c'était Angela, il avait été obligé de répondre et de filer aux chiottes. Maintenant, il regrettait d'avoir bougé.

Au prix d'un gros effort de volonté, il se retint de frapper du poing sur le mur couvert de graffiti. Tant mieux pour son poing, car le mur n'était pas en plâtre, mais carrelé.

— Merde ! hurla-t-il de toutes ses forces.

Son cri se répercuta entre les murs de la petite pièce, déclenchant une explosion acoustique qui lui agressa les oreilles. Il agrippa les bords du lavabo et banda ses muscles comme pour l'arracher de la cloison. Lentement, il leva les yeux vers le miroir. Il avait mauvaise mine. Ses cheveux gominés se dressaient sur sa tête comme si une décharge de dix mille volts lui était passée par le corps. Il avait des yeux de vampire.

Il expira profondément. Il était furieux, mais il devait se maîtriser. Son ex, cette salope, venait encore de lui coller un problème sur le dos comme s'il était son putain de larbin. Il aurait eu grand plaisir à lui répondre d'aller se faire mettre, mais évidemment c'était impossible. Il était englué dans cette histoire jusqu'au cou, il devait régler ce

nouveau problème, et il n'avait qu'une seule solution : retourner dans le Queens pour ramper une fois de plus devant les souliers à glands bien cirés de Vinnie.

Cédant tout à coup à une impulsion irrésistible, il frappa le mur. Il eut assez de jugeote pour taper avec la paume, pas avec le poing, de telle sorte que l'impact se répartit sur une surface relativement large. N'empêche, il avait des picotements douloureux dans la main quand il baissa le bras.

Plus ou moins calmé, il rouvrit le téléphone. Ses doigts tremblaient. Il chercha le numéro personnel de Vinnie dans le répertoire. Le numéro du portable qu'il gardait sur lui jour et nuit.

— J'espère que tu appelles avec de bonnes nouvelles, pour une fois, dit Vinnie de cette voix horriblement calme qui lui donnait la chair de poule.

Michael se souvenait de l'avoir entendu faire ses adieux à un type, un jour, sur le même ton. Dès que le type avait franchi la porte, Vinnie avait hoché la tête à l'attention de Franco, qui était sorti à son tour. On n'avait plus jamais revu le bonhomme.

— Je dois te parler, dit Michael d'une voix aussi ferme que possible.

— Ce soir ? demanda Vinnie, toujours aussi calme.

Dans l'écouteur, Michael entendait des éclats de voix, des bruits de fête et un air de Frank Sinatra. Vinnie se trouvait à coup sûr au Neapolitan.

— Le plus tôt sera le mieux. Désolé de te déranger à cette heure. Je ne le ferais pas si ce n'était pas si important.

— Eh bien... À ta convenance, Mikey. Mais ne lambine pas. Plus il est tard, moins je suis patient pour les emmerdes, si c'est pour ça que tu viens me voir.

Michael se recoiffa et se dépêcha de remonter. Le club était encore quasiment vide, puisque le gros de la clientèle n'arrivait pas avant vingt-trois heures. Il dit à ses deux potes et aux trois nanas qu'il avait un rendez-vous imprévu mais qu'il reviendrait très vite, se précipita au rez-de-chaussée par l'escalier de secours utilisé pour l'accès réservé au club, grimpa dans sa Mercedes garée de l'autre côté de la rue et démarra sur les chapeaux de roues. Comme il était au sud de Manhattan, il prit le pont de Williamsburg, puis la voie rapide qui le mena directement jusqu'à la 108^e Rue à Corona. Il mit à peine plus de vingt minutes pour arriver devant le Neapolitan.

Pendant ce court trajet, il avait bien repris ses esprits. Il avait

même commencé à réfléchir – à *essayer* de réfléchir – à un plan de secours, au cas où Vinnie refuserait de l'aider comme il l'avait fait le matin même. Il n'avait hélas trouvé aucune idée valable. Par conséquent, il devait impérativement convaincre Vinnie d'intervenir. Le raisonnement semblait tenir la route quand il était au volant. Mais maintenant qu'il traversait la rue et marchait vers le restaurant, l'angoisse le reprenait de plus belle.

Il s'immobilisa devant la porte en essayant de trouver les mots adéquats pour entamer la conversation avec Vinnie. Confusément, il se dit qu'il tenterait sans doute de flatter son orgueil, lequel avait le mérite d'offrir une cible plutôt large. Il entra dans le Neapolitan et écarta la tenture pour s'avancer dans la salle.

Il y avait foule. On fêtait l'anniversaire de quelqu'un. Le plafond était orné de ballons multicolores et il y avait des serpentins partout. La minuscule piste de danse disparaissait sous les confettis. Derrière le comptoir, une large banderole clamait : *Joyeux Anniversaire Victorio !!* Vinnie était à la même table que le matin, avec Carol à sa gauche. Michael ne connaissait pas les gens assis autour d'eux. La belle voix grave de Frank Sinatra s'élevait des haut-parleurs.

Michael ne put s'empêcher de reprendre espoir quand il scruta le visage de Vinnie : il riait si fort qu'il en avait les larmes aux yeux. Il s'immobilisa, attendant que Vinnie tourne la tête vers lui, mais cela ne se produisit pas. Au bout de trois minutes, il se résigna à traverser la salle. Il reconnut quelques visages, mais la plupart lui étaient étrangers. Il se fit la remarque que ni Franco ni Angelo ne semblaient être présents. Il aperçut cependant Freddie et Richie près du bar.

Quand il arriva à proximité de sa table, Vinnie le remarqua enfin. Michael vit avec soulagement qu'il ne perdait pas le sourire. Il se leva même pour le présenter avec bonne humeur à tous ses hôtes. Michael serra docilement des mains autour de la table. Puis Vinnie s'excusa, fit signe à Michael de le suivre et se dirigea vers le fond du restaurant en saluant quelques invités au passage. Ils traversèrent rapidement les cuisines, où le personnel était en effervescence : l'heure de servir les entrées à tous les convives approchait. La porte du bureau était close. Vinnie l'ouvrit sans frapper. Paolo Salvato, le propriétaire officiel du Neapolitan, leva les yeux d'un air surpris.

— Paolo, mon ami, dit Vinnie d'un ton enjoué, serait-ce abuser que de te voler ton bureau cinq minutes ?

— Aucun problème, répondit le restaurateur, qui avait déjà quitté son fauteuil.

Il fit le tour de sa table et disparut à la cuisine en refermant la porte sur lui.

— Bien, Mikey. Quel est ce nouveau problème qui ne peut même pas attendre jusqu'à demain matin ?

Michael commença par dire que c'était le genre de problème que seul Vinnie était capable de régler. Il essayait là, comme prévu, de le prendre dans le sens du poil. Puis il expliqua ce qu'Angela lui avait raconté : il y avait une bonne femme, médecin de profession – médecin légiste, pour être précis –, qui s'était mis en tête de régler elle-même le problème de la bactérie qui créait tant de difficultés aux cliniques Angels. C'était très préoccupant parce qu'elle risquait d'alerter les médias, ce qui entraînerait sans doute l'arrêt de la procédure d'introduction en Bourse. Vinnie devait envoyer un négociateur très persuasif, dit-il en conclusion, pour parler à cette femme et la convaincre de renoncer à son projet.

Il vit avec soulagement que Vinnie ne se hérissait pas ; il écoutait ses explications d'un air serein. Et quand il se tut, Vinnie pencha la tête de côté et demanda avec un sourire ironique :

— Ce médecin légiste, ne serait-ce pas par hasard le Dr Laurie Montgomery ?

— Oui, c'est bien elle ! s'exclama Michael, stupéfait.

— Oh ! Quelle tragédie, dit Vinnie d'un air ravi, les mains jointes devant la poitrine.

— Tu connais cette femme ?

— Oh oui ! Mlle Montgomery et moi, nous avons un sacré passé ! Elle nous a causé les plus graves emmerdes, à moi et à ma femme, à cause de l'entreprise de pompes funèbres de mon beau-frère. Par sa faute, j'ai été inculpé et j'ai passé deux ans en prison. Je pense que cela signifie que nous nous connaissons plutôt bien. Mais sais-tu qui a eu encore plus de problèmes que moi avec cette garce ?

— Aucune idée.

Michael était ébahi. Et très heureux que la conversation prenne une tournure aussi inattendue et favorable pour lui.

— Angelo ! Il y a quinze ans, c'est à cause de Laurie Montgomery qu'il a eu le visage si grièvement brûlé qu'il a bien failli en mourir.

Vinnie glissa tout à coup la main dans la poche intérieure de sa veste pour attraper son téléphone. Il était si pressé qu'il en devint maladroit : l'appareil sembla lui résister quand il voulut ouvrir le clapet. Il réussit enfin à composer le numéro de Franco, qui répondit sans délai.

— Comment ça va, vous deux ? La croisière est agréable ? demanda Vinnie après avoir activé le haut-parleur.

— On s'éclate carrément, répondit Franco. La première partie de la soirée a été vraiment chiante, mais la deuxième compense largement. Les poissons ont été nourris.

— Formidable. Angelo est disponible ?

— Il est à côté de moi.

— Passe-le-moi.

La voix si caractéristique d'Angelo s'éleva dans le petit haut-parleur. Comme il pouvait à peine joindre les lèvres quand il parlait, ses « b », ses « m » et ses « p » avaient une tonalité assourdie assez étonnante.

— Angelo ! Et si je te disais que le Dr Laurie Montgomery... Tu te souviens d'elle, n'est-ce pas ?

Angelo poussa un petit rire inquiétant.

— Si je te disais que Laurie Montgomery fait courir un grave danger à l'un de nos plus gros business, et que vous, les garçons, vous allez devoir lui faire entendre raison comme hier à M. Yang... ?

Angelo rit de nouveau. Cette fois, c'était un rire enjoué.

— Je te répondrais que t'es même pas obligé de me payer. Je ferai le coup gratis. À condition de pouvoir m'y prendre à ma manière.

— À ta manière ! répéta Vinnie d'un ton amusé. Tu sais quoi ? Cette fois, tu fais ce que tu veux. Amuse-toi !

Il coupa la communication, glissa un bras autour des épaules de Michael et l'entraîna vers la porte du bureau.

— C'est ton jour de chance, à toi aussi. Le problème du 8-K a été réglé une fois pour toutes, et tu peux arrêter de te faire du souci au sujet de Laurie Montgomery. C'est pas mal, non, pour une petite soirée de travail ?

Michael se contenta de hocher la tête. Il était sans voix. Il reprit le volant vingt minutes plus tard, après avoir bu un verre de vin à la table de Vinnie, émerveillé par l'imprévisibilité de la vie.

14

3 AVRIL 2007

21 H 45

A

Adam Williamson était blotti dans sa Range Rover comme une main dans un gant de cuir doublé de cachemire. Depuis environ cent cinquante kilomètres, il écoutait la remarquable *Neuvième Symphonie* de Ludwig van Beethoven. Les chœurs étaient sur le point d'entamer l'éblouissant finale. Il avait poussé le volume presque à fond, de telle sorte qu'il avait l'impression d'être assis en plein milieu de l'Orchestre philharmonique de Berlin. Quand les chœurs se lancèrent, il chanta avec eux, en allemand, d'une voix tonitruante qui couvrait presque celles des professionnels. C'était tellement beau qu'il en avait la chair de poule dans le dos, sur les bras, et sur les jambes jusqu'aux doigts de pieds. C'était profondément jouissif.

Le timing était pour ainsi dire parfait : les dernières notes de la symphonie s'évanouirent tandis qu'Adam négociait le large virage à cent quatre-vingts degrés qui aboutissait au péage de l'entrée du Lincoln Tunnel. Il paya son écot et glissa sous le fleuve Hudson pour passer du New Jersey à l'île de Manhattan.

Il sélectionna un CD de Bach pour la fin du trajet. Les cordes et le clavecin, si légers, si délicats, offraient un contrepoint idéal au drame troublant de Beethoven. Du bout des doigts, il se mit à tapoter doucement le volant au rythme de la musique.

Le voyage de Washington à New York avait été agréable, mais Adam avait hâte d'arriver à destination et d'exécuter sa mission. Il ne savait presque rien sur la cible, et tant mieux. Il préférait en savoir le moins possible – un parti pris que ses employeurs appréciaient. Dans

sa profession, les informations superflues ne servaient qu'à compliquer les choses. De quoi Adam avait-il réellement besoin ? D'un nom, d'une adresse personnelle ou professionnelle, et de quelques photos. Voilà tout. S'il n'y avait pas de photo disponible, une description physique suffisait. Pour les missions sans photo, il s'accordait un délai un peu plus long que d'habitude. Comme il n'était pas du genre à commettre des erreurs, le travail de reconnaissance prenait forcément plus de temps. Et pour cette nouvelle mission à New York, justement, il n'y avait pas de photo. Il avait donc prévu de lui consacrer trois pleines journées, au cas où il aurait des difficultés à identifier la cible.

La Range Rover émergea du tunnel en plein cœur de Manhattan. La dernière fois qu'Adam était venu ici, c'était avant son départ pour l'Irak. Il s'engagea sur la Huitième Avenue pour rouler vers le nord. Et observa la ville d'un regard neutre, sans éprouver la moindre émotion. Ce détachement n'avait rien d'étrange, rien d'étonnant, car les émotions n'avaient aucune place dans le rapport que sa nouvelle personnalité entretenait avec le monde extérieur. Enfant, adolescent et jeune adulte, il était venu dans la grande ville à maintes occasions, chaque fois avec beaucoup d'enthousiasme. Au début accompagné de sa famille, puis tout seul. De temps en temps avec sa fiancée, également, à l'époque de l'université. Mais ce soir, tandis qu'il remontait l'avenue bordée de boutiques minables, il avait l'impression que ce passé était celui d'une vie antérieure, ou d'un autre individu. Et d'une certaine façon, c'était exactement cela. Adam n'était plus le même homme qu'autrefois. À vrai dire, il divisait même son existence en deux segments distincts qu'il étiquetait *AvI* et *ApI* : Avant l'Irak et Après l'Irak.

Adam Williamson *AvI* était un jeune homme plutôt réservé, très bien élevé, intelligent et paisible, doté d'un physique avantageux, qui se coulait de manière exemplaire dans le moule très privilégié de sa riche famille. Il avait fait toute sa scolarité dans un pensionnat réputé de la Nouvelle-Angleterre, il avait appris les bonnes manières, puis il était entré à Harvard – comme son père, son grand-père, son arrière-grand-père et ainsi de suite jusqu'à l'époque où la première chaloupe de pèlerins du *Mayflower* avait accosté à Plymouth dans le Massachusetts.

La période intermédiaire entre *AvI* et *ApI* n'avait pas commencé par une révélation sublime, mais par l'abominable événement du 11 septembre 2001, qui avait ébranlé l'univers confortable et prévisible d'Adam comme si une des planètes du système solaire était tout à coup sortie de son orbite. Lorsque le premier avion s'était écrasé sur la tour nord du World Trade Center, Adam se brossait les dents à la résidence universitaire de la Harvard Business School, où il étudiait

consciemment les affaires et la finance pour reprendre bientôt les rênes de la compagnie de sa famille.

Contre l'avis de ses parents et de sa fiancée, étudiante en droit, il décida alors de se porter volontaire dans l'armée. Une flambée de zèle messianique le poussait à faire ce qu'il considérait comme son devoir pour l'Amérique et la démocratie. Athlète accompli, membre de l'équipe amateur nationale de Lacrosse et excellent joueur de polo, doté d'une personnalité qui le poussait à mettre cent pour cent de son énergie dans tout ce qu'il entreprenait, il s'engagea dans l'armée – dont il ignorait absolument tout – avec pour idée fixe d'entrer dans les Forces Spéciales. Fidèle à lui-même, il ne fut satisfait que lorsqu'il y eut intégré l'unité d'élite Delta Force.

Adam avait adoré l'entraînement militaire, et il avait savouré chaque épreuve qu'il y avait subie. Comme si la formation et les douleurs du soldat servaient par elles-mêmes la cause de la démocratie. Mais la guerre et le combat *pour de vrai* l'avaient totalement bouleversé, car au fond il était beaucoup plus cérébral que physique. Lors de sa seconde mission nocturne en Irak, il fut obligé de tuer au couteau un être humain de chair et de sang, comme lui, dont il sentait la respiration sur son visage. L'expérience le choqua, le rendit honteux, déclencha en lui un terrible sentiment de culpabilité et de tristesse qu'il dissimula à ses camarades. Pour surmonter ce qu'il considérait comme une faiblesse et un manquement à ses obligations, il en fit plus que sa part lors des missions d'assassinats suivantes. Avec le temps, et avec autant d'effroi que de soulagement, il finit par accepter son sort tout comme il accepta d'avoir été métamorphosé en une véritable machine à tuer qui ne ressentait plus rien, ou presque plus rien. Il n'en était ni heureux, ni fier. Il pensait juste que c'était ce qu'on attendait de lui.

À Columbus Circle, Adam tourna à droite. Les *Concertos brandebourgeois* de Bach s'accordaient parfaitement à l'apparition de Central Park dans son champ de vision. La dentelle d'arbres bourgeonnants qui bordait l'avenue Central Park South offrait un répit agréable pour le regard dans la ville de béton dure et anguleuse. Adam allait longer le parc jusqu'à Madison Avenue, où il prendrait à gauche vers le nord, puis de nouveau à gauche au second carrefour pour parvenir à sa destination finale : l'hôtel Pierre, un établissement de l'Âge doré, fin XIX^e siècle, aussi important dans son histoire personnelle que dans celle de la ville de New York.

Adam fréquentait le Pierre depuis sa plus tendre enfance. Il y descendait avec sa famille chaque fois qu'ils venaient en ville et il avait gardé cette habitude à l'époque où il était étudiant. Il avait insisté pour y loger pendant cette mission – au grand dam de ses

employeurs. Son contact principal avait essayé de le convaincre de se rendre dans un établissement plus discret, où il aurait pu, en outre, disposer de la Range Rover à tout moment. Mais Adam avait tenu bon. Il était curieux de voir si le Pierre le rendrait nostalgique. Il pensait que ce ne serait pas le cas. Son expérience irakienne, en particulier les missions clandestines, l'avait privé de toute affectivité. Après avoir été témoin, et partie prenante, d'atrocités que l'Adam AvI n'aurait même pas pu imaginer, il restait de marbre en toutes circonstances. Sauf, peut-être, de façon assez troublante, quand il tuait. Il prenait plaisir à tuer.

Sa période irakienne avait connu une conclusion désastreuse. Le drame s'était produit pendant une mission clandestine vouée à l'échec, qui avait pris une tournure abominable. Le groupe d'Adam avait été décimé par des tirs amis mal orientés que ses camarades et lui-même avaient sollicités ! Il avait été le seul à ne pas être tué. Mais il s'était cassé la jambe et évanoui. Vulnérable, impuissant, il avait été pris en otage par les hommes mêmes que son équipe avait reçu l'ordre de tuer ou de capturer.

Adam avait reçu une formation théorique au *risque* de devenir prisonnier de guerre. Mais il n'avait pas été préparé au supplice de la détention. Sa jambe, qui ne fut à aucun moment correctement soignée, le faisait souffrir en permanence. Il fut torturé à plusieurs reprises – et chaque fois il était certain qu'on allait le tuer par balle ou le décapiter.

Il avait appris que la captivité entraînait une réponse psychologique classique dénommée « syndrome de Stockholm ». Mais il n'en fut pas moins choqué quand il sentit la chose se produire en lui : au bout de quelques mois, il commença à s'identifier à ses ravisseurs et à leur idéologie tordue. Il participa même à l'enregistrement d'une vidéo, diffusée sur la chaîne satellite Al-Jazira, dans laquelle il défendait la cause des insurgés et insultait les États-Unis au sujet de l'invasion de l'Irak. Il avait les idées tellement embrouillées que, lorsque sa libération avait enfin été négociée par un agent du FBI, en échange d'un certain nombre d'insurgés, il ne savait pas s'il devait se réjouir ou se lamenter de retrouver la liberté et d'être rapatrié en Amérique. En son for intérieur, il était déjà convaincu qu'il ne pourrait jamais retourner à la vie qu'il menait autrefois. C'était tout simplement hors de question.

Adam tourna à gauche dans la 61^e Rue et, un peu avant le carrefour de la Cinquième Avenue, s'engagea sous la marquise du Pierre. Le portier leva la main à la visière de sa casquette, avant d'ouvrir la portière de la Range Rover.

— Avez-vous une réservation, monsieur ?

Adam hochâ la tête, descendit de la voiture et suivit l'employé jusqu'au coffre. Il le laissa se charger de son petit sac de voyage, mais insista pour prendre lui-même le sac de tennis qui contenait les outils de sa profession.

— Aurez-vous besoin de votre véhicule ce soir, monsieur ? demanda le portier, tandis qu'ils se dirigeaient vers le hall de l'hôtel.

Adam hochâ de nouveau la tête.

— Très bien. Je vais le garder ici même, à l'entrée, dit le portier, puis il lui désigna la réception.

Adam n'avait pas besoin de ces indications. D'autant que le hall avait à peine changé depuis vingt ans qu'il fréquentait l'établissement. Il s'immobilisa près de la table centrale couverte de fleurs et promena son regard sur cet environnement familier – sans oublier le coin salon, à droite, avec son mobilier victorien. Comme prévu, il n'éprouvait absolument rien. La scène n'éveillait aucune émotion en lui. C'était le vide absolu.   croire que les souvenirs qu'il avait de cet hôtel étaient ceux d'un autre homme.

L'employé de la réception enregistra son arrivée avec une célérité exemplaire. Après quoi, il appela un chasseur et dit :

— Hector, voici M. Bramford, qui arrive ce soir du Connecticut. Accompagnez-le, voulez-vous ?   propos, monsieur Bramford, nous vous avons donné une suite avec une très jolie vue sur le parc.

Bramford était l'un des noms mis à la disposition d'Adam pour cette mission. Avec tous les papiers d'identité nécessaires. Ses employeurs, à Washington, dirigeaient une discrète société de sécurité et gestion du risque qui avait des antennes dans toutes les grandes villes du monde. Adam y travaillait en tant que consultant. Les clients de la mission actuelle, tous d'anciens avocats et d'anciens politiciens, avaient des relations aux plus hauts niveaux de l'administration. Il avait donc été relativement simple d'obtenir plusieurs fausses identités pour Adam.

— Par ici, monsieur Bramford, dit Hector.

Une fraction de seconde avant de pénétrer dans l'ascenseur, Adam se souvint de sa décoration à la française assez étonnante. La cabine raffinée et pimpante contrastait de façon tellement saisissante avec son expérience de l'Irak qu'il s' merveilla que les deux choses puissent coexister sur la même planète. Pendant que cet ascenseur trop sophistiqué grimpait vers les étages supérieurs, l'opposition absolue qu'Adam percevait entre sa situation actuelle et son passé de soldat lui remit en mémoire le moment de sa libération.

Il avait été récupéré au milieu du désert, juste vêtu d'un caleçon souillé et déchiré, clopinant sur sa jambe déformée. Très rapidement, il avait été transporté par avion en Allemagne. Sa jambe avait été recassée et opérée, puis il avait commencé le traitement théoriquement adapté à la variante du trouble de stress post-traumatique que la psychiatre avait diagnostiquée chez lui. Accompagné par cette femme, Adam avait fait de grands progrès pour gérer ou surmonter certains problèmes : son angoisse, son incapacité à se concentrer sur quoi que ce soit, son apathie, sa tristesse chronique et ses insomnies. Il avait eu moins de succès pour ce qui était de songer à son avenir. L'idée de reprendre son ancienne vie le rebutait profondément. Il n'avait aucune envie de retrouver sa famille, la compagnie de sa famille, sa fiancée ou la Harvard Business School. Enfin et surtout, il n'avait réussi à surmonter ni la perte de ses camarades de la Delta Force, ni le manque de cette terrible drogue : le plaisir de se mettre en danger pour tuer.

La psychiatre s'était lassée. Elle l'avait finalement jugé incapable de faire le moindre progrès supplémentaire. Et elle avait fini par suggérer elle-même une nouvelle stratégie : Adam devait *accepter* ce qu'il était devenu à travers son expérience de la guerre, plutôt que d'essayer de lutter contre ou de l'ignorer. Elle l'avait elle-même présenté au fondateur et président de la société Risk Control and Security Solutions. En tant qu'ancien membre des Forces Spéciales et ancien prisonnier de guerre, il avait été accueilli à bras ouverts. Pour protéger sa véritable identité, ils avaient mis en place un contrat d'embauche qui officiellement n'existait pas. En échange, la société le payait très, très bien.

Les portes de l'ascenseur du Pierre s'écartèrent. Hector attendit qu'Adam sorte le premier de la cabine, puis le devança dans le couloir pour ouvrir la porte de la chambre. Il lui présenta rapidement les deux pièces, la télévision, la hi-fi et le minibar, avant de reculer vers le couloir en refermant obséquieusement la main sur son pourboire.

Adam resta un moment immobile devant la fenêtre qui donnait sur Central Park. À la nuit tombée, l'élément le plus visible y était la patinoire, brillamment éclairée, au milieu de l'étendue sombre de la végétation. Il fit volte-face, posa le sac de tennis sur le lit et en tira la fermeture Éclair. À l'intérieur, il y avait un assortiment de ses armes préférées, toutes enveloppées avec soin dans des serviettes. Il les sortit une à une, les déballa et s'assura qu'elles étaient en parfait état de fonctionnement – comme avant le voyage. Rassuré de trouver son arsenal indemne, il sortit la feuille de papier qu'il avait glissée dans une poche intérieure du sac. Il y relut le nom de la cible, sa description physique, sans doute aussi inutile que succincte, et enfin

l'adresse, assez surprenante, de l'Institut médico-légal de la ville de New York.

15

3 AVRIL 2007

22 H 15

— Ç

a ne se présente pas bien, dit le Dr Flanagan. Pas bien du tout. Le Dr Tom Flanagan était l'un des huit réanimateurs employés à grands frais par l'hôpital University pour superviser les soins et le fonctionnement du service de réanimation. Quand il n'était pas à l'hôpital, il restait disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il venait de s'adresser au Dr Marlene Ravelo, interniste spécialisée en infectiologie, qui dirigeait le service des maladies infectieuses du University.

— Malheureusement je ne peux pas dire le contraire, répondit-elle.

Ils se tenaient au pied du lit de Ramona Torres dans une unité d'isolement de la réanimation.

À droite du lit, le Dr Raymond Grady, un pneumologue, essayait de régler le respirateur à pression positive pour conserver un débit adéquat. Cela devenait de plus en plus difficile. Il jeta un coup d'œil au chiffre de la pression veineuse centrale, puis à celui de la pression capillaire pulmonaire.

— Nous ne la ventilons pas très bien, lança-t-il au Dr Phyllis Bohrman, la cardiologue qu'ils avaient appelée en renfort.

Elle se tenait à gauche du lit et observait l'électrocardiogramme sur un moniteur. À côté d'elle, il y avait un étudiant de dernière année, Marvin Poole.

— En effet, dit-elle. L'explication est simple. Regardez la dernière radio du thorax. Les poumons sont pleins de liquide.

— Voyons les choses du bon côté, dit le Dr Flanagan. Grâce à tous ces patients qui nous arrivent de chez Angels Healthcare, nous apprenons beaucoup de choses sur le traitement du choc septique.

— C'est vrai, acquiesça le Dr Ravelo avec une moue désabusée. Mais ce serait sympa de réussir à en sauver un de temps en temps.

— Nous ne pouvons rien nous reprocher. À cause de la liposuction, l'infection du site opératoire de cette femme occupe un pourcentage très significatif de sa surface corporelle.

— N'oublions pas qu'il y a sans doute aussi une pneumonie nécrosante, ajouta le Dr Ravelo.

— Pensez-vous que la pneumonie est une conséquence indirecte de l'infection du site opératoire, ou pensez-vous qu'elle est primaire ? Je veux dire... la pneumonie primaire à staph n'est-elle pas plutôt rare ?

— En effet, c'est rare, mais le timing de la maladie est bizarre. Ne nous a-t-on pas dit que les symptômes pulmonaires avaient précédé les symptômes de cellulite ?

— C'est ce qui est écrit dans le dossier.

— C'est très étrange. Surtout quand on songe que le cas d'hier soir était similaire à celui-ci. Même si le site opératoire infectieux était beaucoup plus petit.

— OK ! s'exclama le Dr Flanagan. Mesdames et messieurs, la fonction respiratoire est en chute libre et le cœur flanche tout autant, la pression artérielle est déjà incroyablement basse. Il n'y a plus de diurèse, donc nous imaginons ce qui se passe dans les reins, et le foie ne fait pas ce qu'il devrait faire. Merci à tous d'avoir fourni tant d'efforts, mais manifestement nous avons perdu la bataille.

Le Dr Flanagan et le Dr Ravelo retournèrent au bureau central, où ils récupérèrent la feuille d'observation de Ramona Torres pour rédiger leurs dernières notes.

— À votre avis, aurions-nous dû essayer de la traiter autrement ? demanda le Dr Ravelo, tandis qu'ils s'asseyaient côte à côte.

Le Dr Flanagan secoua la tête.

— Je ne crois pas. Nous avons suivi à la lettre le nouveau protocole. Mince ! Nous lui avons donné tout ce que nous avons, y compris la protéine C activée et une corticothérapie substitutive. Tout aussi important, vous avez changé d'antibiotique à l'instant où nous avons appris que nous avions à faire au SARM, donc nous sommes sûrs d'avoir eu le bon cocktail. Et souvenez-vous que son résultat APACHE II était tellement élevé, à son arrivée ici, que nous n'avions déjà plus beaucoup de marge de manœuvre.

— Pourquoi les cliniques Angels ne nous envoient-elles pas ces patients plus tôt ?

— Ça, c'est une sacrément bonne question. D'après ce que nous voyons, les infections se développent à une vitesse stupéfiante après l'intervention. Regardez cette femme : elle a été opérée ce matin à sept heures et demie, et sur sa pancarte il est écrit que les premiers symptômes sont apparus dans l'après-midi, peu après quinze heures. C'est extrêmement rapide !

— Avec toutes les vilaines toxines qui sont à la disposition du staphylocoque, c'est compréhensible. Je suis prête à parier que le microbe de cette patiente possède les gènes codant pour la LPV, la leucocidine de Panton-Valentine.

— Êtes-vous surprise de voir les cliniques Angels récolter tant de cas de SARM ? demanda le Dr Flanagan.

— Oui et non. Le staph est le plus courant pathogène de site opératoire, et le SARM, qu'on ne trouvait que dans deux pour cent des infections dans les années 1970, en représente aujourd'hui soixante pour cent. Et le chiffre continue de grimper !

— Vous savez quoi ? Ce qui me tracasse le plus, quand je vois ces cas, c'est le problème que nous posent les cliniques spécialisées. Elles n'ont pas les installations nécessaires pour soigner ce genre de malades, et elles sont obligées de sous-traiter. J'ai entendu parler d'une clinique, je crois que c'était aussi une clinique d'orthopédie, où un patient a eu une crise cardiaque. Savez-vous comment ils ont traité le problème ?

— Non.

— Ils ont appelé le SAMU.

— Vous plaisantez ! s'exclama le Dr Ravelo d'un air incrédule.

— Il n'y avait même pas un médecin de garde. Vous rendez-vous compte ?

— Le patient a-t-il survécu ?

— Je ne crois pas.

— C'est de la parodie de médecine.

— Je suis bien d'accord, mais que peut-on y faire ? Avez-vous suivi le débat actuel sur les cliniques spécialisées ?

— J'en ai un peu entendu parler, oui. Mais l'un des avantages de la médecine universitaire, c'est que nous n'avons pas à nous mêler des querelles qui affectent le secteur privé.

— Je n'en suis pas si sûr. Ces querelles pourraient finir par nous

concerner. Et avoir des répercussions sur nos salaires. Le plus gros problème avec ces cliniques privées spécialisées, d'après la plupart des observateurs, c'est qu'elles ne s'intéressent qu'à la fine fleur des patients. Ceux qui sont en bonne santé, bien assurés, et qui entrent dans l'établissement pour une opération rapide. Et pour en ressortir très vite. En définitive, ces cliniques sont des machines à fric. Elles se font payer comme les hôpitaux classiques, mais comme elles n'ont ni réanimation, ni service d'urgences, lesquels ne rapportent pas d'argent, leurs coûts de fonctionnement sont infiniment moindres et leurs bénéfices, énormes.

— J'ai entendu dire que le gouvernement avait appliqué un moratoire, pendant un certain temps, concernant les cliniques spécialisées. Quelle en était la raison ?

— En fait, expliqua le Dr Flanagan, le gouvernement a été contre ces cliniques de la fin 2003 à la fin 2006, pour être précis. C'est parce que les médecins qui travaillent dans ces cliniques spécialisées en sont aussi actionnaires, en général, de façon à leur assurer un afflux régulier de patients. Or il existe une loi qui interdit aux médecins d'envoyer leurs patients vers les établissements de santé dans lesquels ils ont des intérêts financiers. Par exemple, les centres de radiologie ou les laboratoires d'analyses. Mais il y avait une faille dans la loi en ce qui concernait les cliniques, lesquelles sont d'énormes machines qui appartiennent souvent à de très grosses compagnies. Avant le moratoire, le médecin actionnaire était toléré – c'est là qu'était la faille –, parce qu'on considérait qu'à une telle échelle, celle de l'individu par rapport à la clinique complète dotée de tous les services imaginables, le risque de conflit d'intérêts était minimal.

— Mais les cliniques spécialisées ne possèdent pas tous les services ! dit le Dr Ravelo avec indignation. Au contraire, elles offrent un nombre de services très limité.

— Eh oui ! N'empêche, c'était en affirmant le contraire, en se présentant comme des établissements de soins complets, qu'elles profitaient de la faille juridique.

— Et puis il y a eu le moratoire, donc, qui était une bonne chose. Pourquoi a-t-il été levé, finalement ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il y a eu de nombreuses séances au Sénat sur le sujet. Tous les aspects du problème ont été abordés. La plupart des gens qui connaissent le dossier, soit pour avoir assisté aux débats, soit pour l'avoir étudié dans les publications spécialisées, étaient convaincus que le moratoire devait être pérennisé. Et même renforcé, parce que le moratoire existant ne concernait que les nouvelles cliniques spécialisées qui obtenaient les accréditations des

assureurs.

— Que s'est-il passé, alors ?

— Eh bien... le moratoire a été levé, tout à coup, sans explication. À mon avis, il y a eu une énorme bataille en coulisse entre les différents groupes de pression. Les lobbyistes de l'AMA, l'American Medical Association, étaient dressés contre ceux de l'AHA, l'American Hospital Association, et ceux de la FAH, la Fédération of American Hospitals. Je suppose que les médecins ont dépensé plus d'argent que les représentants des hôpitaux, et ils ont gagné.

— C'est affreux. On en revient toujours au fric. J'ai honte pour notre profession.

— Hmm, tout n'est pas négatif. En général, les patients aiment beaucoup les cliniques spécialisées. Et pour les interventions de routine, elles sont à coup sûr plus confortables que nos hôpitaux.

— Peut-être faudrait-il poser la question à Ramona Torres, dit le Dr Ravelo. Peut-être voudrait-elle nous dire ce qui vaut mieux : une clinique spécialisée et ses petits privilèges, ou un hôpital doté de tous les services nécessaires pour les soins des patients. Et pour les traitements d'urgence. D'après nos statistiques, si elle avait été ici dès le début de l'infection, ses chances de survie auraient été bien meilleures.

— Vous avez raison, acquiesça le Dr Flanagan. Vous avez tout à fait raison.

16

3 AVRIL 2007

23 H 05

B

rennan s'était endormi, et peu à peu avachi sur le siège jusqu'à ce que ses genoux butent contre le tableau de bord. Carlo lui donna une claque sur l'épaule.

— Hé, Ducon !

Brennan se redressa tout à coup avec un cri de stupeur ; il regarda à travers le pare-brise comme si un fauve s'apprêtait à se jeter sur lui. Dès qu'il entendit Carlo pouffer de rire dans l'obscurité, il se rappela où il était. C'en était trop. Ras-le-bol de cet enfoiré ! Il ouvrit la bouche pour protester, mais son partenaire pointa l'index vers le fleuve et déclara :

— Retour de la cible ! Droit devant !

Carlo avait passé un an et demi dans l'armée, avant d'en être exclu pour conduite déshonorante. Il avait détesté les militaires, mais il utilisait encore leur jargon de temps en temps.

Brennan plissa les yeux. Un quartier de lune s'était tardivement levé au-dessus de Manhattan, dont la silhouette se reflétait en lignes claires sur les eaux paisibles de l'Hudson. Les deux hommes, qui n'avaient pas quitté le Denali garé sur un surplomb tout au fond du parking de la marina, attendaient le retour de Franco et Angelo.

— Je les vois pas, dit Brennan.

À peine avait-il parlé qu'il aperçut un gros yacht sous la lumière blanchâtre de la lune.

— Ah si ! Je vois un bateau. Qu'est-ce qui te fait croire que c'est eux ?

— Combien de barques on a vues quitter le ponton, ce soir ? répliqua Carlo d'un ton ironique.

— Ouais, mais on n'est quand même pas sûrs que c'est eux.

Brennan saisit les jumelles. Vu à travers les lentilles, le bateau blanc qui glissait lentement sur les eaux brumeuses avait un petit air fantomatique.

— Pourquoi ils ont éteint les feux de position ? Les lumières, c'est obligatoire, non ?

— J'en sais rien, moi ! grogna Carlo.

— On fait quoi ?

— On reste ici, on voit s'ils sont accompagnés de la jeune dame, on attend qu'ils s'en aillent, et puis on va jeter un coup d'œil sur le *Full Speed Ahead*.

Ils eurent l'impression que le bateau mettait une éternité à s'insérer en marche arrière dans son emplacement, et ils soupirèrent d'impatience pendant que Franco et Angelo l'amarraient.

Enfin, les deux hommes traversèrent le ponton. Carlo baissa les vitres de sa portière et de celle de Brennan. Malgré la distance, ils les entendaient parler avec animation, d'un ton enjoué, comme s'ils revenaient d'une fête. De temps en temps, ils riaient aux éclats. Ils montèrent dans la Cadillac aux ailerons rétro, démarrèrent et quittèrent le parking à toute allure.

— La balade leur a plu, dit Brennan. Ils ont l'air de s'être éclatés.

— Aux dépens de la fille, observa Carlo en tournant la clé de contact. Quels salauds, ces mecs !

— Ça n'a pas de sens. Je me demande bien qui était la nana. Pourquoi se donner tant de mal pour baiser une fille pareille ? Elle avait vraiment rien de particulier.

— Ouais, on n'y comprend rien. Peut-être que Louie aura une idée, dit Carlo, puis il regarda son collègue pour demander : T'as apporté tes outils de serrurier ?

— Je les ai toujours sur moi.

— Allons visiter le bateau. À condition que tu réussisses à ouvrir la porte et à neutraliser le système d'alarme.

— Aucun problème !

Brennan avait plusieurs talents, dont celui de forcer les serrures et

celui de tripatouiller les équipements électroniques – y compris les alarmes. Il avait appris l'électronique et le maniement des ordinateurs dans un lycée technique après avoir été éjecté de la filière générale.

Carlo se gara à l'endroit où s'était trouvée la voiture de Franco et prit une lampe de poche dans la boîte à gants. Ils s'engagèrent sur le ponton. Dans le silence nocturne, ils entendaient les vaguelettes laper les piliers sous leurs pieds. Carlo se figea devant la passerelle du *Full Speed Ahead*, l'air hésitant, et tourna la tête vers le 4 x 4.

— J'espère qu'ils n'ont rien oublié. S'ils reviennent...

— Tu veux que je courre déplacer la bagnole ?

Carlo secoua la tête.

— Nan. Gardons juste un œil sur l'entrée du parking, au cas où on verrait des phares. Ce ne sera pas forcément eux, parce qu'il y a bien d'autres bateaux dans la marina, mais on aura le temps de déguerpir.

Ils montèrent à bord du yacht.

— Attaque-toi à la porte, reprit Carlo. Je surveille les environs.

— Il est drôlement chic, ce rafiot, dit Brennan, puis il s'immobilisa tout à coup en pointant un doigt. Ces parpaings, à ton avis, ils sont là pour quoi ?

— Devine, gros malin.

Brennan réprima un frisson, puis s'approcha de la double porte vitrée qui donnait sur la cabine principale. Il sortit sa trousse d'outils de serrurier. Il faisait très sombre, mais ce n'était guère un problème. Le crochetaje de serrure se faisait essentiellement au toucher.

— Alors, tu y arrives ? demanda Carlo avec impatience.

Il s'était assis sur le plat-bord, tout à l'arrière du yacht, d'où il avait une bonne vue sur le parking et les environs de la marina.

— C'est du gâteau, répondit Brennan.

Une minute plus tard, il avait ouvert la porte et s'attaquait à l'alarme – un système relativement primitif. Il fit bientôt signe à Carlo de le rejoindre.

Carlo examina l'intérieur de la cabine principale avec la lampe de poche. Il désigna les verres sur le bar.

— Ils ont picolé. Ça explique leur bonne humeur.

— Et si on tombe sur la fille ? Qu'est-ce qu'on fait ?

— On improvisera.

Le faisceau de la lampe balaya l'escalier et le couloir menant à

l'avant du bateau. Après avoir jeté un dernier coup d'œil vers l'entrée de la marina, que le yacht voisin du *Full Speed Ahead* lui cachait presque, Carlo précéda Brennan dans l'escalier. Ils pressèrent le pas pour ne pas rester trop longtemps sans surveiller le parking. Ils passèrent devant la coquerie et ouvrirent l'une après l'autre les portes des cabines. Elles étaient toutes vides et impeccablement rangées. Sauf la dernière, où les couvertures du lit étaient en désordre. Une serviette était abandonnée près de l'oreiller.

— Je pense que c'est le lieu du crime, observa Carlo.

Il promena le faisceau de la lampe sur la cabine.

— La fille a disparu. C'est ce qu'on est venus constater. Tirons-nous !

Ils retraversèrent très vite le bateau. Carlo ne fut rassuré que lorsqu'il arriva sur le pont arrière, d'où il voyait le parking et les environs de la marina. Tout était calme. Il se tourna vers Brennan.

— Je viens d'avoir une idée. À ton avis, ce serait difficile de cacher un appareil de repérage sur ce yacht ?

— Hyper-facile, tu veux dire ! Quel genre d'appareil tu veux ? Un truc qui enregistre les allées et venues du bateau, ou un truc qui te montre ses mouvements en temps réel sur l'écran de ton ordinateur ?

— Ça, ouais ! En temps réel, répéta Carlo, qui trouvait l'idée excellente.

— Aucun problème. On peut cacher un bidule pas plus gros qu'un jeu de cartes quelque part dans le bateau. Ensuite, il y a juste deux ou trois réglages à faire pour le suivre sur Internet.

— Super. Parlons-en d'abord à Louie.

— Allez, quoi ! dit Angelo d'un ton implorant. Ça fait qu'un tout petit détour.

— Il est presque minuit et je suis claqué, répliqua Franco.

Ils venaient d'entrer dans le Lincoln Tunnel. Aussitôt après, Franco avait l'intention de traverser Manhattan de part en part afin de rejoindre le tunnel menant au Queens.

— Je veux passer au Neapolitan, ajouta-t-il. La fête va bientôt se terminer, et je veux raconter à Vinnie que la secrétaire posera plus de problèmes à personne.

— Il n'y a qu'une vingtaine de rues à descendre ! insista Angelo. Je

veux juste voir si elle habite toujours au même endroit. Dans ce cas, le boulot sera facile comme tout. Tu ne peux pas imaginer à quel point j'ai hâte de me venger d'elle. Cette salope m'a valu de la taule deux fois, son connard de mec m'a assommé, et c'est à cause d'elle, surtout, que j'ai la gueule ravagée !

Franco jeta un coup d'œil vers lui dans la pénombre de la voiture. Il s'était habitué aux abominables cicatrices faciales qu'il voyait chaque jour chez son partenaire, mais il se demandait parfois comment il aurait vécu cela s'il avait été à sa place.

— Combien de temps ça prendrait ? reprit Angelo en haussant les épaules. Dix minutes ! Quinze au maximum.

— OK, acquiesça Franco d'un ton las. On y va.

Un quart d'heure plus tard, la grosse Cadillac noire roulait au pas dans la 19^e Rue. Angelo, penché à la vitre, scrutait les façades des immeubles. Il y avait dix ans qu'il n'était pas revenu ici, mais les événements de l'époque étaient gravés pour toujours dans sa mémoire. Contrairement à ce qu'il avait cru, cependant, il ne reconnaissait pas l'immeuble.

— Alors, c'est lequel, bordel ?! grogna Franco.

Il avait accepté de venir parce qu'il avait eu pitié d'Angelo, mais sa bonne volonté commençait à s'épuiser. Angelo mettait beaucoup trop de temps à trouver le bâtiment. Pendant qu'ils descendaient vers le sud de Manhattan, il lui avait pourtant juré qu'il se rappelait l'adresse de la fille.

— Le voilà ! s'exclama tout à coup Angelo en pointant un doigt.

— Tu es sûr ?

Franco regarda l'immeuble : une façade en briques qui avait grand besoin d'être ravalée – parfaitement identique à celles qui se trouvaient à sa droite et à sa gauche.

— Qu'est-ce qui te fait dire que c'est ici ?

— Fais-moi confiance ! J'en suis certain.

Angelo ouvrit la portière pour bondir sur le trottoir. Franco lui cria qu'il ne s'agissait que d'une visite de reconnaissance. Angelo s'éloigna en agitant la main par-dessus son épaule pour signifier qu'il avait entendu.

Il leva les yeux vers les fenêtres de l'immeuble. La lumière brillait au cinquième étage, mais cela ne voulait rien dire. Le Dr Laurie Montgomery occupait l'appartement de derrière : le 5B. Il poussa la porte et revit son partenaire de l'époque, Tony Ruggiero, dégommer

ici même, dans le hall, une femme qu'il avait prise par erreur pour Montgomery. Tony était un fou furieux. Travailler avec lui, c'était une source permanente de problèmes et de frustrations. Mais Angelo n'avait pas eu le choix. Jusqu'à ce que le gars, à force d'imprudences, se fasse buter.

Angelo scruta les noms sur les boutons de sonnette et les boîtes aux lettres. Et éprouva soudain une déception immense. Au 5B, le nom était maintenant « Martin Soloway ».

Après s'être emballé comme il l'avait fait à l'idée de retrouver Laurie Montgomery le soir même, il resta quelques instants paralysé de dépit. Puis il se souvint qu'il savait où elle travaillait, et son état d'esprit prit un virage à cent quatre-vingts degrés – pour s'arrêter à nouveau sur une pensée désespérante : il était bien possible, une douzaine d'années après les faits, qu'elle ait changé non seulement de piaule, mais aussi de boulot ! Lassé d'osciller entre espoir et abattement, il retourna à la voiture.

Les cicatrices avaient considérablement réduit le champ des expressions faciales d'Angelo, mais Franco avait appris à en interpréter les plus subtils changements. Il sut au premier coup d'œil qu'il était découragé lorsqu'il se rassit à côté de lui.

— Elle ne vit plus ici ?

— Nan.

Angelo poussa un soupir et lui dit qu'il craignait qu'elle ait quitté la ville.

— Hé, imbécile ! Réveille-toi ! Elle est forcément encore en ville, sinon elle ne causerait pas tant de problèmes.

Bien qu'il n'y eût guère de mouvements sur le visage d'Angelo, Franco vit qu'il était déjà de meilleure humeur.

17

4 AVRIL 2007

04 H 15

A

Angela avait eu beaucoup de mal à s'endormir. Elle avait d'abord essayé de lire pour se changer les idées, puis elle avait renoncé au bout d'une heure. La télévision, qui l'assommait d'habitude au bout de dix minutes, ne lui avait pas fait davantage d'effet que le livre. Elle essayait de se concentrer sur l'émission et ses invités, mais son esprit ne cessait de la ramener aux sujets d'inquiétude qui l'accablaient depuis le matin : le besoin urgent d'argent, Paul Yang parti faire la bringue avec un 8-K déjà rempli dans son ordinateur portable, à un clic de distance de la Securities and Exchange Commission, et le Dr Laurie Montgomery qui risquait de transformer la crise du SARM en un cauchemar de relations publiques, soit en décourageant les médecins et les patients d'utiliser les cliniques Angels, soit en attirant l'attention de la SEC sur l'énorme problème de trésorerie d'Angels Healthcare.

Finalement, Angela avait capitulé et avalé un Ambien. Elle avait bien conscience de s'appuyer trop souvent, depuis quelques mois, sur la béquille de cet hypnotique – mais ce jour elle estimait y avoir droit. De tous les dirigeants d'Angels Healthcare, elle était la seule à pouvoir tenir le cap dans la tempête actuelle et mener sa compagnie jusqu'à l'introduction en Bourse. Pour cela, elle avait besoin d'avoir toute sa tête. Et donc, de dormir.

Comme toujours, le petit cachet blanc ovale avait fait des miracles. Angela avait sombré dans un sommeil profond. Hanté de rêves perturbants, cependant, dont le dernier fut le pire : elle marchait le

long d'un sentier à peine assez large pour ses pieds, au flanc d'une falaise vertigineuse et parfaitement verticale. Sans trop savoir pourquoi, elle devait absolument atteindre l'extrémité de ce sentier, sous peine de subir un terrible châtement. Le sentier devenait hélas de plus en plus étroit. Alors qu'elle était presque au bout de ses peines, elle dérapait et basculait dans le vide. Elle réussissait par miracle à se rattraper à la falaise du bout des doigts, mais elle était incapable de se hisser pour remonter sur le sentier. Très vite, ses bras se fatiguaient. Elle tombait dans l'abîme.

Angela se réveilla en sursaut, le cœur battant la chamade. Soulagée d'être en vie, elle resta quelques minutes immobile dans le lit pour se calmer. Si elle comprenait aisément l'origine du thème de ce rêve, elle se demandait quand même d'où lui était venue l'idée de marcher au bord d'une falaise.

La perspective d'affronter le sol de marbre froid de la salle de bains ne l'enthousiasmait guère, mais elle n'avait pas le choix. Elle se glissa hors de la couette sans la soulever, pour garder l'intérieur du lit aussi chaud que possible, et se leva. Elle essaya de se dépêcher et de ne penser à rien. Elle avait peur de ne pas se rendormir. À vue de nez, elle n'avait pas dormi plus de cinq heures.

Malheureusement, ses craintes se confirmèrent. Alors qu'elle se sentait épuisée et qu'elle était sans doute toujours sous l'effet du somnifère, elle fut incapable de retrouver la paix de l'esprit nécessaire à la venue du sommeil. Son cerveau ignore ses appels au calme et se remet à turbiner. La journée allait être chargée. D'abord, elle voulait avoir la confirmation que les cinquante mille dollars de Michael avaient été virés sur le compte de la compagnie. Ensuite, elle voulait voir avec Bob si Paul avait refait surface et, plus important, s'il avait envoyé le 8-K à la SEC.

À quatre heures et demie, elle s'avoua vaincue : elle avait beau en avoir grand besoin, elle ne réussirait pas à dormir davantage. Elle se leva avec un immense soupir de dépit. Sur le chemin de la cuisine, elle s'arrêta devant la porte de sa fille. Elle poussa tout doucement le battant. Un rai de lumière pénétra dans la chambre par l'entrebâillement. Elle distingua la silhouette de Michelle et ses cheveux noirs qui tombaient en cascade autour de son visage angélique. Dans l'obscurité, sa peau sans défaut avait un éclat presque surnaturel.

Immobile, Angela contempla sa fille comme seul un parent peut le faire. Elle ressentit une bouffée d'amour qui éclipsait un million de fois les chagrins et la rancœur associés à Michael, l'abomination de la faillite de son cabinet médical et l'angoisse provoquée par les

problèmes d'Angels Healthcare. C'était une bonne façon de mettre de l'ordre dans ses priorités, de voir ce qui était vraiment important à ses yeux. Par association d'idées, elle repensa à la soirée de la veille. Après coup – peut-être plus encore que sur le moment – elle s'était rendu compte qu'elle avait beaucoup apprécié ce dîner avec Chet McGovern. Elle ne s'était pas attendue à y prendre autant de plaisir. Elle y était allée avec un objectif précis en tête : savoir si Laurie Montgomery représentait une menace sérieuse pour sa société. Mais elle avait redécouvert qu'une conversation honnête ou, de manière plus générale, une relation avec un homme apparemment intéressant pouvait lui apprendre beaucoup de choses sur elle-même. C'était la première fois de sa vie, sans doute, qu'elle avait parlé avec autant de franchise de ses motivations et de certains éléments de son passé.

Elle recula en silence vers le couloir, tirant la porte pour la laisser entrebâillée comme elle l'avait trouvée. La nuit, Michelle avait besoin d'un filet de lumière pour se rattacher au monde réel.

Dans la cuisine, Angela alluma rapidement la machine à espresso. Elle essaya de faire le moins de bruit possible, pour ne pas déranger Haydee dont la chambre et la salle de bains étaient juste à côté.

L'appareil chauffa et se mit sous pression. En attendant que le voyant s'allume, elle songea de nouveau à son dîner avec Chet McGovern. Si elle lui avait fait l'aveu, peu flatteur pour elle, d'avoir décidé de devenir médecin pour humilier son père, elle avait oublié de parler du plaisir et de la joie immenses que lui avaient apportés les études de médecine. Surtout pendant les années de pratique clinique. Elle n'avait pas dit, non plus, à quel point elle avait adoré l'internat de médecine interne. La plupart des étudiants qu'elle connaissait trouvaient l'internat pénible ; elle l'avait vécu comme un des moments les plus heureux de son existence, où se combinaient à la perfection la satisfaction d'apprendre, encore et toujours, et la joie de soulager les patients.

Le voyant s'alluma ; la cafetière était prête. Angela y inséra une dosette scellée, tourna la poignée pour la bloquer dans l'unité et appuya sur le bouton de démarrage. Le bruit de l'appareil, assourdissant dans le silence nocturne, la fit grimacer.

Pendant que le café coulait lentement dans la tasse, Angela se remémora certains épisodes qu'elle avait connus avec des patients et leurs familles – pendant l'internat, puis pendant l'année où elle avait eu son propre cabinet. Des épisodes joyeux ou tristes, mais toujours profondément *humains*. Elle se surprit à comparer ce qu'elle éprouvait à l'époque, après une journée de pratique de la médecine, à ce qu'elle éprouvait à présent, après une journée de travail pour Angels

Healthcare : les satisfactions étaient très différentes, il fallait le reconnaître. Avec la médecine, il s'agissait d'une satisfaction intime, très personnelle. Le soir, elle pouvait presque toujours savourer l'idée d'avoir aidé un certain nombre de gens à se sentir mieux, et ce de la façon la plus directe qui soit. Dans le monde des affaires, le sentiment était plus vague, moins individuel. Elle éprouvait plutôt la satisfaction d'avoir bâti quelque chose, même si elle avait de la peine à définir précisément ce dont il s'agissait, et même si c'était invariablement pour l'argent.

Elle prit la tasse et se dirigea vers son bureau. C'était la pièce de l'appartement qu'elle préférait, en particulier pour son mur couvert d'étagères de livres. Une échelle mobile, fixée à un rail près du plafond, permettait d'accéder aux rayonnages du haut. Angela lisait depuis sa plus tendre enfance, et elle était fière d'avoir conservé tous ses livres.

Assise à la table de travail, elle sortit un carnet de notes à feuillets jaunes et commença à dresser la liste des problèmes auxquels elle était confrontée. Et des solutions qu'elle pouvait essayer de leur apporter dans la journée. Quand elle nota le nom de Paul Yang, elle se rappela que cet homme avait des problèmes avec l'alcool dont elle ignorait tout auparavant. En tant que PDG, elle était mécontente que cette information lui ait été cachée ; c'était d'ailleurs étonnant de la part de Bob. D'un autre côté, elle était aussi capable de réfléchir à la question en tant que médecin : elle savait que les addictions de ce genre sont très difficiles à surmonter. Angels Healthcare devait-elle payer une cure de désintoxication à Paul s'il avait effectivement rechuté ? Angela nota cette idée. Le problème méritait d'être réexaminé après l'introduction en Bourse.

Après avoir écrit le nom du Dr Laurie Montgomery, elle posa son stylo. Que pouvait-elle faire de plus, à présent ? Pas grand-chose. Le problème était entre les mains de Michael. Si toutefois il faisait quelque chose ! Quand elle l'avait appelé dans la soirée pour lui parler de la visite de Laurie à la clinique et décrire sa personnalité extrêmement pugnace, sans oublier de préciser que la légiste avait promis de régler le problème du SARM « quitte à y laisser sa peau », il avait répondu qu'il allait immédiatement prendre des mesures. Le connaissant comme elle le connaissait, eh bien... Angela ignorait s'il disait la vérité ou s'il avait juste répondu ça pour l'apaiser. Elle sentait que Laurie Montgomery représentait une menace très sérieuse ; elle risquait de provoquer un scandale dans la presse. Il fallait l'en empêcher, et il n'y avait pas une minute à perdre. Angela et ses collègues se donnaient énormément de mal ; ils fournissaient de gros, de très gros efforts pour régler le désastre du SARM. Il était

impensable que l'introduction en Bourse capote à cause d'un médecin légiste trop zélé. Une telle catastrophe était inadmissible.

Le regard d'Angela se posa sur le téléphone, puis glissa vers la pendule de bureau Tiffany. Quatre heures trente-cinq du matin. Ce n'était pas une heure idéale pour appeler, bien sûr... Mais elle était tellement convaincue de la nocivité de Laurie Montgomery qu'elle envisagea de décrocher le combiné. Pour en avoir fait amèrement l'expérience, elle savait que Michael sortait souvent faire la bringue jusqu'à des heures impossibles. Parfois jusqu'à cinq heures du matin. Il ne s'en était pas privé du temps de leur mariage.

Persuadée de devoir le joindre sans délai, elle justifia sa décision de deux manières : primo, il était important de lancer une offensive contre Laurie ; secundo, Michael méritait tout à fait d'être dérangé en pleine nuit. Autrefois, quand il sortait, il rentrait le plus souvent fin soûl et faisait tellement de vacarme qu'il la réveillait. Un jour, il avait même importuné Michelle dans sa chambre.

Elle composa son numéro avec un pincement de plaisir pervers. Comme la sonnerie n'en finissait pas de retentir à l'autre bout du fil, elle songea qu'elle allait sans doute tomber sur sa boîte vocale. D'autant que Michael pouvait identifier ses correspondants sur le cadran du téléphone...

Mais, à sa grande surprise, il décrocha.

— Y a intérêt que ce soit important, dit-il d'une voix traînante – manifestement, il était soûl. Qui c'est ?!

— Michael, c'est moi.

Il garda le silence de longues secondes. Derrière lui, Angela entendit rouspéter une femme qui avait un fort accent du New Jersey : elle voulait savoir qui appelait ainsi au milieu de la nuit.

— Michael, tu m'écoutes ? relança-t-elle d'un ton impérieux.

Finalement, elle se sentait un peu coupable de l'avoir réveillé. Mais elle ne voulait pas le montrer.

— Putain, qu'est-ce que tu veux ? grogna-t-il. Il est quatre heures et demie du mat' !

— Quatre heures trente-cinq. Je suis inquiète au sujet du Dr Laurie Montgomery, dont je t'ai parlé hier soir.

— Je t'ai dit que je m'en occuperais !

— Tu l'as fait ?

— Je t'ai dit que je m'en occuperais, et je l'ai fait ! C'est terminé. Basta ! Va te recoucher.

— Comment peux-tu être si sûr de toi ? Elle a la réputation d'être extrêmement obstinée.

— Ça n'a pas d'importance. Tu veux vraiment savoir ? Mon client la connaît personnellement. Il m'a dit qu'il ne demandait pas mieux que de lui parler. Et il est certain qu'elle comprendra la situation. J'ai cru comprendre que la toubib a une grosse dette envers lui.

L'explication ne paraissait pas très logique, mais l'aplomb de Michael était convaincant. Angela le remercia et lui dit de se rendormir.

18

4 AVRIL 2007

04 H 45

L

aurie ne savait pas précisément depuis combien de temps elle était réveillée. Un long moment, en tout cas. Quand elle regarda enfin le réveil, il était cinq heures moins le quart. Dans une heure, Jack se lèverait pour se doucher, dans une heure et quart, il reviendrait dans la chambre pour la tirer du lit. Comme tous les matins. Mais aujourd'hui elle ne dormait déjà plus ; cela en disait long sur son état psychique. Laurie était plutôt du soir. À vingt-deux heures, quand Jack peinait à garder les yeux ouverts, elle profitait en général d'un regain d'énergie. Elle adorait lire la nuit et elle dévorait des romans qui la retenaient souvent, plus souvent qu'elle n'osait l'admettre, bien au-delà de minuit. Évidemment, elle s'en voulait le lendemain et se promettait de ne jamais recommencer.

Ce matin, allongée dans le noir les yeux ouverts, elle savait très bien quel était son problème. Elle était déprimée. Ce n'était pas une grosse dépression pénible et handicapante – épreuve qu'elle n'avait jamais connue, en fait, mais dont elle pouvait imaginer les effets. Elle éprouvait plutôt une sorte de mélancolie douloureuse et tenace à l'idée qu'elle était inexorablement condamnée à essuyer une énorme déception. Depuis toujours elle voulait avoir un enfant. Pendant les longues années de sa formation médicale, elle s'imaginait déjà mère ; elle accusait alors les études de l'empêcher d'avoir le temps de se trouver un époux. Puis elle était tombée amoureuse de Jack et elle avait dû faire face à la culpabilité dévorante qui le minait depuis qu'il avait perdu sa première femme et ses enfants. Un drame qui semblait l'empêcher alors d'être capable de fonder une nouvelle famille. À

présent, tout cela était derrière eux. Depuis un an, ils essayaient de faire un enfant. Mais Laurie avait beau surveiller sa température et étudier avec soin ses cycles menstruels, ça ne marchait pas. Le plus gros problème, de son point de vue, c'était son âge. À quarante ans révolus, de mois en mois elle voyait diminuer ses chances de concevoir un enfant naturellement. C'était une réalité aussi irrévocable que terrifiante. Et maintenant, Jack insistait pour se faire opérer, ce qui allait le rendre indisponible pendant Dieu savait combien de temps ! Par-dessus le marché, il choisissait de subir cette intervention à un moment où il prenait un très gros risque pour sa santé, sinon pour sa vie.

Laurie se tourna sur le côté et se redressa sur le coude. Elle contempla le profil de Jack. Allongé sur le dos, un bras levé au-dessus de la tête, il était l'image même de la sérénité. Elle aimait profondément cet homme, mais son entêtement la rendait parfois dingue. Comme ces temps-ci avec son opération du genou. Elle ne comprenait tout simplement pas comment il pouvait ignorer les éléments qu'elle lui avait soumis, et ne pas voir qu'il était imprudent de donner suite à ce projet.

Consciente qu'elle n'avait aucune chance de se rendormir, elle sortit du lit. Après avoir enfilé son peignoir et ses chaussons, elle traîna les pieds jusqu'au petit bureau qu'ils avaient aménagé dans une pièce donnant sur la 106^e Rue. Les premières lueurs de l'aube perçaient timidement. À la fenêtre, Laurie baissa les yeux sur le terrain de basket que Jack aimait tant. Elle aurait voulu être capable de le faire disparaître d'un coup de baguette magique. Soupissant, elle se tourna vers la grande table qu'ils avaient divisée en deux espaces de travail. De son côté à elle, il y avait la haute pile des dossiers de l'Institut et des dossiers médicaux des vingt-quatre cas de SARM, avec son tableau inachevé. Elle avait apporté tout ce bazar à la maison avec l'intention d'y bosser pendant la soirée, mais elle n'avait rien fait. Réveillée de si bonne heure, elle aurait dû en profiter pour s'y remettre, mais... Avant même de s'asseoir, elle se sentait aussi découragée que la veille. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que tous ses efforts ne serviraient à rien. Jack n'en ferait qu'à sa tête.

Elle alla dans la cuisine. Après avoir allumé la cafetière, elle s'assit et réfléchit à la procédure de fécondation in vitro. Comment Jack réagirait-il quand elle lui en parlerait ? C'était dans la logique des choses, mais ils n'avaient encore jamais évoqué cette possibilité. En vérité, Laurie avait peur. Elle savait déjà que si Jack acceptait d'avoir un enfant, c'était surtout pour lui faire plaisir. Lui, il n'en avait pas très envie.

Alors qu'elle avait été incapable de se rendormir au lit, Laurie fut

surprise de sentir le sommeil la gagner. Cela prouvait à quel point elle était fatiguée. Elle s'assoupit, affalée sur la table de cuisine. Un moment plus tard, une présence sur le seuil de la pièce la réveilla en sursaut. Jack, nu comme un ver, les mains sur les hanches, la regardait avec une grimace de perplexité exagérée.

— Eh ben alors ? Qu'est-ce que tu fiches à roupiller ici ?

— Je n'arrivais pas à dormir, répondit-elle, bien consciente de l'ironie de la situation.

Jack s'approcha, posa une main sur son épaule.

— Si tu te tracasses encore au sujet de l'opération, je te promets qu'il n'y aura aucun problème.

— Ouais, évidemment, répliqua-t-elle d'un ton sarcastique. Comme si tu maîtrisais les événements ! Pourquoi faut-il que tu sois toujours aussi obstiné ?

— Voyez un peu qui me reproche d'être obstiné !

— Moi, à ta place, je ne risquerais sûrement pas ma vie comme tu t'apprêtes à le faire.

— Hé ! Stop ! Nous avons déjà parlé de tout ça, tu te souviens ? Soyons d'accord pour dire que nous ne sommes pas d'accord. Je dois passer à la clinique, sur le chemin du travail, pour des analyses de sang et d'urine. Ainsi, ma chère et tendre, que pour un test de dépistage du SARM ! En plus, je veux dire quelques mots à l'anesthésiste. Voilà pourquoi je suis debout de si bonne heure. Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? Si tu assistes à tous ces préparatifs, ça te rassurera peut-être.

Laurie prit quelques instants pour réfléchir à cette proposition. Elle se dit tout d'abord qu'elle ne voulait plus, en signe de protestation, se mêler de l'opération de Jack. Puis elle songea qu'elle n'avait pas intérêt à scier la branche sur laquelle elle était assise. Si elle l'accompagnait, elle entrerait dans la clinique en tant que conjointe d'un patient. Personne ne pourrait l'accuser de faire une visite au nom de l'Institut. Elle considérerait encore que si les infections au SARM n'étaient pas délibérément provoquées, elles devaient avoir pour explication une sorte d'« erreur système » qui affectait simultanément les trois cliniques. Et pour avoir la moindre chance de dénicher cette erreur, elle devait profiter de toutes les occasions qui se présentaient de se rendre sur les lieux.

— D'accord, je viens ! s'exclama-t-elle.

Elle avait l'air si déterminé que Jack écarquilla les yeux d'étonnement.

— Formidable, marmonna-t-il. À la douche en vitesse, et en route !

Franco se réveilla, mais il n'ouvrit qu'un œil. Son téléphone portable vibrait sur la table de chevet. Il regarda le radio-réveil : cinq heures quarante-cinq. Il poussa un juron et tendit le bras sous le drap pour attraper le téléphone.

— Ouais ? grogna-t-il d'une voix maussade.

Il voulait faire comprendre à son correspondant qu'il n'était pas du tout content d'être dérangé à une heure pareille. Il répondait uniquement parce que c'était peut-être Vinnie.

— On y va ! déclara Angelo d'un ton enjoué, sans même lui dire bonjour. Mais attention : pas avec ton énorme paquebot. Il faut prendre une camionnette.

Franco injuria copieusement son partenaire, avant de se calmer un minimum pour lui rappeler l'heure.

— Je sais, il est tôt, convint Angelo. En rentrant chez moi hier soir, j'ai appelé l'Institut médico-légal. On m'a confirmé que le Dr Laurie Montgomery travaille toujours là-bas. J'ai aussi demandé à quelle heure elle arrive au boulot, au cas où on pourrait l'attraper dès ce matin. Je sais que les légistes font de longues journées.

— Tu es beaucoup trop excité, protesta Franco avec irritation.

— Vinnie voulait qu'on s'occupe d'elle *hier*. Tu te souviens, ou pas ?

— Ouais, d'accord, admit Franco de mauvaise grâce.

— Allez, quoi ! On se retrouve au Neapolitan. Je vais chercher la camionnette.

— Le restau ne sera pas encore ouvert.

— Ah ouais, c'est vrai...

— Angelo, tu y vas carrément trop fort. Reprends-toi ! C'est quand on est survolté comme ça qu'on fait des erreurs. Comme par exemple oublier qu'il n'y a personne dans ce foutu restaurant avant dix heures du matin.

— Tu as raison. Je suis excité. Mais à ma place, tu serais dans le même état. Tu sais quoi ? Je passe te prendre chez toi à six heures et demie. D'ac ?

— On peut quand même se retrouver au restaurant, dit Franco, songeant qu'il préférerait y déposer sa voiture pour en disposer plus tard

dans la journée. Vu l'heure, on manquera pas de place pour se garer.

Il raccrocha et écarta les couvertures pour se lever. Il poussa un profond soupir. La journée allait être longue et pénible, surtout s'il devait en permanence mettre la bride à Angelo. Buter un fonctionnaire qui travaillait dans un environnement plutôt bien sécurisé comme l'Institut, ça n'allait pas être du gâteau.

Adam Williamson répondit au téléphone à la première sonnerie. En mission, il dormait comme un chat nerveux prêt à bondir à la moindre provocation.

— Bonjour, monsieur Bramford. Vous souhaitiez être réveillé à six heures pile. Aujourd'hui, le temps devrait être nuageux, avec quelques averses passagères et une température maximale de 16 °C.

Adam remercia l'opérateur et appela le service d'étage pour se faire apporter un petit déjeuner copieux : jus de fruits, œufs, bacon, pommes de terre sautées, café. En mission, quand il devait surveiller le domicile ou le lieu de travail de la cible, il ne savait jamais où et quand il aurait l'occasion de se restaurer. Il partait donc le ventre plein. Pour lui faciliter le travail d'observation, ses employeurs lui fournissaient systématiquement une immatriculation de véhicule commercial dans l'État où l'opération avait lieu, avec un lettrage spécifique sur les portes. Cette fois, il s'agissait d'une boutique d'antiquités et de décoration intérieure de la 10^e Rue qui s'appelait Biedermeier Heaven.

Tout était en ordre. Adam éprouvait un agréable sentiment de satisfaction. Il entra dans la cabine de douche. Depuis son retour d'Irak, ce n'était que dans les moments comme celui-ci qu'il se sentait vraiment lui-même. Il était en mission et il suivait un programme précis. La situation aurait été absolument idéale, bien sûr, s'il avait été en compagnie de ses copains de la Delta Force – tous ceux qui étaient avec lui lors de sa dernière et fatidique opération militaire. Quoi qu'il en soit, l'apothéose restait à venir. Ce serait quand il tuerait la cible.

Laurie marchait deux pas derrière Jack quand ils entrèrent dans la clinique d'orthopédie Angels. Le hall était nettement plus animé ce matin, à six heures et quart, que la veille à deux heures et demie de l'après-midi. Quand Jack s'approcha du comptoir d'accueil, elle veilla à rester tout près de lui. Même si elle avait une raison parfaitement légitime d'être là, elle ne voulait pas se faire remarquer et risquer de

causer des problèmes. Elle espérait ne pas avoir le malheur de tomber sur Angela Dawson ou sur Cynthia Sarpoulus. Avec Loraine Newman, cela se passerait sans doute très bien – mais celle-ci se sentirait peut-être obligée de prévenir les deux femmes, qui étaient ses supérieures.

Jack fut invité à monter au deuxième étage. Devant l'ascenseur, il s'aperçut que Laurie jetait des regards nerveux autour d'elle.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ressembles à une souris qui a peur de voir un chat lui sauter dessus.

— Je t'ai déjà dit que je n'ai pas été traitée avec beaucoup d'égards hier après-midi. J'aimerais autant éviter de rencontrer la présidente de la compagnie ou leur médecin hygiéniste de choc.

— Ne sois pas si parano ! Tu as le droit d'être ici.

— Peut-être, mais je préfère ne pas faire de vagues.

Au deuxième étage, ils trouvèrent sans difficulté leur chemin jusqu'à la salle d'attente du labo d'analyses. La décoration y était digne d'un salon dans une résidence particulière. Même le nom était trompeur, car en réalité ils n'attendaient absolument pas. Il y avait plusieurs autres patients, qui seraient eux aussi opérés le lendemain, mais le personnel de la clinique était si nombreux que Jack et Laurie eurent à peine le temps de s'asseoir avant que Jack ne soit appelé dans une salle d'examen pour la prise de sang.

— Tu as ton téléphone ? demanda Laurie avant qu'il ne disparaisse.

— Ben oui. Pourquoi ?

— Moi aussi. Je monte au quatrième, au labo de pathologie clinique. Appelle-moi si je ne suis pas redescendue quand tu seras prêt à partir.

Jack lui fit un clin d'œil.

— Tu vas utiliser ton temps de façon constructive, c'est ça ?

— Ouais, un truc de ce genre-là, admit-elle.

Certes, elle s'était dit qu'elle préférerait ne pas être reconnue, mais... Mais elle venait tout à coup de changer d'avis ! Elle voulait profiter de cette visite pour rencontrer Walter Osgood s'il était disponible. Comme elle devait appeler le CDC dans la journée, elle se demandait s'il désirerait savoir si les souches de SARM qui infectaient les cliniques étaient identiques – au moins dans trois cas. Ce qui signifierait qu'elles provenaient de la même source – d'un même porteur. Laurie avait été contrariée, la veille, de l'entendre défendre la décision d'Angels Healthcare de ne pas avoir demandé le sous-typage

de la bactérie. Sur le plan épidémiologique, c'était une aberration, surtout dans une situation où l'origine du SARM et sa méthode de propagation étaient inconnues.

Au quatrième étage, elle entra dans le laboratoire et demanda à une technicienne si le Dr Osgood se trouvait dans les locaux.

— Pas la moindre idée. Voyez donc avec le Dr Friedlander, le chef du labo. Son bureau est là-bas, au fond. Vous ne pouvez pas le rater, précisa la femme en pointant un doigt.

— Ouais, j'espère, marmonna Laurie pour elle-même, tandis qu'elle traversait la salle. Mais j'ai déjà entendu ça...

En dépit de ses doutes, elle tomba directement sur le bureau indiqué. La porte était ouverte. Laurie s'arrêta sur le seuil. Assis derrière une table, un homme mince et barbu, vêtu d'une impeccable blouse blanche, lisait des documents.

— Excusez-moi...

— Oui ? fit-il en redressant la tête. Je peux vous aider ?

— Vous êtes le Dr Friedlander, n'est-ce pas ? Je cherche le Dr Osgood. Savez-vous s'il est ici ce matin ?

— Non. Pas aujourd'hui. Le mercredi, il est...

Simon Friedlander fit pivoter son fauteuil pour jeter un coup d'œil sur un tableau punaisé derrière lui.

— Il est à la clinique de chirurgie cardiaque. Il ne vient ici que le lundi et le jeudi.

— Merci.

— Peut-être puis-je vous aider ? Je suis le chef du labo de pathologie clinique.

Laurie hésita. Puis se dit qu'elle avait sans doute intérêt à demander à Friedlander de prendre un message.

— J'ai besoin de parler au Dr Osgood...

— C'est urgent ? Nous pouvons lui passer un coup de fil. Il est toujours joignable sur son portable.

— C'est à propos des cas de SARM.

— Alors, en effet, je pense que c'est assez important ! Qui êtes-vous, à propos ?

Laurie se présenta. Le Dr Friedlander décrocha le téléphone. Dès qu'il eut Osgood au bout du fil, il expliqua qu'il avait devant lui un certain Dr Laurie Montgomery qui souhaitait lui parler. Elle tendit la

main vers le téléphone ; il lui fit signe de patienter. Elle n'entendait pas les propos du Dr Osgood, mais le Dr Friedlander se mit à soutenir son regard tout en répondant de temps en temps « Oui... Oui, je vois ». Enfin, il conclut d'un ton sec :

— C'est compris.

Il raccrocha et sourit nerveusement.

— Désolé, je crains que le Dr Osgood ne soit très occupé. Il demande que vous le rappeliez plus tard dans la journée au siège de la compagnie. Je vous donne le numéro.

Il entoura les coordonnées d'Angels Healthcare sur une de ses propres cartes de visite, avant de se pencher en travers de la table pour la tendre à Laurie.

Chagrinée de se faire pour ainsi dire envoyer sur les roses par Osgood, à qui elle pensait rendre service, elle tourna les talons et quitta le bureau du Dr Friedlander.

En toute logique, il s'agissait à coup sûr d'une urgence. La première fois, Walter Osgood n'avait qu'une vague intuition ; il était soucieux parce que le Dr Laurie Montgomery doutait des arguments qu'il avait invoqués pour justifier la décision – sa décision – de ne pas sous-typier le SARM. À présent, c'était différent. Elle était revenue à la clinique d'orthopédie Angels en dépit des menaces de la présidente de la compagnie, et par-dessus le marché elle demandait à lui parler !

Walter sortit le numéro de téléphone d'urgence de sa poche et appela Washington. Il attendit encore plus longtemps que la veille. L'homme à la voix profonde et méfiante décrocha au bout d'une dizaine de sonneries. Il semblait à moitié endormi.

— De quoi s'agit-il ?

— J'appelle pour le même problème.

— Vous êtes sur une ligne fixe ?

— Oui.

— Rappelez-moi à ce numéro.

L'homme débita une série de chiffres et raccrocha.

Walter attendit quelques minutes avant de composer le nouveau numéro. Son interlocuteur répondit aussitôt ; il était bien réveillé.

— C'est au sujet du médecin légiste ?

— Oui. Elle est revenue ce matin à la clinique d'orthopédie.

Apparemment, elle continue son enquête. Alors qu'elle a reçu l'ordre d'arrêter ! Elle m'inquiète. Si rien n'est fait à son sujet, je ne suis pas sûr de vouloir continuer.

— Nous avons pris des mesures. N'ayez crainte. Soyez juste un peu patient.

— Quel genre de mesures ? demanda Walter.

Leur goût du secret l'exaspérait. D'autant que c'était lui qui était en première ligne – pas eux !

— Nous avons envoyé quelqu'un à New York. Un spécialiste de ce genre de problème. Il saura y apporter une solution.

— Soyez un peu plus explicite, rétorqua Walter.

— Moins vous en savez, mieux cela vaut pour vous.

— Vous dites qu'il y a *déjà* quelqu'un ici ?

— Absolument.

— Donnez-moi son nom et son numéro de téléphone.

— C'est impossible. Désolé.

— Je ne suis pas sûr de vouloir poursuivre l'opération.

— Au point où vous en êtes, je crains que vous n'ayez guère le choix. Vous étiez libre d'accepter ou de refuser de vous lancer avec nous, mais vous ne pouvez pas décider d'arrêter en cours de route. Il faut continuer de maintenir la pression encore quelques jours.

La peur et la colère envahirent Walter. La peur fut la plus forte. Il ne répondit pas.

— J'espère que votre silence signifie que vous comprenez la situation.

— Si elle se pointe à nouveau à la clinique dans les prochains jours, puis-je vous appeler pour vous prévenir que votre spécialiste n'aura pas réussi à la convaincre d'arrêter de fourrer son nez dans nos affaires ?

— Oui, d'accord. Mais soyez tranquille. Nous avons envoyé notre meilleur négociateur.

— Encore une question. Je ne connais pas votre nom...

— Vous n'avez aucun besoin de connaître mon nom.

Comme la veille, un déclic annonça soudain la fin de la communication. Walter reposa lentement le combiné sur sa base. Malgré les propos rassurants de son interlocuteur, il était très angoissé et il se demandait s'il n'avait pas pris une très, très mauvaise décision.

Seule consolation, l'état de son fils semblait stabilisé pour le moment. Les docteurs qui lui administraient leur fichu traitement expérimental se disaient assez optimistes.

Laurie lisait un article dans le *New York Times*, lorsque Jack reparut dans la salle d'attente, accompagné d'un jeune médecin vêtu d'une tenue de bloc et d'une blouse blanche aussi immaculée que celle du Dr Friedlander. Manifestement, la propreté faisait partie de la politique de la clinique. Laurie devait bien reconnaître qu'elle préférerait cela à ce qu'elle voyait parfois au University, où certains médecins semblaient prendre un malin plaisir à porter des blouses souillées, comme si elles témoignaient de leur dur labeur.

Jack lui présenta le Dr Jeff Albright, un anesthésiste. Il avait des yeux d'un bleu très clair, très intense, comme elle n'en avait jamais vu chez aucun homme.

— J'ai de la chance, dit Jack. C'est le Dr Albright qui s'occupera de mon anesthésie demain matin. Je lui ai dit que tu étais inquiète à cause du SARM, alors il m'a très gentiment proposé de venir te parler pour te tranquilliser.

Laurie lui serra la main. Il semblait tellement jeune qu'elle eut soudain l'impression de prendre un terrible coup de vieux. Elle était également embarrassée par les propos de Jack, qui la faisaient passer pour une mère angoissée et surprotectrice. Jeff lui débita l'habituel baratin rassurant sur l'intervention à venir, et ajouta que Jack était *sain comme un bœuf*. Laurie se demanda comment on faisait pour savoir si un bœuf était sain ou pas – d'autant que l'expression, croyait-elle, était plutôt *fort comme un bœuf*. Quand il conclut son petit speech, elle lui demanda combien de ses patients avaient eu une infection postopératoire à SARM durant les trois derniers mois.

Les yeux de Jeff firent nerveusement le va-et-vient entre Jack et Laurie. Manifestement, Jack ne lui avait pas posé de question aussi directe.

— Un seul, dit-il. C'était il y a plus de deux mois, après une réparation de la coiffe des rotateurs. Comme pour tous les autres patients, l'infection nous a pris complètement au dépourvu. Et le patient est mort, hélas.

— Comment s'appelait-il ? demanda Laurie.

— Heu... je ne suis pas sûr d'avoir le droit de répondre...

Laurie savait qu'elle avait le droit de poser la question, car il

s'agissait forcément d'un mort qui avait été traité par l'Institut, mais elle n'insista pas. Ce nom importait peu, de toute façon, sinon pour vérifier qu'elle n'était pas passée à côté d'un cas. Elle s'intéressait davantage à l'opération de Jack.

— Avec ce patient, d'après vos souvenirs, s'est-il passé quelque chose d'inhabituel ?

Jeff secoua la tête.

— Tout a marché comme sur des roulettes. Enfin... je dois juste apporter une précision. Tout le personnel médical est dépisté chaque semaine pour le SARM. Et la semaine de ce décès-là, j'étais porteur. Est-ce ce patient qui m'a donné le microbe ? Je l'ignore. Mais je peux vous affirmer qu'aujourd'hui je ne l'ai plus. J'ai fait un test hier.

— Et je suis heureux de pouvoir annoncer que le SARM ne loge pas non plus chez moi, dit Jack.

— Lundi, demanda encore Laurie, est-ce vous qui avez anesthésié David Jeffries ?

— Non. C'est Dolores Suarez.

— Merci d'avoir pris le temps de me parler.

Laurie força un sourire. Les propos de Jeff ne l'avaient guère rassurée.

— Nous prendrons bien soin de votre mari, promit le jeune médecin avant de s'éloigner.

— Alors ? dit Jack. Tu dois quand même reconnaître que c'est une belle boutique. On n'a même pas attendu ! Rien que ça, c'est très appréciable...

— La clinique est jolie, elle est propre, elle est très agréable, l'interrompt Laurie. Malgré tout, il y a manifestement un problème entre ces murs !

— Ne me dis pas que tu es toujours soucieuse.

— Il est clair que le SARM n'est pas impressionné par le luxe de l'établissement.

— Tu es impossible. Toutes les cliniques, tous les hôpitaux sont touchés par le SARM !

— Mais tous n'ont pas une invraisemblable série de cas de pneumonie nécrosante à SARM ! Et tous ne voient pas mourir leurs patients comme s'ils étaient victimes d'une horrible fièvre hémorragique dans le genre Ébola !

— J'en ai marre, grommela Jack d'un ton exaspéré. Allons au

travail.

— Putain, quel bordel ! grogna Franco en désignant de la main la scène qu'Angelo et lui observaient à travers le pare-brise de la camionnette. Et c'est pour ça que tu m'as tiré du lit aux aurores !

Une cinquantaine de personnes très en colère manifestaient devant l'Institut médico-légal au sujet du résultat de l'autopsie de Concepcion Lopez supervisée la veille par Harold Bingham. La plupart étaient hispaniques. Elles brandissaient des pancartes bricolées à la va-vite, fixées à des manches à balai, qui dénonçaient soit les manigances des autorités pour étouffer l'affaire, soit les brutalités policières à l'encontre de leur communauté.

— Je ne comprends pas ce que ces emmerdeurs viennent foutre ici de si bonne heure, dit Angelo.

— Je pense que c'est pour passer au journal télévisé dès ce matin. En plus, tu vois comment ils réussissent à perturber la circulation. À l'heure de pointe, ils sont sûrs d'attirer l'attention sur eux.

Un certain nombre de manifestants empiétaient sur la Première Avenue. Les policiers anti-émeute en tenue spéciale patientaient à l'intérieur de leurs bus garés dans la 30^e Rue, prêts à intervenir en cas de nécessité. Pour le moment, il revenait à une poignée d'agents de la police de New York d'encadrer la petite foule et de la confiner dans un espace situé directement devant l'Institut. Le résultat de leurs efforts n'était pas brillant.

Franco et Angelo étaient assis dans une camionnette de l'organisation Lucia. Un véhicule utilisé en général pour les enlèvements et d'autres larcins exécutés à l'aéroport JFK. Ils étaient garés dans la Première Avenue, entre la 29^e et la 30^e Rue, sur un espace où le stationnement et l'arrêt étaient interdits, juste devant l'un des plus anciens bâtiments du complexe de l'hôpital Bellevue. De là, ils voyaient très bien l'entrée de l'Institut. La vue aurait été parfaitement dégagée s'il n'y avait eu une Range Rover garée juste devant eux le long du trottoir.

— C'est quoi ce 4 x 4 de merde ? ronchonna Angelo. Nom de Dieu ! Ici, ce n'est pas permis de stationner. C'est dingue comment les gens ne sont pas foutus de respecter la loi !

— Calme-toi !

Angelo poussa un grognement et tapa du poing sur le volant. Plusieurs fois de suite.

— De tous les jours de la semaine, pourquoi fallait-il que ces connards viennent manifester ici *aujourd'hui* ?

— Tu t'énerves pour rien, répliqua Franco. Et nous, on ferait mieux de s'en aller. Avec tous les flics qu'il y a dans les parages et tous ces gens qui tournent en rond devant la porte de l'Institut, on n'a aucune chance de réussir à embarquer la fille.

— Je veux la voir, dit Angelo. Je veux au moins la voir ! Ensuite, je veux aller chez Home Depot.

Franco regarda son partenaire d'un air étonné.

— Home Depot ? Qu'est-ce que tu veux acheter là-bas ? Tu prévois de refaire ta salle de bains ?

Angelo tourna la tête vers Franco et haussa les sourcils – dans la mesure, à tout le moins, où ses cicatrices le lui permettaient.

— Attends une seconde ! s'exclama Franco, qui se souvenait tout à coup de leur conversation de la veille. Non ! Dis-moi que tu n'as pas l'intention d'acheter une bassine et du ciment à prise rapide.

— Vinnie a dit que je pouvais faire les choses à ma manière. Alors... Ouais ! C'est exactement ce que je veux. Depuis que j'ai vu ça dans un film, je rêve de faire ce truc à quelqu'un qui le mérite. Et personne ne le mérite davantage que Laurie Montgomery. Je suis sûr que Vinnie sera d'accord.

— Oh, Seigneur, grommela Franco en levant les yeux au ciel.

— La voilà ! hurla Angelo en pointant un doigt vers le trottoir.

Survolté, il ouvrit sa portière pour descendre de la camionnette.

Franco eut tout juste le temps de lui agripper le bras.

— Nom de Dieu ! Où tu vas comme ça ? cria-t-il, retenant Angelo qui gesticulait pour se libérer de son étreinte. Il y a des flics partout ! Tu veux foutre l'opération en l'air, ou quoi ?

Angelo se ressaisit, ramena les jambes à l'intérieur du véhicule et referma la portière. Il savait que Franco avait raison. Jamais il ne pourrait s'approcher de Laurie. Les manifestants et les policiers étaient trop nombreux. Nerveux, pressé d'agir, il avait bondi dehors sans réfléchir quand il l'avait vue descendre d'un taxi qui venait de s'arrêter de l'autre côté de l'avenue – à peine à vingt mètres de lui. Sans doute voulait-elle essayer d'éviter les manifestants regroupés devant l'Institut. Dépit, il regarda la légiste se pencher à l'intérieur de la voiture, en tirer une paire de béquilles, puis aider un homme à en sortir.

— C'est son mec, marmonna-t-il. Ça ne me gênerait pas de le

refroidir en même temps qu'elle.

— Calme-toi. J'ai l'impression d'être avec un chien enragé.

Pendant près d'une minute, Laurie et Jack restèrent immobiles au bord du trottoir en attendant que le feu change de couleur – juste sous les yeux d'Angelo dont ils mettaient gravement la patience à l'épreuve. Comme un chat contraint de voir une souris appétissante lui filer sous le nez, il dut puiser au plus profond de lui-même la force de rester sur son siège, tandis que la légiste et son copain cheminaient lentement à travers la Première Avenue. Quand ils obliquèrent vers la 30^e Rue, il n'y avait que la Range Rover entre eux et lui.

— Sans les manifestants, ç'aurait été parfait.

— Peut-être que oui et peut-être que non, dit Franco, fataliste. Bon ! Maintenant que tu l'as vue, tirons-nous.

Angelo démarra la camionnette.

— Je viens de penser à un truc, dit-il. Elle va me reconnaître aussi facilement que je l'ai reconnue.

— Plus facilement encore, sans doute.

Angelo s'écarta du trottoir et accéléra après avoir jeté un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Ça veut dire qu'il nous faut d'autres gars. Cet après-midi, je crois qu'on devrait revenir avec Freddie et Richie.

— Ça, c'est une bonne idée, acquiesça Franco.

Adam avait fait un peu de repérage dans le quartier de l'Institut la veille au soir, et il avait eu une idée pour identifier la cible avec certitude. Arrivé sur place juste avant sept heures, il avait garé la Range Rover dans une zone de stationnement interdit ; il savait que ses plaques d'immatriculation de véhicule commercial auraient leur habituel pouvoir magique et le protégeraient de la fourrière ou d'une contravention. Il n'avait pas été très heureux de voir les manifestants qui commençaient à se rassembler devant l'Institut à ce moment-là. Il n'était pas importuné par la foule et le désordre, mais par la présence des équipes de télévision qui arrivaient déjà sur place pour couvrir l'événement. Adam voulait à tout prix éviter d'être filmé.

Comme il s'y était attendu, la porte de l'Institut était ouverte. La veille au soir, elle était fermée. En jetant un coup d'œil à l'intérieur de l'établissement par la lucarne, il avait aperçu un comptoir d'accueil et quelques portes. Il s'était douté que l'Institut médico-légal de la ville

de New York commençait à fonctionner de très bonne heure le matin.

Il était entré et s'était installé sur un sofa en vinyle avec le *New York Times*. La réceptionniste lui avait demandé si elle pouvait le renseigner ; il avait répondu poliment qu'il attendait un des médecins légistes.

Il y avait maintenant une quinzaine de minutes qu'il patientait. Plusieurs personnes étaient entrées dans la pièce, dont une légiste que la réceptionniste avait saluée en l'appelant « Dr Mehta ». Elle appelait les autres par leur prénom. Quant à elle, comme Adam venait de l'entendre, elle s'appelait Marlene Wilson.

La porte de la rue s'ouvrit sur un homme qui marchait avec des béquilles. Adam l'observa discrètement par-dessus son journal. Il était suivi d'une femme dont le physique correspondait de façon encourageante à celui de la cible : taille moyenne, traits fins, cheveux châains, peau étonnamment pâle – presque une peau de blonde. Adam était convaincu d'avoir trouvé la bonne personne, mais il devait en avoir la certitude absolue.

— Bonjour, vous deux ! lança la réceptionniste d'un ton enjoué.

Pas de prénoms, pas de noms. Déçu, Adam se résigna à mettre en œuvre son plan de secours. Il avait vite compris que l'arrivée du personnel suivait un processus très routinier : la réceptionniste les saluait, puis appuyait sur le bouton d'ouverture de l'une ou l'autre des deux portes du fond de la salle. La plupart des employés avaient franchi la porte qui se trouvait directement en face de la porte de la rue. Le seul médecin légiste qui était entré jusque-là avait obliqué – en passant juste devant Adam – vers une porte située derrière le comptoir de la réceptionniste. La femme qu'il supposait être la cible suivait maintenant le même chemin. L'homme aux béquilles la talonnait.

— Excusez-moi ! lança Adam. Êtes-vous madame Laurie Montgomery ?

Laurie s'arrêta juste après le sofa. Jack s'immobilisa devant Adam.

Celui-ci se leva et contempla Laurie. Elle avait de beaux yeux bleu-vert, qui allaient bien avec son teint pâle. Il lui redemanda si elle était Laurie Montgomery.

— Et vous, qui êtes-vous ? répliqua-t-elle.

— Je travaille pour la société ABC Collection, recouvrement de créances. J'aimerais savoir si vous avez jamais vécu dans la partie SoHo de Greenwich Village ?

Laurie échangea un regard perplexe avec Jack.

— Non, jamais.

— Pourtant, vous vous appelez bien Laurie Montgomery, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais je n'ai jamais vécu à SoHo.

— Ah ! Alors, je suis désolé de vous avoir importunée, dit Adam, et il fit un pas vers la porte de la rue.

— Pourquoi recherchez-vous cette Laurie Montgomery de SoHo, s'il vous plaît ?

— À cause d'une facture de téléphone très conséquente qui n'a pas été payée lors de son déménagement.

— Je regrette, dit Laurie, qui tournait déjà les talons.

Quand Adam sortit de l'Institut, la manifestation battait son plein. Les protestataires marchaient en cercle devant le bâtiment en criant à l'unisson :

— Les brutalités policières sont intolérables ! On étouffe l'affaire ! On étouffe l'affaire !

Prenant garde de n'être surpris par aucune des caméras de télévision, il regagna son véhicule, démarra et contourna la petite foule agitée qui débordait sur la Première Avenue. D'abord, il allait passer à l'hôtel boire un café au calme et réfléchir à la suite de la mission. Ensuite, il irait au Metropolitan Museum. Depuis qu'il était gamin, il adorait ce musée. Il avait bien le temps de s'y rendre, car il était à peu près certain de ne pas revoir Laurie Montgomery avant la fin de l'après-midi. N'ayant pas l'adresse de son domicile, il devrait retourner à l'Institut pour avoir une nouvelle occasion de l'approcher.

19

4 AVRIL 2007

07 H 20

— A

h ! Il était temps, les enfants, dit le commissaire Soldano, et il posa le journal qu'il avait entre les mains pour regarder ostensiblement sa montre. Vous vous vantez toujours d'arriver de bonne heure, mais il n'est pas si tôt que ça !

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Jack. J'ai l'impression d'être encore hier. Tu ne viens pas ici pendant des mois, et tout à coup on te voit deux jours de suite. Y a un problème ?

— Regardez ma tête. Comme vous pouvez l'imaginer, une fois de plus je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Pourquoi tu ne laisses pas tes collègues travailler à ta place, de temps en temps ?

Lou fronça les sourcils. Il ne s'était jamais posé cette question.

— Eh ben... sans doute parce que je n'ai rien d'autre à faire. Je suppose que c'est un aveu assez pathétique, n'est-ce pas ?

— Un aveu que tu fais de ton propre chef. Je n'y suis pour rien.

Jack se laissa choir dans un fauteuil en vinyle marron à côté de Lou et posa sa jambe blessée sur la table basse.

— Nous serions arrivés plus tôt, dit Laurie, l'air morose, si nous n'avions pas dû passer à la clinique d'orthopédie Angels pour les analyses préopératoires de Jack.

Lou les observa tour à tour.

— Alors... l'opération a toujours lieu demain ?

— Ne revenons pas là-dessus ! protesta Jack. Raconte-nous plutôt pourquoi tu n'es pas allé te coucher cette nuit.

— Moi aussi, dit Lou en soupirant, j'ai une grosse impression de déjà-vu.

Laurie s'éloigna vers le fond de la pièce et demanda à Jack s'il voulait du café. Comme d'habitude, il leva le pouce. Puis il fit signe à Lou de continuer.

— J'ai encore passé une grande partie de la nuit avec les gars de la police portuaire. Comme hier, ils ont repêché un cadavre dans l'eau. Une balle dans la nuque. Je leur avais demandé de m'appeler s'il y avait un autre noyé de ce genre. Ils ne m'ont pas oublié. C'est exactement ce que je ne voulais pas voir arriver ! En général, les guerres entre organisations mafieuses commencent de cette façon. D'abord un mort, puis un autre, et en un rien de temps c'est l'avalanche.

Laurie revint auprès d'eux avec deux tasses de café. Elle s'assit sur un accoudoir du fauteuil de Jack.

— Il n'y a qu'une chose qui me redonne espoir. Ce nouveau meurtre est un petit peu différent.

— De quelle façon ? demanda Jack.

— La victime est une fille, dit Lou – et il s'empressa de rectifier : Une femme !

Il jeta un regard coupable à Laurie, qu'il savait assez chatouilleuse sur certaines questions féministes. Elle n'aimait pas entendre les hommes employer le mot *fille* à la place de *femme*.

— C'est pas banal, enchaîna-t-il. On voit rarement des femmes se faire descendre de cette façon, je veux dire une balle dans la nuque comme chez les mafieux. Donc, j'espère encore un peu que ce nouveau meurtre n'est pas lié à celui d'hier. Ou qu'il n'est pas nécessairement le signe d'une escalade du problème qui a tué le mec d'hier.

— Le nouveau noyé n'est pas le seul à donner une impression de déjà-vu ! lança Riva Mehta.

Comme la veille, elle était en train de trier les dossiers arrivés dans la nuit. Elle sélectionnait ceux qui méritaient une autopsie et les répartissait entre les médecins légistes de l'équipe.

— Laurie, tu m'as demandé de te garder les cas de SARM. Il y en a un autre. Je suppose que tu le veux, non ?

Laurie se leva aussitôt pour s'avancer vers Riva.

— Absolument. Il vient d'une clinique Angels ?

— Nan. De l'hôpital University.

Laurie prit l'enveloppe et s'assit dans le fauteuil voisin de celui de Vinnie, lequel était plongé comme d'habitude dans les pages sportives du *Daily News*.

— Zut ! murmura Jack à l'intention de Lou. Elle va s'appuyer sur ce nouveau cas pour ajouter de l'eau à son moulin et tenter encore de faire annuler mon opération de demain. S'il te plaît, évite de ramener le sujet sur le tapis.

— D'accord. Comme tu veux. Mais par rapport à Laurie, tu manques carrément de jugeote. Tu ferais mieux de suivre son conseil, tu ne crois pas ?

— Ne recommence pas ! grogna Jack en levant les mains comme pour parer une attaque. Revenons-en à ton affaire. La noyée, était-elle habillée ou nue ?

— C'est curieux que tu poses la question. Elle était... disons moitié-moitié !

— Quoi ? Le bas mais pas le haut ? L'inverse ?

— Non, pas comme ça. Elle avait des vêtements, mais pas de sous-vêtements. Elle portait une robe chemisier, je crois que c'est comme ça que ça s'appelle, et elle avait aussi un manteau. Mais ni soutien-gorge, ni culotte. Je ne sais pas si c'est révélateur de quoi que ce soit. Je veux dire... Il paraît que c'est plus ou moins à la mode, aujourd'hui, pour certaines filles, je veux dire *femmes*, de se balader dehors sans sous-vêtements. Nan ?

— Tu me poses une colle, dit Jack. Je n'en ai pas la moindre idée. En tout cas, il faudra utiliser un kit de viol pour être sûr de ne rien manquer.

— Je crois que je ne suis pas né à la bonne époque, dit Lou en pouffant.

— La victime est-elle identifiée ?

— Non. De ce côté-là, c'est comme hier.

— Et celui d'hier, justement ? Sais-tu qui c'est ?

— Toujours pas. J'y ai pourtant passé presque toute la journée. Je n'y comprends rien. Ce type portait une alliance et un très bon costume. Je ne comprends pas pourquoi la famille n'a pas signalé sa disparition. Dans ce genre d'affaire, en général, le Service des personnes disparues éclaire le mystère en vingt-quatre heures maximum. La seule idée qui me reste, c'est que c'est peut-être un étranger. Pour la femme d'aujourd'hui, qui a bien l'air d'être

célibataire, ça ne m'étonnerait pas qu'il faille quelques jours pour découvrir son nom. Sauf si elle vivait avec une copine ou si elle travaillait dans une boîte où un chef ou un collègue préviendra la police sans tarder.

— Quel âge, à peu près ?

— Jeune. Entre vingt et vingt-cinq.

— A-t-elle la dégaine d'une prostituée ?

— Comment savoir, aujourd'hui ? Regarde un peu dans la rue comment les nanas s'habillent ! Mais je dois dire que le seul truc vraiment spécial chez elle, c'est qu'elle a des mèches vert fluo.

— Vert fluo ? répéta Jack, perplexe.

— Ouais. Tu verras, c'est assez spécial.

— A-t-elle des marques sur les jambes, comme le gars d'hier, qui donnent l'impression qu'on lui avait mis des chaînes ?

— Eh oui ! C'est la raison pour laquelle j'ai fait silence complet sur l'affaire. S'il doit y avoir d'autres exécutions de ce genre, je veux que les victimes continuent de remonter à la surface. Il faut que les tueurs fassent encore la même erreur.

— Qu'attends-tu de l'autopsie ?

— Je n'en sais rien, moi ! C'est toi, le magicien.

— Ça, mon pote, j'aimerais bien être magicien.

— Je veux la balle, pour commencer. Si c'est une Remington haute vitesse à tête creuse, comme celle d'hier, nous devons au minimum considérer que les deux crimes ont été commis avec la même arme.

— Le corps a-t-il été retrouvé au même endroit que le premier ?

— Non, pas vraiment, mais pas bien loin non plus. Avec les mouvements des marées et les courants qu'il y a par là-bas, c'est difficile de prévoir comment se déplacent les macchabées.

— D'accord. Allons-y.

Jack se mit debout, attrapa ses béquilles et marcha jusqu'à Riva en boitillant.

— As-tu le dossier de la noyée à portée de main ? Et peux-tu me la confier ?

Riva s'empressa de lui donner satisfaction. L'enveloppe à la main, Jack se dirigea vers Vinnie et donna une petite tape sur son journal.

— Au boulot, mon grand, dit-il avant de laisser tomber l'enveloppe sur les genoux du technicien. Il faut prêter main-forte à la justice.

Vinnie ronchonna, comme d'ordinaire, mais il posa le journal de côté et se leva. Il n'était jamais paresseux.

— Il nous faudra un kit de viol, précisa Jack.

Vinnie hocha la tête en partant vers la salle des communications. De là, il descendrait directement à la salle d'autopsie.

Jack regarda les enveloppes que Riva avait classées et empilées devant elle.

— On dirait que la journée va être chargée.

— Encore plus qu'hier, répondit-elle.

— Hé ! lança Lou. Je t'attends en bas, d'accord ?

Jack acquiesça d'un geste de la main, puis revint vers Riva.

— Tu as des trucs qui valent le coup ?

Il essaya de fouiller dans les dossiers, mais Riva lui tapa sur la main avec une règle qu'elle gardait devant elle pour châtier les importuns.

— Aïe !

Jack se frotta la main et grimaça comme s'il avait réellement mal.

— Il y a quelques cas qui devraient être assez difficiles, dit-elle.

— Bonne nouvelle ! Combien puis-je en avoir ?

— Au moins trois. J'ai deux personnes qui ont demandé une journée dossiers. Va falloir combler le vide.

Quand ils prenaient une « journée dossiers », les médecins légistes ne pratiquaient aucune autopsie ; ils s'occupaient de rassembler toutes les informations dont ils avaient besoin pour boucler leurs dossiers en souffrance et finaliser les certificats de décès.

— Jack, j'ai peur que tu doives jeter un œil là-dessus, dit Laurie qui venait de découvrir les documents du nouveau cas de SARM.

Jack leva les yeux au ciel. Il était sûr qu'elle allait encore une fois s'efforcer de le convaincre de renoncer à son opération.

— C'est exactement la même chose qu'avec David Jeffries, reprit-elle. Une femme opérée dans une clinique Angels pour une liposuccion. Aussitôt après, infection fulminante au SARM ! Elle a été envoyée au University, qui n'a pas réussi à la sauver.

— Dieu merci, elle n'a pas été opérée à la clinique d'orthopédie, objecta-t-il d'un air narquois.

— Jack, sois sérieux ! répliqua Laurie d'une voix presque plaintive. C'est le deuxième cas d'infection staphylococcique en deux jours. Une

infection incroyablement fulminante, par-dessus le marché. La très grande majorité des infections au SARM ne tuent pas les malades. Et certainement pas quelques heures seulement après l'apparition des premiers symptômes. Quelle que soit la façon d'aborder la question, ces décès sont bizarres ! Pourquoi refuses-tu de t'en rendre compte ?

— Je comprends très bien ce que tu veux dire. C'est un véritable mystère, et je te soutiens à fond de vouloir l'éclaircir. Quant à moi, je me suis mis entre les mains très expertes du Dr Wendell Anderson. S'il a confiance, j'ai confiance. Si tu réussissais à dénicher des infos très spécifiques, qui prouveraient que je suis clairement en danger, j'y regarderais de plus près. Mais dans le cas contraire, ma décision est prise. J'ai même été dépisté pour le SARM, et je suis négatif. Et le Dr Anderson n'a jamais eu de cas de SARM. Enfin, bref ! Je me fais opérer demain matin, point final.

Jack respira profondément. Il s'était essoufflé en s'énervant pendant son monologue. Laurie et lui se dévisagèrent quelques instants, puis il ajouta :

— Maintenant, je descends faire ma première autopsie de la journée. D'accord ?

Laurie hocha la tête. La mélancolie qu'elle avait éprouvée à son réveil l'envahissait à nouveau. Des larmes enflèrent derrière ses yeux. Elle les refoula.

— D'accord, balbutia-t-elle. À tout à l'heure dans la fosse.

— Dans la fosse, répéta Jack, et il sortit.

Riva et Laurie se regardèrent. Laurie avait besoin de soutien, Riva voulait lui apporter le sien.

— Le problème avec les hommes, dit Riva d'un ton quelque peu pontifiant, c'est que ce sont des hommes. Ils ne pensent pas comme nous. Et l'ironie suprême, c'est qu'ils nous accusent d'être gouvernées par nos émotions, alors qu'ils y sont tout autant assujettis. Il a pris la décision de faire cette opération pour des raisons purement émotionnelles, et en ce moment il est incapable de réfléchir de façon rationnelle.

Laurie sourit malgré elle.

— Merci. Ça me fait du bien d'entendre ça.

— Le truc intéressant, tout de même, c'est qu'il t'a offert une porte de sortie. Je suis témoin. Il a dit que si tu réussissais à trouver des trucs spécifiques, il t'écouterait. Bien sûr, il n'a pas proposé de changer d'avis, mais il *pourrait* le faire. Il faut donc que tu découvres le pourquoi et le comment de ces infections. Je sais que c'est beaucoup

demander en moins de vingt-quatre heures, mais, vu tes succès passés, si quelqu'un est capable de résoudre cette énigme, c'est bien toi !

Laurie hocha la tête – pas parce qu'elle se considérait comme la plus douée pour relever ce défi, mais parce qu'elle savait que Jack fléchirait peut-être si elle trouvait des informations très convaincantes. Soudain, sous l'effet d'une décharge d'adrénaline qui chassa sa mélancolie, elle se leva et se dirigea vers la porte. Elle était décidée à se replonger dans son enquête de toutes ses forces, même si les chances de succès étaient limitées, et même si elle n'avait que très peu de temps devant elle.

— J'ai bien peur d'être obligée de te donner d'autres cas ! lança Riva.

Laurie agita la main par-dessus son épaule pour signifier qu'elle avait entendu.

— Tu veux les dossiers maintenant ou plus tard ? cria encore sa collègue.

Laurie fit volte-face et revint vers elle au pas de charge.

— Deux cas sans doute intéressants et rapides, expliqua Riva en lui tendant les enveloppes correspondantes. Deux personnes d'une trentaine d'années, apparemment en bonne santé. Les autopsies devraient être assez faciles. Tu pourras vite te remettre à ton affaire de SARM.

— De quoi sont-elles mortes, ces deux-là ?

— On ne sait pas vraiment. La première est décédée chez le dentiste après avoir eu une anesthésie locale. Je sais que ça ressemble à une réaction à l'anesthésiant, mais il n'y avait pas de symptômes clairs d'anaphylaxie. La seconde, c'est un homme qui s'est effondré au club de gym en pédalant sur un vélo.

— Me voilà ! cria une voix. La journée peut officiellement commencer.

Riva et Laurie tournèrent ensemble la tête vers la porte. Chet s'avança dans la pièce à grands pas, fit tourner sa veste au-dessus de sa tête comme un lasso et la laissa s'envoler vers un fauteuil.

— Où est passé tout le monde ? Et Jack ? demanda-t-il, l'air soudain perplexe.

— Jack et Vinnie sont déjà en bas, répondit Laurie. Tu es encore plus joyeux qu'hier, on dirait. Et presque à l'heure pour la deuxième journée consécutive ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Ne me dis pas que tu as réussi à inviter ta nouvelle copine à dîner.

Chet se mit au garde à vous en claquant des talons et fit le signe scout de la main droite.

— Les scouts ne mentent jamais. J'ai bel et bien dîné avec elle, et je suis heureux de pouvoir dire qu'elle était encore plus étonnante et plus belle que dans mon souvenir. J'ai pris énormément de plaisir à bavarder avec elle.

— Écoute ça, Riva ! s'exclama Laurie. Nous assistons à l'émergence des premiers signes de la maturité chez cet indécrottable adolescent attardé. Il a été comblé juste en bavardant avec un être humain de sexe féminin.

— Bon, je n'irais quand même pas jusque-là, répliqua Chet avec une moue ironique. Je mijotais de la ramener à mon appartement, ou bien d'aller chez elle, mais elle m'a plaqué aussitôt après le dîner.

— Ah zut, dit Laurie, amusée. C'est pas de chance !

— Je dois te remercier de tes conseils. Ce rendez-vous ne se serait pas concrétisé sans eux et sans tes encouragements.

— N'exagérons rien, dit Laurie avant de s'adresser à Riva : Merci pour ces dossiers. Ils sont parfaits.

Elle se tourna vers la porte de la salle des communications, mais Chet la retint en disant :

— Elle m'a complètement épaté, tu sais. Elle est médecin, et en plus elle est PDG d'une énorme compagnie qui construit et gère des cliniques spécialisées. Crois-moi, c'est une femme très impressionnante.

Laurie ressentit une contraction désagréable dans le ventre, aussitôt suivie d'une légère sensation de vertige qui s'évanouit rapidement. Elle s'éclaircit la voix pour demander :

— Elle ne s'appellerait pas Angela Dawson, par hasard ?

— Mais si ! Tu la connais ?

— Heu... vaguement. Je l'ai rencontrée. Hélas, je dois dire que je n'ai pas été aussi impressionnée que toi.

— Pourquoi ?

— Je regrette, je n'ai pas le temps de t'expliquer ça tout de suite. Disons juste que j'ai eu le sentiment que ses priorités de femme d'affaires passaient bien avant celles du médecin.

Laurie se doutait que Chet avait d'autres questions, mais elle devait aller travailler. Elle s'excusa, ignora ses protestations et traversa rapidement la salle des communications où arrivaient les notifications de tous les décès survenus dans la ville. Elle réfléchit à

l'organisation de sa journée. Comme il lui restait très peu de temps avant que Jack passe sur le billard, elle devait se montrer aussi efficace que possible. Premier arrêt : le bureau des enquêteurs médico-légaux. Janice Jaeger avait fait une visite à l'hôpital University pour le nouveau cas de SARM ; Laurie voulait lui parler. Janice avait beaucoup d'expérience dans son métier, et elle lui livrait bien souvent de vive voix des idées importantes qui n'apparaissaient pas dans les dossiers. Dans les rapports, les enquêteurs médico-légaux ne consignaient que des faits, des données irréfutables, pas leurs impressions personnelles.

Laurie la trouva en train de se préparer à partir après une longue nuit de travail. Elle était la seule médecin assistant à travailler officiellement de vingt-trois heures à sept heures le matin, et elle quittait rarement le bureau avant huit heures. En cas de besoin, elle se faisait assister par les étudiants en anatomopathologie médico-légale qui prenaient à tour de rôle les appels de nuit. S'ils avaient besoin de davantage de soutien, ou s'ils tombaient sur un cas particulièrement difficile, un médecin légiste était également disponible.

— Ai-je oublié quelque chose ? demanda Janice.

Laurie s'entendait bien avec tous les M.A., et particulièrement avec Janice. Elle lui rendait visite très régulièrement pour lui poser des questions et avoir son opinion sur certains cas. Les autres légistes ne faisaient pas cela, et elle savait que Janice appréciait beaucoup de la voir reconnaître son travail à sa juste valeur.

— Je m'apprête à autopsier Ramona Torres. J'ai cru comprendre que vous êtes allée au University.

— En effet.

— Avez-vous remarqué la moindre chose, dans cette affaire, qui vous paraîtrait intéressante à dire mais qui n'était pas convenable pour votre rapport ?

Janice sourit. Laurie posait toujours des questions très directes.

— En effet. J'ai eu le sentiment que les médecins, au University, étaient troublés de recevoir les patients d'Angels Healthcare trop tard pour pouvoir les sauver. Les infections ont déjà gagné trop de terrain au moment où les cliniques Angels décident de transférer les malades.

— Vous êtes-vous rendue à la clinique d'ophtalmologie et de chirurgie plastique ?

— Non. Pas cette fois. Pensez-vous que j'aurais dû y aller ?

— Franchement, je ne sais pas, admit Laurie. Vous êtes allée dans les cliniques Angels pour d'autres cas de SARM, n'est-ce pas ?

— Tout à fait. Et même un certain nombre de fois !

— J'ai lu plusieurs de vos rapports. Quel est votre sentiment général au sujet de ces cliniques et de ces nombreux cas de SARM ?

Janice sourit de nouveau.

— Je vous dis la vérité ?

— Bien sûr ! Sinon, je ne poserais pas la question.

— Cette histoire me paraît étrange. Je ne sais pas comment le dire autrement. Il se passe quelque chose de bizarre. Je ne peux rien écrire de précis dans mon rapport, mais... Ces cliniques ne cessent d'avoir des infections, mais elles ne cessent pas pour autant d'opérer ! Et sur place, chaque fois que je pose la moindre question sur le sujet, on me répond que toutes les mesures imaginables ont été prises pour surmonter le problème. Mais entre-temps, des gens continuent de mourir !

— J'ai obtenu les mêmes réponses. Merci de m'avoir donné votre opinion. Cheryl est-elle dans les parages ?

— Elle est sortie pour une visite. Bart est ici, par contre. Voulez-vous lui parler ?

Bart Arnold dirigeait le service des enquêtes médico-légales.

— Non. Laissez juste un message pour dire que j'ai besoin du dossier médical de Ramona Torres à la clinique Angels. Ils n'auront qu'à me l'envoyer par mail, comme les autres.

— Pas de problème.

Laurie gagna d'un pas vif les ascenseurs de devant, plus rapides que ceux de derrière. Dans son bureau, elle déposa les enveloppes de ses cas de la journée sur sa table, suspendit son manteau et décrocha le téléphone pour appeler la morgue. Elle voulait joindre Marvin. Quand il prit la ligne, elle lui demanda s'il acceptait de travailler de nouveau avec elle. Elle précisa qu'elle voulait enchaîner les autopsies sans perdre de temps. Aussi enthousiaste et aimable que d'habitude, il répondit qu'il était à sa disposition. Laurie lui donna le numéro de dossier de Ramona Torres, par lequel elle voulait commencer, puis raccrocha.

Elle regarda la pendule. Elle avait eu en tête d'appeler le CDC dès son arrivée au bureau, mais elle craignait de ne trouver personne là-bas à une heure aussi matinale. Il valait mieux qu'elle se consacre d'abord à la lecture de ses cas. Elle commença par le dossier de Ramona Torres, qu'elle avait déjà examiné une fois en bas. Cette seconde lecture lui confirma que l'autopsie serait identique, ou presque, à celle de David Jeffries. Elle le mit de côté et ouvrit la

première enveloppe des deux cas de mort subite. Elle sortit le rapport du M.A.

La patiente s'appelait Alexandra Zuben. Vingt-neuf ans. En consultation chez le dentiste pour faire dévitaliser une dent, elle s'était évanouie très peu de temps après avoir eu une anesthésie locale. Elle avait repris connaissance une fois qu'on lui avait levé les jambes, et elle avait insisté pour continuer les soins. Quelques minutes plus tard, le même problème s'était reproduit. Sauf que la patiente n'avait pas repris connaissance. Le cabinet dentaire avait appelé le SAMU ; elle avait été emmenée d'urgence à l'hôpital. Là, il avait été noté qu'elle faisait de l'arythmie, qu'elle avait une tension artérielle très élevée et quasi aucun mouvement respiratoire. Malgré une réanimation très intense et le respirateur artificiel, elle avait fait un arrêt cardiaque irréversible. Le diagnostic final des urgences était : « Insuffisance respiratoire aiguë et état de choc secondaire à une réaction anaphylactique à la Novocaïne. » D'après un membre de la famille, soulignait le M.A. dans sa conclusion, la patiente était en très bonne santé, mais elle avait eu plusieurs syncopes dans le passé, avec palpitations, agitation et forte transpiration.

Laurie remit le rapport dans l'enveloppe. Son intuition lui disait que les urgences avaient fait une erreur de diagnostic ; elle avait une assez bonne idée de ce qu'elle trouverait à l'autopsie. Et, détail qu'elle enregistra dans un coin de sa tête, elle était à peu près sûre de n'avoir besoin d'aucun matériel particulier pour cette autopsie.

Elle examina le rapport du M.A., très bref, de son troisième cas : Ronald Carpentu était en train de pédaler sur un vélo d'exercice, comme il le faisait presque chaque jour, et tout à coup il s'était effondré. Le personnel du club de gym lui avait aussitôt fait la réanimation cardio-respiratoire, mais sans réussir à le réveiller. La réanimation avait été poursuivie dans l'ambulance sur le chemin de l'hôpital. À l'arrivée aux urgences, le patient avait été déclaré mort pour cause d'infarctus aigu.

Laurie remit le document dans l'enveloppe. Pour ce cas, elle était à peu près sûre que le diagnostic des urgences était correct, mais il fallait comprendre pourquoi. Elle songeait à une maladie cardiaque d'origine athéromateuse. Là encore, elle n'aurait besoin d'aucun outil particulier.

Elle appela la salle d'autopsie. Le téléphone sonna longtemps. Elle pianota sur la table en songeant à Chet. Dire qu'elle lui avait donné des conseils pour sortir avec Angela Dawson ! La coïncidence était vraiment surprenante. Et même bizarre.

— Ouais ? fit une voix masculine lasse et peu accueillante.

Laurie demanda à parler à Marvin, qui prit l'appareil quelques instants plus tard.

— Sommes-nous prêts ?

— Depuis des heures ! dit Marvin en riant.

Cinq minutes plus tard, vêtue d'une combinaison protectrice, Laurie découvrait Ramona Torres. Comme chez David Jeffries, la sonde d'intubation endotrachéale et plusieurs perfusions intraveineuses étaient encore en place. Mais le cadavre de cette femme était bien plus effrayant à voir que celui de Jeffries. À cause de la liposuccion, de très nombreuses ecchymoses couvraient un pourcentage substantiel de la surface corporelle.

— Vous avez l'air sacrément motivée, dit Marvin.

Il faisait allusion à la vitesse à laquelle elle était descendue au sous-sol, s'était changée et avait traversé la salle d'autopsie pour le rejoindre. Elle ne s'était même pas arrêtée à la table où Jack s'occupait de la noyée de Lou – la seule autre autopsie en cours pour le moment dans la fosse.

— Je veux être aussi efficace que possible, expliqua-t-elle. Je promets de ne pas vous laisser en plan comme hier. Je m'excuse encore. Je me suis laissé distraire et j'ai complètement oublié l'heure.

— Y a pas de problème, marmonna Marvin, visiblement gêné que Laurie se sente obligée de lui présenter des excuses.

Elle palpa la peau de Ramona et l'examina avec attention. L'épiderme, spongieux au toucher, était couvert d'une multitude de minuscules lésions qui montraient que, si la patiente avait survécu, elle aurait perdu de larges lambeaux de peau.

Après avoir pris plusieurs photographies, Laurie commença l'autopsie. Elle travailla rapidement et en silence. Marvin lui posa quelques questions auxquelles elle répondit du bout des lèvres. Il cessa bientôt de parler. Ils bossaient ensemble si souvent, de toute façon, qu'ils n'avaient pas besoin de se raconter beaucoup de choses.

Comme avec David Jeffries, la pathologie la plus remarquable, en dehors de l'impressionnante cellulite, se trouvait dans les poumons. Ils étaient gorgés de liquide et contenaient d'innombrables petits abcès qui se seraient rassemblés pour en former des plus importants si la patiente avait continué de vivre. Comme chez Jeffries, la nécrose était très importante.

Quand la suture de l'incision en Y fut terminée, Laurie s'écarta du cadavre et regarda autour d'elle. À présent, les huit tables de la salle étaient en service. À la première, près de la porte, Jack, Lou et Vinnie

étaient encore sur la noyée.

— J'ai rarement vu une autopsie aussi vite expédiée, observa Marvin, qui commençait à nettoyer le matériel.

— De combien de temps avez-vous besoin pour lancer la suivante ?

— Un quart d'heure. Dans l'immédiat, avez-vous une préférence entre les deux qui restent ?

— Non, peu importe, dit Laurie, puis elle ajouta d'un ton un peu gêné : Je ne vous en voudrai pas si vous ne me croyez pas, mais je vais monter à mon bureau pour passer un coup de fil, et je reviens aussitôt.

Marvin pouffa de rire.

— Pas de souci, docteur Montgomery.

Elle s'arrêta un instant à la table de Jack pour lui demander d'un ton ironique pourquoi il lambinait sur ce cadavre. Jack était connu pour être un des dissecteurs les plus rapides de la maison.

Ce fut Vinnie qui répondit :

— Ces deux moulins à paroles n'arrêtent pas de jacasser, grogna-t-il. Voilà pourquoi ça n'en finit pas !

— Nous faisons les choses à fond, dit Jack. Avant même d'avoir examiné les lames au microscope et vu les résultats du labo, nous savons que cette jeune femme a été violée de façon brutale.

— Par conséquent, enchaîna Lou, la question se pose de savoir s'il s'agit d'un viol suivi d'un meurtre, ou d'un meurtre accompagné accessoirement d'un viol.

— Hélas, l'autopsie n'apportera pas la réponse, soulinha Jack.

Laurie s'excusa et se dirigea vers la salle de nettoyage pour larguer ses gants et sa combinaison. Elle essuya son masque avec de l'alcool avant de le déposer dans son casier au vestiaire. Bien décidée à ne pas faire attendre Marvin, elle monta très vite à son bureau.

Elle composa le numéro du Dr Silvia Salemo au CDC. Pendant que la communication s'établissait, elle cala le téléphone au creux de l'épaule pour avoir les mains libres, fouilla les dossiers empilés sur la table et repéra celui du cas de Chet : Julia Francova. Elle l'ouvrit avec l'espoir d'y ajouter le résultat du sous-typage du SARM de cette victime.

Au bout de quelques sonneries, elle leva les yeux vers la pendule. Il était près de neuf heures. Le CDC était forcément ouvert.

— Allez ! Allez ! murmura-t-elle d'une voix pressante. Prenez ce fichu téléphone...

Au moment où elle se résignait à abandonner, Silvia décrocha. Elle semblait à bout de souffle. Elle s'excusa et expliqua qu'elle était dans un bureau à l'autre bout du couloir.

— J'espère ne pas vous déranger, dit Laurie. Je sais que vous m'aviez promis de m'appeler dès que vous le pourriez, mais j'aimerais avoir des informations complémentaires le plus tôt possible.

— Ne dites pas de bêtises. Vous ne me dérangez pas du tout, et j'avais l'intention de vous appeler ce matin. J'ai regardé les deux cas de SARM du Dr Mehta. Il s'agit bien du même organisme. C'est une certitude. Comme nous utilisons toutes ces souches pour développer notre bibliothèque nationale de SARM, nous faisons de gros efforts pour les caractériser. Et nous utilisons de nombreuses méthodes d'analyse génétique, comme par exemple le polymorphisme de longueur des fragments amplifiés. Si vous voulez, je peux vous envoyer la liste des autres méthodes.

— Merci, mais je ne pense pas que ce soit nécessaire, dit Laurie qui ne connaissait absolument rien à ces outils. Par contre, j'ai un autre cas à vous soumettre. Il vous a été envoyé pour typage il y a déjà plusieurs semaines. Plus précisément, il a été envoyé à un certain Dr Percy.

— Le Dr Percy est un collègue. Quel était le nom du médecin qui a demandé l'analyse ?

— Chet McGovern. C'est un collègue de l'Institut.

— Et le patient ?

Laurie épela le nom de la victime pour éviter tout risque d'erreur.

— Attendez une minute.

Laurie entendit dans l'écouteur le bruit d'un clavier d'ordinateur et se demanda comment les gens faisaient pour travailler avant l'invention de l'informatique.

— Oui, je l'ai, dit Silvia. Très intéressant. C'est aussi un SARM communautaire. USA400, MW2, SCCmecIV, LPV. Mon Dieu ! Exactement comme les deux cas précédents ! Vient-il du même établissement ?

— Il vient d'un des deux établissements concernés, précisa Laurie. Souvenez-vous, les deux premiers cas étaient issus de deux cliniques différentes.

— Ah oui, ça me revient. Pour les deux cas issus du même établissement, sont-ils proches dans le temps ? Peut-être même apparus le même jour... ?

Laurie consulta son tableau. Bien qu'inachevé, il portait déjà les données du cas de Riva Mehta à la clinique d'ophtalmologie et de chirurgie plastique. Le nom du patient était Diane Lucente. Comme Ramona, elle avait eu une liposuccion. Laurie regarda la date de sa mort, puis celle du cas de Chet.

— Non, dit-elle. Il y a presque trois semaines d'écart entre les deux opérations.

— Ça, c'est étrange, dit Silvia. Je suppose que vous savez à quel point le staphylocoque est génétiquement instable.

— Je suis forcée d'apprendre très vite, admit Laurie, mais... oui, j'ai découvert ça hier.

— Trouver exactement la même souche à des dates et dans des établissements différents, c'est stupéfiant. Les trois patients ont forcément été en contact avec un seul et même porteur.

— Avant de recevoir les isolats de l'Institut, aviez-vous déjà cette souche particulière dans votre bibliothèque ?

— Oui. Comme je vous l'ai dit la dernière fois, c'est une des souches les plus virulentes que nous ayons jamais observées. Aussi bien sur l'homme que dans toute une gamme de tests sur les animaux.

— Livrez-vous des cultures de ces organismes à l'extérieur du CDC ?

— Oui. Nous approvisionnons un certain nombre de chercheurs qui demandent à travailler avec ces bactéries.

— La souche qui nous intéresse, l'avez-vous déjà envoyée à New York ?

— Là, tout de suite, je ne sais pas, dit Silvia. Je n'ai pas l'info sous les yeux. Mais je peux vérifier.

— Ce serait très gentil.

L'hypothèse selon laquelle la bactérie aurait pu être volontairement « administrée » aux patients refaisait tout à coup surface dans l'esprit de Laurie. Mais la liste des arguments qui contredisaient cette idée lui revenait en même temps. Et les deux points de vue se neutralisaient.

— J'ai demandé à plusieurs collègues du CDC s'ils avaient entendu parler de la série de cas de SARM qui vous préoccupe, reprit Silvia. Personne n'était au courant.

— Faut-il s'en étonner ?

— Non. Les hôpitaux et les cliniques nous contactent s'ils veulent avoir notre aide, mais ils n'ont aucune obligation légale de nous

prévenir. Par contre, ils ont sans doute le devoir d'alerter les autorités régionales ou leur municipalité.

— Avez-vous reçu les autres isolats que notre service de microbiologie vous a envoyés hier à ma demande ?

— Oui, ils sont dans la machine. J'aurai des résultats dans deux ou trois jours. Quatre au maximum.

Laurie remercia Silvia de son aide et raccrocha, songeuse. Elle devait bien admettre que cette conversation n'avait servi qu'à épaissir le mystère. Hélas, elle avait l'impression de s'éloigner toujours plus de la solution...

Son regard glissa sur la pendule murale. Elle bondit du fauteuil et se précipita vers l'ascenseur. Malgré ses promesses, elle craignait d'avoir une fois de plus fait lanterner Marvin.

Carlo et Brennan sortirent du magasin d'électronique de Lexington Avenue, à Manhattan, où Brennan venait d'acheter un appareil de repérage GPS fabriqué par une compagnie spécialisée dans les applications maritimes. Comme il crachinait, ils coururent jusqu'au 4 x 4 GMC Denali de Carlo.

— Je suis content qu'il pleuve, dit Carlo en démarrant, et il s'engagea dans la circulation.

— Pourquoi ? demanda distraitemment Brennan.

Il était déjà penché sur la boîte de l'appareil, dont il déchirait avec précaution le cellophane d'emballage. Il adorait les engins électroniques. Il s'était amusé comme un petit fou à choisir celui-ci. Le vendeur et lui avaient discuté un bon moment sur les avantages et les inconvénients des nombreux appareils GPS proposés par la boutique. Carlo, de son côté, s'était ennuyé à mourir.

— Avec la pluie, dit Carlo, il y aura sans doute peu de monde à la marina. Je ne veux pas qu'on se fasse remarquer quand on sera en train de planquer ce truc sur le bateau. Tu vois ce que je veux dire ?

Brennan ne répondit pas. Il avait ouvert le carton ; à présent, il en tirait le moule de polystyrène qui se trouvait à l'intérieur.

Carlo, qui n'appréciait guère d'être ignoré de cette façon, s'exclama d'une voix autoritaire :

— Hé ! Tu m'écoutes, ouais ou merde ?

— Hmm, marmonna Brennan.

Il contemplait avec plaisir l'appareil niché au creux de la partie inférieure du polystyrène.

— Je te parle de la pluie et de la marina. Je te demande si t'es d'accord qu'il vaut mieux pour nous qu'il pleuve !

Brennan souleva l'appareil et trouva ce qu'il cherchait : un sachet en plastique qui contenait le mode d'emploi et, plus important, le code d'enregistrement en ligne.

— Alors ? fit Carlo avec irritation.

Avec son canif, Brennan ouvrit le plastique qui enveloppait l'appareil proprement dit, puis le sachet du mode d'emploi. Tout à coup, Carlo lui donna une méchante claque sur la nuque. Sa tête fut brutalement projetée en avant.

— Putain de merde ! grogna-t-il en fusillant Carlo du regard. Pourquoi tu m'as frappé comme ça ?

— Je suis en train de te parler et tu m'ignores ! Je n'aime pas qu'on m'ignore. Ça me rend fou !

Furieux, Brennan faillit se jeter sur son partenaire pour le tabasser. Heureusement, il réussit à se maîtriser. Carlo tenait le volant, et le 4 x 4 filait sur Lexington Avenue au milieu d'une circulation très dense. Carlo était peut-être plus âgé que lui, et plus haut dans la hiérarchie de l'organisation, mais il n'était certainement pas plus sage. À vrai dire, songea Brennan, il était même un peu crétin sur les bords. Cette pensée l'aida beaucoup à se calmer.

— Ne me frappe plus jamais, dit-il d'une voix sourde en détachant bien chaque syllabe.

— Alors réponds-moi quand je te cause !

Brennan leva les yeux au ciel, puis se replongea dans les instructions de mise en service. Il savait déjà comment l'appareil fonctionnait, mais il voulait lire la procédure d'enregistrement et d'activation du service de repérage en temps réel.

— Je regrette de t'avoir tapé sur la tête, dit Carlo d'un ton radouci, quelques centaines de mètres plus loin. Quand on m'ignore comme ça, c'est... c'est un truc qui me met vraiment mal à l'aise.

— Désolé pour toi, grommela Brennan.

Ils roulèrent en silence un moment. Brennan, ravi de ne plus avoir Carlo sur le dos, lut les instructions relatives à l'enregistrement, avant de parcourir rapidement le mode d'emploi. Quand il eut toutes ces informations bien en tête, il attrapa son ordinateur portable sur le siège arrière et sortit son téléphone de sa poche de jean. Une fois le

portable démarré, il appela le fabricant de l'appareil. Il voulait effectuer la procédure d'enregistrement de telle sorte que, si possible, personne ne puisse remonter jusqu'à lui. C'était important, surtout si l'appareil devait se perdre dans la nature. Apparemment, sa requête n'avait rien d'inhabituel : l'employé de la hotline lui donna satisfaction sans poser la moindre question.

— Combien de temps faut-il avant d'être en ligne ? demanda Brennan.

— Comme je viens d'avoir l'autorisation de votre carte de crédit, répondit l'employé, je m'en occupe tout de suite.

Brennan le remercia et raccrocha. Il ouvrit un volet sous l'appareil et y inséra les quatre piles alcalines AAA qu'il avait achetées dans la boutique. Sur l'ordinateur, il se connecta au site web de la compagnie, cliqua sur l'icône de positionnement et entra le mot de passe et le nom d'utilisateur que l'employé venait de lui communiquer. Il cliqua de nouveau. Un sablier le fit patienter quelques secondes, puis une nouvelle fenêtre apparut : le système lui demandait de sélectionner la taille de la zone qu'il voulait afficher. Brennan cliqua sur $8 \times 4,5 \text{ km}$. Une seconde plus tard, un petit point lumineux clignotant se déplaçait lentement sur une carte de Manhattan centrée sur Lexington Avenue.

Il tourna le portable vers Carlo.

— Ça fonctionne. Regarde ! Là, tu nous vois en train de descendre vers le sud.

— Waouh ! Comment ça marche ?

— Ce serait trop long à t'expliquer, dit Brennan. Mais en gros, ça se fait avec une opération de triangulation des signaux des satellites.

— Ça me suffit.

Carlo ne voulait rien entendre de plus. Son manque de connaissances sur les nouveaux produits électroniques de l'époque lui donnait parfois l'impression d'être totalement inadapté.

Comme d'habitude, il y avait des embouteillages sur la traversée de Manhattan d'est en ouest, et la pluie, bien que légère, aggravait la situation. Ils n'avancèrent bientôt plus que par à-coups.

Le téléphone de Carlo fit sursauter les deux hommes. Carlo eut quelque difficulté à l'extraire de sa poche. Il regarda le nom du correspondant, mit l'appareil sur haut-parleur et le glissa dans un support spécial au centre du tableau de bord.

— Alors, quoi de neuf ? demanda-t-il.

— Rien ! répondit Arthur MacEwan de sa voix trop haut perchée,

stridente, qui hérissait tous ses interlocuteurs. Absolument rien ! On est ici depuis deux heures. La grosse guimbarde n'a pas bougé d'un pouce.

Arthur MacEwan et Ted Polowski, garés au fond du parking de Johnny's Sub, surveillaient la voiture de Franco Ponti depuis huit heures du matin.

— Vous avez vu le Faucon ?

— Nan ! Aucun signe de Franco. On a vu Vinnie Dominick avec Freddie Capuso et Richie Herns. Ils sont entrés dans le Neapolitan, mais ils sont pas encore ressortis.

— Et le Balafré ?

— Pas d'Angelo non plus. Y en a marre de rester ici à se tourner les pouces ! Je me demande si c'est une bonne idée. Et si quelqu'un nous remarque ?

— Tas pas tort, mais t'as entendu Louie. Il était vachement en rogne d'apprendre qu'ils avaient buté cette fille hier soir, juste après le meurtre de la veille. Franco et Angelo sont sûrement en train de roupiller pour se remettre de leurs vilaines activités. Louie veut qu'on les suive, parce qu'il faut comprendre ce qui se passe. Et s'ils recommencent leurs conneries, il préviendra le flic qui est passé au restaurant que ces meurtres concernent seulement les Lucia. Et que les Vaccarro sont pas dans le coup.

— Nom de Dieu ! cria tout à coup Arthur, avant de baisser la voix pour ajouter : Une camionnette bleue vient juste de s'arrêter devant le Neapolitan. Angelo était au volant. Il descend... Y a écrit *Sonny's Plumbing Supply* sur le côté. Et putain, y a aussi Franco ! Ils entrent dans le restau.

— Bien, dit Carlo d'un ton approbateur. Maintenant, au moins, ils sont repérés. Ne les perdez pas. Et si vous avez peur d'être vus, n'oubliez pas de manger un sandwich ou quelque chose pour justifier votre présence sur le parking.

— Ouais, OK, acquiesça Arthur sans beaucoup d'enthousiasme.

Carlo et Brennan atteignirent enfin le tunnel ; la circulation devint beaucoup plus fluide et ils parvinrent assez vite à la marina d'Hoboken. Un certain nombre de voitures stationnaient sur le parking. Grâce à la pluie, qui tombait désormais plus drue, il n'y avait personne en vue, ni sur le parking, ni sur le ponton.

Carlo se gara tout près de l'eau – à bonne distance de la capitainerie, près de laquelle se trouvaient la plupart des voitures. Sans perdre une minute, ils longèrent le ponton jusqu'à la poupe du

— Je monte la garde pendant que tu trouves un endroit où planquer l'appareil, dit Carlo.

Il se tourna vers le petit bâtiment. Toujours personne à l'horizon.

Sur le pont du yacht, Brennan chercha une cachette appropriée. Tout à fait à la poupe, sous des caisses fixes à appâts, il aperçut une sorte de fente aux bonnes dimensions. Il y glissa l'appareil et le poussa aussi loin qu'il le put du bout des doigts. C'était parfait. Il y avait même un petit renflement, vers le milieu de l'ouverture, qui empêcherait l'appareil de ressortir. Quelques instants plus tard, il avait rejoint Carlo sur le ponton.

— T'as vu quelqu'un ?

— Pas un chat. Comment ça s'est passé ?

— J'ai trouvé la planque idéale.

Dès qu'ils furent réinstallés dans le 4 x 4, Brennan ouvrit l'ordinateur portable et se reconnecta au site web de la compagnie de l'appareil. Bientôt, il cliqua sur l'icône de positionnement, comme il l'avait fait la première fois, et choisit une échelle d'affichage. Une représentation stylisée de la marina s'afficha à l'écran. Le niveau de détail était remarquable. Il y avait même le ponton auquel le *Full Speed Ahead* était amarré. Le point rouge clignotant était exactement au bon endroit.

Brennan brandit l'ordinateur sous le nez de Carlo.

— C'est super, tu ne trouves pas ?

Carlo se contenta de hocher la tête. Il était impressionné par l'appareil, mais il était surtout très intimidé par le savoir-faire de Brennan.

— Je ne suis pas étonné qu'on n'ait pas pu mettre la main sur la légiste ce matin, dit Franco. Ça ne sera pas facile d'attraper cette nana. Il y a beaucoup d'activité dans le quartier de l'Institut médico-légal. Le Bellevue d'un côté, le Centre médical de l'université de New York de l'autre – ça fait énormément de va-et-vient.

— Ouais, dit Angelo. Mais le problème principal, c'était cette foutue manifestation d'Hispaniques. Sans tous ces râleurs, on avait une belle occasion de l'embarquer. Putain ! Elle et son mec sont passés juste devant la camionnette.

— Mais non ! Ce n'était pas aussi facile que tu le dis, objecta

Franco. D'abord, ils sont pas passés juste devant la camionnette, parce qu'y avait un 4 x 4 devant nous, et ensuite ils étaient deux. Et nous, on n'était que deux ! Qu'est-ce que tu t'imagines ? Si toi et moi on avait essayé de forcer la légiste et son mec à monter dans la camionnette, ils auraient fait tout un foin dans la rue. Moi je dis qu'il faut les descendre de loin, à la lunette, et se tirer dare-dare.

— Non ! Je veux l'enlever. C'est la seule façon d'être certain de bien faire le travail. Je veux être sûr de mon coup.

Franco soupira.

— Avec Paul Yang et Amy Lucas, c'était du gâteau. Ils ne se doutaient de rien. On n'a eu aucun mal à les attirer dans notre piège. Mais cette gonzesse, Laurie Montgomery, c'est carrément une autre affaire ! Jamais tu ne la convaincras de monter tranquillement dans la camionnette. Pour ça, en plus, il faudrait l'attraper à un moment où elle est seule ! Tu as vu son copain. Il marche avec des béquilles. Elle doit être constamment avec lui pour l'aider. Moi je te dis : flinguons-la de loin, et c'est réglé. Elle est médecin légiste. Avec un métier pareil, je suis sûr qu'y a dix personnes qui seront contentes de la voir disparaître.

Vinnie Dominick prit la parole de sa voix la plus sereine – preuve, pour ceux qui le connaissaient, qu'il était très soucieux :

— Angelo, quel est ton plan ?

Franco, Angelo, Freddie et Richie étaient assis autour de Vinnie dans l'un des box du Neapolitan. Des tasses à café, des cendriers trop pleins et une assiette de cannellonis encombraient la table.

— Je suis d'accord avec Franco, c'est un coup difficile, répondit Angelo. Malheureusement, la fille a quitté sa piaule de la 19^e Rue, où l'affaire aurait été fastoche. On sera peut-être obligés de se renseigner pour avoir sa nouvelle adresse. Mais pour le moment, je pense qu'on devrait encore essayer à l'Institut médico-légal. Franco a aussi raison de dire qu'il nous faut plus de bras. Surtout si on doit embarquer le petit ami en même temps. Ce qui ne me déplairait pas. Et on a besoin d'une autre camionnette.

— Pourquoi une autre camionnette ? demanda Vinnie.

— Par sécurité. Si l'enlèvement se passe mal, on a un véhicule de remplacement pour se tirer.

Vinnie hocha lentement la tête, les yeux fixés sur Angelo. Les quatre hommes gardèrent le silence pendant qu'il réfléchissait.

— Moi aussi, je veux être certain de bien régler cette affaire, dit-il enfin. Autrefois, déjà, cette femme me donnait l'impression d'avoir

neuf vies. Avec deux hôpitaux dans le quartier de l'Institut, si vous la descendez à distance, il ne faut vraiment pas rater votre coup. Ce serait très, très ennuyeux que vous la butiez mais que les chirurgiens réussissent à la sauver. L'enlèvement, c'est mieux. Embarquez-la et débarrassez-nous d'elle une fois pour toutes. Pour ce qui concerne la seconde camionnette, nous avons tous les véhicules nécessaires. Pensez-vous retourner à l'Institut pour le déjeuner ? On ne peut pas attendre une semaine pour agir, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je sais, acquiesça Angelo.

Il était soulagé que Vinnie n'ait pas choisi la solution de facilité. Plus il y songeait, plus il avait envie d'offrir une mort lente au Dr Laurie Montgomery.

— Et toi ? Ça te va, tout ça ? demanda Vinnie à Franco.

— L'enlèvement a ses avantages, dit Franco sans enthousiasme. Mais je m'inquiète d'une chose.

— Quoi donc ?

— Sans vouloir offenser Angelo, il est trop excité par ce boulot. Ce matin, après la surveillance de l'Institut, il a fallu aller chez Home Depot pour acheter une grande bassine et deux sacs de ciment à prise rapide. Il investit trop dans cette opération. Il y a trop d'émotion. Moi, ça me rend nerveux. Angelo ne pense qu'à se venger. Quand on s'emballe comme ça, c'est là qu'on fait des erreurs. On réfléchit plus correctement.

Un sourire amusé plissa les lèvres de Vinnie, qui se tourna de nouveau vers Angelo. Il comprenait sa soif de vengeance. En même temps, il se rendait bien compte que Franco avait raison.

— Alors comme ça, tu veux faire joujou un moment avec Laurie Montgomery avant de la balancer à la flotte ?

— Ouais, c'est un peu l'idée, marmonna Angelo.

— Qu'est-ce que tu penses de l'opinion de Franco, quand il dit que tu es trop excité et que tu risques de faire des erreurs ?

— Je vais garder ça à l'esprit. Et me calmer.

Vinnie regarda Franco.

— Ça te convient ?

— Ça ira, ouais, marmonna Franco. À condition qu'il m'écoute !

Vinnie hocha la tête, puis fixa de nouveau Angelo.

— Vous deux, vous formez une équipe. Parlez-vous ! Ne prenez pas de risques inutiles. Soyez cool !

Angelo acquiesça. Franco acquiesça.

— Bien, reprit Vinnie. Donc, c'est réglé. Freddie et Richie, vous commencez par aller chercher une autre camionnette. Restez en contact les uns avec les autres et tenez-moi au courant.

— OK, dirent les quatre hommes à l'unisson avant de quitter la table.

Quand ils furent sortis du restaurant, Vinnie commanda un autre espresso à Paolo Salvato et réfléchit au plan mijoté par Angelo pour se venger de Laurie Montgomery. L'idée était excellente. Il se voyait bien participer à l'opération. Autrefois, quand elle lui avait bousillé l'existence, il avait prévu de la punir dès sa sortie de prison. Il avait renoncé parce que Lou Soldano lui avait dit sans tourner autour du pot que, s'il arrivait la moindre chose à Laurie, il lui réglerait personnellement son compte. Mais maintenant, dix ans plus tard... Vinnie était à peu près sûr qu'il y avait prescription.

20

4 AVRIL 2007

11 H 44

L

aurie sortit précipitamment de la fosse, où elle venait juste de terminer son troisième cas de la journée. Elle était anxieuse car il était déjà tard. Les deux dernières autopsies avaient pris plus de temps que prévu, et elle voulait se replonger tout de suite dans le mystère du SARM. Elle était nerveuse, en outre, car elle ne savait plus très bien comment faire progresser son enquête. Elle avait placé de gros espoirs sur les informations qu'elle attendait du CDC, et elle sentait qu'il était important de savoir qu'une seule et même souche de staph se retrouvait dans les trois cas dont les isolats avaient été précisément sous-typés, mais... Mais elle ne voyait pas très bien comment traiter ces renseignements. Elle avait espéré que Silvia, spécialiste du SARM, lui donnerait des idées et avancerait des suggestions. Hélas, cela n'avait pas été le cas.

Quand elle eut retiré sa combinaison, elle se figea une minute en regardant ses mains : elles tremblotaient comme si elle avait bu vingt tasses de café. Préoccupée, indécise quant à la suite du programme de la journée, elle passa au vestiaire pour se changer.

— Quoi ? fit Riva d'un air étonné. Tu viens seulement de terminer ?

— Ouais. Malheureusement.

Laurie tourna les molettes à chiffres du cadenas de son casier.

— Je suis vraiment désolée. Je croyais t'avoir donné des cas rapides.

— J'aurais sans doute pu les traiter plus vite, mais j'ai pensé qu'il fallait prendre des notes précises sur l'état dans lequel j'ai trouvé ces personnes. Les deux pourraient avoir une excellente valeur pédagogique.

— Ah oui ? Comment cela ?

— Pour le premier, la femme morte chez le dentiste, il s'agit d'un décès qui aurait pu être évité et qui ferait donc un bon cas d'école, surtout pour les généralistes et les urgentistes. D'après un membre de sa famille, la patiente avait déjà eu des syncopes avec palpitations, agitation et diaphorèse. Mais elle n'avait jamais été examinée à l'apparition de ces symptômes.

— Hyperthyroïdie, dit Riva.

— Tout juste, acquiesça Laurie. Elle n'est pas morte d'une réaction allergique comme on l'a cru. J'ai relevé une dilatation très nette de la thyroïde et du thymus, ainsi que du cœur et de la rate. Voilà pourquoi elle avait une tension si élevée à son arrivée aux urgences.

— Et ton deuxième cas ? Le type qui pédalait au club de gym.

— Intéressant, lui aussi. Je pensais trouver une maladie cardiaque d'origine athéromateuse.

— J'avais la même idée. Je suis contente de l'avoir mis dans la pile des cas à autopsier.

— Tout était normal dans le cœur et dans les artères coronaires.

— Ah oui ? fit Riva, perplexe.

— Sauf une chose. L'artère coronaire droite quittait le cœur en prenant un angle très serré. Elle a fonctionné comme ça pendant des dizaines d'années, et puis un jour, tout à coup, le flux sanguin s'est arrêté parce que cet homme a fait un mouvement malheureux en pédalant sur son vélo.

— J'ai déjà entendu parler de ce genre de malformation. Mais je n'en ai jamais vu.

— C'est la raison pour laquelle je me suis dit que ce cas aussi pouvait avoir une valeur pédagogique. J'ai bien disséqué l'organe pour le faire conserver.

Contrairement à Riva, qui prenait juste une pause entre deux autopsies, Laurie avait continué de se changer au fil de la conversation. Elle avait déjà enfilé ses vêtements de ville et ses chaussures. Elle claqua la porte de son casier, ferma le cadenas et salua sa collègue d'un geste de la main.

— À tout à l'heure. On se voit là-haut ! lança Riva.

Laurie décida de ne pas perdre de temps à déjeuner. Elle monta directement au cinquième par l'ascenseur. Avant d'aller à son bureau, elle passa au labo d'histologie pour demander si les lames de tissu pulmonaire de David Jeffries étaient prêtes. Au point où elle en était dans son enquête, elle avait peu d'espoir que ces lames lui apprennent quoi que ce soit d'important, mais elle se sentait obligée d'aller les chercher car elle avait beaucoup insisté auprès de Maureen O'Connor pour les avoir d'urgence.

— Toujours aussi pressée ! dit Maureen, le sourire aux lèvres, quand Laurie s'avança dans le labo. Je vous ai promis les lames pour aujourd'hui, mais pas dès ce matin !

— J'ai honte de vous déranger comme ça. Je... je serai dans mon bureau.

— J'envoie quelqu'un vous les apporter dès que possible.

Laurie sortit du labo et traversa le couloir à grands pas. Dans son bureau, elle s'assit et embrassa du regard les dossiers de l'Institut et les dossiers médicaux étalés sur la table. Le tableau était là, lui aussi – bien loin d'être achevé. Elle le saisit, l'observa quelques instants, reposa les yeux sur les piles de dossiers en soupirant. Elle manquait d'enthousiasme et elle était pessimiste. Le report des informations des dossiers sur le tableau prenait davantage de temps qu'elle ne l'avait envisagé. Malgré tout, elle restait persuadée que seul ce tableau lui permettrait de comprendre – peut-être – le drame qui affectait les cliniques Angels. Elle devait continuer.

Elle allait se mettre au travail, lorsqu'elle se souvint tout à coup qu'elle n'avait pas le dossier médical de Ramona. Ni ceux de plusieurs autres victimes du SARM. Elle appela le bureau des M.A. Bart Arnold, le chef du service, décrocha ; elle dit qu'elle voulait à parler à Cheryl.

— Que puis-je pour vous ? demanda cette dernière, quand elle prit la communication.

— J'ai dit ce matin à Janice de vous prévenir qu'il me fallait le dossier médical de Ramona Torres.

— J'ai bien eu le message. Et j'ai appelé la clinique, qui m'a promis de l'envoyer avec les autres. Je serais étonnée qu'ils ne soient pas déjà dans votre boîte aux lettres électronique.

— Une minute, dit Laurie.

En deux clics, elle ouvrit sa boîte aux lettres à l'écran. Les dossiers médicaux étaient bien là.

— Je vous demande pardon, dit-elle, confuse. Vous avez raison. Ils sont arrivés.

Dès qu'elle eut raccroché, elle mit tous les documents dans la file d'attente de l'imprimante, avant de descendre les récupérer au premier étage.

Adam avait passé une matinée très agréable. Après avoir bu un café à l'hôtel, il s'était rendu au Metropolitan Museum. Il avait été l'un des tout premiers visiteurs de la journée à en franchir les imposantes portes, et il avait eu l'impression d'avoir les galeries rien que pour lui. Il n'avait pas cherché à voir trop de choses. Il était simplement allé admirer des œuvres qu'il avait aimées dans sa jeunesse : une collection de vases figuratifs athéniens, quelques statues grecques de l'époque classique, les grands maîtres de la peinture.

Vers midi, il avait décidé de retourner un petit moment à l'Institut. Il s'était garé au même emplacement que le matin. Cette fois, il savait qu'il avait très peu de chances de voir la cible. Mais il était quand même équipé. Une serviette de l'hôtel Pierre pliée en forme de cône et entourée de scotch transparent était posée à côté de lui sur le siège passager. Dans le cône, il avait glissé une de ses armes préférées : un Beretta 9 mm augmenté d'un silencieux de près de huit centimètres de long. Le bout du silencieux était visible à la pointe du cône, dans lequel il suffisait à Adam de glisser la main pour saisir la crosse du pistolet automatique. Un truc idéal pour utiliser l'arme en public sans provoquer de mouvement de panique. Les gens étaient terrorisés quand ils voyaient un pistolet. Même avec la serviette, cependant, il ne sortait l'arme de sous son manteau que le temps nécessaire à l'exécution. Une dizaine de secondes au maximum.

Adam avait baissé le dossier de son siège. Très confortablement installé, les bras sur les accoudoirs et les mains jointes sur le ventre, il écoutait Arthur Rubinstein jouer Chopin à volume réduit dans le lecteur CD. La pluie fine qui tombait sur le pare-brise de la voiture renforçait son sentiment de bien-être et l'aidait à se concentrer.

Après le charivari du début de journée, un calme relatif régnait à présent au coin de la Première Avenue et de la 30^e Rue. Il y avait toujours beaucoup de circulation – un défilé tonitruant de bus municipaux, de camions poubelles, de camionnettes commerciales, de taxis et de voitures particulières qui filaient vers le nord. Mais les manifestants hispaniques avaient disparu, de même que la police, et il y avait très peu de piétons sur les trottoirs. En particulier devant l'étrange bâtiment de l'Institut.

Protégé du bourdonnement de la circulation par l'extraordinaire insonorisation de la Range Rover, et bien sûr par la musique, Adam

retournait calmement dans sa tête, l'un après l'autre, plusieurs scénarios possibles au cas où Laurie Montgomery lui ferait la surprise d'apparaître tout à coup dans la rue – seule de préférence. Il sortirait immédiatement de la voiture avec sa serviette de l'hôtel Pierre, et il marcherait vers la cible. À ce moment-là, impossible de prédire la suite des événements. Tout dépendrait de ce qui se serait passé entre le moment où il aurait quitté la voiture et celui où il parviendrait à distance de frappe. C'est-à-dire à bout portant le bras tendu. Entre autres inconnues, il y avait l'attitude des piétons, en particulier si l'un d'eux manifestait de la curiosité à son égard. Dans le meilleur des cas, la serviette tomberait par terre et Adam ferait feu à moins d'un mètre de distance, en pleine tête. Puis il retournerait calmement à la Range Rover et démarrerait aussitôt pour prendre la direction du Lincoln Tunnel. Ses affaires étaient dans le coffre ; ses employeurs se chargeraient de la note d'hôtel de M. Bramford. Voilà, en gros, comment les choses se passaient pour la plupart de ses missions.

Pensif, Adam ne restait pas moins en permanence sur le qui-vive. Il ne manquait rien de ce qui se passait dans l'environnement immédiat de la voiture. Il vit dans le rétroviseur que les occupants de la camionnette bleue arrêtée juste derrière lui se disputaient comme des enragés. Détail étonnant, outre le fait que leurs lèvres semblaient débiter dix mille mots à la minute, les deux hommes avaient l'air de se menacer mutuellement de l'index. De temps en temps, l'un d'eux agitait furieusement la main comme pour dénigrer les propos de l'autre. Les disputes violentes en public n'étaient pas très courantes. Et dans la profession qui était la sienne, Adam devait toujours se montrer vigilant quand il était témoin de comportements surprenants. Il garda un œil sur le rétroviseur. Tout à coup, le conducteur eut un dernier geste de rejet et de mépris à l'égard de son acolyte, et il ouvrit la portière pour descendre de la camionnette. Le passager essaya de le retenir en lui agrippant le bras. Sans succès : le conducteur se libéra facilement de son étreinte. Le passager se tourna alors précipitamment vers sa portière pour sauter à son tour sur le trottoir.

Captivé par le film muet qu'il avait suivi dans le rétroviseur intérieur, Adam prit soudain conscience que le conducteur de la camionnette se trouvait à côté de la Range Rover. Il tourna la tête et le regarda fixement. Il n'aimait pas être abordé par des inconnus quand il était en mission. Cela augmentait considérablement les risques d'identification après coup.

L'homme avait deux caractéristiques frappantes. Premièrement, il était défiguré par d'abominables cicatrices de brûlures. Deuxièmement, il portait un complet très élégant qui contrastait avec l'état de la camionnette. Adam songea que ce devait être un ancien de

l'Irak. Comme lui. Pendant sa longue convalescence, il avait vu beaucoup de gars avec des brûlures de ce genre.

L'homme le surprit en tapotant sèchement sur la vitre de la portière.

Adam avait deux solutions : soit lui répondre, soit démarrer pour s'éloigner. La solution la plus logique était de partir, puisque la mission était de toute façon momentanément annulée. Même si Laurie Montgomery avait paru à cette minute à la porte de l'Institut, il n'aurait rien pu faire. Mais il était intrigué – surtout si cet homme était un vétéran de l'Irak. Il baissa la vitre.

— Ici, c'est stationnement interdit, mon petit monsieur ! déclara le conducteur de la camionnette d'un ton extrêmement agressif.

Le passager l'avait rejoint. Il semblait très mécontent. Pas contre Adam, mais contre son compagnon. Il lui donna même l'ordre de retourner à la camionnette – sans réussir à se faire entendre.

— Hé ! C'est compris ? s'emporta le conducteur. Stationnement interdit !

Le passager leva les mains en l'air, dégoûté, et repartit vers la camionnette.

— Étiez-vous en Irak ? demanda Adam.

Après l'expérience qu'il avait connue dans ce pays de cauchemar, et la longue période de convalescence et de réadaptation qui avait suivi, il avait des affinités immédiates avec toute personne susceptible d'avoir enduré les mêmes souffrances.

— C'est quoi cette question, connard ?

Adam décida de ne pas s'offusquer.

— Je pensais, vu vos brûlures, que vous aviez peut-être servi dans l'armée en Irak.

— Tu te fous de ma gueule ?

— Bien au contraire. Je croyais que vous et moi nous avions quelque chose en commun.

L'homme poussa un petit rire moqueur.

— Écoute, mon mignon, j'adore tes salades, mais je veux que tu dégages ton tas de merde d'ici. Dans cette zone, c'est stationnement interdit.

— Je ne stationne pas, je fais juste un arrêt.

— D'accord, gros malin. Descends de la bagnole !

Adam regarda fixement l'individu grotesque qui lui ordonnait de sortir de sa voiture. Dans ce genre de confrontation, il avait plusieurs avantages. D'abord, il se fichait éperdument de ce qui pouvait lui arriver ; de bien des façons, il aurait préféré mourir avec ses copains. Ensuite, il avait reçu une formation au combat et aux arts martiaux tellement intense, tellement poussée, qu'il était une véritable machine à tuer.

Une fois encore, il s'interrogea. La solution la plus sage pour tout le monde, y compris pour ce truand trop bien habillé et son compagnon, c'était qu'il s'en aille. Problème, il s'était laissé gagner par la colère. Et cette colère momentanée fusionnait avec la colère profonde qu'il s'efforçait jour après jour de refouler.

Adam ouvrit la portière et descendit lentement de la voiture – tous les muscles bandés, prêts à donner le maximum.

Angelo recula d'un pas. L'inconnu aux cheveux blonds était plus costaud que lui, mais il était sûr d'avoir l'avantage car il avait son Walther. Il glissa la main sous le revers de sa veste pour saisir la crosse de l'arme. Il n'avait pas l'intention de le flinguer. Il allait juste lui donner un bon coup sur la tête, histoire de lui ficher la trouille.

Une nanoseconde après avoir vu la direction que prenait la main de l'homme, Adam réagit à une vitesse fulgurante : il lui décocha des deux mains une succession de coups de karaté imparables. Le premier atteignit Angelo à l'avant-bras, lui procurant une sensation de décharge électrique qui lui paralysa la main et l'obligea à lâcher son arme. Le deuxième et le troisième le touchèrent à la tête et au cou, pour le faire chanceler et reculer, mais sans le faire tomber. Le dernier, en pleine poitrine, le fit s'effondrer sur le trottoir mouillé.

En un éclair, Adam ramassa l'arme de son agresseur et jeta un coup d'œil vers le passager de la camionnette à travers le pare-brise : il craignait qu'il ne fût armé comme son compagnon. Par chance, l'homme ne fit pas un geste. Ils se regardèrent fixement pendant une ou deux secondes, puis Adam grimpa dans la Range Rover après avoir jeté le Walther au milieu de la chaussée de la Première Avenue. Il démarra, écrasa l'accélérateur et disparut.

— Nom de Dieu ! cria Arthur MacEwan. Tu as vu ça ?

— Jamais je n'ai vu un mec bouger aussi vite, répondit Ted Polowski.

Incroyable ! Et regarde Angelo ! Il a du mal à se remettre debout.

— Franco ne perd pas de temps. Il est déjà en train de récupérer le flingue.

Arthur et Ted avaient suivi Angelo et Franco jusqu'à Manhattan. Quand Angelo s'était garé derrière la Range Rover gris métallisé, Arthur avait fait le tour du pâté de maisons pour s'arrêter dans la 30^e Rue devant une bouche d'incendie. De là, Ted et lui voyaient très bien la camionnette. Ils s'étaient mis à l'aise, prêts pour une longue attente. Peu après, une camionnette blanche s'était arrêtée derrière la bleue. Ted, qui connaissait la plupart des gars de l'organisation Lucia, avait reconnu Richie Herns au volant. Et puis, quelques petites minutes plus tard, Angelo avait bondi sur le trottoir pour agresser le type de la Range Rover.

Stupéfait par la scène dont il venait d'être témoin, Arthur appela Carlo, qui était en train de déjeuner avec Brennan et le patron, Louie.

— Tu ne croiras jamais ce qui vient de se passer ! s'exclama-t-il.

Il raconta comment Angelo s'était pris une méchante raclée après avoir provoqué un type assis paisiblement dans une Range Rover.

— La vitesse de réaction de ce mec, tu ne peux pas imaginer ! C'était invraisemblable, ajouta Arthur d'une voix tremblante d'excitation. Angelo avait aucune chance d'en réchapper. Il a essayé de sortir son arme, mais le mec l'a éjectée de sa main. Et après coup, il l'a ramassée pour la balancer au milieu de la rue. Je te dis, c'était incroyable !

— Où vous êtes ?

— À Manhattan, devant l'entrée de l'Institut médico-légal.

— L'Institut médico-légal ? répéta Carlo. Qu'est-ce qu'ils foutent là-bas, ces crétins ?

— On n'en a pas la moindre idée.

— Pourquoi Angelo a provoqué ce type ?

— Là non plus, on sait pas.

— Il est indemne ?

— Je crois. Il marche de façon un peu bizarre. Mais à l'instant où je te parle, il remonte dans la camionnette.

— Attends. Laisse-moi raconter tout ça à Louie.

Arthur entendit Carlo rapporter son histoire au patron, qui poussa des exclamations de surprise.

— Louie veut savoir si vous avez reconnu le type de la Range Rover, dit Carlo dans le téléphone.

— Non, répondit Arthur. Mais la bagnole portait le nom d'une boutique qui s'appelle Bieder-quelque chose Heaven.

— Avec un numéro de téléphone et une adresse ?

— On était garés trop loin. L'inscription était en petites lettres. Mais sous le nom, il y avait plusieurs lignes de texte, c'est vrai.

— Franco, il est là-bas, lui aussi ?

— Et comment ! Il est avec Angelo. Il a essayé de l'empêcher d'agresser le type. Ça, c'était très clair. Et après la baston, il a récupéré l'arme au milieu de la rue. Oh, et puis un autre truc ; il y a une deuxième camionnette Lucia qui s'est garée juste derrière celle d'Angelo et Franco. Waouh ! Angelo démarre ! Il faut que je raccroche. Ah non ! Fausse alerte. Il a juste avancé la camionnette le long du trottoir pour se mettre à la place de la Range Rover. Richie démarre, maintenant, pour lui coller aux fesses. Il y a quelqu'un d'autre dans la camionnette de Richie, mais on ne le reconnaît pas. On va jeter un coup d'œil sur eux ?

— Non ! Absolument pas. Ils ne peuvent pas se douter qu'ils sont surveillés, et il ne faut surtout pas leur mettre la puce à l'oreille. Attends ! Laisse-moi raconter à Louie la suite de cette histoire bizarre.

De nouveau, Arthur entendit Carlo répéter son récit en détail. Il ne saisit pas les réponses de Louie.

— Louie dit que vous faites du bon travail, déclara Carlo. Il veut que vous restiez là-bas. Ne les lâchez pas une seconde. Plus tard dans l'après-midi, Brennan et moi, on viendra vous remplacer.

— Ça marche, répondit Arthur.

Carlo rangea le téléphone dans sa poche et leva les yeux vers Louie, assis en face de lui. Louie soutint son regard. Une grimace de perplexité tordait son visage épais, et il fronçait les sourcils. Il réfléchissait. Carlo et Brennan savaient qu'ils avaient plutôt intérêt à manger leurs pâtes sans rien dire.

Louie tira sa serviette de table de son col de chemise et rompit le silence :

— Je n'y comprends rien. Par contre, je sais qu'il faut que ça s'arrête. Buter des gens sur le fleuve et provoquer des bagarres en plein centre de Manhattan, c'est carrément bizarre. Et pourquoi ils s'installent à deux camionnettes devant l'Institut médico-légal ?

Carlo et Brennan connaissaient suffisamment Louie pour savoir

qu'ils ne devaient pas répondre tant qu'il ne leur posait pas une question directe. Louie avait toujours tendance à réfléchir à voix haute. Ils échangèrent un regard perplexe quand ils le virent quitter sa chaise – péniblement, car il était obèse – pour se mettre à marcher de long en large à travers la pièce.

Enfin, Louie s'approcha du bar. Après avoir distraitemment tripoté un petit verre rempli de cure-dents, il revint vers la table.

— Dites-moi... Ce matin, vous n'avez reconnu aucun nom dans les compagnies listées à l'entrée de la Trump Tower ? Vous en êtes sûrs, les gars ?

Carlo et Brennan hochèrent la tête.

— Prenez un annuaire ! ordonna Louie.

Discipliné, Brennan se leva pour aller chercher l'annuaire et l'apporter sur la table.

— Essaie de trouver ce Bieder-quelque chose Heaven ! dit Louie, puis il s'adressa à Carlo : Si les Lucia continuent d'avoir ce comportement irresponsable, tôt ou tard on aura tous les flics de New York sur le dos. À ton avis ?

Carlo hocha la tête. Et comme Louie lui avait posé une question directe, il dit :

— Ils prennent de gros risques. Il doit s'agir d'une affaire importante.

— Je me dis la même chose. Et puis le commissaire Soldano est tout de même venu jusqu'ici pour nous parler !

— Il n'y a aucun Bieder-machin dans l'annuaire, annonça Brennan.

— J'en étais sûr, dit Louie. Un type qui est capable de régler son compte si facilement à Angelo Facciolo... Le nom de la Range Rover est forcément bidon !

— Tu penses que le mec de la Rover et les gars de Vinnie attendaient devant l'Institut pour la même raison ? demanda Brennan, qui avait envie d'apporter sa contribution au débat. Je veux dire... Pourquoi Angelo risquerait une altercation en plein jour s'ils n'étaient pas concurrents ? Ou au moins en bisbille les uns avec les autres.

— Bonne idée, approuva Louie. Je suis vraiment content qu'on les tienne à l'œil. Je veux savoir ce qui se passe. Et s'ils butent encore quelqu'un, je dirai à ce flic qu'on n'est pas concernés.

Adam mit un moment à se calmer. La rencontre avec le truand avait déclenché en lui une violente poussée d'adrénaline. Mais quand il arriva à l'hôtel, il avait assez récupéré pour réfléchir posément à cet incident aussi regrettable qu'imprévu. Certes, il ne s'était rien passé de trop fâcheux. Cependant, il y aurait peut-être des conséquences négatives si un passant, un témoin quelconque de la scène, avait appelé la police pour livrer une description de la Range Rover. Adam était déçu de sa propre réaction, et il s'en voulait de ne pas avoir levé le camp avant la bagarre. Cette altercation ne lui avait rien apporté de bon – bien au contraire.

— Aurez-vous besoin de votre voiture prochainement, monsieur Bramford ? demanda le portier.

— Non, pas dans l'immédiat, répondit Adam, qui préférait faire mettre la voiture au garage.

Il monta à sa chambre. Il devait passer un coup de fil, mais il ne voulait pas utiliser son portable. Il lui fallait une ligne fixe. Une des conséquences malheureuses de la scène qui venait de se produire, c'était qu'il ne pouvait plus retourner dans le quartier de l'Institut. Pas question de retomber sur le truand trop élégant.

Assis au petit bureau du salon de la suite, Adam décrocha le téléphone. Le protocole était simple : il composait un premier numéro et demandait à parler à un individu fictif dénommé Charles Palmer. On lui communiquait alors un second numéro, qu'il composait aussitôt pour laisser sur une boîte vocale le numéro direct du téléphone qu'il utilisait. En l'occurrence, celui de sa chambre d'hôtel. Puis il attendait. On le rappelait en général moins d'une minute plus tard.

Avec ses employeurs, Adam ne parlait pas de la pluie et du beau temps.

— Il me faut l'adresse du domicile, dit-il.

Il n'avait pas besoin d'être plus précis. Il n'avait pas non plus à se demander si l'information qu'il réclamait était accessible. Ses employeurs ayant des contacts partout, jusqu'aux plus hauts niveaux de l'administration, aucun renseignement ne pouvait leur échapper.

— Dans un moment sur votre BlackBerry, répondit son interlocuteur.

Voilà, c'était tout. Adam coupa la communication, puis appela le service d'étage. Il voulait déjeuner avant de se rendre à son second lieu de distraction préféré à New York : le musée d'Histoire naturelle.

— Comment j'aurais pu savoir que c'était un pro du karaté ! se récria Angelo.

— La question n'est pas là, dit Franco. La question, c'est que tu n'as pas pris le temps de réfléchir. Et quand on ne réfléchit pas, on fait des erreurs. Par chance, il ne s'est rien passé de grave.

— Pour toi, c'est facile à dire, grogna Angelo. J'ai l'impression d'être passé sous un camion. J'ai mal dans la poitrine. Et dans le cou, putain !

— Ça te servira de leçon. Tu n'avais qu'à rester calme. Bon sang, je ne t'ai jamais vu comme ça ! Tu es beaucoup trop pressé et beaucoup trop excité. Comme je le disais à Vinnie, tu t'es monté grave le bourrichon !

— Tu serais dans le même état si une connasse t'avait brûlé le visage au point que tu ressembles à un monstre.

— C'est toi qui viens de dire ça, pas moi.

— Mon flingue, tu en as fait quoi ?

— Il est là, sous mon siège.

Franco attrapa le pistolet et le tendit à Angelo, qui l'examina avec attention. Le canon était éraflé. Plusieurs véhicules avaient roulé dessus sur la chaussée. Il sortit le chargeur, s'assura qu'il n'y avait pas de balle dans la chambre, pressa la détente plusieurs fois. Apparemment, le mécanisme fonctionnait bien.

— Il a l'air intact, dit Angelo.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée de vérifier en tirant quelques balles.

Angelo hocha la tête tandis qu'il réinsérait le chargeur dans la crosse.

— Tu n'as pas répondu à la question que je t'ai posée tout à l'heure, dit Franco. Est-ce que tu vas finir par te contrôler, oui ou merde ? Sinon, je te renvoie chez toi quelques jours. Tu peux me croire. Je m'occuperai seul du Dr Montgomery.

— Ouais, grogna Angelo. Je vais me contrôler ! Je n'aurais peut-être pas dû sortir de la camionnette, d'accord, mais au moins je me suis débarrassé du 4 x 4 qui nous bouchait la vue.

— En prenant un risque beaucoup trop important ! Merde, quoi ! Tu peux comprendre ça, tout de même.

— Ouais, là j'ai compris. Je crois.

— À partir de maintenant, je veux que tout se fasse à ma façon jusqu'à ce qu'on ait embarqué la fille. Sur le bateau, tu feras ce que tu voudras, ça m'est égal. Apparemment, Vinnie aime bien ton idée de lui fabriquer des chaussures en ciment. Tant mieux. Moi je m'en

contrefous. Si Vinnie et toi vous avez envie de vous venger avec une cérémonie spéciale, tant mieux ! Mais je ne veux plus de ces attitudes dangereuses. On est sur la même longueur d'onde, oui ou non ?

— Ouais, sur la même longueur d'onde, marmonna Angelo.

— Regarde-moi !

Angelo tourna la tête vers lui avec une grimace contrariée.

— Redis-le, insista Franco.

— On est sur la même putain de longueur d'onde !

— Bien. La situation est clarifiée. Maintenant, allons déjeuner. Laurie Montgomery, elle n'est pas très coopérative. Il faudra essayer de l'attraper ce soir, à la sortie du boulot.

21

4 AVRIL 2007

15 H 05

— B

onjour ! Excusez-moi !

Laurie leva les yeux de son travail. Une technicienne du laboratoire d'histologie se tenait sur le seuil du bureau, un carton de rangement de lames de microscope entre les mains.

— Maureen m'a demandé de vous descendre ça en urgence. Elle s'excuse de ne pas l'avoir envoyé plus tôt. Aujourd'hui, nous avons deux personnes malades au labo.

— Ce n'est vraiment pas grave, dit Laurie, et elle se leva pour prendre le carton. Merci de me l'avoir apporté, et remerciez encore Maureen d'avoir terminé le boulot.

— Je n'y manquerai pas, répondit la technicienne d'un ton agréable.

Laurie baissa les yeux sur sa table très encombrée. Travaillant d'arrache-pied, elle avait rempli environ deux tiers de son tableau. C'était un boulot pénible, mais elle était plutôt satisfaite car elle s'était habituée à repérer de plus en plus vite, ici et là dans tous les dossiers, les informations particulières qu'elle désirait relever. En cours de route, elle avait aussi ajouté de nouvelles rubriques au tableau, ce qui l'avait obligée à reprendre plusieurs dossiers qu'elle croyait avoir terminé de traiter. Une chose était certaine : avec la quantité de colonnes qu'elle avait maintenant, multipliée par le nombre de cas, l'élaboration de ce tableau prenait beaucoup, beaucoup plus de temps qu'elle ne l'avait imaginé au départ.

Elle éprouvait une sorte de plaisir maniaque à voir son tableau se

remplir, mais en même temps un dépit de plus en plus profond, car elle voyait que ses efforts ne lui apporteraient sans doute aucun éclaircissement sur le mystère du SARM. Elle avait espéré commencer à repérer, au cours de son travail, quelque caractéristique commune à tous les cas. Mais cela ne se produisait pas. Si plusieurs patients étaient dans la même salle d'opération, celui d'après se trouvait dans une salle différente ; si plusieurs patients avaient leur chambre à un même étage de la clinique, celui d'après logeait à un étage différent ; et ainsi de suite pour toutes les rubriques. Laurie avait quand même persévéré, et elle n'avait pas l'intention de renoncer. Car ce tableau, c'était tout ce qu'elle avait.

Très heureuse de faire une pause dans ce qui n'était en définitive qu'une tâche monotone de saisie de données, elle libéra un espace sur la table pour y installer le microscope. Elle alluma la lampe et glissa la première lame de section de poumon de David Jeffries sous les pinces de la platine. Elle vérifia que le porte-objectifs était calé sur l'objectif de plus faible grossissement, avant de le baisser jusqu'à la lame – sans la toucher. Penchée sur les oculaires, elle tourna la vis macrométrique pour remonter l'objectif et obtenir une image à peu près claire. Sa main se déporta automatiquement vers la vis micrométrique pour faire la mise au point.

Elle fut de nouveau extrêmement impressionnée par les dégâts causés par la bactérie, dont elle distinguait de nombreux amas circulaires dans l'image en deux dimensions du microscope. Les toxines « dévoreuses de chair » de la bactérie avaient dissous la structure alvéolaire du poumon au point d'y entraîner la formation d'abcès plus ou moins importants. Elle déplaça la lame à l'aide du plateau mobile. Les parois des capillaires étaient rongées par des lésions dont les sécrétions se mêlaient à la soupe septique qui remplissait les poumons. Le paysage de destruction qu'elle découvrait lui rappelait certaines images de villes ravagées par des bombardements, ou de camps de caravanes après le passage d'un ouragan.

Pendant plus d'une heure, elle examina les lames du carton l'une après l'autre. Avec l'objectif à très fort grossissement, elle fut encore plus impressionnée par le pouvoir pathogène de la bactérie. Le tissu conjonctif chargé de maintenir l'architecture structurelle normale du poumon se décomposait et se décollait comme des peaux d'oignon. Les liaisons covalentes étaient rompues et le collagène lui-même se dissolvait en ses différentes molécules constitutives.

— Salut, ma douce.

Jack s'avança tranquillement dans le bureau. Sans le moindre

bruit, car il se déplaçait avec de plus en plus de facilité sur ses béquilles.

— La journée se passe bien ? demanda-t-il.

Laurie le regarda fixement ; elle était très pâle.

— Qu'y a-t-il ? relança Jack, intrigué. Tu fais une drôle de tête.

Elle prit une profonde inspiration, puis expira lentement. Les dégâts biologiques qu'elle observait depuis un moment l'affectaient au plus profond d'elle-même. Le fait que ces infections catastrophiques aient tué en quelques heures des individus en pleine forme ne pouvait que souligner l'extrême fragilité de l'être humain. Avoir une bonne santé, en définitive, cela relevait presque du miracle.

Jack lui toucha l'épaule.

— Hé... Ça va ?

Laurie hocha la tête et prit de nouveau une grande inspiration. Elle tapota le microscope avec l'index.

— Je crois que tu devrais jeter un œil là-dessus. En gardant à l'esprit que la personne se portait très bien une poignée d'heures avant d'être terrassée par ce truc.

Elle s'écarta de la table pour permettre à Jack de prendre place devant le microscope. Après avoir posé ses béquilles contre le mur, il se pencha vers les oculaires – puis s'immobilisa tout à coup, l'air hésitant, et se redressa.

— Attends une minute. C'est un piège, non ? Tu m'attires sournoisement ici pour me montrer une lame de ton cas de SARM d'hier. N'est-ce pas ?

— Rappelle-moi de ne jamais douter de ta perspicacité, répondit-elle avec un sourire penaud.

Son cœur avait retrouvé un rythme normal. Le sang lui remontait au visage. La nausée qui l'avait envahie quelques instants plus tôt se dissipait. Laurie reconnut qu'il s'agissait d'une lame de poumon de David Jeffries.

Jack se pencha sur le microscope. Il examina rapidement la coupe en déplaçant la platine mécanique de droite et de gauche.

— Waouh ! Les ravages sont considérables. Je ne vois quasiment aucune structure normale.

— Ce spectacle ne te donne-t-il pas envie de renoncer à cette opération superflue, sachant que tu risques de te retrouver avec le même pathogène dans le corps ?

— Laurie ! s'exclama-t-il sur le ton de la réprimande.

— Très bien, d'accord, fit-elle d'un air faussement désinvolte. Je posais juste la question en passant.

— Comment étaient tes cas de ce matin ? Tu avais l'air plus préoccupée que d'habitude.

— Ils étaient intéressants, parce qu'ils pourraient servir de cas d'école, mais ils m'ont pris bien plus de temps que je ne l'espérais. Je voulais remonter ici très vite pour bosser sur mon tableau, précisa-t-elle en désignant la grande feuille jaune posée au coin de la table. Je ne compte plus que sur lui pour dénicher le truc qui te convaincra que tu risques de te retrouver avec une infection au SARM après ton opération du genou.

— Et tu l'as découvert, ce truc ?

— Non, je n'ai toujours rien de concluant, admit-elle, puis elle regarda sa montre. Mais il me reste encore une quinzaine d'heures.

— Mon Dieu ! Et c'est moi que tu accuses d'être buté, marmonna-t-il.

— Oui, toi tu es buté. Moi je suis persévérante. En plus, bien sûr, j'ai l'avantage d'avoir raison.

Jack leva les yeux au ciel et récupéra ses béquilles.

— Je vais dans mon bureau. Je veux mettre un peu d'ordre dans mes affaires, puisque je serai absent plusieurs jours, dit-il en insistant sur « plusieurs jours ».

Laurie ignore la provocation et demanda simplement :

— Et toi, tes cas de la journée ?

— Oh, ne me pose pas la question. Riva m'avait promis des trucs intéressants, mais elle m'a donné deux morts naturelles et une mort accidentelle, toutes très faciles et parfaitement banales. Le cas de Lou était un peu plus palpitant. Les entailles sur les jambes, sans doute dues à une chaîne qui était censée maintenir la victime sous l'eau, et le calibre de la balle montrent qu'il s'agit très probablement du même tueur qu'hier. La différence, c'est que cette femme a été violée.

— C'est tragique.

— Encore une preuve de la méchanceté intrinsèque de l'homme.

— Tu as bien raison de dire « homme ». Maintenant, sors d'ici. Je n'ai plus que quinze heures devant moi.

— Ce soir, quand veux-tu rentrer à la maison ?

— Hmm... nous ferions mieux de ne pas nous attendre. À moins

que tu n'aies l'intention de rester tard. Moi, je compte terminer ce tableau.

— Je repasserai te voir quand je serai prêt à partir, au cas où tu changes d'avis. Je ne veux pas traîner ici trop longtemps, parce que je veux voir mes copains jouer au basket au moins un petit moment, pour me rappeler pourquoi je suis prêt à passer sur le billard.

Laurie se hérissa quand il évoqua le basket, mais elle se força à retenir sa langue. Elle changea de sujet :

— Chet est-il encore dans votre bureau, ou il est déjà parti ?

— Je ne sais pas. Je suis d'abord passé te voir.

— Eh bien... S'il est encore là, tu devrais essayer de tempérer son enthousiasme envers sa nouvelle copine.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Par une étrange coïncidence, il se trouve que cette femme est la présidente de la compagnie qui a construit et gère les trois cliniques spécialisées touchées par le SARM.

— Sérieux ?! s'exclama Jack. En effet, c'est une sacrée coïncidence. Et pourquoi dois-je tempérer son enthousiasme ?

— C'est elle qui m'a quasiment ordonné, hier, à la clinique d'orthopédie, de débarrasser le plancher. Je ne sais pas ce qu'elle a dans la tête sur le long terme, mais pour le moment je m'interroge sur ses motivations réelles vis-à-vis de Chet.

— Hmm, de toute façon il ne faut pas trop s'inquiéter. Je suis sûr que Chet aura les yeux sur une autre nana dès ce soir. Dans une semaine, il ne se souviendra même pas du nom de la femme des cliniques.

— J'espère pour lui.

Jack s'éloigna. Laurie se rassit devant le microscope. Elle avait fait l'effort de se montrer optimiste, mais en réalité elle se sentait découragée. Elle avait même plaisanté au sujet des quinze heures qui lui restaient avant l'opération ! Mais comment pouvait-elle espérer résoudre en si peu de temps un mystère qui résistait depuis des mois aux meilleurs épidémiologistes ?

Tout à coup, sa main se figea sur la molette de commande du plateau mobile. Quelque chose d'étonnant venait de passer sous ses yeux. Comme elle regardait la lame avec l'objectif le plus puissant, l'image défilait très vite dans le champ du microscope. Elle tourna lentement la molette dans l'autre sens : l'étrange objet reparut.

Laurie était fascinée. Il se trouvait au milieu de ce qui avait été

une bronchiole, et probablement à proximité de ce qui avait été une alvéole – l'un des minuscules sacs terminaux, dans l'arbre bronchique, par lesquels l'oxygène entre dans le sang tandis que le dioxyde de carbone en sort. Elle se demanda en premier lieu si cet objet faisait partie du prélèvement ou s'il s'agissait d'un artefact introduit par inadvertance au labo pendant la préparation de la lame. Il faisait à peu près la taille des globules blancs, les cellules défensives du corps, qu'elle voyait sur l'image depuis une heure, mais il n'avait pas de noyau. Et il n'avait quasiment pas absorbé le colorant standard utilisé en histologie.

Plus étrange encore, il avait la forme d'un disque presque parfaitement rond, aux deux moitiés bien symétriques, et il avait un pourtour cannelé qui lui donnait un peu l'apparence d'une colonne grecque vue en coupe. La symétrie était importante : les artefacts que Laurie observait parfois sur des lames n'étaient en général pas symétriques. Elle contempla l'objet avec attention. Les cannelures du pourtour occupaient environ un cinquième du diamètre. Le centre était opaque et parsemé de très légers nodules ou marbrures. Le moindre déplacement de la lame le faisait disparaître de son champ de vision. C'était dommage qu'il n'ait pas absorbé la teinture, elle aurait alors pu mieux savoir si elle avait sous les yeux quelque chose de réellement exceptionnel ou si elle se montait la tête. Elle s'efforça de modérer son enthousiasme et prit un crayon gras pour marquer son emplacement – afin de le retrouver si jamais le plateau du microscope bougeait accidentellement. Elle traça quatre petites croix sur le verre, en haut, en bas, à droite et à gauche. Elle changea ensuite d'objectif pour réduire la puissance de grossissement. L'objet devint nettement plus petit au milieu de l'image. Et comme il n'était pas teint, il tendait à se fondre dans son environnement.

Laurie remit l'objectif de plus fort grossissement, s'assura que l'objet inconnu était en plein centre du champ, puis alla chercher Jack dans son bureau.

Il se pencha sur le microscope. Presque aussitôt, il s'exclama :

— Mon Dieu ! Comment se fait-il que je retrouve un biscuit de ma grand-mère dans les poumons de David Jeffries ?

— Sois sérieux, protesta Laurie. À ton avis, qu'est-ce que c'est ?

— Je ne rigole pas. Ce truc a vraiment l'air de sortir d'un des petits moules à biscuits de ma grand-mère. On appelait ça des étoiles, mais là les pointes du truc sont trop arrondies...

— C'est un artefact, tu crois ?

— C'est la première chose à laquelle j'aie pensé. Mais il est

vachement symétrique, tout de même ! Je présume que c'est dû à la tension dynamique entre forces hydrophobes et hydrophiles à l'interface des ménisques.

— Quoi ?! Qu'est-ce que tu racontes ?

— Rien, rien, dit Jack sans détacher les yeux du microscope. J'essaie juste de t'emballer avec du baratin pseudo-scientifique.

Laurie pouffa de rire et lui donna une tape sur l'épaule.

— Je croyais que tu savais quelque chose.

— Désolé, dit-il en redressant la tête. Je ne vois pas du tout ce que ça peut être. Je ne sais même pas si c'est un objet réel ou un artefact.

— Moi non plus, marmonna-t-elle.

— En as-tu vu d'autres ?

— Pour le moment, je n'en ai qu'un. Mais maintenant, j'ai bien l'intention de regarder s'il a des copains.

— Et toi, as-tu la moindre idée de ce que ça pourrait être ?

— Ça ressemble à quelque chose, ouais, mais c'est impossible...

— Allez, dis-moi ! À quoi tu penses ?

— Ça ressemble à une diatomée. Tu te souviens de ces trucs, les diatomées ? On apprenait ça en biologie.

— Non, ça ne me dit rien.

— Mais si ! insista-t-elle. Les diatomées sont des espèces d'algues, ou de phytoplanctons, dotées d'une enveloppe siliceuse.

— Arrête ton char ! Comment tu fais pour te souvenir de ces machins-là ?

— Les diatomées sont souvent très belles. Elles ressemblent un peu à des flocons de neige. J'en faisais des dessins, au lycée, en cours de biologie.

— Eh bien... félicitations pour ta découverte. Mais si mon opinion a la moindre importance pour toi, je dirais que je penche davantage pour l'artefact que pour la diatomée pélagique. À moins que la clinique ne lui ait donné un grand verre d'eau de mer de l'Antarctique pendant la phase terminale des soins.

— Très drôle, répliqua Laurie. Que ce soit un artefact ou un truc réel, de toute façon, je veux regarder s'il y en a d'autres.

— Bonne chance ! À propos, je vais bientôt rentrer à la maison. Tu penses changer d'avis et venir avec moi, ou bien... ?

— Merci, mais non merci. Je veux continuer à examiner ces lames

pendant un moment, et puis terminer mon tableau. Ne m'attends pas. Je sais que tu dois te coucher de bonne heure.

— Seigneur, dit Jack en soupirant. Laurie, ma douce... Tu perds ton temps.

— Peut-être, mais de toute façon je ne suis pas sûre de beaucoup dormir cette nuit.

Il se pencha pour lui donner un rapide baiser. Elle se leva et le serra dans ses bras.

— À plus tard, dit-il, et il lui caressa affectueusement le bout du nez avec l'index.

— Ça veut dire quoi, ça ? demanda-t-elle, perplexe.

Jack haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je voulais juste te toucher parce que je suppose... que...

Il baissa les yeux, l'air faussement intimidé.

— Parce que je te trouve épatante, sans doute.

— Fiche le camp, gros balourd ! dit Laurie, et elle le poussa vers la porte.

Elle essayait d'être forte, de se protéger, de maîtriser ses émotions, et la démonstration d'affection un peu maladroite de Jack risquait de tout gâcher. Au fond, elle était très nerveuse. D'un côté, elle voulait le soutenir pour son admission à la clinique, car elle supposait qu'il apprécierait, comme n'importe qui en pareilles circonstances, d'avoir son soutien. D'un autre côté, elle ne voulait pas le perdre et elle était furieuse qu'il la place dans une situation si conflictuelle.

Ses béquilles calées sous les aisselles, il lui adressa un dernier sourire et sortit du bureau. Laurie resta immobile quelques secondes, les yeux fixés sur la pile de ses vingt-cinq cas de SARM. Elle se précipita vers la porte pour crier à Jack qui était déjà au bout du couloir :

— Ce soir, n'oublie pas d'utiliser ton savon antibactérien !

— Sans faute !

Laurie rentra dans le bureau. Une des difficultés principales, quand on vivait avec quelqu'un, c'était de laisser l'autre être soi et prendre des décisions à la fois indépendantes et motivées, si possible, par un intérêt personnel bien inspiré. Pour Laurie, cela revenait à dire qu'une personne véritablement amoureuse devait reconnaître qu'il y avait deux centres de l'univers. Et la question de la poursuite ou de l'abandon de cette intervention chirurgicale illustrait assez bien le

problème.

Chassant de son esprit ces considérations philosophiques de cuisine, elle se rassit dans le fauteuil et regarda tour à tour le microscope et le tableau. Tous deux l'attiraient. Si elle considérait le tableau comme plus prometteur sur le long terme, l'objet qui ressemblait à une diatomée l'intéressait davantage dans l'immédiat...

Pour commencer, elle allait réexaminer la lame dans son intégralité pour voir s'il s'y trouvait d'autres exemples de l'élément inconnu.

Angelo se gara au même endroit que lors de leur précédente mission de surveillance : au carrefour de la Première Avenue et de la 30^e Rue. L'Institut était juste devant eux, du côté droit. Dans l'avenue, la circulation était très dense. C'était l'heure de pointe.

Il coupa le moteur et tira le frein à main.

— Pas de Range Rover ! dit-il, comme si cela justifiait son comportement de la matinée.

— Recommence pas avec ça, répliqua Franco.

Il se mit à l'aise sur le siège. Ils avaient apporté des sous-marins et des cafés de chez Johnny's Sub.

— Voilà Richie et Freddie, dit Angelo en regardant dans le rétroviseur.

La camionnette blanche s'arrêta juste derrière eux. Franco ne répondit pas. Il scrutait les environs pour s'assurer qu'ils n'auraient pas de problème dans les minutes à venir – à cause d'une voiture de patrouille garée à proximité, par exemple, ou de flics en tenue en vadrouille dans le quartier.

Angelo but une gorgée de café, puis déballa son sous-marin. Au moment où il allait mordre dedans, il leva les yeux et tressaillit.

— Voilà son mec ! cria-t-il.

Franco sursauta et renversa du café sur son entrejambe. Angelo tendit la main pour attraper l'aérosol paralysant derrière lui.

— Merde ! hurla Franco, et il se dressa sur ses jambes, le dos cambré, pour décoller les fesses du siège. Merde !

Sans cesser de surveiller l'entrée de l'Institut, Angelo tendit de nouveau le bras derrière la banquette et attrapa un rouleau d'essuie-tout.

Franco arracha plusieurs carrés de papier ouaté pour essuyer le café sur le siège, puis quelques autres pour nettoyer son pantalon. Ensuite, seulement, il regarda devant lui à travers le pare-brise.

— Où est Laurie Montgomery ?

— Je ne sais pas, marmonna Angelo, et il poussa un soupir d'exaspération. Putain ! Cette nana me fait grave chier. Où elle est, nom de Dieu ?!

Ils observèrent Jack, appuyé sur ses béquilles, lever le bras pour attirer l'attention d'un taxi parmi les véhicules qui filaient sur l'avenue.

— C'est sans doute mieux qu'il s'en aille, dit Franco. Sans lui, ce sera plus facile d'attraper la fille.

— Tu as raison, acquiesça Angelo. J'espère juste qu'elle n'est pas sortie de l'Institut de bonne heure.

— Calme-toi ! Ne sois pas si pessimiste.

— Puis-je vous resservir du thé, monsieur ? demanda le serveur.

Adam fit non de la tête. Il était assis à une table du restaurant ovale du Pierre. Quand il était gamin, il adorait venir dans cette salle pour en admirer les étonnantes peintures murales et, surtout, pour déguster les biscuits et les petites crêpes qui y étaient servis dans l'après-midi. Il parcourait les pages Arts du *New York Times*, lorsque son BlackBerry vibra dans sa poche. L'icône d'un nouveau mail était visible sur l'écran. Il pressa une touche pour l'afficher. Le message était bref et précis : n° 63, 106^e Rue, West Side.

Adam signa l'addition, puis remonta dans sa chambre récupérer ses affaires. Ce petit mail était encourageant. Le timing était parfait. Dix minutes plus tard, il était au volant de la Range Rover. Il sentait que la mission toucherait bientôt à sa fin. Il retira le Chopin du lecteur de CD pour remettre Beethoven.

Laurie s'étira en poussant sur le dossier du fauteuil, qui laissa échapper un grincement de protestation. Elle se frotta les yeux quelques secondes. Elle avait scruté les lames à travers les oculaires du microscope pendant si longtemps, et avec tant de concentration, qu'elle avait oublié de cligner des paupières aussi souvent qu'elle aurait dû. Elle avait des picotements désagréables dans les yeux. Le léger massage eut très vite un effet bénéfique et, après quelques

clignements énergiques, elle se sentit tout à fait bien.

Elle n'avait encore aucune idée de la nature réelle de l'objet circulaire à pourtour cannelé qu'elle avait découvert un moment plus tôt, mais, peu après le départ de Jack, elle en avait trouvé deux autres sur la lame. Les trois objets étant parfaitement identiques, il ne pouvait s'agir d'artefacts introduits par mégarde au moment de la préparation de la lame. Ils logeaient très probablement dans les poumons de David Jeffries au moment de son décès.

Cette découverte l'avait survoltée. Elle s'était même autorisée à imaginer qu'elle venait de dénicher un nouvel agent infectieux qui, combiné au staph, produisait un pathogène exceptionnellement puissant et meurtrier. Elle s'était alors précipitée au labo d'histologie et avait intercepté Maureen qui s'apprêtait à rentrer chez elle à la fin de sa longue journée de travail. Elle lui avait expliqué la situation et, à force de supplications, avait réussi à la convaincre de lui sortir les lames de tissus pulmonaires de plusieurs cas de SARM précédents. Après l'avoir remerciée du fond du cœur, elle avait regagné son bureau au pas de course.

À sa grande satisfaction, elle avait trouvé d'autres exemplaires de l'étrange objet qui ressemblait à une diatomée. Et elle avait remarqué que leurs nombres variaient selon les lames. Sur certaines, il n'y en avait même aucun. Ils restaient de toute façon extrêmement rares par rapport à tous les autres éléments qui composaient le paysage de chaque lame et ils n'étaient jamais colorés par la teinture – Laurie ne pouvait reprocher à ses collègues de ne pas les avoir remarqués. À ce moment-là, son tableau inachevé avait démontré son utilité pour la première fois. Il avait confirmé, d'une certaine façon, le caractère pathogène de l'objet inconnu : plus la période était brève entre l'apparition des premiers symptômes de l'infection et le décès du patient, plus il y avait d'exemplaires de l'objet sur la lame. Certes, cette observation était loin de vérifier les postulats de Koch qui permettent de confirmer le rôle d'un micro-organisme dans une maladie. Mais Laurie se sentait encouragée. Très encouragée.

Quand elle n'eut plus de picotements dans les yeux, elle ouvrit son Rolodex. Maintenant, elle devait essayer d'identifier l'objet. Quelques années plus tôt, Jack avait connu une situation similaire en examinant un kyste du foie ; il avait emporté ses lames de microscope au Centre médical de l'université de New York pour les montrer au Dr Peter Malovar, l'un des géants mondiaux de la pathologie. Professeur émérite âgé de quatre-vingt-dix ans, le Dr Malovar avait encore un bureau à l'université, et il avait la réputation de posséder un savoir encyclopédique. Son travail était toute sa vie, surtout depuis qu'il avait perdu sa femme une vingtaine d'années auparavant.

D'une main tremblante, Laurie composa le numéro de Malovar sur le clavier du téléphone. On racontait que le vénérable pathologiste travaillait jusque très tard dans la soirée. Elle espérait que la rumeur était vraie. Elle croisa les doigts et écouta l'appareil sonner une fois, puis deux, trois... Avec soulagement, elle entendit un déclic juste avant la quatrième sonnerie.

Le Dr Malovar s'exprimait avec un léger accent britannique, sur le ton d'un grand-père affable, et sa voix était d'une étonnante clarté pour un nonagénaire. Très intimidée, Laurie lui expliqua la raison de son appel en bafouillant. Dans sa hâte de tout dire, elle s'emmêla les pinceaux à plusieurs reprises, et quand elle se tut, il y eut un long silence au bout du fil. Elle finit par se demander si la communication n'était pas interrompue.

— Eh bien ! C'est une surprise très agréable et tout à fait inattendue, dit le Dr Malovar d'un ton enjoué. Là, tout de suite, je n'ai aucune idée de la nature de cet objet, mais je serais enchanté de le regarder au microscope. Votre histoire est tout à fait étonnante.

— Serait-il possible, par hasard, que je vous l'apporte dès maintenant ? demanda Laurie.

— Certainement ! Avec grand plaisir !

— Il n'est pas trop tard pour vous ? Je ne veux pas vous déranger...

— Ne dites pas de bêtises, docteur Montgomery. Je reste ici tous les soirs jusqu'à vingt-deux heures, ou même plus tard encore. Je suis à votre disposition.

— Alors... Merci. J'arrive tout de suite. Votre bureau est-il difficile à trouver ?

Laurie nota les indications qu'il lui donna, avant de raccrocher. Elle rassembla ses affaires et se précipita vers l'ascenseur. Dans la cabine, un gargouillement sonore s'éleva de son estomac comme pour lui rappeler qu'elle n'avait pas déjeuné. Le Dr Malovar lui avait assuré qu'il n'était pas près de quitter son bureau. Elle appuya sur le bouton du deuxième étage. Les distributeurs de la cafétéria n'offraient pas un choix mirifique, mais elle y trouverait bien de quoi s'assurer un apport calorique minimum.

La cafétéria était très fréquentée par le personnel de l'Institut, surtout aux heures des repas. Aujourd'hui ne faisait pas exception à la règle. Il était dix-neuf heures passé, et une bonne moitié des employés qui étaient de service de quinze à vingt-trois heures s'y trouvaient. Les conversations allaient bon train. Le brouhaha était presque insupportable pour les oreilles de Laurie qui venait de passer plusieurs

heures en solitaire dans le silence de son bureau. Elle examinait les vitrines des distributeurs en se demandant quel produit sélectionner pour se ruiner le moins possible la santé, lorsqu'elle entendit une voix masculine l'apostropher. Elle se retourna pour découvrir les visages souriants de Jeff Cooper et de Pete Molimo, deux chauffeurs des services sanitaires de la ville qui se chargeaient du transport des cadavres jusqu'à l'Institut. Laurie s'entendait bien avec ces deux hommes qu'elle connaissait depuis de longues années. Jack et elle les accompagnaient parfois pour aller chercher un corps, car, contrairement à leurs collègues légistes, ils considéraient comme très utiles les visites en soirée, ou même la nuit, sur les lieux des décès.

Jeff et Pete avaient terminé leur dîner, comme le montraient les assiettes vides et les couverts dispersés devant eux sur la table. Laurie savait qu'ils pouvaient faire durer la pause encore un moment. Sauf en cas d'accident de la circulation à l'heure de pointe, il était relativement rare qu'ils soient appelés en mission pendant les heures des repas. Ils ne se remettraient réellement au travail qu'à vingt et une heures. Les jambes posées sur les chaises qui leur faisaient face, ils avaient pris leurs aises pour entamer leur digestion.

— On ne vous voit pas souvent ces temps-ci, docteur Montgomery, observa Jeff.

— En effet ! renchérit Pete. Où vous cachez-vous ?

Laurie sourit et haussa les épaules.

— Dans mon bureau ou à la fosse, comme toujours.

— Vous restez drôlement tard, ce soir, dit Pete. Pourquoi n'êtes-vous pas à la maison ? La plupart des légistes lèvent le camp dès cinq heures.

— Je travaille sur un dossier particulier. À vrai dire, je ne vais pas encore rentrer chez moi tout de suite. Je dois passer d'abord au Centre médical de l'université de New York.

— Comment comptez-vous y aller ? Je ne sais pas ce que ça donne en ce moment, mais tout à l'heure il pleuvait.

— J'y vais à pied. C'est trop près pour prendre un taxi.

— Et si je vous emmenais ? proposa Pete. Nous deux, on se tourne les pouces depuis plus d'une heure. Et j'en ai ma claque d'écouter Jeff. En base-ball, il est fan de Boston – voyez ce que je veux dire !

— Mais si vous êtes appelé pour une mission ?

— Aucun problème. J'ai la radio.

Laurie ne mit pas deux secondes à prendre sa décision.

— Seriez-vous prêt à y aller tout de suite ? demanda-t-elle.

— Et comment ! répondit Pete, et il se leva pour rassembler la vaisselle sur la table.

Une fois dans la camionnette, Laurie se sentit ridicule d'avoir accepté de se faire conduire sur une si petite distance. L'entrée du Centre médical se trouvait dans le même pâté de maisons que l'Institut. Et quand ils remontèrent la rampe du parking souterrain pour déboucher sur la 30^e Rue, elle découvrit qu'il ne pleuvait même pas ! Un carré de ciel bleu, à l'est, semblait chasser les nuages. Ils tournèrent dans la Première Avenue, puis s'engagèrent presque aussitôt sur l'allée en courbe du Centre médical. Ils n'avaient roulé qu'une petite minute, sans dépasser le trente kilomètres-heure.

— C'est idiot, dit Laurie. Je suis désolée de vous avoir dérangé pour si peu.

— Aucun problème, affirma Pete. Je suis content de m'éloigner un peu de ce rustaud de Jeff. Il est persuadé que les Sox vont battre les Yankees. Il n'arrête pas de me casser les oreilles avec ça.

Elle le remercia, descendit de la camionnette, le salua une dernière fois en agitant le carton de lames de microscope qu'elle avait à la main, puis franchit la porte à tambour du hall d'accueil. À l'intérieur du Centre médical, il y avait beaucoup de monde. Elle se dirigea à grands pas vers le secteur universitaire du complexe et monta au sixième étage par l'ascenseur. Un silence absolu régnait dans les couloirs. La plupart des portes qu'elle longea étaient fermées. Elle ne rencontra personne.

Le vénérable professeur occupait un petit bureau sans fenêtre qui aurait été bien tristounet s'il n'en avait orné trois murs sur quatre de ses innombrables diplômes, récompenses et médailles diverses, tous présentés dans de simples cadres et sous-verres. Une bibliothèque bourrée à craquer de livres de pathologie, certains reliés de cuir, couvrait le dernier mur. Au centre, occupant presque toute la superficie de la pièce, il y avait une table en acajou surchargée de piles de documents et de carnets de notes. Certains, ouverts, laissaient voir des pages noircies d'une écriture en pattes de mouche.

Le Dr Malovar se leva pour l'accueillir. Avec son cumulus de cheveux blancs autour du crâne, il ressemblait de façon étonnante à Einstein. Son dos accusait une sévère cyphose, comme si son anatomie avait été optimisée pour lui permettre de passer de longues heures penché au-dessus d'un microscope.

— Je vois que vous avez apporté les lames, dit-il, fixant d'un œil gourmand le carton que Laurie tenait à la main.

Pendant qu'il l'attendait, il avait préparé un impressionnant microscope installé au bout de la grande table sur une étagère rabattable. Un microscope à double oculaire, surmonté d'un appareil photo numérique pour prendre des clichés des lames.

— Voulez-vous que nous commençons ? proposa-t-il, et il fit signe à Laurie de s'asseoir sur un tabouret devant le microscope.

Elle ouvrit le carton, en sortit une lame avec précaution. Le Dr Malovar l'observait avec un sourire enthousiaste. Par respect, puisqu'elle était son invitée, elle lui tendit la lame. Il la déposa sur la platine en fonction des marques que Laurie y avait tracées au crayon gras. Après avoir sélectionné l'objectif à faible grossissement, il lui demanda d'utiliser la molette de déplacement du plateau pour faire apparaître l'objet qui l'intéressait.

Laurie ne mit pas longtemps à en retrouver un exemplaire. Même si ces sosies de diatomées n'étaient pas colorés, elle avait acquis une certaine maîtrise, depuis l'après-midi, pour les repérer dans le champ du microscope.

— Le voyez-vous ? demanda-t-elle. Il est juste au centre de l'image.

— Je crois que je le vois, dit le Dr Malovar.

Il releva l'objectif, le remplaça par l'objectif de fort grossissement, puis refit la mise au point.

— Ah, oui ! s'exclama-t-il, comme s'il éprouvait soudain un plaisir intense. Oh, comme c'est intéressant ! Sont-ils tous comme celui-ci ?

— Oui. Ils sont tous quasi identiques.

— Quelle symétrie ! Quel pourtour élégant... ! En avez-vous isolé un ?

— Non, répondit Laurie. Donc, je ne sais pas s'il est en forme de disque ou de sphère.

— Je dirais que c'est plutôt un disque. Avez-vous remarqué l'aspect noduleux du centre ?

— Oui, mais je ne saurais pas dire si c'est quelque chose de réel...

— C'est réel ! l'interrompit le grand scientifique. Tout à fait réel ! Et fascinant. Tout comme le degré de nécrose des tissus pulmonaires, d'ailleurs !

Laurie n'en pouvait plus d'attendre qu'il lui révèle la nature de l'étrange objet. Pourquoi s'amusait-il à lui cacher la réponse ?

— Manifestement, enchaîna-t-il, cet objet se trouve dans les bronchioles. Pas à l'intérieur des parois alvéolaires.

— J'ai eu la même impression.

— Je comprends pourquoi vous avez pensé à une diatomée. Ça y ressemble, en effet. Mais moi, je n'y aurais pas pensé !

À bout de patience, elle demanda tout à coup :

— De quoi s'agit-il, alors ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Laurie était sidérée. À l'entendre décrire l'objet en termes si admiratifs, si enthousiastes, elle avait été certaine qu'il savait ce dont il s'agissait dès l'instant où il s'était penché sur les oculaires. Son étonnement se mua en consternation quand elle se rendit compte qu'elle ne pourrait pas livrer de nouvelles informations décisives à Jack à son retour à la maison. Elle se dit aussi en passant que certains de ses collègues avaient peut-être remarqué les objets circulaires, mais les avaient considérés comme insignifiants.

— Pensez-vous que ces... ces choses puissent avoir joué le moindre rôle dans les infections fulminantes au SARM qui m'intéressent ? demanda-t-elle.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répéta le Dr Malovar.

— Savez-vous comment nous pourrions découvrir de quoi il s'agit ?

— Pour cela, j'ai une idée, oui. J'aimerais observer ces objets sous le microscope électronique à balayage. En particulier après en avoir isolé et ouvert un.

— Est-ce une opération qui prend du temps ? Pouvons-nous la réaliser dès ce soir ?

Le Dr Malovar redressa la tête en éclatant de rire.

— Votre fougue est tout à fait délicieuse ! Non, nous ne pouvons pas faire cela ce soir. C'est un travail qui exige la présence d'un spécialiste. Nous avons ce spécialiste, un monsieur très talentueux dont le bureau est tout proche du mien, mais à l'heure qu'il est, bien sûr, il est déjà parti. Je peux essayer de mettre la main sur lui demain matin.

— Et un microbiologiste ? suggéra Laurie. Serait-il utile de montrer ces lames à un microbiologiste ?

— Hmm, pourquoi pas ? Mais je ne suis pas très optimiste de ce côté-là. Moi-même, j'ai quelques petites connaissances dans ce domaine...

Le Dr Malovar désigna le diplôme encadré d'une thèse de microbiologie.

Laurie, déconfitte, ne savait plus quoi dire.

— Mais je pense connaître quelqu'un qui sera capable d'identifier cet objet au premier coup d'œil, reprit le vieux scientifique.

Laurie écarquilla les yeux. Sur le plan émotionnel, elle avait l'impression d'être dans des montagnes russes. Et celles-ci remontaient subitement à toute berzingue.

— Qui ?! s'exclama-t-elle.

— Le Dr Colin Wiley. Il travaille ici même, dans la maison. J'ai le sentiment que la chose que nous avons sous les yeux est un parasite. Le Dr Wiley dirige le département de parasitologie.

— Pourrions-nous lui montrer la lame dès ce soir ? Pensez-vous qu'il soit encore ici ?

— Non. Il n'est pas là. Pour ne rien vous cacher, il est en Nouvelle-Zélande pour un séminaire de parasitologie.

— Seigneur, murmura Laurie.

Dans les montagnes russes, c'était de nouveau la grande dégringolade. Elle s'avachit sur le tabouret, les épaules voûtées.

Le Dr Malovar se pencha sur le côté du microscope et la fixa de ses yeux bleus très clairs.

— N'ayez pas l'air si affligé, ma chère. Nous sommes à l'ère de l'information ! Je vais prendre quelques clichés haute définition et les envoyer par courrier électronique au Dr Wiley, avec un petit mot sur l'affaire qui vous concerne. Je sais qu'il a son ordinateur portable avec lui, puisqu'il y trimbale les présentations PowerPoint de ses conférences. Voulez-vous me donner votre adresse mail ?

Laurie lui tendit une de ses cartes de visite.

— Voilà, c'est parfait, dit-il, posant la carte au coin de la table.

— À votre avis, quand pourrai-je avoir une réponse ?

— Cela dépend du Dr Wiley. Souvenez-vous qu'il est de l'autre côté de la planète.

Après avoir discuté avec le Dr Malovar de la meilleure façon de lui faire parvenir un échantillon de poumon de David Jeffries, et peut-être même le bloc de paraffine utilisé en histologie, Laurie le remercia et quitta son bureau. Dans l'ascenseur qui la ramenait au rez-de-chaussée, elle prit soudain la décision de rentrer à l'appartement. Elle avait très envie de terminer son tableau au bureau, mais elle estimait avoir une chance réelle – peut-être pas énorme, mais significative tout de même – grâce à la découverte des objets inconnus sur les lames, de faire prendre conscience à Jack du danger qu'il courait.

À la sortie du Centre médical, elle trouva un taxi sans difficulté.

Dès qu'il s'était engagé dans la 106^e Rue, Adam avait compris qu'il s'était fait des illusions quand il avait cru sa mission presque achevée. Son optimisme était irréaliste. La 106^e Rue n'était pas une petite rue latérale paisible, comme il l'avait espéré, mais une artère très vivante où allaient et venaient toutes sortes de gens, avec de nombreux enfants, qui profitaient de la température clémente de ce début de printemps. Il avait même éprouvé une certaine inquiétude en passant devant l'immeuble de Laurie Montgomery. Juste en face du numéro 63, il y avait un terrain de basket très fréquenté, entouré d'un impressionnant jeu de lampes à vapeur de mercure qui illuminaient toute la zone comme s'il faisait grand jour. Enfin, un dernier détail avait achevé de le convaincre qu'il n'était pas au bout de ses peines : quand il s'était arrêté au bord du trottoir pour observer la scène, il avait aperçu l'époux ou le petit ami de Laurie Montgomery sur le côté du terrain de basket-ball, au milieu d'une cinquantaine de joueurs et de spectateurs. Si cet homme était là, appuyé sur ses béquilles, il fallait sans doute en conclure que la cible était déjà rentrée à leur domicile.

Adam ne s'était pas laissé décourager. Bien au contraire. Il considérait toujours qu'il valait beaucoup mieux agir dans cette rue que dans celle de l'Institut. Il était juste victime d'un contretemps. Il tuerait Laurie Montgomery le lendemain matin, quand elle apparaîtrait à la porte du petit immeuble et s'éloignerait sur le trottoir pour attraper un taxi – en marchant soit vers l'avenue Central Park West à l'est, soit vers Columbus Avenue à l'ouest. Il aurait bien l'occasion de l'approcher. Le matin, elle était arrivée à l'Institut à sept heures et quart. Elle devait donc avoir quitté son domicile une demi-heure plus tôt, vers sept heures moins le quart. Le lendemain, par conséquent, Adam serait garé devant le numéro 63 de la 106^e Rue dès six heures et quart.

— Bonsoir, monsieur Bramford, dit le portier du Pierre quand il descendit de la Range Rover. Aurez-vous besoin de votre véhicule ce soir ?

— Non, mais je voudrais qu'il soit prêt demain à six heures pile.

— Certainement, monsieur Bramford. Vous le retrouverez ici même à six heures.

Adam prit le sac de tennis dans le coffre et se dépêcha d'entrer dans l'hôtel. S'il n'était pas trop tard, il voulait demander au concierge

de lui dégoter une place pour le concert symphonique ou le spectacle, quel qu'il fût, donné ce soir au Lincoln Center.

Pour attirer l'attention d'Angelo, Franco tendit ostensiblement le bras gauche en avant, tira sur sa manche de veste, puis plia le coude en pivotant le poignet de façon à approcher sa montre jusqu'à son visage. Angelo, imperturbable, regardait la rue enténébrée à travers le pare-brise. S'il n'avait pas eu les yeux ouverts, et s'il n'avait pas cillé de temps en temps, Franco l'aurait cru endormi. La circulation s'était considérablement réduite dans la Première Avenue. Un véhicule passait de temps en temps à côté d'eux à vive allure. Le soleil s'était couché depuis un bon moment, et ce soir-là il n'y avait pas de lune. Sans les réverbères, la rue aurait été obscure.

— Il ne va plus rien se passer, dit Franco. En tout cas pas ce soir. On ne peut pas rester ici toute la nuit.

— La salope ! marmonna Angelo.

— Je sais. C'est très énervant. À croire qu'elle nous nargue. Je suppose qu'elle est rentrée chez elle de bonne heure, avant notre arrivée ici. Ou bien elle est encore au travail ! Dans un cas comme dans l'autre, je pense qu'on devrait rentrer. Derrière, les gars commencent à s'agiter.

— Je veux rester encore un quart d'heure.

— Angelo ! s'exclama Franco, comme s'il exhortait un enfant à se montrer raisonnable. Tu as déjà dit ça il y a une demi-heure. Il est temps d'y aller. On reviendra demain matin. Tu seras vengé bien assez tôt.

— Dix minutes.

— Non ! On y va maintenant. Je voulais déjà partir il y a une demi-heure. Cette surveillance a déjà duré beaucoup trop longtemps. Des gens vont finir par nous remarquer et attirer l'attention sur nous. Démarre, et fais signe à Freddie et Richie !

Angelo poussa un profond soupir.

— D'accord. On se tire, puisque c'est comme ça.

L'air très contrarié, il embraya et s'écarta du trottoir. Il roula à toute petite vitesse pour pouvoir jeter un coup d'œil à l'intérieur de l'Institut en passant près de la rampe du parking.

— C'est mort, dit Franco, et il ajouta sur le ton de la plaisanterie : Pas étonnant, d'ailleurs, puisque ici c'est la morgue !

Ils s'élancèrent sur la Première Avenue. Angelo rompit le silence un moment plus tard :

— Si on n'arrive pas à l'attraper à l'Institut, peut-être qu'il faudra aller voir à l'appartement de son mec.

— C'est la dernière solution à envisager, répliqua Franco.

Une dizaine d'années plus tôt, Angelo et lui avaient visité l'appartement de Jack. Les conséquences avaient été désastreuses.

— Tu sais qu'il a plein de copains dans le quartier, reprit Franco. Ce gang, je veux dire... C'est un vrai danger pour la société ! Et ces types ont des liens avec toutes les bandes des environs. On doit faire ça à l'Institut. En plus, ce n'est pas comme si on attendait déjà depuis une semaine ! Tu comprends, non ?

Angelo hocha la tête, mais il n'était pas content. Il avait l'impression d'être un gamin obligé d'attendre indéfiniment le cadeau qui lui a été promis.

Laurie descendit du taxi et tourna la tête vers le terrain de basket brillamment éclairé. Ce soir il y avait de très nombreux spectateurs. Les matchs semblaient plus acharnés que jamais. Pour preuve, elle entendait des cris de félicitation et des risées encore plus sonores que d'habitude. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour scruter la foule. Vu l'amour que Jack portait à ce jeu, elle n'aurait pas été surprise de le voir planté au bord du terrain.

Mais il était déjà remonté à l'appartement. Quelques minutes plus tard, elle le trouva en train de barboter dans la baignoire.

— Tu rentres tôt, finalement, dit-il. Avec ton fameux tableau à remplir, je ne t'attendais pas avant dix ou onze heures. Tu as déjà terminé ?

— Nan. C'est pas fini.

Laurie retira son manteau et le déposa sur la console du couloir. Elle entra dans la salle de bains, ferma la porte pour conserver la chaleur à l'intérieur, baissa le couvercle des toilettes et s'assit en soutenant le regard de Jack.

— Je fais trempette dans du savon antibactérien, dit-il, les yeux baissés.

Jack avait un pressentiment désagréable. Laurie avait l'air sérieux. Et si elle s'installait avec lui dans l'étuve de la salle de bains, c'était sans doute qu'elle était d'humeur à relancer le débat sur le seul sujet qu'elle avait en tête depuis trois jours.

— Je pensais que tu serais contente de voir à quel point je suis

prudent, ajouta-t-il.

— Je n'ai pas terminé mon tableau parce que j'ai trouvé d'autres exemplaires de l'objet qui ressemble à une diatomée.

— Ah ouais ? répondit-il sans grand enthousiasme.

— Oui !

Elle lui expliqua qu'elle en avait découvert plusieurs sur les lames de David Jeffries, puis de nombreux autres sur les lames de la plupart des cas qu'elle avait pu se procurer.

— Y en avait-il dans tous les cas ? demanda Jack.

Il savait très bien où Laurie voulait en venir, mais il était intéressé malgré lui. Dans l'après-midi, il était convaincu que l'objet en question était un artefact.

— Pas dans tous, je te dis, mais *presque* ! Et il y a un autre truc vraiment intéressant. Grâce à mon tableau, j'ai découvert que plus le délai est bref entre l'apparition des symptômes et la mort, plus le nombre de ces objets bizarres est élevé.

— Ah ? Mais... Tu les as juste comptés par-ci par-là sur chaque lame, non ?

— Tout juste.

— Hmm... Scientifiquement parlant, ce n'est pas très rigoureux.

— Je sais, admit-elle. Cela ne donne qu'une indication générale, une tendance. Mais comme elle se vérifie avec chaque cas, on peut la considérer comme très valable.

Jack se passa une main pleine de savon dans les cheveux.

— C'est fascinant, tout ça, mais je ne sais pas trop quoi en penser. En fait, ni toi ni moi nous ne savons à quoi nous avons à faire...

— Je n'en suis pas restée là, l'interrompt-elle. J'ai appelé le Dr Malovar, dont tu m'avais parlé en termes si flatteurs quand tu avais eu cette histoire avec le kyste du foie.

— Ah ouais ?! Comment va-t-il ? Il est extra, tu ne trouves pas ? J'admire tellement ce bonhomme. J'espère que je serai encore là au même âge que lui. Sans parler de continuer à jouer un rôle dans la société comme il le fait.

— Il va bien, mais... Ne veux-tu pas savoir ce qu'il m'a dit au sujet de l'objet inconnu ?

— Bien sûr ! Quel est son diagnostic ?

— Il ne sait pas ce que c'est.

Jack laissa échapper un petit gloussement étonné.

— Il ne sait pas ? Là, je suis baba.

— Il pense que c'est un parasite.

— Ah, c'est déjà mieux ! Alors tu as demandé au Dr Wiley d'y jeter un œil, c'est ça ?

— Le Dr Wiley, hélas, est en Nouvelle-Zélande pour un séminaire de parasitologie.

— Ah. Donc, je présume qu'il faudra attendre son retour. Wiley est le dieu de sa spécialité, comme Malovar est le dieu de la pathologie.

— Malovar lui a envoyé des photos numériques. Je suis certaine d'avoir une réponse...

— Mais tu ne sais pas quand, conclut Jack à sa place.

— Malheureusement.

Il redressa le buste dans la baignoire.

— Laurie... Où veux-tu en venir, au juste ? Essaies-tu une fois de plus de me convaincre d'annuler mon opération ? S'il s'agit de ça, laisse tomber !

— Bien sûr qu'il s'agit de ça, répliqua-t-elle avec une pointe d'exaspération. Comment pourrais-je penser à autre chose ? J'ai découvert un parasite inconnu associé à une forme d'infection postopératoire ultrarapide et mortelle ! On dirait qu'il y a synergie entre le parasite et le SARM. D'accord, le SARM est présent dans tous les hôpitaux. Mais ce parasite non identifié se trouve, autant que je sache, dans seulement trois cliniques à New York. Et toi, Jack, tu as prévu d'entrer dans l'une de ces cliniques demain matin pour devenir peut-être la prochaine victime de cette épidémie invraisemblable !

— Permits-moi de te rappeler que je me fais opérer par un chirurgien qui n'a pas eu le moindre cas d'infection au SARM, ni à quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs, et qui travaille sans discontinuer, depuis des années, à la clinique d'orthopédie Angels. Enfin, non, ce n'est pas complètement vrai. Il a dû interrompre son travail quand les salles d'opération ont été fermées pour la désinfection. Mais depuis, il a recommencé à opérer, son carnet de rendez-vous est plein, et il n'a pas eu le moindre problème. Ensuite, n'oublie pas que je n'ai pas de maladie parasitaire. C'est peut-être ça, l'origine de la vague d'infections ! Ces malades sont allés nager dans un affluent de l'Amazone et ils ont ramené ce parasite totalement inconnu des scientifiques. Laurie, ma chérie, je te félicite de ton travail. Et je pense que tu dois continuer. S'il s'avère que ce parasite anonyme est un agent infectieux et que tu as découvert une nouvelle maladie, gloire à

toi. Hé, tu pourrais même décrocher le prix Nobel !

Elle se leva brusquement.

— Ne deviens pas condescendant.

— Je ne suis pas condescendant. J'essaie juste de dissiper tes vibrations négatives et de me préparer à mon opération de demain. Tu connais mes sentiments sur le sujet. J'apprécierais que tu me soutiennes un minimum. Et que tu cesses d'essayer de me foutre la trouille !

Laurie ressentit soudain une émotion violente – entre colère et désespoir. Elle sortit de la salle de bains en claquant la porte derrière elle, se précipita au salon et se jeta sur le canapé pour broyer du noir. Jack avait appuyé pile sur le point sensible de son ambivalence affective.

Carlo gara le Denali sur une des rares places disponibles devant le petit centre commercial. Autant de voitures un mercredi soir à neuf heures et demie, cela signifiait que le Venetian faisait de bonnes affaires. Carlo et Brennan descendirent du 4 x 4. Le ciel nocturne était maintenant bien dégagé. Malgré la lumière criarde du néon en forme de gondole fixé au bord du toit, deux étoiles brillaient timidement au-dessus de leurs têtes.

Brennan s'étira en grognant pendant qu'ils marchaient sur le trottoir. Il était resté assis dans la voiture depuis cinq heures de l'après-midi, et il avait le corps tout engourdi.

À l'intérieur du restaurant, ils durent scruter la foule pour repérer Louie. Carlo le vit le premier, près du bar, à une table de quatre personnes.

— Attends-moi, dit-il à Brennan.

Il zigzagua entre les tables en songeant qu'il était assez drôle que ce restaurant marche si bien, dans la mesure où il servait en réalité de couverture aux véritables activités de la famille Vaccarro. Il attribuait ce succès à l'influence de Louie, dont la silhouette de bibendum témoignait de son amour pour la bonne chère et pour le vin.

Louie l'aperçut, s'excusa auprès de ses voisins de table et se hissa sur ses jambes. Ils se rejoignirent sur le côté. Malgré le brouhaha des dîneurs, ils s'entendaient sans avoir à hausser la voix. Les peintures sur velours noir qui couvraient les murs et les dalles d'insonorisation du plafond absorbaient le bruit.

— Quoi de neuf ? demanda Louie. Vous revenez tôt.

— Ils ont plié bagage, expliqua Carlo. Les quatre gars sont retournés au Neapolitan. Ils ont garé les camionnettes et ils sont entrés dans le restau. On a attendu une heure et demie sur le parking en face. Comme personne ne ressortait, on a pensé venir te voir pour te mettre au parfum.

— Je t'écoute.

— Eh ben... En fait, il n'y a pas grand-chose à raconter ! Angelo, Franco et les deux autres n'ont pas bougé de l'Institut médico-légal. Et à part la prise de bec entre Angelo et le mec de la Range Rover, il ne s'est rien passé de la journée. Ils sont juste restés assis dans leurs camionnettes. Et nous dans le Denali.

— As-tu la moindre idée de la raison pour laquelle ils vont là-bas ?

— Nan. Vraiment, je ne vois pas.

— Ça n'a aucun sens, grommela Louie. Ils se donnent tout de même beaucoup de mal. Pourquoi ?!

Carlo haussa les épaules. Brennan et lui avaient passé une partie de l'après-midi à réfléchir à cette question ; ils n'avaient trouvé aucune réponse valable.

— Cependant, reprit Louie, du fait même que cette histoire n'a aucun sens, mon petit doigt me dit qu'il doit s'agir d'un truc important.

Il marqua de nouveau une pause, songeur, avant d'ajouter :

— Vous, les gars, je veux que vous continuiez la surveillance. C'est impératif. Je veux savoir où vont Franco et Angelo, ce qu'ils font, avec qui ils parlent – la totale. Dis à Arthur et à Ted de prendre le premier quart et de commencer de très bonne heure. Dès six heures du matin ! À mon avis, aujourd'hui ils ne les ont pas rattrapés avant le milieu de la matinée parce qu'ils étaient partis trop tard.

— Je leur dirai. Autre chose ?

— L'appareil de repérage GPS, c'est fait ?

— Ouais. Il est installé sur le bateau. Pour le fonctionnement, par contre, il faudra que tu demandes à Brennan.

— Je me fiche de savoir comment ça fonctionne. Je veux juste savoir quand le bateau part, et dans quelle direction. Dis à Brennan de surveiller ça de près.

22

5 AVRIL 2007

03 H 15

P

renant bien soin de ne pas déranger Jack, Laurie se tourna sur le côté pour regarder le radio-réveil. Déjà plus d'une heure qu'elle avait ouvert les yeux. Était-ce la déprime qui l'empêchait de se rendormir ? la frustration ? la peur ? Tout cela à la fois, peut-être ! En tout cas, elle ne pouvait rester au lit une minute de plus. Son cerveau ressassait inlassablement les mêmes questions, avec les mêmes résultats. Elle ne tenait plus en place.

Elle se glissa sous les draps en silence pour quitter le lit. Le radio-réveil projetait un faible halo de lumière sur le parquet. Tâtonnant, elle attrapa les vêtements qu'elle avait préparés avant de se coucher, puis se dirigea à petits pas vers la porte entrouverte de la salle de bains. Elle s'immobilisa sur le seuil et tendit l'oreille pour écouter la respiration de Jack : il dormait paisiblement, tant mieux.

Elle referma tout doucement la porte de la salle de bains derrière elle. Puisqu'elle était réveillée de si bonne heure et qu'elle avait besoin de s'occuper l'esprit pour tromper son inquiétude, elle avait décidé d'aller travailler. Elle voulait au moins terminer son tableau. Tant pis s'il n'avait aucune influence sur la décision de Jack. Comme l'avait prouvé leur discussion de la soirée, il ne renoncerait pas à son opération. D'ailleurs, il était trop tard pour annuler. Dans quatre heures et quinze minutes, il serait au bloc entre les mains de l'anesthésiste.

Laurie se doucha en vitesse. Elle se maquilla ensuite très légèrement, comme elle en avait l'habitude. Immobile devant le

miroir, elle songea une fois encore à leur dispute de la veille. La soirée avait mal commencé, ici même, dans la salle de bains, et ils étaient tous deux exaspérés. Cependant, ils avaient bientôt changé d'humeur et fini par tomber d'accord pour se dire... qu'ils n'étaient pas du tout d'accord ! Laurie avait précisé qu'elle ne voulait rien savoir de l'opération proprement dite et qu'elle ne l'accompagnerait pas à la clinique le matin, mais elle avait promis de lui rendre visite dans l'après-midi, car elle voulait le soutenir à fond dès le début de sa convalescence. Le Dr Anderson avait prévenu Jack qu'il ne pourrait pas bouger juste après l'opération, parce qu'il se réveillerait harnaché à un appareil chargé de fléchir et de détendre inlassablement son genou. Il devait rester cloué au lit dans cette position pendant au moins vingt-quatre heures.

Laurie s'habilla, se prépara un petit déjeuner très rapide dans la cuisine, puis prit le carnet de notes pour laisser un mot à Jack. Elle écrivit qu'elle était partie travailler tôt pour finir le tableau et qu'elle souhaitait que le Dr Anderson l'appelle à l'Institut quand l'opération serait terminée. Elle ajouta, avant de signer, qu'elle le verrait à la clinique vers midi et qu'elle l'aimait.

Où mettre ce mot pour être sûre que Jack le verrait ? Laurie prit un rouleau de scotch dans un tiroir de la cuisine et retourna à la salle de bains par la porte du couloir. Ils avaient conçu la pièce avec ces deux portes, une sur la chambre et une sur le couloir, en prévision des matins où l'un d'eux se réveillerait avant l'autre. Elle scotcha le papier au milieu du miroir. Jack ne pourrait pas prétendre ne pas l'avoir vu.

Ayant attrapé son manteau, ses clés, le carton de lames et son sac à main, Laurie sortit de l'appartement. Elle se tournait pour refermer la porte, lorsqu'elle se souvint que son téléphone portable était en charge sur la table de chevet. Dans la chambre. Elle hésita. Devait-elle prendre le risque de réveiller Jack ? Il valait mieux qu'il dorme le plus longtemps possible. D'ailleurs, elle n'avait pas besoin de son portable, puisqu'elle allait passer la première moitié de la journée dans son bureau à l'Institut, et la seconde dans la chambre de Jack à la clinique. Le portable était un appareil très pratique, mais aujourd'hui elle pouvait s'en passer.

Dans la rue, il faisait encore noir. Une lueur crépusculaire perçait timidement le ciel à l'est. Aucun piéton sur les trottoirs. Laurie hésita à la porte de l'immeuble. Il aurait été plus sage qu'elle appelle un taxi par téléphone. Mais maintenant qu'elle était dehors, elle n'avait pas envie de perdre du temps à remonter les étages. Elle courut jusqu'à Columbus Avenue. D'après son expérience, il était plus facile d'attraper un taxi sur cette artère que sur Central Park West à l'autre bout de la 106^e Rue. Elle n'avait pas tort, puisqu'une voiture s'arrêta

au bord de la chaussée dès qu'elle leva la main.

Tandis que le taxi filait à travers Manhattan presque désert, Laurie songea avec dépit que le 5 avril 2007 serait sans doute un des jours les plus désagréables de son existence. Rarement elle s'était sentie aussi anxieuse. Elle avait commencé à avoir la nausée juste après son frugal petit déjeuner ; à présent, les secousses de la voiture lui donnaient de vilaines aigreurs d'estomac. Elle craignit même, pendant quelques minutes, de se mettre à vomir, et elle poussa un gros soupir de soulagement quand le taxi arriva enfin devant l'Institut. Pour éviter d'avoir à marcher seule dans la rue, elle dirigea le chauffeur vers la rampe d'accès au petit parking souterrain.

En descendant de la voiture, elle éprouva un léger vertige. Elle attendit une petite minute que cela passe, puis monta les marches du quai de déchargement et s'engagea dans le couloir de l'ascenseur en faisant un signe de la main au gardien de nuit, M. Novak. Surpris, il se leva d'un bond, passa la tête par la lucarne de sa guérite et l'apostropha à l'instant où elle appuyait sur le bouton de l'ascenseur.

— Bonjour, docteur Montgomery ! Qu'est-ce qui vous amène de si bonne heure ?

— Un petit rab de travail, répondit-elle, et elle agita de nouveau la main avant d'entrer dans la cabine.

Comme la veille au soir, elle fit halte au deuxième étage. Elle prit un gobelet de café au distributeur. Le café avait curieusement tendance à lui calmer l'estomac. En tout cas, il avait eu cet effet positif dans le passé.

Laurie alluma les lumières de son bureau, posa ses affaires, suspendit son manteau à la patère et regarda sa table très encombrée. Le microscope était encore là. Les piles de dossiers de l'Institut et de dossiers médicaux de ses vingt-cinq cas étaient décourageantes à voir. Sur l'une d'elles, il y avait la grande feuille du tableau inachevé.

Elle poussa le microscope de côté, avec le carton de lames, puis s'assit dans son fauteuil et plaça le tableau devant elle. Avant de commencer à travailler, elle retira le couvercle du gobelet pour boire prudemment une petite gorgée de café. Une grimace lui tordit la bouche. Non parce que le breuvage était trop chaud, comme elle l'avait craint, mais parce qu'il avait un goût abominable. C'était tout sauf du café. Elle posa le gobelet de côté en lui remettant son couvercle. Elle n'aurait qu'à descendre à la salle commune à l'heure où Vinnie, presque chaque jour, préparait du café pour tout le monde dans la vraie cafetière.

Laurie attrapa un dossier et se mit au travail. Une petite heure plus

tard, le téléphone sonna. Elle était si concentrée sur sa tâche, et le silence était tel dans l'Institut désert, que le bruit agressif de l'appareil la fit sursauter. Elle décrocha précipitamment, avant même d'avoir pu se demander qui l'appelait de si bon matin.

— À quelle heure es-tu partie ? demanda Jack.

— Je ne sais pas exactement. Il était trois heures et quart quand je me suis levée.

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ? Tu m'as manqué, quand j'ai ouvert les yeux.

— Je voulais que tu dormes le plus possible.

— Tu dois être épuisée, non ?

— Je suis épuisée depuis plusieurs jours. Heureusement, je n'ai eu aucune difficulté à m'endormir.

— Je suis content que nous ayons parlé, hier soir. Même si je n'étais pas très heureux au début de la conversation.

— Moi aussi, je suis contente.

— Bon, il faut que j'aille à la douche. Avec le savon antibactérien. Je suis censé être à la clinique à six heures et quart, et il est déjà cinq heures vingt.

— J'ai oublié de te demander : combien de temps prend cette greffe de ligament ?

— Un peu plus d'une heure, d'après ce que m'a dit le Dr Anderson.

— C'est rapide. Je suis impressionnée.

— Il effectue cette opération tellement souvent qu'il fait ça les doigts dans le nez.

— Je te verrai vers midi.

— Je t'aime.

— Moi aussi je t'aime, répondit Laurie.

Un déclic terrible, irrévocable, retentit dans l'écouteur. Elle reposa le combiné sur sa base. *Que va-t-il se passer aujourd'hui ?* se demanda-t-elle avec émotion. Elle aurait préféré avoir raccroché la première ; le déclic lui résonnait désagréablement dans la tête.

Refoulant les pensées morbides qui risquaient de l'assaillir après ce coup de téléphone, elle se remit à son tableau. Elle ouvrit le dossier Institut et le dossier médical d'un nouveau cas. Pour s'occuper totalement l'esprit, elle se força à se concentrer sur ce labeur monotone de saisie de données comme si sa vie en dépendait. Vers

sept heures, il ne lui restait plus que deux cas à traiter lorsque Riva entra dans le bureau.

— Mon Dieu ! Pourquoi es-tu déjà ici ?

— Je n'arrivais pas à dormir. Je me suis dit que je n'avais qu'à venir travailler.

Riva s'approcha pour regarder le tableau presque entièrement rempli par-dessus son épaule.

— Très impressionnant. As-tu fait des découvertes extraordinaires ?

— Pas vraiment. C'est dommage...

Laurie songea un instant à lui parler du parasite et possible agent infectieux qu'elle avait découvert au microscope, mais elle retint sa langue. Riva voudrait sans doute y jeter un œil. Elle était déterminée à continuer sur sa lancée pour finir le tableau.

— Aujourd'hui, tu veux une journée dossiers, n'est-ce pas ? demanda Riva.

— Volontiers. Je veux boucler ce travail, et puis aller voir Jack vers midi. Il se fait opérer ce matin.

— Ah ! J'avais oublié. Je ne peux pas inclure Jack dans le planning. J'ai intérêt à descendre tout de suite voir ce qui nous est arrivé pendant la nuit.

À sept heures vingt, Laurie inscrivait enfin la toute dernière donnée de son tableau. Elle le leva à bout de bras devant elle. Il était rempli à cent pour cent, et riche de toutes les rubriques qu'elle avait définies pour comparer les vingt-cinq cas entre eux.

Elle parcourut le document, cherchant des points communs remarquables, ou relativement évidents, susceptibles d'expliquer le pourquoi et le comment des infections de tous ces patients. Nulle révélation grandiose ne lui sauta aux yeux, évidemment, mais elle fronça les sourcils quand elle se pencha pour la deuxième fois sur la colonne des dates des opérations. Elle avait toujours eu le goût des mathématiques et une certaine aisance intuitive avec les chiffres. Il lui semblait percevoir un schéma récurrent dans ces dates. C'était sans doute une simple coïncidence. Laurie prit un calendrier et traduisit toutes les dates de la colonne en jours de la semaine. À sa grande surprise, elle découvrit qu'il y avait bel et bien une sorte de schéma récurrent : tous les cas de la clinique d'ophtalmologie et de chirurgie plastique étaient survenus un mardi ; tous ceux de la clinique de chirurgie cardiaque, un mercredi ou un vendredi ; ceux de la clinique d'orthopédie étaient systématiquement le lundi ou le jeudi. D'un point

de vue statistique, elle savait que vingt-cinq cas ne suffisaient pas pour accorder la moindre valeur à cette découverte. N'empêche, c'était étrange.

Elle recommença à scruter le tableau, plus attentivement encore, en s'arrêtant sur chaque entrée de chaque rubrique : âge, durée de l'opération, type d'anesthésie, etc. Mais elle ne décela rien de significatif. Arrivée à la dernière colonne, elle leva les yeux vers la pendule murale. Il était sept heures trente. L'opération commençait à la clinique d'orthopédie. Elle grimaça en imaginant le bistouri dans la chair de Jack. Avec un soupir, elle examina à nouveau le tableau. Elle regrettait de l'avoir déjà terminé. Le remplissage des cases l'avait bien aidée à oublier tous les sujets d'inquiétude qu'elle avait dans la tête.

Tout à coup, elle se souvint d'une autre chose qu'elle pouvait faire pour ne pas se torturer avec l'opération de Jack. Le Dr Colin Wylie avait peut-être reçu les photomicrographies en Nouvelle-Zélande, il avait peut-être eu le loisir de les examiner, il connaissait peut-être la nature de l'étrange objet rond et cannelé, et il lui avait peut-être déjà répondu. Cela faisait beaucoup de peut-être, mais Laurie refusait de se laisser décourager. Elle se tourna vers l'ordinateur pour ouvrir sa boîte aux lettres électronique. Le mail envoyé par le Dr Malovar au Dr Wiley était parti la veille dans la soirée. Elle n'y avait pas songé plus tôt parce qu'elle n'avait pas pensé que la Nouvelle-Zélande était de l'autre côté de la planète. C'est-à-dire qu'à Auckland la journée venait alors de commencer.

Dès qu'elle cliqua sur l'icône de la boîte de réception, elle vit qu'elle avait un message de : cwylie@nyu.edu. La gorge nouée, elle le sélectionna pour le lire.

Chère Dr Montgomery, bien le bonjour des antipodes !

J'ai reçu les photomicrographies de Peter, et je l'ai déjà grondé pour n'avoir pas reconnu ce kyste d'acanthamibe polyphaga. D'un autre côté, je dois l'excuser, car elle se trouve dans un endroit vraiment étrange ! Jamais je n'avais vu d'acanthamibe dans les poumons d'un homme. Si vous voulez l'examiner plus attentivement, utilisez un colorant à l'eau iodée. Quant aux espèces de nodules qu'on distingue à l'intérieur, je ne peux que supposer qu'il s'agit du SARM, que l'on voit en liberté partout ailleurs dans le champ du microscope. Une équipe de chercheurs de Bath, en Angleterre, a récemment montré que le SARM peut envahir l'acanthamibe et s'y multiplier, un peu comme le fait la légionelle. Sachant que l'acanthamibe dévore normalement les bactéries, il est intéressant de se demander

comment le SARM et la légionelle ont pu développer cette étrange résistance aux amibes, et dans quelle mesure le processus moléculaire est similaire à celui de la résistance aux antibiotiques. Je rentre lundi à New York. N'hésitez pas à me contacter si je puis vous être utile pour quoi que ce soit.

AMITIÉS,
COLIN WYLIE

Stupéfaite, Laurie avait lu le mail d'une traite, les yeux écarquillés. Elle dut ensuite fermer les yeux quelques secondes, puis cligner plusieurs fois les paupières. Elle ne connaissait presque rien aux amibes en général, et rien du tout à l'acanthamibe en particulier. Elle tendit le bras vers l'étagère murale, attrapa le *Harrison – Principes de médecine interne* –, et y trouva rapidement l'entrée *Acanthamibe*. Il n'y avait que quelques lignes, au milieu d'un article plus général sur les infections provoquées par les amibes libres. L'auteur indiquait que l'acanthamibe était responsable d'encéphalites, mais ne parlait pas de pneumonie. Il précisait cependant que le CDC disposait d'un anticorps marqué à la fluorescéine pour diagnostic définitif ; Laurie songea que cet anticorps serait peut-être utile ultérieurement pour confirmer les impressions du Dr Wylie.

Elle remit l'ouvrage à sa place et scruta les autres livres de l'étagère. Aucun d'eux n'était susceptible de mieux la renseigner. Elle se tourna vers l'ordinateur, ouvrit la page d'accueil de Google et lança une recherche sur le terme « acanthamibe ». Une fraction de seconde plus tard, elle avait un large éventail de réponses sous les yeux. Elle cliqua sur le lien d'un site qui semblait offrir des informations générales sur l'acanthamibe.

Elle avait tout à coup le sentiment de jouer contre la montre. Elle lut en diagonale la première partie de l'article : le protozoaire était l'un des plus courants dans les sols et l'eau douce ; c'était un bactériophage libre, mais il pouvait dans certains cas rares provoquer des infections chez l'homme. Quelques lignes expliquaient cette caractéristique plus en détail.

C'est alors que le regard de Laurie tomba sur l'intertitre du paragraphe suivant : *Acanthamibe et SARM*. L'adrénaline la fit frissonner de la tête aux pieds pendant qu'elle lisait ce passage qui développait le bref exposé du Dr Wylie : des chercheurs avaient récemment démontré que le SARM était capable d'infecter l'acanthamibe. De plus, le SARM avait souvent une virulence accrue après sa rencontre avec l'amibe ! Et puis Laurie eut l'impression de

recevoir une décharge électrique : l'article expliquait que les kystes d'acanthamibe infectés par le SARM pouvaient servir à celui-ci de mode de dissémination aéroportée.

Elle se renversa en arrière dans son fauteuil, les yeux rivés sur l'écran. Elle n'en revenait pas. Elle avait cru que le SARM ne pouvait pas être aérosolisé, et tout à coup elle découvrait que c'était bel et bien possible ! Cela signifiait que tous les scénarios qu'elle avait envisagés quant à la méthode de propagation de la bactérie étaient de nouveau envisageables. En particulier ceux qui impliquaient les systèmes HVAC des cliniques Angels.

Laurie essaya de se calmer. Elle devait réfléchir de façon constructive. C'était difficile, car son cœur battait à cent à l'heure et les idées voltigeaient en tous sens à travers sa tête. Elle inspira profondément, plusieurs fois de suite, et se souvint tout à coup d'une autre raison pour laquelle elle avait écarté l'hypothèse de la propagation par voie aérienne : les patients ne respiraient jamais l'air ambiant, l'air de la salle d'opération, après avoir été intubés. Ils recevaient un mélange gazeux qui venait d'une bouteille ou du circuit de la clinique.

Elle s'interrogea un moment sur cette pierre d'achoppement. La réponse semblait évidente, irrévocable... Mais l'était-elle vraiment ? De plus en plus angoissée, elle décrocha le téléphone et ouvrit son Rolodex. Il était huit heures moins le quart. Sans doute le pire moment pour joindre les anesthésistes des cliniques Angels. Ils devaient tous être en train de s'occuper des patients programmés à sept heures et demie. Elle composa le numéro du Manhattan General. Elle avait travaillé là-bas, sur une affaire passée, avec le Dr Ronald Havermeyer. Il était chef des anesthésistes, et extraordinairement serviable, il ne demanderait sans doute pas mieux que de lui répondre, et comme il avait un rôle de supervision, il n'était peut-être pas retenu en ce moment par les patients. Lui seul pouvait la rassurer en lui affirmant que les malades ne respiraient jamais, *jamais*, l'air de la salle d'opération.

Elle pianota nerveusement sur la table en attendant que la communication s'établisse.

— Dr Havermeyer, j'écoute ?

Laurie se présenta rapidement, puis, sans perdre de temps en explications inutiles, lui posa sa question.

— C'est exact, répondit l'anesthésiste. Le patient ne respire jamais l'air de la salle d'opération après l'intubation. Même ensuite, quand il passe en salle de réveil, il reste souvent ventilé en circuit fermé.

— Merci !

— De rien, dit-il d'un ton aimable. Je suis content d'avoir pu vous être utile.

Elle allait raccrocher, lorsqu'il lui demanda pourquoi elle l'interrogeait à ce sujet.

Elle s'excusa d'avoir l'air si pressée, puis expliqua qu'elle cherchait à savoir si une bactérie présente dans le système HVAC d'un hôpital pouvait être responsable d'une pneumonie nosocomiale postopératoire.

— Qu'avez-vous en tête, au juste ? répliqua le Dr Havermeyer. Une longue période de respiration de l'air ambiant, ou juste trois ou quatre inspirations sur quelques secondes ?

Laurie eut soudain la gorge sèche. Son intuition lui murmurait qu'elle allait entendre quelque chose qu'elle ne voulait pas entendre.

— Dans le deuxième cas, reprit-il, il y a généralement un bref intervalle, à la fin de l'intervention, durant lequel c'est envisageable. Quand le chirurgien indique qu'il est temps de réveiller le patient, ou au moins d'arrêter l'anesthésie, l'anesthésiste purge le système avec de l'oxygène pur. Cela permet d'avoir un délai de rotation plus court pour la salle d'opération. Pendant cette purge, le patient est susceptible de respirer l'air ambiant sur deux, trois ou même quatre inspirations. C'est bref, mais... Oui, c'est possible !

Laurie le remercia et raccrocha.

La révélation de l'anesthésiste cristallisait toutes ses peurs. Le SARM pouvait être diffusé par voie aérienne s'il voyageait dans un kyste d'acanthamibe. Les patients sous anesthésie générale respiraient effectivement l'air ambiant de la salle d'opération, même si cela ne durait que quelques secondes. Laurie attrapa le papier sur lequel elle avait noté les jours de la semaine de ses vingt-cinq cas. Elle avait en mémoire que ceux de la clinique d'orthopédie avaient eu lieu les lundi et jeudi. C'était bien cela. Il était malheureusement vrai, par ailleurs, qu'aujourd'hui était un jeudi, et qu'aujourd'hui Jack se faisait opérer.

Terrifiée, les mains tremblantes, elle saisit un des dossiers médicaux et chercha l'heure du début de l'anesthésie. C'était une donnée qu'elle n'avait pas incluse dans son tableau. L'anesthésie de ce patient-là, découvrit-elle avec horreur, avait commencé à sept heures trente-cinq. Elle jeta le dossier par terre, en prit un autre et le parcourut : anesthésie à sept heures trente et une. Elle en consulta un troisième : sept heures trente-quatre.

— Merde ! cria-t-elle.

Elle en regarda encore un autre : début de l'anesthésie, sept heures et demie.

Quatre cas sur vingt-cinq qui pouvaient lui faire craindre le pire pour Jack. Laurie se précipita dans le couloir et appuya plusieurs fois sur le bouton de l'ascenseur pour le faire venir en urgence. Elle regarda sa montre. Il était huit heures pile. L'opération de Jack devait durer un petit peu plus d'une heure. Si elle trouvait une voiture immédiatement, elle arriverait peut-être à temps. Par chance, il était facile d'attraper un taxi le matin sur la Première Avenue, parce qu'il y avait plusieurs hôpitaux et institutions importantes dans le quartier.

Elle venait de décider de monter le plus vite possible à la salle du système HVAC de la clinique d'orthopédie Angels, au-dessus des blocs opératoires, et d'empêcher quiconque d'y accéder.

Angelo était encore plus déprimé que la veille au soir. Ils étaient arrivés à six heures et quart devant l'Institut, ils attendaient depuis bientôt deux heures, et toujours pas de Laurie Montgomery ! Il avait garé la camionnette de façon à pouvoir scruter la 30^e Rue sur toute sa longueur. Chaque fois qu'un taxi apparaissait, son cœur s'emballait, il croyait voir la fille et son mec sortir de la voiture. Comme la veille. Et il était systématiquement déçu.

— Je crois qu'elle ne viendra pas travailler aujourd'hui, grommela-t-il.

— Ouais, c'est l'impression que ça donne, acquiesça Franco, et il tourna une page du journal qu'il avait entre les mains.

— Toi, tu n'en as rien à foutre ! Hein ?!

Franco jeta un regard noir à Angelo, qui s'était déjà remis à scruter la 30^e Rue. Il avait bien envie de lui envoyer une torgnole, mais il se retint. Ça n'en valait pas la peine. Il allait se replonger dans le journal, lorsqu'il vit une femme franchir la porte de l'Institut. Elle s'élança sur le trottoir comme si elle était poursuivie.

— La voilà ! cria-t-il.

Angelo sursauta. Il ouvrit la bouche pour demander où, puis il l'aperçut à son tour. Laurie se tenait sur l'avenue, la main sur la portière d'un taxi dont la passagère s'apprêtait à descendre.

— Putain de merde !

Angelo se tourna pour attraper l'aérosol paralysant derrière le siège. Franco retint son bras.

— On n’a pas le temps. Il faut la suivre. Démarre, nom de Dieu !

Ils virent Laurie agiter frénétiquement la main pour signifier à la cliente du taxi, qui était obèse, de se dépêcher. Elle lui agrippa même le bras pour l’aider à s’extirper du véhicule. Dès que la femme fut sur le trottoir, Laurie prit sa place et claqua la portière. La voiture démarra avec un violent crissement de pneus et s’engagea à toute vitesse dans la circulation.

— Putain de merde ! s’exclama de nouveau Angelo. Ce type est un fana de courses de stock-cars.

— Ne le perds pas, ordonna Franco, qui s’agrippait d’une main au tableau de bord, de l’autre à la portière, pour ne pas être ballotté dans tous les sens.

Angelo n’avait pas besoin de s’entendre dire de ne pas lâcher Laurie. Il avait déjà le pied au plancher. La vieille camionnette réagissait admirablement : après un bref cri de protestation des roues sur le bitume, elle s’élança à vive allure dans la Première Avenue.

Il jeta un coup d’œil dans le rétroviseur pour s’assurer que Richie suivait le mouvement. Aucun problème. La camionnette blanche était juste derrière.

— Tu penses qu’elle a passé la nuit à la morgue ?

Franco ne répondit pas. Angelo zigzaguait sur la chaussée afin de ne pas se faire semer par le taxi. Franco s’accrochait à son siège et se concentrait pour voir si des voitures de police se lançaient après eux. Par chance, ce ne fut pas le cas. Bientôt, le taxi de Laurie dut s’arrêter à un feu rouge. Angelo ralentit et Franco eut enfin la possibilité d’attacher sa ceinture de sécurité.

Quand elle avait sauté dans le taxi, Laurie avait crié le nom et l’adresse de la clinique au chauffeur. Pour l’encourager à se dépêcher, elle avait précisé qu’elle était médecin et qu’il s’agissait d’une question de vie ou de mort. L’homme, jeune et énergique, avait pris sa requête très à cœur. Laurie ne pouvait que se féliciter de la vitesse à laquelle ils remontaient la Première Avenue. S’ils n’avaient pas réellement grillé de feux rouges, ils en avaient déjà passé plusieurs à l’orange – et souvent au prix d’un brusque coup d’accélérateur.

Hélas, ils tombèrent sur des embouteillages juste après avoir tourné à gauche pour rouler en direction de la Cinquième Avenue. Laurie, très nerveuse, se mit à taper du pied sur le plancher de la voiture lorsqu’ils furent obligés d’attendre que les passagers d’un taxi qui les précédait débarquent au coin de Park Avenue. Non seulement cet arrêt exacerbait son angoisse à l’idée d’arriver trop tard, mais il lui donnait aussi l’occasion de réfléchir – et de confirmer ses pires

craintes. S'il était exact que tous les patients tués par le SARM avaient été opérés à sept heures et demie le matin, il était normal que le Dr Wendell Anderson n'ait jamais eu de malade infecté, puisque, par convenance personnelle, il ne commençait jamais ses opérations avant une heure beaucoup plus avancée. Sauf aujourd'hui, où il avait accepté de démarrer à sept heures et demie pour faire une fleur à Jack !

Laurie réprima un cri de désespoir et de colère. Si elle n'avait pas été si anxieuse, elle se serait volontiers mise en rogne contre Jack et son obstination à se faire opérer.

Enfin, le taxi tourna au coin de la Cinquième Avenue et arriva à destination. Laurie sortit bien plus d'argent qu'il n'en fallait pour la course, le glissa dans l'ouverture de la cloison en plexiglas et ouvrit la portière avant que la voiture ne soit complètement arrêtée. Elle s'élança au pas de course vers l'entrée de la clinique, mais ralentit tout à coup quand elle aperçut le portier en livrée. Elle ne voulait pas le rendre méfiant et avoir à se justifier auprès de lui. Apparemment peu déconcerté par son attitude, il la salua en mettant la main à la visière de sa casquette et donna une poussée sur la porte à tambour pour lui faciliter le passage.

Dans le hall, Laurie se força à marcher normalement. Elle se souvenait de l'accueil qu'elle avait reçu là le mardi après-midi. Elle ne voulait attirer l'attention de personne. Surtout pas celle de l'agent de sécurité en uniforme qui se tenait au fond de la grande salle. Elle appuya sur le bouton d'appel des ascenseurs. D'après l'indicateur lumineux, une cabine arrivait déjà au rez-de-chaussée.

Du coin de l'œil, elle vit soudain l'agent de sécurité marcher dans sa direction. Mortifiée, elle détourna la tête. Elle le sentit s'immobiliser juste derrière elle, un pas à gauche.

Les portes de l'ascenseur s'écartèrent. Laurie y entra et appuya sur le bouton du quatrième étage. D'abord, elle resta tournée vers la cloison, craignant que l'homme ne l'aborde – mais il ne dit rien. Quand elle se retourna, il embarquait à son tour dans la cabine. Leurs regards se croisèrent. Ils étaient seuls. Les portes se refermèrent.

Elle leva les yeux vers le chiffre de l'étage et retint son souffle, persuadée que l'agent de sécurité allait l'interroger d'une seconde à l'autre. L'ascenseur s'éleva – et s'arrêta aussitôt.

À la grande surprise de Laurie, l'agent sortit au premier étage. Sans doute avait-il appuyé sur le bouton correspondant quand elle regardait ailleurs. Elle poussa un énorme soupir de soulagement.

Enfin, la cabine parvint au quatrième. Laurie s'élança dans le

couloir blanc immaculé. À la porte des services techniques, elle s'immobilisa une poignée de secondes. Elle voulait se tromper. Elle espérait que ses soupçons et ses craintes n'étaient que le fruit de son imagination. Elle regarda sa montre : bientôt huit heures quarante. Si jamais elle avait raison, eh bien... c'était le bon moment.

Elle tourna la clenche et, non sans un certain effort, poussa le battant. Dans la grande salle très haute de plafond, le bourdonnement profond et rauque des machines était aussi oppressant que lors de sa première visite.

La lourde porte, en se refermant, laissa échapper un déclic sonore qui attira l'attention d'un homme accroupi devant les conduites d'évacuation d'une centrale de traitement d'air. Il était vêtu d'une blouse blanche et coiffé d'un calot. Il se redressa brusquement et fit volte-face. Son visage était dissimulé par un masque de protection de chirurgien. Dans la main droite, il avait une clé à molette – pas exactement un instrument médical. Dans la gauche, il tenait une fiole Erlenmeyer à bouchon en caoutchouc.

Les pires craintes de Laurie étaient confirmées.

— Non ! hurla-t-elle de toutes ses forces.

Elle se précipita vers l'homme. Il commença par reculer d'un pas, comme s'il allait prendre la fuite, puis sembla changer d'avis et se campa sur ses jambes. Laurie se jeta sur lui les bras tendus. Elle lui arracha son masque. C'était Walter Osgood.

Sous la violence de l'impact, il partit en arrière en titubant. Comme il essayait désespérément d'agripper quelque chose autour de lui pour ne pas tomber, il lâcha la clé à molette et la fiole. L'outil heurta le sol avec un bruit métallique sourd. La fiole explosa en mille morceaux et la poudre blanche maléfique qu'elle contenait se répandit à ses pieds.

Laurie poussa un cri de hyène et le cogna à la poitrine. Walter commença par lever les bras devant sa tête, et il la laissa quelques instants le cribler de coups. Quand elle réussit à l'atteindre au visage, il réagit. Il poussa un cri de rage, serra le poing et, traçant un arc de cercle à travers les airs, la frappa sur le côté de la tête juste au-dessus de l'oreille. Sonnée, elle tomba à genou. Elle se ressaisit aussitôt, essaya de se relever, mais une violente douleur lui envahit tout à coup le côté du crâne : Walter l'avait agrippée par les cheveux et la tirait sur le sol. Il était beaucoup plus grand, plus lourd et plus costaud qu'elle – et maintenant il avait l'avantage. Elle se débattit, réussit à lever le bras pour lui griffer douloureusement le poignet. Aussitôt, il la frappa de nouveau, presque aussi fort que la première fois.

Laurie tenta vainement de se libérer de son étreinte, tandis qu'il continuait de la traîner sur le sol par les cheveux. Il ouvrit une porte de la main gauche et la tira sur le seuil. Elle le frappa maladroitement aux jambes. Au même moment, il lâcha ses cheveux et lui décocha de nouveau un violent coup de poing sur la tempe. Elle s'effondra sur le dos. Il recula précipitamment vers la porte. Malgré le vertige qui la saisissait, elle se redressa et se jeta sur la clenche – qu'elle entendit se bloquer avec un déclic irrévocable. Trop tard. Elle était prisonnière.

Walter se palpa le côté du visage et regarda ses doigts : il y avait un peu de sang. Très vite, il ramassa son masque et le remit tant bien que mal sur son visage. Un des élastiques avait été déchiré quand Laurie Montgomery le lui avait arraché. Il courut jusqu'au grand évier du fond de la salle, trouva une serviette qu'il mouilla sous le robinet, puis se précipita vers la fiole brisée. Veillant à provoquer aussi peu de mouvements d'air que possible, il étala la serviette humide sur la poudre blanche.

Laurie poussait des cris de rage et tambourinait sur la porte. Walter sortit son téléphone portable. Heureusement, les innombrables tuyaux et pièces métalliques de cette salle ne perturbaient pas le réseau. Il composa le numéro d'urgence à Washington. Une fois encore, il dut attendre plusieurs sonneries. Il grimaça en entendant tout à coup un énorme fracas dans la réserve. Laurie avait jeté quelque chose contre la porte. Un objet lourd. Les gros bidons métalliques de la réserve, peut-être. C'était plus inquiétant que les cris ou les coups de poing. Quelqu'un risquait d'entendre ce raffut malgré l'impressionnante isolation phonique de la salle. Il fallait très vite réduire le Dr Montgomery au silence.

Enfin, son interlocuteur décrocha. Walter n'avait aucune patience pour la petite ritournelle du barbouze. Quand l'homme ouvrit la bouche pour demander s'il était sur un téléphone portable, il l'interrompit en criant qu'il n'avait pas le temps pour ces conneries.

— J'ai enfermé le Dr Laurie Montgomery dans une réserve de la salle HVAC de la clinique d'orthopédie. Vous voulez l'entendre brailler et cogner sur la porte ? Si vous ne lui réglez pas son compte, cette affaire est terminée ! Vous comprenez, oui ou merde ? Votre meilleur négociateur, comme vous disiez, a salopé le travail. Elle a fait irruption ici il y a quelques minutes et elle a fichu en l'air mon échantillon de la journée. Ce matin, il n'y aura pas d'infection. Je vous ai mis en garde contre cette femme il y a déjà deux jours !

— Elle est enfermée dans un placard, dites-vous ?

— Dans une réserve ! beugla Walter.

— Quel étage ?

— Quatrième. À gauche en sortant de l'ascenseur. *Services techniques*. Il y a une plaque sur la porte.

— Ne laissez entrer personne !

Walter poussa un rire sarcastique.

— Vous ne comprenez rien ! Si les techniciens ont besoin de venir ici pour une raison ou une autre, je ne pourrai pas les en empêcher.

— Il y aura quelqu'un auprès de vous dans un instant.

Walter raccrocha le premier. Il resta quelques secondes immobile, furieux à cause de cette situation terrifiante et absurde, furieux contre les événements auxquels il était mêlé – tout ça parce que la compagnie d'assurance santé avait refusé de payer le traitement du lymphome de Hodgkin de son fils !

Un bruit violent le ramena à la réalité. Il se dirigea vers la porte de la réserve, cogna dessus avec le poing et ordonna à Laurie de se taire. Il ajouta qu'il la laisserait sortir quand elle se calmerait.

— Laissez-moi sortir immédiatement ! hurla-t-elle.

— J'ai appelé la sécurité. Attendez une minute.

De nouveau, un fracas abominable se fit entendre dans la réserve. Walter renonça à la raisonner et décida de nettoyer la poudre infectieuse.

Adam était garé près du terrain de basket, juste en face de la propriété de Laurie Montgomery. Il était arrivé un peu plus tôt que prévu pour se donner de la marge, mais manifestement la journée commençait mal. Quelques personnes étaient sorties du petit immeuble. Toutefois ni Laurie ni le petit ami n'avaient pointé leur nez.

Au moment où il s'avouait qu'il devrait sans doute revenir le lendemain matin, le téléphone vibra contre sa jambe.

C'était l'un de ses employeurs à Washington, qui demanda d'un ton péremptoire :

— Où êtes-vous ?

— Dans la 106^e Rue, dans l'Upper West Side.

— Allez en vitesse à la clinique d'orthopédie Angels. La cible est enfermée dans un placard, au quatrième étage, dans la salle des services techniques. Un de nos agents est sur place. Il s'appelle Walter Osgood. Il faut extraire Laurie Montgomery le plus vite possible, pour la traiter comme convenu. C'est une mission assez difficile, mais vous avez notre confiance.

Adam raccrocha et démarra aussitôt. Il mit le CD de Beethoven, le

Dans les ténèbres de la réserve, Laurie commençait à paniquer. Elle avait toujours été plus ou moins claustrophobe et, enfermée dans ces conditions, elle sentait ses peurs d'enfant se raviver. Elle n'avait pas trouvé d'interrupteur de plafonnier. L'infime rai de lumière visible au pied de la porte ne perçait absolument pas l'obscurité. Après avoir frappé contre le battant et hurlé pendant quelques minutes avec l'espoir d'être entendue, elle s'était mise à tâtonner autour d'elle. La réserve mesurait environ trois mètres sur six et il y avait des étagères à droite et à gauche. Tout au fond, elle avait découvert de gros bidons métalliques dont les couvercles étaient fermés par des petites pattes rabattables, comme les pots de peinture. Impossible de savoir ce qu'ils contenaient – peut-être de la peinture, tout bêtement. Elle en avait roulé un sur le sol, puis l'avait soulevé pour le balancer de toutes ses forces contre la porte. Elle avait recommencé plusieurs fois, sans résultat malgré le poids du bidon. Elle devait faire très attention, en plus, que le bidon ne vienne pas la blesser en rebondissant contre le battant.

Pendant un petit moment, elle ne fit plus un geste et tendit l'oreille. Elle n'entendait plus Walter se déplacer à travers la salle. Finalement, comme il lui paraissait plus éprouvant de rester debout dans le noir sans bouger que de tenter quelque chose, n'importe quoi, pour se libérer, elle recommença à jeter le bidon contre la porte. Au deuxième essai, il heurta le battant avec un bruit qu'il n'avait jamais produit auparavant, puis une sorte de chuintement paisible s'en échappa quand il tomba sur le sol. Laurie devina que le couvercle s'était détaché et que le contenu du bidon se déversait par terre.

Elle se pencha, tendit la main et toucha le sol avec précaution. Il n'y avait pas d'odeur de peinture ; il s'agissait sans doute d'autre chose. Ses doigts rencontrèrent une fine poudre. Lentement, elle approcha la main de son visage et renifla. Elle dut presque se coller les doigts sous les narines pour percevoir une vague odeur chimique. Un produit de nettoyage, peut-être.

Elle redressa le bidon, qui était encore à moitié plein, et le poussa de côté pour ne pas risquer de trébucher dessus. Elle se tournait pour prendre un autre bidon, lorsqu'un bruit caractéristique attira son attention : la porte du couloir des ascenseurs se refermait.

Peut-être quelqu'un était-il entré dans la salle HVAC. Laurie frappa sur la porte de la réserve et en secoua frénétiquement la clenche.

— Au secours ! À l'aide !

Dans la minuscule pièce, ses hurlements lui faisaient presque mal aux oreilles. Mais ils n'étaient probablement pas aussi audibles dans la pièce voisine, car l'insonorisation des installations était excellente.

Laurie cessa de faire du raffut. Elle entendit des voix derrière la porte. Manifestement, quelqu'un avait bel et bien rejoint Walter – mais pas pour la sauver. Elle n'avait aucun mal à imaginer que cet individu était de mèche avec Walter. Sans doute était-il là pour la faire sortir de la clinique et l'emmener quelque part. Paniquée, elle essaya de réfléchir à ce qu'elle devait faire. Si elle n'avait pas réussi à se défendre contre un seul homme, elle y parviendrait encore moins contre deux. Tout à coup, elle pensa à la poudre du bidon. Celle-ci ne les retiendrait pas bien longtemps, mais elle suffirait peut-être à lui donner un petit avantage. Laurie voulait y croire. Elle essaierait d'atteindre le couloir, où elle braillerait tout ce qu'elle pourrait pour attirer l'attention du personnel de la clinique.

Elle chercha à l'aveuglette le bidon ouvert, y plongea les mains pour saisir une bonne quantité de poudre, puis se plaqua contre le mur. Juste à temps ! La serrure cliqueta et la porte pivota sur ses gonds. Pendant une poignée de secondes, il ne se passa rien. Une tête apparut dans l'embrasure – avec quelque chose qui ressemblait au canon d'une arme. Laurie jeta la poudre au visage de l'homme et se tourna vers lui pour le saisir par le col et le tirer en arrière dans la réserve.

Aussitôt, elle prit la fuite en courant. Elle aperçut Walter se précipiter vers l'homme, lequel portait les mains à ses yeux en gémissant. La manœuvre les avait pris tous les deux au dépourvu ; elle avait même été plus efficace que prévu. Problème, elle n'avait pas réussi à partir vers la porte du couloir, mais vers la porte du fond de la salle : celle qui ouvrait, d'après Loraine Newman, sur une seconde salle HVAC. Tant pis, et peut-être même tant mieux. Elle se souvenait aussi que cette seconde salle possédait une sortie qui donnait sur un escalier de secours.

La poudre lui avait donné l'occasion de prendre la fuite, mais elle n'était pas caustique et ne pouvait retenir Adam bien longtemps. Il s'essuya très vite le visage et les yeux. Laurie avait tout juste franchi la porte du fond lorsqu'il retrouva une vision à peu près normale. Il toussait encore, mais il était capable de se lancer à sa poursuite.

Il fit irruption dans la seconde salle HVAC et s'immobilisa sur le seuil. La cible avait disparu. Il scruta rapidement du regard la grande salle encombrée de machines et de tuyaux. Et il vit une porte, à l'autre bout de la pièce, achever de se refermer.

Laurie ignore les ascenseurs de service qu'elle découvre sur le palier à la sortie de la salle HVAC. Elle franchit la porte de l'escalier de secours – qu'elle ne put, hélas, bloquer de l'« extérieur », et descendit les marches aussi vite que possible. Il y avait deux volées de marches par étage. Elle songea tout d'abord à retourner à l'intérieur de l'hôpital au niveau des salles d'opération pour faire du raffut et appeler au secours, mais elle renonça à cette idée par crainte de tomber sur une porte fermée de l'intérieur. Elle continua de descendre les escaliers deux à deux. Au-dessus de sa tête, au quatrième étage, elle entendit l'homme au pistolet pousser violemment la porte de la cage d'escalier.

Enfin le rez-de-chaussée. Elle passa une dernière porte et traversa au pas de charge le quai de déchargement des camions de livraison. Personne en vue. À sa droite elle voyait le garage de la clinique, à sa gauche l'allée menant à la Cinquième Avenue. Elle partit de ce côté sans une seconde d'hésitation. Dans la rue, au moins, il y aurait de l'animation, des voitures, des gens pour l'aider.

À mi-chemin, elle entendit la porte de l'escalier de secours claquer contre le mur. Elle courait aussi vite que possible ; elle haletait désespérément et éprouvait une sensation de brûlure dans la poitrine à chaque inspiration. Ses jambes protestaient douloureusement contre l'effort.

Elle continua cependant sur sa lancée et parvint à l'avenue. À gauche, à une vingtaine de mètres, il y avait le portier en livrée de la clinique. Le trottoir était désert, mais sur la chaussée c'était une autre histoire. Comme elle s'y attendait, les véhicules étaient presque à touche-touche et roulaient au pas. Éperdue, ne sachant pas quoi faire, elle se précipita au milieu de la circulation. Plusieurs automobilistes durent freiner sèchement pour l'éviter – et klaxonnèrent avec hargne. Laurie agita les mains devant elle pour essayer d'arrêter une voiture, un taxi, un bus, n'importe quel véhicule. Quand elle vit l'homme au pistolet s'élancer vers elle, elle se mit à courir vers le nord, contre la circulation à sens unique de l'avenue, tout en continuant d'agiter les mains et de supplier quelqu'un de l'aider.

— C'est elle, putain ! Laurie Montgomery ! hurla Angelo, survolté, à l'instant où il la vit apparaître à l'entrée du parking de la clinique.

Il ouvrit précipitamment sa portière. Richie et lui avaient garé les camionnettes de l'autre côté de l'avenue, au bord du trottoir qui longeait Central Park, un peu au-dessus du niveau de la porte d'entrée de la clinique. Ils avaient décidé que c'était le meilleur emplacement

pour ne pas rater Laurie quand elle ressortirait du bâtiment.

Franco descendit à son tour de la camionnette bleue ; Richie et Freddie jaillirent de la camionnette blanche. Les quatre hommes se mirent à courir sur le trottoir. Angelo avait une légère avance sur ses compagnons. Tout à coup, il s'immobilisa et ses compagnons l'imitèrent. Un homme se précipitait après Laurie sur la chaussée en lui hurlant de s'arrêter. Angelo ne le reconnut pas immédiatement. L'homme tenait quelque chose dans la main droite – un objet enveloppé dans une serviette.

Comme Laurie ne courait pas en ligne droite, mais zigzaguait entre les voitures en tapant de temps en temps sur le capot de l'une d'elles pour arrêter un conducteur, Adam réduisit rapidement et sans trop d'efforts la courte distance qui les séparait.

Elle fit volte-face pour le regarder. Dans la salle HVAC, elle n'avait pas eu le temps de voir son visage. Maintenant elle le reconnaissait : c'était le type de la société de recouvrement de dettes qui l'avait apostrophée à l'Institut. Avant qu'elle ait pu dire un mot, il leva lentement vers elle la serviette roulée qu'il tenait à la main. Elle distingua un cylindre noir à la pointe du cône.

Une détonation assourdie retentit à ses oreilles. Laurie grimaca et ferma les yeux. Curieusement, elle ne sentit rien. Elle ne s'effondra pas. Au bout de quelques secondes, elle rouvrit les yeux. Le type gisait à ses pieds, les doigts crispés sur la crosse de son pistolet – lequel était partiellement sorti de la serviette. Choquée, elle fut incapable de faire le moindre geste. Elle contemplait son agresseur étalé sur le ventre, le corps secoué de spasmes, et elle ne réagissait pas. Mais cet état de catalepsie ne dura pas longtemps. Tout à coup, elle fut cernée par quatre hommes.

— Police ! cria l'un d'eux en brandissant son insigne vers les automobilistes.

La circulation s'était enfin arrêtée. Quelques conducteurs sortaient timidement de leurs véhicules pour observer la scène.

Soulagée, Laurie se laissa escorter prestement vers le trottoir du côté du parc. C'est alors qu'un frisson de terreur la saisit. Parmi les quatre hommes, il y avait Angelo Facciolo – un de ses plus anciens ennemis, avec qui elle avait eu de graves problèmes une quinzaine d'années plus tôt. Elle essaya de ralentir le pas ; ils se dirigeaient vers deux camionnettes, une blanche et une bleue, garées un peu plus bas au bord de la chaussée.

Ces hommes l'avaient-ils secourue, ou lui voulaient-ils du mal ?

— Excusez-moi ! cria-t-elle, éperdue. Stop ! Ça va !

Aucun d'eux ne lui répondit. Ils continuèrent de l'entraîner à bonne allure vers les camionnettes. Elle essaya tout à coup de s'échapper. Impossible. Ils la cernaient implacablement. Deux d'entre eux l'agrippèrent par les bras et la soulevèrent au-dessus du sol. Ses pieds effleuraient le trottoir. Elle tenta encore de protester, de crier au secours, mais une main se glissa derrière sa nuque pour se plaquer sur sa bouche.

La porte latérale de la camionnette blanche s'ouvrit ; Laurie eut l'impression d'être engloutie par le véhicule. Une fois encore, elle essaya vainement de se débattre. Deux hommes l'allongèrent sur le plancher et pesèrent sur elle de tout leur poids. Elle arrivait à peine à respirer. Ils lui attachèrent les jambes, puis les bras, avec du gros ruban adhésif. Elle gesticula comme une enragée et se mit à hurler quand l'énorme main qui lui couvrait la bouche se retira, mais cela ne dura qu'un instant : un homme lui fourra un tissu crasseux entre les lèvres, avant de le fixer avec plusieurs morceaux d'adhésif qu'il colla soigneusement sur ses joues.

23

5 AVRIL 2007

14 H 15

J

ack grimaça sous l'effet d'une nouvelle pique de douleur dans son genou tout récemment traumatisé. Il avait oublié où il se trouvait, et il venait de tendre le bras vers le verre d'eau posé sur la table de chevet. La douleur de fond n'avait pas disparu, mais le merveilleux antalgique qu'on lui avait administré en avait modifié le caractère au point qu'il pouvait facilement l'ignorer. Grâce à l'intraveineuse, il contrôlait lui-même le débit du médicament qui entrait dans son corps : il était donc certain de s'en accorder le moins possible, comme il en avait la ferme intention, car il savait que toutes les puissantes molécules analgésiques se paient par la suite d'effets secondaires quelque part dans le système – même s'il ne s'agit que d'un désagrément léger comme la constipation.

Depuis midi, Jack était un homme multitâche : il regardait la télévision et feuilletait simultanément des magazines. Il avait apporté de la lecture plus sérieuse, mais son petit doigt lui disait qu'il n'arriverait pas à s'y mettre avant le lendemain, voire le surlendemain. Pour le moment, il était content que le stress de l'intervention soit enfin derrière lui, et il appréciait de simplement se détendre. Le Dr Anderson était passé vers onze heures pour lui expliquer que l'opération s'était extrêmement bien déroulée. Il n'y avait qu'un seul problème : Laurie avait dit qu'elle viendrait vers midi, mais jusqu'à maintenant elle n'avait donné aucun signe de vie. Même pas un coup de téléphone.

Vers une heure, Jack avait appelé l'Institut. Il supposait qu'elle

était retenue là-bas pour une raison ou une autre. Il y avait peut-être tellement d'autopsies à effectuer qu'elle était obligée de rester dans la fosse. Mais on lui avait répondu que la journée était plutôt calme. Riva avait pris la ligne pour lui apprendre que Laurie était dans son bureau à sept heures et que personne ne l'avait revue depuis. Songeant qu'elle était peut-être rentrée à l'appartement, Jack avait essayé d'appeler là-bas. Il avait même laissé un message sur le répondeur. Il avait remarqué en se réveillant qu'elle avait oublié son portable sur la table de chevet. Comme il n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait, il ne pouvait qu'attendre. Maintenant, à deux heures passées, il commençait à se faire réellement du souci.

Jack but un peu d'eau, et il s'apprêtait à reprendre sa lecture des magazines tout en gardant un œil sur la télévision, lorsque Lou Sol-dano entra dans la chambre. Lou se montra très soucieux et attentionné à son égard quand il découvrit l'appareil étrange auquel sa jambe opérée était fixée par des velcros. Le mécanisme fléchissait et dépliait constamment son genou, ce que Lou interpréta comme une source de douleur constante. Après lui avoir assuré que ce n'était pas le cas, Jack demanda s'il avait vu Laurie, ou s'il avait des nouvelles d'elle.

— C'est la raison de ma visite, dit le policier d'un ton soudain beaucoup plus grave.

Il prit une des chaises à dessus de cuir qui se trouvaient au fond de la chambre, l'approcha du lit et s'assit.

— Dis-moi vite ce qui se passe, marmonna Jack.

— Ce matin, pendant que tu étais sur le billard, il s'est produit un incident très bizarre. Ici même, juste en dessous de ta fenêtre. Un homme a été tué par balle. Nous ne savons pas encore grand-chose à son sujet, car il avait de faux papiers d'identité.

Jack hocha la tête, intrigué. Il ne voyait pas en quoi cette histoire concernait Laurie.

— Comme tu le sais, les New-Yorkais ont le cœur très endurci. Quand le type s'est fait buter sur l'avenue, il n'y a pas grand monde qui s'est arrêté. Mais au fil des dernières heures, tout de même, nous avons retrouvé des témoins et rassemblé des informations intéressantes. Les récits ne sont pas toujours cohérents les uns avec les autres, mais... Apparemment, Jack, le type mort était en train de pourchasser une femme sur la chaussée. Et ils venaient tous deux de sortir du parking de la clinique.

— C'est la femme qui a tiré sur lui ?

— Non. C'est un homme qui a surgi d'une camionnette garée près

du parc. Il était accompagné de trois autres gars. Il a tué le type, lequel s'apprêtait à tirer sur la femme qu'il poursuivait. Tu piges ? En tout cas, c'est ce que nous avons compris d'après les récits de plusieurs témoins. L'histoire tient la route. Nous avons retrouvé un pistolet équipé d'un silencieux, et dissimulé dans une serviette, que le type abattu tenait à la main.

— Il est mort ?

— Non. Il est dans un état critique, mais il n'est pas mort.

— Tu as pu l'interroger ?

— Nan ! Il a fallu l'opérer d'urgence au Beth Israël, qui était l'hôpital le plus proche.

— Et la femme ? Tu lui as parlé ?

— Heu... Non plus. Elle a été embarquée dans une camionnette blanche par les quatre hommes. Lesquels, écoute un peu ça, se faisaient passer pour des policiers en civil ! Je te dis, c'est une affaire vraiment bizarre.

— Quel rapport avec Laurie ?

Jack avait un vilain pressentiment. Il n'était pas très sûr de vouloir entendre la réponse à cette question.

— D'après les descriptions des témoins, et même si elles sont parfois assez floues, il se pourrait bien que la femme impliquée dans cet incident soit Laurie.

Jack regarda fixement Lou. Son cerveau encore perturbé par l'anesthésie s'efforça péniblement de digérer cette nouvelle. Il n'aimait pas du tout ce qu'il entendait, mais il voulait rester optimiste.

— Que je sois sûr de bien comprendre, dit-il. Tu n'as aucune information précise qui prouve que la femme kidnappée était *à coup sûr* Laurie ?

— Non, nous n'avons aucune certitude. Uniquement des descriptions qui donnent à penser que c'était elle. Et puis il y a le fait que personne ne sait où elle est passée. Elle a disparu de l'Institut en début de matinée. Toi-même, tu n'as aucune idée de l'endroit où elle est, n'est-ce pas ?

— Seigneur ! murmura Jack. Et moi qui suis cloué dans ce lit avec un genou inutilisable. Mince !

Lou se leva, rapporta la chaise près du mur, puis revint près du lit. La machine, sur la jambe de Jack, produisait un vrombissement ténu et sourd. Lou lui tapota l'épaule.

— Je voulais que tu saches que j'ai mille gars qui travaillent sans

relâche sur cette affaire. Nous arrêtons des camionnettes blanches d'un bout à l'autre de la ville. Je ne prendrai pas une minute de repos avant d'avoir retrouvé Laurie.

Jack hocha la tête. Son genou allait relativement bien. Lui, en revanche, était maintenant ivre d'angoisse.

24

5 AVRIL 2007

20 H 05

L

a nuit était tombée. À vingt heures, Angelo estima qu'il était temps qu'ils se rendent à la marina. Ce matin-là, après avoir embarqué Laurie Montgomery, ils avaient filé vers le sud de Manhattan pour se rendre dans un garage où Franco avait des amis. Ils n'avaient eu aucune difficulté à transférer Laurie, qui était terrifiée, de la camionnette blanche à la camionnette bleue. Richie et Freddie avaient aussitôt ramené la blanche dans le Queens pour la faire disparaître dans une planque de l'organisation.

Angelo et Franco avaient conduit Laurie dans le New Jersey, où ils avaient déniché un motel miteux, aux mœurs sans doute peu recommandables, pas très loin de la marina. Les chambres se louaient à l'heure. Le plus important, du point de vue d'Angelo, c'était que les portes se trouvaient à l'arrière du bâtiment, hors de vue de la réception. Il voulait faire entrer Laurie dans la chambre sans que personne la voie. À cette heure de la matinée, en plus, il n'y avait presque aucun client.

Richie et Freddie les avaient rejoints juste avant midi. Ils apportaient des bières et des sandwichs de chez Johnny's Sub. Les quatre hommes avaient passé le début de l'après-midi à manger et à jouer aux cartes. Ils s'étaient bien amusés.

Une fois la partie de poker terminée, Angelo s'était occupé de Laurie. Après lui avoir fait promettre de ne pas faire de raffut, il avait retiré le ruban adhésif qu'elle avait en travers de la bouche et l'avait autorisée à cracher le bâillon. Il lui avait ensuite demandé si elle

voulait boire. Elle était assoiffée. Il lui avait tendu un verre qu'il avait préparé spécialement à son intention. Laurie avait bu malgré le goût désagréable de l'eau. À partir de là, elle n'avait plus posé le moindre problème : Angelo avait mis une de ses petites pilules blanches de drogue du viol dans le verre. Un peu plus tard dans l'après-midi, il lui en avait redonné une pour que le voyage jusqu'au bateau aille comme sur des roulettes.

— Allez, ma poupée, dit-il en secouant Laurie par l'épaule. On va faire une belle balade en bateau.

Les quatre hommes la sortirent de la chambre et l'installèrent dans la camionnette sans la moindre difficulté. Avec les deux Rohypnol qu'elle avait avalés, ils n'avaient même pas besoin de l'attacher. Mais par sécurité ils lui remirent de l'adhésif aux jambes et aux poignets. Angelo prit le volant, Franco s'assit à côté de lui, Freddie et Richie montèrent dans la voiture de Richie. Ils roulèrent jusqu'au fleuve et gagnèrent la marina. Une surprise les attendait sur le parking. Juste devant le ponton, il y avait une voiture qui ne se trouvait pas là la veille.

Angelo freina brusquement. Richie pila derrière lui.

— Tu vois la marque de la bagnole ?

— Difficile à dire, répondit Franco, penché en avant, le nez presque sur le pare-brise. Je crois que c'est une Cadillac. Une Cadillac noire.

Il se renversa contre le dossier de la banquette en regardant Angelo d'un air perplexe.

— Est-ce que Vinnie a dit qu'il venait ?

— Non. Pas à moi, en tout cas. Tu crois que c'est la bagnole de Vinnie ?

Franco haussa les épaules.

— C'est possible.

Angelo embraya et roula lentement vers le ponton. Il n'aimait pas les surprises, et il savait que Franco lui ressemblait de ce côté-là. À une quinzaine de mètres de la voiture noire, il freina encore. Cette fois, ils se penchèrent tous les deux vers le pare-brise.

— Je crois bien que c'est la bagnole de Vinnie, dit Angelo.

Franco descendit de la camionnette, s'approcha de la Cadillac et constata que c'était effectivement celle de leur patron. Il toqua sur la vitre du conducteur. Comme le verre était teinté, il ne voyait pas l'intérieur de l'habitacle. Il tourna la tête vers le ponton et comprit

pourquoi personne ne lui répondait. La lumière brillait aux hublots du yacht, projetant un halo ténu sur le ponton et sur l'eau.

Franco courut vers la camionnette. Angelo baissa sa vitre.

— Ça va. C'est le patron. Il est déjà sur le bateau.

— Je me demande bien pourquoi, marmonna Angelo, qui n'était pas sûr d'avoir envie de partager les festivités de la soirée avec toute la ville.

— Moi aussi, renchérit Franco. Je ne sais pas ce qu'il fiche ici.

Angelo se gara à côté de la Cadillac. Ils sortirent Laurie de la camionnette, coupèrent l'adhésif qu'elle avait autour des chevilles et l'entraînèrent vers le ponton. Comme le matin sur la Cinquième Avenue, ils furent obligés de la soulever pour la faire avancer. Cette fois, cependant, ce n'était pas parce qu'elle essayait de leur résister.

— Je me demande si tu n'as pas un peu forcé la dose, dit Franco. Deux comprimés, c'est trop.

Quasi comateuse, Laurie pesait étonnamment lourd entre leurs mains. Elle n'était pourtant pas bien épaisse.

La voix de Vinnie, invisible dans l'obscurité du pont arrière, les fit sursauter :

— Bonsoir, les gars !

Il fit un pas en avant et apparut sous la lumière du ponton. Des glaçons cliquetaient dans le verre à fond épais qu'il tenait à la main.

— J'espère que ça ne vous ennue pas de me voir ici. Je me suis rendu compte que je n'avais pas envie de manquer cette jolie petite fête. En plus, j'ai vu que vous avez déjà apporté le ciment à prise rapide et les autres trucs. C'est super !

— On a acheté tout le matériel hier, dit Angelo. Et on l'a amené à bord aujourd'hui.

— Bon travail, dit calmement Vinnie. J'ai aussi invité un ami.

Il se tourna en faisant un geste de la main vers l'obscurité. Michael Calabrese s'avança timidement, un sourire crispé sur les lèvres. Vinnie lui glissa un bras autour des épaules.

— J'ai bien réfléchi à nos aventures de ces derniers jours. Notre ami Mikey nous a donné beaucoup de boulot, à moi et surtout à vous, les gars, mais lui il ne s'est jamais sali les mains. Vous voyez ce que je veux dire ? Vu les affaires que nous avons en train, il est plus prudent pour tout le monde de le faire participer aux activités de ce soir. En cas de malheur, il ne pourra pas dire qu'il ne savait pas ce qui se passait quand tous ces braves gens ont disparu.

Vinnie lâcha Michael et but une gorgée d'alcool.

— Angelo, dit-il en regardant son homme de main droit dans les yeux, je sais que c'est ton histoire à toi, mais je me suis dit que ça ne t'embêterait pas de la partager avec nous. Est-ce que je t'en demande trop ?

Angelo retint sa langue. Avec l'aide de Franco, il fit franchir l'étroite passerelle d'embarquement à Laurie – qui était maintenant profondément endormie.

— Je n'ai pas entendu ta réponse.

— Ça va, marmonna Angelo, tandis qu'ils entraînaient Laurie vers la porte de la cabine principale. Il n'y a pas de problème.

— Et voilà, Mikey ! dit Vinnie en donnant une vigoureuse tape sur l'épaule de Michael. Tu vois, tu n'as plus aucune raison d'être embarrassé. Angelo est heureux de t'avoir à bord. Maintenant, que la fête commence !

Pendant que Franco et Angelo installaient Laurie dans une cabine, Freddie et Richie se chargèrent de larguer les amarres. Vinnie, très enjoué, s'assit aux commandes, posa son verre à côté de lui et démarra les moteurs diesels. Il sortit prudemment le yacht de son emplacement. Pendant qu'il le dirigeait vers le milieu du fleuve, il ordonna que quelqu'un mette un CD de Frank Sinatra sur la chaîne hi-fi. La voix suave du crooner natif de Hoboken s'éleva bientôt à travers le bateau, rendant tous les hommes de bonne humeur.

La soirée était plutôt douce. Il y avait peu de vent et l'eau était calme. Une lame de lune venait d'apparaître au-dessus de la silhouette dentelée de Manhattan. Au nord, derrière le bateau, ils apercevaient le pont George-Washington brillamment éclairé et son niveau inférieur qu'on appelle le pont Martha-Washington. Au sud, à une distance bien moindre, ils voyaient le monument sur lequel Vinnie avait mis le cap : la statue de la Liberté, elle aussi superbement illuminée. En un quart d'heure, la nervosité et les soucis des six hommes furent dissipés par la brise légère, le ronron apaisant des moteurs et les mélodies sucrées de Sinatra. Ils se tenaient sur le pont, ou assis à l'arrière sur les plats-bords. Sauf Angelo, qui entamait les préparatifs de la scène qui était la raison d'être de ce voyage nocturne. Laurie dormait paisiblement sous l'effet des cachets qu'elle avait avalés à son insu.

Un moment plus tard, Angelo demanda à Franco de venir l'aider à porter la prisonnière. Il était temps de la sortir sur le pont arrière.

— Tu avais raison, dit-il. On a trop forcé sur la drogue. Je n'arrive pas à la réveiller.

Franco suivit Angelo jusqu'à la cabine ; Richie les accompagna au cas où ils auraient besoin de bras supplémentaires. Ils réparèrent quelques minutes plus tard. Deux hommes portaient Laurie, le troisième tirait la bassine de vingt litres de ciment dans laquelle elle avait déjà les pieds enfoncés. Freddie quitta la chaise pliante qu'il occupait, et ils y assirent Laurie.

Tous les hommes se rassemblèrent autour d'elle. Vinnie se joignit au groupe après avoir allumé le pilote automatique. Freddie descendit dans les cabines pour trouver une corde ; ils voulaient attacher Laurie afin de la maintenir en position verticale sur la chaise.

Vinnie palpa le ciment du bout des doigts pour en estimer la consistance. Les jambes de Laurie s'y enfonçaient jusqu'à mi-mollet.

— Impressionnant ! On dirait que c'est presque sec.

— Il ne faut qu'une demi-heure, expliqua Angelo. Ça s'appelle du ciment hydrophile. Le vendeur de Home Depot me l'a chaudement recommandé.

Vinnie le regarda en souriant.

— Tu ne lui as quand même pas dit ce que tu comptais en faire ?

Tous les hommes rirent de bon cœur.

— Le problème, c'est qu'elle est dans les vapes, maugréa Angelo. Je voulais qu'elle souffre. Mais regardez-la ! On dirait presque qu'elle est heureuse !

— Essaie de la réveiller, dit Vinnie. L'air frais va peut-être la raggaillardir.

Angelo tapota la joue de Laurie. Elle ne réagit pas. Il lui donna des claques. De plus en plus fortes. Sans succès.

Vinnie s'adressa à Richie :

— Va prendre les commandes du mastodonte. On ne peut pas laisser le pilote automatique trop longtemps. Je ne veux pas prendre le risque de heurter un bateau ou quelque chose.

Richie poussa un soupir contrarié. Il n'avait pas envie de rater la fête. Il partit vers l'escalier de la passerelle en traînant les pieds.

— Toi et moi, on va devoir se contenter de ce qu'on a, dit Vinnie à Angelo, puis il ajouta à l'attention de tous les hommes : Prenons un verre, maintenant, et trinquons à la vengeance d'Angelo !

Le bateau continua de filer sur les eaux paisibles de l'Hudson, et la fête battit bientôt son plein. Un deuxième CD de Frank Sinatra avait été mis dans la chaîne hi-fi. Quand *My Way* commença, tous les hommes chantaient en chœur. Au bout d'un moment, après qu'ils

eurent dépassé la statue de la Liberté, Vinnie cria à Richie de mettre le cap sur le pont de Verrazano.

— Hé, moi aussi je veux m’amuser ! répliqua Richie. Pourquoi il n’y a pas quelqu’un d’autre pour prendre le manche de ce rafiot ?

Vinnie regarda Freddie et agita un doigt en direction de l’escalier.

— C’est ton tour, dit-il d’une voix troublée par l’alcool.

Vingt minutes plus tard, il fourra le doigt dans la bassine de Laurie. Le ciment était frais, et il avait la bonne consistance.

— Je pense qu’elle est prête ! cria-t-il à Angelo.

Celui-ci s’approcha, palpa le ciment et hocha la tête.

Vinnie se dirigea vers l’escalier et cria à Freddie de ralentir l’allure. Puis il s’adressa de nouveau à Angelo :

— Ici, c’est aussi bien qu’ailleurs. Qu’est-ce que tu en penses ?

Ils étaient presque à l’embouchure du fleuve. Le pont de Verrazano se dressait juste devant eux.

— Ouais, ça me va, acquiesça Angelo, lui aussi presque soûl.

— Freddie ! hurla Vinnie. Arrête la barque, si tu veux, et rejoins-nous !

— Hé ! s’exclama soudain Angelo. Regardez un peu ! Hé, les gars ! On dirait que le grand air lui a fait du bien. Elle se réveille – non ?!

— En effet, dit Vinnie.

— Laissons-lui encore un peu de temps, suggéra Angelo avec enthousiasme. J’aimerais vraiment qu’elle comprenne ce qui lui arrive quand on la balancera par-dessus bord avec ses bottes en ciment.

— Sûr ! approuva Vinnie. En attendant, buvons encore un verre !

Les hommes poussèrent un cri de joie. Ils patientèrent une demi-heure de plus. Rassemblés autour de Laurie, ils l’observèrent avec satisfaction reprendre petit à petit ses esprits. Pendant le premier quart d’heure, elle eut simplement des soubresauts nerveux. Puis elle commença à redresser la tête et à cligner des yeux.

Elle se réveillait, mais elle était manifestement encore loin de pouvoir communiquer avec eux. Tous les hommes s’en rendaient compte, sauf Angelo qui insista pour lui parler et essayer de lui faire comprendre la scène dont elle était la vedette. Au bout de quelques minutes, il dut admettre que ses efforts ne le menaient nulle part.

Il redressa le buste, chancela sous l’effet de l’alcool et prit appui sur l’épaule de Laurie pour ne pas trébucher.

— Allons-y !

Il commença à retirer la corde qu'ils avaient enroulée autour du torse de la prisonnière pour la maintenir à la verticale sur la chaise. Vinnie tapota le dos de Michael.

— Je veux que tu l'aides.

— Non, c'est pas la peine. Je ne veux pas lui gâcher son plaisir.

— Ne dis pas de bêtises, Mikey, répliqua calmement Vinnie. Ce soir, il s'agit d'une activité collective. J'insiste.

Michael regarda Vinnie et se rendit compte qu'il était terriblement sérieux. À contrecœur, il se plaça à côté de la silhouette inerte de Laurie.

— Allez, on s'y met tous ! s'exclama Angelo. D'abord, il faut la redresser.

Le bateau était au point mort, mais les moteurs faisaient encore beaucoup de bruit, surtout quand les tuyaux d'échappement passaient sous la surface de l'eau : ils produisaient d'impressionnantes pétarades semblables à des détonations d'armes à feu.

Ils eurent plus de mal qu'ils ne l'avaient supposé à déplacer Laurie de la chaise jusqu'à l'arrière du yacht. Elle était tellement molle, tellement pesante, qu'il fallut quatre hommes pour la maintenir à la verticale, tandis que deux autres tiraient la bassine de ciment sur le pont. Encore plus difficile, ils durent ensuite hisser Laurie et la bassine par-dessus le plat-bord.

— Allez ! dit Angelo. À trois !

Les six hommes participèrent à la tâche, soit pour soutenir le corps amorphe, soit pour soulever la bassine.

Ils ne prirent pas tous conscience en même temps de l'énorme masse qui approchait en silence, dans l'obscurité, de leur bateau. Mais ils interrompirent leurs mouvements les uns après les autres en se regardant d'un air interloqué.

Le puissant faisceau d'un projecteur les aveugla tout à coup. Au même instant, une voix s'éleva dans le haut-parleur de l'une des plus grosses vedettes de la flotte de la police portuaire :

— Personne ne bouge !

Un grappin tomba sur le yacht, puis un deuxième, et en quelques secondes les deux bateaux furent amarrés l'un à l'autre. Des policiers en uniforme sautèrent sur le pont arrière pour soulager les fêtards du fardeau de Laurie et de ses bottes en ciment.

Épilogue

10 AVRIL 2007

14 H 30

D

ès qu'il s'engagea dans la 106^e Rue, le commissaire Soldano écrasa sa cigarette dans le cendrier de la voiture. Chaque fois qu'il devait rencontrer Laurie, ou même Jack d'ailleurs, il se sentait coupable de fumer car il leur avait promis d'arrêter à peu près neuf millions de fois. Il se gara sur un emplacement interdit au stationnement, juste devant le terrain de basket qui se trouvait en face de l'immeuble de Jack et Laurie, et mit son insigne de la police de New York en évidence sur le tableau de bord avant de descendre de la voiture.

Il regarda autour de lui et songea que cette année, pour une fois, le printemps faisait son apparition de bonne heure dans la ville. Quelques crocus délicats sortaient déjà la tête du sol dans le parterre qui bordait le terrain de jeu et dans une poignée de jardinières aux fenêtres des immeubles. Dans le petit rectangle de Central Park que Lou apercevait au bout de la rue, il y avait des fleurs jaunes de forsythias.

Il traversa la chaussée en admirant l'immeuble de Jack et de Laurie, qui détonait carrément dans la rue depuis qu'ils l'avaient fait entièrement ravalier et rénover au moment de leur mariage. À présent, cependant, plusieurs autres bâtiments étaient en réfection. Le quartier s'embourgeoisait.

Avant la rénovation, Lou n'avait qu'à pousser la porte pour entrer. La serrure avait été cassée avant la guerre, et jamais réparée. Jack disait en riant que c'était avant la Guerre Civile. Maintenant, il fallait sonner. Il appuya sur le bouton de l'appartement de Jack et de Laurie,

un duplex sur les deux étages supérieurs du petit immeuble. Les appartements des deux premiers niveaux avaient été réaménagés pour être loués, mais Lou avait la nette impression que ses amis demandaient des loyers ridiculement faibles, sinon symboliques, aux familles peu fortunées, dont plusieurs familles monoparentales, qui habitaient ici.

Il ne fut pas surpris d'entendre la voix de Laurie dans l'interphone. Jack, opéré moins d'une semaine plus tôt, avait encore de la peine à se déplacer. Mais Laurie semblait maussade. Sachant les épreuves qu'ils venaient d'endurer, Lou lui demanda s'il ne valait pas mieux qu'il revienne une autre fois. Il arrivait directement du tribunal et il n'avait pas téléphoné pour prévenir de sa visite.

— Tu plaisantes ? répliqua-t-elle d'un ton exaspéré. Tu montes, évidemment !

— Je te pose quand même la question. J'aurais peut-être dû vous appeler avant...

— Lou, nom d'un chien ! l'interrompit-elle. Arrête de faire des manières et applique ici en vitesse.

Un grésillement sonore annonça le déverrouillage de la porte. Il la poussa et annonça :

— C'est bon, je suis entré.

— T'as intérêt !

Lou ne savait pas très bien dans quel état d'esprit il allait trouver Laurie. D'après sa voix, il avait d'abord cru qu'elle était contrariée. Mais elle avait aussi l'air d'être en colère. L'immeuble ne possédait pas d'ascenseur. Quand il monta la dernière volée de marches, il était à bout de souffle, terrassé par les innombrables cigarettes qu'il avait grillées au cours de sa vie, et il se jura une fois encore de cesser de fumer dès le lendemain. Ou peut-être le jour d'après.

Avant qu'il ait pu frapper, la porte du duplex s'ouvrit sur Laurie. Elle faisait la grimace.

— Je suis drôlement contente de te voir ! dit-elle, et elle désigna le salon d'un mouvement de tête. Tu veux bien essayer de raisonner le roi Louis XIV, là-bas ?

Lou s'avança dans le couloir et jeta un coup d'œil dans la pièce. Jack était couché sur le vaste et confortable canapé, entouré d'un éventail de bonnes choses : fruits frais, biscuits divers, théière, carafe de jus de fruits. Lou regarda de nouveau Laurie. Elle avait bonne mine, tout compte fait, malgré l'expérience traumatisante qu'elle avait vécue quelques jours plus tôt entre les mains de mafiosi brutaux et

assoiffés de vengeance. Elle avait le teint frais, et ses yeux clairs pétillaient.

— Il veut commander un vélo couché d'exercice et se mettre à pédaler dès aujourd'hui, expliqua-t-elle d'une voix vibrante de colère. Tu imagines un peu !

— C'est peut-être un peu précipité, convint Lou en s'avançant dans le salon.

— Hé ! protesta Jack, amusé. Ne vous liguez pas contre moi !

Lou leva les mains en l'air.

— Je ne veux pas me mêler de vos affaires. Mais permettez-moi de vous demander un truc : vous ne commencez pas à devenir un peu dingues, tous les deux, à rester enfermés ici ?

Jack était en convalescence. Après l'enlèvement et les tortures dont elle avait été victime, Laurie avait reçu l'ordre de prendre un congé maladie.

Les époux échangèrent un regard irrité, puis se dévisagèrent quelques secondes, puis éclatèrent de rire.

— Du calme ! s'exclama Lou. Pourquoi vous rigolez comme ça ? Vous vous fichez de moi ?

Jack agita la main.

— Pas du tout. Je crois que nous venons de nous rendre compte que tu as complètement raison. Hein, Laurie ?

— Hélas oui. Nous finissons par nous taper sur les nerfs, parce que ni l'un ni l'autre nous ne pouvons faire ce que nous voulons. Il va bientôt falloir que nous sortions d'ici et que nous nous remettions au travail.

Déjà beaucoup plus détendus qu'ils ne l'étaient trois minutes plus tôt, Jack et Laurie ne cachèrent pas à Lou à quel point ils étaient contents d'avoir sa visite. Laurie fit rapidement du café, puis elle s'assit sur le canapé à côté de Jack, tandis que Lou prenait place dans un fauteuil devant la table basse.

— À part ça... comment ça va, vous deux ? demanda-t-il après avoir posé sa tasse de café en équilibre sur son genou.

Laurie fit signe à Jack de parler le premier.

— Je vais aussi bien que prévu. L'opération n'a pas posé de problèmes, et grâce à Laurie je n'ai récolté aucun microbe indésirable. Pas d'infection fulminante au SARM. J'avoue tout de même être très chagriné, pour dire le moins, de n'avoir pas cru davantage en cette menace. À part ça, je tiens à dire que quand un médecin t'annonce

que tu vas éprouver une sensation « un peu désagréable » après l'intervention, il ne faut pas le croire ! Les chirurgiens mentent comme des arracheurs de dents. Après l'opération, la sensation est carrément pénible ! Mais de manière générale, je vais très bien. C'est juste un peu dur de voir mes copains s'éclater sur le terrain de basket, le soir, de l'autre côté de la fenêtre, sans pouvoir les rejoindre. J'ai l'impression d'être un gosse puni.

— Et toi, Laur ? demanda Lou d'un ton affectueux.

Laur était le surnom que les enfants de Lou avaient donné à Laurie quinze ans plus tôt, au moment où ils avaient fait connaissance.

Elle le considéra d'un air un peu perplexe.

— Tu sais quoi ? Je me sens infiniment mieux que les gens ne l'imaginent. En fait, ça va très bien ! Je suis sûre que c'est en partie à cause du Rohypnol. J'avais entendu dire que la drogue du viol entraînait des amnésies importantes, mais je ne savais pas que c'était à ce point-là. Et j'ignorais qu'il s'agissait aussi d'amnésie rétrograde. Je me souviens vaguement de m'être battue avec Walter Osgood et d'avoir été enfermée dans une petite pièce sombre. Je ne suis pas sûre de savoir comment j'en suis sortie, bien que je revoie quelques images d'un type qui me pourchassait...

— Adam Williamson, précisa Lou. Une histoire tragique par bien des aspects. Cet homme est un ancien de l'Irak qui a connu l'enfer pendant son séjour là-bas, et qui en est revenu avec de très gros problèmes psychologiques.

— Il est vivant ? demanda Jack. Tu parles de lui au présent.

— Oui. Il va s'en sortir. Nous ignorons encore s'il acceptera de négocier avec nous pour réduire ses chefs d'accusation. Évidemment, nous l'avons inculpé de tentative de meurtre et d'association de malfaiteurs. Laurie, tu sais tout de même qu'il allait te tirer dessus à bout portant, n'est-ce pas ?

— C'est ce qu'on m'a raconté. D'ailleurs, n'y a-t-il pas un témoin ?

— Nous avons deux bons témoins. L'ironie suprême, c'est que c'est Angelo qui t'a sauvée en dégommant Adam Williamson à l'instant où il allait te descendre !

— Ça, je n'en ai aucun souvenir, admit Laurie. À vrai dire, je ne me souviens de rien jusqu'au moment où je me suis réveillée à l'hôpital.

— Tant mieux. Quand nous les avons interceptés dans la baie de New York, ils étaient sur le point de te jeter à l'eau avec ce qu'ils appelaient tes « bottes en ciment ».

— On m’a raconté ça aussi. Ça fait froid dans le dos.

— Je voulais justement t’en parler, dit Jack à Lou. D’abord, comment as-tu fait pour savoir qu’elle avait été embarquée là-bas ? Et comment diable avez-vous réussi à la retrouver en pleine nuit au beau milieu de la baie ?

— C’est la meilleure partie de l’histoire. Et là, franchement, j’ose un peu tirer la couverture à moi. Le cadavre que nous avons repêché lundi dernier m’a foutu la trouille, vous vous en souvenez, et je m’inquiétais de voir éclater une nouvelle guerre des gangs. Quand j’ai découvert que Vinnie Dominick, le patron de l’organisation Lucia, était sans doute derrière le coup, je suis allé voir les gens de Paulie Cerino, de l’organisation Vaccarro, pour les mettre au parfum. Je pensais aussi que la victime était peut-être quelqu’un de leur camp. Ce n’était pas le cas. Mais les Vaccarro se sont inquiétés, et ils ont décidé de suivre les principaux tueurs de Vinnie : Angelo et Franco. Ils ont découvert que Vinnie avait un gros yacht, à Hoboken, qui servait sans doute au transport de la drogue. Et pour jeter les cadavres à la flotte. Ensuite... c’est là qu’ils ont été les plus rusés. Ils ont réussi à se débrouiller pour que les autorités, c’est-à-dire moi, les débarrassent de la concurrence ! Et comment ils s’y sont pris ? Ils ont planqué un appareil de repérage GPS sur le yacht et ils ont attendu l’occasion idéale pour agir. Jeudi soir, alors que je désespérais de résoudre mes enquêtes, Louie Barbera, le remplaçant de Paulie Cerino, m’a appelé pour m’offrir le nom d’utilisateur et le mot de passe de l’appareil GPS, utilisables sur le site web du fabricant. Il m’a dit ce qu’il craignait de voir arriver sur le bateau, et il m’a conseillé de ne pas traîner. Heureusement pour toi, Laurie, nous n’avons pas perdu une seconde ! Nous sommes arrivés là-bas pile au bon moment. Pour nous, la police, c’est une opération extraordinaire. D’un seul coup, nous avons arrêté Vinnie Dominick et ses principaux hommes de main, plus un autre gars qui s’appelle Michael Calabrese. Et le plus fort, c’est que nous les avons arrêtés pour tentative d’homicide volontaire, ce qui n’est pas un petit chef d’accusation. Les techniciens de scène de crime ont aussi retrouvé sur le bateau des traces de sang des deux noyés de la semaine dernière. Nous les avons identifiés, à propos. L’homme s’appelait Paul Yang, la femme Amy Lucas. Ils habitaient tous les deux dans le New Jersey, et ils étaient tous les deux employés de la compagnie Angels Healthcare.

Laurie écarquilla les yeux.

— Pardon ? Angels Healthcare, la compagnie qui gère les cliniques Angels ?!

— Tout juste. De ce côté-là, l’histoire est relativement compliquée,

et l'enquête est encore en cours. Le FBI et la SEC sont impliqués. Hélas, c'est encore une de ces affaires aux enjeux financiers considérables – le genre d'affaire de corruption dont nous avons tous un peu trop entendu parler depuis quelques années. Dans le cas qui nous concerne, en plus, il y avait aussi une bonne dose de criminalité à l'ancienne, je veux dire des meurtres, en plus de la criminalité en col blanc. Comme tu l'avais deviné, Laurie, le SARM était propagé volontairement, et pas seulement pour terroriser les cliniques ou la population. Il s'agit d'une vraie machination, très organisée. Certaines personnes avaient pour but de saboter l'introduction en Bourse de la compagnie et, d'une certaine façon, le concept même de clinique spécialisée.

— Qui sont les responsables ? demanda Laurie.

— En dernier ressort, ce sont des lobbyistes. D'anciens juristes et politiciens, pour la plupart, reconvertis en lobbyistes à part entière après avoir pris leur retraite ou perdu les élections. Le groupe particulier qui nous concerne avait trouvé des clients parfaits : l'AHA, l'American Hospital Association, et la FAH, la Fédération of American Hospital. Il avait pour mission, à l'origine, de faire en sorte que le moratoire du Sénat sur la construction de cliniques spécialisées soit prorogé et transformé en loi. Mais il a raté son coup. La partie a été perdue et des compagnies comme Angels Healthcare sont nées. Pour conserver l'AHA et la FAH comme clients, le groupe de lobbyistes a pris sur lui de faire en sorte que la première introduction en Bourse consécutive à la levée du moratoire se solde par un échec. Et il a inventé ce que j'appelle l'initiative du SARM. Ces gens pensaient que les décès passeraient pour des accidents, des phénomènes naturels, et que les investisseurs seraient rebutés par le gouffre financier engendré par les conséquences des infections postopératoires sur le fonctionnement des cliniques.

— Alors ce sont eux qui ont recruté Walter Osgood. N'était-il qu'un pion, dans cette affaire ?

— Oui, en quelque sorte. Nous savons qu'il n'a été l'objet d'aucun chantage. Il a agi de son propre chef. Il avait les connaissances nécessaires pour réussir l'opération, et des besoins très spécifiques qui justifiaient sa décision à ses yeux. Comme vous le savez, je crois, il avait une formation de microbiologiste. Il n'a donc pas eu de mal à obtenir le SARM auprès du CDC, et l'amibe auprès d'un autre centre national de recherche. Il avait un petit labo privé où il préparait ce qui nous apparaît avec le recul comme un redoutable germe de bioterrorisme. En tout cas, c'est ce que disent les spécialistes que nous avons consultés. Il faisait coloniser l'amibe par le SARM, et puis, après avoir obtenu des kystes de l'amibe, ce qui est paraît-il assez facile, il

les séchait pour obtenir l'agent infectieux aéroporté. Le truc le plus intelligent, peut-être, c'est qu'il balançait les kystes dans les salles d'opération au moment précis où les patients anesthésiés étaient sur le point d'être réveillés. Le timing était fondamental, et ça ne marchait pas toujours. Mais Osgood a de mieux en mieux travaillé, au fil des semaines, à mesure qu'il se familiarisait avec les chirurgiens et avec la durée des diverses interventions.

— Eh bien, mon ami ! s'exclama Laurie. Tu maîtrises à la perfection les termes et les concepts de cette affaire.

— Il fallait que je sois bien préparé pour les audiences devant les juges. Toutes les lectures d'actes d'accusation ont eu lieu ce matin.

— Tu disais que Walter Osgood avait des besoins très spécifiques. De quoi s'agissait-il ?

— Il avait un fils qui avait une forme très grave de je ne sais plus quel cancer. Le seul traitement disponible était considéré comme expérimental, et la compagnie d'assurances qui rembourse les frais de santé des employés d'Angels Healthcare refusait de déboursier un sou. Walter devait payer ça lui-même. La société pharmaceutique lui réclamait vingt mille dollars par mois. Vous vous rendez compte ?

— Tu as vraiment appris des tas de choses, dit Laurie, impressionnée.

— C'est une affaire très importante, comme vous pouvez l'imaginer. Heureusement, le FBI s'implique pour de bon. Il a pris le relais pour agir de façon musclée. L'organisation des lobbyistes est basée à Washington, évidemment.

— Très concrètement, donc, Angels Healthcare était condamnée depuis plusieurs mois.

— C'est une assez bonne façon de dire les choses. Mais la compagnie n'était pas innocente, loin de là !

— Et comment ! renchérit Laurie. Même si elle ne savait pas que le SARM était délibérément injecté dans les poumons des patients, elle continuait de faire des opérations alors que ses clients tombaient comme des mouches.

— En fait, Angels Healthcare est coupable d'un peu plus que ça. Rappelez-vous, nous sommes à une époque de méga-scandales financiers qui ont entraîné l'apparition de la loi Sarbanes-Oxley. Cette partie de l'affaire est traitée par les enquêteurs de la SEC. Quand la compagnie a commencé à avoir des difficultés de trésorerie, elle avait l'obligation légale d'en informer la SEC, de façon que les investisseurs puissent être prévenus et se protéger. C'était d'autant plus essentiel

que l'introduction en Bourse était imminente. Mais Angels Healthcare n'a rien dit. De nos jours, ce n'est pas le genre de chose qui vous vaut juste une petite tape sur le poignet et quelques réprimandes verbales. Il y a de grosses amendes et des peines de prison très sévères. Les législateurs sont déterminés à faire des exemples de ces criminels en col blanc, parce que, au final, ce sont toujours les petites gens qui en pâtissent le plus.

— Ouais, acquiesça Laurie. Ces dernières années, il y a des affaires qui ont fait un peu de bruit.

— C'est un euphémisme, dit Lou. Je suis sûr à quatre-vingt-dix-neuf virgule quatre-vingt-dix-neuf pour cent que les principaux dirigeants d'Angels Healthcare auront l'occasion de passer un bon moment derrière les barreaux avec leurs plus célèbres collègues. La PDG, le directeur financier et le directeur général exécutif ont été arrêtés et inculpés. Deux d'entre eux ont été libérés contre des cautions astronomiques. Le troisième n'a pas pu payer.

— Mais... peut-être ignoraient-ils qu'ils devaient signaler leurs problèmes de trésorerie à la SEC ?

— Nul n'est censé ignorer la loi. Et de toute façon, ils connaissaient très bien leurs obligations. Les deux bonshommes sont des businessmen chevronnés, et la présidente et fondatrice de la compagnie venait récemment de décrocher un MBA. Ils savaient parfaitement ce qu'ils devaient faire. D'après ce que nous avons compris, Paul Yang et sa secrétaire, Amy Lucas, ont été tués parce que Paul Yang, qui était le comptable d'Angels Healthcare, voulait envoyer le document officiel. Mais les trois dirigeants faisaient pression sur lui pour qu'il remette ça aux calendes grecques. C'est très grave !

Laurie, choquée, demanda :

— Ont-ils aussi été inculpés de meurtre ?

— Non. Nous avons appris par Freddie Capuso, qui a plaidé coupable, que les deux meurtres et l'agression dont tu as été victime étaient dus à Michael Calabrese. C'est l'homme qui se trouvait avec Vinnie et ses gars sur le bateau.

— Je me souviens, en effet, que tu as cité son nom. Quel rôle a-t-il joué, celui-là ?

— Il était autrefois marié à la présidente d'Angels Healthcare, Angela Dawson. Ils ont même un enfant. Il était à l'époque banquier d'investissement chez Morgan Stanley, mais il a démissionné quand il a commencé à avoir la possibilité d'investir les revenus de la drogue et des extorsions de toutes sortes amassés par Vinnie Dominick. Au fond, ce type est un blanchisseur d'argent professionnel. Entre autres chefs

d'accusation, il sera jugé pour meurtre.

— Quel bazar ! Mon Dieu !

— De la façon la plus concrète qui soit, c'est à toi que nous devons d'avoir réglé cette affaire. Ou, plus précisément, ces affaires. Si tu n'avais rien fait, tous ces gens poursuivraient encore leurs activités.

— Je ne pense pas mériter la moindre félicitation. Je dois même avouer que j'étais avant tout motivée par l'envie de convaincre Jack de retarder son opération. Tout le reste... ce ne sont que des répercussions inattendues.

Lou sourit. Il n'était pas de cet avis, mais il ne voulait pas la contredire.

— De quoi Walter Osgood a-t-il été accusé ? demanda-t-elle.

— Ah, tu ne connais pas la nouvelle ?

— Quoi ?

— Walter Osgood s'est suicidé hier.

— Seigneur...

— Son fils malade, pour qui il avait mis en place toute la partie scientifique de l'opération, est mort samedi. Osgood avait de nombreuses raisons d'être déprimé.

— C'est une tragédie à multiples facettes. Et pour toutes les parties concernées.

— Je vais te dire ce que c'est, dit Jack, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis un moment. Cette histoire me fait penser à l'adage qui dit que le pouvoir corrompt, et que le pouvoir absolu corrompt absolument. La différence dans le monde de la médecine, c'est qu'il s'agit d'argent, pas de pouvoir.

Le nez contre la vitre du bus municipal, Chet McGovern observait la piste d'envol de l'aéroport LaGuardia de l'autre côté du plan d'eau. Il en était assez proche pour voir distinctement les hublots des avions de ligne qui attendaient à la queue leu leu l'autorisation de décoller. Il en était proche, mais en même temps il en était très éloigné. Le bus traversait en ce moment un pont à deux voies que Chet n'avait jamais vu auparavant, et dont il ignorait même l'existence. Habitant à New York depuis quinze ans, il croyait bien connaître la ville. Mais voilà qu'il se retrouvait pour la première fois – et aussi la dernière, espérait-il – sur ce pont qui reliait le Queens à Rikers Island, la plus grande institution pénale du monde. En tant que métaphore de

l'emprisonnement, Rikers Island était bien loin de son voisin, l'aéroport LaGuardia, qui s'offrait par contraste au regard comme un symbole de liberté absolue.

La matinée de Chet avait commencé de très bonne heure au palais de justice. S'il avait acquis pas mal d'expérience, en tant que témoin, dans de nombreux procès liés à toutes sortes de décès et d'autopsies, il connaissait tout de même assez mal les tribunaux. Et ce matin, il avait été contraint d'apprendre très vite. Pendant tout le week-end de Pâques, il s'était rongé les sangs à cause de ce qu'il avait lu dans le *New York Times* au sujet d'Angels Healthcare et de sa fondatrice et PDG. Angela Dawson, le directeur financier et le directeur général exécutif de la compagnie avaient été arrêtés. La liste de leurs chefs d'accusation, stupéfiante, comprenait diverses formes d'association de malfaiteurs, plusieurs catégories de fraudes, blanchiment d'argent, violation du Patriot Act et violation de la loi Sarbanes-Oxley. L'inculpation, encore plus grave, pour complicité d'homicide par négligence, avait été rapidement annulée.

Au début, Chet avait été très en colère. Voilà une femme qui l'avait impressionné, et séduit, au point qu'il avait consenti de gros et vains efforts pour passer un peu de temps avec elle et apprendre à la connaître. Sans parler de l'argent qu'il avait dépensé en l'invitant à dîner. Et tout à coup, il apprenait qu'elle était une criminelle ! Dans son système de pensée, cela prouvait encore une fois que les femmes, à l'instar de son ancienne fiancée de la fac, étaient indignes de confiance. L'instinct de conservation ordonnait à tout homme sain d'esprit de se tenir à distance de ces créatures.

Le dimanche en fin de journée, Chet avait surmonté sa réaction initiale. Il s'était calmé, et il avait commencé à s'interroger sur tous ces chefs d'accusation qui collaient si mal avec l'image d'Angela Dawson qu'il s'était formée au fil de leurs conversations. Il s'était aussi martelé dans le crâne un des principes fondamentaux de la jurisprudence américaine : toute personne est innocente tant que sa culpabilité n'est pas prouvée. À ce moment-là, un autre problème avait commencé à le tarabuster. Les trois inculpés s'étaient vu offrir la liberté provisoire, mais deux d'entre eux seulement en avaient profité. Angela Dawson était restée en prison. Ayant épuisé toutes ses ressources personnelles pour renflouer sa compagnie en déroute, elle n'avait pas pu payer la caution.

Chet avait alors commencé à se sentir mal, et son malaise n'avait cessé de s'aggraver. Deux images en particulier l'obsédaient. La première, c'était Angela enchaînée à un mur de pierre dans une cellule humide, semblable à une oubliette de donjon, au milieu des rats et des cafards. La deuxième, c'était une petite fille de dix ans pleurant

l'absence de sa mère de toutes les larmes de son corps. Le lundi matin, il avait pris une décision qu'il estimait parfaitement irrationnelle, et bien plus motivée par ses propres besoins que par une quelconque grandeur d'âme. Au cours de la journée, il avait lancé la procédure adéquate, c'est-à-dire trouvé un garant qu'il avait rencontré sans tarder.

Et c'était ce matin, un mardi, qu'il avait dû entamer un apprentissage accéléré en matière de droit pénal. Il avait toujours eu une vision relativement simple de la libération sous caution : quelqu'un apportait l'argent, le tendait au juge, et voilà. Mais c'était un peu plus complexe que cela, surtout dans les affaires importantes comme celle d'Angela, et en particulier quand le montant de la caution était élevé. Chet et le garant avaient mis toute la matinée pour obtenir une audience au palais de justice, et pour prouver que les vingt-cinq mille dollars qu'il apportait en liquide, ainsi que le nantissement des deux cent mille dollars supplémentaires, provenaient de sources légitimes – il fallait démontrer qu'il ne s'agissait pas d'argent de la drogue ou quelque chose dans ce goût-là. Forcé de patienter encore et encore, puis d'attendre pendant la pause du juge à l'heure du déjeuner, Chet n'avait obtenu l'arrêt final de l'acceptation de la caution qu'à treize heures trente. Voilà pourquoi il était déjà quinze heures au moment où il arrivait à Rikers Island.

Il regarda les gens assis autour de lui dans le bus. Il y avait en majorité des femmes, dont la plupart semblaient du mauvais côté du seuil de la pauvreté. S'il était indéniable que les riches étaient tout aussi capables que n'importe qui de commettre des crimes, les pauvres avaient quand même la part du lion, hélas, en matière d'expiation.

Au terme d'un long voyage que Chet n'avait pas trouvé du tout agréable, le bus arriva enfin à Rikers Island. Il s'arrêta devant le centre d'accueil des visiteurs. Dès qu'il fut sur le trottoir, Chet se rendit compte que la prison était sale, en mauvais état, déprimante.

Ne sachant trop où aller, il suivit ses compagnons de route à l'intérieur d'un bâtiment laid, à la peinture écaillée et à l'atmosphère oppressante. Là, les autres passagers s'égaillèrent dans toutes les directions. Chet s'immobilisa, perplexe. Il n'avait pas pensé que l'endroit serait aussi grand. Un agent en uniforme se tenait près d'un escalier. Chet s'apprêtait à lui demander conseil, lorsqu'il aperçut tout à coup Angela. Elle était assise sur un banc, au milieu de gens qui avaient manifestement bien plus d'affinités sociales entre eux qu'avec elle.

Angela regardait droit devant elle quand il entra dans son champ de vision. Une expression confuse se lut alors sur son visage, comme si

elle ne se souvenait pas vraiment de lui. Chet s'immobilisa et plongea ses yeux dans les siens. Enfin, il vit qu'elle le reconnaissait. Elle se leva.

— Chet..., dit-elle d'une voix presque étonnée.

— Quelle coïncidence de se retrouver ici !

La plaisanterie lui était venue spontanément. Il n'avait pas réfléchi à ce qu'il dirait quand il la verrait.

Angela poussa un petit rire embarrassé.

— Je ne savais pas que c'était vous. On m'a annoncé tout à coup que quelqu'un avait payé ma caution et venait me chercher. Je pensais à mon directeur financier, ou au directeur général exécutif, mais sûrement pas à vous.

— J'espère que vous n'êtes pas déçue.

— Certainement pas !

Elle fit un pas en avant et l'étreignit en lui emprisonnant les bras le long du corps. Elle le serra pendant un bon moment, comme pour ne plus jamais le lâcher. Quand elle s'écarta de lui, ses yeux étaient pleins de larmes.

— Merci, Chet. Et ma fille vous remercie aussi. Je ne sais pas quoi dire...

— Alors, dites juste merci, ça suffit. Et moi je réponds... Il n'y a pas de quoi !

Il sourit et pointa le pouce vers la porte du bâtiment.

— Peut-être devrions-nous essayer d'attraper le bus avec lequel je suis venu. Sinon, je ne sais pas combien de temps il faudra attendre le prochain.

— Bien sûr ! Allons-y !

Angela voulait mettre autant de distance que possible entre Rikers Island et elle. Et sans perdre une seconde. Elle saisit son petit sac de voyage par terre et ils se dirigèrent vers la sortie. Tous deux très intimidés, ils ne se touchèrent pas et ne se parlèrent plus pendant quelques instants.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-elle quand ils furent dehors.

— Honnêtement, je ne sais pas.

Angela s'immobilisa et regarda autour d'elle.

— Quand on est prison, on se rend compte à quel point on tient la

liberté pour une évidence. C'est la pire expérience que j'aie jamais vécue.

— Je crois qu'il vaut mieux se dépêcher.

Le bus était encore à l'arrêt, mais la file des passagers qui montaient à bord ne comptait plus que trois personnes.

Chet et Angela pressèrent le pas. Ils durent aller presque au fond du véhicule pour trouver deux places libres côte à côte.

— Je suppose que j'ai payé votre caution parce que je ne crois pas que vous ayez pu faire les choses dont vous êtes accusée.

— Je suis désolée de devoir vous détromper, répondit Angela en se tournant vers Chet pour soutenir son regard. J'ai bel et bien fait certaines de ces choses. Mais pas de façon aussi grave que les actes d'accusation le disent. J'ai passé de longues et terribles heures à réfléchir à tout ça. Ma principale faute, c'est que je n'ai pas envoyé le formulaire 8-K exigé par la Securities and Exchange Commission. J'ai pris cette décision en connaissance de cause. Mais vous savez quoi ? Il n'y a jamais eu de moment précis où il fallait sans l'ombre d'un doute envoyer ce document. Je veux dire... Au début, il n'y avait pas de problème de trésorerie. C'est venu petit à petit, et nous étions sûrs de facilement régler l'affaire du SARM. Nous n'avons jamais pensé que quelqu'un diffusait délibérément la bactérie.

— J'ai parlé de ça à un ami avocat, dit Chet. Il pense que dans ce genre d'affaires, le juge a une très grande marge de manœuvre.

— J'espère que c'est le cas. Ma plus grosse crainte, pour le moment, c'est d'être radiée de l'ordre des médecins. Malheureusement, le risque est très réel. Pour moi, ce serait la pire punition imaginable, parce que j'ai enfin trouvé – ou retrouvé – ma vraie vocation. En tant que femme d'affaires, je n'aime pas la personne que je suis devenue. C'est comme si je m'étais mis des œillères. J'ai fini par me rendre compte que l'argent est un objectif séduisant, mais illusoire, et que c'est une drogue. Le problème, c'est qu'on n'est jamais satisfait. Et je pense que... quelles que soient les sommes engrangées, ça ne vaut rien, comparé au sentiment que j'éprouvais après une journée de travail au cabinet, quand j'avais reçu et soigné tous les patients qui venaient en consultation. Ce que je veux dire, tout simplement, c'est que j'ai l'intention de reprendre la médecine.

— Pardon ? dit Chet avec étonnement.

— Je veux recommencer à pratiquer la médecine, affirma Angela. Mon objectif, dans l'immédiat, c'est de résoudre mes problèmes légaux pour pouvoir redevenir médecin. La leçon a été difficile à apprendre, mais je sais maintenant que mélanger la médecine et les affaires, c'est

formidable pour le monde des affaires, vu les sommes considérables en jeu, mais c'est un désastre absolu pour la médecine et les médecins qui se laissent attraper là-dedans.

— C'est intéressant...

— Intéressant ? répéta-t-elle, perplexe. Vous dites ça pour me faire plaisir ? Ces derniers jours, j'ai pensé à toutes ces choses sans arrêt. Je suis très sérieuse !

— Je ne dis pas ça du tout pour vous faire plaisir, répondit Chet. Au contraire. Je me rends compte, simplement, que vous venez de me donner la raison pour laquelle j'étais prêt à payer votre caution.

¹ Organisme de réglementation et de contrôle de la Bourse, similaire à l'Autorité des marchés financiers (AMF) en France. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

² Musée, dans le nord de Manhattan, qui regroupe des cloîtres européens et des objets médiévaux.

³ CDC, Center for Disease Control (Centre de contrôle des maladies) : organisation américaine de surveillance de la santé publique.

⁴ JCAHO : organisme d'accréditation et de surveillance des établissements de santé.

⁵ Quartier du Queens associé à la mafia.